Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

PERIODICAL COLLECTION

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

REVUE ORIENTALE ET ALGÉRIENNE

RECUEIL DE DOCUMENTS

SUR

L'HISTOIRE, LA GÉOGRAPHIE, LES RELIGIONS, LES MŒURS, LES COUTUMES, LA LITTÉRATURE, LES ARTS, LES SCIENCES, L'AGRICULTURE, L'INDUSTRIE, LE COMMERCE

DES

DIVERSES CONTRÉES DE L'ORIENT

RÉDIGÉ

PAR DES ORIENTALISTES, DES CONSULS, DES VOYAGEURS ET DES PUBLICISTES.

TOME TROISIÈME.

PARIS.

GIDE ET J. BAUDRY, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE DES PETITS-AUGUSTINS, 5.

1852

Digitized by Google

Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

REVUE

ORIENTALE.

SEPTEMBRE 1852.

CAUSES DES ERREURS

QUE L'ANTIQUITÉ NOUS A TRANSMISES

AU SUJET DE L'ORIENT.

Berceau du genre humain, source première de la civilisation, des arts qui l'ont embellie, des idées qui l'ont élevée et ennoblie, l'antique Orient n'a cessé d'être, pour les peuples de l'Occident, l'objet d'une curiosité que plus de vingt siècles d'études et de recherches n'ont encore pu satisfaire. De tout temps les hommes ont compris que là se trouvaient les mystérieuses annales de leur origine et ils se sont efforcés d'en pénétrer le secret avec une ardeur qui plus d'une fois a fait fausse route. Il semble, en effet, qu'une exploration si longue, si constante, aurait dû conduire à une pleine connaissance de la vérité : c'est cependant le contraire qui a eu lieu, la part de l'erreur n'ayant été, sur aucun sujet, faite aussi large, je dirais presque aussi monstrueuse que sur ce qui concerne l'histoire, les mœurs, les lois et, en un mot, les idées de l'Orient, avant les conquêtes d'Alexandre.

APR 19 '39 ALLEN

813493

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

C'est là une de ces contradictions qui méritent et provoquent l'examen de la critique historique. Les erreurs partielles, locales, se rattachant à un personnage ou à un fait déterminé, peuvent s'expliquer par certaines circonstances accessoires, quelquefois fortuites; par la passion d'un moment, par les préjugés ou la légèreté d'un historien. Mais quand l'erreur paraît systématique, quand elle se produit à peu près partout, il faut bien qu'elle tienne à une cause générale, ou à un ensemble de causes agissant dans le même sens et produisant le même résultat. C'est de la recherche de ces causes que nous voulons nous occuper. A une époque où les études orientales sont poursuivies avec tant de zèle et tant de succès, où chaque jour s'ouvrent des trésors inconnus à l'érudition des siècles précédents et mis en lumière avec une sagacité pénétrante et une consciencieuse exactitude, nous avons cru qu'on pourrait encore trouver quelque intérêt dans un examen rétrospectif des anciens écrivains. Quelque fréquentée que soit une mer, il est bon de signaler les écueils qui ont causé autrefois les naufrages; nous nous sommes imposé cette tâche, dans la conviction où nous sommes que le plus dangereux de tous est l'esprit de système, et que quiconque aspire à la connaissance ou à la manifestation de la vérité, doit soigneusement s'en préserver pour soi et le mettre à nu au profit des autres.

L'esprit de système est une maladie inhérente à l'intelligence humaine; il a été la source de la plupart de ses erreurs, parce qu'il dénature les faits au gré de ses fantaisies, pour les faire entrer de force dans les combinaisons qu'il a inventées. Nous excéderions de beaucoup les bornes de notre travail, si nous voulions exposer, même très-rapidement, tous les systèmes qui ont eu cours sur l'Orient, depuis ceux des philosophes grecs jusqu'à ceux qui, presque de nos jours, produits par Dupuis et Volney, jouissaient, il n'y a pas plus de trente ans, d'une si grande autorité. Ce serait la matière d'un ouvrage de longue haleine plutôt que d'un article de revue. Nous ne nous proposons donc que d'indiquer le point de départ des routes qui ont conduit à l'erreur, que de montrer comment on n'en est plus sorti une fois qu'on y a été engagé. Peut-être que cette calme étude, sur des choses et des hommes si loin de nous, étude où aucune passion ne saurait entrer, ne sera pas sans utilité pour engager à lire avec précaution des écrits sur des temps plus rapprochés et à se défier du dangereux esprit de système dont quelques-uns des ouvrages qui ont

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

été les plus populaires ne portent que trop la profonde empreinte.

Jusqu'à une époque très-récente, nous ne connaissions les antiquités de l'Orient que par les écrivains grecs. Les Grecs eux-mêmes s'étaient invariablement copiés les uns les autres, ne recourant jamais aux sources originales qui leur étaient fermées par leur complète ignorance des idiomes orientaux. Il ne paraît pas que leur littérature ait jamais eu la branche des traductions, si importante et si féconde en grands résultats dans les littératures modernes. Les Grecs avaient un suprême dédain de ce qui n'était pas eux; les *barbares* ne leur paraissaient pas dignes d'une étude approfondie. Xerxès, roi barbare, pensait tout autrement; après la prise d'Athènes, il fit transporter dans sa royale ville de Suse la bibliothèque réunie par Pisistrate. Ce seul fait nous donne la mesure de la différence entre la culture intellectuelle des deux pays. Dans leur étrange infatuation pour leur propre civilisation, les Grecs substituaient partout des idées et des dénominations grecques équivalant, tant bien que mal, aux idées, aux dénominations étrangères. De là une confusion inextricable, des méprises et des erreurs allant croissant à mesure qu'elles subissaient de nouvelles modifications, en raison de l'éloignement du temps et des lieux.

Prenons un exemple pour bien faire comprendre notre pensée. Il suffit d'avoir étudié, même très-superficiellement, les religions de l'Orient et celles de la Grèce pour reconnaître l'énorme différence qui existait aussi bien entre leur symbolisme qu'entre leur principe. Le culte des Grecs reposait sur un panthéisme où la divinité était sans cesse mêlée à la matière; les traditions mythologiques représentaient tous les dieux à l'état d'hommes avant d'avoir pris place dans les demeures célestes et s'unissant ensuite avec les mortels pour enfanter cette race de héros qui avait été l'intermédiaire entre les temps primitifs et les temps historiques. Il paraît que, dans les mystères, on révélait aux initiés le véritable sens caché sous ces allégories; mais la religion du peuple ne s'élevait pas jusqu'à cette connaissance; la divulguer eût été une coupable profanation, et nous voyons les pieux écrivains de l'ancienne école s'arrêter chaque fois qu'ils posent le pied sur le seuil du sanctuaire interdit au vulgaire.

En Égypte, en Asie, la pensée religieuse avait au contraire un caactère de spiritualisme raffiné que le génie grec ne comprit jamais, avant l'établissement de la religion chrétienne. On adorait, sous dif-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

férents noms, certains attributs de l'essence divine. Guidés par de trompeuses analogies, les écrivains grecs crurent y reconnaître les types de leurs dieux et, au lieu de conserver des désignations qui auraient permis de saisir les différences, ils n'hésitèrent pas à les remplacer par les noms familiers chez eux de Zeus, d'Aphroditê, d'Hêphaistos, d'Hermès, etc. Les Romains vinrent après, qui, en vertu du même procédé, en firent à leur tour Jupiter, Vénus, Vulcain, Mercure. Il y avait tout un monde entre ce prétendu parallélisme, et on ne saurait dire de quelles difficultés le problème a été hérissé par cet emploi de noms qui, en éveillant des idées tout opposées, ont toujours tendu à égarer les esprits même les plus éclairés.

La littérature grecque n'est pas née dans la Grèce proprement dite; son berceau fut sur cette côte d'Asie qui a été la patrie d'Homère aussi bien que celle d'Hérodote. Cela est tout simple : les colonies grecques qui vinrent s'y établir y trouvèrent une vieille civilisation dont elles subirent les premières l'influence, pour la communiquer ensuite à leur mère patrie. C'est dans les villes commerçantes d'Ephèse, de Milet, d'Halicarnasse; c'est dans les îles de Cos, de Lesbos, de Rhodes, que naquirent les premiers historiens et ces anciens géographes, qui donnèrent à la fois les annales et la description des différents pays. Ils n'avaient guère à leur disposition d'autres moyens d'instruction que les récits des voyageurs, que les conversations avec les étrangers amenés chez eux par les affaires commerciales. Les notions qu'ils en recevaient étaient fort imparfaites, et ils ne se mettaient pas en peine de les soumettre à l'examen d'une critique sévère. Aussi, dans leurs récits, la fiction tenait-elle à peu près autant de place que la vérité.

Le seul de ces anciens écrivains qui nous soit parvenu tout entier est Hérodote. Il n'aurait pas mérité le titre glorieux de père de l'histoire, il ne l'aurait pas conservé jusqu'à nos jours, s'il ne se fût attaché à donner à son œuvre des fondements plus solides que n'en avaient celles de ses devanciers. Il voyagea longtemps en Égypte et en Asie, cherchant partout la lumière, exposant avec bonne foi ce qu'il avait appris, décrivant ce qu'il avait vu, et prévenant lui-même son lecteur contre ce qui lui paraissait peu digne de créance. Sans doute, l'ignorance du langage a pu souvent lui faire commettre des erreurs; ceux qui ont fait l'expérience des drogmans orientaux savent à quoi s'en tenir sur la fidélité et l'exactitude de leurs traductions, et

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

il en était du temps d'Hérodote comme du nôtre. Cependant son admirable sagacité lui a presque toujours fait distinguer le vrai, et il a eu le mérite, qu'on ne saurait trop admirer dans un Grec, de ne pas mêler du sien aux récits qui lui étaient faits, aux explications qui lui étaient données. Dans le siècle dernier, une école de critique historique sur laquelle l'esprit moqueur de Voltaire avait eu une trop grande influence, avait injustement rabaissé Hérodote : à partir de notre expédition d'Égypte, l'Orient a été de jour en jour mieux connu, et chaque nouvelle découverte est venue rendre son autorité à ce grand écrivain.

Comme conception littéraire, rien de plus beau que son ouvrage : c'est le génie grec dans sa forme la plus ample et la plus noble. Hérodote a conçu son histoire comme une épopée ; il venait de naître quand eut lieu la grande lutte de la Grèce contre les Perses, quand se livrèrent les batailles de Salamine et de Platée : bercé au récit de ces hauts faits, il voulut en transmettre la mémoire à la postérité et, devançant les règles posées depuis par Aristote, il donna à son œuvre cette unité d'action qui augmente l'intérêt en le concentrant. Le triomphe des Grecs, tel est le sujet qu'il entreprend de raconter ; pour le bien faire comprendre au lecteur, il débute par expliquer les causes premières des hostilités ; puis il expose successivement l'origine et les accroissements de tous les peuples qui prirent part à la lutte. C'est en suivant ce fil conducteur qu'il nous donne rapidement l'histoire universelle de l'Orient, pour nous montrer la vaste monarchie du grand roi aux prises avec la confédération hellénique, comme si la Providence avait voulu réunir sous un même sceptre toutes les forces de l'Asie pour les faire écraser d'un seul coup par l'héroïsme des Grecs. Il est aisé de voir l'analogie qu'il y a entre ce plan et celui du discours de Bossuet sur l'histoire universelle.

Si Hérodote s'enivre de la gloire nationale ; s'il raconte avec enthousiasme ; s'il reproduit dans Thémistocle ce curieux type de la nature grecque qu'Homère nous avait déjà peint dans Ulysse, nature vaillante, spirituelle, fertile en expédients et parfois peu scrupuleuse, du reste, il n'a de parti pris sur rien. Il ne met pas en parallèle la monarchie et la république, la démocratie et l'aristocratie ; il ne fait pas l'éloge de telle ou telle forme de gouvernement, la critique de telle ou telle autre ; il se borne à tout exposer avec la même impartialité. Il écrit pour raconter et non pour démontrer, *ad nar-*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

randum, non ad probandum. C'est là un des grands mérites d'Hérodote; ce qui fait qu'après tant de siècles, son témoignage est invoqué comme une autorité. Le temps de l'histoire systématique n'était pas encore arrivé; mais, comme nous allons l'exposer, elle ne devait pas tarder à se produire.

La philosophie de la Grèce, comme sa littérature, avait été un emprunt fait à l'Asie; longtemps elle conserva le caractère de son origine. Elle s'attachait surtout à l'explication des grands phénomènes de la nature, ce quelle faisait au moyen d'hypothèses plus honorables pour la subtilité que pour le jugement de leurs inventeurs. Elle n'abordait les matières religieuses que pour prêcher le respect des dieux; pour la morale, elle avait des axiomes tout à fait dans le goût oriental, courtes sentences, qui étaient absolues, précises, sans ambages, aussi faciles à comprendre qu'à retenir. Prenez les proverbes de Salomon et les maximes attribuées aux sept sages de la Grèce, et vous serez frappé d'une ressemblance aussi bien dans la forme que dans le fond, indiquant clairement une communauté d'origine.

Les derniers maîtres de cette école milésienne, Anaxagoras et Archélaüs, commencèrent à agiter les périlleux problèmes auxquels se consacra exclusivement Socrate, disciple d'Archélaüs. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si Socrate a fait plus de mal que de bien à l'humanité en ébranlant les fondements de toute certitude pour ne rien mettre à la place. Ce sujet nous entraînerait beaucoup trop loin et il est étranger à celui qui nous occupe : toujours est-il qu'à partir de cette époque, les systèmes philosophiques se multiplièrent à l'infini, aucun des disciples immédiats du maître ne professant la même doctrine sur quelque point que ce soit, et chacun n'obéissant qu'aux tendances de ses instincts ou de son génie. C'est ainsi que Platon est un spiritualiste, s'élevant aux plus hautes sphères de l'abstraction; qu'Aristippe est un sensualiste, sans principes comme sans patrie, et qu'Antisthènes arrive au cynisme par une série de faux raisonnements sur l'indifférence intrinsèque des actions humaines. Ce qu'il y a de remarquable et ce qui fait peu d'honneur à l'école de Socrate, c'est l'absence assez générale du sentiment patriotique parmi ses disciples.

Un des plus illustres, celui qui a le plus près approché de la gloire de Platon, c'est Xénophon. L'antiquité grecque nous offre peu

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

de figures aussi curieuses que la sienne. Homme de guerre, il avait été un des chefs de cette expédition des Dix Mille, dont il nous a laissé un récit admirable de clarté et de précision, dans lequel, outre l'histoire de la fameuse retraite, nous trouvons peint au vif le caractère de cette étrange milice mercenaire qui se battait n'importe pour quelle cause, et que ses généraux étaient à tout moment obligés de consulter dans des assemblées dont les débats, comme les harangues, reproduisaient tous les incidents de la place publique d'une des petites démocraties de la Grèce. Ce métier lucratif avait donné à Xénophon plus que de la gloire : il y avait trouvé les moyens d'acheter, près de Scillunte, en Élide, un vaste domaine au bord de la mer, dans lequel il menait l'existence féodale d'un grand baron du moyen âge, ou, pour mieux dire, d'un riche lord anglais de notre temps. Il s'y livrait en grand à l'agriculture, élevait des chevaux, chassait à courre et écrivait sur ces trois sujets; il se faisait noblement l'éditeur de Thucydide, dont il possédait seul le manuscrit; enfin il philosophait tout à son aise, au milieu de ses opulents loisirs.

Une question préoccupait alors tous les esprits, c'était celle de la reconstruction de la société politique, qui s'écroulait de toutes parts, minée qu'elle était par la longue rivalité de Sparte et d'Athènes, et par les dissensions intérieures de tous les petits États où l'or des Perses, plus sûrement employé que leurs armes, avait semé la corruption, et à sa suite la discorde et l'impuissance. L'organisation du gouvernement était la thèse des discussions de tous les philosophes : c'est à cette tendance générale de l'opinion que nous devons la république de Platon. Xénophon s'appliqua aussi à ce sujet, mais avec des idées plus positives, plus pratiques : pour développer ses théories, Platon s'était placé dans un monde imaginaire; c'est peut-être pour cette raison que Xénophon s'attacha à donner aux siennes le caractère de la réalité.

Noble de naissance, il avait peu de goût pour cette turbulente démocratie athénienne qui avait amené l'asservissement de la patrie par l'étranger, et qui l'avait banni lui-même parce qu'il servait contre les Perses. Il n'aimait pas davantage l'ombrageuse et brutale aristocratie de Sparte; ses longs rapports avec le roi Agésilaüs et avec les premiers généraux spartiates d'alors, lui avaient trop bien fait connaître un régime célébré par ceux-là seulement qui n'en avaient pas subi l'intolérable joug. D'un autre côté, les traditions de sa

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

vie militaire lui faisaient aimer une discipline forte, une règle assurée, un pouvoir solidement constitué. Il est évident que la monarchie était l'idéal de Xénophon, non la monarchie absolue et despotique du grand roi, mais celle qui, soumise elle-même aux lois et en harmonie avec les mœurs publiques, assurerait cet accord de l'ordre et de la liberté, à la recherche duquel nos sociétés modernes courent si péniblement.

Exposer ouvertement des théories monarchiques en Grèce, quand les armes de Sparte étaient impuissantes à faire même accepter la république aristocratique, c'était aller au-devant non-seulement d'un échec, mais même de la proscription. Xénophon prit donc une voie détournée qui le mettait à l'abri du danger. Il profita de son long séjour en Perse pour produire ses idées comme si elles n'étaient que le résumé des anciennes institutions et des mœurs primitives de ce pays. Il écrivit la Cyropédie, l'éducation de Cyrus, mélange adroit de fictions et de vérités, où l'histoire et le système marchent perpétuellement à côté l'un de l'autre, et qui a depuis servi de modèle au Télémaque de Fénelon. L'ouvrage de l'archevêque de Cambrai n'a jamais fait illusion à personne; il a toujours été pris pour ce qu'il est, pour un cadre aux idées morales et politiques de l'auteur. Il n'en est pas de même de la Cyropédie : souvent on lui a attribué une autorité qu'elle pouvait bien avoir en philosophie, qu'elle ne devait pas avoir en histoire, et elle a donné le dangereux exemple, qui n'a été que trop suivi depuis, de faire de l'histoire de fantaisie, au gré d'un intérêt de doctrine et d'une passion de parti.

Les circonstances contribuèrent à répandre promptement cette pratique. Élève d'Aristote, Alexandre le Grand avait du goût pour les philosophes; il se plaisait à leurs subtilités et aimait à discuter avec eux. Il en eut donc à sa suite dans ses longues campagnes, et nous voyons même qu'il ramena à Babylone, à ce titre, le brahmine indien Calanus, qui se brûla volontairement en présence de toute l'armée, par dégoût de la vie. Ses lieutenants,

Soldats sous Alexandre et rois après sa mort,

s'attachèrent naturellement à imiter le grand homme. Non-seulement les plus lettrés, comme Séleucus et Ptolémée, mais les plus grossiers, comme Antigone et Lysimachus, eurent des philosophes auprès d'eux. C'était un agréable métier que celui de philosophe suivant la

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

cour : on parlait sobriété et tempérance en faisant des festins homériques ; on débitait des lieux communs sur la pauvreté et le mépris des richesses en prenant sa part des jouissances dues au pillage de l'Asie. On amusait le maître par des saillies dont était victime quelque ignorant soldat, immolé au ridicule par le beau diseur de l'école. Le soldat prenait de temps en temps sa revanche et il en coûtait cher au philosophe; quelquefois aussi le maître se fâchait et congédiait brutalement ou faisait égorger sans pitié son ancien convive, qui avait eu l'audace de diriger trop haut ses épigrammes, par ce besoin d'opposition inséparable de l'esprit grec.

Pour parer autant que possible à ce danger, les philosophes usaient d'un procédé assez ingénieux. A l'exemple de Xénophon, ils donnaient à leurs idées le passe-port d'une histoire vraie ou supposée. N'osant attaquer en face l'avarice du prince, son ambition, sa violence, sa tyrannie, ils le faisaient au moyen d'anecdotes qui s'étaient toujours passées dans les temps les plus reculés, dans les pays les plus éloignés. Parfois c'était une leçon détournée que l'on donnait, une pétition indirecte qu'on adressait, en racontant quelque magnifique trait de libéralité attribué à un ancien roi. Ces récits, tout à fait dans le goût oriental, se sont conservés. Les collecteurs d'anecdotes, Athénée, Plutarque et bien d'autres à leur suite, leur ont donné place dans leurs ouvrages, sans en discuter l'origine, sans en examiner le degré d'authenticité. Le temps leur a imprimé sa consécration, et l'histoire elle-même s'est appuyée sur ces témoignages si équivoques, suivant l'esprit dans lequel elle a été écrite, suivant l'intérêt qu'elle avait à servir.

Nous en avons un mémorable exemple au temps d'Auguste, quatre siècles après Alexandre. Rome était arrivée à la monarchie à travers les séditions de la place publique, les calamités de la guerre civile, les horreurs des proscriptions. Il y avait eu des vainqueurs et des vaincus, et si, après une lutte si acharnée, tout le monde avait dû poser les armes, les opinions n'en étaient pas moins restées en présence et elles continuaient le combat sous une autre forme. On ne pouvait pas rétablir les institutions républicaines, ni renverser le nouveau gouvernement; on exalta les unes par de magnifiques panégyriques, on attaqua l'autre par l'amère censure des rois et de la royauté. Les récits de l'histoire se prêtaient merveilleusement à ce plan de campagne, puisqu'ils permettaient de tout dire sans danger,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

de tout faire comprendre par de transparentes allusions. De leur côté, les partisans de l'ordre de choses établi acceptèrent la lutte sur ce terrain, et se servirent des mêmes armes. Si Tite-Live, le *pompeïen*, suivant l'expression d'Octave, se plaçant exclusivement au point de vue du patriciat, pour écrire les Annales de Rome, élevait au sénat un splendide monument, comme pour faire regretter le temps où ce corps illustre faisait éclater tant de vertus, de patriotisme et de grandeur; un familier du mont Palatin, Salluste, trouvait dans deux épisodes de l'histoire à peu près contemporaine, la guerre de Jugurtha et la conspiration de Catilina, le texte de deux pamphlets étincelants de verve et d'éloquence contre cette noblesse vénale, corrompue et dégénérée, et il mettait contre elle, dans la bouche du plébéien Marius, un acte d'accusation en forme, violent lieu commun qui a été réimprimé au commencement de notre révolution comme un écrit de circonstance.

L'histoire nationale ne s'inspirait pas seule de ces passions de parti; elles pénétraient aussi dans l'histoire universelle, comme il nous est facile d'en juger par les écrits de Diodore de Sicile et ceux de Trogue-Pompée, qui parurent à cette époque. Le premier était partisan de la monarchie : quand on a lu les plaidoyers de Cicéron contre Verrès, celui sur les statues (*de signis*) et surtout celui sur les supplices, on conçoit qu'un Silicien devait hautement préférer le gouvernement équitable et réparateur d'Auguste à ce régime de pillages et de violences sous lequel un patricien pouvait voler et torturer une province avec la certitude de l'impunité, à moins qu'une manœuvre politique des meneurs des partis à Rome ne provoquât contre lui des poursuites dans lesquelles les intérêts de la morale et de la justice n'étaient qu'un honorable prétexte pour masquer l'action de la rivalité et de l'ambition.

Diodore est donc franchement monarchique ; il ne perd pas une occasion d'exalter le gouvernement d'un seul, de signaler les inconvénients de la démocratie; dans son propre pays, il réhabilite les hommes que la tradition grecque a flétris du nom de tyrans, il montre que Syracuse leur a dû une prospérité interrompue seulement quand le pouvoir revenait à la place publique. Il fait peu de cas des philosophes grecs, il leur préfère les sages de l'Orient, avec leurs doctrines arrêtées, transmises de père en fils. Il admire cette société orientale aux formes immuables, aux castes distinctes, dans les-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

quelles l'homme, entouré de barrières infranchissables, perd cette inquiétude naturelle qui fait son tourment. Ce n'est pas lui qui aurait dit, avec Tacite : « J'aime mieux les périls de la liberté que la sécurité de la servitude. » Parle-t-il d'un roi, l'éloge domine dans ses appréciations : il ne voit dans Philippe, père d'Alexandre, que le grand guerrier, le puissant organisateur, le politique consommé ; il ne reproduit aucune des invectives de Démosthène. Il fait briller dans tout son éclat la gloire d'Alexandre ; pas une ombre au tableau, pas une de ces censures prodiguées par les écrivains de l'autre école.

C'est surtout en exposant le gouvernement de l'antique Égypte qu'il se donne libre carrière. C'est dans Diodore que Fénelon a puisé la peinture de cette royauté patriarcale qu'il a produite avec tant de charme dans le second livre de Télémaque. Les travaux de l'érudition moderne, la lecture des inscriptions hiéroglyphiques, ont prouvé que l'historien grec s'est trompé sur des points importants de ces institutions égyptiennes, notamment en y supposant l'existence de castes analogues à celles de l'Inde. Les monuments ne laissent aucun doute à ce sujet, et il est démontré par eux que, si l'organisation politique de l'Égypte reposait sur des classes investies de certains priviléges et appliquées à des fonctions distinctes, ces classes se recrutaient comme dans les États modernes, en raison des aptitudes individuelles et non en vertu d'une transmission héréditaire indispensable. Il est probable que Diodore s'était moins préoccupé de l'exactitude historique que du développement de sa thèse favorite.

Après avoir fait aussi large que possible la part de l'esprit de système dans son ouvrage, il faut se hâter de dire qu'il est, avec l'histoire d'Hérodote, ce que l'antiquité grecque nous a laissé de plus curieux et de plus instructif sur l'Orient, et qu'on ne saurait le lire et l'étudier avec trop de profit. Comme Hérodote, il a visité les pays dont il décrit le site et les mœurs, dont il raconte les annales ; plus favorisé que son prédécesseur, il a puisé à des sources plus sûres. Il nous dit lui-même qu'en Égypte, il a été admis à consulter les archives royales. Hérodote n'avait eu que les entretiens de quelques prêtres et ceux assez suspects des Grecs établis dans le pays. Au reste, les naïfs récits d'Hérodote sont empreints d'une couleur locale que nous sommes tenté de préférer à l'érudition. Il est évident qu'il a recueilli et reproduit les narrations de ces conteurs qui, cinq cents

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

ans avant notre ère, comme aujourd'hui, aidaient à passer les longues heures tempérées par les brises du Nil. Il y a mieux : il suffit d'un peu d'attention pour assigner à chaque récit sa véritable origine. Ainsi, par exemple, comment ne pas reconnaître le caractère goguenard et libertin du peuple égyptien dans l'histoire du Pharaon (*Phéron*, suivant Hérodote) qui, devenu aveugle, a recours, d'après l'oracle, à un si étrange collyre et qui, à l'exception d'une seule, trouve toutes les femmes infidèles, à commencer par la sienne? A l'Asie Mineure, au contraire, appartient la jolie fable milésienne de la courtisane thrace Rodope construisant, du produit de ses charmes, une pyramide qui existait bien des siècles avant elle, comme le remarque judicieusement l'auteur. Ælien a enchéri sur le récit primitif, ou, pour mieux dire, il y a rétabli ce qu'Hérodote avait dédaigné, comme par trop frivole, en y ajoutant l'histoire d'une pantoufle, mignone comme celle de Cendrillon, qu'un aigle enlève et laisse tomber sur les genoux de Psammétichus siégeant en cour de justice, ce qui fait que le roi épousa la courtisane. Enfin, on reconnaît l'origine tout arabe d'un conte que l'on croirait détaché des *Mille et une Nuits*, celui de ce hardi voleur dont les ruses et la persévérance mettent à bout le roi Rampsinit, qui lui donne sa fille pour prix de son secret.

Pour l'histoire de la haute Asie et pour l'Inde, Diodore a suivi Ktésias, que nous connaissons bien mieux par lui que par la brève et sèche analyse de Photius. Ce médecin grec était resté dix-sept ans au service d'Artaxerxe et il avait profité de cette position de confiance pour écrire l'histoire d'Orient d'après des matériaux officiels. Comme il n'est pas toujours d'accord avec la tradition accréditée chez les Grecs, ceux-ci l'ont fort déprécié; je crois que c'est à tort. Dans tous les cas, on sent en lui l'inspiration de l'Orient; ainsi, comme la Bible, il débute par la cosmogonie, par l'histoire de la création elle-même. Il nous donne des détails fort curieux touchant l'influence du harem sur le gouvernement; il nous fait connaître l'autorité que les femmes exerçaient, soit comme mères, soit comme épouses. Son témoignage, à cet égard, est pleinement confirmé par un ouvrage contemporain, le livre d'Esther. Le portrait qu'il trace de Sardanapale est frappant de vérité : c'est encore là aujourd'hui la vie d'un souverain oriental; seulement on voit que Ktésias a été l'écho lointain des révoltés, déprimant le prince pour excuser la révolte. Les livres des Juifs nous montrent que les derniers rois de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Ninive, les Teglat-phal-Asar, les Salman-Asar, les Assar-Adon, étaient loin d'être des rois fainéants; les admirables découvertes de M. Botta ont arraché aux ruines de Ninive les monuments de leur gloire. Même dans le récit de Ktésias, Sardanapale succombe noblement; il gagne deux batailles; la surprise et la trahison lui en font perdre une troisième, après laquelle, reconnaissant que les progrès de la révolte ne peuvent plus être comprimés, il accepte sa destinée et se brûle avec ses femmes et ses trésors, pour ne pas tomber vivant aux mains de ses esclaves. Il y a dans cet épicuréisme grandiose, dans la calme et hautaine résolution qui y préside, un cachet éminemment oriental qui donne à ce récit une grande valeur historique et nous fait vivement regretter de ne pas posséder l'ouvrage original de Ktésias lui-même.

Nous avons dit qu'à la même époque que l'histoire de Diodore parut celle de Trogue-Pompée. Le père de cet écrivain était de famille gauloise, originaire du pays des Vocontiens (le département actuel de la Drôme); il avait servi comme interprète et diplomate auprès de César. Je suis même porté à croire le mot celtique *trog*, radical de l'expression moderne *Drogman*, plutôt une désignation de fonctions qu'un nom de famille. Quant au surnom, il indiquait des relations de clientèle avec la famille du grand Pompée. Cette circonstance dut mettre Trogue-Pompée du côté des vaincus de Pharsale: c'est ce que nous indique du reste l'esprit dans lequel est écrite l'histoire universelle de son fils. Il lui donna l'épithète de Philippique, épithète qui a mis en défaut la sagacité des commentateurs. Nous qui avons eu le triste avantage de vivre au milieu des luttes des partis, nous n'avons pas grand mérite à pénétrer leurs ruses, à deviner leurs finesses à demi-mot. Cicéron avait emprunté à Démosthène le titre de Philippique pour intituler ses terribles pamphlets contre Antoine; Trogue-Pompée le prit à son tour, comme un mot de ralliement, comme un avertissement destiné à éveiller l'attention de l'opposition et à la prévenir de ce qu'elle devait chercher, de ce qu'elle était sûre de trouver dans son histoire.

Il est évident que cet ouvrage n'est que la reproduction, en latin, de l'ouvrage grec de Diodore. Ce n'est pas une traduction proprement dite: c'est ce que, dans les mauvais temps de notre littérature, on appelait *une imitation libre*. On y retrouve la même disposition, le même enchaînement de faits, le même plan général, presque le

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

même nombre de livres, quarante-trois dans l'un, quarante dans l'autre; tout, jusqu'à la part faite à l'histoire de la Sicile, ce qui s'explique chez un Sicilien et non chez un Romain, tout décèle le plagiat. A part ces similitudes, le point de vue est diamétralement opposé. Diodore est complaisant pour la monarchie, Trogue-Pompée sévère jusqu'à l'injustice. Il n'y a pas jusqu'à cette histoire de Sardanapale, dont nous venons de parler, qu'il ne trouve le moyen d'arranger à sa guise. Pour lui, Philippe de Macédoine est un monstre d'astuce et d'ambition, dont le nom ne saurait être trop exécrable parce qu'il ravit la liberté aux Grecs. Quant à Alexandre, ce n'est pas, sous sa plume, ce magnifique génie, en présence duquel la terre se tut, suivant l'expression du prophète : c'est un fou, toujours ivre d'ambition et trop souvent de vin, redoutable alors à ses plus fidèles amis. On voit facilement que c'est un parti pris de rabaisser sa gloire.

Brutus et Cassius, ces *derniers des Romains*, étaient stoïciens, comme Caton d'Utique. A leur imitation, l'opposition patricienne fit du stoïcisme, quoiqu'elle préférât de beaucoup les idées d'Épicure, auxquelles elle revint, sous les Antonins, quand les empereurs furent devenus stoïciens. Le propre de cette secte était une exagération, une enflure déclamatoire, visant toujours à l'effet et s'inquiétant peu de frapper juste, mais bien de frapper fort. C'est à son influence qu'il faut attribuer les lieux communs, les maximes boursouflées que Justin, abréviateur de Trogue-Pompée, n'a pas fait disparaître, et surtout une fiction qui s'est alors introduite dans l'histoire. Diodore avait trouvé, dans l'antique Égypte, le type idéal du gouvernement monarchique : Trogue-Pompée a aussi son tableau de fantaisie; mais c'est chez les Scythes qu'il le place. Les Scythes sont représentés comme des espèces de sages, au-dessus des passions et des faiblesses de l'humanité, se gouvernant par les mœurs et non par les lois et jouissant, dans leurs vastes solitudes, de leur fière indépendance. Leurs rois n'ont pas d'ambition; ils ne font la guerre que pour repousser d'injustes aggressions, et ils ont toujours prêtes de magnifiques harangues que ne désavoueraient pas les plus éloquents maîtres du Portique. Pour ne pas se mettre en contradiction avec elle-même, l'histoire n'aurait pas dû raconter les effroyables ravages qui ont accompagné les incursions de ces mêmes Scythes; mais le discours était allé à son adresse, le tour était joué, pour me servir d'une expression connue, et c'était ce qu'on voulait.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Quand les passions qui ont animé les historiens sont depuis longtemps éteintes, les récits qu'ils ont tracés sous l'inspiration de ces passions subsistent encore et trompent la postérité, qui n'a pas toujours des moyens sûrs pour discerner le vrai du faux. Cette fable des Scythes est une de celles qui ont eu le plus de succès, parce qu'elle flatte plus d'un mauvais sentiment, celui de l'envie entre autres et celui de la haine de la subordination. Toute l'école philosophique du premier siècle de l'ère chrétienne l'adopta avec enthousiasme, et nous la retrouvons dans les écrits de Sénèque, comme dans Quinte-Curce. Nous n'avons, au reste, pas le droit d'être très-sévères à cet égard; dans le siècle dernier, on a vu se produire un fait analogue. La Chine était devenue la terre promise du gouvernement philosophique; il n'y avait pas assez de louanges pour célébrer les institutions du céleste empire, pour exalter le prince dont les royales mains conduisaient la charrue et traçaient le premier sillon. Voltaire lui-même a adressé, en 1771, au roi de la Chine, Kien-Long, une épître dont les vers louangeurs sont autant d'épigrammes détournées contre le roi très-chrétien de Versailles. Le philosophe de Ferney n'était pas dupe des exagérations qui avaient cours; en s'y associant, pour s'amuser, il leur a donné l'autorité de son nom, et il n'a fallu rien moins que les connaissances successivement acquises sur le régime intérieur de la Chine pour déraciner le préjugé créé par les lieux communs philosophiques du XVIIIe siècle. Que d'erreurs sur les contrées lointaines de l'Orient il serait facile de rectifier à l'aide d'une critique éclairée et impartiale, si, chaque fois qu'on trouve dans un écrivain quelque chose de sujet à caution, on savait bien les motifs qui ont pu influencer sa pensée, conduire sa plume, et non-seulement déterminer ses jugements exprimés, mais encore contribuer à la formation de l'ensemble de ses doctrines!

Si l'esprit de système a si largement pénétré dans la partie morale de l'histoire, dans le récit des faits et leur appréciation, il n'a pas eu une action moins directe sur une partie à laquelle il semblait devoir demeurer étranger, sur la chronologie, où il a introduit volontairement une déplorable confusion. Dans l'antiquité, le droit international n'était pas le même que dans les temps modernes; il ne reposait pas sur des principes abstraits, sur les pures idées de la justice éternelle; il se sentait de l'enfance des sociétés. Chez les Grecs en particulier, originairement chasseurs et pasteurs, le sol avait appar-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

tenu au premier occupant ; ils avaient donc des raisons pour attacher beaucoup plus d'importance que nous aux questions d'ancienneté relative. De même que dans nos sociétés, la généalogie est le titre de l'état civil des familles nobles, la garantie de leur position dans l'échelle hiérarchique ; de même, chez les anciens, l'état politique d'un peuple reposait également sur sa généalogie. La conservation des poëmes d'Homère est due pour beaucoup à ce qu'ils étaient, en quelque sorte, le livre d'or des nationalités grecques. Mais, comme bien d'autres choses, l'art complaisant des d'Hosier est renouvelé des Grecs, et il y a longtemps qu'il s'applique à se plier à tous les intérêts, même à ceux d'une puérile vanité !

Il n'y a pas une histoire ancienne qui ne porte la trace de ces ardentes rivalités d'antiquité de race. Elles existaient en Orient, comme nous le voyons dans Hérodote, et pour résoudre le problème, le roi d'Égypte Psammetichus était entré dans une voie excellente, celle que suit la science moderne. Il en demandait la solution à la philologie, à l'étude comparée des langues ; c'était très-bien, mais il se servit d'un étrange mode d'investigation. Les deux enfants nouveau-nés, enfermés avec une chèvre et répétant tant bien que mal le cri de leur mère-nourrice, le son *becco*, qui se trouve être un mot phrygien signifiant du pain, ne sont pas une autorité bien concluante pour assigner la priorité à la Phrygie. Au reste, j'aime tout autant cette raison, qui a le mérite d'être amusante, que la pédante dissertation des stoïciens qui voulaient que les plateaux glacés de la Scythie fussent les plus anciennement habités, parce qu'ils avaient été les premiers refroidis.

Dans leur bonne opinion d'eux-mêmes, les Grecs se croyaient supérieurs aux Barbares en tout, même en antiquité. Hérodote, qui était loin de partager le préjugé national, nous raconte à ce sujet la discussion d'Hécatée avec les prêtres égyptiens : ce Milésien faisait commencer sa famille à un dieu, dix-sept générations avant lui ; les prêtres lui objectaient trois cent quarante et une générations de prêtres et de rois, tous hommes de père en fils, *Pirômi*, sans que jamais, dans une si longue suite, ni roi ni prêtre fût né d'un dieu, chose contraire à toutes les idées, à toutes les traditions égyptiennes. Cette assertion des prêtres mérite d'être remarquée ; elle nous donne le véritable sens de la prétendue divinité d'Alexandre, objet de tant de déclamations. Ce n'était que la formule consacrée pour le procla-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

mer, au nom de la religion, le roi national de l'Égypte, le légitime héritier des anciennes dynasties. A ce titre, Ammon-ra devenait son père, comme il avait été celui des Amenôph et des Ramsès; comme il fut plus tard celui des Ptolémées.

Dans les chiffres de la prodigieuse antiquité égyptienne, il en est portant le caractère évident d'un calcul systématique, se rattachant probablement à des combinaisons d'astronomie, ou pour mieux dire, d'astrologie. Hérodote parle d'une période de plus dix mille ans pendant laquelle le soleil se serait deux fois couché où il se lève, deux fois levé où il se couche, sans que ni l'ordre des saisons ni rien dans la santé publique eût été changé en Égypte. Je soupçonne qu'Hérodote aura mal saisi l'explication, très-difficile pour lui, de cette grande période égyptienne de 1,461 années de 365 jours, pendant laquelle, en effet, le soleil correspondait successivement aux termes les plus opposés, son équinoxe de printemps, par exemple, ayant lieu au bout de 730 ans, dans le mois où était celui d'automne au début de la période.

Quoi qu'il en soit, les peuples de l'Asie se vantaient d'une antiquité tout aussi reculée que celle des Égyptiens. En comparant, en analysant avec soin les deux histoires, M. de Volney était arrivé à émettre une conjecture très-ingénieuse et très-vraisemblable, celle d'un travail des chancelleries orientales qui aurait en quelque sorte dédoublé l'histoire pour l'allonger, reproduisant deux fois la même série d'événements afin d'augmenter d'autant le nombre des années. Le passage des anciens conquérants avait laissé des traces dans la mémoire des peuples; la tradition s'en occupait encore, soit sous forme de légende religieuse, soit sous celle de souvenir historique, confus, incertain, mais tenu pour vrai. Dès lors on s'attachait à bouleverser l'antiquité, afin d'avoir été le peuple vainqueur et non le peuple vaincu : tel était l'objet de cette polémique, soit qu'elle se passât dans le monde officiel des gouvernements, soit qu'elle ne sortît pas du cercle plus modeste de la littérature.

Nous avons un exemple de ces dernières discussions dans les livres si intéressants à tous égards par lesquels Flavius Josèphe répond au grammairien égyptien Apion, qui avait écrit contre les Juifs. Il établit aisément la haute antiquité de sa nation, et on le voit mettre en avant une prétention qui explique la confusion de la chronologie hébraïque pendant le gouvernement des Juges, entre Moïse

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

et David. Josèphe cite un long passage de Manéthon sur l'invasion des Pasteurs, et, sans le dire formellement, ce qui serait contraire au texte des écritures saintes, il laisse entendre que ce pourrait bien être la postérité de Jacob qui aurait, avec ces étrangers, tenu l'Égypte en servitude. Il n'est probablement pas l'auteur de cette supposition par suite de laquelle il fallut donner une durée exagérée aux temps qui ont précédé l'établissement de la royauté chez les Juifs.

Environ cent ans après Josèphe, à la fin du IIe siècle de notre ère, saint Clément d'Alexandrie reprit cette polémique, mais sous une forme plus générale et dans un autre but. Il combattait le paganisme et cherchait à prouver, ce qui n'était pas difficile, l'impossibilité de l'existence des dieux auxquels s'adressait le culte des Grecs. Ce n'est pas seulement le raisonnement qui est son arme, c'est la chronologie. Le travail de Josèphe lui a vraisemblablement servi de modèle; son immense érudition en a agrandi les proportions. Le témoignage des auteurs profanes, venant à l'appui des textes sacrés, lui sert à établir des synchronismes qui détruisent de fond en comble l'édifice de la religion grecque. Il prouve, clair comme le jour, que les Grecs sont venus les derniers et qu'à l'époque où ils placent tous les faits de leur mythologie, il y avait déjà chez les autres peuples une religion, une civilisation avancée et des institutions politiques, qui excluent l'idée de dieux enseignant aux hommes ce qu'ils savaient déjà depuis longtemps.

Eusèbe, à un autre siècle d'intervalle, a traité le même sujet dans sa *Préparation évangélique*, où il n'a guère fait que copier saint Clément. S'il s'était borné là, il n'y aurait pas grand mal; mais, dans sa *Chronique*, qui embrasse l'universalité de l'histoire du genre humain depuis la création du monde, cherchant à ramener le calcul des temps à celui consigné dans les livres saints, il n'a pas hésité à faire subir les mutilations les plus arbitraires aux différentes chronologies. Il a tranché, taillé à sa convenance, supprimant ici, corrigeant là, de telle sorte que l'on ne sait où est l'erreur, où est la vérité. Son principal éditeur, Scaliger, esprit non moins absolu, non moins systématique, a encore ajouté à ces éléments d'incertitude, d'autant que le fatal exemple donné par Eusèbe avait été suivi. Obéissant à un zèle peu éclairé, les chronologistes chrétiens ont fait comme lui; ils ont tout ramené à la chronologie de la Bible, qui

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

elle-même a plusieurs systèmes. Une fois entré dans cette voie, on n'en est plus sorti, et la destruction successive des monuments originaux a été la conséquence inévitable du parti qu'on avait pris. Il est certain qu'ils existaient lorsque Julius Africanus composait l'ouvrage qui a servi de modèle à celui d'Eusèbe ; il est possible qu'ils n'eussent pas entièrement disparu quand George le Syncelle bouleversait à son tour la chronologie ; à la fin du VIIIe siècle, quand Photius rédigeait cette bibliothèque qui nous a du moins conservé l'analyse de quelques-uns ; mais il est malheureusement évident qu'on s'est attaché à anéantir tout ce qui pouvait entretenir la lutte sur un sujet que l'on avait, à tort, identifié avec la foi. Suivant toute probabilité, c'est une perte à peu près irréparable.

Il en est résulté que, jusqu'à une époque très-rapprochée, nous n'avons eu, sur l'ancien Orient, qu'un seul ouvrage original, la Bible. A ne la considérer exclusivement qu'au point de vue historique et littéraire, faisant abstraction de toute idée religieuse, la Bible est très-certainement ce que l'antiquité nous a légué de plus authentique et de plus instructif. Il a fallu l'aveuglement d'une fausse philosophie pour méconnaître la valeur de cet inestimable trésor ; si, sur tous les peuples anciens, sur leurs institutions religieuses et politiques, sur leur législation, leurs mœurs, leurs idées, sur les faits de leur histoire, nous avions des documents aussi suivis, aussi positifs et aussi clairs, ces peuples nous seraient aussi bien connus que les nations contemporaines et le rôle de la critique historique ne serait pas bien difficile. La physionomie de l'Orient n'est pas mobile et changeante comme la nôtre ; dans sa calme et grave majesté, il reste le même à travers les siècles. Prise sur le fait et d'après nature dans la Bible, la peinture de l'Orient est encore vraie aujourd'hui ; elle l'était donc donc à coup sûr à l'époque où elle fut tracée.

Vers le milieu du siècle dernier, en 1738, parut la première traduction latine de l'histoire d'Arménie de Moïse de Khorène. Cet ouvrage, plein d'érudition, a été composé vers l'an 470 de notre ère, c'est-à-dire à la limite de l'antiquité et du moyen âge ; l'auteur nous expose avec soin les sources où il a puisé. C'était dans la bibliothèque des rois, dans les archives dont il constate l'origine et l'authenticité. Ce fut un grand pas de fait dans l'histoire de l'Orient que la publication d'une œuvre originale, dans laquelle la pensée se produisait telle qu'elle avait été conçue et non modifiée au gré de certaines

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

convenances par des écrivains étrangers, par des hommes à systèmes.

Un demi-siècle après, grâce aux conquêtes des Anglais dans l'Inde, les textes de la littérature indienne commençaient à nous arriver et faisaient pressentir quelle mine féconde on avait à exploiter. Ces textes abondent aujourd'hui : d'habiles et fidèles traductions nous en ont fait connaître une partie, et ne tarderont pas à nous initier entièrement à cette littérature grandiose, à cette philosophie subtile, à ces opinions religieuses si longtemps ignorées parmi nous. Les livres contenant les anciens dogmes, les lois primitives de la Perse sont également sortis des ténèbres où ils étaient ensevelis; on les a traduits sur l'original et, par le langage comme par les idées, ils établissent le point de contact entre deux civilisations voisines et qui évidemment avaient une origine commune.

Notre expédition d'Égypte, en 1798, a soulevé le voile qui couvrait l'antique Égypte. Un heureux hasard, l'inscription de Rosette, a éveillé le génie de Champollion et lui a donné la clef d'une énigme qui semblait à jamais impénétrable. La lecture des hiéroglyphes est sans contredit la découverte la plus grande, la plus inespérée que pouvaient faire les sciences historiques : comment donc expliquer la froideur avec laquelle elle a été traitée? Par une raison bien simple: elle a porté un coup mortel à l'esprit de système, elle a renversé tous les vains échafaudages d'une fausse érudition.

L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour le mensonge;

a dit le poëte qui a peut-être le mieux connu le cœur humain. Quand, au lieu des secrets merveilleux de la science occulte d'Hermès Trismégiste, on a vu que les inscriptions hiéroglyphiques ne contenaient que des prières aux dieux, des rituels funéraires et des faits ordinaires de la vie publique ou privée des Égyptiens; quand sa véritable date était restituée à ce fameux zodiaque de Denderah que le musée avait payé si follement cher et qui, au lieu de représenter l'état du ciel à une époque incalculable, n'était qu'un mauvais thème de nativité, une sottise d'astrologie judiciaire, postérieure à l'ère chrétienne; quand, sur des monuments auxquels on assignait l'antiquité la plus reculée, on a lu les noms et les titres non-seulement des Lagides, ces princes comparativement modernes, mais même des empereurs romains, on en a voulu à une science positive qui faisait évanouir tant de rêves, qui réduisait tant d'hypothèses à leur juste

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

valeur, et qui ne permettait plus de s'engager dans des routes fermées pour jamais. Sans remonter aux folies aventureuses du père Kircher, prenez le grand ouvrage sur l'Égypte ; lisez certains mémoires portant la preuve de l'érudition la plus étendue et la plus laborieuse, et dites si leurs auteurs devaient être flattés de voir s'évanouir des chimères caressées avec tant d'amour et produites dans le public avec tant de confiance. Charles X, contraint par l'opinion, avait acheté le zodiaque au poids de l'or ; c'est à peine si le don gratuit de la *chambre des ancêtres*, un des plus précieux monuments pour son intérêt historique, a valu un remercîment au voyageur qui l'avait rapportée de Thèbes et l'a offerte à la Bibliothèque nationale.

Malgré l'injuste froideur du public, les études hiéroglyphiques, cultivées par quelques hommes dévoués, ont fait d'immenses progrès en France et à l'étranger. Elles ont été un guide sûr pour la science, et un de leurs premiers résultats a été de rendre à Manéthon l'autorité qui lui était assez arbitrairement contestée. On a le bon esprit de procéder dans ce travail d'investigation comme dans les sciences physiques ; on repousse impitoyablement l'hypothèse, l'idée *a priori*, choses dont Champollion ne se défiait peut-être pas assez, par suite des habitudes de ses études antérieures. Il en résulte qu'on a plus ajouté depuis vingt ans à la certitude historique touchant l'Égypte que, pour ainsi dire, dans les vingt siècles précédents. A mesure que la connaissance des signes s'étendra, la valeur de plusieurs étant encore indéterminée, la lecture des inscriptions et des papyrus deviendra plus facile, plus courante ; ce ne sera pas un travail plus pénible que celle d'un manuscrit grec.

La France avait eu la gloire de tirer l'antique Égypte de son tombeau : c'est elle aussi qui a révélé au monde les précieux restes de la grandeur assyrienne. Notre compatriote M. Botta a le premier découvert les ruines de Ninive et recueilli les sculptures qui donnent une si haute idée de cette antique civilisation de l'Asie. Les Anglais se sont empressés de suivre ses traces ; félicitons-nous-en : c'est un accroissement au fonds commun de la richesse intellectuelle, et il vaut mieux que ces trésors soient au Muséum britannique, où nous pouvons aller les admirer, que s'ils étaient enfouis sur les bords du Tigre. Autant que je puis me permettre d'en juger sur un examen incomplet et superficiel, je crois notre collection supérieure sous le rapport de l'art ; celle de l'Angleterre, quand je l'ai vue en 1851,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

m'a paru l'emporter sous le rapport historique, comme étant un curieux tableau de la vie publique et privée des Assyriens.

Les sculptures ont presque toutes l'inappréciable avantage d'être accompagnées de textes explicatifs : ce sont ces inscriptions en écriture cunéiforme qui ont longtemps défié la curiosité des modernes et que, sur les traces de M. de Sacy, un illustre professeur de notre école, le regrettable Eugène Burnouf, est parvenu à déchiffrer. On n'a pas encore tout lu, parce que les inscriptions n'appartiennent pas à une seule langue ; mais on y réussira bientôt. Déjà les résultats obtenus ont ajouté de nouveaux matériaux à la reconstruction de l'ancien Orient et, en montrant la haute importance de ces inscriptions, engagé à en recueillir le plus grand nombre possible. Un ingénieux procédé d'estampage assure le moyen d'une reproduction dont la rigoureuse fidélité dispense de la possession des originaux. La photographie s'est appliquée aussi à nous donner l'image des monuments tels qu'ils sont, la réalité elle-même venant se déposer sur la plaque du daguerréotype ; on n'a donc pas à craindre d'être induit en erreur, comme on l'était trop souvent par ces *vues*, où la fantaisie, le goût particulier de l'artiste s'écartaient, à son insu, de l'exacte vérité.

Un nouvel horizon s'ouvre devant les études orientales, et l'activité féconde avec laquelle on s'en occupe promet une riche et abondante moisson. Savants et artistes, tous sont dans la bonne voie, celle de l'exploration consciencieuse de ce qui est et non de l'ingénieuse conjecture de ce qui peut être.

Que ces études s'appliquent à l'antiquité ou à l'état moderne de l'Orient, la même condition leur est imposée, celle de se dépouiller de l'esprit de système. Il y a donc à brûler bien des vieilles idoles, à désapprendre, en quelque sorte, pour s'instruire sur de nouveaux frais ; qu'on le fasse sans regret, on en sera dédommagé par la possession de la vérité, qui est préférable aux plus séduisantes erreurs. La France a eu l'initiative de cette glorieuse rénovation, aussi bien par ses armes que par le génie de ses enfants ; après être entrée la première dans la carrière, il est de son honneur de ne pas s'y laisser devancer : c'est au public à encourager les efforts de ceux qui la parcourent, c'est au gouvernement à leur faciliter les moyens d'atteindre le but ; espérons que l'un et l'autre comprendront ce devoir.

James GORDON.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

RÉCITS ARABES.

SUITE ET FIN (1).

XII.

ORIGINES TERRESTRES DU NIL; — SES DIVISIONS, SON COURS EN GÉNÉRAL.

Le Nil portait primitivement le nom de Naoûn. D'après Horapollon, on l'appelait Νους ou Νουν, à l'époque du débordement. Selon Hérodote, Plutarque, Pline le naturaliste et Denis le Périégète, il fut nommé anciennement Σειρις. Diodore de Sicile assure que le nom primordial et par conséquent le plus ancien fut Ὠκεανή, ce qui pour les Égyptiens avait le même sens que Ὠκεανὸς chez les Grecs; c'est absolument le sens de la dénomination arabe actuelle baḥr, *mer.* Rossi, dans ses *Étymologies égyptiennes*, prétend que la vraie leçon est Ὠκεαμή, ce qui serait le vieux mot égyptien Ochmau, formé de ôch, beaucoup, grand, et de mô, eau, c'est-à-dire *abondance d'eau*, et, par suite, *fertilité*. Les Hébreux donnaient au Nil le nom de Yem, mer.—Il a son cours du Sud au Nord, ainsi que l'Ȧċy ou Oronte, et le Makrân ou Indus. « L'Indus a reçu l'appellation de Makrân, c'est-à-dire *rusé*, parce qu'à son origine il semble vouloir se diriger au Sud. Quant au Nil, il est le seul, disent les Arabes, qui soit appelé baḥr, mer, parce qu'il est le seul qui prenne tous les ans, par son inondation, l'aspect et la forme d'une mer. »

(1) Voir les numéros de janvier et mars, t. I.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

Suivez moi bien dans les signalements géographiques arabes que je vais présenter. Prenez une carte ancienne et observez-y notre itinéraire. Toutefois, vous n'y verrez pas indiquées toutes les localités dont nous parlerons, car nous n'irons, ni plus ni moins, que jusque sur les confins du paradis, et je ne sache pas qu'aucune carte routière ait jamais porté cette route, par terre ou par mer.

Le Nil, comme nous l'avons déjà énoncé, vient en première origine du paradis. Homère lui-même l'a dit aussi, car il le surnomme Διαπετὴς, *ex Jove veniens*, venant du ciel, ce qui cependant serait mieux traduit par : venant des pluies du ciel.

Voyons d'abord comment se comporte notre fleuve sur la terre praticable.

« Le Nil, qui arrive de si loin, du 11° par delà l'équateur, s'échappe du côté nord des monts de Ḳoumr, par deux points, et présente bientôt dix cours d'eau qui ensuite se réunissent cinq par cinq et forment deux immenses lacs, l'un à l'Est et l'autre à l'Ouest. Le dernier a le centre de sa circonférence sur le 50° de longitude de l'île de Fer, et sur le 7° 31′ de latitude méridionale ou trans-équatoriale. Le lac qui est à l'Est a son centre sur le 57° de longitude de l'île de Fer, et sur le 7° 31′ de latitude au Sud de l'équateur. Ces deux lacs ont chacun une même étendue, chacun un diamètre de 5°. Du lac oriental part un grand et magnifique cours d'eau qui coule du côté de l'Est, vers le mont Ḳâḳoûlâ, visite plusieurs villes, et va se perdre dans la mer des Indes. »

Les cartes géographiques qui représentent le système terrestre de Ptolémée, indiquent aussi la position des sources du Nil, et par conséquent la position des monts de Ḳoumr sous le nom de monts de la Lune, par delà l'équateur, dans l'*Éthiopie intérieure*. Danville indique ces positions en deçà de l'équateur, et marque, comme origines du Nil, huit cours d'eau primitifs au lieu de dix.

« De chacun des deux lacs, continue notre récit arabe, sortent trois fleuves. De là six fleuves, qui se réunissent et forment un nouveau lac d'une étendue, en surface, de 2°, et situé dans le premier climat par le 53° 30′ de longitude de l'île de Fer et par le 2° de latitude *Nord*. Sur ce lac, appelé Boṫeïḥah, nom qui lui-même signifie lac, est un ḳaṡr ou palais comme une grosse montagne, et séparant la masse des eaux en deux cours.

» Un de ces cours marche à l'Ouest du lac, c'est le Nil des Noirs

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

ou du Soudan, et appelé fleuve des Demdem, lequel se dirige entre les deux villes de Samṛah (Sangara) et d'Ânah ou Âneh, au Sud de Samṛah et au Nord d'Âneh. Là se détache une branche qui replie son cours vers le Sud, se reporte du côté d'Âneh et va passer près de la ville de Bernéceh, au Sud de laquelle elle longe le pied d'une montagne derrière la ligne équatoriale, se rend à Rafîleh, et ensuite s'étale en un grand lac. La branche première continue à voyager vers l'Ouest, parcourt le pays des Mâlay et des Takroûr et va se verser dans l'Océan, au Nord de la ville de Ḳaltaboûrâ.

» L'autre cours tourne vers le Nord, au Sud de la ville de Ḥîmy ou plutôt Ḥîma, et fournit ensuite une branche qui marche à l'Est vers la ville de Saḥart, puis revient au Sud, puis à l'E.-S. vers la ville de Saḥartah, puis vers la ville de Merkeh, et arrive à l'équateur au point du 65° de longitude. Là, il s'épand en un grand lac et est appelé Ạmoûd el-Nil, c'est-à-dire colonne du Nil, ou encore Loûdî, du nom d'une tribu de noirs anthropophages, et voisins de ce lac. Puis, ce cours passe à l'Est de la ville de Moutéchâmélâ, se dirigeant vers les confins de l'Abyssinie, ensuite au Nord vers le Soudan (oriental) (1), et de là à Donḳolah, d'où il va former les cataractes, avant d'arriver à Oswân (Assouan). — Plus bas, le Nil descend au Ṣaîd, le traverse, arrive à Fosṭâṭ (ou Vieux-Kaire), continue son cours jusqu'à une distance d'un jour de marche (2), et se partage en deux branches, subdivisées ensuite; toutes vont se verser dans la mer Syrienne ou Méditerranée. Les deux branches extrêmes, la première à l'Est et la dernière à l'Ouest, ont leur embouchure l'une près de Dimiâṭ (Damiette), l'autre près de Réchîd (Rosette). L'une est dite Branche orientale, l'autre est dite Colonne du Nil ou Branche occidentale. Du reste, la course totale du Nil est de sept mois : quatre

(1) Les Arabes appellent *Bélâd el-Soûdân* ou Pays du Soudan, c'est-à-dire pays des Noirs, toute la zone de contrées qui s'étend depuis Sawâken jusqu'à l'Océan Atlantique, et presque en ligne droite. Voy. notre Voyage au Dârfour.

(2) Ces mots : « un jour de marche » fournissent une indication d'une grande importance pour les appréciations des distances dans les itinéraires des Arabes, dans tous leurs voyages, dans leurs données géographiques. Les Arabes ne spécifient presque jamais les distances que par journées de marche. Or le point de bifurcation du Nil, est éloigné du Vieux-Kaire d'environ six lieues. C'est donc l'expression de ce qu'il faut entendre par un jour de marche, terme général et ordinaire.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

mois dans des contrées inhabitées, deux mois dans le Soudan, un mois dans les régions musulmanes.

» Dans le Soudan, on prétend que le Nil sort de montagnes noires qu'on aperçoit au fond de l'horizon, qui paraissent comme coiffées de nuages, et qu'ensuite le fleuve se partage en deux grandes branches dont l'une va se jeter dans la mer Océanique près de la mer Australe des Ténèbres, et dont l'autre se rend en Égypte et aboutit à la mer Syrienne.

» Un autre cours d'eau, né d'une source particulière très-abondante et située sur la ligne équatoriale même, se dirige en Abyssinie. Cette source forme un grand lac de 3° de diamètre situé par le 43° de longitude de l'île de Fer; et le fleuve qui s'en détache se réunit beaucoup plus tard au Nil. »

XIII.

LE NIL AVANT LE DÉLUGE. — PREMIERS PHARAONS. — PREMIER VOYAGE AUX SOURCES DU NIL. — TRAVAUX ET MONUMENTS MERVEILLEUX.

Allons à la recherche directe du point de départ où le Nil prend naissance et est fleuve terrestre. La première découverte de cette origine n'est pas chose nouvelle, elle ne date que de quelques siècles avant le déluge, et l'honneur en revient à un Pharaon. Définitivement, il n'y a plus rien de nouveau sous le soleil.

« Or donc, sachez que jadis les villes de l'Égypte furent en nombre considérable. Les unes, après leur destruction, n'ont laissé ni nom ni vestiges; les autres n'ont plus que leurs ruines et leurs noms.

» La première ville d'Égypte dont l'histoire et le souvenir se retrouvent dans les archives du monde égyptien, est Oumsoûs, siége primordial des plus anciens Pharaons, siége originel de l'empire égyptien, et dont le déluge a effacé, délayé jusqu'à la moindre trace.

» Tout à fait *in principio*, Miṡr ou l'Égypte porta aussi ce même nom d'Oumsoûs. Le premier homme qui s'y installa fut Naḳrâoûch surnommé le Terrible, fils de Meṡraïm l'ancien, fils de Berkâbîl, fils de Dawâbîl, fils d'Ạrbâb, fils d'Adam. La dénomination de Naḳrâoûch signifie : roi de ses gens, roi de son peuple.

» Naḳrâoûch, à la tête de soixante-dix et quelques cavaliers, tous *Terribles*, des descendants ou enfants d'Ạrbâb, partit à l'aventure

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

chercher une patrie. Ces Terribles abandonnèrent leur séjour natal pour se soustraire aux méchancetés de leurs frères et des descendants de Ḳâbîl (Caïn). Ils cheminèrent la face à l'horizon; et ayant cheminé longtemps, ils arrivèrent au Nil. Ils virent un pays superbe, vaste, libre, luxuriant; ils s'y arrêtèrent, s'y construisirent des demeures; et ce premier refuge, ce premier ensemble, Naḳrâoûch l'appela Miṡr, du nom de son père Miṡraïm ou Meṡraïm. Mais ensuite il quitta ce premier pied-à-terre, et fit bâtir une ville qu'il nomma Oumsoûs.

» Naḳrâoûch et ses compagnons les Terribles, avaient acquis, comme les autres enfants de notre premier père, une grande partie de la science de Dawâbîl, petit-fils d'Adam. Et Naḳrâoûch éleva des monuments, dressa des colonnes, dirigea des cours d'eau, tira des métaux du sein de la terre, traça des figures talismaniques et mystiques, ouvrit des fleuves, bâtit des villes. Avec le temps, les sciences s'agrandirent sous la main et par le génie des Égyptiens qui les avaient reçues de Naḳrâoûch et de sa colonie. Les signes et principes de ces sciences furent, dès son époque, gravés en caractères emblématiques sur la pierre; et Ḳalîmoûn, l'hiérogrammate, le devin ou prêtre, qui plus tard fut admis par Noé dans l'arche, les expliqua aux hommes postdiluviens.

» Parmi les œuvres merveilleuses de Naḳrâoûch, était un oiseau artificiel qui, tous les jours, chantait deux fois au lever du soleil et deux fois au coucher du soleil. Et des différences de son chant, on reconnaissait quels dangers on avait à craindre, à prévoir, à combattre.

» Au centre de la ville d'Oumsoûs, Naḳrâoûch avait élevé deux statues face à face. Et si un voleur entrait dans la ville, il lui était impossible de ne pas aller passer entre les deux statues, qui alors se rapprochaient, et l'arrêtaient.

» Une statue en cuivre, placée au sommet d'une tour, avait toujours un nuage au-dessus d'elle et donnait de la pluie à qui lui en demandait et autant qu'il en voulait. Sur les frontières de son pays, Naḳrâoûch avait posté aussi, comme sentinelles, des statues en cuivre (bronze) creux, remplies de soufre; et il les avait commises à la garde d'un génie de feu. Lorsqu'un étranger ennemi passait la frontière, les statues lui dégorgeaient et dardaient de la bouche, des torrents de feu qui le rôtissaient sur place. — Naḳrâoûch construisit sur

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

le mont Boiros, une haute tour d'où jaillissait une masse d'eau qui allait arroser les campagnes environnantes.

» Et toutes ces merveilles ne périrent que par les ravages du déluge.

» Ce fut Nakrâoûch qui régularisa le cours du Nil, l'encaissa dans un lit, et ouvrit des canaux qu'il dirigea sur les points habités et cultivés. Auparavant, le fleuve était épanché, jeté par divisions entre les deux chaînes de montagnes qui, à l'Est et à l'Ouest, enclosent la vallée de l'Égypte. Nakrâoûch envoya en Nubie et en Abyssinie ou Éthiopie, des ingénieurs qui creusèrent un lit au fleuve, édifièrent des villes sur ses rives, et y distribuèrent des plantations.

» Et le roi, ensuite, voulut aller voir le point d'apparition du fleuve qui arrosait son pays. Le roi partit;... il marcha;... il voyagea, et longtemps;... enfin il arriva jusque derrière l'équateur, et là il dut s'arrêter contre la mer Noire Bitumineuse. Il vit les eaux du Nil glisser en filets innombrables sur cette surface de bitume, s'avancer vers les monts de Ḳoumr, s'insinuer sous les racines de ces monts, en sortir, au Nord, et s'en aller de là, en plusieurs branches, former d'immenses flaques.

» Nakrâoûch gouverna l'Égypte pendant cent quatre-vingts ans. Dès qu'il fut mort, on l'embauma, on le plaça dans un coffre d'or, et on le déposa, avec des trésors immenses, des Eksîr (élixirs) ou préparations aromatiques et conservatrices, et des vases d'or en nombre incroyable, dans une tombeau revêtu d'or. Des caractères mystiques furent dessinés et gravés sur ce tombeau pour en éloigner les insectes destructeurs et prévenir toute cause de dégradation et d'altération.

» Nakârech, fils de Nakrâoûch, succéda à son père, et comme lui, fut habile en science divinatoire. Ce fut Nakârech qui construisit le premier temple égyptien; et il y dressa les figures des sept planètes qu'il revêtit d'habits splendides. Il fit un voyage du côté de l'Ouest, alla jusqu'à l'Océan et éleva, sur le rivage, des colonnes sur lesquelles il plaça des idoles dont les yeux, pendant la nuit, brillaient comme des flambeaux. Il alla aussi au Soudan et fit bâtir, sur les bords du Nil, une construction en maçonnerie dans laquelle il pratiqua plusieurs portes ou écluses pour régler l'écoulement des eaux sur les campagnes adjacentes.

» Dans le Saḥrâ ou Grand Désert au delà des Wâḥ ou Oasis de Thèbes, il fonda trois villes portées sur des colonnes et ayant des

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

murs ornés de merlons en pierres colorées et transparentes. Dans ces villes, il établit les dépôts écrits des sciences. Dans l'une de ces cités merveilleuses était une statue du soleil sous la figure d'un homme avec un corps d'oiseau tout en or et avec les deux yeux en topaze. Cette statue était assise sur un siége d'aimant et tenait à la main un papyrus écrit. »

Emblème pittoresque et magnifique de la science! L'intelligence, représentée par la tête humaine, grandit l'homme, donne à son corps le prix de l'or, le fait planer comme l'oiseau au-dessus du vulgaire, l'élève du côté du ciel. Le siége sur lequel cet homme repose, est la puissance magnétique qui attire et attache autour de lui la foule attentive, curieuse, pour entendre les oracles dont sa main garde et tient le dépôt sacré, les tracés divins. Et le nom est : Le soleil vivificateur.

« Dans une autre des trois villes était une statue à tête humaine, à corps d'oiseau, ayant auprès d'elle une statue de femme en mercure solidifié, aux cheveux tombant en deux groupes de tresses. Cette femme avait sur la tête une étoile et portait dans les mains un miroir élevé à la hauteur de la figure. — Dans une de ces villes était encore une petite outre contenant sept espèces de liquides qui s'y conservaient et s'y maintenaient sans se mélanger, sans se confondre. — Dans une autre était une statue d'Hermès ou Mercure, les yeux fixés devant lui sur une table de nouchâder ou sel ammoniac, montée sur des pieds de Soufre Rouge (1), et portant, au milieu, un plat fait d'une gemme précieuse. Tout près était un vautour en émeraude avec des yeux de topaze, et devant lui était disposé un serpent bleu, en argent, dont la queue était roulée autour des pieds du vautour et dont la tête redressée et penchée en avant, semblait souffler son souffle de serpent sur le vautour. » Il y eut beaucoup d'autres merveilles encore, dont nous parlerons, s'il plaît à Dieu! dans un autre travail, toutes merveilles qui subsistèrent jusqu'à l'époque du déluge.

» Nakârech régna 109 ans et laissa la souveraineté à son frère Meśraïm. Meśraïm eut pour successeur son intendant ou vicaire

(1) Le Soufre Rouge, selon les Arabes, est une substance perdue aujourd'hui. Du moment qu'on la retrouvera ou préparera par l'œuvre chimique, on fera de l'or à discrétion; car le Soufre Rouge est la pierre philosophale.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

royal, appelé Ilkâm. Ce fut, dit-on, pendant le règne de ce prince, que le prophète Idrîs (Enoch) fut enlevé au ciel.

» Ilkâm, dans la profondeur de sa science, prévit l'arrivée du déluge et pensa à se préparer un abri contre la submersion générale. Il envoya donc bâtir contre les monts de Ḳoumr, par delà la ligne équatoriale, un palais en cuivre (bronze), et on y érigea quatre-vingts statues en cuivre, lesquelles versaient l'eau du Nil par la bouche et la rassemblaient ainsi en un cours qui venait ensuite se rendre en Égypte, à Oumsoûs. Ilkâm alla visiter ce palais, le fit décorer avec la plus extraordinaire magnificence, l'enrichit de sculptures, de peintures, d'emblèmes stellaires, etc. Par une puissance magique inouïe, les flambeaux y brillaient sans cesse, sans cesse y étaient dressées de stables chargées de tous les mets les plus exquis et les plus recherchés, dans les vases de la plus étonnante beauté; et quoi que mangeassent les guerriers et toute la suite du prince, jamais ces nourritures ne diminuaient d'un fétu; on ne connaissait ni ne voyait qui préparait ces mets, qui les plaçait et renouvelait sans interruption sur les tables miraculeuses.

» Au centre de ce palais enchanté était un grand bassin dont l'eau était solidifiée à la surface; et au-dessous de cette glace on voyait les ondulations frémissantes et les légers balancements de l'eau restée liquide.

» Ilkâm, satisfait de la magie de cette demeure, revint à Oumsoûs, choisit son fils Ariâḳ pour successeur, l'investit du souverain pouvoir, exprima ses dernières volontés, et partit pour le palais ḳoumrique d'où il ne revint plus. C'est à cet Ilkâm que les Coptes ou Égyptiens font remonter leur Djefr ou livre des annales du monde, pour le passé et aussi pour l'avenir, jusqu'à la consommation des siècles.

» A Ariâḳ, surnommé l'orphelin, succéda Loûdjîm, de la famille de Naḳrâoûch, et surnommé le Héros, puis Ḳacîm, qui fit construire le premier méḳiâs, puis Hoûçâl, dont le nom signifie serviteur de Vénus, puis Chamroûd, fils de Hoûçâl, puis Toûmîdoûn, fils de Bedrsân, puis Chériâḳ, fils de Toûmîdoûn, et dont le nom signifie aussi serviteur de Vénus. Ce fut sous le règne de Hoûçâl que Noé vint au monde. Ce prince fit creuser un passage par-dessous le lit du Nil. Chériâḳ saigna le fleuve par un grand canal qu'il dirigea dans les Wâḥ. Après ce dernier prince, régna

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Chahloûḳ, son fils; par une canalisation régulière, il distribua dans tout le pays les eaux du Nil. Soûrîd, qui succéda à Chahloûḳ son père, construisit, trois cents ans avant le déluge, les deux grandes pyramides d'Égypte. Il fut déposé, après sa mort, dans l'une d'elles. Hoûdjîb, fils et successeur de Soûrîd, construisit les grandes pyramides de Dahchoûr. Après Hoûdjîb, régna son fils Menḳâoûch, puis son petit-fils Afroûs, homme de débauche et de sang. Afroûs épousa trois cents femmes, mais il n'eut pas un seul enfant. Dieu qui préparait le déluge avait supprimé la fécondité des femmes, fermé leur sein à la conception. Et la mort déjà enlevait par masses les hommes et les animaux.

» Armâlînoûs succéda à Afroûs dont il était le ḳalife ou vicaire. Il fut empoisonné par une de ses femmes qui s'était éprise d'amour pour Farân, cousin d'Armâlînoûs et fils de Machoûr.

» Farân, homme de courage et de science gouvernementale, régna sur l'Égypte. Il n'avait pas encore vécu un grand nombre d'années, lorsque l'hiérophante Ḳalîmoûn vit descendre du ciel des oiseaux blancs criant à grande voix : « Que celui qui veut sauver ses jours aille trouver l'homme de l'arche. » C'était l'annonce de l'approche du déluge. Alors les Égyptiens se mirent à construire des souterrains revêtus de verre, dans lesquels ils enfermaient de l'air par des procédés particuliers.

» D'après certaines traditions, Farân, dont le nom paraît être l'origine de Firaoûn (Pharaon), fut un tyran plein d'audace et d'orgueil. Il s'appropriait injustement les biens, les femmes d'autrui... Il écrivit à El-Derchîl, fils de Laḥouîl, à Babel (l'ancienne Babylonie), et conseilla à ce prince de tuer Noé. Farân méprisait les prêtres et les temples des Dieux. Sous son règne, l'Égypte tomba dans la souffrance, les productions de la terre manquèrent, la disette accabla le pays, conséquence malheureuse des travers et injustices de Farân, de ses penchants pour les jeux et les divertissements. La population toute entière se laissa séduire et entraîner par l'exemple de son souverain ; le mal fut l'œuvre de tous contre tous.

» Lorsqu'approcha le déluge, lorsque les pluies inondaient, submergeaient, Farân, ivre, chancelant, sortit un jour de son souterrain de verre pour se réfugier aux pyramides. Mais le sol lui manquait, lui glissait sous le pied. Farân arrivait vers l'entrée des pyramides; le pied lui faillit; et Farân tomba, étourdi se roulant, et mourut.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

» Du reste, les eaux diluviennes s'élevèrent jusqu'à la moitié de la hauteur des deux grandes pyramides.

» Tout périt. Ceux qui s'étaient réfugiés dans les souterrains ou hypogées vitrées, périrent de tristesse et de chagrin. »

XIV.

L'ÉGYPTE ET LE NIL APRÈS LE DÉLUGE. — REPEUPLEMENT DE L'ÉGYPTE. — PREMIERS PHARAONS POSTDILUVIENS. — CONSTRUCTIONS MERVEILLEUSES. — VOYAGE AUX SOURCES DU NIL.

» Après que Dieu eut submergé la terre, disent les récits arabes, le premier individu qui vint se fixer en Égypte fut Baïçar, fils de Ḥâm (Cham), fils de Noûḥ (Noé). Baïçar arriva dans la vallée du Nil avec trente hommes résolus, y compris ses fils Miṡr, Fâreḳ, Mâdj et Yâdj, tous les quatre ayant passé l'âge de puberté, tous mariés. Miṡr était l'aîné. Ce fut cette petite troupe qu'on appela la colonie des mâfeh, mot égyptien ou ḳopte qui signifie les *trente*.

» La colonie des trente, à son arrivée en Égypte, se fixa d'abord au pied du mont Moḳaïtam, et y creusa des cryptes pour abris. Plus tard, ils jetèrent les fondements de Menf ou Mounouf (Memphis). Ce fut la première ville bâtie dans la nouvelle Égypte, comme Oûmsoûs avait été la première bâtie dans l'Égypte antédiluvienne.

» Baïçar avait dans sa petite colonie l'hiérophante ou prêtre-devin Ḳalîmoûn, que Noé avait reçu dans l'arche. » Cette précaution des Arabes de sauver Ḳalîmôun, est prudemment imaginée. Il fallait bien garder un des Égyptiens primitifs qui fût capable de donner le mot des hiéroglyphes, des emblèmes, des écritures sculptées, des sciences mystérieuses établies avant la submersion générale.

« Ḳalîmoûn, que nous avons déjà nommé en parlant des vieux rois de la dynastie d'Oumsoûs, avait épousé une fille de Baïçar et en avait eu un fils qui fut nommé Miṡr ou Miṡraïm. Baïçar, après sa mort, fut inhumé à Deîr Abou Hermès ou Deîr Hermès, à l'Ouest des pyramides.

» Miṡr ou Miṡraïm, fils de Baïçar, hérita de l'autorité souveraine, et c'est du nom de ce second prince postdiluvien que la vallée du Nil reçut une seconde fois le nom de Miṡr qu'elle porte encore aujourd'hui.

» Ḳalîmoûn expliqua au fils de Baïçar les telsem ou écritures et

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

figures talismaniques, magiques, hiéroglyphico-historiques tracées sur les monuments que les eaux n'avaient pas détruits, indiqua à ce prince les dépôts des trésors enfouis, et lui enseigna les sciences prédiluviennes de la primitive Égypte. Miśraïm bâtit des villes, distribua des canaux, planta des arbres, et fonda la ville de Dersân, aujourd'hui El-Arîch. Il se maria à la fille d'un prêtre, et eut un fils qu'il appela Ḳiftîm ou Ḳibṫim ou Ḳibṫ. Plus tard, il fonda Raḳoûdeh (la Ραχοτι des Ḳoptes et des Grecs), sur l'emplacement où plus tard fut bâtie Alexandrie. Miśraïm ou Meśraïm n'adora point les idoles.

» D'après une tradition, Miśr, fils de Baïçar, était dans l'arche avec Noé, son bisaïeul. Et Noé demanda à Dieu de donner pour séjour à son petit-fils, la terre heureuse, la terre bénie, la mère des régions du monde, la rosée des hommes de foi, la terre dont le fleuve est le plus magnifique, le plus précieux, le plus beau des fleuves, de déposer pour ses petits-fils, sur cette terre fortunée, les plus riches bénédictions, de soumettre cette terre de bonheur à son cher Miśr et aux enfants de ses enfants, de la livrer à leur discrétion et de les y entourer de toute puissance. Miśr demanda au vieillard du déluge ce qu'était cette patrie où gisaient tant de prospérités, tant d'avenir; et le vieux Noé la décrivit à son petit-fils. Baïçar était déjà avancé en âge, il faiblissait déjà sous le poids des années. Miśr pressa son père et ses frères à partir pour l'Égypte; ils y arrivèrent.— C'est pour toutes ces raisons que l'Égypte reçut le nom de Miśr.

» Ḳibṫ ou Ḳoft, ou Ḳibṫîm, qui était le plus jeune des fils de Miśr, obtint la royauté. Après que Miśr fut mort, ses quatre fils Achmoûn, Atrîb, Śâ et Ḳibṫ se rendirent de Memphis auprès des pyramides, et convinrent là, que celui d'entre eux qui serait vainqueur de ses frères, serait reconnu souverain. La lutte s'engagea en premier lieu entre Achmoûn et Atrîb; Achmoûn, vainqueur d'abord, fut ensuite vaincu par Śâ, et Śâ le fut ensuite par Ḳibṫ, qui alors fut proclamé roi et rentra en triomphe à Memphis. D'après les traditions, ce fut sous le règne de Ḳibṫ ou Ḳoft qu'eut lieu le belbéleh ou bâbélisme, c'est-à-dire la confusion des langues à Babel, et ce fut à Ḳibṫ que Dieu inspira, ou en d'autres termes, apprit par inspiration et *à priori*, la langue égyptienne ou ḳopte. »

Malgré les dénégations de plusieurs savants, Ḳibṫ pourrait bien avoir été l'origine de la dénomination d'où est venu notre mot *Égypte*, traduction du grec Αἴγυπτος. Au mot Ḳibṫ, en arabe, correspond notre

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

appellation Copte; et Copte ou Kopte, comme formé de Ḳibṫ, est de même source que Égypte. Cette étymologie n'est peut-être pas aussi éloignée qu'elle le paraît au premier aperçu. Les anciens Grecs qui voyagèrent en Égypte, s'entretinrent avec les prêtres ou sages misriens, de l'histoire, des généalogies et de la chronologie des rois de l'Égypte. Ces prêtres, en donnant aux Égyptiens le nom de Ḳibṫ, rattachaient la gloire de leur descendance à Ḳibṫ plutôt qu'à tout autre, parce que ce Ḳibṫ avait été le premier qui, depuis le déluge, avait cultivé avec enthousiasme les sciences divinatoires, les sciences magiques, avait, comme racontent les Arabes, employé les telsem ou emblèmes talismaniques, c'est-à-dire les figures et moyens mystérieux, mystiques, religieux et conservateurs, avait élevé des monuments, et s'était ainsi posé le père de l'Égypte monumentale, de l'Égypte dont les restes subsistent encore aujourd'hui et nous parlent dans leurs hiéroglyphes, leurs écritures, leurs temples, leurs tombeaux, leurs enveloppes funéraires, d'hommes et de choses qui vivaient il y a quelques trente à quarante siècles.

Du reste, le mot Ḳibṫ, passé dans l'arabe, est le même que les Grecs avaient phonétisé par leurs lettres γυπτ, qu'ils prononçaient *guibt*, et que les Latins ont écrit *Ægyptus*. Ḳibṫ, tracé en lettres arabes, et qu'en Égypte et en Syrie on prononce comme je le transcris ici en lettres françaises, se prononçait par les Arabes hédjâziens qui conquirent l'Égypte, par le son guibt, et c'est encore aujourd'hui la prononciation mekkoise, medinoise, hédjâzienne.

« Après Ḳibṫ, régnèrent Achmoûn, puis Atrîb, puis Śâ, puis Tédârech ou Tédârès, fils de Śâ, puis Mâlîḳ, fils de Tédârech, puis Ḳarbétâ, fils de Mâlîḳ, puis Kelken, fils de Karbétâ.

» Mâlîḳ, surnommé Boûdchîr ou Boudsîr, fit plusieurs œuvres et constructions ou figures imprégnées d'une force et puissance magique inouie. Entre autres choses ceci : les sables s'accumulaient en masses prodigieuses sur la litière occidentale des terres cultivées. Boûdchîr ordonna d'élever une statue en granit noir ou basalte, sur une base de même matière, faisant face à l'Occident ou désert lybique, et ayant sur l'épaule une couffe ou panier dans lequel était un époussetoir. On grava sur le visage, la poitrine et les bras de la statue des paroles mystérieuses. Par la vertu magique de cette combinaison, les sables disparurent, les vents les remportèrent du côté du désert, en arrière, et les laissèrent là amassés en monticules. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Cette idée est la base de la pensée ingénieuse qu'a développée M. Fialin de Persigny, dans un travail plein d'intérêt, sous le titre de : *Destination et utilité permanente des pyramides d'Égypte et de Nubie contre les irruptions sablonneuses du désert* (Paris, 1845). Ainsi, l'idée d'opposer un barrage à l'inondation des sables, était restée vivante en Égypte parmi les Koptes dont les Musulmans la reçurent. Il n'y a nullement à soupçonner que les Arabes aient inventé cette donnée de haute science. M. Fialin de Persigny en la retrouvant *à priori*, ne s'imaginait guère qu'il ressuscitait une donnée scientifique qui existe dans les livres arabes. L'indication conservée par ces derniers est seulement une justification des raisons exposées par le livre français; et rien n'empêche que les pyramides, tout en servant de tombeaux, n'aient eu encore une autre destination. Nous ne pouvons, ici, que renvoyer au travail si curieux et si piquant de M. Fialin de Persigny.

Reprenons la suite de nos récits.

« Ce fut Boudchîr qui le premier, depuis le déluge, s'occupa de régulariser le cours du Nil, d'en réparer le lit dégradé par la submersion diluvienne, d'en encaisser les eaux en en dirigeant et tranchant nettement les rives. Il envoya Hermès, l'hiérophante, le sage, aux sources du fleuve sacré. Hermès arrivé aux monts ḳoumriques, érigea des statues de bronze sur les points d'où s'échappaient les eaux, symétrisa le grand lac Boteïḥah dans lequel ces eaux se rassemblaient d'abord, leur creusa une voie d'écoulement aux endroits où elles s'épanchaient trop largement et retardaient leur marche. Il répara l'ancien palais bâti par Îḳâm avant le déluge, et les quatre-vingts statues qui rejetaient l'eau par la bouche. Il les mit en communication par des arceaux d'aqueducs, établit un système raisonné de conduites pour l'écoulement, creusa des canaux pour le passage réglé des eaux sous les monts de Ḳoumr, et pour la distribution de ces eaux dans les différentes voies de dépenses qu'elles devaient suivre.

» Dans le trajet de ces voies, des *arrêts* ou barrages placés à distances mesurées, à espaces d'un nombre fixé de coudées, faisaient office d'écluses et ne laissaient écouler que les masses d'eau voulues. Par ses intelligentes combinaisons, par l'adresse avec laquelle il ordonna et régla le système de départ des eaux, depuis les quatre-vingts statues, Hermès soumit à une loi salutaire les dépenses de ces eaux pour l'inondation favorable et l'arrosement de l'Égypte, pour

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

la fertilisation des terres, et l'abondance des produits. Il systématisa ses idées de manière à avoir le plus souvent la crue la plus heureuse, c'est-à-dire 18 coudées de trente-deux doigts chacune. Le lac était aussi calculé dans la hauteur de ses bords pour obtenir ce résultat. De plus, afin de prévenir toute surabondance dangereuse, Hermès pratiqua, à droite et à gauche, des voies de décharge qui recevaient l'excédant des eaux et les conduisaient se perdre dans les sables et dans les plaines inhabitées et incultes, au sud des plaines transéquatoriales. Sans toutes ces précautions et cet agencement de circonstances, les eaux du Nil auraient par trop souvent submergé et ruiné les pays dans lesquels elles voyageaient.

» Après Boûdchîr régna Arḳalîmoûn, son fils, puis, Ạdîm, fils de Ḳifṭîm. Ạdîm fut le premier qui condamna au gibet, en Égypte. La royauté passa ensuite au fils d'Ạdîm, Chadâṭ qui, peu après, bâtit les pyramides de Dahchoûr. C'est de son règne que date la fondation de la ville de Ḳoûs. Menḳâoûch ou Menḳâouich succéda à Chadâṭ, son père. Menḳâoûch obligea les Égyptiens à s'occuper d'alchimie; et les travaux alchimiques ne cessaient ni jour ni nuit; aussi, il se trouva bientôt maître d'immenses richesses, de pierres précieuses de toutes espèces. Ce fut lui qui fonda Aîn Chems (Œil du Soleil) ou Héliopolis. Ensuite régnèrent Ạdîm fils de Menḳâoûch, puis Mâoûch frère d'Adîm, puis Hermês ou Hermès fils de Mâoûch. »

Nous ne donnerons pas ici la série des rois de l'ancienne Égypte, telle que la présente Maḳrîzî. Nous aurons, dans un autre travail, occasion de la compléter. Nous indiquerons seulement qu'il y eut quelques reines telles que Noûbîeh, la prêtresse, Ḥoûrîeh, fille de Toûṭîs, laquelle, pour débarrasser des cruautés de son père l'Égypte et les Égyptiens, l'empoisonna; puis régna Zâlḳâ, la vierge ou la célibataire, cousine de Ḥoûrîeh et fille de Mâmoûm. A cette époque, il est question de rois d'origine étrangère, d'origine amalécite, dit Maḳrîzî. Il me paraît certain que ce titre indique les rois pasteurs; et, chose remarquable, les récits arabes racontent que « ce furent les Pharaons proprement dits, lesquels furent au nombre de sept, dont le premier est Toûṭis, le pharaon d'Abraham. Et Pharaon signifie massacreur, qui fait périr grand nombre de gens. »

« Zâlḳâ ou Dâlîḳah donna aux Égyptiens de belles espérances; la supériorité de son intelligence en était la garantie. Elle entoura

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

d'honneurs et de considération les prêtres des dieux, les sages, les gens des sciences magiques; elle répara les temples ... Ceux des Égyptiens, qui refusèrent de reconnaître l'autorité de Zâlḳâ, se retirèrent dans la ville d'Atrîb, et se donnèrent pour roi Eymen, un des descendants d'Atrîb fils de Miṡr. Eymen prit les armes; il fut vaincu, s'enfuit en Syrie, et là appela à son aide un roi amalécite, Walîd fils de Doûma'. Zâlḳâ se mit à la tête d'une armée, marcha à l'ennemi, le rencontra à El-Ạrîch, livra bataille. Le carnage fut horrible. Zâlḳâ fut forcée de prendre la fuite et se retira à Memphis; elle fut poursuivie par l'ennemi, et se retira au Ṡaîd. Elle vint à Achmoûneîn. La guerre se continua; Eymen et ses Amalécites furent forcés d'abandonner Memphis, et passèrent dans le Ḥaûf ou Delta où ils se retranchèrent. Ainsi l'Égypte fut partagée entre deux autorités rivales. Zâlḳâ recommença la guerre, la conduisit avec vigueur pendant trois mois, et finit par être vaincue. Elle s'enfuit à Ḳoûṡ; Eymen la poursuivit; lorsqu'elle se vit sur le point de tomber au pouvoir de son ennemi, elle s'empoisonna.

» Eymen ne gouverna pas longtemps. Il se vengea ou se défit de tous ceux qui avaient combattu contre lui.... Ce fut alors que l'amalécite El-Walîd, fils de Doûma', chercha à s'emparer de l'Égypte, réussit dans son entreprise et s'établit roi. Les Koptes le nomment Nahrâoûch. Après lui régna son fils Raïiân, que les Koptes appellent Tamrâoûch. D'autres le nomment Barḳaw. Raïiân fut le beau Pharaon, le Pharaon de Joseph, le troisième des pharaons proprement dits. Il laissa le souverain pouvoir à son fils Darîmous ou Dâram qui, à son tour, eût pour successeur son fils Maạdious, appelé aussi Ma'dân et Maâzabous. Puis régnèrent encore, de père en fils : Aksâmès ou Kaçâmès le sixième Pharaon, puis Lâtis. Puis vient un Pharaon intrus, fils de Ḳaûmès, Ẓalmâ, le Pharaon de Moïse; puis arriva la submersion des armées égyptiennes dans la mer Rouge, puis le règne de la vieille Dalloûkah. »

Reprenons d'un peu plus haut. Nous avons à suivre les voyages d'El-Walîd et de Raïiân son fils.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

XV.

VOYAGE DU PHARAON EL-WALÎD, FILS DE DOÛMA', AUX SOURCES DU NIL. — VOYAGE DE RAÏIÂN, FILS D'EL-WALÎD.

« C'est d'El-Walîd ou Nahrâoûch que date la domination de la dynastie des premiers Pharaons amalécites.

» Quelque temps après son installation au pouvoir souverain, El-Walîd résolut d'aller visiter les sources du Nil et les populations qui habitaient les contrées du Sud. Le Pharaon se prépara à ce voyage pendant trois ans. Il confia le gouvernement de l'Égypte à Qûn, ḳaïd supérieur ou général en chef des milices, et partit à la tête d'une armée considérable.

» El-Walîd ruina et dépeupla les contrées qu'il trouva d'abord devant lui... Il pénétra dans le Soudan, le traversa, arriva au grand lac où se rassemblent les sources du Nil après leur sortie des monts ḳoumriques; de là, il continua jusqu'à la statue du soleil, puis jusqu'aux Monts de Ḳoumr; il explora les différents points par lesquels le Nil s'en dégage et forme d'abord des courants distincts pour se ramasser ensuite dans deux grands lacs.

» El-Walîd visita le palais aux quatre-vingts statues, les travaux exécutés par Hermès l'ancien, c'est-à-dire, l'Hermès de Mâlik Boûdchîr. L'Amalécite poursuivit sa route, et après un temps considérable il déboucha sur la terre d'or. Là, il trouva l'or poussant en manière de végétaux, en tiges comme des plantes. Il aborda l'extrémité des espaces au delà desquels est une vaste coupole en émeraude d'où jaillissent les Quatre Fleuves, le Sîḥoûn, le Djîḥoûn, l'Euphrate et le Nil, lesquels se ramifient, là, d'abord en soixante-douze courants, nombre des langues primitives qui furent parlées sur la terre. Et les Quatre Fleuves, avant d'arriver sur l'Océan des Ténèbres, ont leurs eaux plus douces que le miel plus parfumées et plus suaves que le camphre. »

La majorité des traditionnistes n'admet point que Nahrâoûch ou El-Walîd ait franchi l'Océan des Ténèbres ou Mer de bitume et de poix. La tradition la plus accréditée, la plus générale, rapporte que Nahrâoûch ne passa point les Monts de Ḳoumr. Elle dit :

« El-Walîd arrivé aux montagnes ḳoumriques, voulut en franchir

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

les sommets et voir ce qui se trouvait par de là cette chaîne aux gigantesques rochers, aux têtes si hautement lancées dans les plages aériennes, aux crêtes montées si loin dans les flots mouvants de l'atmosphère. Le Pharaon réussit, à force de fatigue, à force de peine, à gravir les étages, les abruptes assises des rocs. Il se hissa si haut que sa tête domina dans une des déchirures des monts. Et de là, il plongea son œil curieux dans des espaces inaperçus jusqu'alors, où nul regard encore ne s'était élancé. Et l'œil de l'Amalécite vit les immensités de l'Océan des Ténèbres, vaste et incommensurable mer toute noire, Océan de poix fétide et puante, Océan de nausées, devant lequel tout cœur bondit et a défaillance. Le roi surmonta les hauts-de-cœur; et sur cette surface sombre et demi-solide, presque immobile, il vit le Nil s'avancer et conduire ses eaux en veines ou minces ruisseaux, vers le pied des rocs ḳoumriques.

» Quand le Pharaon fut arrivé vers un des plus bas sommets des Ḳoumr, les noirs espaces poisseux lui exhalèrent de dégoûtantes et intolérables émanations, des miasmes d'une exécrable fétidité; et plusieurs de ceux qui accompagnaient le roi curieux en moururent, étouffés, suffoqués, étranglés. Le prince lui-même ne tarda pas à se sentir étourdi; de certains frissons lui traversaient le crâne, il lui semblait que des pointes d'aiguilles lui labouraient les surfaces olfactives et allaient jusqu'à titiller le cerveau. Il fallut se hâter de descendre.

» Sur les hauteurs ḳoumriques, El-Walîd et ses compagnons n'aperçurent plus ni le soleil ni la lune. Ils ne voyaient qu'une lumière rouge de crépuscule.

» El-Walîd mit quarante ans à faire son voyage.

» Sept ans après le départ de son souverain, Ṣûn résolut de s'établir en maître absolu. Il se proclama roi, et il inaugura en quelque sorte sa royauté par l'abus du pouvoir, prenant de gré ou de force les filles des Grands de l'Égypte, pour en faire ses femmes ou ses concubines, extorquant et confisquant les biens de quiconque lui portait ombrage, mettant à mort quiconque lui déplaisait ou l'inquiétait. Mais, d'autre part, s'appuyant sur les prêtres, il sut se les attacher par ses largesses, les séduire par sa déférence, les éblouir par ses dehors de piété, par ses libéralités pour l'entretien et l'embellissement des temples.

» Une nuit, Ṣûn vit en songe El-Walîd qui lui dit : « Tu t'es fait

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

roi, de ta propre autorité; tu n'ignores pas que pour cet acte de lèse-majesté tu mérites la mort. De plus, tu as enlevé les filles des Grands de l'État, et tu t'es acquis des richesses considérables par des voies iniques. » Puis, El-Walîd demanda un vase immense, le remplit d'huile et le mit sur un grand feu. Ensuite, le Pharaon dépouilla Qûn de ses vêtements et se prépara à le jeter dans l'huile bouillante. Mais voilà que soudain arrive un aigle qui emporte Qûn, plane avec lui dans les airs, et va le poser sur la crête déchiquetée d'un roc. Qûn abandonné par les serres de l'aigle, roule du sommet du roc dans un affreux barathre et tombe dans une fange infecte. Qûn effrayé se réveille en sursaut; se lève à la hâte et s'empresse de raconter sa vision aux prêtres-devins.

« Voici le moyen, lui dirent-ils, d'échapper au danger que tu as à craindre : nous te ferons un aigle, et tu l'adoreras; l'aigle t'a sauvé dans ta vision, l'aigle te sauvera encore en réalité.

» — Je me rappelle parfaitement, reprit Qûn, que l'aigle m'a dit : « Ressouviens-toi du service que je viens de te rendre; garde-toi de l'oublier jamais. »

» Qûn fit immédiatement fabriquer un aigle d'or, lui enchâssa, en guise d'yeux, deux gemmes précieuses, et lui suspendit, en baudrier sur les côtés, deux parures de pierreries. Ensuite, on édifia un temple magnifique à l'Aigle sauveur, et on en plaça respectueusement l'image sous une brillante tenture en voiles de soie. Lorsque le nouveau Dieu fut intrônisé, on consacra sa demeure, on brûla des parfums, et on immola des victimes jusqu'à ce que cet aigle divinisé fît entendre sa voix et parlât à ses adorateurs.

» Qûn appela le peuple au culte de ce Sauveur, et la foule se pressa dans le temple.

» Après cela, Qûn rassembla ses courtisans intimes et les envoya du côté du sud-ouest à la recherche d'un territoire fertile et pittoresque, mais difficile à aborder, et protégé par des hauteurs âpres et pierreuses. Le lieu choisi était près de l'emplacement qu'occupa plus tard le Faïioûm, quand Joseph, par ses travaux gigantesques, transforma en plaines cultivées, riches, fécondes, ces plaines qui n'étaient, avant lui, qu'un déversoir naturel, une décharge pour les eaux surabondantes du Nil.

» Les envoyés avaient exploré le pays pendant un mois avant de trouver à fixer leur choix.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

» Qûn fit partir de Memphis mille hommes de troupes, sept cents prêtres ou devins-magiciens, et tout ce qu'il put rassembler d'ouvriers de toutes espèces, d'ingénieurs, de maçons, de tailleurs de pierres, etc., et des chariots transportèrent les instruments de travail et les vivres. La route que suivirent ces transports se voit encore dans le désert au delà des pyramides.

» Dès que tous les matériaux de constructions furent prêts à être employés, on traça le plan d'une ville sur une enceinte de deux lieues de long sur deux lieues de large... et on bâtit...

» Au centre de la ville, qui fut nommée la ville d'Qḵâb, ou ville de l'Aigle; on creusa un puits au-dessus duquel on dressa une statue de porc en bronze posée sur un socle en bronze. Le grouin du dieu fut tourné du côté de l'orient, vis-à-vis le point par lequel la planète de Saturne, à son apogée, a toujours une influence favorable. L'inauguration du dieu-pourceau fut consacrée par l'immolation d'un porc. Avec une partie du sang de la victime, on frotta la face de l'idole *suine*, et on parfuma toute l'idole en brûlant une partie des soies de l'holocauste. Ensuite, avec le reste du sang et des soies, et avec une portion des os, des chairs et du fiel, on remplit le ventre de la divinité. Le reste de la bile lui fut versé dans les oreilles. Les autres reliefs de la victime furent brûlés, et les cendres en furent déposées dans une canope en cuivre qu'on plaça devant l'idole. Enfin, on grava sur le corps du dieu, les caractères talismaniques et magiques propres à attirer et conserver la faveur et la bienveillance de Saturne.

» Du fond du puits on ouvrit quatre galeries souterraines qui furent conduites jusque vers les remparts de la ville et qui se terminèrent par quatre ouvertures ou ventilateurs. Ces quatre issues aboutissaient chacune sous une haute coupole appuyée sur le rempart même. On traça les grandes rues; on les dirigea vers les portes et on divisa les quartiers. Autour de chaque coupole furent érigées des statues équestres dont les cavaliers, armés de hastes, avaient la face tournée et fixée sur les portes de la ville.

» Les grandes constructions et les remparts furent bâtis par couches alternées de pierres noires, puis de pierres rouges, puis de pierres jaunes, de pierres vertes, et enfin de pierres blanches transparentes qui couronnèrent les murs. Chaque pierre fut unie et liée aux autres pierres qui la touchaient, au moyen de plomb fondu coulé

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

dans leurs intervalles; à leur centre, ces pierres étaient clouées par des barres de fer qui les traversaient.

» La citadelle de la ville d'Oḳâb fut élevée à 60 coudées de haut sur une longueur de 20 coudées. Au-dessus de chaque porte fut placé un grand aigle creux, à ailes déployées, et en cuivre jaune mêlé d'autres métaux. Au sommet de chaque pan de muraille fut dressé une statue de cavalier armé d'une lance et la face tournée sur l'extérieur de la ville.

» Un canal amenait l'eau vers la porte de l'Est et la conduisait ensuite, vers la porte de l'Ouest, dans un réservoir d'où elle s'écoulait dans des citernes. Un second canal arrivant du côté du Midi avait la même fonction du Sud au Nord. Des ponts furent jetés sur ces canaux pour la circulation des hommes et des transports.

» Au dieu-aigle on immolait en sacrifices des aigles mâles; et pendant la cérémonie, on laissait arriver l'air dans la bouche des autres statues, qui alors poussaient des cris effrayants. Le temple du dieu était carré, et sur chaque face était figuré un des dieux infernaux. L'idole dressée sur un haut piédestal à chapiteau pivotant devait se tourner, par quatre fois dans l'année, du côté des quatre points cardinaux.

» Lorsque tout fut achevé, Qûn se transporta dans sa nouvelle ville avec toutes ses richesses et les trésors des rois, avec les statues des dieux, avec des prêtres, avec des armes, avec les poudres d'argent, les préparations médicinales, avec les hiérophantes, les grands pontifes, les devins, avec des artisans et des marchands. Il assigna et distribua les quartiers à chaque classe de citoyens; les prolétaires et les cultivateurs, il les plaça dans les faubourgs. Aux environs de la ville furent plantés des arbres de toute espèce, et plus loin furent les plaines destinées à la culture des grains.

» Toutes ces dispositions avaient pour but de présenter un point de défense, un asile, qui pût servir d'abri et de protection contre la colère et la vengeance d'El-Walîd. Pour plus de sûreté, des génies, établis comme gardes, empêchaient tout étranger de pénétrer dans la ville.

» Oḳâb était à trois jours de Memphis. Qûn allait souvent de l'une à l'autre de ces deux villes, et y séjournait alternativement. Il avait fixé quatre fêtes qui correspondaient aux quatre époques auxquelles le dieu-aigle se tournait vers un des quatre points cardinaux.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

» Qûn jouissait tranquillement de l'autorité souveraine. Mais voilà que tout à coup on lui remit un ordre de la part d'El-Walîd qui lui enjoignait de faire transporter en Éthiopie des vivres pour l'armée. Qûn obéit. Toutefois il emmena à Qkâb sa famille, toutes ses femmes, ses proches et tous les Grands qui composaient sa suite. A la nouvelle de l'approche d'El-Walîd, il s'enferma dans sa ville et se prépara à se défendre.

» El-Walîd rentra en Égypte. Indigné de la conduite de Qûn, il se disposa à envoyer une armée contre ce ministre rebelle. Mais il lui écrivit d'abord, et lui ordonna de se rendre à Memphis. Qûn répondit :

« Le roi n'a pas de crime à me reprocher. Je ne lui ai fait aucun tort; je ne me suis point élevé contre lui, je n'ai point deshonoré son nom, je reste toujours son esclave. Je me suis établi où je suis, comme une sentinelle avancée, comme un bouclier en avant contre les ennemis qui peuvent lui venir du Marreb (Magreb). Je ne suis pas allé me présenter au roi; je crains sa colère, mais je le prie de me confirmer dans ma puissance actuelle, de me considérer comme gouverneur d'une de ses provinces; je lui payerai redevance et je lui enverrai les présents dûs à sa Majesté. »

» Cette réponse fut portée et remise avec de riches cadeaux. El-Walîd se calma et laissa Qûn gouverner à Qkâb.

» El-Walîd avait été quarante ans à faire son voyage. Rentré en Égypte, il régna en despote; il traita ses sujets en esclaves et les soumit aux plus vils travaux. Il violait ou égorgeait les femmes, confisquait les biens. Il vécut ainsi pendant cent vingt ans. Un jour, à la chasse, son cheval le jeta dans un fossé, le tua, et débarrassa ainsi l'Égypte. Après El-Walîd, le souverain pouvoir passa aux mains de son fils, Raïiân, qui fut le Pharaon de Joseph.

» Raïiân était beau, bien fait, plein d'intelligence et d'énergie; il se concilia l'amour et le respect de ses sujets. A son avénement au trône il distribua aux Grands et au peuple des sommes immenses et accorda une immunité d'impôts pour trois ans.

» Il se choisit pour représentant et premier ministre, un personnage de sa famille appelé Foutfîr (Putiphar), auquel il confia le maniement de toutes les affaires de l'État. Puis Raïiân s'enferma dans son palais, goûta de tous les plaisirs, s'enivra de toutes les délices de la vie; il ne paraissait plus aux yeux de ses sujets. Il se fit construire

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

trois cents soixante-cinq lieux de plaisance, et chaque jour il se transportait dans l'un d'eux. Il avait des appartements à parois de verres colorés, séjours fantastiques, entourés d'eaux courantes et fourmillantes de poissons, enfermées dans des rives de verres aux mille couleurs et étincelants comme le plus pur cristal. Lorsque le soleil y laissait tomber ses flots de rayons, ces bords cristallins reflétaient d'innombrables faisceaux d'une éblouissante lumière qui se croisaient et tremblottaient sous mille formes capricieuses, fugitives, indescriptibles.

» Les rois des contrées voisines de l'Égypte, surent bientôt que Raïiân, tout occupé de vivre une douce vie de plaisirs et de voluptés, abandonnait le soin des affaires de l'État aux mains de Fouïfîr. Un roi des Amalécites, Abou Ḳâboûs Âken, fils de Ḥamoûm, arriva à la tête d'une armée sur les frontières de l'Égypte. Fouïfîr fit partir à la rencontre de l'ennemi, un de ses généraux appelé Bariânis. Après trois ans de guerre, de lutte acharnée, les Égyptiens furent vaincus, mis en déroute complète, et Bariânis fut tué dans une bataille. Les Amalécites triomphants ravageaient les provinces..... Les Égyptiens allèrent supplier leur roi de les délivrer de leurs ennemis.

» Raïiân parut; il fit la revue de ses troupes et se mit en campagne avec une armée de six cent mille combattants. Il rencontra les Amalécites au delà du Ḥaûf ou Delta. Il livra bataille, vainquit les Amalécites, les poursuivit jusqu'en Syrie, et répandit de tous côtés la terreur et la désolation, le pillage et la flamme. Il porta ainsi sa course victorieuse jusqu'à Maûṡil (Moussoul).

» A son retour en Égypte, il leva un nouveau corps d'armée et se remit en expédition avec sept cent mille hommes. Il tomba sur les États riverains du nord de l'Afrique, sur les contrées habitées par les Berbères, et parcourut tout le pays en vainqueur. Il équipa une flotte dont il donna le commandement à un de ses chefs militaires. La flotte partit de Raḳoûdeh (aujourd'hui Alexandrie), s'empara des îles des Béni Yâfiṯ (ou descendants de Japhet), et les dévasta.

» Raïiân, de son côté, traversa l'ancienne Africa, le territoire où plus tard domina la puissance de Carthage, en rendit tributaires les populations, et les frappa d'impôts passagers qu'il emporta. Il poussa ses conquêtes jusqu'aux rivages devant lesquels la Mer Verte se jette dans la Méditerranée; c'est le Rivage des Statues. Raïiân en fit

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

ériger une sur laquelle il figura emblématiquement (c'est-à-dire hiéroglyphiquement) son nom, et l'époque de sa conquête. »

Ce singulier passage de notre raconteur fait allusion à l'ancienne contrée habitée par les Atlantides, par les Guanches, et dans laquelle on a découvert des hypogées, des momies, en un mot des restes antiques qui rappellent une civilisation sœur de la civilisation de l'Égypte pharaonienne.

« Raïiân passa sur l'autre grand continent, descendit en Espagne, en vainquit le roi après quelques jours de combats, et lui accorda ensuite la paix. Le roi espagnol dut payer une somme considérable à son vainqueur, et, de plus, s'engagea à prendre fait et cause contre tout ennemi qui des côtes du Marreb, s'aviserait ou tenterait de marcher contre l'Égypte.

» Le Pharaon quitta l'Espagne et repassant sur les terres africaines, se dirigea du côté du sud-est et soumit toutes les populations ou peuplades qu'il rencontra. Puis il tourna droit au sud et plongea dans le centre de l'Afrique. Il dépêcha un de ses officiers au roi d'une ville située sur le rivage de la Mer Ténébreuse et Sombre (ou Océan). Le roi vint au-devant de l'envoyé égyptien; et celui-ci vanta la puissance et les conquêtes de Raïiân. — « Je n'ai jamais entendu parler de Raïiân, » dit le roi noir.

» Ensuite l'officier demanda à sa Majesté noire si jamais personne avait navigué sur la mer qu'il avait devant la ville. » — « Jamais, dit le roi. Cette mer est impraticable. Qui s'y aventurerait, s'enfoncerait dans des espaces obscurs, ténébreux, dans une nuit sans fin et sans lueur. » Raïiân s'avança du côté de la ville, et le roi noir fit porter au Pharaon des présents, des fruits de différentes espèces, surtout des bananes, et une pierre noire qui, lorsqu'on la plongeait dans l'eau, devenait blanche.

» Raïiân continua sa route vers le Sud et pénétra dans le Soudan, jusque dans le royaume des Demdem anthropophages. Là, l'Égyptien fut arrêté par une armée d'hommes entièrement nus. Il les combattit, et les mit en déroute. De là, il passa sur la Mer des Ténèbres. Mais plongé bientôt dans d'épais et noirs brouillards, il fut forcé de rétrograder. Prenant alors sa direction du côté du N.-E., il arriva à une statue colossale en pierre rose, et dont le geste de la main lui disait : « Retourne chez toi. » Et sur la poitrine, l'idole portait tracé : « Au-delà de moi, il n'y a plus âme qui vive. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

» Le Pharaon résolut ensuite d'aller à la ville de Cuivre, mais il ne put accomplir son dessein... Il prit du côté de la Vallée des Ténèbres et y pénétra. Là, les Égyptiens entendaient un bruissement de voix, un retentissement extraordinaire de paroles, des susurrations incessantes comme des bruits modérés de conversations, résonnant par milliers, des mouvements d'êtres vivants d'une vie toute remuante, des chuchotements incompréhensibles, une rumeur à vibrations indéfinies; et tout cela voltigeait et bourdonnait dans le vague de l'obscurité. Mais les gens du Pharaon ne voyaient que les ténèbres, n'entendaient que des bruits qui se mêlaient en une confusion de sons indéchiffrables, indistincts; on n'apercevait être que ce soit, tant il faisait sombre et noir.

» Ensuite Raïiân se transporta à la Vallée des Sables. Dans le sein de la vallée, il rencontra des statues sur lesquelles étaient tracés des noms de rois. Il en érigea une aussi, sur laquelle il grava son nom. Le sol de la vallée était de sable ferme. Le Pharaon franchit cet espace sablonneux et déboucha sur les déserts désolés qui aboutissent à la mer Ténébreuse. Sur la limite, il entendit des troupeaux de bêtes sauvages hurler et rugir; il jugea qu'il lui était impossible d'aller plus loin. Il repassa donc la Vallée des Sables et traversa la Vallée des Scorpions. Là il perdit nombre de ses soldats, et lui et les siens avaient assez à faire d'exorciser, de conjurer, par voie de magie, les troupes avides, menaçantes, assaillantes des scorpions.

» Enfin il se dirigea vers la cité des Sages, appelée Kind. A l'approche des Égyptiens les habitants de Kind s'enfuirent sur la montagne. Raïiân demeura quelques jours dans la ville, mais l'armée du Pharaon faillit y périr de soif.

» Un homme des plus sages d'entre les sages habitants de Kind, descendit de la montagne et vint se présenter au monarque égyptien. Le vénérable sage était tout velu; ses poils lui habillaient la peau du haut jusques en bas.

« Ou vas-tu, insensé, dont les jours sont trop longs, dont la fortune est trop grande? dit le Sage au Pharaon. Tu te fatigues et tu fatigues tes soldats. N'as-tu pas assez de tout ce que tu possèdes? Que ne t'abandonnes-tu à la bonté de ton Créateur? Que ne jouis-tu du repos, et que ne laisses-tu finir la fatigue et la peine de ces illiers d'hommes que tu traînes avec toi? »

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

Le roi demeura stupéfait de ces réflexions. Puis, un moment après :

« Homme, dit-il, où y a-t-il de l'eau ? »

Le Sage le lui indiqua.

« Mais, dit ensuite Raïiân à l'étranger, où donc est votre retraite ?

— » Notre retraite est en lieu où nul n'arrive, et où nul n'est arrivé avant toi.

— » Et de quoi vivez-vous ?

— » De quelques racines seulement.

— » D'où buvez-vous ?

— » Des pluies du ciel, et de l'eau des neiges.

— » Et pourquoi vous êtes-vous enfuis à notre approche ?

— » Par répugnance. Nous ne voulons pas de votre contact, de votre société. Ce n'est pas que nous vous craignions ; non, nous ne vous craignons pas ; bien loin de là ! car nous n'avons rien que nous pensions soustraire à votre convoitise, à votre cupidité.

— » Mais... Mais comment vous garantissez-vous des ardeurs du soleil ?

— » Nous avons pour abris, des cavernes sous ces montagnes que tu vois là-bas.

— » Vous plairait-il que je vous laissasse quelque richesse ?

— » Ceux qui aiment les plaisirs, les futilités, ont besoin de richesse ; nous, nous ne saurions qu'en faire. Nous n'en avons pas besoin. Ce que nous avons nous suffit... Des richesses ! Tu nous offres de tes richesses ! Mais si nous te montrions ce que nous en possédons, nous, de richesses, tu estimerais comme rien ce que tu en as.

— » Fais-moi donc voir un échantillon de vos si grands trésors.

— » Volontiers.

» Et le Sage velu emmena Raïiân avec quelques-uns de ses Égyptiens, au pied de la montagne où s'étaient retirés les Kindiens. Et voilà que cette montagne bornait une plaine où l'or en tiges végétait et poussait comme les herbes des champs. Montra encore le Sage à ses hôtes une magnifique vallée dont les bords étaient couverts d'émeraudes et de turquoises et de saphirs jetés là comme des pierres sans valeur aucune. Raïiân en fit prendre quelques-unes des plus grosses, par ceux de ses gens qui l'accompagnaient.

» Puis le Sage vit les hommes du roi adresser leurs prières à une

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

petite statuette qu'ils avaient avec eux. Soudain le Kindien les invita à sortir immédiatement de son pays, leur reprocha leur idolâtrie, et leur exposa les tristes conséquences de leur aveuglement.

» On se dit adieu, et la troupe égyptienne s'éloigna et retourna sur ses pas.

» Puis Raïiân partit avec son armée; et, chemin faisant, il soumit les populations, frappa des impôts, enleva des prisonniers... Arrivé en Nubie, il la subjugua. A Donḳolah, il érigea une statue sur laquelle il fit tracer son nom, ses voyages, et ses conquêtes... Enfin il reprit la route de Memphis. Et de toutes parts le peuple accourait sur les pas du Pharaon; dans les villes, les bourgades, les villages on célébrait et répétait ses hauts faits, on exaltait la gloire de ses courses triomphales; on se pressait en foule au-devant de lui, on l'entourait d'ovations, on brûlait des aromates.

» Quand il approcha de Memphis, les habitants de la ville, avec l'Aẓîz, ou représentant de la royauté, accoururent au-devant du Pharaon vainqueur, et on parfumait sa route des parfums les plus recherchés. Ensuite on célébra des fêtes dans le palais, et la foule enthousiasmée y passa plusieurs jours en joies et en festins.

» Après cela, Raïiân fit la revue et le dénombrement de ses troupes. Il avait perdu soixante-dix mille hommes; mais il avait ramené plus de cinquante mille prisonniers. Il avait été absent pendant onze ans.

» La gloire d'une semblable expédition inspira à tous les rois des États voisins le respect et la crainte. Raïiân s'occupa dès lors, avec activité, de l'embellissement et des intérêts de son pays. Il construisit des places fortes, des palais, des digues, répara les travaux de canalisation et de distribution des eaux sur les terres. Le succès de tant de soins accrut la prospérité de l'Égypte et par suite enrichit le trésor d'un revenu de 100,000,000 de dînâr ou deniers d'or. »

XVI.

RÉFLEXIONS.

Quel immense voyage ! quel immense périple ! Nul vainqueur, nul roi au monde n'en accomplit de pareil : partir de Memphis, descendre en Barbarie, courir le nord de l'Afrique, entrer en Espagne, repasser en Afrique, traverser du nord au sud jusque par delà le

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Soudan, revenir sur l'est et atteindre la Nubie pour rentrer en Égypte. Quel que puisse être le vrai ou le faux du récit, il y a là un mythe, une allégorie, un enseignement, un emblème philosophique. L'antiquité regorge de paraboles ou allusions significatives, et, comme dit l'expression arabe, pleines de moëlle. Ici, c'est une leçon où, dirait un musulman, le sens perle en perles superbes, brille en jets de lumière étoilés, coupe l'air en étoiles filantes, brille comme les pleïades dans un superbe ciel bleu.

Et remarquons d'abord quel est le prince qui fournit cette immense course. Beau, intelligent, hardi, résolu, persévérant, infatigable; il est dans les légendes arabes le héros par excellence. Et puis, après avoir abattu, chassé les ennemis de l'Égypte, ce pharaon, avec ses sept cents mille hommes, s'avance comme une mer pour inonder et ravager les populations septentrionales de l'Afrique, fait un pas sur l'extrémité du territoire de l'Europe où il s'amuse un moment à soumettre un roi, puis il part à travers les régions africaines, demande, questionne, et, brutalisant les hordes sauvages qu'il rencontre devant lui, cherchant de l'inconnu, du nouveau, jusqu'au milieu des *ténèbres*, entendant bruire dans l'obscurité des voix comme des voix d'hommes et d'un monde qu'il voudrait apercevoir et qui cependant ne lui sera pas révélé, il ne s'arrête que quelques instants, il marche, il avance, il poursuit... et il arrive à la cité des sages, la cité de la sagesse. Retraite merveilleuse, mais simple, société acculée jusqu'au delà du monde habité, sur la limite de cette *Mer des ténèbres*, sur le bord de l'espace infranchi et mystérieux qui séparait le monde d'alors du séjour de la science, du bonheur paradisien de cette vieille époque.

Image pittoresque! mythe ingénieux! La science alors, c'est-à-dire l'ange ou le souffle de Dieu, la parole envoyée du ciel et semée ici-bas, n'était pas encore entrée sur les terres habitées de notre planète. La cité de Kind avait à peine été aperçue par quelques hommes à la puissante volonté; les sages qui étaient les citoyens de cette ville dressée jusqu'au delà du monde connu, avaient une montagne, des vallées, des cavernes, où ils couraient se réfugier et se cacher quand le bruit des armes et les cris de la guerre retentissaient. Car la science aime et réclame la paix. C'est par la paix *aux hommes de bonne volonté* qu'elle voit croître l'or et lui donne l'engrais par quoi il jaillit de la terre.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Ce sage qui conseillait alors et prêchait la paix, qui demandait aussi le repos pour les soldats fatigués, qui enseignait la soumission et la foi à la Providence éternelle, le sage qui déjà alors semblait, par instinct vague, par pensée encore en germe, pressentir les mouvements des intelligences appelées nations et des intelligences appelées chefs des peuples, ce sage était encore un Esaü, un philosophe rude, un corps velu et nerveux, une figure encore en dehors du beau, un être hors limites. Toutefois il avait le calme d'une âme en paix avec elle-même, en paix avec le ciel; il réprouva la divinité étroite, la divinité de poche qu'il vit adorer. Il la congédia de la terre de la Sagesse, parce que la sagesse ne sent, ne veut que le grand Dieu de tous les hommes, la grande Providence de l'humanité.

Et le Pharaon qui avait peu goûté les maximes du Voyant des Kindiens, qui n'avait trouvé à prendre dans la vallée des sages, dans les champs de l'or, que des pierres, des choses appelées turquoises, et appelées émeraudes, s'éloigna, partit, sans profit pour son intelligence.

La Sagesse demeura reléguée et vivant anachorétiquement au delà de la terre habitée par le commun des hommes. Ce ne fut que bien tard qu'elle osa descendre le Nil et jeter quelques lueurs sur l'Égypte, qu'elle passa sur le sol de l'Hellade que lui avait préparé le frère fugitif du grand Ramsès;... Et ce n'est que bien plus tard encore qu'elle a passé résolument dans toute l'Europe, qu'elle s'y est policée, civilisée, c'est-à-dire annoncée à toutes les intelligences, appliquée à toutes les œuvres, consacrée à tous les biens, dévouée à tous les hommes.

Aujourd'hui elle a oublié son ancienne patrie qui d'ailleurs n'existe plus, car il n'y a plus d'Océan de ténèbres. Les monts de Ḳoumr n'ont plus, par delà leur dos, une puante immensité de poix, mais un océan de sables, mais un océan navigable aux caravanes, et qui se peuplera, s'il ne l'est déjà, d'îles de populations. Car le monde doit se remplir; le vide est le synonyme de néant.

Comme admirable est la puissance providentielle qui s'épanche partout! La sagesse de Kind s'est, depuis des siècles déjà, enfuie de sa vallée; elle a emporté ses rameaux d'or en d'autres parages. Mais où qu'elle soit, elle est à l'étroit, elle respire avec peine; elle veut de l'espace; et elle marche, elle s'étend, elle embrasse, elle enrichit, elle décore. Et la voilà, par notre main, par la main

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

de la France, qui va reprendre la route du beau Pharaon de Joseph, qui se dispose à aller sous de nouveaux drapeaux, sous de nouvelles croyances et de nouvelles inspirations, sous la trinité fraternelle et glorieuse de nos trois couleurs largement placées sur la soie dorée, recommencer la conquête qu'a faite jadis l'armée des sept cent mille soldats pharaoniens. Car l'Occident pousse sa puissance et sa sagesse sur l'Orient, pousse ses rivages sur les rivages musulmans. L'Algérie est le chemin par où la France doit aller, à travers l'Afrique, bien au delà encore des monts de Ḳoumr, bien au delà des lieux où le Nil cache encore sa tête.

XVII.

LE PROPHÈTE HÂÏD. — SON VOYAGE A LA DÉCOUVERTE DES SOURCES DU NIL.

A nul encore il n'a été donné de découvrir l'origine du Nil, à nul encore de voir les premières eaux du fleuve sacré de l'Égypte. Ni les savants ni les voyageurs anciens de la Grèce et de Rome, ni Hérodote ni Pline, ni tant d'autres n'ont rien consigné dans leurs écrits, qui indiquât nettement, et d'après expérience, où est la bouche de ce Dieu mystérieux dont les flots abreuvent et fécondent tant de populations, tant de terres qui, sans lui, attendraient encore la vie. Le moyen âge, en Europe, en était encore pour la question du Nil, au mythe des Arabes, et il faisait descendre le Nil, le Gange, l'Euphrate et le Tigre, de sources paradisiennes.

Le bon et simple Maundeville dit même que « toutes les eaux douces qui courent sur notre globe, viennent d'un même réservoir premier; » mais il a soin, pour ne pas éveiller une pensée d'audace et d'imprudence à quelque homme trop téméraire, d'avertir que tout mortel qui, hardi fils de Japet, *audax Iapeti genus*, oserait essayer d'aborder au paradis en remontant le cours immense d'un des quatre fleuves, serait vaincu, déjoué par la violence et les difficultés des courants, serait aveuglé par des lumières intolérables, serait inévitablement bouleversé, culbuté, englouti par les masses tonnantes des flots se précipitant du front des montagnes dont la crête touche jusqu'à la lune.

Voilà bien l'histoire des Monts de la Lune; voilà bien nos monts de Ḳoumr. C'est la barrière élevée entre ce monde et l'autre monde.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Mais cette vieille barrière, aujourd'hui abaissée, éboulée, un ancien prophète peu connu du monde européen, l'a dépassée bien avant qu'elle eût été ainsi mise à l'état des montagnes ordinaires. Ce prophète se nomme Ḥâïd.

Or, voici la tradition.

« Le prophète Ḥâïd eut le don de la sagesse et de la science. Il était fils d'Esaü frère de Jacob et fils d'Isaak. Il alla visiter les sources *premières* du Nil; car il avait demandé à Dieu la grâce de les voir, et Dieu accorda au prophète curieux la force nécessaire pour entreprendre et exécuter une aussi longue pérégrination, une excursion aussi extraordinaire.

» Ḥâïd partit, et son voyage ne dura pas moins de soixante ans : trente ans pour aller et trente ans pour revenir; trente ans dans des contrées habitées, et trente ans dans des contrées inhabitées et sans vie.

» Il dépassa, bien entendu, les monts de Ḳoumr et descendit sur la Mer des Ténèbres, sur l'Océan de Poix noire qu'il traversa sans que la matière molle asphaltique, véritable glu ayant couleur de charbon, lui collât jamais au pied. Les fétides exhalaisons ne tourmentèrent pas un moment Ḥâïd, les odeurs suffocantes ne le suffoquèrent point : il était prophète, et il avait obtenu de Dieu la faveur d'une traversée sans danger dans ces espaces noirs et impratiqués que nul humain encore n'avait essayé de pénétrer. Ce fut à cette œuvre fatigante, si triste, si merveilleuse, que Ḥâïd passa trente années, toujours allant devant lui, et trente années, revenant devant lui. Et ces trente années d'étendue ne sont rien en comparaison de l'inimaginable immensité que, pendant cette durée de temps, le prophète dut franchir.

» Au delà de l'Océan de Poix, d'asphalte el de bitume mou, Ḥâïd aborda sur une région plus éclairée de lumière, la Région-d'Or (ceci nous rappelle la Côte-d'Or), où l'or pousse comme les communs végétaux, comme les plus communes plantes; point d'herbe; toute herbe est tige d'or. Là, Ḥâïd arrivait sur la frontière du Paradis; mais il ne fut pas permis au prophète d'aller plus loin. Car s'il eût vu les élus dans leurs félicités, dans leurs délices ineffables, il n'eût plus voulu revenir sur le quart habité de notre terre; et il est de loi divine que nul être humain ne prenne son droit de séjour au Paradis, qu'après avoir subi la mort. De par Dieu, il faut mourir pour revivre là.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Nulle matière de ce monde n'est admise dans le monde des esprits.

» Ḥâïd fut donc obligé de s'arrêter. Et il vit le Nil s'avancer des régions profondes qui précédaient encore le Paradis. couler en veines nombreuses du côté de la mer sombre que le saint voyageur avait traversée à pied. Ḥâïd, à son retour, vit toutes ces veines aqueuses se rendre à la base des monts de Ḳoumr, les atteindre par le versant austral, se glisser sous les masses des rocs, et former les sources qui, sur le versant septentrional, sont les premières eaux terrestres du Nil égyptien.

» On ignore comment se nourrit le fils d'Ésaü, pendant sa traversée jusqu'à la Côte d'Or ou Région d'Or. Mais, ce qui est certain, c'est qu'avant de quitter cette contrée et de revenir en Égypte, à Memphis, Ḥâïd appela les anges du Paradis. Des anges apparurent, et causèrent avec le saint homme. Après quelques mots de conversation :

— « Où suis-je? leur demanda-t-il.

— Tu es sur la limite du Paradis.

— Et ces veines d'eau qui scintillent miroitantes à travers ces tiges d'or; que sont-elles?

— Ce sont les eaux qui vont se rassembler aux monts élevés d'où le Nil va s'épancher sur la terre habitée, couler jusqu'en Égypte et jusqu'aux mers qui baignent la terre promise à la postérité d'Abraham.

— J'ai faim, j'ai soif, reprit subitement le prophète. Donnez-moi quelque chose du Paradis, pour manger et boire. »

» Et un ange disparut un moment, ... puis revint, portant à la main une superbe grappe de raisin. C'était du raisin du Paradis. Le prophète voyageur en prit un grain, le mangea; et sa faim et sa soif furent apaisées; et il sentit dans tout son être des émotions inconnues, des frémissements de joie et de bonheur, une vigueur délicieuse, une douce fièvre de félicité, quelque chose d'inénarrable que le monde ne donne jamais, ne peut jamais donner. « Louanges à Dieu, s'écria Ḥâïd; gloire, ô! gloire, reconnaissance à l'Éternel! » Et Ḥâïd repartit.

» Le grain de raisin que le prophète venait de manger fut le viatique du saint homme pour toute la durée de sa route. En réalité, il fit ses soixante ans de traversée sans avoir ni faim, ni soif, ni fatigue;... et il arriva à Memphis, frais et dispos. Prophète et protégé de Dieu, il

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

n'avait rien eu à souffrir des peines, gênes et lassitudes qui, quelques siècles auparavant, avaient accablé et ruiné une partie de l'expédition du pharaon amalécite, El-Walîd. »

XVIII.

Le résumé de ces antiques explorations, de ces miracles même, de tant d'efforts inspirés et soutenus par la curiosité ou par l'intérêt, est qu'aujourd'hui, tout comme il y a vingt, trente, quarante siècles, nul savant, nul livre, nul récit ne fait connaître en quel lieu le Nil repose sa tête ou cache sa chevelure. Il est dit, il est décidé que l'Afrique sera, peut-être pour longtemps encore, la grande patrie des mystères. C'est là qu'est le nouveau monde à découvrir. L'Égypte aussi et son fleuve sont encore à l'état apocalyptique. Singulière destinée! Étonnant et gigantesque défi, jeté à l'avenir par l'antiquité pharaonienne! Les sphynx sont là par centaines, assis dans des poses immobiles et commodes, êtres décidés à braver la durée des temps. Il semblent avoir dit, le jour où ils se sont ainsi accroupis, que la postérité qui devait les comprendre, les deviner, remonter ce grand fleuve qu'ils gardent et regardent, n'éclorait que dans des milliers de siècles.

Savants, voyageurs, philosophes, lettrés, découvrez, découvrez l'Afrique, ses grandes merveilles, ses grandes horreurs, l'immensité des Pharaons, l'immensité des déserts, tout ce Monde cuivré, bronzé, bistré, tout ce Monde de couleur, tout ce Monde noir surtout qui est aujourd'hui la Mer des Ténèbres, qui est encore la noire Mer Bitumineuse.

PERRON.

Emendatum : Une omission de quelques mots a eu lieu dans le paragraphe III, page 5, de ces Récits. Au lieu de « El-Moutéwakkel, fils de Hâroûn el-Réchîd, et son troisième successeur, » mettez : El-Moutéwakkel, fils de Mo'taçem, fils de Hâroûn el-Réchîd, et cinquième successeur de ce dernier Ḳalife.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

DOCUMENTS STATISTIQUES

SUR

LES TRIBUS DE L'ALGÉRIE.

ANNÉE 1851.

On se tient généralement en défiance contre la statistique lorsqu'on la prend pour base de systèmes plus ou moins spécieux. Il est certain que, même en Europe, cette science n'est pas encore arrivée à un degré de précision suffisant pour qu'on accepte sans réserve les chiffres qu'elle recueille. En publiant aujourd'hui quelques documents statistiques sur les tribus de l'Algérie, notre intention n'est pas d'abriter des théories derrière les détails que nous allons exposer. Nous voulons seulement faire connaître ces renseignements, afin de constater les efforts de l'autorité française en ce qui concerne le gouvernement des indigènes et afin aussi de fournir pour les études futures un point de comparaison qui permette d'apprécier les progrès accomplis.

Soumission des tribus. — D'après un document émané du bureau politique arabe, institué auprès du gouverneur général à Alger, voici quelle était l'état de soumission des tribus algériennes à la fin de 1851. Les tribus sont au nombre de 1196; dont 660 pour la province de Constantine, 280 pour celle d'Oran et 256 pour la province d'Alger. Les divisions d'Oran et d'Alger ne comptaient, chacune, qu'une seule tribu insoumise; il y en avait encore 22 dans la division de Constantine. La Kabilie du Djurdjura ne paraît pas comprise dans ce relevé, non plus que les montagnes situées entre Bougie de Djidjelli. Mais les opérations militaires qui ont eu lieu

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

pendant ces derniers mois, doivent avoir eu pour résultat de ranger la majeure partie de ces contrées sous notre domination. Les bureaux arabes, dans les trois provinces, administrent directement 135 tribus; celles confiées au commandement des chefs indigènes, sous la surveillance des officiers chargés des affaires arabes, sont au nombre de 934; les hauts fonctionnaires indigènes commandent à 103 tribus, avec une délégation d'autorité beaucoup plus large, à cause de leur éloignement des postes occupés par des troupes françaises. Cette dernière catégorie de tribus tend à décroître, tandis que le chiffre de celles administrées directement augmente chaque année.

Il n'est pas inutile de rappeler que la superficie totale de l'Algérie est évaluée à 390,000 kilomètres carrées et sa population à 2,800,000 âmes. L'étendue de la province d'Alger est de 113,000 kilomètres carrés et sa population d'environ 900,000 individus; la province de Constantine a 175,000 kilomètres carrés et 1,300,000 habitants; celle d'Oran, la moins grande, mesure 102,000 kilomètres carrés et compte 600,000 âmes.

Instruction publique. — Les établissements pour l'instruction publique dans les tribus qui ont pu être dénombrés, se divisent en écoles de premier degré et écoles de deuxième degré. Dans les premières les élèves apprennent à lire, à écrire et à réciter le Ḳoran; dans les secondes, on enseigne les éléments de la jurisprudence et quelque peu de grammaire. L'enseignement est partout dans une situation déplorable et réclame des réformes radicales. Les renseignements très-incomplets qui ont été recueillis signalent l'existence de 851 écoles de premier degré fréquentées par 10,925 élèves et 593 écoles de deuxième degré comptant 8,347 étudiants. Ces chiffres ne peuvent pas évidemment être admis comme représentant l'état de l'instruction publique en Algérie; ils sont très-loin de la réalité. C'est un premier essai de statistique qui se complétera. L'attention des autorités françaises est désormais éveillée sur cette partie importante des besoins moraux de la population musulmane.

Culte. — La statistique des mosquées et des établissements religieux consacrés au culte n'est pas plus complète que celle des écoles. On signale seulement : dans la province d'Alger 84 mosquées, dont 6 nouvellement construites et 157 chapelles, zaouïa, etc. La province d'Oran compte 151 mosquées, mais 3 seulement sont in-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

diquées comme récemment édifiées; les zaouïa ne sont qu'au nombre de 45. La province de Constantine, est la plus largement pourvue; elle possède 837 mosquées anciennes et 46 élevées depuis la soumission à la France; 57 zaouïa sont disséminées dans toute l'étendue de cette province. La récapitulation de ces chiffres, pour les trois provinces, donne : 1,063 mosquées anciennes, 55 nouvelles et 259 zaouïa. Mais nous devons répéter que ces chiffres ne sauraient être acceptés comme représentant le nombre exact des établissements religieux qui existent en Algérie.

Constructions et travaux. — Les documents qui se rapportent aux travaux exécutés par les indigènes sous l'impulsion des bureaux arabes, présentent plus d'intérêt et plus de précision. En 1848, après la chute d'Abd el-Ḳader, on comprit que la mission de la France, vis-à-vis des Arabes, changeait de caractère. On avait dû d'abord se préoccuper presque exclusivement des questions militaires; il fallait vaincre la résistance, renverser le pouvoir qui aspirait à élever un drapeau en face du drapeau français; mais cette première partie de la tâche accomplie, on dut s'appliquer à perfectionner l'administration des tribus et tenter des efforts afin de les fixer au sol et de modifier leurs habitudes sociales. C'est alors que, sur tous les points de l'Algérie, les autorités militaires poussèrent les tribus à étendre leurs cultures, à planter des arbres, à faire des travaux d'irrigation, à creuser des puits, à bâtir des fontaines, à établir des norias, à se construire des habitations. Nos officiers allaient généreusement au-devant de tous les besoins, traçaient les plans, faisaient les devis, prêtaient leur assistance pour les marchés à passer avec les entrepreneurs européens, surveillaient les travaux et prodiguaient partout leurs conseils. Pendant les premières années les résultats obtenus n'eurent pas une grande importance; mais les chiffres suivants vont prouver que les progrès ne se firent pas attendre. Les relevés ne comprennent que les travaux exécutés dans la campagne de 1850 à 1851.

Dans la province d'Alger 71,659 hectares ont été défrichés; 28,517 dans la province d'Oran et 11,425 dans celle de Constantine. C'est un total de 111,601 pour toute l'Algérie. Les arbres plantés se comptent au nombre de 177,608 pieds; Alger qui a le chiffre le plus élevé pour les défrichements n'a planté que

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

40,000 pieds d'arbres; tandis que Constantine et Oran ont atteint chacun près de 70,000. Les travaux d'irrigation figurent pour 143,152 mètres de canaux, 432 norias, 437 puits creusés et 124 fontaines bâties. A Alger on a fait beaucoup de canaux (112,250 mètres) et une seule noria; la province de Constantine, au contraire a 414 norias et 2,502 mètres de canaux seulement. Oran a creusé 165 puits, Alger 29 et Constantine 247. Les maisons particulières construites dans la province de l'Ouest sont au nombre de 516; dans celle d'Alger le chiffre atteint 599. On manque de renseignements pour la province de Constantine; mais l'année d'avant 450 habitations avaient été bâties, et il est à présumer que ce chiffre a été dépassé en 1851. Ce serait donc environ 1,500 maisons nouvelles pour toute l'Algérie.

Travaux d'utilité publique. — Mais on ne s'est pas contenté d'encourager les constructions particulières; les bureaux arabes se sont aussi occupés, avec une ardeur plus vive encore, des travaux d'utilité publique. Ces travaux comprennent : 1° Des maisons de commandement qui sont habitées par les chefs indigènes et qui, dans un moment d'agitation, servent de refuge et de point d'appui à la population fidèle; ces bâtiments sont entourés d'une muraille percée de créneaux et constituent de véritables forts pour les Arabes. 2° Des moulins à huile ou à blé, dans les localités où manquent ces utiles établissements. Les moulins à blé contribuent à affranchir les femmes de la dure obligation de moudre les grains avec des meules à bras, et les moulins à huile ont déjà doublé la richesse des tribus qui cultivent l'olivier. 3° Des caravansérails sur les principales voies de communication. Ces établissements ont ordinairement la forme d'une grande cour carrée, dans l'intérieur de laquelle sont disposés, sur trois côtés, les logements pour les voyageurs et les écuries; les tribus fournissent une garde pour veiller à la sécurité; les murailles sont assez hautes et assez fortes pour mettre ces constructions à l'abri d'un coup de main. 4° Des barrages sur certaines rivières pour augmenter les moyens d'irrigation; les Arabes poursuivent avec ardeur ce genre de travaux dont l'utilité frappe les moins clairvoyants; 5° Des ponts sur les cours d'eau que les pluies de l'hiver rendaient souvent infranchissables, et qui interceptaient les communications pendant plusieurs semaines. Ces ponts sont placés surtout de ma-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

nière à faciliter l'accès des grands marchés où les Arabes écoulent leurs produits. 6° Des routes qui profitent doublement aux relations commerciales et à nos intérêts administratifs et militaires pour le maintien de la tranquillité. 7° Enfin des bains maures ou des fondouk (sorte de bazar), dans les villes de l'intérieur de nouvelle formation où la population indigène doit se grouper pour trouver satisfaction à ses principaux besoins.

Tous ces travaux importants sont exécutés aux frais des Arabes et souvent par leurs mains. Lorsqu'une tribu désire entreprendre un de ces travaux, les notables adressent une demande en autorisation au bureau arabe et s'engagent à fournir des cotisations volontaires en argent, en matériaux et en corvées. Les plans et les devis sont établis avec le concours des officiers du génie et soumis à l'approbation ministérielle. Ce n'est qu'après cette formalité que les fonds sont réunis, sous la surveillance du bureau arabe et déposés dans la caisse du comptable du génie. Les travaux sont dirigés par des officiers; l'autorité permet, suivant les localités, l'emploi d'ouvriers militaires; mais les manœuvres sont toujours pris parmi les hommes de la tribu. Le transport des matériaux et les terrassements sont également faits par les Arabes.

Voici l'énumération de ces différents travaux exécutés par les tribus. Les maisons de commandement figurent pour 49; la province d'Alger en compte à elle seule 36. Les moulins sont au nombre de 419 dont 375 à blé et 44 à huile; la province de Constantine a construit 314 moulins à blé; la province d'Alger 28 moulins à huile. Les caravansérails se divisent de la manière suivante : 6 pour Constantine, 4 pour Alger et 3 pour Oran, en tout 13. Les bains maures ont été bâtis au nombre de 16, dont 8 pour la seule province d'Alger, 6 pour Oran et 2 pour la province de l'Est. On a édifié 8 ponts, tous dans la division de Constantine. Alger et Constantine comptent 11 routes dont la longueur n'est pas indiquée. Enfin 61 barrages ont été construits dont 48 à Alger, 12 à Oran et 1 à Constantine. Tous ces travaux représentent une dépense assez considérable; mais il faut voir leur principale importance dans le rapprochement qu'ils opèrent entre les travailleurs européens et les Arabes. Ces relations établies sur le chantier sont fécondes en bons résultats; elles sont surveillées par les bureaux arabes et jusqu'à ce jour on n'a eu aucun conflit, aucune collision à déplorer. On peut en passant, faire

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

l'observation que c'est par le travail et le développement des intérêts matériels qu'on combattra le plus efficacement le fanatisme musulman.

Un exemple est bon à citer à cet égard. La subdivision d'Orléansville comprend plusieurs tribus turbulentes et parmi elles les Ṣbeaḥ, connus depuis longtemps comme un ramassis de brigands et de voleurs de profession. C'est la tribu la plus indisciplinable, celle qui compte le plus d'aghas et de ḳaïds assassinés dans l'exercice de leurs fonctions. On avait remarqué que les déprédations exercées par ces malfaiteurs étaient beaucoup plus nombreuses pendant les chomâges des travaux des champs, c'est-à-dire dans la période comprise entre la fin de la moisson et le commencement des labours, et depuis la fin des semailles, jusqu'au moment où les épis formés se dorent sous l'action du soleil du mois de mai. Le commandant supérieur de cette localité. — Pourquoi ne le nommerions-nous pas? — M. le général de Saint-Arnaud, aujourd'hui ministre de la guerre, pensa que l'oisiveté était la principale cause de la facilité avec laquelle les Arabes se laissaient aller à multiplier leurs méfaits. Il résolut d'essayer un remède tout moral à cette espèce d'épidémie de brigandage. Il fit organiser de grands ateliers pour la construction de routes, de ponts, de villages. Les Arabes furent appelés à prendre part à ces travaux : ceux-ci rassemblèrent les matériaux, ceux-là furent occupés au terrassement; la nouveauté de l'entreprise frappa les imaginations, on s'inquiéta du but nouveau proposé aux efforts. Cette activité, cette animation combattirent les effets funestes du désœuvrement, et il y eut beaucoup moins de vols et de désordres que les années précédentes. C'est ainsi qu'une administration intelligente peut exercer l'influence la plus salutaire sur les habitudes et les mœurs de la population arabe. Mais il faut ajouter que si ces travaux étaient ordonnés au moment où les Arabes ont coutume de travailler dans leurs champs, on ne manquerait pas de faire naître de l'agitation. La mesure n'est bonne que lorsqu'elle remédie à l'oisiveté des tribus pendant les mortes-saisons de l'agriculture.

Impôts. — Poursuivons l'examen des documents statistiques par ce qui est relatif aux amendes et aux impôts payés par les tribus.

Les redevances demandées aux indigènes sont de deux natures : l'ạchour (le dixième), ou impôt sur les récoltes de céréales; le

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

zekket (taxe d'origine religieuse), ou impôt sur les troupeaux. Dans la province de Constantine, la seconde de ces redevances est remplacée par le ḥokor (représentation du loyer de la terre), impôt en argent qui se perçoit d'après les mêmes bases que l'ạchour. Au commencement du printemps, les chefs indigènes font connaître aux bureaux arabes l'étendue des terres cultivées et le dénombrement des bestiaux. Ces états, soumis à l'approbation de la commission consultative, servent de base à la perception. L'ạchour est fixé d'après le nombre de zouïdja ou de djebda (7 à 10 hectares) mises en culture. Chaque zouïdja doit à l'État un sạ de blé et un sạ d'orge : le sạ équivaut à peu près à un hectolitre. Le zekket se paye d'après les fixations suivantes : un mouton sur cent, un bœuf sur trente, un chameau sur quarante. Dans l'Est, le ḥokor est fixé à 25 fr. par djebda; on perçoit en outre 5 fr. alloués au ḳaïd comme frais d'administration. Pour cette province, on peut évaluer à 55 fr. l'impôt payé par chaque 10 hectares. La perception se fait par les cavaliers des ḳaïds, sous la surveillance des bureaux arabes. Les sommes sont versées dans la caisse du receveur des contributions diverses. Les tribus les plus éloignées de nos centres d'occupation, les Kabiles, les nomades, ne payent qu'un impôt en argent appelé lezma (contribution) établi d'après les traditions particulières à chaque localité.

En 1850, l'impôt arabe avait produit 5,245,703 fr. 88 c.; en 1851 il a donné 6,197,891 fr. 08 c., avec une augmentation de près d'un million sur l'année précédente. Le chiffre de 1851 se décompose de la manière suivante pour les trois provinces : Alger 1,657,691 fr. 08 c. — Oran, 1,592,886 fr. 75 c. — Constantine, 2,947,313 fr. 25 c. Les augmentations portent sur les deux provinces d'Alger et d'Oran, qui ont gagné : l'une, environ 600,000, l'autre 400,000 fr. Constantine a perdu 40,000 fr. sur l'année 1850.

L'impôt arabe ne rend pas tout ce qu'il pourra produire par la suite. Les tribus, ruinées par une guerre prolongée, frappées sur certains points par trois sécheresses successives, sur d'autres par l'invasion des sauterelles et de terribles épizooties, ont dû être traitées avec ménagement. Il est de notre intérêt bien entendu de ne pas exiger tout ce que nous pourrions demander et de laisser aux Arabes la faculté d'utiliser une plus grande partie de leurs revenus en plantations et en travaux de constructions. A mesure que la paix aura permis aux tribus de réparer leurs pertes, on augmentera le rende-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

ment de l'impôt, moins par l'accroissement des taxes que par une assiette mieux étudiée et une répartition de plus en plus équitable entre tous les individus composant la tribu.

Les amendes payées par les Arabes forment une branche de revenus tout à fait éventuels. Lorsqu'une tribu commet un méfait, l'autorité française la frappe d'une amende; si le crime est commis par un individu, c'est le chef indigène ou le commandant français qui impose l'amende. Un règlement spécial, édicté en 1844 par le maréchal Bugeaud, détermine la quotité de l'amende que chaque chef peut infliger et les principaux cas où cette punition doit être appliquée. En 1850, les amendes avaient produit 460,546 fr. 63 c.; en 1851, le chiffre a atteint 506,528 fr. 90 c. Cette augmentation ne doit pas être attribuée à une recrudescence dans les crimes commis par les tribus; mais seulement à l'extension de notre domination et au développement d'une administration plus régulière et mieux surveillée. Nous disions au commencement de cette notice que les tribus administrées directement par les bureaux arabes sont au nombre de 135; 934 sont confiées à des kaïds placés sous une surveillance active; en 1850, ces deux catégories de tribus étaient représentées par le chiffre 897 : c'est donc 172 tribus qui sont entrées plus étroitement dans la sphère de notre influence administrative. Les tribus sur lesquelles nous n'agissons que par délégation sont descendues de 160 à 103; le nombre des insoumises, qui était de 88, a diminué de plus des deux tiers. Ces chiffres expliquent suffisamment l'accroissement du produit des amendes administratives.

Le trésor s'est créé depuis quelques années un revenu d'une nature particulière par la réorganisation de l'administration du *Beît el-Mâl* (maison du bien, trésor public). A l'origine de l'islamisme, le Beît el-Mâl constituait le trésor de l'État, la caisse des revenus, les biens appartenant à la généralité des musulmans, à l'islam. Sous le gouvernement turc, dans la régence d'Alger, le Beît el-Mâl n'avait plus une destination aussi étendue et aussi générale. Il n'était plus qu'une sorte de caisse pour les successions, ou les parts de successions en déshérence, à laquelle incombait la charge de l'ensevelissement et de la sépulture des indigents et des aumônes à l'occasion des grandes solennités religieuses. Un agent spécial était chargé de l'administration de cette caisse, de la perception et de l'emploi des fonds.

Le partage des successions a été réglé par le Koran lui-même. Les

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

successibles, d'après le droit musulman, se divisent en deux catégories distinctes : 1° les héritiers fard, c'est-à-dire ceux auxquels une portion déterminée est attribuée par la loi; 2° les héritiers aceb, ceux à qui la loi n'attribue pas une part fixe et déterminée sur la succession, mais qui, à raison de leur proche parenté avec le défunt, héritent de l'universalité de ses biens. Or il arrive souvent que les ayants droit à une succession sont, ou des filles qui n'héritent pas de la totalité ou des héritiers fard qui n'absorbent pas cette totalité. Quand ces cas se présentent, et qu'il n'y a pas d'héritiers aceb, le Beît el-Mâl prend le restant du bien. Les parents issus des femmes étant exclus, et les collatéraux ne pouvant hériter que jusqu'au huitième degré, en admettant l'hypothèse la plus étendue (le fils de l'oncle paternel du grand-père), les droits du Beît el-Mâl sont fort importants.

Pendant la lutte si longue et si opiniâtre que nous avons eu à soutenir, pour établir notre domination en Algérie, l'administration avait complétement négligé cette branche de revenu. Les parts, attribuées au Beît el-Mâl dans les successions étaient, ou détournées par les kadis chargés de régler le partage, ou distribuées aux parents qui achetaient la connivence du juge, ou encaissées à son profit par le chef arabe commandant politique de la contrée. Ce n'est que depuis quelques années qu'on a pu étudier cette partie de l'organisation financière du pays, et nommer des agents spéciaux pour constater les droits de l'État et en poursuivre la perception. Dans chaque subdivision, une commission a été constituée à cet effet, afin de contrôler les recettes, surveiller l'emploi des fonds consacrés à l'ensevelissement des indigents et assurer le versement au trésor de l'excédant de la recette. Les résultats obtenus en 1851 sont loin de représenter l'intégralité des sommes qu'on aurait pu percevoir. Mais chaque jour cette administration fait des progrès et régularise ses opérations. Avant d'aller plus loin, nous devons cependant consigner ici une observation qui a été faite par quelques bons esprits sur la moralité de cette institution en elle-même. Le gouvernement français, qui admet comme loi suprême des rapports sociaux entre ses nationaux, le Code Napoléon, peut-il sans une anomalie flagrante, bénéficier d'un revenu qui est le produit d'un système légal tout à fait opposé? Est-il moral que nous prenions par exemple la part de l'héritage que la loi musulmane n'accorde pas aux filles? Ne vaudrait-il pas mieux

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

que la caisse du Beît el-Mâl fût constituée de manière qu'on pût appliquer exclusivement à l'assistance publique des musulmans, les fonds perçus en vertu de ce droit purement musulman? Nous ne pouvons qu'indiquer ici cette délicate question et la signaler aux méditations des personnes qui s'occupent de l'administration des musulmans rangés sous l'autorité de la France.

Les recettes du Beît el-Mâl ont produit 16,257 fr., en 1851, pour toute l'Algérie. C'est dans la province d'Oran que la somme la plus forte a été recueillie : 9,585 fr. La province de Constantine, plus étendue et plus peuplée, n'a donné cependant que 5,000 fr. environ.

Service de santé. — Quoi qu'aient pu prétendre certaines personnes sur le mépris professé par les musulmans à l'égard de la médecine et des médecins, l'expérience de ce qui se passe en Algérie nous offre des témoignages tout à fait contraires. Dès les premières années de la conquête, on s'était aperçu du respect dont les Arabes entouraient les médecins et de leur empressement à les consulter. Il est vrai que cet empressement n'avait le plus souvent que des motifs peu avouables et étrangers aux affections qui nous portent à recourir aux médecins. Mais il faut constater cependant que dès que les premières relations étaient établies, l'homme de l'art arrivait facilement à obtenir la confiance des Arabes pour traiter toutes leurs maladies. Quelques praticiens se sont plaints de l'apathie des Arabes qui ne pouvaient s'astreindre à suivre un traitement minutieux et un régime sévère. Il y a là, en effet, un obstacle sérieux au succès de notre médication; mais cette difficulté n'est pas absolue, et des médecins intelligents ont su approprier leur manière de traiter les maladies, au caractère et aux mœurs de la population indigène. La chirurgie inspire généralement aux Arales moins de confiance que la médecine. Ils se décident avec la plus grande peine à subir une opération. Encore la plupart aiment-ils mieux se confier aux soins des empiriques indigènes qui ne pratiquent jamais d'amputations.

L'autorité ayant remarqué l'influence exercée sur la population indigène par les médecins et surtout par ceux attachés à l'armée, chercha le moyen d'utiliser cette action au profit de notre domination. L'humanité commandait d'ailleurs aussi impérieusement que la politique de venir au secours de tant de malheureux abandonnés

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

sans soins aux atteintes de la maladie, ou livrés à l'ignorance des pratiques des tebib (guérisseurs) indigènes. Les bureaux arabes étaient naturellement désignés pour devenir le centre d'un service de santé gratuit pour les tribus. Une décision ministérielle attacha d'abord auprès des trois directions divisionnaires des affaires arabes, à Blidah, à Oran et à Constantine, un médecin militaire qui dût consacrer tout son temps aux soins à accorder aux Arabes; outre les consultations qu'il donnait sur place, il devait encore se transporter dans les tribus, soit dans le cas d'une épidémie, soit pour traiter quelque personnage.

La direction des affaires de l'Algérie aurait voulu affecter ainsi un médecin spécial à chaque bureau arabe de première classe, placé dans le chef-lieu d'une subdivision. Mais le personnel restreint des médecins militaires de l'armée ne permit pas de réaliser cet utile projet. On dut se borner à instituer des consultations gratuites et quotidiennes, données par un des médecins de la garnison, dans le local de tous les bureaux arabes en Algérie. Une petite pharmacie fut mise à la disposition de chaque praticien, afin de pouvoir distribuer des médicaments. C'est donc trente-cinq bureaux de consultations ouverts sur toute la surface du territoire.

On a fait pour la première fois, en 1851, le relevé des maladies traitées dans l'année. Voici le résumé de ce document : 5,252 malades ont eu recours au service de santé des bureaux arabes dans la province d'Alger; les fiévreux figurent dans ce chiffre pour 3,023; les vénériens pour 1,295 et les blessés pour environ 900. Dans la division de Constantine, le chiffre total est de 5,185 dont 3198 fiévreux, et 897 vénériens seulement. La province d'Oran n'a eu que 3,039 malades indigènes traités, dont 1976 fiévreux, 308 vénériens et 684 blessés. Le total général pour l'Algérie est de 13,476.

Outre les soins médicaux à donner aux indigènes, les médecins militaires attachés aux bureaux arabes ont encore dans leurs attributions le service de la vaccination dans les tribus. A l'origine, les Arabes se refusaient à présenter leurs enfants parce qu'ils croyaient qu'on voulait leur faire une sorte de tatouage, afin de les reconnaître plus tard et de les emmener en France comme soldats ou comme esclaves. Le dévouement persévérant des médecins militaires a vaincu ces défiances, et le chiffre des enfants vaccinés pendant l'année 1851 a atteint une certaine importance. Il est : pour la province d'Alger,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

de 1695; pour la province d'Oran de 453, et de 109 pour la division de Constantine. Ainsi, dans le cours d'une seule année, 2,257 jeunes enfants arabes ont reçu le bienfait de la vaccine. Les épidémies de petite vérole qui ont sévi dans plusieurs localités ont été une occasion de prouver l'excellence de l'inoculation comme moyen préservatif. Les répugnances et les préjugés cèdent devant des faits aussi concluants.

Quelques tribus, moins soumises à l'empire des préjugés nationaux, amènent leurs femmes aux consultations et consentent à ce qu'elles soient visitées par les médecins. C'est là certes un grand triomphe remporté par la science et par la dignité de la conduite de nos praticiens. Les malades les plus gravement atteints sont admis dans les hôpitaux militaires lorsqu'on peut surmonter leurs antipathies à cet égard. De ce côté, encore, le résultat obtenu en 1851 est appréciable. On compte dans la province d'Alger 657 admissions ayant entraîné 14,749 journées d'hôpital; à Oran le nombre des journées est de 4,083 pour 268 admissions; à Constantine il y a eu 478 malades admis et 8,568 journées. C'est, pour la totalité de l'Algérie, 1,403 admissions et 27,400 journées d'hôpital. Le nombre des bureaux arabes où se tiennent les consultations étant de 35, on trouve comme moyenne que chaque bureau arabe a reçu 385 malades à sa consultation et a pu en faire entrer 40 à l'hôpital militaire. La moyenne des journées d'hôpital pour chaque malade a été de 19 jours et une fraction. On n'a pas fait connaître la proportion des décès et des guérisons.

Conclusion. — Les divers documents que nous venons de soumettre à nos lecteurs sont, comme on le voit, encore bien incomplets; mais, tels qu'ils sont, ils témoignent hautement en faveur des efforts que fait l'autorité française pour introduire l'ordre et la régularité dans l'administration des tribus arabes. Ils font connaître surtout l'esprit bienveillant et civilisateur qui préside à nos rapports avec les indigènes. Quand on compare la situation de ces populations au moment où la France les a rangées sous sa domination à leur état actuel, on ne peut se refuser à admettre que de grands progrès ont été réalisés. Il en ressort un autre enseignement, non moins encourageant, c'est que le peuple arabe, malgré le fanatisme des marabouts, malgré les préjugés des masses ignorantes, malgré l'opposition radicale qui sépare ses mœurs et ses habitudes de notre état so-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

cial, est cependant susceptible de recevoir la civilisation et de se rapprocher du but que la France poursuit en Algérie. Il est encore bien loin d'être arrivé au point où nous le désirerions pour la pacification complète du pays, pour la sécurité de nos entreprises de colonisation et pour le développement de la prospérité de cette France transméditerranéenne. Mais la voie est ouverte; les premiers obstacles ont été franchis; on a trouvé un bon système de gouvernement; il ne s'agit plus que de persévérer et d'améliorer.

La meilleure garantie que nous possédions pour ce succès futur, est dans l'excellente institution des bureaux arabes. L'intelligence, le zèle, l'activité, le dévouement des officiers auxquels est confiée la tâche difficile d'administrer les tribus, permettent les espérances les mieux fondées pour l'avenir. Ceux qui désespèrent de pouvoir modifier le caractère et la constitution sociale du peuple arabe, n'ont qu'à comparer la situation actuelle avec celle de l'année 1840. Il faudrait être injuste et aveugle pour ne pas reconnaître que la force de nos armes, secondée par un gouvernement intelligent et bienveillant, nous a déjà fait remporter des victoires importantes contre le fanatisme et l'état anarchique des musulmans. Comme conclusion, nous dirons avec confiance qu'il n'est plus nécessaire de rêver l'extermination ou toute autre mesure impitoyable, pour assurer notre domination. Les échecs partiels que nous éprouvons dans notre administration ne peuvent plus nous pousser à des actes de vengeance sommaire contre toute une population. La sévérité toujours de mieux en mieux éclairée par la justice, l'adoption de procédés administratifs toujours plus appropriés au peuple vaincu, la protection judicieuse de tous les intérêts et de tous les sentiments respectables, l'esprit de suite dans nos entreprises, la confiance enfin dans le génie civilisateur de la France, sont des moyens plus efficaces pour nous donner le succès contre l'ignorance, la misère et les passions brutales et violentes que nous avons à combattre. Grâces à Dieu! ce n'est pas en plein dix-neuvième siècle, après les grandes époques de Louis XIV et de l'empire, que la France se verra réduite à abjurer ses traditions de conciliation et d'humanité, pour demander des règles de gouvernement au sombre génie qui inspira la politique des rois d'Espagne, contre les Arabes établis dans la Péninsule!

P. DU BOULERY.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

DES CHEVAUX ÉGYPTIENS

RACE ANCIENNE ET MODERNE.

DONKOLAWI.

On a beaucoup discouru sur la patrie du cheval, sans pouvoir prouver de quelle contrée ce bel animal est originaire. Quelques écrivains, influencés par la renommée de l'antique civilisation de l'Égypte, frappés des scènes militaires sculptées sur les palais de Thèbes, ont avancé que le cheval était né dans la vallée du Nil, et que les conquêtes des Pharaons l'avaient répandu dans tout l'ancien monde. Cette assertion, propagée sans examen et sans critique, mérite qu'on la réfute, parce qu'elle est contraire à tous les renseignements que fournissent les monuments égyptiens.

L'histoire de ce vieux peuple se divise en trois grandes périodes : — la première, ou la monarchie primitive, dure depuis Menès, son fondateur, jusqu'à l'extinction des rois de la douzième dynastie, époque de l'invasion des Pasteurs ou Hyksos; — la domination de ces conquérants asiatiques sur l'Égypte forme la deuxième période; — enfin, leur expulsion, qui ouvre une nouvelle ère de prospérité sous les rois de la dix-huitième dynastie, compose la troisième époque; elle offre bien des phases diverses, mais n'amène pas de

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

grands changements dans les destinées du pays jusqu'à l'invasion d'Alexandre.

Sur les monuments de la première période, tels que les hypogées de Memphis, de Syout, de Béni-Ḥassen, de Koûm el-Aḥmar, etc., l'armée n'est composée que de fantassins : les uns, véritables soldats de ligne, sont armés d'une cuirasse, d'un bouclier, d'une lance et d'une hache; les autres forment des troupes légères, composées de compagnies de frondeurs, d'archers et d'autres soldats portant la *harpé* ou l'épée. Sur ces monuments, aucun bas-relief, aucune peinture ne représente des chevaux, des cavaliers ou des chars de guerre, et tout porte à croire que le cheval, ce fier et vigoureux auxiliaire de l'homme, ne fut connu des Égyptiens qu'à la fin de la douzième dynastie, par suite des campagnes des Osortasen en Asie. Mais ces aventureuses expéditions amenèrent de funestes représailles, elles enseignèrent aux hordes asiatiques le chemin de l'Égypte, et préparèrent la domination des Pasteurs. Ces hordes qui donnèrent lieu, chez les Grecs, à la fable des centaures, durent produire chez les Égyptiens une panique semblable à celle que les cavaliers espagnols causèrent, il y a trois siècles, dans le Nouveau-Monde. C'est, sans aucun doute, avec les Pasteurs que le cheval apparut et se naturalisa dans la vallée du Nil. Tous les monuments qui datent de l'expulsion des Hyksos, nous présentent des scènes militaires où les chevaux et les chars de guerre jouent le principal rôle et déterminent des changements notables dans la tactique militaire des Égyptiens.

Une minutieuse étude des monuments pharaoniques m'a permis de tracer un tableau historique des accroissements successifs de la faune et de la flore nilotiques durant toute la période des rois autocthones. On ne rencontre jamais, comme je l'ai dit, des représentations de chevaux, sur les peintures ni sur les bas-reliefs pharaoniques, avant l'invasion des Pasteurs. Cette assertion me semble incontestable et assez intéressante pour mériter quelques développements. On pourrait objecter que le cheval devait être aussi bien connu que le chameau dont on ne voit jamais l'image sur les monuments. La Bible dit positivement que parmi les présents offerts au patriarche Abraham par le Pharaon, il y avait des chameaux. Et l'on ne peut douter que les Égyptiens ne l'aient connu avant cette époque par leurs expéditions en Asie. Mais Abraham vint en Égypte à la fin du règne des

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Pasteurs, et c'est d'un roi de cette race qu'il reçut des présents. Il est probable que ces animaux étaient fort rares sur les rives du Nil, que les Égyptiens n'y attachaient pas une grande importance, ou qu'ils les considéraient comme immondes. Si le chameau avait été acclimaté sous la domination des Hyksos, il se serait répandu dans l'Afrique occidentale, soit par l'expédition de Tahraka, soit par celles des Ptolémées, et les écrivains romains en auraient certainement parlé à propos de la Numidie. Tout concourt à prouver, au contraire, que le chameau se répandit fort tard en Afrique, où son acclimatement a produit une révolution sociale, en y portant de nouvelles populations à travers des déserts infranchissables.

Si le cheval eût été indigène dans la vallée du Nil, les Égyptiens, qui avaient divinisé les animaux et les plantes les plus remarquables de leur pays, n'auraient pas manqué de donner à un de leurs dieux le tête du fier et fougueux quadrupède qui partageait avec les hommes les dangers des combats. S'ils ne lui ont pas élevé des autels, c'est qu'ils avaient en horreur les peuples auxquels était due l'importation de ce bel animal; s'ils n'ont pas institué des sacrifices de chevaux comme les *assouame'dha* des Hindous (1), c'est que la chair en était prohibée sans doute par suite de la haine invétérée que les mœurs des Hyksos avaient laissée parmi les Égyptiens. Néanmoins, ils faisaient tant de cas des chevaux, qu'ils ne les employaient jamais aux travaux de l'agriculture, et, excepté dans un petit bas-relief du temple de Ḳons, à Karnac (2), jamais on ne voit de chevaux attelés à la charrue.

Après le départ des Pasteurs, les Égyptiens s'occupèrent beaucoup de la race chevaline. On voit parmi les tributs qu'apportent divers

---

(1) Le sacrifice du cheval, l'assouame'dha, est un des plus anciens dont fassent mention les livres hindous. Il était considéré comme très-efficace et avait toujours lieu en l'honneur de la trinité hindoue. L'*agin-akberi* dit que les rois de l'Inde, avant d'entrer en campagne, célébraient un assouame'dha. Il ajoute, et plusieurs passages des Pouranas le confirment, que ce sacrifice offert cent fois donne droit au trône du ciel.

Dans d'autres sacrifices connus sous le nom de *bali-dava*, les Hindous sacrifiaient également des chevaux, mais au lieu d'être brûlée sur l'autel, la chair de ces animaux était offerte crue aux dieux.

(2) Prisse d'Avennes, *Monuments égyptiens*, etc., 1 vol. in-folio. Paris, 1847. — pl. XXXV, fig. 2.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

peuples conquis par Thoutmès III, de la dix-huitième dynastie, des envoyés d'une nation asiatique, probablement de la Mésopotamie (1), qui amènent des chevaux, un chariot, un éléphant, un ours, etc. On dirait que déjà les anciens Égyptiens avaient compris l'utilité du croisement des races.

Les chevaux égyptiens, à en juger par les bas-reliefs et les peintures, étaient d'une taille élevée comme les chevaux niséens des plaines de la Médie dont parle Hérodote. Ils avaient le col effilé, l'encolure rouée, le garrot élevé, les jambes longues et minces, les pieds petits, la queue longue et bien fournie. Les couleurs sous lesquelles on les représente constamment indiquent que les robes blanche, bai clair et pie étaient les plus communes. Cette race élevée et vigoureuse s'est conservée dans la haute vallée du Nil, et se rencontre encore quelquefois en Égypte, où elle est connue sous le nom de donḳolawî, c'est-à-dire de la province de Donḳolah, en Nubie.

Les soins que les Égyptiens apportèrent à l'élèvement du cheval le multiplièrent en peu de temps. Outre le nombre requis pour l'entretien de l'armée et l'usage des particuliers, beaucoup de chevaux étaient vendus à des marchands qui visitaient le pays pour en exporter dans les contrées environnantes, tant ils étaient estimés. Salomon en acheta au prix de 150 *shekels* d'argent chacun (2).

Avec le cheval, les Égyptiens adoptèrent les chars de guerre asiatiques : ils n'y firent aucune amélioration importante, et les modifièrent seulement suivant le goût et l'élégance qu'ils mettaient en toute chose. Chaque char à deux roues, ouvert par le fond et attelé de deux chevaux, était monté par un combattant armé d'un arc, de flèches, de javelines ou d'une hache : il avait, à sa gauche et debout comme lui, un cocher chargé de gouverner les chevaux et souvent de le protéger avec un énorme bouclier. Le timon était relié au corps du char par un fort tirant, qui le soutenait au point où il se recourbe pour passer entre les flancs des chevaux. L'essieu était placé à l'extrémité de la plate-forme, de sorte que les chevaux supportaient un

(1) Sur l'obélisque de Constantinople et dans une inscription du palais de Karnac, Thoutmès III se glorifie d'avoir porté ses frontières jusqu'aux extrémités du monde, et ses habitations fixes, ses établissements permanents jusqu'en Mésopotamie.

(2) Voy. 1, *Rois*, X, 28, 29. — 2, *Chroniques*, IX, 28.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

poids considérable : le corps du char portait à vif sur l'essieu, ce qui rendait ce véhicule fort incommode et fatigant. C'était là cependant l'équipage de guerre des héros égyptiens comme des héros d'Homère, et l'on ne comprend pas comment ces deux peuples se sont servis si longtemps de chars au lieu de cavalerie. Il est impossible, du reste, de se faire une idée de la légèreté de ces chars, sans recourir aux images ou plutôt à l'examen du frêle véhicule. Le musée de Florence en possède un qui est parfaitement conservé.

Le mode d'attelage était bien mieux combiné. Les chars étaient tirés par des chevaux attelés de front à un joug en forme d'arc, fixé par une cheville à l'extrémité du timon. Le harnais se composait d'une sellette garnie d'un double quartier en étoffes de diverses couleurs, et qui, placée obliquement au-dessous du garrot, était maintenu dans cette position par un large poitrail, par une sous-ventrière et par une espèce de martingale qui réunissait ces deux pièces. Une courroie passée par-dessus la tête du cheval, descendait des deux côtés, et, se partageant en deux lanières, allait soutenir le mors, sans barres, auquel s'attachaient un bridon et des guides. Le bridon était arrêté au-dessus de la sellette, tantôt par une boucle, tantôt par une cheville saillante et façonnée parfois en col de cygne. Au-dessus de ce point d'attache, on voit souvent, aux chevaux des Pharaons, une boule dorée dont l'usage est assez difficile à déterminer. Quant aux guides, après avoir traversé une anse fixée au bout de la sous-ventrière, elles vont se rendre dans la main du conducteur ou s'enrouler avec le bridon autour de son corps. A ce harnachement, qui est commun à tous les chars civils ou militaires, se joignent des ornements et des caparaçons très-variés, très-riches pour les chevaux qui traînent le char royal.

Le témoignage unanime des tableaux militaires, peints ou sculptés à diverses époques sur les monuments de la vallée du Nil, prouve qu'il n'y eut point en Égypte de troupes de cavalerie proprement dite. L'usage de monter et de guider des chevaux ne pouvait être inconnu, néanmoins on ne l'adopta point. On a bien remarqué, dans deux ou trois bas-reliefs historiques, un homme à califourchon sur un cheval lancé au galop; mais dans un de ces tableaux, le cavalier monté à poil est un courrier, portant, en toute hâte, une missive qu'il tient dans sa main; dans l'autre scène, les cavaliers sont des étrangers, des ennemis : l'un est un fuyard cherchant son salut dans la vitesse

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

d'un cheval désharnaché, sur lequel il s'est jeté à l'imprévue; l'autre cavalier, traversé par une flèche que son bouclier n'a pu parer, essaye encore de fuir sur un cheval lancé à toutes jambes. Ainsi les bas-reliefs historiques observés jusqu'ici dans la vallée du Nil prouvent que les troupes de cavalerie furent inconnues en Égypte, et n'entrèrent pas dans la composition de l'armée durant toute la période pharaonique. Hérodote, qui voyageait dans ce pays 460 ans avant l'ère vulgaire, ne parle point de soldats à cheval. Lorque Psammétique prit à son service des troupes ioniennes et cariennes, qui couraient la mer et furent forcées par les vents d'aborder en Égypte, il est certain qu'elles n'avaient point de cavalerie. Quelques années après, lors de la révolte des soldats égyptiens (liv. II, CLXII), Hérodote nous dépeint le chef des rebelles, Amasis, recevant à cheval, et d'une façon fort incongrue, l'envoyé d'Apriès; mais, à cette époque, les usages et les mœurs des Grecs commençaient à s'introduire en Égypte. Revenons à l'antiquité pharaonique.

La Bible, cette tradition antique et révérée, semble contredire le témoignage des monuments : voyons s'il est possible de la faire concorder avec ces derniers.

Au chap. XIV de l'Exode, Moïse raconte la marche des Israélites à leur sortie d'Égypte et le passage de la mer Rouge. Aussitôt que Pharaon fut informé que les Hébreux avaient pris la fuite, il fit atteler son char de guerre, et se fit suivre de tout son peuple; il emmena six cents chariots choisis et toute la *cavalerie* de l'Égypte et les chefs sur eux tous (1). Les Égyptiens se trouvèrent bientôt près du camp d'Israël, au bord de la mer, et tous les CHEVAUX DES CHARIOTS de Pharaon et son armée s'arrêtèrent à Pi-Hahiroth. Puis, poursuivant les Israélites sur le lit de la mer, qu'ils viennent de traverser à pied sec, le Pharaon s'y engage avec tous ses chevaux, ses chariots et sa cavalerie, qui furent enveloppés par les flots et périrent tous.

Cette mention de cavalerie égyptienne, fréquemment répétée dans la Bible, n'infirme cependant pas l'autorité des monuments, et, en recourant aux textes originaux, on y trouverait plutôt indiqués les chevaux et les chariots de Pharaon que des cavaliers et de la ca-

(1) Flavius Josèphe donne aux Égyptiens poursuivant les Hébreux : 600 chars, 50,000 cavaliers et 200,000 fantassins. Il y a dans ce passage une exagération que réfute la tradition sacrée.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

valerie proprement dite. Rosellini (*Monumenti civili*, tomo III) a très-bien discuté ce point de critique historique et prouvé que le mot פרש ou פרשיו, employé par Moïse ou l'auteur de la narration, n'exprime nullement des *chevaux montés par des cavaliers*, mais seulement des *chevaux harnachés*; ce qui doit s'entendre des chevaux préparés pour les chars et aussi des chevaux de rechange. Avec cette modification dans la signification des mots, la tradition historique ne sera plus contredite par les monuments qui, soit antérieurs, soit postérieurs à Moïse, rendent constamment le même témoignage contre l'usage des corps de cavalerie dans l'armée égyptienne. Du reste, les textes hiéroglyphiques désignent toujours par tenthetôre, mot à mot *chevaux combattants*, les soldats montés sur des chars (1). Ainsi, dans le dénombrement de l'armée des Schéta (Scythes, Bactriens) sur une des murailles du palais de Karnac, il est dit que cette armée s'élevait à *deux mille cinq cent soixante chevaux*, évidemment pour désigner un pareil nombre d'hommes montés sur des chars de guerre, puisqu'on ne remarque aucun cavalier dans ce tableau. Le texte hébreu de la Bible et les légendes hiéroglyphiques des bas-reliefs militaires se servent, comme on le voit, des mêmes expressions. Tout concourt à prouver que dans la haute antiquité, soit chez les Égyptiens, soit chez les peuples asiatiques, la cavalerie proprement dite n'était pas en usage dans l'armée.

CHEVAUX NUBIENS OU DONKOLAWI.

Le Donkolah, province de la haute Nubie, est renommé pour sa race de chevaux, race supérieure à celle qui est employée aujourd'hui en Égypte, sinon pour la beauté, au moins pour la taille et l'ossature. Les Nubiens prétendent qu'elle est originaire du Hédjâz; mais cette espèce est différente de toutes celles que produisent l'Arabie et l'Afrique (2). Il est incontestable, pour quiconque a étudié les monuments pharaoniques, que c'est l'ancienne race égyptienne qui, pen-

(1) Voy. Salvolini, *Campagne de Ramsès contre les Schéta*, page 73.

(2) Le cheval abyssinien diffère aussi du donkolawi, et le nom qu'il porte dans presque tous les dialectes est *faras*, mot arabe qui indique assez son origine. Cependant, on assure qu'il existe encore au Sud une race forte et de belles propor-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

dant une longue suite de générations, s'est conservée jusqu'à nos jours dans la haute vallée du Nil.

Les chevaux donḳolawî ont la taille élevée (depuis 5 pieds et demi jusqu'à 6 pieds de hauteur), la robe noire, bai clair ou pie; la tête longue et busquée, type commun aux vaches et aux moutons de ce pays; la face assez belle et intelligente; l'encolure mince et rouée, rarement droite; le garrot élevé; les flancs larges; la poitrine généralement resserrée; les jambes longues et un peu grêles; enfin des balzanes haut chaussées aux quatre jambes ou à deux. Le donḳolawi est froid dans ses allures, et a besoin d'être mis en train peu à peu; du reste, il a du brillant, des mouvements agiles, nerveux et élastiques; il est très-sobre, montre une grande patience à supporter la fatigue, beaucoup de docilité et d'attachement pour l'homme.

Ces chevaux sont nourris pendant dix mois de l'année avec du doura (le sorgho, *sorghum vulgare*), dont les feuilles sèches sont aussi employées en guise de paille hachée et de foin. Ils boivent assez fréquemment du lait de buffle ou de chamelle, ce qui les maintient vigoureux. Au printemps, on leur donne de jeunes pousses d'orge, ou on les met au pâturage, pendant plusieurs semaines, dans un champ d'orge verte.

Les Nubiens prennent peu de soin de leurs chevaux. Le pansage n'a lieu que quand le besoin s'en fait impérieusement sentir. Ils n'emploient point l'étrille, se contentent de bouchonner, et dans la belle saison de baigner fréquemment leurs chevaux. Avant de les faire courir, ils ne négligent jamais de leur laver les narines, les cuisses, la croupe et la queue; dans leurs longues marches, lors même que l'eau est rare, ils répètent souvent ces ablutions, qu'ils considèrent comme un des meilleurs toniques.

C'est à Berber que l'on rencontre le plus de chevaux donḳolawî. Chaque famille aisée en possède un ou deux, et ils étaient beaucoup moins rares avant la conquête de Moḥammed Alî. La guerre d'extermination du Defterdar-Bey a anéanti toute la cavalerie chakîeh, et partant presque toute la race chevaline du pays. Les Nubiens montent

---

tions à l'état sauvage. Ce fait nous aiderait à comprendre comment un ancien roi éthiopien, Cyrtacus, a pu entrer en Égypte à la tête de 100,000 chevaux.

Un soldat de Kafa, qui avait voyagé sur la frontière de Dokko, disait à M. d'Abbadie, qu'il y avait au delà de ce pays une vaste étendue de plaines où paissaient des chevaux sauvages.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

de préférence les étalons, et rarement des juments. A Donḳolah, les chevaux sont très-bons, très-rapides, et les habitants s'en servent pour la chasse des esclaves comme pour la chasse des girafes et des autruches; mais aussitôt qu'ils quittent le sol natal, ces chevaux perdent, dit-on, la plupart de leurs qualités, et finissent par manquer complétement de fonds.

Les selles en usage chez les Nubiens ressemblent à celles qui sont usitées dans les environs de Bagdad et connues en Égypte sous le nom de baṛdâdî. Elles en diffèrent seulement en ce que le pommeau est assez long et recourbé en cou de cygne, comme les selles des dromadaires du pays. Lorsqu'ils se préparent à une expédition militaire, les Nubiens couvrent le dos, les flancs, le cou et la poitrine de leurs chevaux avec les pièces d'une étoffe de laine ouatée et matelassée, de manière à former une cuirasse impénétrable au sabre ou à la lance. Cette espèce de couverture se nomme lebs, vêtement.

Les chevaux donḳolawî ne sont pas appelés ḥoçan, comme en Égypte, mais ḥafer, mot dont je crois retrouver l'étymologie dans le Copte ḥethor, ce qui prouverait assez l'origine de cette race chevaline.

Les étalons pur sang sont fort estimés dans le pays et se payent très-cher : ils valent depuis cinq jusqu'à dix esclaves, ou, en d'autres termes, de 15 à 40 *douros*, c'est-à-dire de 90 à 240 francs (1). Du temps des Mamelouks, les donḳolawî étaient assez recherchés au Kaire, et un bon cheval de cette race valait de 3 à 4,000 piastres égyptiennes (de 750 à 1,000 fr.). — Moḥammed Alî en envoya un en présent au Grand-Seigneur : il fut acheté la somme de 750 colonates (4,500 fr.). — Mais après la conquête de la Nubie par le pacha, ces chevaux devinrent assez communs au Kaire, et eurent pendant quelque temps beaucoup de vogue.

Les donḳolawî ne réussissent pas, dit-on, dans les climats froids, et, même au Kaire, ils dépérissent. La vigueur remarquable dont ils font preuve dans leur pays les abandonne dès qu'ils ont séjourné quelque temps dans la basse Égypte. Cette dégénération, dont on n'a pas recherché la cause, était si évidente que le gouvernement égyptien fut obligé, peu après l'organisation de la cavalerie régu-

(1) Le douro ou colonate espagnol vaut 6 fr.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

lière, de réformer tous les chevaux nubiens qu'il avait admis dans les régiments. On reproche aussi aux donḳolawî beaucoup de faiblesse dans l'avant-bras, une poitrine étroite et un manque de substance au-dessus des flancs et des côtés. On a essayé au haras de Choubrâ, près du Kaire, de les croiser avec des juments du Nedjd; ils ont donné de très-beaux produits, mais de peu de valeur. Néanmoins cette expérience, faite sans discernement, sans soins, sans précautions hygiéniques, ne nous semble pas assez décisive pour faire rejeter l'emploi du cheval donḳolawî dans nos haras. Ce n'est pas toujours à la première génération qu'on obtient des produits d'une valeur réelle, mais souvent en les croisant de nouveau, et tous les essais de ce genre exigent autant de patience que de persévérance. Si l'on voulait renouveler cette tentative, on trouverait facilement en Nubie quelques individus exempts des défauts que nous venons de signaler, bien corsés, d'une valeur et d'un mérite incontestables, et dont l'importation pourrait être avantageuse dans nos haras d'expériences.

CHEVAUX ÉGYPTIENS.

Quant à la population chevaline qu'on rencontre aujourd'hui dans la basse et la moyenne Égypte, c'est un mélange de toutes les races introduites dans ce pays depuis les conquêtes des Arabes. Ces éléments ont si profondément modifié l'ampleur et la forme de l'espèce pharaonique, qu'elle n'a plus rien du cachet primitif.

Les chevaux égyptiens, à vrai dire, ne présentent pas une race bien définie; ils ont été produits au hasard dans les plus mauvaises conditions et n'ont pas conservé des formes et des qualités particulières qui puissent se reproduire d'une manière stable. Nous allons essayer cependant d'indiquer les caractères généraux de cette race.

Le cheval égyptien est d'une taille au-dessus de la moyenne; il a des formes épaisses et arrondies. Sa tête est carrée, longue et pesante; ses oreilles sont larges et généralement mal attachées; ses yeux petits, mais expressifs; le nez est terminé en biseau et les narines aplaties; son encolure renforcée est ordinairement droite et quelquefois rouée; le poitrail est large; le garrot généralement peu prononcé; la croupe avalée; le ventre développé; le jarret et les genoux sont forts; les pieds évasés; enfin, les crins de la queue et de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

la crinière gros et abondants. Il n'est pas rare que ces chevaux aient les jambes de devant trop basses, le corps trop court, la tête et la croupe du mulet, mais ces défauts rentrent dans le type syrien dont l'espèce a beaucoup contribué à former la race chevaline de l'Égypte moderne.

Les couleurs de la robe sont le bai clair, le bai brun, le gris sale; le blanc n'est pas commun et il est très-recherché, parce que c'est la couleur des princes; de toutes les robes, le noir est la plus rare.

Les Turks comme les anciens Mamelouks aiment beaucoup ces gros chevaux à l'épaisse et courte encolure, à l'abdomen volumineux, à l'allure fière et majestueuse, et prétendent que pour la guerre ils secondent mieux les charges impétueuses, qu'ils offrent plus de résistance, plus d'énergie que ceux qui viennent d'Arabie et de Syrie; enfin, qu'ils vont sans peur partout où l'on veut. « C'est avec un cheval égyptien, disent les maquignons de la place de Roûmelîeh, que Amîn Bey sauta les murs de la citadelle du Kaire. — Nous avons encore des chevaux de cette race — mais où sont les cavaliers? »

Cette hâblerie se rapporte à un fait fort connu au Kaire. En 1811, lors du massacre des mamelouks dans la citadelle, un des principaux chefs, le frère du célèbre Moḥammed Bey l'Elfy, voyant l'impossibilité d'arrêter la fusillade meurtrière des Albanais, chercha son salut dans la fuite. Il lança son cheval, franchit les parapets et tomba d'une hauteur de cinquante à soixante pieds dans la place de Roumelîeh. Le cheval fut écrasé : le bey plus heureux, quoique tout meurtri, se confia à plusieurs Arabes qui le sauvèrent. Il fut le seul qui échappa. On montre encore l'endroit où ce saut extraordinaire a eu lieu.

Les chevaux égyptiens sont doux, dociles, et généralement assez vifs. Quand ils s'animent, les veines s'enflent, les narines se dilatent, les yeux brillent, leurs mouvements sont pleins de fougue et d'éclat, mais leur force est bientôt épuisée; ils manquent d'haleine, et ne peuvent fournir une longue carrière. L'empâtement des formes, le peu d'aptitude à la course, de résistance aux fatigues, sont bien moindres chez les chevaux de bédouins campés dans la vallée du Nil. Ces animaux vivent avec les nomades dans une société plus intime qui adoucit leurs mœurs, développe leur intelligence et provoque des soins assidus qui n'existent pas ailleurs.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Les Égyptiens traitent leurs chevaux avec beaucoup de douceur, mais la manière dont ils les élèvent et dont ils les nourrissent n'est pas très-propre à obtenir une race remarquable.

Quelques jours après la naissance, les poulains suivent les mères partout où les maîtres chevauchent, mais ces derniers ont toujours soin de s'arrêter fréquemment pour que le nourrisson puisse téter. Sain ou malade, le poulain est sevré à six ou sept mois. Quelque temps après, on enlève des ailes de son nez les cartilages que les Égyptiens considèrent comme un os très-nuisible. Ils excisent également le corps clignotant de l'œil, afin de leur rendre la vue plus perçante. On donne très-peu d'aliments aux poulains jusqu'à l'âge de deux ans, ce qui gêne leur croissance et les prédispose à plusieurs maladies.

Pendant sept ou huit mois de l'année, depuis la fin de mai jusqu'en janvier ou février, on donne uniquement aux chevaux de l'orge et de la paille hachée. La ration d'orge est de 10 à 11 livres par jour; la paille est renouvelée au fur et à mesure qu'elle disparaît. Lorsque l'orge manque, les Égyptiens y substituent du maïs, et quelquefois quand les chevaux sont affaiblis ou d'un tempérament lymphatique, ils leur donnent des fèves (*faba sativa*, Lin.).

Depuis le mois de janvier ou de février jusque vers la fin de mai, on nourrit les chevaux avec du trèfle blanc à l'écurie ou dans les champs. Lorsque cette plante manque, on la remplace par le fenu grec. Pendant que les chevaux sont au vert, ils restent attachés jour et nuit par les quatre pieds dans une inaction complète; le pansement même est supprimé, et ils acquièrent en peu de temps un embonpoint considérable. L'usage prolongé de cette alimentation aqueuse détériore l'organisme animal; les chevaux qui y sont soumis deviennent très-faibles; et si au retour du pâturage, on ne leur ménage aucune transition du vert au sec, si on les monte immédiatement après leur rentrée, ils suent très-vite, bronchent à chaque pas et tombent facilement. Il faut les nourrir au sec pendant plus d'un mois pour réparer l'action débilitante de ce régime. Cette précaution est indispensable; et si on la néglige, on ruine les chevaux. On comprend les fâcheuses conséquences d'une pareille coutume, mais les Égyptiens et les Turks recherchent avant tout des chevaux gras, potelés, et ne songent guère à la dégénération du cheval et aux préjudices qu'ils causent à leurs montures. L'usage du vert est préconisé par tous les cavaliers; ils

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

croiraient leurs chevaux perdus s'ils ne leur donnaient pas d'herbe, et assurent qu'un cheval qu'on en prive devient aveugle.

Les Égyptiens estiment trop leurs chevaux pour les employer aux travaux de l'agriculture; ce bel animal n'est pour eux qu'un objet de luxe et d'utilité secondaire. Ils montent généralement leurs chevaux dès l'âge de deux ans; la durée de la vie moyenne est de dix-huit ans. Les indigènes préfèrent la jument au mâle; c'est le contraire chez les Turks. Les Égyptiens ont parfois en commun une seule jument : chacun des associés possède un tiers ou un quart de la portée du ventre de la bête; ils en vendent les produits, partagent les bénéfices, ou à tour de rôle, ils en prennent les poulains.

Les connaissances hippiatriques des Égyptiens se bornent à fort peu de choses. Osmanlis et indigènes ignorent l'âge d'un cheval après huit ans. Ils savent distinguer par l'ensemble le beau du laid, les chevaux de race des chevaux de moulin, mais ils sont incapables de se former un jugement sain sur l'effet qui doit résulter de telle organisation ou d'une disposition particulière des membres. Des traditions reçues comme des oracles, des signes réputés heureux ou néfastes déterminent la valeur d'un cheval. C'est tout d'abord aux épis que forme le poil qu'ils regardent, puis aux taches du chanfrein, aux marques particulières et enfin aux variétés de couleur dans la robe. Les Arabes ont fait de tous ces accidents l'objet d'une étude minutieuse et de règles d'autant plus importantes, qu'ils croient y trouver le pronostic des événements que le destin réserve au cheval et à son maître. Tout connaisseur doit savoir couramment les prétendues prophéties de Mahomet concernant les chevaux (1).

Les Égyptiens comme les Turks estiment beaucoup les chevaux qui ont les trois pieds blancs. Ils disent qu'un cheval quelconque qui a une balsane blanche vaut 500 piastres (2): deux balsanes, 1,000 p.; trois 10,000 p. — Les quatre pieds marqués de même ne valent pas 100 piastres; c'est un cheval qui porte le linceul de son cavalier.

La médecine vétérinaire des Égyptiens consiste dans des pratiques

(1) Nous avons donné, dans un des numéros de cette *Revue*, la liste et l'emplacement des épis considérés par les Orientaux comme des signes favorables ou funestes. Voy. *Revue Orientale*, tome I, p. 98 et suiv.

M. le général Daumas, dans son intéressant ouvrage sur *les chevaux de Sahara*, a aussi consacré quelques pages à ce curieux enseignement des Arabes.

(2) 125 fr. - 1 piastre vaut environ 20 c.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

routinières qui ne se sont pas améliorées au contact des hommes de l'art que le pacha avait fait venir d'Europe. Les Arabes comme les Turks attribuent la plupart des maladies au mauvais œil, à des causes surnaturelles, et essayent de guérir leurs chevaux au moyen de remèdes empiriques ou d'amulettes dont le nombre est infini. Pour détourner le funeste effet de l'*occhiatura*, ils suspendent au cou de leur monture une double défense de sanglier réunie en forme de croissant. Ils placent des porcs ou des sangliers dans leurs écuries pour recevoir l'impression du mauvais œil ou l'invasion du farcin.

Le saîs bachî (palefrenier en chef) de Tâher Pacha m'a assuré avoir guéri plusieurs chevaux attaqués de coliques et de dyssenterie en leur écrivant en caractères arabes ces deux mots syriaques — Lemak-Findjal — sur les quatre fers, ou à défaut sur la sole même.

On ne ferre point les chevaux dans les campagnes, et ils marchent partout sans que l'ongle éprouve d'altération. La ferrure n'est point nécessaire en Égypte, où elle n'a été mise en pratique que par les Turks, qui en ont introduit l'usage dans les villes et dans l'armée. Les chevaux non ferrés ne sont pas sujets aux maladies de pied, tandis que les autres en sont fréquemment atteints. La ferrure se met toujours à froid. Chez eux, la chaussure est faite pour le pied, et non la sole pour le fer, comme chez nous.

La manière dont les Égyptiens et les Turks dressent leurs chevaux répond aux services qu'ils en attendent. Les seules allures sont le pas et le galop. Ils ne leur apprennent aucune des évolutions du manége. Les chevaux sont dressés dans une cour, dans une place étroite où on les lance à plein galop contre les murs jusqu'à ce qu'ils puissent tourner sur eux-mêmes comme sur un pivot, ou ce qui est plus difficile, s'arrêter court sur les jambes de devant. Cette façon de les arrêter brusquement au milieu de la course la plus rapide les ruine bientôt et leur ôte tous leurs moyens. Après cet exercice, on leur enseigne à galoper en cercles resserrés, à partir du repos en plein galop, comme une gazelle qui bondit; puis, pour terminer leur éducation, on leur apprend à ne pas craindre les atteintes des djérids, ni les coups de carabine ou de pistolets tirés entre leurs oreilles ou devant leurs yeux. En peu de temps ils sont rompus et dressés à toutes sortes de manœuvres, extrêmement importantes dans les combats individuels. Les Turks et les Égyptiens pratiquent journellement ces exercices en s'amusant à lancer le djérid; il en résulte que tous leurs chevaux acquièrent

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

de bonne heure des qualités précieuses en cas de guerre, mais sont épuisés en peu d'années, s'ils n'appartiennent pas à un maître dont la sollicitude sache ménager à tout instant les forces de sa monture.

Tout le luxe des cavaliers consiste dans le harnachement, qui est d'une richesse, d'un goût remarquables, et ressemble beaucoup à celui usité en Europe au moyen âge. Les selles, garnies d'un pommeau et d'un troussequin élevés, donnent aux Égyptiens une grande solidité à cheval. Leur arçon est bien approprié à toutes les conformations d'hommes ou de chevaux; leurs larges étriers protégent admirablement la jambe dans les chutes et en outre, sont très-favorables à l'usage que le cavalier doit faire de ses armes. Infatué des réformes européennes, Moḥammed Alî a fait échanger sans discernement les selles et le mode d'équitation des mamelouks, des Égyptiens, contre notre système français. Les mamelouks possédaient un excellent maniement du cheval et n'avaient besoin que d'un peu d'ordre pour devenir la meilleure cavalerie régulière du monde, comme ils en étaient, au dire de Napoléon, la meilleure cavalerie irrégulière.

Pour corriger certains défauts du cheval qui mord, rue, se cabre, etc., l'Égyptien emploie différents procédés, plus efficaces que la puissance de ses étriers tranchants. Quand un cheval a l'habitude de mordre, on l'excite, puis on lui présente un mauvais gigot sortant du feu : la douleur que l'animal éprouve en saisissant cette viande brûlante le dégoûte de recommencer. Pour corriger le cheval qui se cabre, on se sert d'un procédé très-simple. Un saîs ou palefrenier accompagne son maître en tenant dans chaque main une *bardaque* (alcarazaz) bouchée et pleine d'eau très-froide. Quand le cheval veut s'enlever, le cavalier saisit un de ces vases poreux et le lui brise sur le front. La douleur produite par le choc, la sensation de l'eau fraîche, l'ont bientôt amendé.

Les préjugés que les Égyptiens et les Turks apportent en toutes sortes de choses sont très-préjudiciables à l'élèvement du cheval. Les Turks assurent qu'une jument ne doit être saillie qu'à une époque déterminée de la pleine lune ou lorsque certaine étoile propice à la gent chevaline est à telle hauteur. Ils n'offrent l'étalon à la jument que tous les quarante jours et n'apportent aucun choix dans l'appareillement. Insoucieux de réformer leur race abâtardie, ils ne savent pas tirer parti des étalons ạnézé et nedjdî qu'ils possèdent depuis leurs conquêtes et qui passent avec raison pour les plus beaux chevaux du monde.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Toutes les pratiques égyptiennes, hygiène, nourriture, logement, appareillement tendent à la dégénération du cheval, aussi n'existe-t-il pas en Égypte deux mille chevaux capables de servir dans l'armée. Les seuls qui valent quelque chose sont entre les mains des pachas, qui les gardent. Moḥammed Ạlî essaya d'améliorer la race chevaline et créa à Choubrâ un haras qui renfermait quatre cent cinquante juments des plus belles races du Nedjd et de la Syrie. Dirigé par un Français, cet établissement commençait à donner des produits remarquables quand il fut confié à un directeur turk. En peu de temps il périclita comme tous les établissements européens qui eurent à lutter contre l'ignorance, les préjugés et la paresse des fonctionnaires osmanlis ou indigènes.

Le haras d'Ibrâhîm Pacha comptait aussi environ quatre cents chevaux nedjdî et ạnézé; ceux d'Ạbbâs, d'Aḥmed et de Ḳourchîd Pachas étaient également peuplés d'étalons et de juments de l'Arabie et du Haurân. Ces richesses semblaient devoir assurer à l'Égypte une race très-belle; mais dirigés sans entente, sans soins, ces haras n'ont pas su créer des produits notables, tant est profonde l'ignorance des Égyptiens et des Turks dans tout ce qui se rapporte à la conservation et à la multiplication de l'espèce chevaline.

La race égyptienne, au dire des Arabes, était autrefois très-remarquable. Aḥmed ebn-Touloûn, qui avait doté l'Égypte de tant d'établissements utiles, n'avait pas négligé ceux qui devaient accroître et consolider sa puissance. Cavalier accompli, grand amateur de courses, il avait créé des haras, construit des hippodromes, des manéges, etc. Il possédait, dit-on, plus de vingt-cinq mille chevaux pur sang et d'une race tellement estimée alors, qu'il en envoyait en présent au ḳalif. Ces institutions et ces richesses disparurent avec sa dynastie. Le despotisme sous lequel ont gémi tous les habitants depuis le règne des mamelouks jusqu'aujourd'hui a découragé tous ceux qui auraient pu s'occuper de l'élèvement des chevaux; les mamelouks ne songeaient jamais au lendemain; les traditions se sont perdues, et l'Égypte, qui réunissait les meilleures conditions pour posséder la plus belle race chevaline, est devenue, sous le rapport des ressources hippiques, une des dernières contrées de l'Orient.

PRISSE D'AVENNES.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

DE LA LITTÉRATURE

HINDOUI ET HINDOUSTANI.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE HINDOUIE ET HINDOUSTANIE.

PAR M. GARCIN DE TASSY,

Professeur à l'École spéciale des langues orientales vivantes, membre de l'Institut, etc. (1).

S'il est au monde un pays favorable au développement du génie poétique, assurément c'est l'Inde. Les premiers voyageurs, frappés de la beauté de quelques-unes des provinces de cette vaste péninsule, prétendaient y reconnaître l'Éden de la Genèse, le séjour enchanté d'Adam, le théâtre du premier amour et du premier péché. C'est qu'en effet l'œil étonné n'y rencontrait autrefois que des vallons tapissés de roses et de tulipes; des coteaux ombragés de manguiers et de citronniers; des campagnes si fertiles que l'agriculteur y récolte tous les ans jusqu'à trois moissons des productions les plus diverses; des forêts profondes de bananiers, de cocotiers, de palmiers déroulant au loin leurs arcades mobiles, leurs colonnades légères et formant d'im-

(1) Les deux premiers volumes, forts de 600 pages chacun, ont paru. L'impression du troisième et dernier volume a été retardée par des causes indépendantes de la volonté de l'auteur.

Cet ouvrage, qui a été publié en France sous les auspices du Comité des traductions orientales de la Grande-Bretagne, a été dernièrement traduit en hindoustani, et imprimé à Dehli sous le titre de : *A History of the Urdoo Poets chiefly translated from Garcin de Tassy, by F. Fallon, Esq. and Moonshee Kareem ooddeen.* Dehly, College Press, 1848, petit in-folio.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

menses palais de verdure où se promène fièrement le tigre royal à l'œil de feu, à la démarche superbe; ou bien l'éléphant lourd qui abaisse en passant ou rompt avec sa trompe les faîtes des plus grands arbres. Sur les rameaux flexibles, entrelacés de lianes flottantes, des milliers de singes turbulents se balancent ou bondissent en cassant des noix de coco, et des nuées d'oiseaux amoureux du soleil y étalent avec orgueil la magnificence de leur robe d'or et de saphir. Des groupes d'îles verdoyantes où les cygnes font leur nid, émaillent le cours azuré des fleuves; des bouquets de figuiers, des banyans mariant leurs longues branches d'un bord à l'autre, étendent au-dessus des rivières des berceaux de feuillage qui protégent les bateliers contre les traits ardents du soleil. Autant le luxe inépuisable de la nature pare la surface du sol, autant les trésors de l'art et de l'industrie ornent l'intérieur des villes. Le génie inventif des architectes et des sculpteurs a forcé le bois et la pierre à reproduire, en les embellissant, les formes variées et délicates de la végétation indigène, dont ils ont décoré avec grâce les palais des princes et les temples des dieux. Les habitants de ces brillantes contrées achèvent dignement ce tableau, car leur physionomie présente tous les traits distinctifs de la race caucasique dans son type le plus pur : visage ovale, nez droit, yeux en amande, lèvres arquées, menton rond. Leur teint fortement basané les fait ressembler à des figures de métal et, quand ils se tiennent immobiles, on les prendrait facilement pour de belles statues grecques de bronze ou d'airain. La langue ou plutôt les langues qu'ils parlent (on en compte jusqu'à cent) sont douces comme le climat qu'ils habitent, riches et fécondes comme la nature qui les entoure.

L'histoire littéraire de deux de ces dialectes, écrite par M. Garcin de Tassy, contient les biographies de sept cent cinquante auteurs, accompagnées d'extraits de plus de soixante ouvrages en tout genre, rédigés en vers pour la plupart, car, comme tous les peuples possédant peu de connaissances positives, les Indiens font rarement usage du style *pédestre*, et leurs théologiens, leurs législateurs, leurs philosophes mêmes, revêtent leurs idées d'une forme métrique à l'aide de laquelle elles se gravent plus facilement dans la mémoire des doctes et des *indoctes*. Les nombreux fragments poétiques rapportés par M. de Tassy dans le beau travail que nous venons de citer, roulent sur tant de sujets divers, qu'ils constituent une espèce d'encyclopédie

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

indienne pleine de détails précieux pour l'étude de l'ethnographie orientale. Quant au mérite littéraire de toutes ces compositions, que le savant professeur a le premier révélées au public français, on peut dire qu'il n'est point inférieur à leur intérêt scientifique et historique. C'est une poésie quelquefois étrange, mais toujours originale et souvent profonde et touchante.

Les Indiens n'ont point d'histoire proprement dite; de presque tous leurs héros ils ont fait des dieux ou des demi-dieux, et leurs actions exagérées par l'imagination populaire ont été transformées en contes mythologiques où la vérité est comme étouffée sous les embellissements de la fable. Une pareille disposition du peuple indien ne pouvait qu'être favorable à la poésie, aussi est-ce sur les bords du Gange qu'il faut aller chercher les épopées les plus considérables et les plus merveilleuses qui soient sorties du cerveau inventeur des rapsodes. Le Ramayana et le Mahâbhârata, ont chacun à peu près deux cent mille vers; les Pouranas en ont seize cent mille. Ce sont les annales à la fois guerrières et religieuses de la nation; elle n'en a pas d'autres. L'Inde ne sortira jamais des limbes de l'époque homérique, sa civilisation paraît condamnée à une enfance éternelle. La rêverie, l'extase, la superstition, les mensonges dorés de la lyre y préoccupent encore tous les esprits comme aux premiers âges de la société naissante. Ceux qui savent lire font leur nourriture spirituelle des nombreux romans théologiques dont les dieux de l'olympe indien et surtout Krichna sont les principaux personnages. M. Garcin de Tassy a donné dans le bel ouvrage que nous avons déjà cité de longs extraits d'un de ces livres, le *Prem Sagor* ou vie du dieu Krichna, qui, au point de l'art et même de la philosophie, peut être considéré comme un des monuments les plus intéressants de la littérature orientale. La donnée n'en est pas complétement originale; la plus part des épisodes en sont tirés du dixième livre du Pourana rédigé en sanscrit, et dont M. E. Burnouf avait commencé une traduction qu'une mort cruelle est venue si fatalement interrompre.

La doctrine de Krichna est toute spirituelle, elle promet le salut à la foi qui seule peut vérifier les œuvres, mortes de leur nature. Une des apostrophes du poëte à cette divinité commence ainsi : « Vous vous êtes incarné plusieurs fois pour soulager la terre du poids du mal, pour faire périr les pécheurs et sauver le monde. Vous êtes le seigneur invisible, indivisible, infini, mais à cause de vos adorateurs

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

vous vous êtes rendu visible. Si votre bonté ne vous eût porté à le faire vous seriez éternellement un esprit sans corps; dans votre manifestation extérieure le ciel est votre tête; la terre, vos pieds; les nuages vos cheveux, les arbres votre barbe, la lune et le soleil vos yeux, Brahma votre esprit, Siva votre majesté, le vent votre souffle, vos clignements de cils le jour et la nuit, le tonnerre votre voix... »

Les passages suivants donneront une idée de la morale contenue dans le Prem Sagor :

« Seigneur, celui qui par l'effet de votre faveur particulière acquiert la richesse, l'empire, la jeunesse, la beauté, le commandement, celui-là devient ordinairement aveugle par l'effet de l'orgueil; il oublie la justice, ses devoirs, la pénitence, l'énergie nécessaire pour pratiquer la vertu, la générosité, l'adoration et le culte. Alors vous le rendez pauvre, parce que le pauvre se souvient toujours de vous. C'est pourquoi vous aimez le pauvre; ainsi, celui que vous traitez avec le plus de bonté sera toujours pauvre...

» Une gopî (bergère) dit à Krichna : Seigneur, les uns font du bien à ceux qui ne leur en ont jamais fait; les autres rendent le bien pour le bien; il y en a qui rendent le mal pour le bien; enfin, d'autres ne tiennent aucun compte du bien qu'on leur fait. Quelle est la meilleure et la plus mauvaise de ces quatre sortes de personnes. Veuillez me l'expliquer. Krichna répondit : La meilleure des quatre est celle qui fait du bien sans en avoir reçu préalablement; c'est ainsi que le père aime son enfant. En effet, il n'y a pas de mérite à rendre le bien pour le bien. Telle est la vache par exemple, qui produit du lait parce qu'on lui donne de la nourriture. Si on rend le mal pour le bien on doit être considéré comme un ennemi; mais la pire espèce de gens c'est celle qui méconnaît le bien qu'on lui fait. Je ne suis pas au nombre de ces personnes; mais ce qu'on désire de moi, je l'accorde...

» ... Il serait très-fâcheux qu'il pût exister un homme qui pût dire je ne mourrai point. Heureusement tel est le cours du monde : tandis que l'un naît, l'autre meurt; l'un embellit sa vie par des actions vertueuses, l'autre la salit par des actions honteuses, mais elle n'appartient ni à l'un ni à l'autre.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

» ... Rien ne peut empêcher ce qui doit arriver. L'homme se meut d'après différents désirs; mais l'écrit du destin s'accomplit toujours. On croit qu'une chose aura lieu d'une manière, mais elle arrive d'une autre.

» ... L'ivresse des richesses ne s'introduit pas dans l'esprit du sage. Il considère le bonheur et le malheur avec la même indifférence. »

Voici une histoire attendrissante où l'on voit le détachement des biens du monde, ou pour mieux dire la pauvreté d'esprit, comme l'appelle éloquemment l'Évangile, recompensée et honorée.

« Dans la contrée méridionale de l'Inde, nommée Dravida, habitaient des brahmanes et des marchands qui étaient très-dévots à Hari. Ils se livraient à la méditation sur lui; ils faisaient des sacrifices, de bonnes œuvres, des aumônes, respectaient les saints et les personnes pieuses, honoraient les vaches.... Parmi eux se trouvait un brahmane nommé Sudâmâ, qui avait eu le même gurû que Krichna. Son excessive maigreur annonçait sa misère, qui était telle qu'il n'avait réellement pas de quoi se nourrir et qu'il n'avait pas le moyen de renouveler le chaume de sa maison. Un jour sa femme, que son extrême pauvreté tourmentait vivement, dit à son mari : Seigneur, la pauvreté où nous sommes plongés nous met dans une position bien pénible; mais si vous voulez en sortir, je vous en indiquerai le moyen. — Quel est-il donc? dit le brahmane. — Votre meilleur ami, lui répondit-elle, c'est le maître des trois mondes, *savoir*, Krichna, l'habitant de Dwârikâ; je suis sûre que si vous alliez le trouver, notre pauvreté cesserait; car Krichna donne à son gré la volonté, la justice, le pouvoir et le salut. — Mais, mon amie, lui répondit Sudâmâ, Krichna ne donne rien sans recevoir d'avance quelque chose : tel est l'usage qui existe dans le monde; aussi je n'ai jamais rien reçu, parce que je n'ai jamais rien donné *à cause de ma pauvreté;* toutefois, pour te faire plaisir, j'irai, et je ne reviendrai auprès de toi qu'après avoir vu Krichna. Alors la femme de Sudâmâ mit dans un vieux morceau d'étoffe blanche un peu de riz, pour que son mari pût l'offrir au maître en forme de présent; puis elle plaça devant lui un vase de terre entouré d'une corde et un bâton. Sudâmâ, après avoir invoqué Ganescha et pensé à Krichna, se mit en marche vers la ville de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Dwârikâ. Pendant toute la route il disait en lui-même : Les richesses ne me sont pas destinées; mais mon but, en allant à Dwârikâ est seulement de voir Krichna.... En arrivant à cette ville, il fut étonné de la trouver entourée de l'Océan des quatre côtés. Il y avait des bois et des bosquets remplis de fleurs et de fruits; des étangs, des réservoirs et des puits à roue, où l'on voyait les seaux monter et descendre; et on apercevait des plaines où paissaient des vaches, que gardaient en jouant de jeunes bergers. Sudâmâ, après avoir admiré la beauté des bois qui environnaient la ville, y entra, et put voir ses magnifiques palais resplendissants d'or et de pierreries. Çà et là, dans des lieux consacrés spécialement au plaisir, les fils d'Yadu avaient formé des réunions pareilles à la cour d'Indra. Dans les marchés, les chemins et les carrefours on vendait toutes sortes d'objets. Dans différentes maisons on chantait les louanges du maître, et on distribuait des aumônes; dans toutes les rues enfin il régnait une grande joie. Cependant Sudâmâ parcourait la ville, demandant le palais de Krichna. Enfin il se présenta à la porte principale et s'informa timidement où Krichna tenait sa cour. On lui répondit que Krichna était dans l'intérieur du palais, et qu'il le trouverait assis en face de lui sur son trône de pierreries.

» Sudâmâ entra en effet; mais aussitôt que Krichna l'eut aperçu, il descendit de son trône, et l'ayant pris amicalement par la main, il l'y conduisit, le fit asseoir, lui lava les pieds (1), puis il lui demanda des nouvelles de sa santé. Cependant Sudâmâ dit à Krichna : O dieu de bonté, ami du pauvre, seigneur, qui connaissez les cœurs, vous savez tout, et rien au monde ne vous est caché. Krichna sourit, comprenant tout de suite ce qu'il désirait, puis il lui dit : Pourquoi ne me remettez-vous pas le présent que votre femme m'a envoyé ? Sudâmâ confus et troublé tira alors de dessous son bras le paquet de riz. Krichna l'ouvrit, il en prit deux poignées qu'il mangea avec plaisir, et il dit à Rukminî : Celui-ci est mon grand ami, je ne saurais trop le louer. Il considère le bonheur extérieur comme l'herbe des champs. Puis Krichna offrit à Sudâmâ des mets des six saveurs, lui fit mâcher du bétel, et le fit ensuite étendre sur un lit aussi mou que l'écume. Sudâmâ, fatigué du voyage, ne tarda pas à s'endormir.

(1) Jésus lava aussi les pieds de ses disciples. (Jean, XIII, 5.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Pendant ce temps le maître appela Wiswakarma (1), et lui dit : Allez tout de suite bâtir pour Sudâmâ un beau palais enrichi d'or et de pierreries ; vous y placerez les huit pouvoirs *de la nature* et les neuf trésors de Kuvera, pour que Sudâmâ n'ait plus rien à désirer. Ainsi fit Wiswakarma.

» Au matin Sudâmâ se leva, se baigna, fit la méditation, l'adoration et le puja, puis il alla auprès du maître pour prendre congé de lui. Le dieu ne put rien lui dire, tant il était affligé de son départ ; il le regarda seulement les yeux mouillés de larmes. Cependant Sudâmâ se mit en route, et tout en marchant il pensait en lui-même qu'il avait agi sagement en ne demandant rien à Krichna : Si je l'avais fait, disait-il, il m'aurait sans doute accordé l'objet de ma demande, mais il m'aurait trouvé avide et immodéré dans mes désirs. N'y pensons plus, je ferai bien entendre raison à ma femme. Krichna m'a fait beaucoup de politesses et d'honneurs ; et comme il a vu que je ne demandais rien, il a pensé que son bon accueil valait pour moi des lakhs de roupies. En se livrant à ces réflexions, Sudâmâ s'approchait de son village ; mais il fut très-étonné de ne plus trouver sa chaumière, ni même le lieu qu'elle occupait. A la place s'élevait un beau palais digne d'Indra. Le pauvre Sudâmâ fut fort affligé à cette vue. Qu'a-tu fait, Krichna ? s'écria-t-il : j'avais une douleur, et tu m'en as donné une nouvelle. Qu'est devenue ma chaumière ? où est ma femme ? Cependant il demanda au portier, à qui était ce beau palais. A Sudâmâ, l'ami de Krichna, répondit le portier. Sudâmâ allait répliquer, lorsqu'il aperçut dans l'intérieur sa femme couverte de beaux habits, ornée de joyaux de la tête aux pieds, parfumée et mâchant du bétel. A la vue de son époux, elle s'approcha suivie de ses compagnes, et lui dit : Pourquoi mettez-vous le pied dans ce palais en hésitant ? Sachez que Wiswakarma est venu en votre absence, et l'a bâti en un instant. Alors Sudâmâ devint fort triste. Sa femme étonnée lui fit observer que tout le monde était content d'acquérir des richesses, et que lui seul en était fâché. Mais Sudâmâ lui dit : Chère amie, oui, je suis fâché que le seigneur m'ait donné des richesses illusoires qui ne sont que tromperies. En effet, elles ont trompé, elles trompent, elles tromperont le

(1) Ce mot signifie factotum (qui fait tout). Dans le Véda, il fait aussi la foudre.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

monde entier. Oui, je suis fâché que Krichna n'ait pas eu confiance en mon amour. Lui avais-je demandé ces biens, pour qu'il me les ait donnés?.... »

A côté de ces passages d'une haute portée philosophique, on trouve une multitude de morceaux d'un mérite littéraire très-remarquable, surtout dans le genre descriptif. Le poëte veut-il peindre une jeune fille?

« Lorsque Ucha eut douze ans, dit-il, l'éclat de sa beauté effaça celui de la lune, le daim et la bergeronnette furent éblouis de la grandeur et du rayonnement de ses yeux, la fleur de sésame se fana à cause de la délicatesse de son nez; la rougeur de ses lèvres fit sécher la grenade; la rose se flétrit en voyant ses joues lisses; à cause de la rondeur de son cou, la colombe tordit le sien par envie; le bouton de lotus jaloux des contours gracieux de son sein se noya dans l'étang, et le lion ayant aperçu la finesse de sa taille n'osa plus se montrer. La belle couleur jaune de sa peau faisait honte à l'or le plus fin. »

Écoutons la description de la Saison des pluies :

« Les arbres formaient des berceaux touffus où s'épanouissaient des boutons rouges qu'entouraient des essaims de taons bourdonnants; sur les branches des manguiers le *kokila* faisait entendre jour et nuit son doux ramage; les paons sautaient sous l'ombrage frais et déployaient au soleil les pierreries de leur queue magnifique.

» Le roi de la saison des pluies ayant vu les inconvénients de la chaleur, rassembla de tous côtés l'armée des nuages et les conduisant avec lui, il s'avança pour combattre la saison qu'il voulait remplacer. Il battait lui-même le tambour. A ce bruit, des nuages de toutes nuances se réunissaient comme des guerriers à l'appel du clairon. Au milieu d'eux, la lueur des éclairs représentait l'éclat des armes. Les rangées de hérons qui sillonnaient l'air paraissaient des bannières blanches. Les oiseaux chanteurs semblaient les bardes qui accompagnent les armées et célèbrent la gloire. Enfin, les grosses gouttes d'eau qui tombaient étaient pareilles à des flèches. La saison de la chaleur, voyant tout cet appareil, laissa le champ de bataille et se sauva.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Alors la pluie, comme un époux chéri, réjouit par sa venue la terre qui pendant six mois avait été privée de son bien-aimé. Les montagnes, ces mamelles de la terre, parurent se gonfler d'une séve nouvelle, et la terre parut devenir enceinte. Elle enfanta des fils de différentes espèces qui, s'étant chargés de fleurs et de fruits, en firent hommage à leur père. »

L'ÉTÉ.

« A l'approche de cette saison funeste, chacun se sent troublé et s'écrie : je suis mort ! La chaleur du soleil est si excessive que jusqu'aux nids des oiseaux, tout est brûlé. On dirait qu'il tombe du firmament une pluie de feu et que l'air est imprégné d'éticnelles. Les citernes, les ruisseaux, les torrents sont entièrement secs, etc. »

UNE BATAILLE.

« Le tambour résonne, les bardes excitent les combattants par les louanges qu'ils leur donnent. Les cavaliers heurtent les cavaliers; les piétons attaquent les piétons; les éléphants courent sur les éléphants, et les chariots sur les chariots. On voit les blessés rester debout en proie à d'horribles convulsions; les troncs sans tête marchent encore l'épée à la main; les morts tombent sur les morts. Le sang coulant de toutes parts forme un fleuve immense; les corps des éléphants tués semblent des îles flottantes, leurs trompes coupées nagent çà et là comme des crocodiles. Siva, accompagné d'une troupe d'esprits, ramasse des têtes humaines dont il fait un collier qu'il suspend à son cou. Les vautours, les chacals, les chiens se disputent entre eux les cadavres et les dévorent; les corbeaux en arrachent les yeux et les emportent au bout de leurs becs. »

L'INCENDIE.

« Une nuit, le feu vint, les mains jointes, auprès de Krichna et de Hari, et courbant la tête, il dit à Hari : Sire, voici longtemps que j'erre cherchant à assouvir ma faim, mais je n'ai rien trouvé à manger nulle part, et je viens vous prier de me permettre de dévorer les forêts et les bois. Le maître lui répondit : Bien, va les dévorer. Agni

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

(le feu) répliqua : Seigneur de bonté, je ne puis aller seul dans les forêts, car Indra (le dieu de la pluie) se hâterait de m'éteindre.— Va, dit alors Hari à Arjuna, et fais paître le feu, car il meurt de faim depuis longtemps.

» En entendant ces mots, Arjuna prit son arc et ses flèches et s'en alla dans les bois avec Agni. Aussitôt tous les arbres brûlent, les bambous craquent, les animaux sauvages courent dans les sentiers pour échapper aux flammes. »

Le Bhakta-mal ou rosaire des dévots est la légende dorée des Hindous. C'est le recueil des biographies des principaux saints du paradis indien. On y trouve des traits d'une beauté charmante, des exemples de la vertu la plus parfaite. Telle est l'histoire de Jaya Déva. Ce pieux personnage rencontra un jour sur sa route des *thugs* ou voleurs de profession. Il leur livra tout l'argent qu'il avait sur lui, mais ce sacrifice ne satisfit pas les voleurs; ils craignirent que Jaya Déva ne les dénonçât au magistrat du village voisin, et l'un d'eux dit qu'il fallait le tuer. Un autre fut d'avis de lui couper les pieds et les mains, et de le jeter dans une fosse dont il ne pourrait plus sortir. Ainsi firent-ils. Mais un rajâ passa par là et ayant vu une grande lumière du côté de la fosse, il s'en approcha et aperçut Jaya Déva. Il le fit monter dans son palanquin et le conduisit à son palais où il fit panser ses blessures, puis il le pria de lui indiquer ce qu'il y avait de mieux à faire pour son salut. Jaya Déva lui répondit de suivre le culte du dieu Hari. Quelque temps après les Thugs ayant appris que le rajâ traitait favorablement les adorateurs de Hari, prirent le chapelet des *Iadhs* et vinrent auprès de ce souverain. Ils trouvèrent Jaya Déva dans une condition élevée. On se reconnut des deux côtés et les voleurs tremblèrent de crainte. L'arrivée des Thugs causa à Jaya Déva une joie égale à celle qu'on ressent à l'arrivée d'un intime ami. De même que les brigands n'avaient pas dépouillé leur méchanceté, Jaya Déva avait conservé sa sainteté. Il recommanda au rajâ de les faire traiter beaucoup mieux que ses autres hôtes. Le rajâ, en effet, les introduisit dans son palais et chargea ses gens de les oindre d'huile et de les frotter de parfums. Mais on avait beau les accabler d'attention, ils étaient en proie à la plus vive inquiétude, et ils demandèrent à Jaya Déva la permission de s'en aller. Le roi leur fit de riches présents, puis il leur donna pour les accompagner deux de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

ses gardes à qui Jaya Déva enjoignit de les reconduire jusque chez eux. Les voleurs furent convaincus que le saint n'avait pas voulu les faire mourir dans le pays, mais qu'il avait donné cette commission à leurs guides... Chemin faisant, les guides dirent aux étrangers : « Pendant tout le temps qu'ont duré les distributions faites aux adorateurs de Hari, Jaya Déva n'a traité personne aussi bien que vous. Êtes-vous de ses parents ou bien de ses amis? » Les Thugs répondirent : « Nous étions avec lui au service d'un autre roi; il se conduisit mal dans une affaire, et le roi nous donna ordre de le tuer; mais nous avions de l'amitié pour lui, nous ne lui ôtâmes pas la vie, nous nous contentâmes de lui couper les pieds et les mains. » Comme les voleurs achevaient ces mots, la terre s'entr'ouvrit et les engloutit tous.

Parmi les sectes religieuses de l'Inde, une des plus singulières est celle des *Sûnyabâdi*, dont les doctrines se trouvent exposées dans un poëme, intitulé *Suniçar* ou l'Essence du vide, dont l'auteur cherche à montrer que toutes les notions sur Dieu et sur l'homme sont trompeuses et nulles. « Tout ce que je vois, dit-il, est le vide. Le théisme et l'athéisme, le visible et l'invisible, tout est faux, tout est erreur. Le globe lui-même et l'œuf de Brahma, le ciel et la terre, le soleil et la lune, Brahma, Vichnou et Siva, Curma et Sescha, l'individu et l'espèce, le temple et le dieu, l'observance des rites et des cérémonies, tout celà est le vide. Écouter, parler et discuter, tout cela n'est rien, et la substance elle-même n'existe pas. Que chacun donc médite sur soi-même et non sur aucun autre, car ce n'est que dans soi qu'on peut trouver autrui... De la même manière que je vois mon visage dans un miroir, je me vois dans les autres; mais c'est une erreur de croire que ce que je vois n'est pas ma face, mais celle d'un autre. Tout ce que vous voyez n'est que vous; votre père et votre mère même, n'ont pas d'existence réelle... Bien des êtres sont actuellement, beaucoup ont été, et un grand nombre seront encore. Le monde n'est jamais vide. Telles sont les feuilles sur les arbres, de nouvelles se montrent à mesure que les vieilles tombent. Ne fixe pas ton cœur sur une feuille flétrie, mais cherche l'ombre du vert feuillage... N'ayez aucun espoir dans l'homme qui est mort, fiez-vous seulement à celui qui est vivant. Celui qui est mort ne revivra plus. Un vêtement déchiré ne peut être tissu de nouveau; un pot cassé ne peut être

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

refait. Un homme vivant n'a rien à faire avec le ciel et l'enfer; quand le corps est devenu poussière quelle est la différence entre un saint et un criminel,... Les Hindous et les musulmans sont de la même nature. Ce sont deux feuilles du même arbre. Ceux-ci nomment leurs docteurs *mullahs*, ceux-là les nomment *pandits*. Ce sont deux vases de la même argile; les uns font le *namaz*, les autres le *pujâ*. Où est la différence? Je n'en vois aucune..... Je ne crains pas de déclarer la vérité... Je ne connais aucune différence entre un sujet et un roi; je n'ai besoin ni d'hommages ni de respect; je n'entretiens société qu'avec les bons. Je ne désire que ce que je puis facilement obtenir; mais un palais ou un hallier sont pour moi la même chose. J'ai renoncé à l'erreur du mien et du tien, et je ne connais ni le gain ni la perte. Si l'homme pouvait enseigner ces vérités, il détruirait les erreurs d'un million de naissances. »

La secte fondée par Gourou Kabîr, philosophe qui vivait de 1488 à 1516, professe le déisme pur. Tous les ouvrages attribués à ce réformateur et recueillis sous le titre de *Khâs grantha* ou livre par excellence, respirent une ferme croyance en l'unité de Dieu et une horreur profonde de l'idolâtrie. Ces livres s'adressent aux Hindous aussi bien qu'aux Musulmans. L'auteur y tourne en ridicule les pandits et les *sastras* (livres dogmatiques indiens) aussi bien que les mullahs et le Ḳoran. « Ici on honore Dieu sous le nom de Har, là sous celui d'Allah; examine ton cœur soigneusement tu y trouveras toute chose... Les uns étudient le Ḳoran, les autres le Schâstor. Sans l'instruction d'un maître plein de l'esprit de Dieu on détruit sciemment la vie. Réfléchis et mets de côté ce qui est inutile; tu seras alors un vrai philosophe. Quitte toute illusion et tu ne trouveras point d'obstacle... Il n'y a point de lieu où ne soit le Créateur... O insensé! brûle l'amitié du genre humain dans laquelle sont les soucis et la mauvaise volonté. Le temple est bâti sans fondement; je le dis, échappe-toi, autrement tu seras englouti. Peux-tu écouter les jongleries des Brahmanes?... »

C'est des doctrines de Kabîr que sont tirées celles de Nanak, le fondateur de la célèbre et puissante secte des Sikhs qui a opposé une si opiniâtre résistance aux envahissements des Anglais dans l'Inde. Nanak a renfermé sa doctrine dans un ouvrage intitulé *Adi Granth* (premier livre). Il y enseigne qu'il n'existe qu'un seul Dieu, qui remplit tout l'espace et pénètre toute la matière; qu'il y aura un jour de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

rétribution où la vertu sera récompensée et le vice puni. Non-seulement le théosophe indien recommande la tolérance de toutes les opinions, mais il ne permet même pas à ses disciples de disputer avec les adeptes d'une autre croyance. Il défend aussi le meurtre, le vol et les autres mauvaises actions ; il prêche la pratique de toutes les vertus et principalement une philanthropie universelle et l'hospitalité envers les étrangers et les voyageurs.

M. Garcin de Tassy explique entre autres ouvrages, à son cours de cette année, le Divan de Valî, poëte musulman de la dernière moitié du XVIIe siècle. Valî est du nombre des poëtes hindoustanis qu'on peut appeler mystiques ou spiritualistes. On ne saurait mieux le comparer qu'à Hafiz, dont il a les beautés et aussi les défauts. Sous l'apparence des passions mondaines et du libertinage, il dévoile le système des Tofis musulmans, il le reproduit sous toutes les formes afin d'être bien compris.

Le savant professeur a déjà publié dans cette *Revue*, quelques échantillons de la poésie épique des Hindous, quelques *gazals* ou gazelles, pièces de vers qui doivent leur nom à la grâce et à la légèreté du mètre dans lequel elles sont écrites. Mais comme il n'en a cité aucune de Valî, nous saisissons cette occasion de combler cette lacune.

L'ÉTERNELLE BEAUTÉ.

« De même que le cyprès, emblème de la liberté, jouit d'un éternel printemps, ainsi ta beauté divine ne disparaît pas. Ta joue vermeille, qui ne connaît pas l'automne, orne le jardin de l'existence. En voyant ta stature, le buis a été semblable, dans le jardin, à un fou aux cheveux en désordre. J'ai oublié le chemin de la rue du chagrin, depuis que ta bonté m'a réjoui. Comment le rossignol du cœur pourra-t-il se dégager des liens de l'amour, puisque ton regard bienveillant est pour lui le filet du chasseur ? O cœur sensible, sois toujours bien fidèle à l'objet de ton affection. Sans la fidélité, l'amour est faible de fondements. Walî pourra-t-il jamais blâmer l'impatience de celui qui est épris de cette fée aux ondoyantes boucles ? »

L'ÉPÉE.

« La *kibla* des braves, c'est l'épée; le conducteur qui tranche les

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

difficultés, c'est l'épée. Les guerriers peuvent-ils ne pas être heureux, puisque l'épée est l'ombre réelle du *huma* (1)? Comment l'ambitieux ose-t-il l'affronter, elle, l'image de la main du destin! L'épée est bien propre à s'enfoncer dans le sein de l'ennemi, car la griffe du lion de Dieu (2) n'est autre chose que l'épée. Elle a d'abord la couleur verdâtre du basilic; mais elle prend bientôt celle de la tulipe, et ressemble à une feuille de *henna*. Les martyrs doivent vivre nécessairement dans la mémoire des hommes, en même temps qu'ils vivent auprès de Dieu, puisque l'épée est la vague de l'eau de l'immortalité. Elle montre toujours la vie future au guerrier qui chemine dans le sentier de la mort; elle est le guide de l'homme aux vues élevées, et le directeur de celui qui veut obtenir ce qu'il désire. Dans la voie de la misère, l'épée est le bâton des malheureux. Comment les ennemis peuvent-ils user de ruse et de perfidie, tandis que l'épée est là pour ôter la rouille de la fraude? Elle est la clef de la victoire; elle est, pour la porte du désir, l'ongle qui ferme les fermetures difficiles. L'épée est le diamant de la mine de l'honneur : comment n'aurait-elle pas, de la pointe à la poignée, l'éclat de l'eau? Il est naturel que le meurtre des amants ait lieu sans cesse; car l'épée est le plus gracieux ornement du jeune homme au regard agaçant. Toutefois, pour ceux qui se sont retirés dans l'angle de la liberté, le moiré de la natte remplace celui de l'épée. Walî dans la Kaaba de la victoire, c'est l'épée recourbée qui tient la place du *mihrab* de la prière. »

L'OR.

« Celui qui est dévoré par la passion de l'or a le visage jaune comme ce métal. L'homme qui est la proie de cette passion, devient furieux comme l'animal sauvage que le chasseur poursuit : ne l'imite pas; garde-toi bien de cette avidité. Pourquoi faire de l'or méprisable le but de tes recherches? la figure du lion doré qu'on voit sur les drapeaux (3) sert-elle à quelque chose? Si tu désires te conserver pur,

(1) Oiseau fabuleux, dont l'ombre est un présage de bonheur; de là le mot persan humâyân (heureux).

(2) Alî, gendre de Mahomet, ainsi surnommé.

(3) Les armes de la Perse sont un lion doré; l'auteur veut dire que l'or n'a pas plus de valeur réelle que la figure insignifiante de ce lion héraldique.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

retire ta main du monde. Homme sans expérience, ne sais-tu pas que la trace de l'or n'est autre chose que la noirceur (1)? L'homme qui a reçu dans son cœur les atteintes de la flèche de l'or, n'a plus de repos nulle part; comme le soleil, il parcourt le monde. O toi qui excites la jalousie de l'astre jour, l'eau, en voyant l'éclat de ta face, a mis à ses pieds des chaînes dorées (2). L'image de ton essence est gravée dans mon cœur, est pareille à la salamandre, couleur d'or, au milieu du feu. Lorsque les astres ont entendu parler de ta beauté, émus de jalousie, ils ont quitté leur orbite, le soleil à leur tête, une épée d'or à la main. Quand la bougie brillera de son éclat dans ton assemblée, la nouvelle lune viendra lui servir de mouchettes dorées. Les gens cupides gardent toujours, comme la fidèle maîtresse, le souvenir de la couleur du visage des amants, qui est celle de l'or. La vie des beautés aux vêtements dorés a passé rapidement, malgré le plaisir et les jeux qui l'ont remplie; ainsi passe, dans le jeu de cartes du monde, la figure du lion à la crinière d'or. Les gens intelligents connaissent l'état du cœur par les soupirs de l'amant, de même que le changeur habile reconnaît au son les pièces d'or de bon aloi.

» Dans la terre de l'amour, le nom du bien-aimé est le filet où vient se jeter l'amant, de même que le nom du roi est la marque empreinte sur les pièces d'or.

» Et cette ode de Walî, qui est pleine du sentiment des doctrines spirituelles, ne mérite-t-elle pas d'être écrite en lettres d'or? »

Nous ne terminerons pas cette excursion rapide à travers les champs fleuris de la littérature hindoue, sans jeter un coup d'œil sur l'origine des langues comprises sous les noms d'hindoui et d'hindoustani.

Lorsque l'antique idiome d'où sont issues toutes les langues de l'Europe, le *sanscrit*, ou *langue parfaite*, cessa d'être parlé dans sa contrée natale, des langues nouvelles naquirent de ses débris, et on les désigna sous le nom générique de *prakrit* ou langues dérivées. La langue qui apparut au nord de la péninsule indienne fut considérée comme l'idiome national, et appelée langue des Hindous ou

(1) Ce métal noircit effectivement les objets qu'il touche; Walî applique ceci au moral.

(2) L'auteur veut parler ici des ondulations de l'eau courante, qu'il compare à des chaînes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

hindoui. Lorsque Mahmoud le Gaznévide conquit ce pays, l'*hindoui* fut adopté comme moyen de communication entre les vainqueurs musulmans et les naturels de l'Inde. Les formes antiques s'altérèrent; des mots arabes et persans s'infiltrèrent à travers les mots indiens et sanscrits, et c'est ainsi que surgit un nouvel idiome que la victoire répandit plus tard dans tout l'Hindoustan proprement dit, et auquel on a donné le nom d'hindoustani (1).

Ce dialecte est donc un mélange de trois idiomes : de sanscrit, d'arabe et de persan. Par ses éléments sanscrits, il se rattache aux langues indo-européennes; par l'arabe, il participe des langues sémitiques. De là vient que quiconque a étudié une de ces langues se trouve en pays de connaissance dès le premier jour qu'il aborde l'hindoustani, au cours professé par M. Garcin de Tassy. L'utilité de cette langue a été démontrée par le professeur lui-même dans son dernier discours d'ouverture dont nous extrayons le passage suivant :

« La langue indienne, une des plus répandues dans le monde, puisqu'on peut évaluer à plus de 80 millions les individus qui la parlent, offre non-seulement un immense intérêt politique et commercial; mais elle a de plus un véritable intérêt littéraire, et c'est surtout sous ce point de vue que son étude est utile sur le continent de l'Europe. La branche hindoue est une sorte de sanscrit simplifié, qui est au sanscrit pur à peu près ce qu'est le grec moderne au grec ancien et l'italien au latin. La connaissance peut être ainsi fort utile à l'indianiste, qui dans les formes modernes trouve tantôt la contraction, tantôt le développement des formes antiques. La branche musulmane offre aussi un grand avantage à ceux qui s'occupent du persan. Le persan et l'hindoustani ont la même origine; mais l'hindoustani a une phraséologie plus simple. En appliquant, dans l'analyse, la construction hindoustanie aux longues périodes persanes, on en saisit plus facilement le sens. La vérité de ces assertions sera reconnue par ceux qui se sont occupés de ces belles langues : le sanscrit, origine de toutes nos langues d'Europe, et auquel on commence à rat-

(1) Voyez les *Rudiments de la langue hindoustanie*, par M. Garcin de Tassy, page 110.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

tacher même les langues sémitiques, car on sait que le système arabe des racines hilitaires est factice et qu'un grand nombre de ces racines sont en réalité monosyllabiques, ce qui fait rentrer leur formation dans le système sanscrit et manifeste l'homogénéité de quelques racines arabes et sanscrites; le persan, riche en ouvrages historiques, et qui se distingue par une littérature spéciale vivifiée par le spiritualisme des théosophes musulmans.

» Les deux branches de l'hindoustani, la branche hindoue et la branche musulmane, offrent une littérature abondante et variée. Il y a de plus en hindoui des traductions ou du moins des imitations des chefs-d'œuvre de la littérature sanscrite, tandis qu'en urdû et en dakhni nous avons la reproduction des chefs-d'œuvre de la littérature persane.

» On ne peut se faire, en Europe, une idée de la quantité de volumes, de brochures et de feuilles périodiques hindouis et hindoustanis qui se publient dans l'Inde.

» Dans les provinces nord-ouest, dont le gouvernement anglais de l'Inde est sur le point de former une grande présidence avec Lahore pour capitale et dont l'hindoustani est l'unique langue, il y avait, en janvier 1850, vingt-trois imprimeries lithographiques consacrées à l'impression d'ouvrages indiens. Dans le courant de l'année passée, on en a établi une nouvelle à Lahore, ce qui porte à vingt-quatre le nombre de ces imprimeries au 1er janvier 1852, à savoir : sept à Agra, cinq à Dehli, deux à Mirat, deux à Lahore, quatre à Bénarès, une à Bareilly, une à Cawnpour, une à Simla et une à Indore. Mais cette partie de l'Inde n'est pas la seule où l'on imprime des livres et des journaux hindoustanis. Il y a des imprimeries du même genre non-seulement dans les chefs-lieux des trois présidences actuelles, mais dans plusieurs autres villes; et à Lakhnau seulement on en compte treize activement occupées.

» Dans la liste détaillée des nombreux ouvrages hindoustanis de tout genre, originaux ou traduits, qui ont vu le jour en 1850 dans les provinces nord-ouest, je vais en citer quelques-uns qui ont pour nous un intérêt philosophique ou littéraire. Ce sont entre autres, plusieurs éditions du Ḳorân en arabe et en urdû, dont une de format in-18; un martyrologe musulman; un poëme sur les miracles de Mahomet; une réfutation de la secte des Wahâbis; des traités de la secte hétérodoxe hindoue des Jaïus, rédigés en hindoui; un recueil

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

de poésies de Najir d'Agra, récemment décédé, et qui a acquis dans l'Inde, comme poëte, une grande réputation; une vie du célèbre spiritualiste Ali Hapis, auteur, entre autres, d'intéressants mémoires qui ont été traduits en anglais; une histoire du Penjab, par Debi-Praçad, de Bénarès; une histoire de la dynastie Sindhya, par Dharm-Narayau, d'Indore; un roman en vers intitulé *Lakht-i-Jigar* ou *L'enfant chéri*, par Bal-Mukund, de Sikaudarabâd, qui bien qu'Hindou, ainsi que son nom l'indique, a néanmoins écrit en urdû qui est l'hindoustani musulman du Nord.

» C'est surtout la poésie qui continue d'être cultivée avec le plus de succès. Le feu sacré est entretenu par des réunions littéraires spéciales nommées *maschara*. Les Indiens ont beaucoup de goût pour ces sortes de réunions académiques; aussi les amateurs de la poésie en tiennent-ils chez eux à des époques fixes, plus ou moins rapprochées, mais généralement tous les quinze jours et le soir. Celui qui tient chez lui la réunion la préside ordinairement. Il convoque les personnes de la ville connues par leur talent poétique et il les invite à préparer pour la réunion une pièce de vers, souvent sur un mètre donné.

» Parmi les poëtes vivants les plus célèbres, on compte deux souverains : le sultan de Dehli et le roi d'Aoude. Autrefois, les princes musulmans de l'Inde ne parlaient et n'écrivaient qu'en persan; ils dédaignaient la langue usuelle. Mais aujourd'hui, à l'exemple de leurs sujets, ils ont adopté l'hindoustani pour exprimer leurs pensées, soit de vive voix, soit par écrit. Des deux poëtes royaux précités, le premier, Bahadar-Châh II, est petit-fils de Châh-Alaur, qui est compté lui-même parmi les poëtes hindoustanis, et père du prince Dara qui s'occupe aussi avec succès de poésie. Il a pris dans ses vers le surnom de *Zafar* (victoire), et c'est ainsi qu'on le nomme quand il est mentionné comme poëte. Le second, Wâjid-Alî-Châh, a pour surnom poétique *Akhtar* (astre). Il est non-seulement poëte, mais musicien, et il met lui-même en musique les gazals qu'il compose. Les productions de ces deux poëtes sont fort estimées dans l'Inde, et elles sont en effet dignes de l'être, si j'en iuge par ce que j'en ai lu. On peut aussi leur appliquer, sans trop d'exagération, un proverbe arabe : « les discours des rois sont les rois des discours. »

Louis DELATRE.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

MISCELLANÉES.

CHRONIQUE,

NOUVELLES DES SCIENCES, DES ARTS ET DES LETTRES.

AMÉLIORATIONS

OPÉRÉES EN MOLDAVIE PAR LE PRINCE GHYKA.

« Si l'on tient compte des circonstances exceptionnelles qui ont pesé dernièrement sur le pays, ainsi que de la pénurie de ses finances et des dépenses extraordinaires nécessitées par une occupation militaire on ne peut que savoir gré au chef éclairé qui, à l'aide de quelques surcroîts de moyens peu sensibles au contribuable, est parvenu en trois ans à combler le déficit des finances, et a fait fructifier les minimes ressources qui en sont résultées, de manière à produire une série d'améliorations qui signalent un progrès marquant.

» Parmi ces améliorations, nous en remarquons qui suffisent pour caractériser les vues du prince Ghyka et pour rattacher à son administration un souvenir impérissable de reconnaissance. Que peut-on mieux désirer, en général, si ce n'est que les ressources d'un pays soient employées à des objets d'une utilité publique propres à augmenter le bien-être des habitants ? Le prince Ghyka a fait plus : il a employé ses propres ressources à fonder des hospices et des établissements de bienfaisance, et à doter des communes nécessiteuses d'éléments dont elles sentaient le besoin.

» Il a fallu dès le principe songer à parer au déficit considérable dans les finances. Les motifs, ainsi que la mesure de ce déficit,

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

ont été dans le temps développés dans le *Journal de Constantinople*, ce qui me dispense de les reproduire aujourd'hui; mais à ne considérer que l'état normal de la balance financière, on a pu s'apercevoir que les besoins avaient augmenté d'année en année, tandis que les ressources avaient éprouvé de fortes diminutions : il a fallu y suppléer. Le surcroît de 2/5 sur le droit de douanes et l'augmentation du prix du sel ont procuré à la vestiarie une ressource qui n'a pu dépasser jusqu'à l'heure qu'il est 800,000 piastres, ou la moitié environ du déchet que les recettes avaient subi depuis 1843; c'est à l'aide d'aussi faibles moyens qu'il a fallu pourvoir d'abord aux premiers besoins du service, et opérer ensuite les améliorations qui vont être énumérées. Comme elles sont intimement rattachées à l'état financier, il est bon de remarquer qu'elles ont été opérées au fur et à mesure des ressources, sans produire des découverts. Loin de là, le déficit ayant été comblé par une contribution additionnelle, répartie de manière à ne produire aucune charge sensible, le budget des finances, d'après les comptes présentés au divan général, doit rentrer, dès la fin de l'année courante, dans son équilibre normal. Il a pu néanmoins subvenir aux réformes ci-après, dont la plupart étaient d'une rigoureuse nécessité ainsi que vous allez en juger.

» L'institution des *slougitors*, qui faisait fonction de gendarmerie, s'était trouvée entièrement négligée; manquant de discipline et d'équipement convenables, dépourvus d'une organisation régulière et, par conséquent, de tout contrôle efficace, ils étaient devenus inaptes au service qu'on attend de la force publique. Les slougitors ont été remplacés par un corps de gendarmerie, assujetti à une organisation militaire, et qui, par sa tenue et un degré de discipline approprié à son service, peut répondre aujourd'hui aux besoins de l'ordre et de la sûreté publique dans les districts. Néanmoins le corps des slougitors n'a jamais suffi à s'acquitter de tout le service; pour y suppléer, la loi organique a imposé à la classe des contribuables, connue sous la dénomination de mazilerouptaches, l'obligation de prêter leurs services personnels aux administrateurs. La multiplicité des besoins et les abus qui en provenaient ayant fini par obérer cette classe, une disposition législative en a décidé l'exemption moyennant une redevance qui servira à organiser un corps permanent de desservants, également répartis sous les ordres des sous-administrateurs d'arrondissement.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

» La surveillance sur le Danube a été aussi rendue plus efficace par la création de quatre chaloupes canonnières.

» Les revenus municipaux, qui sont restés au-dessous des besoins toujours croissants des villes, ont été augmentés, afin de faire face à ces besoins. Le corps des pompiers de la ville de Jassi, qui a si bien répondu à son organisation, a été renforcé par la création de quatre nouvelles compagnies.

» En même temps, les travaux publics ont marché de front sur plusieurs points de la principauté.

» La reconstruction du pavage de la ville de Jassi vient de commencer sur des bases larges qui embrassent toutes les rues de la capitale. Pour parvenir à ce résultat dans le courant de trois ans, une disposition législative a imposé une légère contribution proportionnelle aux propriétaires des maisons.

» Une caserne pour la garnison de Jassi est en voie de construction sur la barrière de Copau. Le jardin public a été clos par un grillage en fer sur une étendue de 340 mètres. Un grillage en fer a été de même établi sur toute la façade de l'emplacement de la métropole.

» Dans l'enceinte du tribunal criminel il a été procédé à la construction d'une prison, propre à concilier le besoin de sûreté avec les exigences de l'humanité.

» Une maison spacieuse a été acquise pour servir d'institut à l'éducation des filles.

» A Galatz, qui est par son importance la seconde ville de la principauté, plusieurs travaux se sont déjà opérés ou se trouvent en ce moment en voie d'exécution.

» Tels sont :

» La construction d'une école et d'une caserne pour les pompiers; la confection des chaussées de la ville ainsi que d'un pont en pierre; enfin la construction sur le port d'un quai en marbre, moins encore comme objet d'embellissement que pour la facilité du commerce. Des réparations fondamentales ont été faites à la quarantaine, et les piquets de garde sur le Danube ont été multipliés, et construits à neuf sur toute l'étendue de la frontière.

» Les condamnés aux travaux des salines étaient exposés à tous les effets pernicieux d'un séjour perpétuel dans les carrières. Pour obvier à cet inconvénient, on a commencé sur les lieux la construction

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

d'une prison où les condamnés passeront dorénavant la nuit; un hôpital sert déjà d'asile aux malades.

» Une prison conforme aux règles prescrites par l'humanité a été construite dans la ville de Faltitcheny; elle servira de modèle à la construction d'autres prisons dans tous les chefs-lieux des districts.

» Dans la ville de Houche, une maison a été acquise pour servir de séminaire.

» Tandis que ces travaux s'exécutaient moyennant les ressources offertes par les revenus publics, le prince, désireux d'imprimer aux améliorations projetées une extension plus rapide, a employé ses propres fonds à différents objets d'utilité publique.

» Ayant fondé un institut pour l'instruction des sages-femmes et l'éducation des enfants trouvés, S. A. lui a consacré un édifice spacieux, qui était sa propriété particulière, et l'ayant doté sur ses propres fonds d'un revenu annuel de 2,000 ducats, il le plaça sous le patronage de la curatelle générale des hôpitaux.

» Le prince fonda de plus à ses frais une école dans la ville d'Okna. A Botochani, S. A. acheta une maison spacieuse et en fit don à la ville, qui est le lieu de sa naissance, pour lui servir d'hôtel d'administration.

» La ville de Houche manquait d'eau potable, et l'exiguïté de ses revenus municipaux ne lui permettait pas de construire un aqueduc qui aurait pu alimenter la ville; S. A. vint au-devant de ce besoin, en fournissant, sur ses propres fonds, les frais nécessaires à cette fin.

» Dans cet intervalle, plusieurs branches du service public ont obtenu de notables améliorations.

» Le renouvellement du contrat des postes a fourni l'occasion de plusieurs réformes radicales. Un service de diligence a été établi dans le but de relier les principaux points commerciaux de la principauté. L'établissement des diligences, faisant aujourd'hui le trajet de Galatz à Yassi et jusqu'aux frontières de l'Autriche, a été accueilli avec une grande satisfaction par les commerçants.

» Des bureaux de poste pour l'expédition des lettres à l'intérieur ont été de plus organisés dans tous les chef-lieux des districts, et la direction générale en a été confiée à un fonctionnaire spécial établi à Jassi.

» Un nouveau règlement, rédigé par une commission spéciale, a introduit plusieurs réformes dans le système de l'instruction publique,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

et a rétabli l'internat par suite de quoi un nombre de cent vingt élèves sont logés, nourris et élevés aux frais de la caisse des écoles. L'institut des filles compte en outre soixante-quinze internes.

» Les lacunes et les défectuosités de la législation ont fixé particulièrement l'attention de S. A. Une commission, composée de sept membres, est chargée de la réforme des codes civil, criminel et commercial, ainsi que de la procédure particulière à chacun; la première partie du code civil a déjà été achevée et adoptée par le divan général; les diverses matières de ce travail aussi laborieux qu'important, réparties entre les membres de la commission, sont élaborées simultanément, ce qui fait espérer que le pays sera bientôt doté d'une législation plus conforme à ses besoins, et au progrès qui s'est opéré depuis la mise en vigueur du règlement organique.

» Une autre commission s'occupe en même temps d'élaborer et de coordonner les nombreuses dispositions administratives qui ont été consacrées au fur et à mesure que le besoin s'en est fait sentir, mais qui, gisant éparses et sans ordre dans les archives, ne pouvaient pas servir de guide à ceux qui étaient à les exécuter; le travail de cette commission qui approche de sa fin, consiste à réunir celles de ces dispositions qui sont en vigueur pour en former un manuel d'administration qui servira à éclairer les fonctionnaires dans l'accomplissement de leurs devoirs.

» Plus le commerce a acquis de développement, plus la difficulté des transports a fait sentir le besoin de la facilité des communications. Les entraves qui en résultent pour le transport du sel des mines d'Okna à l'échelle de Galatz, menacent depuis quelque temps de compromettre une branche de revenu public des plus importantes. Afin de prévenir ce préjudice et d'opérer en même temps une amélioration qui ne manque pas de donner une nouvelle vie au commerce, le projet a été formé d'établir une communication desservie par des convois, marchant sur des rails en bois à l'aide de chevaux ou de la vapeur, voie qui, partant de Galatz, aboutirait, d'un côté, aux salines d'Okna, et de l'autre à Romano, point central du commerce de la principauté. Ce projet a été adopté par le divan général, et son exécution ne dépendra désormais que de la disponibilité des fonds nécessaires à une œuvre aussi utile. »

(*Journal de Constantinople.*)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

ÉTUDES SUR LES EAUX THERMALES DE BROUSSE,

PAR M. LE DOCTEUR LA CAVA.

« Il n'y a, dans les environs de Brousse, que des sources d'eaux thermales; les eaux minérales salines froides manquent totalement. Les eaux qui alimentent les nombreux établissements de bains se réduisent aux genres suivants :

» 1° Eaux *sulfureuses alcalines.*

» Le nouveau et le vieux Kukurtlu, ainsi que le Yéni-Ḳaplidja et Ḳainardjà, sont compris dans ce premier groupe.

» Les eaux du nouveau Kukurtlu sont minéralisées principalement par les éléments suivants : sulfure de sodium, bicarbonate de soude, bicarbonate de chaux et de magnésie, acide silicique libre et combiné avec des bases alcalines, matière organique (glairine). La composition de ces eaux se rapproche beaucoup de celle des célèbres eaux thermales des Pyrénées, et comme elles, convenablement administrées, elles doivent avoir d'excellents résultats, selon les degrés et les besoins des maladies suivantes : rhumatismes chroniques et paralysies provenant de causes rhumatismales, pas pour les autres espèces de paralysies; maladies chroniques de la peau sous toutes les variétés de psora, eczema, lèpre vulgaire, prurigo, etc. Pour la cicatrisation des ulcères calleux, fistuleux et invétérés, on a constaté surtout dans l'emploi des eaux de Kukurtlu des cas de guérisons rapides et extraordinaires. Elles peuvent aussi être employées avec avantage pour fermer les plaies produites par les blessures d'armes à feu.

» Ces eaux, comme celles des Pyrénées, contenant en même temps le bicarbonate de soude et le sulfure de sodium, activent la sécrétion de la membrane muqueuse. C'est de là que résulte leur emploi avantageux dans les catarrhes chroniques des poumons et de la vessie, et même dans le principe de la formation des tubercules du poumon. L'usage de ces mêmes liquides, activant la sécrétion des urines, permet de combattre par leur moyen les coliques néphrétiques, la gravelle, etc. On a également reconnu leur supériorité pour annihiler les causes des scrofules, surtout dans les légères et premières affections scrofuleuses, et particulièrement dans les engorgements des ganglions lymphatiques et des glandes du mésentaire. Les maladies syphilitiques latentes ou mal diagnostiquées, soumises à l'action continue des bains sulfureux, se ravivent de nouveau et s'aggravent rapidement par cette action continue; généralement, toutes les fois que le

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

virus syphilitique forme la base des maladies énumérées ci-dessus, ou se combine avec elles, l'usage des bains sulfureux doit immanquablement nuire, loin d'être de quelque avantage; elles ne soulagent les malades de cette catégorie que dans les cas où il y a eu abus des préparations mercurielles. Il doit être également interdit aux malades qui auraient des dispositions aux congestions cérébrales, de même que dans les cas de douleurs purement nerveuses, qui se manifestent bien souvent sous l'aspect de rhumatismes. Enfin l'expérience a démontré que les eaux sulfureuses sont nuisibles pour toutes les affections hystériques et pour les névralgies, sous quelles formes qu'elles se manifestent.

» Quant aux maladies dont nous avons premièrement parlé, et pour lesquelles l'usage des eaux sulfureuses doit être recommandé, les bains ne sont pas également utiles dans toutes les périodes de ces maladies. Quelques-unes voient s'aggraver l'état du malade parce qu'on l'a soumis trop tôt à l'action des eaux thermales précitées, d'autres restent stationnaires par la seule raison qu'on a assujetti trop tard le malade au traitement indiqué. Il résulte des observations faites sur les lieux mêmes que les médecins ne sauraient agir avec trop de prudence pour indiquer la période de la maladie dans laquelle leurs malades peuvent obtenir sûrement leur guérison par l'usage des bains. Une cause non moins influente pour la rapidité plus ou moins grande de la guérison, c'est le mode employé dans l'administration des eaux. Ainsi, le degré de chaleur du bain auquel est soumis le malade, modifie grandement son action thérapeutique.

» 2° Eaux *ferrugineuses acidulées.*

» Les nombreux établissements de Tchékirié sont alimentés par une même qualité d'eaux. M. le docteur La Cava a particulièrement étudié celle qui parvient au Boï-Guzel où l'on dit qu'aux eaux de la source commune se mêlent celles d'une source particulière. Les eaux thermales de Tchékirié contiennent très-peu de substances solides qui les minéralisent. Ces substances sont connues déjà, et nous ne citerons que les principales, savoir : les bicarbonates de fer, de chaux et de magnésie, des chlorures, des sulfates alcalins et de l'acide silicique. Du reste, toutes ces combinaisons seront traitées avec détail dans le travail que publiera dans peu de temps M. le docteur La Cava, des analyses et expériences faites à Brousse avec l'assistance de M. Séput, pharmacien de Constantinople, et on ne peut qu'être reconnaissant au ministre des affaires étrangères, Ali pacha, d'avoir

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

encouragé l'auteur à entreprendre un travail qui doit éclairer les praticiens et être utile aux malades.

» On a relevé, de l'analyse de ces eaux, que le fer est la plus énergique substance qui les minéralise, malgré la petite quantité qu'elles en contiennent. On peut de là en déduire l'utilité reconnue dans le traitement des affections suivantes : atonie des viscères abdominaux, engorgements du foie, de la rate et des ganglions mésentériques, quoiqu'ils ne soient pas aigus ou accompagnés de réaction fébrile. Les palpitations de cœur, soutenues de désordres nerveux, les paralysies provenant de défaut de vitalité dans les globules du sang, réclament l'emploi de ces sortes d'eaux thermales. Elles sont très-utiles pour combattre les fleurs blanches, les spermatorrhées, les diarrhées chroniques, etc., etc. Elles ont en même temps la vertu de neutraliser les effets dérivant de l'abus des boissons aqueuses, ou du séjour dans les lieux bas et humides, qui auraient engendré l'anasarque atonique ou l'hydropisie. En outre, les cachexies primitives et même celles qui proviennent de l'abus du mercure, les atrophies de certains organes ont particulièrement été expérimentées et ont démontré les avantages signalés des eaux ferrugineuses. Il est cependant une observation importante à faire, c'est que, autant que l'usage de ces eaux est avantageux aux personnes d'un tempérament rachitique et de faible constitution, autant il est nuisible aux personnes robustes ou de tempérament sanguin.

» Une source thermale existant à Tchékirié, et qui a été négligée jusqu'à présent, sans avoir jamais attiré l'attention d'aucun médecin, malgré l'intérêt qu'elle offre à la pratique médicale, est Sutludjé ou Ḳaplidja. Elle est de nature sulfureuse et ferrugineuse en même temps. L'union favorable de ces deux qualités la rend précieuse pour le traitement de certains catarrhes chroniques, ainsi que M. le docteur La Cava a eu l'occasion d'en faire l'expérience sur plusieurs malades.

» 3° Eaux *thermales salines.*

» Les eaux de Ḳara-Mouṡtafa et de Békiarlar (ancien bain tout en ruine) tiennent en solution une petite quantité de substances salines, qui ne diffèrent guère de celles qui sont contenues par les eaux potables de la localité. La principale action thérapeutique de ces bains est due presque exclusivement à la chaleur quasi-vitale de ces eaux, à leur sortie de la terre. Elles se rapprochent beaucoup des eaux de Plombières, en France. » (*Journal de Constantinople.*)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

TRAVAUX DES SOCIÉTÉS SAVANTES.

Société asiatique de Paris. — La Société asiatique a tenu le mois dernier sa trentième séance annuelle, sous la présidence de M. Reinaud. Ainsi que le secrétaire adjoint, M. J. Mohl, l'a fait observer, au début de son rapport, jamais la situation de la Société n'a été plus prospère. Les premiers mois de cette année ont été signalés pour la Société, par l'achèvement de la publication la plus considérable qu'elle ait entreprise jusqu'ici : *la Chronique de Cachemire*, texte sanscrit, traduction et éclaircissements, par M. Troyer, 3 vol. in-8°. A des publications isolées, qui n'avaient pas même entre elles le lien d'un format unique, la Société asiatique a résolu de substituer une collection d'auteurs orientaux, publiés en original, traduits et accompagnés d'index détaillés. Elle a désigné pour ouvrir cette collection : 1° les Voyages d'Ibn-Batoutah, éditeurs MM. Defrémery et le docteur Sanguinetti; 2° le Moroudj El-Déheb, ou Prairies d'or, par Maçoudi, éditeur M. Dérenbourg; 3° le Siret El-Raçoul, ou Vie de Mahomet, d'Ibn Hicham, éditeur M. Kazimirski. Il est inutile d'insister sur le mérite et l'intérêt de ces trois ouvrages, tous trois entièrement inédits, dans l'original, sauf de courts fragments; et dont le premier seul est accessible, en partie, au public européen, tant par la version anglaise d'un abrégé, que par les extraits considérables (environ un sixième de l'ouvrage entier) qu'a traduits M. Defrémery, et par les morceaux moins étendus qu'ont donnés MM. de Slane, Dulaurier et Cherbonneau.

« Votre bureau, a dit le rapporteur, avait désiré comprendre dans la nouvelle collection une édition du droit public musulman, par Mawerdi : c'était un ouvrage qui nous convenait sous plusieurs rapports, et un membre du conseil avait déjà fait une grande partie du travail, lorsque nous avons appris que M. Enger, à Bonn, avait préparé une édition du même livre, d'après les manuscrits de Leyde et d'Oxford, et en avait déjà commencé l'impression. Le conseil n'a pas cru qu'il fût juste d'employer les moyens de la Société à faire concurrence aux efforts honorables d'un savant isolé, et il a abandonné la publication de Mawerdi. Je ne doute pas que cette décision n'ait votre approbation entière. »

Asiatic Society of London. — Lecture d'un mémoire du général Briggs, *sur la race aborigène de l'Inde*. Le général montre, par une

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

longue suite de recherches et de faits, qu'au-dessous de la race hindoue proprement dite, appartenant à la famille caucasienne et qui est représentée dans l'Inde par les castes supérieures, il y a une population, en grande partie montagnarde, et occupant partout une place sociale très-inférieure, qui représente une race aborigène, autrefois subjuguée par les Hindous de langue sanscrite.

Geographical Society of London. — Les communications relatives à l'Orient, faites dans les dernières séances, ont été les suivantes : Reconnaissances faites dans le Tibet occidental, par le capitaine H. Strachey. Ces reconnaissances se rattachent à la grande expédition qui a été chargée, il y a trois ans, d'étudier et de déterminer les limites de l'Inde anglaise du côté du Tibet. Le capitaine Strachey a eu cette année la médaille Victoria en récompense de son travail.

— Plan de travail pour creuser l'ancien port de Séleucie, en vue des communications à établir avec l'Orient par l'Euphrate, par le capitaine W. Allen.

Syro-Egyptian Society of London. — Lecture d'un mémoire du révérend J. Kenrick, qui a pour objet d'établir que le peuple de *Pharès*, ces mercenaires de Tyr mentionnés par Ézékhiel, n'était pas des Perses, mais bien la tribu arabe des *Pharusii* de Mauritanie.

— Un mémoire du Dr Grotefend, sur la mythologie des Assyriens, d'après les sculptures du palais de Nimroûd, mémoire traduit par M. Sauerwein et communiqué par le président de la Société.

— M. Sharpe rend compte du nouvel ouvrage de M. Harris, d'Alexandrie, sur les insignes des nomes, des toparchies et des villes égyptiennes, contenant la curieuse découverte de la liste des localités qui contribuaient à l'entretien de chaque temple. M. Harris a pu identifier quelques-uns des insignes avec les noms des villes. Elles sont toutes rangées dans un ordre géographique, depuis la Nubie jusqu'à Memphis et à Saïs dans le Delta.

— Mémoire du Dr Grotefend sur le plan et la destination des édifices de Nimroûd, d'après les indications de l'ouvrage de M. Layard. L'auteur a examiné fort en détail la destination des différents édifices de Nimroûd, et dans chaque édifice celle des divers appartements; et il a suivi le développement de la mythologie assyrienne, depuis le culte primitif des astres, avec leurs chariots d'or et leurs conducteurs, jusqu'à Baal, chef du char le plus parfait, représenté

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

dans les cercles bien connus qui sont diversifiés de tant de manières. M. Grotefend distingue six divinités tutélaires : le dieu de la nation, *Nit* ou *Nisrokh;* la déesse du pays, *Astarté;* la divinité protectrice du roi, *Nérig* ou *Neugal;* celle du palais, *Ani* ou *Ana- Mélekh;* le dieu de la ville, *Daïyad,* le Chasseur, l'Hercule assyrien ou *Sandok;* enfin celui des provinces, *Aïteuk.* On trouve aussi le dieu poisson, *Dagon,* ainsi que des divinités inférieures et divers emblèmes religieux. A une époque postérieure on voit s'introduire le culte du feu.

DES ÉCOLES DIRIGÉES PAR LES MÉKITARISTES,

ET EN PARTICULIER DU COLLÉGE MOORAT.

Les pères mékitaristes de Venise se sont voués à l'instruction de la jeunesse arménienne. Les élèves, formés par ces religieux, seront dans tous les temps la justification vivante de leurs œuvres, et contribueront puissamment à leur conserver les sentiments de vénération et d'estime dont ils jouissent parmi leurs compatriotes. Pour paralyser ce moyen d'influence et même pour le leur enlever, s'il était possible, les auteurs du libelle diffamatoire, sur lequel nous avons déjà publié un article dans le précédent numéro de la *Revue,* ont employé, selon leur habitude, le mensonge et la calomnie.

Pour mettre nos lecteurs à même d'apprécier les services rendus par les PP. de Saint-Lazare, à la cause de la civilisation en Orient, entrons dans quelques détails au sujet des écoles dirigées par les Mékitaristes, et en particulier sur le collége fondé à Paris.

Deux riches Arméniens, Samuel-Baptiste Moorat et Édouard Raphaël, voulant procurer à leurs conationaux le bienfait de l'instruction qu'ils avaient reçue eux-mêmes des Mékitaristes de Venise ou fait donner par eux à leurs enfants, ont fondé, chacun de leurs propres deniers, un collége dont ils ont voulu que ces pères eussent seuls l'administration et la direction. Ce témoignage éclatant d'estime et de considération honore pour le moins autant ceux qui ont mérité de le recevoir que ceux qui l'ont donné. Il dépose non-seulement en faveur de l'éducation solide et chrétienne que les Mékitaristes donnent aux enfants qui leur sont confiés, mais encore en faveur des sentiments d'affection qu'ils savent se concilier. Les auteurs du libelle

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

ont dû le voir tout aussi bien que nous, et cependant ils ont eu le courage d'écrire ce que nous allons rapporter et réfuter.

« Parmi les choses importantes qu'a faites cet abbé Aconz Kiouver, comme le dit M. Levaillant de Florival dans son opuscule intitulé *les Mékhitaristes*, p. 31, il faut mettre l'érection des deux écoles secondaires établies, l'une à Padoue, avec les deniers d'*un certain* Samuel-Baptiste Moorat, l'autre à Venise, avec ceux de M. Édouard Raphaël.

» Le premier, c'est-à-dire celui de Padoue, fut transféré dernièrement à Paris, *sans consulter sur cette translation la congrégation de la Propagande*, et cela à cause d'un procès entre l'exécuteur testamentaire de M. Moorat et les pères de Saint-Lazare.

» Ceux-ci, pour se débarrasser du procès que l'exécuteur testamentaire de M. Moorat leur avait intenté, à cause de la mauvaise administration des biens Moorat, se voyant serrés de près, demandèrent à Louis-Philippe, roi des Français, sans dire le motif pourquoi, la permission de transférer à Paris leur collége de Padoue, et, l'ayant obtenue, *ils se dérobèrent ainsi aux poursuites de leur adversaire.*

» L'exécuteur testamentaire ne perdit pas courage. Il se transporta lui aussi à Paris. Il entama un second procès et renouvela ses justes instances auprès du gouvernement local. Mis de nouveau en jugement, les pères directeurs se trouvèrent fort embarrassés.

» Un des supérieurs du collége Moorat, le père Jean Surguz, vêtu à la parisienne, vient d'arriver à Constantinople où il intrigue de toute façon, pour obtenir du gouvernement ottoman, un firman par lequel la cause soit retirée aux tribunaux français.

» Je ne sais pourquoi les pères de Saint-Lazare se refusent à rendre compte de l'administration de la somme *très-forte* que leur a laissée Moorat; mais ils ne le veulent absolument pas : *il doit y avoir à cela quelque grande raison.*

» Quelque jour, si comme je l'espère, je puis avoir un entretien avec l'exécuteur testamentaire, je ferai connaître les raisons qui se trouvent de part et d'autre, et peut-être arriverai-je à découvrir le mystère de la difficulté que font les Mékitaristes. » (*Il Mechitarista*, pag. 118 et 119.)

Il s'agit du collége Moorat, actuellement à Paris, rue de Monsieur, dans le faubourg Saint-Germain. Voici son acte de fondation, tel que

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

lès Méḳitaristes eux-mêmes, par un sentiment de reconnaissance et aussi pour honorer solennellement la mémoire du bienfaiteur de leur nation, l'ont inséré dans un discours prononcé en 1849, à la distribution des prix faite aux élèves de leur collége, et l'ont livré immédiatement à l'impression, afin de pouvoir le répandre.

« J'ai assigné dans mes livres de compte, une part, *pour les orphelins et les pauvres.*

» On prendra sur mes biens *cent cinquante mille huns*; on les joindra à cette part, et après que les cent cinquante mille huns auront été ajoutés, toute la somme qui résultera de cette opération, je la lègue pour servir à l'érection d'un collége destiné *aux orphelins et aux pauvres enfants de la nation arménienne*, afin qu'avec les conseils et *par l'intermédiaire des moines arméniens de Venise*, soient achetées des terres dans telle partie de l'Europe que ces moines croiront la plus convenable, et qu'avec les revenus de ces terres acquises, soient instruits gratuitement dans les sciences et dans les langues autant d'*enfants pauvres et orphelins de la nation arménienne* que les revenus des susdits biens pourront en entretenir.

» Ces enfants devront ensuite retourner dans leur patrie.

» Les enfants, admis dans le collége, ne seront pas obligés d'embrasser l'état ecclésiastique. — Néanmoins si quelqu'un d'entre eux manifestait, de sa propre volonté, la vocation du sacerdoce, son vœu pourrait être réalisé.

» Si quelque famille arménienne voulait faire élever ses enfants dans le susdit collége, elle le pourrait moyennant le payement des dépenses nécessaires, parce que le *but de cette institution est de procurer l'éducation aux pauvres*, c'est-à-dire aux enfants dont les pères sont sans fortune et privés de tout moyen de subvenir à la dépense du collége; d'où il résulte que ces pauvres enfants restent privés de toute doctrine et de toute science, et que par suite, l'on trouve généralement ignorante notre malheureuse *nation arménienne* déchue.

» J'ai confiance en Dieu et en ce que les autres riches Arméniens suivront mon exemple, après avoir fait l'expérience des avantages qui doivent résulter de la connaissance des sciences, enseignées dans ce collége, créé par l'effet de ma volonté et avec mes ressources; j'espère qu'ils aideront à propager, par ce moyen, les lumières de la science et de la sagesse, *au sein de notre malheureuse*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

nation, sinon dans tout son ensemble, au moins dans un grand nombre de ses parties et qu'elle pourra, avec l'aide du temps et par l'emploi de ces moyens, sortir de l'ignorance et de l'obscurité où elle est plongée.

» Quant au mode d'érection du collége et à l'administration des revenus annuels des biens acquis; quant au genre d'éducation que je désire faire donner aux enfants, et quant aux règles et à la mode qui doivent présider aux études suivies dans le collége, j'ai consigné mon opinion dans un écrit particulier annexé au présent testament. Je la soumets, en cas d'erreurs, à l'amendement de mes exécuteurs testamentaires et des pères mékhitaristes, *par les soins desquels je veux que le collége soit érigé* : ils corrigeront les erreurs de mon opinion et de mes dispositions, s'il y a lieu, ou ils suivront la méthode que j'ai indiquée, s'ils la trouvent juste.

» Voilà tout ce que j'ai décidé sur ce point. »

Les pères méḳitaristes font remarquer, dans une note, que le *hun* ou *pagode-star* vaut neuf francs trente-deux centimes, afin que chacun sache combien a été magnifique la libéralité du bienfaiteur de leur nation. Nous ajoutons que Samuel Moorat mourut le 20 avril 1816. Ses exécuteurs testamentaires s'empressèrent de faire connaître aux Méḳitaristes de Venise le legs dont ils devaient eux-mêmes régler l'emploi, les prévenant qu'ils le tenaient à leur disposition. Malheureusement les amis des auteurs du libelle eurent vent de ce qui se passait. Ils intriguèrent activement et avec tant d'habileté, que la famille Moorat, craignant que la confiance du défunt n'eût été mal placée, souleva des difficultés qui retardèrent pendant quinze ans la délivrance du legs et nécessitèrent l'intervention de la justice.

Le tribunal anglais de Madras, devant lequel l'affaire fut enfin portée, obligea les exécuteurs testamentaires de verser immédiatement le montant du legs entre les mains des Méḳitaristes de Venise et, vu les circonstances de la cause, les déclara déchus du droit d'en surveiller le placement et l'administration.

C'est là l'unique raison pour laquelle les Méḳitaristes ne veulent pas souffrir qu'on leur impose l'obligation de rendre compte de leur administration aux exécuteurs testamentaires de Samuel Moorat, étant d'ailleurs disposés à leur donner avec empressement et comme témoignage de leur respect et de leur haute déférence, communica-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

tion de tous les actes, titres, comptes et registres qu'ils exprimeront le désir d'examiner. Ils ne l'ignorent pas. Ils n'ont pas besoin des services que leur offrent les auteurs du libelle. Mais ces auteurs ont besoin de diffamer; et ils ne craignent pas d'exposer ceux qui voudront leur répondre à renouveler le déplaisir d'une famille aussi recommandable par sa généreuse bienfaisance que par les sentiments dont elle est animée. C'est sous l'influence de leur calomnie qu'elle a molesté les pères mékitaristes. Aujourd'hui qu'elle est délivrée de leur obsession et qu'elle suit librement les impulsions de son noble et patriotique cœur, elle leur a témoigné sa satisfaction par la bouche de son digne chef, le fils de Samuel Moorat, en voyant la manière dont ils exécutent les volontés d'un père, vénèrent sa mémoire et partagent son dévouement.

Le collége Moorat est un établissement national. On ne peut le fermer à aucun de ceux à qui le fondateur a voulu qu'il fût ouvert. Il y a donc nécessité d'y recevoir les enfants des Arméniens dissidents, tout aussi bien que ceux des Arméniens unis : nous l'avons montré dans une consultation à laquelle nous renvoyons.

La Propagande n'a aucune espèce de juridiction à exercer sur ce collége. Il est complétement en dehors de ses attributions : c'est un établissement purement civil. Il n'y avait donc pas lieu de la consulter, lorsqu'il a été transporté à Paris. Si les Mékitaristes avaient eu la malheureuse pensée de le mettre sous sa tutelle, ils l'auraient rendu suspect à l'immense majorité de la nation arménienne, au profit de laquelle il a été établi, et auraient pu, à sa poursuite, être à leur tour déclarés déchus de tout ou de partie de leurs droits, pour avoir, de leur propre autorité, converti en établissement ecclésiastique, destiné exclusivement aux catholiques, un établissement civil ouvert à tous les membres de la famille arménienne, sans distinction de communion ni de vocation.

Aucun tribunal français n'est en ce moment saisi d'une procédure quelconque relative au collége Moorat. Par conséquent, si le père Jean Surguz, vêtu à la parisienne, intrigue à Constantinople, ce ne peut pas être pour obtenir un firman qui retire la cause aux tribunaux français. Tout le monde sait d'ailleurs, et monseigneur Salviani, premier magistrat et juge civil des Arméniens catholiques, ne doit pas ignorer, qu'aucun souverain n'a le droit de retirer aux tribunaux d'un autre gouvernement que le sien, une cause dont ils seraient

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

saisis ; mais les rédacteurs du libelle ne tiennent pas à dire des choses vraies et à rapporter des faits exacts : on s'en aperçoit ; ils ne veulent qu'une seule chose, diffamer et diffamer à tout prix.

« Il y aurait trop à dire, continuent-ils, sur l'instruction morale, littéraire et scientifique que l'on donne à la jeunesse dans ces deux colléges. Il suffira de dire qu'une quantité de jeunes gens de ma connaissance, élevés *plus* que chrétiennement dans le sein de leur *très*-pieuse famille, ayant passé quelque temps dans ces colléges, outre qu'ils sont revenus tels quels, sans *rien dans la caboche* (senza niente in zucca), mènent maintenant une vie *plus* que libertine, *plus* que *philosophique* (c'est-à-dire impie) et pleins d'eux-mêmes, *crachent rond* (sputano rotondo) comme des docteurs de Sorbonne.

» Généralement parlant, une instruction ébauchée et non terminée, une instruction incomplète qui ne donne pas à la jeunesse un emploi, une honnête manière de vivre, un art, a toujours été, est et sera toujours nuisible, parce qu'elle multiplie le nombre des désœuvrés, des fainéants et par conséquent *des perturbateurs du repos public*. TELLE EST PRÉCISÉMENT CELLE QU'ON DONNE DANS LES COLLÉGES DIRIGÉS PAR LES PP. DE SAINT-LAZARE. Toutes les études (chez eux) se réduisent à la connaissance de la langue arménienne, à une *très*-légère teinture de la langue italienne et de la langue française, aux quatre règles de l'arithmétique, à une idée *très*-superficielle de géographie et à quelques traits de dessin linéaire. » (Pag. 119 et 120.)

Deux accusations graves, extrêmement graves sont formulées ici contre les Mékitaristes de Venise. Au lieu de former à la vertu les enfants qui leur sont confiés, ils les dépravent ou les laissent se dépraver à un tel point, que les ayant reçus *plus que chrétiens*, ils les rendent à leurs familles *plus que libertins*, *plus qu'impies* : ce sont les chefs de la catholicité arménienne qui le déclarent, sous le voile de l'anonyme, il est vrai, mais dans un mémoire fait pour être présenté par eux à la congrégation de la Propagande où ils ont des amis, qui ne peuvent pas prendre le change et attribuer à d'autres qu'à eux, une pareille dénonciation.

Au lieu de former des hommes instruits, actifs, laborieux, utiles, il ne sort de leurs écoles que des ignorants, des désœuvrés, des perturbateurs du repos public, en un mot, des citoyens nuisibles : c'est sous la garantie du premier magistrat de la nation arménienne catholique que ce reproche leur est adressé, reproche qui, joint à celui de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

vouloir rétablir l'ancien royaume d'Arménie, a pour but évident de rendre ces religieux suspects aux souverains dans les États desquels ils se trouvent. Ceux qui le font, ou qui l'ont pris sous leur garantie connaissent la valeur des mots et la portée qu'une inculpation de cette nature peut avoir. Leur conscience, leur honneur, le respect de leur dignité, l'amour de leurs devoirs, les droits sacrés de la vérité et les préceptes de la religion dont ils sont les ministres ne leur imposaient-ils pas l'obligation de s'exprimer avec la plus rigoureuse et la plus équitable exactitude, dans le cas où il y aurait eu pour eux des motifs réels de porter cette accusation? Mais il n'y en avait pas; c'est la haine, la haine la plus injuste, la plus aveugle, qui les a fait parler ainsi.

Aucun des élèves sortis du collége Moorat et des autres écoles dirigées par les Mékitaristes n'a tenu une conduite qui puisse fournir un fondement même apparent à cette criminelle dénigration. Il y en aurait parmi eux qui seraient tels qu'on les dépeint tous que ce ne serait pas une raison pour attribuer leurs vices à l'éducation qu'ils ont reçue dans les maisons d'où ils sortent et pour en faire supporter la responsabilité à leurs maîtres.

On nous dit que l'un des élèves de ce collége n'a rapporté de Paris à Constantinople que deux ou trois grammaires arméniennes *passablement usées*, une grammaire française, un abrégé d'arithmétique en langue arménienne, trois romans français *un tant soit peu obscènes* ET LIBÉRAUX *avec les OEuvres de Voltaire*; et que questionné sur ce qu'on pensait des Arméniens hérétiques, dans la maison d'où il sortait, il répondit que nul Arménien n'y était qualifié d'hérétique ou de schismatique; qu'il s'y trouve des élèves appartenant à des familles hérétiques et qu'on les admet comme les autres à la participation des sacrements. « Voilà pourtant, ajoute-t-on, la doctrine, les opinions et la conduite des pères de Saint-Lazare. Est-il possible que l'abbé de Saint-Lazare l'ignore? Catholique comme il se vante de l'être, pourquoi ne l'empêche-t-il pas? » (p. 121 à 123.)

On a oublié d'ajouter : Voilà aussi la preuve incontestable que les Mékitaristes de Venise pervertissent la jeunesse, en font des libertins, des impies et des perturbateurs du repos public; car ce fait est le seul témoignage qui soit fourni à l'appui de la double accusation portée contre eux.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Mais ce n'est pas ainsi que raisonnent les honnêtes gens. Jamais il n'est venu, et jamais il ne viendra à l'esprit d'un homme sérieux et consciencieux de rendre une maison d'éducation responsable de toutes les fautes ou sottises que font ceux qui en sortent. Jamais un homme sérieux et consciencieux n'a conclu, et jamais il ne conclura que des maîtres ne sont propres qu'à former des libertins, des impies, des perturbateurs du repos public, parce qu'il sera arrivé qu'un de leurs élèves aura, en se retirant dans sa famille, emporté les Œuvres de Voltaire et trois romans tant soit peu obscènes et libéraux. Jamais sur de pareils indices un homme sérieux, honnête, et consciencieux ne se permettra de dénoncer à son gouvernement, comme des hommes dangereux dont il faut promptement se défaire, comme des corrupteurs de la jeunesse qu'il faut mettre au ban des nations, les maîtres dont un des élèves a eu le tort ou la sottise de faire une pareille acquisition, après être sorti de leur maison, et de la faire à leur insu, de son propre mouvement ou par le conseil d'un étranger.

« Le collége Moorat étant une sorte d'école supérieure pour les hautes études, en même temps qu'une école professionnelle, disait en 1850 le préfet des études, dans un discours qui a été imprimé et distribué, les élèves qui y sont admis doivent avoir déjà reçu une instruction préparatoire. Des écoles primaires dirigées par les Mékitaristes à Constantinople, à Trébizonde et dans d'autres villes de l'empire ottoman, fournissent annuellement un certain nombre d'élèves distingués par leur conduite et leur capacité naturelle. C'est parmi ces élèves, déjà formés en partie, que sont recrutés les jeunes sujets qui méritent les soins et les dépenses particulières qu'occasionne leur translation soit à Venise, soit à Paris...

» La philosophie, le droit et l'économie politique..., l'histoire et la géographie, la physique, la chimie et l'histoire naturelle, les mathématiques, la mécanique jointe à l'étude de ses applications industrielles, l'agriculture et le commerce, le dessin, l'architecture et la peinture; l'étude spéciale d'une profession ou d'un art, si un élève se sent appelé par une vocation particulière. Tel est le programme abrégé de l'enseignement. »

Les pères mékitaristes dirigent donc des écoles primaires et des écoles secondaires. Dans les écoles primaires ils enseignent aux enfants, la lecture, l'écriture, un peu de grammaire, un peu de géo-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

graphie et les quatre règles fondamentales de l'arithmétique; dans les écoles secondaires, ils enseignent les langues, la littérature, les arts et les sciences. Les auteurs du libelle ont affecté malicieusement d'ignorer un fait qui se passe sous leurs yeux, afin de pouvoir confondre les écoles primaires avec les écoles secondaires, et à l'aide de cette confusion audacieuse donner un prétexte spécieux à leur calomnie; c'est leur tactique ordinaire.

Ainsi ils savent fort bien que le collége de Samuel Moorat est une école laïque; qu'il n'y a pas lieu d'y traiter des questions dont bon nombre de théologiens saisissent difficilement la difficulté; que des jeunes gens qui étudient les belles-lettres et les sciences humaines ne sont pas des lutteurs qu'on puisse prudemment introduire dans l'arène des controverses religieuses; que dans une maison où les pères de famille des deux Églises ont le droit d'envoyer leurs enfants, il n'est pas permis de semer ou de laisser paraître des germes de division, de donner lieu à des motifs d'aversion, d'antipathie et de haine; et que la seule chose qu'on puisse raisonnablement faire, c'est de mettre entre les mains de tous les élèves un catéchisme orthodoxe, s'attachant à développer et établir d'une manière simple, claire, frappante et solide les points controversés. Ils savent qu'en agissant ainsi on fait ce que l'apôtre saint Paul attendait des fidèles de Corinthe qui étaient unis à des païens (1re aux Cor. 7-14); qu'on suit le conseil donné par saint Augustin, lorsqu'il disait qu'il fallait se montrer patient envers les donatistes et ne pas les provoquer par des insultes à une plus grande exaspération (sermon 165, ch. 9, n° 15); qu'on imite la belle conduite qu'a tenue généralement de nos jours l'Église gallicane, tant à l'égard des jansénistes, qu'à l'égard des membres de l'Église constitutionnelle et de ceux de la petite Église; qu'on aplanit les obstacles qui s'opposent à l'union des deux Églises et qu'on prépare ainsi le triomphe de la vérité. Ils savent que les enfants nés de père et mère dissidents ne sont ni des hérésiarques, ni des fauteurs d'hérésie; qu'ils ignorent complétement en quoi leur croyance diffère de celle des autres; qu'ils n'ont nullement l'intention de professer l'erreur, et qu'à vrai dire ils ne l'ont pas encore professée; que leur désir est de servir Dieu comme il veut être servi. Ils savent qu'il n'est pas au pouvoir du révérendissime abbé des Mékitaristes de Venise de leur fermer les portes du collége Moorat; qu'il doit au contraire adorer les desseins secrets de la Pro-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

vidence qui n'aura permis peut-être la fondation de ce précieux établissement, que pour ramener l'union entre les membres de la grande famille arménienne, dissiper les préventions dans lesquelles ils sont élevés, apaiser des haines religieuses qui éterniseraient le schisme, éclairer les esprits sur des points de controverse qu'ont obscurcis à dessein des hommes de mauvaise foi, montrer la vérité dans toute la simplicité et la solidité de son évidence, inspirer l'amour de la paix et le désir de ne former qu'une seule et même Église orthodoxe à des hommes qui ont tous la volonté la plus ferme de vivre en bons chrétiens et qui ne forment déjà qu'une seule et même nation. Ils savent tout cela, mais ils n'y auraient pas trouvé leur compte. Ils ont mieux aimé calomnier, et calomnier à outrance. Ils ont pensé que tous les moyens étaient bons et licites quand il s'agit d'anéantir ce qu'on déteste.

Il est possible que dans l'aveuglement de leur passion, ils aient cru honorer Dieu et servir l'Église de Jésus-Christ. Nous, au contraire, nous sommes indigné d'une pareille conduite ; et, comme Mgr. Hillereau, nous nous empressons d'en renvoyer la responsabilité à qui elle revient, de crainte que concluant du particulier au général, suivant la méthode adoptée et constamment suivie dans le libelle auquel nous répondons, on n'attribue au clergé tout entier ce qui n'est heureusement que le fait de quelques hommes haineux et vindicatifs qui ont dû oublier, non-seulement leur dignité ecclésiastique, mais même leur qualité de chrétien, lorsqu'ils ont conçu et mis à exécution un dessein aussi contraire à la charité qu'au véritable esprit du christianisme.

L'abbé J.-H.-R. Prompsault.

Société orientale pour l'union de tous les chrétiens d'Orient. — L'œuvre de cette Société, fondée à Rome en 1847, sous la présidence du cardinal Fransoni, préfet de la Propagande, fut interrompue par suite des événements de 1848 ; elle vient d'être reprise et continuée par le Comité des rites orientaux fondé à Paris le 1er juillet dernier, sous la présidence de l'Archevêque de Paris, et avec l'approbation du Patriarche chaldéen de Babylone, de l'Archevêque Primat de Hongrie et de plusieurs évêques d'Orient.

La Société orientale a pour but :

1° La conservation des anciens rites nationaux de l'Orient que

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

l'Église romaine considère, à juste titre, comme de précieux monuments de son apostolicité et de sa catholicité;

2° La réunion de toutes les communions chrétiennes orientales dans l'antique unité de la Foi;

3° La défense des intérêts catholiques, relatifs aux Lieux Saints;

4° La propagande de la Foi parmi les Israélites et les Infidèles.

Le bureau de la Société est établi à Paris, rue de Babylone, 69.

Éléphantiasis. — M. le docteur Guyon, qui habite l'Algérie depuis près de vingt ans, a remarqué que les Arabes sont complétement exempts de la lèpre et de l'éléphantiasis, tandis que ces maladies sont au contraire très-communes chez les Kabiles ou habitants des montagnes. Il attribue ce fait à ce que les premiers vivent sous les tentes, et sont continuellement exposés à l'action de l'air et de la lumière, tandis que les Kabyles ont des habitations fixes, plus ou moins creusées dans le sol, et que l'atmosphère qui les entoure est humide et altérée par toutes sortes d'émanations animales et végétales. Il a vu une famille arabe qui avait été, comme c'est la règle chez cette tribu, à l'abri des affections que nous venons d'indiquer, jusqu'au moment où, abandonnant la vie nomade, elle se fixa dans les habitations faites de boue, de pierres et de branchages, et présenta alors un cas d'éléphantiasis qui avait pour siége le scrotum.

Numismatique orientale. — M. de Bartholoméi, colonel russe, aide de camp du général commandant de l'armée du Caucase, profite de son séjour en Orient pour augmenter la précieuse collection de médailles antiques qu'il avait commencée à Saint-Pétersbourg. A Tiflis, il a pu réunir, malgré les travaux de la guerre, plus de six cents variétés de monnaies des rois parthes arsacides, et près de trois cents variétés de monnaies des rois sassanides. Parmi ces monnaies il en est un fort grand nombre de complétement inédites.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

BIBLIOGRAPHIE.

ANALYSES CRITIQUES ET EXTRAITS D'OUVRAGES RÉCENTS.

LES TROIS ÉPOQUES DE L'HISTOIRE OTTOMANE,

Essai politique sur les réformes récentes en Turquie, considérées principalement par rapport à l'effet qu'elles doivent avoir sur la force relative des autres puissances en cas de guerre;

PAR JAMES HENRY SKENE, ESQ. (*).

Voici un petit ouvrage, écrit en français par un anglais, imprimé et publié à Londres : cette singularité suffirait pour appeler sur lui l'attention; cependant, ce qui nous détermine à en entretenir nos lecteurs, c'est l'importance du sujet, surtout traité par une plume britannique. Lorsque, dans son dernier banquet avec ses nationaux, à Constantinople, l'ambassadeur sir Stratford Canning laissait de si singuliers adieux à la Turquie, il est curieux d'opposer aux amères paroles du représentant officiel de la Grande-Bretagne le langage presque enthousiaste, en sens inverse, d'un de ses concitoyens.

Tout long qu'il est, le titre ne donne pas une idée exacte de ce qu'on va lire. Il eût été plus clair et plus vrai, si on eût substitué le mot d'*armée* ottomane à celui d'*histoire*; car l'auteur s'occupe presque exclusivement de l'armée, dont il retrace rapidement les destinées, en remontant aux origines même de la puissance turque. C'est ce tableau qu'il divise en trois époques, dont l'une commence à l'apparition des Turcs, en Arménie, avec quatre cents tentes, dans

(*) Londres. — CHAPMAN et HALL, Piccadilly.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

le XIIIe siècle, et finit à la destruction des janissaires, par sultan Maḥmoud. La seconde époque, qui s'écoule entre cette terrible exécution et la mort du sultan, voit former la nouvelle armée et n'est, à bien dire, qu'une période de transition entre le régime aboli et celui à créer. Avec le règne de sultan Ạbd ul-Medjìd, commence la troisième époque, époque de régénération politique, civile et militaire, qui ouvre un nouvel avenir à l'empire ottoman.

On voit que l'auteur a fort inégalement réparti sa matière; sa première époque contient six siècles; les deux autres vingt-cinq ans seulement : ce n'est pas ainsi que procède l'histoire. Pour remédier à ce défaut de proportion dans son plan, il a subdivisé sa première époque en deux périodes, celle des conquêtes et celle de la décadence. La puissance des armes ottomanes sembla longtemps irrésistible; non-seulement elles triomphèrent des successeurs dégénérés des Césars; mais encore elles soumirent les nations les plus belliqueuses; elles écrasèrent, dans de mémorables batailles, la fleur de la chevalerie européenne. Pendant trois siècles, c'est à peine si elles eurent à subir quelques échecs glorieusement réparés.

La force de ces armées résidait surtout dans les janissaires Yenîtcheri, la *nouvelle milice* organisée au XIVe siècle par sultan Orḳân, dit l'auteur qui, je crois, aurait dû attribuer cette création à Oṭmân. Au lieu d'énumérer toutes les conquêtes auxquelles ils prirent part, toutes les victoires dues à leur impétueux courage, M. Skene aurait peut-être mieux fait d'expliquer leurs succès par leur organisation même, qui a été une conception dont les auteurs n'avaient probablement pas soupçonné toute la portée. Cette milice, recrutée dans ce que les populations chrétiennes avaient d'enfants mieux conformés et plus beaux, qu'on leur enlevait dans des razzias, ou qu'on en recevait à titre d'impôt, karatch; cette réunion d'hommes élevés exclusivement en vue de pratiquer le métier des armes; ces soldats sans famille, sans patrie, qui ne connaissaient d'autres pénates que la marmite de la Orîâ, étaient un merveilleux instrument de guerre offensive et, tant qu'ils n'eurent pas d'autre intérêt créé que celui du sultan, tant qu'ils n'éprouvèrent d'autre sentiment que celui de leur enthousiasme guerrier, on conçoit qu'ils aient été, pour ainsi dire, invincibles. Mais on comprend aussi, comment, lorsque les conditions furent changées, lorsque le recrutement ne fut plus le même, lorsque des camps les janissaires passèrent dans les villes, lorsqu'ils

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

vécurent de la vie des autres sujets ottomans, cette même organisation devint une source d'abus, de désordres et finalement de calamités.

C'est ce que l'auteur aurait dû développer avec quelque détail, de préférence à un résumé historique sans objet. Il ne suffisait pas de parler de l'indiscipline proverbiale des janissaires; il fallait rechercher les causes qui avaient peu à peu détruit leurs qualités militaires et en avaient fait un danger pour l'empire, après en avoir été si longtemps la gloire et le soutien. Par cet examen, il serait entré dans le vif de la question, et surtout il aurait été amené à juger si le sultan Maḥmoud n'avait qu'un seul parti à prendre, celui auquel il s'est arrêté, l'anéantissement des janissaires; ou si une réforme de ce corps était possible et permettait de le conserver, comme un des éléments de l'armée ottomane reconstituée. C'est un problème qui valait la peine d'être discuté et que je ne prétends pas résoudre en quelques lignes.

Comme nous l'avons dit, le règne de Maḥmoud remplit la seconde époque. M. Skene s'est passionné pour ce prince et lui prête une grandeur et une supériorité qu'il n'avait pas. C'était une âme fortement trempée, capable des résolutions les plus énergiques, et marchant à son but avec une persévérance que rien ne détournait, ni ne lassait. Mais il manquait de jugement et de lumières; il se laissait aveugler par sa passion et ses emportements eussent perdu son empire, si des intérêts qui lui étaient étrangers n'eussent été pour lui une cause de salut. Ce fut, de la part de Maḥmoud, une grande imprudence que celle de hasarder des troupes nouvellement formées contre une armée aussi solide, aussi rompue au métier de la guerre que celle de la Russie. La politique lui conseillait de temporiser, de familiariser ses soldats avec leur organisation européenne, de les essayer avec des ennemis plus faibles qu'eux, les Persans, par exemple, pour leur inspirer cette confiance qui double la valeur. S'il eût attendu une circonstance favorable, en opposant la force d'inertie aux exigences de Saint-Pétersbourg, en les subissant même momentanément; il se fût trouvé une belle et nombreuse armée aux événements de 1830, au soulèvement de la Pologne. Il eût pu prendre part à la lutte, entrer en lice avec toutes les chances pour lui; son empire n'eût pas été, comme l'écrivait l'ambassadeur de France, le général Guilleminot, un cadavre que l'on cherchait inutilement à galvaniser.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

La troisième époque commence avec le règne du sultan régnant, Abd ul-Medjid; c'est, suivant M. Skene, la période de régénération. Nous ne demanderions pas mieux que de nous associer à son optimisme et de voir tout en beau comme lui; mais, précisément parce que nous souhaitons sincèrement la prospérité de l'empire ottoman, nous devons combattre des illusions que nous ne partageons pas. Le Tanzimat, ce fameux Hatti-Chérif de Gulhaneh, cette charte octroyée par le sultan actuel, repose sans doute sur d'excellents principes, et c'est une notable amélioration dans l'état politique et social de la Turquie que de les voir proclamés par le pouvoir souverain. Mais il ne suffit pas de consigner des généralités dans un édit; de la théorie, il faut passer à la pratique, et c'est malheureusement là le côté faible des réformes tentées par les princes orientaux.

Cela tient à une cause générale, dont l'effet se reproduit partout, en vertu même de la nature des choses. Ces réformes sont presque toujours d'importation étrangère; ce sont des idées que l'on emprunte à une autre civilisation et que l'on adapte tant bien que mal à la sienne. On copie la surface sans trop s'inquiéter du fond qui est dessous. Ainsi, parce qu'on a serré la taille d'un homme dans une étroite tunique et emprisonné ses jambes dans des pantalons étriqués, on se figure avoir un soldat comme les nôtres. Il en est de même de bien d'autres créations, où l'apparence se substitue à la réalité. La réforme d'un pays est l'œuvre la plus laborieuse qui se puisse imaginer, parce que tout doit marcher de front, législation, administration, armée et finances. Si une seule partie est négligée, l'ancienne lèpre ne tarde pas à reparaître et à tout envahir. Quand Napoléon tira la France du chaos révolutionnaire, il travaillait dix-huit heures sur vingt-quatre, soit qu'il présidât ces séances du conseil d'État qui sont restées comme un modèle de la discussion utile et pratique; soit qu'il s'occupât avec ses ministres des détails de leurs départements respectifs; soit que, de son cabinet, il expédiât cette correspondance dont on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, l'activité prodigieuse ou l'inconcevable universalité.

Le génie de Napoléon est un don exceptionnel de la Providence; mais à côté, ou pour mieux dire, au fond de ce génie, il y avait un bon sens qui a été la base inébranlable des conceptions de ce grand homme. C'est ce bon sens qu'il faut imiter, c'est à lui qu'il faut demander des enseignements. Il apprendra à se servir toujours des

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

instruments qu'on a sous la main; à prendre les choses telles qu'elles sont, en les mettant seulement à leur véritable place; à ne demander aux hommes que ce qu'ils sont capables de faire et à les utiliser suivant la mesure et la nature de leurs facultés. Un trait caractéristique du gouvernement de Napoléon, c'est la guerre impitoyable que, du premier au dernier jour, il ne cessa de faire aux fripons. Il rétablit les finances par l'ordre qu'il y mit, sans jamais s'adresser à l'emprunt : c'est là un secret que la Turquie devrait bien tâcher de lui dérober.

Nous espérons fermement que les nobles efforts du sultan Abd-ul-Medjîd n'échoueront pas, que ses espérances ne seront pas déçues; mais nous le répétons, le succès n'est pas encore assez assuré pour chanter victoire avec M. Skene. Nous avons vu avec peine cet auteur décrier l'armée russe comme il le fait. Sans doute, nous croyons qu'on a de beaucoup surfait la valeur de cette armée, et qu'il y a à rabattre des rodomontades de ce qu'on appelle les gascons du Nord. Pour établir un terme de comparaison et arriver à une évaluation rationnelle, il suffit, par exemple, de mettre en regard la guerre du Caucase et nos expéditions victorieuses dans les montagnes tout aussi abruptes, tout aussi bravement défendues de la Kabylie. Mais, tout en appréciant les choses comme elles le méritent, il est douteux cependant que la jeune armée ottomane eût, comme le prétend l'auteur, une supériorité probable sur les troupes du czar. Au reste, il entre dans des détails très-circonstanciés sur l'organisation et la composition de cette armée, et ce n'est pas la partie la moins intéressante et la moins instructive de son ouvrage.

Nous supposons que M. H. Skene appartient à cette opinion anglaise qui se personnifie dans M. Urquhart et qui, aussi dévouée au sultan qu'hostile à la Russie, a si vivement combattu la politique de lord Palmerston et de ses agents à Constantinople et a tant de fois occupé de ses réclamations la presse et la tribune. Il est inutile de dire que nos sympathies sont acquises à cette opinion et aux hommes qui la défendent, alors même que sous certains points notre manière de voir est différente de la leur.

C'est probablement pour avoir plus de lecteurs sur le continent et surtout en Turquie que M. Skene a écrit en français; nous ne pouvons être que fiers et reconnaissants de cette préférence donnée à notre langue. Nous croyons le prouver, en rappelant à l'auteur, que, tout roi qu'il était, Frédéric le Grand ne publiait rien dans un idiome qui

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

lui était cependant bien familier, sans l'avoir soumis à Voltaire ou à d'Argens. Si M. H. Skene songeait jamais à faire imprimer quelque nouvelle production franco-anglaise, nous l'engageons vivement à en faire revoir les épreuves par un critique de notre nation : lui et ses lecteurs y gagneront.

J. Gordon.

LEXIOLOGIE INDO EUROPÉENNE,

ou

ESSAI SUR LA SCIENCE DES MOTS SANSCRITS, GRECS, LATINS, FRANÇAIS, LITHUANIENS, RUSSES, ALLEMANDS, ANGLAIS, etc.,

Par J.-H. Chavée. — Paris, chez Franck.

L'histoire des mots, c'est l'histoire de la pensée humaine dans son origine, dans ses développements successifs, dans son essence et dans sa force. L'étymologie, il serait facile de le démontrer, est la première des sciences; elle embrasse et explique toutes les sciences, car elle embrasse et explique tous les termes dont ces sciences se servent pour se manifester à notre esprit. La plupart des hommes parlent sans savoir ce qu'ils disent, car ils ignorent la véritable valeur des mots qu'ils emploient; l'étymologie la leur fait connaître. On a rarement une idée nette des choses parce qu'on n'a presque jamais une idée nette des mots; l'étymologie précise et détermine la signification des mots, de manière à rendre toute équivoque impossible. Mais, par étymologie, nous n'entendons par ces divagations puériles dont Ménage et Charles Nodier ont enflé leurs lourdes compilations; l'étymologie est devenue, depuis la découverte du sanscrit et les profonds travaux de Bopp, de Wilson et de Burnouf, une science aussi certaine, aussi positive que la chimie et les mathématiques. Elle a ses lois invariables, ses règles constantes, ses principes fondamentaux. Elle procède par une méthode aussi sûre que celle de la géologie ou de la paléontologie; elle arrive à la vérité par un chemin exactement tracé. Le verbe, dans le système indien, est le père de tous les mots; l'adjectif et le substantif se forment des participes. Il y a des substantifs et des adjectifs présents, passés ou futurs, parce qu'il y a des participes présents, passés ou futurs. Tous les mots dérivent de racines monosyllabes. Quoique le nombre de ces racines ne

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

dépasse pas quinze cents, il a suffi à produire toute la lexiologie indo-européenne, comme les vingt-quatre lettres de l'alphabet suffirent à exprimer tous les sons de la voix humaine.

M. Eichhoff est le premier qui ait fait connaître en France les magnifiques résultats des travaux des philologues allemands. M. Chavée suit ses traces; sa *Lexiologie indo-européenne* est un excellent résumé de toutes les découvertes et de tous les progrès de la linguistique jusqu'à ce jour. Les principaux dérivés des racines sanscrites, dans tous les idiomes européens, y compris le français, s'y trouvent rangés avec ordre sous leurs chefs respectifs. La classification adoptée par l'auteur est celle des notions générales, contenues dans les racines. Il divise ces notions en cinq catégories : *presser*, *tendre*, *crier*, *souffler*, *détruire*. Un philologue allemand en admet six qui sont : le *liquide*, l'*audible*, le *visible*, l'*élévation*, le *mouvement*, la *préhension*. Toutes ces notions, comme on le voit, sont physiques, et cependant elles comprennent toutes les notions abstraites. C'est qu'il n'existe en réalité point d'idées abstraites; tous les mots abstraits ne sont devenus tels que par la suite des temps et par métonymie; originairement ils étaient concrets. Il suffira de citer en latin *cogito*, *meditor*, *sincerus*, *superbus* : *cogito* signifie rouler en soi-même (cum agito), *meditor* signifie mesurer (cfr. mod-us, mesure), *sincerus* signifie sans fard (sine cera), *superbus* signifie marchant par-dessus (super bio). En français, *penser* vient de *pensare*, qui signifie *peser*; penser, c'est donc peser les choses dans son esprit. Esprit lui-même ne signifie que *souffle*, *âme*; *anima* a le même sens, et est identique au grec ανεμος, vent. Où chercheriez-vous dans le livre de M. Chavée l'adjectif *carus*, *cher?* L'auteur l'a placé avec raison dans la catégorie *presser*, car il vient de la racine *kri*, qui signifie garder, entourer de soin. A cette même racine se rattache *cura*, soin, souci, et *se-cur-us* (sine cura), d'où est venu par contraction le français *sûr*. — Où chercheriez-vous *escarpin?* Il faut d'abord que vous sachiez que escarpin signifie un soulier pointu, *escarpé*. Or *escarpé* est un mot francique (skarp, anglais : sharp) qui signifie aigu. L'action de rendre aigu, d'amincir, appartient à la catégorie *détruire*; c'est donc dans cette catégorie que vous chercherez *escarpin*, ainsi que *escarpe*, *escarper* et *escarpé*.

Sans doute, le livre de M. Chavée n'est pas exempt d'erreurs; le savant auteur n'a pas toujours rencontré l'étymologie la plus vraie;

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

il n'a pas toujours consulté assez attentivement toutes les sources, mais son travail n'en est pas moins le plus propre à familiariser les Français avec l'histoire des langues étrangères.

L. Delatre.

GRAMMAIRE DE LA LANGUE PERSANE,

ou

PRINCIPES DE L'IRANIEN MODERNE,

Par M. Alexandre Chodzko. — 1 vol. in-8° avec planches. Prix : 10 fr.

Ne connaître que la littérature d'une langue ce n'est pas savoir cette langue, c'est en comprendre les livres : degré de science auquel tout le monde peut parvenir avec le secours d'un bon dictionnaire et d'une bonne grammaire. Pour bien savoir une langue, il faut la parler, et, pour la bien parler, il faut avoir vécu plusieurs années dans le pays dont elle est originaire. Il y a des professeurs qui seraient fort embarrassés de dire bon jour ou bon soir dans la langue qu'ils enseignent. Quand il s'agit d'une langue morte, le mal n'est pas grand; mais quand il s'agit d'une langue vivante, c'est un grand défaut. M. Chodzko n'est pas dans ce cas. Il sait la langue dont il vient d'écrire la grammaire aussi parfaitement que sa langue maternelle; il a été pendant dix ans consul de Russie à Recht, et la terre de Perse est devenue en quelque sorte sa seconde patrie.

Jamais personne n'a réuni à un plus haut point toutes les conditions nécessaires pour mener à bonne fin la tâche difficile que M. Chodzko vient de remplir avec un succès si complet. Une bonne grammaire persane manquait à nos bibliothèques et à nos écoles ; celle de Wilken est criblée de fautes grossières; celle de William Jones, habilement traduite et annotée par M. Garcin de Tassy, est trop abrégée et trop ancienne. D'ailleurs, toutes les deux sont l'ouvrage de savants extrêmement exercés dans la théorie, mais très-peu dans la pratique. Il en fallait une qui initiât le lecteur à toutes les finesses et à tous les caprices du langage usuel; c'est ce que vient d'exécuter M. Chodzko, dans un beau volume de 208 pages, où les difficultés de la langue sont exposées en quatre cent sept règles, et qui se termine par cinq *fac-simile* de lettres, pouvant servir tout ensemble de modèles de style et d'exemples d'écriture.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Cependant, comme toute chose dans ce monde a son côté faible, nous nous permettrons de mêler à ces éloges bien sincères de notre part et bien mérités de la part de l'auteur, quelques observations critiques. M. Chodzko admet, suivant l'ancienne coutume, des verbes défectueux en persan; c'est simplement irréguliers qu'il aurait fallu dire. Les verbes persans qu'on appelle improprement défectueux ont tous leurs temps, mais une ou deux lettres de la racine changent selon qu'elles sont suivies ou non d'une terminaison. C'est un phénomène que nous voyons dans toutes les langues, même dans le français. La terminaison dans toutes les langues fait la loi au radical, et l'oblige à se modifier quelquefois de la manière la plus étrange. En persan il y a souvent double permutation; la lettre finale de la racine s'altère en se joignant à la terminaison de l'infinitif, et la première lettre de la terminaison de l'infinitif se modifie à son tour par suite du changement de la lettre qui précède. C'est ainsi que la racine *bâz*, mise en contact avec la terminaison *den*, fait *bakh-ten*; *dâr*, *dâch-ten*; *bend*, *bes-ten*, etc.

De cette façon, les anomalies les plus extraordinaires en apparence reçoivent une solution satisfaisante et naturelle. Mais ce n'est qu'en prenant pour point de départ l'ancien persan ou le sanscrit, qu'on peut trouver le mot de ces énigmes. Tout ce qui n'est pas d'origine arabe dans le persan moderne, est d'origine zende. Or la langue zende est la sœur cadette ou la fille aînée du sanscrit; il est donc possible de rendre compte, à l'aide du sanscrit, de tous les éléments zendes contenus dans le persan.

Le verbe *voir* est le plus irrégulier de la langue persane : à l'aoriste il fait *bîn*, à l'infinitif *diden*. Comment concilier ces formes disparates? Rien de plus facile quand on tient compte de l'étymologie. *Voir*, en sanscrit, se dit *vid*. Le *v* sanscrit devient généralement un *b* en persan; *vid* a donc fait *bid*, d'où l'aoriste *bi-n*. L'infinitif *diden* est pour *bid-i-den*; la première syllabe a disparu. L'entière oblitération de la syllabe radicale n'est pas un cas très-rare dans les langues nées des mélanges de plusieurs autres; en français, *oncle* ne représente que la terminaison de son primitif latin *av-unculus*.

Les irrégularités du verbe *faire* sont tout aussi aisées à expliquer. En sanscrit, c'est *kri-nô-mi*. Les Persans ont contracté les quatre premières lettres de ce mot en *ku-n*; la suppression du *r* n'a rien de surprenant; quand cette liquide se trouve après une gutturale, sa dis-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

parition est fréquente en persan. A l'infinitif elle reste intacte, parce qu'elle se trouve après une voyelle : *ker-den* (en sanscrit *krittum*).

Il est donc souverainement inexact de dire que ces verbes sont défectueux ; ils sont tout simplement irréguliers, et leurs irrégularités n'ont rien d'obscur pour quiconque sait un peu le grec ou le sanscrit. En français même, nous trouvons des verbes où le radical change si souvent de forme, qu'une personne peu versée dans les lois de la linguistique pourrait les croire composés de deux ou trois racines différentes; cependant il n'en est rien. Je ne citerai pour exemple que le verbe *dev*-oir, qui prend tour à tour les formes *doiv*, *doi* et *du*. Dira-t-on pour cela que le verbe *devoir* est défectueux?

Ce que nous affirmons là est tellement vrai, que même le verbe *être*, qui est défectueux dans toutes les langues dérivées du sanscrit, n'est que simplement anomal dans l'iranien moderne. Nous allons tâcher de le prouver.

L'idée d'existence s'exprime en sanscrit par la racine *bhû*, que nous retrouvons dans l'anglais *be*, dans le polonais *by-c*, dans le grec φύ-ω, dans le latin *fu-i*, dans le français *fu-s*.

La première personne du présent de l'indicatif est *bav-â-mi*; la voyelle finale *u* se changeant en *av*, toutes les fois que la terminaison qu'on y joint commence par une voyelle. Ce changement est appelé *guna* par les grammairiens indiens. De *bhav-â-mi*, les Persans ont fait *bev-e-m*, qui représente le temps que M. Chodzko appelle aoriste, c'est-à-dire indéterminé, parce qu'il tient lieu tout à la fois de présent et de futur. Le futur du verbe sanscrit est *bhav-ich-yâ-mi*; formation parfaitement normale, la particule *ich* étant le suffixe habituel du futur dans l'ancienne langue de l'Inde. Les Persans ont fait de *bhav-ich-yâ-mi*, leur second aoriste, *bâ-ch-e-m*, qui est un véritable futur, de même que le premier est un véritable présent. Le composé *my-bâ-ch-e-m* est un présent immédiat formé du futur proprement dit et de la particule *my* que nous expliquerons plus bas.

L'impératif persan *bâ-ch* dérive de *bhav-ich-yâ-mi*, ainsi que l'aoriste futur.

L'infinitif sanscrit se forme à l'aide de la terminaison *tum* ou *i-tum*, où l'on reconnaît la désinence des supins de la langue latine. L'infinitif du verbe *bhû* est *bhav-i-tum*, que les Persans ont contracté en *boû-den*. On pourrait admettre encore qu'ils ont tiré *boû-den* d'un

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

infinitif sanscrit non guné, *bhu-tum*. Cette dernière hypothèse est peut-être la plus vraisemblable.

C'est de cet infinitif que provient le temps nommé prétérit, qui est plutôt, à proprement parler, un supin conjugué. Tous les prétérits persans se forment de la même manière.

Mais il nous reste encore une racine à expliquer. Les Persans ont deux présents *immédiats*, comme je les appelle ; ils ont *my-ba-ch em* que nous avons déjà analysé, et *he-ste-m*, qui appartient très-certainement à une autre racine que *bou-den*, et qui constitue en réalité un verbe à part, dont le corrélatif sanscrit est *ti-schthâ-mi*, et le corrélatif grec *hi-ste-mi* (ἱ-στη-μι). On voit que le Persan a fait subir au prototype sanscrit à peu près les mêmes altérations auxquelles il a été soumis en grec. Le *t* initial a été remplacé par une aspiration ; le *sch* radical est devenu un simple *s*, et l'*â* un *e*. *He-ste-m* signifie donc proprement je me tiens ; en latin, *sto*, *si-sto*.

Après avoir jeté un coup d'œil rapide sur la structure des verbes persans, qu'on nous permette de dire quelques mots des particules prépositionnelles dont cette langue fait un si fréquent usage, et surtout de celles qui sont inséparables et dont aucun grammairien n'a encore soupçonné l'existence, tant la science étymologique est encore peu connue de ceux-là mêmes à qui son secours serait de la plus grande utilité. Aucun de ces fameux savants ne se doute qu'il y a en persan une particule *fer*, une particule *â*, une particule *ni*, répondant aux prépositions sanscrites *pra*, *para*, *ava* et *ni*.

On trouve la particule *fer* dans *fer-zen-d*, fils, identique au sanscrit *pra-jan-ita* (*pro-gen-it-us*); dans *fer-mân*, identique à *pra-mâna*, dans *fir-ista-den*, identique à *pra-tischtâ-mi*.

La particule *â* existe dans les verbes *â-mikh-ten*, *â-moû-den*, *â-moukh-ten*, *â-soû-den*, *â-vikh-ten*, *â-vur-den*, dont les racines sont *mikh*, *moû*, *moukh*, *soû*, *vikh*, *vur*, répondant aux racines sanscrites *misj*, *mâ*, *mukh*, *sad*, *viç* et *bar*.

La particule *ni* n'est pas moins fréquente. On la remarque dans les verbes composés *ni-guer-is-ten*, *ni-ches-ten*, *ni-vakh-ten*, *ni-hâ-den*, *nu-vich-ten*, *nu-mou-den*, *nu-houf-ten*, dont les racines sont *guer*, *ches*, *vakh*, *hâ*, *vich*, *mou*, répondant à autant de racines sanscrites.

L'omission de toutes ces particules est une lacune commune à toutes les grammaires persanes, et dont aucun professeur de persan

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

ne s'est encore aperçu; M. Chodzko n'aurait pu les combler sans danger : il aurait ameuté contre lui la tourbe toute-puissante des buzes de la routine. Il a donc jugé plus prudent de garder le silence. Mais nous qui n'avons pas les mêmes ménagements à garder, nous reviendrons sur cette question intéressante, et nous publierons prochainement dans cette *Revue* un tableau des affinités du persan moderne avec le sanscrit, à l'usage de MM. les savants patentés de l'Académie.

Il y a en persan une particule qu'on a appelée affirmative et qui se place devant la racine verbale, pour former le présent et l'imparfait de l'indicatif. M. Chodzko dit, à la page 21, qu'il ignore l'étymologie de cette particule. Mais, à la page 27, M. Chodzko la donne à son insu. « Au lieu de la particule *my*, dit-il, on rencontre quelquefois *hemy* qui, tantôt n'exerce aucune influence sur la signification du prétérit imparfait, et tantôt lui donne un sens de continuité. » N'est-il pas évident que *my* vient de *hemy*, par aphérèse de la première syllabe? *Hemy* signifie *encore* ou *à présent;* joint au verbe, ce petit mot indique que l'action se fait encore à l'instant même ou qu'elle continue; on conçoit très-bien qu'un préfixe d'un usage aussi fréquent ait fini par s'altérer et par perdre même sa première syllabe. C'est ainsi que, en français, *ego* est devenu *je*, et *semetipsissimus*, *même*.

Il n'y a devant la logique qu'un seul verbe véritable, le verbe *être*, qu'on appelle à cause de cela verbe substantif. Ce verbe entre dans la composition de tous les autres. Les soi-disant terminaisons temporelles des verbes sanscrits, latins, grecs, slavons, ne sont autre chose que les différents temps du verbe *être*, accompagnés de leur pronom personnel et appliqués à des racines différentes, dont ils font des verbes. Le même principe a été suivi en persan, c'est-à-dire qu'on a conservé, en les modifiant, les susdites terminaisons sanscrites : sing. : 1re pers. *em*, 2e p. *iy*, 3e p. *d*, ou *t*, ou *est* : plur. 1re p. *îm*, 2e p. *îd*, 3e p. *end*. N'est-ce pas là le *présent* du verbe *être* grec, εἰμὶ, εἶ, ἐστὶ, ἐσμὲν, ἐστὲ, εἰσὶ ou ἐντὶ? En sanscrit *asmi*, *asi*, *asti*, *sma*, *stha*, *santi*, qui, employés comme terminaisons, font : — *ami*, — *asi*, — *ati*, — *amas*, — *atha*, — *anti*. Les désinences *mi*, *si*, *ti*, *mas*, *tha*, *nti* sont les pronoms personnels. Il n'y a donc pas dans le système de la conjugaison sanscrite, et conséquemment dans celui des langues dérivées du sanscrit, une seule lettre qui n'ait son importance et sa valeur. Aussi n'avons-nous pas été peu surpris

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

de lire dans la grammaire de M. Chodzko, après le tableau de la terminaison verbale du persan, que « ce débris, pris isolément, n'a aucune signification. » Il faut laisser dire ces choses-là à MM. Mohl et Quatremère, professeurs de persan, l'un à la bibliothèque nationale, l'autre au collége de France; mais M. Chodzko, qui est un homme d'esprit, ne doit pas ignorer l'axiome fondamental de la science philologique : que dans les langues rien n'est fortuit, rien n'est arbitraire et sans cause.

Nous reprochons donc à M. Chodzko de n'avoir pas accordé dans son beau travail assez de place à la philosophie du langage et à la philologie comparée. Mais cette lacune, qui est un défaut à notre point de vue, sera un mérite aux yeux de la plupart des lecteurs qui n'aiment pas les méthodes nouvelles et qui, accoutumés à apprendre les langues par la pratique, regarderaient comme un fou celui qui voudrait les leur inculquer par le raisonnement. C'est ce que M. Chodzko a parfaitement compris, et jamais le public dont nous parlons n'a été mieux servi, sous le rapport de l'exactitude et de l'abondance des règles, du choix des exemples, de la clarté de l'exposition, de la distribution des matières. La grammaire de M. Chodzko est un chef-d'œuvre, et toute personne douée de quelque intelligence qui suivra cette méthode, doit infailliblement parvenir en peu de temps à bien connaître, non-seulement le persan des livres, mais encore celui de la conversation, car l'auteur n'a jamais perdu de vue qu'il s'agissait d'une langue vivante, et que ses lecteurs devaient tenir autant à la parler qu'à la comprendre.

Il est à désirer que M. Chodzko ne s'arrête pas en si beau chemin, et qu'après nous avoir donné cette excellente grammaire, il publie une chrestomathie qui lui serve de complément. Ce sera un nouveau service rendu aux études orientales et un nouveau titre à la reconnaissance du public lettré.

L. Delatre.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

BIBLIOGRAPHIE ORIENTALE

LIVRES PUBLIÉS RÉCEMMENT EN ALLEMAGNE.

HAMMER-PURGSTAL. — Bericht uber den zu Kairo im Jahr des H. 1251 (1535) in 6 folio Baenden erschienenen turkischen Commentar des Mesnewi Dschelaleddin Rumi's. Wien, in-8° (extrait des cahiers d'octobre à décembre 1851 du Bulletin de l'Académie des sciences, classe historique).

FIRDUSI. — Heldensagen, zum ersten Male metrisch aus dem Persischen übersetzt, nebst einer Einleitung über das Iranische Epos, von Adr. Friedr. von Schack. Leipzig, Besser, 1851, in-8°. 1 thlr. 10 sgr.

LUDWIG ROSS. — Heisen nach Kos, Halikarnassos, Rhodos und der Insel Cypern (t. IV des Voyages du Dr Ross dans les îles grecques). Halle, in-8°, fig. 1 thlr. 12 sgr.

RICHARD LEPSIUS. — Briefe aus Ægypten und Æthiopien, und der Halbinsel des Sinai, geschrieben in den Jahren 1842-1845, wahrend der aus Befehl Sr. Maj. des Kœnigs Friedrichs Wilhelm IV, von Preussen ausgeführten wissenschaftlichen Expedition. Berlin, in-8° avec deux planches et une petite carte. 2 thlr. 26 sgr.

SCHULLER (J.-K.). — Aus der Walachei. Romœnische Geditchte und Sprichwœrter, waerend des Aufonthaltes in Bucharest gesammelt und uebersetzt. Hermanstadt, in-8° de 55 pages.

STARK (Dr K.-B.) Forschungen zur Geschichte und Alterthumskunde des hellenistichen Orients. — Gaza und die philistæische Kuste. Iena, 1852, in-8° de 648 pages, avec une planche de médailles et une carte.

FERDINAND WERNE. — Reise durch Sennaar nach Mandera, Nasub, Chili, im Lande zwischen dem Blauen Nil und dem Atbara. Berlin, in-8°, carte et deux planches. 5 thlr.

ALEX. LEHMANN. — Reise nach Buchara and Samarkand, in den Jahren 1841 und 1842. Nach den hinterlassemen Schriften derselben bearbeitit und mit Anmerkungen versehen, von Gr. von Helmersen. Nebst einem zoologischen Anhange von J.-F. Brandt Saint-Petersburg, in-8°. 8 thlr.

Paris. — Imprimé par E. Thunot et Ce, rue Racine, 26.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

DES CAPITULATIONS

OU

TRAITÉS ENTRE LA FRANCE ET LA PORTE OTTOMANE.

Il n'arrive presque pas de courrier de Constantinople qui ne nous apporte la nouvelle que l'ambassadeur de France, ou celui de quelque autre grande puissance, prenant fait et cause pour un intérêt privé, est engagé avec le Divan dans une négociation, sinon étrangère aux grands intérêts dont il est le représentant, du moins peu digne de leur élévation et de leur caractère politique. En tout pays, l'étranger s'adresse aux tribunaux ordinaires quand il a une contestation à débattre, soit avec les habitants du lieu où il se trouve, soit avec ses compatriotes, absents comme lui de la commune patrie ; il n'a recours à l'intervention du représentant de son souverain que quand il s'agit de certaines matières d'ordre public, que quand il a besoin d'appui et de protection auprès de l'autorité et qu'il est obligé d'invoquer l'application du droit international.

Pourquoi n'en est-il pas ainsi en pays musulman ? Pourquoi ce qui se passe à Constantinople se reproduit-il à peu près dans la

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

même forme partout où règne la loi de Mahomet, en Perse comme en Turquie, comme en Égypte, comme dans la régence de Tunis et au Maroc? C'est le résultat de la guerre acharnée, implacable que se sont faite, pendant plusieurs siècles, les deux croyances religieuses; de part et d'autre on était à l'état d'hostilité flagrante, de part et d'autre on ne connaissait plus que le droit de la guerre. Celui des gens et des nations, qui règle les rapports entre les peuples civilisés, n'était plus applicable; l'islamisme avait ses corsaires qui couraient sus à tous les pavillons, qui opéraient des descentes sur tous les rivages; le christianisme avait ses galères de la religion, étrange institution de piraterie, dans laquelle les plus nobles gentilshommes briguaient l'honneur d'entrer et de *faire leurs caravanes* et qui a été longtemps la glorieuse pépinière de notre marine militaire.

Il faudrait remonter aux croisades pour saisir l'origine de cet état de choses, et il serait assez difficile de dire d'une manière certaine de quel côté vinrent les torts qui amenèrent peu à peu ce retour aux pratiques de la barbarie primitive. Quoi qu'il en soit, lorsque le mauvais succès des deux expéditions de saint Louis eut fait renoncer pour jamais aux croisades et que la conquête mahométane fut désormais un fait consommé, le commerce, qui ne pouvait se passer de ses relations avec l'Orient, se hâta de les renouer, en se soumettant à la loi du vainqueur et en achetant sa tolérance au prix d'humiliations que d'énormes bénéfices rendaient moins sensibles. C'est ainsi que les républiques marchandes de l'Italie, Gènes, Pise, Florence et Venise établirent leurs comptoirs dans les échelles du Levant et obtinrent la permission d'avoir des bayles (baillis) pour juger les différends entre leurs nationaux.

La conquête définitive de l'empire grec par Mahomet II est, en Europe, le dernier exemple de l'application du vieux droit de la guerre, de la destruction absolue de la nationalité vaincue par la nationalité victorieuse. Tout ce qui était chrétien passa à l'état de raya, n'ayant plus d'autres droits que ceux qui étaient réglés par le texte même du Ḳoran. Il ne faut cependant pas s'imaginer que cette conquête ait été accompagnée d'actes de barbarie; elle fut, à coup sûr, beaucoup plus modérée, beaucoup plus humaine que celle de l'Amérique par les Espagnols, au commencement du siècle suivant. Cela est tout simple : les compagnons de Cortez et de Pizare étaient

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

des aventuriers, comme ceux qui se précipitent aujourd'hui sur la Californie; tandis que les successeurs d'Osmân n'avaient cessé, depuis cent cinquante ans, d'offrir une suite de grands princes aussi appliqués au gouvernement que braves sur les champs de bataille.

Après la prise de Constantinople, en 1453, Mahomet II s'attacha à recueillir tous les fruits de cette brillante conquête, et il comprit combien il lui importait de conserver les relations avec les nations commerçantes de l'Occident, c'est-à-dire de l'Italie. Il traita favorablement leurs négociants, les laissant dans le *statu quo*, confirmant tous les priviléges, toutes les immunités dont les empereurs grecs les avaient mis en possession. Les Génois, les Vénitiens jouirent d'autant de sécurité sous la nouvelle domination que sous celle des Paléologues : c'est même l'époque la plus florissante du commerce, celle où Côme de Médicis acquit ces immenses richesses qui firent la grandeur de sa maison.

La France ne commença à avoir des intérêts directs en Orient que quand le comté de Provence eut été réuni à la couronne, en 1481. Les longues guerres d'Italie, qui éclatèrent bientôt après, furent une cause de ruine pour le commerce de ce pays et d'accroissement pour celui de Marseille, qui jusque-là paraît s'être borné au rôle modeste de simple intermédiaire. Le roi François Ier comprit donc la nécessité de mettre sous la protection d'un traité en forme les intérêts de ses sujets trafiquant en Orient. S'il faut en croire M. de Hammer, dans son *Empire ottoman*, une première convention, négociée par le capitaine Rinçon, aurait précédé de deux ans les *Capitulations* conclues en 1535 entre Laforest, le premier ambassadeur de France en Turquie, et le gouvernement de Soliman le Magnifique. Toujours est-il que c'est ce traité qui est le point de départ des relations politiques entre les deux pays et qui fait de la France le premier et plus ancien allié de la Sublime Porte. Il fut renouvelé, avec quelques additions, en 1604, entre Henri IV et le sultan Aḥmed Ier; il le fut de même, en 1673, sous le règne de Louis XIV et de Meḥemmed IV; enfin, en 1740, sous le règne du sultan Maḥmoud, le marquis de Villeneuve, ambassadeur de Louis XV, négocia avec le grand vizir El-ḥadjî Méḥemmed pacha, un traité plus ample de moitié et plus complet, qui est celui aujourd'hui en vigueur, ayant été rappelé et confirmé par celui signé à Paris, en 1802, entre le premier consul et le sultan Selim III et celui

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

négocié à Constantinople, en 1839, par l'ambassadeur amiral baron Roussin, entre le gouvernement du roi Louis-Philippe et celui du sultan régnant, Abd ul-Medjid.

Nous allons analyser rapidement ces Capitulations, dont les dispositions sont devenues communes à toutes les nations alliées de la Turquie. Nous nous servirons pour cela de la traduction si scrupuleusement exacte que M. Bianchi a jointe à la seconde édition de son *Nouveau guide de la conversation en français et en turc*. C'est un véritable service qu'il a rendu, aussi bien à la diplomatie qu'aux négociants et aux touristes, en faisant disparaitre des obscurités et des incertitudes nées des interprétations défectueuses qui ont précédé la sienne.

Quand François Ier négocia avec Soliman, l'intérêt commercial n'était pas son principal mobile ; le vrai but de sa politique était de susciter un ennemi redoutable à Charles-Quint. Or c'était de la part du roi très-chrétien un assez étrange procédé que celui de s'allier avec le Turc contre un souverain catholique; on dissimula donc par la forme ce que le fond pouvait avoir de scabreux, et le premier article du traité garantit la sécurité des Français allant en pèlerinage à Jérusalem, et celle des religieux qui sont dans l'église du Saint-Sépulcre. Cette protection fut étendue, par le traité de 1673, à tous les chrétiens qui n'ont pas de traités avec la Porte, munis d'un passe-port de la France et voyageant sous sa bannière ; les évêques, les religieux français reçurent la promesse de n'être pas troublés dans l'exercice de leurs fonctions; la possession du Saint-Sépulcre fut assurée aux religieux francs, et les contestations qui leur seraient faites purent être portées directement devant le divan impérial, c'est-à-dire là où l'intervention de l'ambassadeur peut être la plus efficace. C'est la matière des articles 32 et 33 du traité de 1740, articles sur lesquels s'appuie le point de droit de la question des Lieux Saints. L'article 82 du même traité prévoit les réparations à faire au Saint-Sépulcre; il les place sous l'intervention de l ambassadeur de France ; il s'oppose aux exactions des kâdis et autres officiers musulmans à ce sujet, et renouvelle l'autorisation aux Français de professer librement leur culte et de lire leur Évangile, soit dans leur hôpital de Galata, comme cela leur avait été accordé par l'article 36, soit dans toute autre place où serait rétabli cet hôpital qui avait été brûlé. Enfin l'article 84 abolit, d'une manière générale

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

et péremptoire, toute disposition antérieure ou postérieure, qui pourrait être contraire aux priviléges concédés par le présent traité.

Nous avons cru devoir exposer avec quelque étendue ce qui, dans les capitulations, se rattache à la question religieuse, parce que c'est le sujet de la négociation épineuse que l'ambassade de France poursuit à Constantinople, au milieu de toutes les difficultés que lui suscite le mauvais vouloir des puissances rivales, et qui ne viennent pas du gouvernement ottoman, parfaitement de bonne foi et au fond très-désintéressé sur ce chapitre. La lettre, comme l'esprit des capitulations, ne peut laisser aucun doute sur les droits que la France avait stipulés et dont elle était la protectrice. Aussi longtemps qu'elle a conservé sa position à Constantinople, personne n'eût songé à les contester; une circonstance fortuite, l'incendie du Saint-Sépulcre, pendant nos guerres, a créé des prétentions qui ont été exploitées avec autant d'habileté que de persévérance par la Russie, et la France a perdu peu à peu cette suprématie en matière religieuse, qui était un de ses éléments de force en Orient. Sous la restauration, comme sous la monarchie de juillet, le gouvernement avait de tels embarras intérieurs, qu'il négligea une question considérée comme secondaire; d'ailleurs les préventions étroites d'un libéralisme mal inspiré rendaient fort difficile l'accomplissement d'une tâche dont on ne comprenait ni le but ni l'importance. C'est ce que le gouvernement nous paraît avoir bien senti, si nous en jugeons par l'activité imprimée aux négociations de notre ambassadeur, et nous le félicitons d'être rentré énergiquement dans les vieilles traditions de la France à Constantinople.

La préséance était acquise à l'ambassadeur de France sur les ambassadeurs de toutes les autres puissances. Ce privilége, stipulé du temps de Henri IV, est consacré par l'article 17 de 1740; l'article 18 étend le même avantage aux consuls qui prendront le pas sur ceux d'Espagne et des autres rois. La juridiction, en cas de meurtre ou de désordre entre Français, est attribuée à l'ambassadeur et aux consuls; ils connaissent aussi des contestations en matière civile, même entre Français et autres Européens, à l'exclusion des juges et officiers du pays, à moins de consentement des parties (1). Le

(1) Ces dispositions se rapportent à un état de choses qui n'existe plus aujour-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

droit de voyager et de commercer en Turquie est assuré aux Français; uniquement soumis aux droits de douane pour leurs marchandises, ils sont exempts de tout autre impôt, notamment de la capitation, karatch, qui pèse sur tous les sujets chrétiens. Ils peuvent fréquenter à leur gré les rayas sans que leurs démarches soient suspectes. Leur est-il fait une avanie, l'avaniste sera puni et en supportera les frais. Aucun procès ne peut leur être fait sans la présence du drogman; s'il excède une certaine somme, il est porté de droit devant le divan impérial; eût-il été jugé en dernier ressort par le juge du lieu, il peut être évoqué au divan. Toutes précautions sont prises contre les faux témoignages : une dette ne peut être réclamée d'un Français qu'avec un titre à l'appui. Son domicile est inviolable; les officiers de justice ne peuvent s'y introduire qu'avec le concours de l'ambassadeur ou du consul. Enfin s'il meurt sans testament, sans héritiers connus, le droit d'aubaine est aboli en sa faveur, et ses biens sont remis à l'autorité française pour parvenir à qui de droit.

On voit avec quelle sollicitude les rois avaient stipulé la garantie des intérêts de leurs sujets en général : ceux du commerce n'avaient pas été l'objet d'une moindre prévoyance. De 5 pour 100 de la valeur qu'ils étaient autrefois, les droits de douane avaient été réduits à 3; ils devaient être acquittés en monnaie courante, comme elle était reçue au trésor. La douane donne-t-elle aux marchandises une évaluation trop forte, autorisation de payer en nature et faculté de redresser les tarifs pour les ramener au véritable taux de 3 p. 100. Une fois l'acquit des douanes obtenu, liberté de vendre et transporter partout la marchandise; exemption de toute autre fiscalité, dont le détail nominatif se trouve aux capitulations. Point de droits sur l'importation et l'exportation des espèces monnayées; libre exportation de la plupart des matières premières, comme le coton, la soie, etc.; faibles restrictions pour certains articles; liberté du commerce de transit par terre et par mer avec la Russie. La caution

---

d'hui. Les autres nations européennes ayant obtenu successivement de la Porte des traités semblables, la France perdit ainsi une partie de ses priviléges. Aujourd'hui les contestations entre Français et autres Européens ne sont plus jugées par les consuls français, mais par des tribunaux mixtes établis à présent dans toutes les grandes villes de l'empire.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

du consul suffit à tout négociant français débiteur; mais, en cas de faillite, si cette caution n'a pas été donnée, ni le consul ni l'ambassadeur n'encourent de responsabilité et ne peuvent être mis en cause par les créanciers du failli.

Des avantages analogues sont assurés au commerce maritime et à la navigation; il est bon d'observer qu'à l'époque où ces priviléges furent concédés, ils étaient d'autant plus importants que la marine turque était maîtresse de la mer où les marines chrétiennes ne naviguaient que d'une façon périlleuse et précaire; il ne faut donc pas les juger d'après l'état présent des choses. Toute sécurité est garantie aux navires français: en cas de naufrage, ils seront secourus et leurs marchandises seront débarquées en franchise; ils pourront acheter des vivres et des agrès de rechange, en cas de besoin, sans avoir à payer de droits; les bâtiments ne pourront être retenus sous aucun prétexte, pas même pour assurer le payement du karatch (capitation) qui pourrait être dû par des passagers; si des sujets ottomans ont frété sur navire français et qu'ils ne veuillent pas aller jusqu'à la destination convenue, ils seront contraints de payer le fret entier; le pavillon français couvrira la marchandise et les sujets des puissances ennemies de la Porte; si au contraire un Français est pris à bord d'un navire ennemi, il ne pourra être fait esclave, pourvu qu'il n'ait pas participé de sa personne à un acte d'hostilité. Enfin quelque traitement que la Porte accorde par traité à une autre nation, la France sera toujours assimilée à la nation la plus favorisée.

Tel est le résumé sommaire de nos capitulations avec la Turquie; afin d'éviter de trop longs développements, nous avons dû, dans cette rapide analyse, omettre quelques dispositions qui, pour être comprises, auraient exigé des explications; mais elles sont sans importance, et nous pensons qu'on saisit bien l'esprit et la tendance de ces traités. Si l'on se rappelle que, comme nous l'avons déjà dit, toutes les grandes puissances en ont successivement négocié et obtenu de semblables et mis leurs nationaux ou leurs protégés en jouissance des mêmes priviléges, on sera frappé de ce fait que, dans les États du sultan, la condition de l'étranger est bien préférable à celle du raya, ou sujet tributaire, c'est-à-dire à celle de l'immense majorité de la nation. Cette bizarre anomalie a besoin d'être expliquée, mais c'est chose facile. Les étrangers eurent longtemps en

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

pays musulman une situation analogue à celle qu'ils avaient en Chine avant la dernière guerre des Anglais; elle était même plus défavorable, à cause des représailles qu'autorisait l'état de guerre. Les négociants ne s'y hasardaient qu'à leurs risques et périls, acceptant d'avance toutes les avanies, toutes les extorsions, toutes les violences même auxquelles ils savaient bien qu'ils s'exposaient.

Comme, avant la conquête de l'Amérique et l'adoption du passage autour du cap de Bonne-Espérance pour aller dans l'Inde, ce qui équivaut presque à la moitié du XVIe siècle, le commerce d'Orient avait une immense activité et était une des plus abondantes sources du revenu des sultans, ces princes l'encouragèrent par tous les moyens en leur pouvoir. Les priviléges qu'ils accordaient aux négociants chrétiens étaient sans importance à leurs yeux, parce qu'ils ne reposaient que sur leur bon plaisir et pouvaient être révoqués à tout instant. Quant à la supériorité relative qu'ils donnaient à l'étranger sur le raya, il n'y avait pas plus lieu de s'en préoccuper que de celle qu'un blanc avait sur un nègre dans les colonies, du temps de l'esclavage. Il n'y avait, dans les États du sultan, qu'une nation qui était tout: c'étaient les Turcs; les rayas n'étaient rien, la fiction légale étant qu'ils n'existaient que par l'effet de la tolérance religieuse. Les priviléges concédés aux chrétiens du dehors ne les élevaient donc pas à la dignité de la nation dominatrice, qui conservait à leur égard sa hautaine suprématie; elle les affranchissait seulement, par pure condescendance, de l'humiliante situation des rayas: cette distinction était nécessaire à établir et à bien saisir.

Quand Soliman se lia par un traité avec François Ier, l'empire ottoman était à l'apogée de sa gloire et de sa puissance; aucune prudence humaine n'eût pu prévoir alors les conséquences qui découleraient peu à peu des engagements contractés. Il a fallu près de trois siècles pour montrer qu'on était entré dans une voie dont il est difficile de sortir et qui cependant conduit à des dangers et presque à des abîmes. Ce qui, dans l'origine, était le résultat de la force exubérante de la Porte Ottomane, est devenu pour elle un principe de faiblesse, une cause incessante d'abaissement. Les nécessités de sa politique lui ont imposé la loi de souscrire successivement avec toutes les puissances des traités semblables à celui qui existait entre elle et la France; à une concession gracieuse s'est substituée une obligation étroite; ce qui était faveur est devenu un droit et la ma-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

nière dont s'exerce ce droit est, pour le gouvernement turc, un embarras de tous les jours, une difficulté sans cesse renaissante.

En effet, les traités assurant aux sujets des différentes puissances des droits égaux et semblables, il s'est élevé entre les représentants soit politiques, soit commerciaux de ces puissances une déplorable rivalité, chacun cherchant à prouver par les faits que c'est son gouvernement qui est prépondérant à la Porte. Cette disposition des agents en provoque une tout aussi fâcheuse chez leurs nationaux. Ceux-ci se croient en droit de braver l'autorité turque, d'enfreindre les règlements publics, de se comporter, en pays étranger, comme s'ils y étaient les maîtres. En bonne justice, les ambassadeurs devraient les laisser sous le poids de leurs fautes et leur apprendre à mieux respecter les droits d'une hospitalité la plus bienveillante peut-être qui soit au monde. Mais ils sont obligés, par politique, d'épouser les mauvaises querelles, de soutenir au Divan ce que, dans leur cabinet, ils ont blâmé avec le plus de sévérité. Ils craindraient d'être amoindris dans l'opinion, de paraître abaisser leur pavillon, et ils agissent en conséquence. Hâtons-nous de dire qu'en général les Français donnent peu lieu à ce genre de plaintes.

Si encore il n'y avait que les nationaux de chaque puissance, le mal ne serait pas si grand; mais il y a les protégés, et ici commence une série de questions épineuses, de droits équivoques, d'interprétations controversables : c'est, par exemple, ce qui arrive dans la question des Lieux Saints, où la France et la Russie se trouvent en présence, en vertu de textes qu'elles allèguent avec une égale chaleur et que le gouvernement turc ne sait trop comment concilier. La Russie a profité de la communauté d'opinions religieuses pour donner à son patronage une extension incompatible avec la sécurité et l'indépendance de l'empire ottoman; les sujets grecs du sultan relèvent presque autant du czar que de lui et, par l'abusive facilité qu'ils trouvent à se faire soi-disant Russes à Odessa, ils échappent à l'impôt, ils se soustraient à leurs obligations envers leur souverain naturel, et tendent doublement à affaiblir et à déconsidérer l'État par cet abandon de leur nationalité, sans quitter le pays.

Ces abus, ces inconvénients ont plus d'une fois frappé les esprits sérieux, qui s'intéressent à l'avenir de la Turquie, et croient son existence nécessaire à la conservation de l'équilibre européen. C'est ainsi que M. le duc de Valmy, que M. Noguès et plus récemment

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

encore M. Morpurgo, dans un remarquable article de *la Presse*, indiquent l'abolition des capitulations comme une condition indispensable de l'indépendance de la Turquie. A ne considérer que la thèse générale, au point de vue seul de la théorie, il est évident que cette opinion est fondée. Pour peser d'un poids quelconque dans la balance du pouvoir, il faut commencer par être le maître chez soi. Mais les traités existent; pour les déchirer violemment, il faudrait rompre à la fois avec tout le monde et s'engager dans une lutte tellement inégale, que le projet n'en est pas même admissible.

Reste donc la voie des négociations : c'est la seule possible; mais comment l'ouvrir? Le bon vouloir des puissances sincèrement amies de la Porte ne lui ferait pas défaut, en vue du grand résultat à obtenir; elles renonceraient aisément à leurs priviléges s'il leur était démontré que ces priviléges sont désormais sans objet et que, tout en étant un grand embarras pour la Turquie, ils ne constituent aucun avantage réel pour ses alliés. C'est donc là le but que la politique ottomane doit donner à tous ses efforts. Le jour où l'empire du droit commun sera aussi bien établi chez elle que chez toutes les nations chrétiennes, les capitulations n'auront plus de raison d'être et on pourra les abolir; mais ce jour n'est pas arrivé, et nous devons ajouter avec regret qu'il ne nous paraît pas encore prochain.

Les réformes du sultan Mahmoud, celles plus larges, plus libérales encore du sultan Abd ul-Medjid, sont loin d'avoir produit les résultats que ces princes en attendaient. Le hatti-chérif de Gulhané consacre des principes excellents et d'une vérité incontestable; mais il est, en grande partie, resté à l'état de déclaration théorique. Il n'est pas suffisamment passé dans le domaine de la pratique, parce que l'on n'improvise pas l'égalité devant la loi aussi aisément qu'on la décrète. En France, malgré un demi-siècle de philosophie et de libéralisme, il a fallu l'effroyable révolution de 1793 pour consacrer sans retour les principes votés d'enthousiasme dans la nuit du 4 août 1789. En Turquie, les difficultés sont plus grandes encore, à cause de la position relative des deux nationalités et de l'antagonisme inconciliable des deux croyances.

Ce serait, nous le pensons, une dangereuse chimère que de vouloir faire, arbitrairement et en vertu du pouvoir absolu, régner

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

l'égalité entre les chrétiens et les musulmans; mais, sans se heurter à ces impossibilités, il y a des réformes administratives essentiellement praticables et qui conduiront plus vite et plus sûrement au but que l'on veut atteindre. La première, la plus nécessaire de toutes, c'est la répartition équitable de l'impôt et sa perception honnête et régulière. Quand le contribuable sera à l'abri de toute exaction, quand il ne payera qu'au trésor impérial, l'agriculture et l'industrie ne tarderont pas à renaître, et avec elles la prospérité publique. Payant exactement et bien ses fonctionnaires, le gouvernement turc ne tolérera plus ni leur vénalité, ni leurs concussions, ni leurs abus de pouvoir. La circulation de la richesse ne sera plus entravée, et sa production doublera dans ce climat favorisé du ciel, sur ce sol qui demande si peu de travail pour étaler le luxe de son admirable fécondité.

Malheureusement nous avons tout lieu de craindre que le moment ne soit pas opportun pour la réalisation de ces espérances. Il y a, en Turquie, une sourde mais violente réaction contre les réformes. Peut-être a-t-on manqué de tact dans les hautes régions du pouvoir, peut-être n'a-t-on pas assez tenu compte du sentiment public, des préjugés nationaux les plus anciens, les plus profondément enracinés? Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, on crut, en établissant la conscription militaire parmi les rayas, moyennant l'exemption du karatch, leur donner une preuve de confiance et d'estime propre à les rallier sincèrement à la Turquie; mais il n'en fut pas ainsi : les Grecs et les Arméniens se montrèrent fort peu touchés de l'honneur qu'on prétendait leur faire, et le firman rendu en 1850 n'a pas encore reçu son exécution. On a en même temps violemment blessé l'orgueil turc, et éveillé des scrupules religieux dont on n'a pas mesuré toute la portée. Les événements dont l'Europe occidentale a été le théâtre depuis quatre ans, l'avortement des utopies révolutionnaires, le triomphe et le rétablissement du principe d'autorité ont ranimé, en Turquie, les espérances du parti que nous nommons rétrograde et qui se croit, lui, le dépositaire des vraies et saines traditions nationales. En présence d'éventualités aussi incertaines, la précipitation serait une faute, et on ne saurait recommander trop de circonspection à ceux qui sont appelés à peser sur la solution des graves questions qui s'agitent.

Nous le répétons : l'amélioration du sort des populations chré-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

tiennes dans l'empire ottoman est le plus sûr et, pour ainsi dire, le seul moyen d'échapper aux difficultés d'une situation devenue intolérable. Cette amélioration est le vœu du sultan : il l'a hautement prouvé. Ses conseillers sont animés du même esprit; il faut donc espérer que le succès couronnera leurs efforts. Par la richesse, cette grande et universelle puissance des temps modernes, les rayas s'élèveront au niveau des Turcs, comme les roturiers se sont élevés à celui des nobles, dans les sociétés féodales de l'Europe chrétienne. Une fois l'égalité établie de fait, il ne faudra ni grands efforts ni révolution politique ou sociale pour l'établir de droit. Alors la Turquie ne sera plus un pays exceptionnel; alors elle entrera pleinement dans la grande famille européenne, et son gouvernement cessera d'être obligé de subir la conséquence d'engagements qui ne sont pas plus en harmonie avec l'état actuel des choses que le dix-neuvième siècle ne ressemble au quinzième.

JAMES GORDON.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

DE L'ASSISTANCE PUBLIQUE MUSULMANE

EN ALGÉRIE.

Un grand résultat est atteint en Algérie : la conquête du sol par les armées est achevée. On lit encore, il est vrai, le récit de quelques faits de guerre isolés, bulletins tout naturellement grossis par l'enthousiasme qu'excitent si justement les grandes qualités militaires déployées par nos soldats dans ces rencontres. Ces combats sont de belles pages ajoutées à l'histoire de l'armée d'Afrique; trop souvent, ils sont marqués par de douloureuses pertes. Il serait fâcheux, cependant, qu'on se trompât sur la portée de troubles partiels, toujours immédiatement réprimés avec le concours de contingents indigènes, souvent même spontanément par les tribus sur le territoire desquelles ils se sont produits. Ces agitations, insignifiantes, si on les considère au point de vue politique, ne sont que des protestations locales contre des griefs plus ou moins fondés, ou des explosions d'un fanatisme ignorant et sans ramification étendue. La grande majorité des indigènes accepte notre domination comme un décret suprême (1).

(1) « Les monuments romains, les inscriptions surtout, sont, aux yeux des » Arabes, notre titre les plus légitime à la possession de l'Algérie. Pendant mon » séjour à Zana, Si-Mohammed-Bou-Kerana, cheik du pays et marabout vénéré, vint » un jour me trouver au milieu des ruines. Je copiais une inscription : « Tu com- » prends donc cette écriture, me dit-il? » Non-seulement je la comprends, lui

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

Lorsque de semblables idées ont cours chez un peuple qui reconnaît la légitimité de la force, les héros de la résistance deviennent des agitateurs vulgaires, et la domination politique n'est plus sérieusement menacée.

En Algérie, après l'œuvre du conquérant, une nouvelle et plus haute mission nous est dévolue : il faut civiliser. C'est un devoir pour nous de légitimer en quelque sorte, aux yeux des vaincus, notre présence par les bienfaits de notre gouvernement. La France a compris cette noble tâche; sans s'étonner des difficultés, elle est résolue à l'accomplir, et depuis quelques années, une direction éclairée est imprimée à l'administration des Arabes. Le but à atteindre se trouve nettement défini dans un document officiel : « Ce n'est pas une fusion » inintelligente et sommaire que nous poursuivons entre les Arabes » et la population européenne, c'est une association des intérêts dans » des travaux communs (1). »

Mais ici nous rencontrons des obstacles nouveaux à surmonter; à la résistance armée succède une résistance plus sérieuse, plus compacte, insaisissable, et qui se traduit le plus souvent par la force d'inertie et une défiance de parti pris. La foi religieuse vive et très-jeune encore parmi les musulmans de l'Occident, les préjugés, l'ignorance, des habitudes sociales contraires aux nôtres se dressent devant nous et opposent à nos efforts une barrière formidable. Cependant ces croyances si susceptibles, en leur accordant un inviolable respect, fournissent le moyen de se concilier la sympathie des indigènes. Il devient alors possible de favoriser chez eux le développement des idées et des intérêts qui se rapprochent le plus des tendances de notre civilisation; nous procéderons peut-être ainsi, sans transition brusque et avec le secours du temps, à une reconstitution sociale du peuple arabe.

» répondis-je, mais je l'écris; regarde : ce sont nos lettres, c'est notre langue. — » C'est vrai, reprit-il en s'adressant aux Arabes qui l'accompagnaient; *les Roûmi » sont les fils des Roûmân ; lorsqu'ils ont repris ce pays-ci, ils n'ont fait que reprendre le bien de leurs pères.* » — Voyage de M. Léon Renier au pied de l'Aurès.

(1) Rapport au Président de la République, sur le gouvernement et l'administration des tribus arabes de l'Algérie. — Paris, imprimerie nationale, 1851. — Ce travail, d'un intérêt historique, est le document le plus complet qui ait été publié sur les affaires arabes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Élever les indigènes à nous pour les faire entrer en communion d'intérêt avec la France, telle est la ligne de conduite que le gouvernement s'est tracée pour y parvenir. Les lecteurs de cette *Revue* sont déjà familiers avec la politique que nous venons d'indiquer. Ils en auront lu avec intérêt les développements théoriques dans le discours du général qui présidait la dernière réunion des chefs arabes à l'hôtel des Princes (1); nous avons voulu seulement ici appuyer cette théorie d'un exemple pratique, et nous avons pris pour sujet de cette étude l'organisation des établissements d'assistance récemment fondés pour les musulmans à Alger et à Constantine. Pour ne point dépasser les bornes d'un article, nous avons dû nous limiter : c'est dans les cités populeuses que la misère est plus intense; négligeant donc aujourd'hui ce qui se fait dans les tribus, par l'intermédiaire des bureaux arabes militaires, pour secourir les indigènes pauvres, nous ne nous occuperons que des fondations érigées dans les villes par les soins des autorités civiles.

Parmi les créations de l'administration française, il en est certainement de plus développées; aucune question, cependant, ne se prêtait mieux à nos vues que celle de l'assistance publique musulmane. Ici, un principe commun, la charité, réunit sur un même terrain les sociétés européennes et les États musulmans. Nous pourrons envisager les différentes manières d'être de la bienfaisance dans ces deux plus grandes fractions de la famille humaine, comparer ce que nous avons trouvé en Algérie et ce que nous voulons y introduire; on apercevra alors l'étendue des bienfaits que notre présence en Afrique peut réaliser.

Enfin la bienfaisance publique revêt en Algérie un caractère particulier : à l'attrait de ses œuvres, dans leur portée charitable, se joint un intérêt d'un ordre plus élevé, c'est pour le régénérer qu'elle soustrait l'homme à la misère; elle est un des moyens, le plus efficace comme le plus attrayant, de propager les idées françaises, c'est-à-dire la civilisation, au milieu des indigènes. Ainsi les institutions de bienfaisance se rattachent, en Algérie, d'une façon particulièrement heureuse à tout ce système politique qui tend par l'instruction, par une bonne distribution de la justice, par la meilleure organisation du pays, à

(1) *Revue Orientale*, tome II, p. 114. — Mai 1852.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

modifier le peuple conquis à son grand profit et au grand avantage du peuple conquérant.

I.

La bienfaisance est assurément la plus noble comme la plus contagieuse des vertus. Dans les sociétés européennes, où l'essor des idées généreuses est favorisé par l'esprit libéral des constitutions politiques, la bienfaisance, exercée d'une manière collective et puissante, s'est élevée à l'état d'institution. C'est parmi les peuples les plus avancés que l'on trouve ces institutions charitables plus parfaites, et l'on pourrait mesurer le degré de civilisation et de libéralisme des sociétés au degré de perfection de leurs institutions de bienfaisance.

La charité est l'un des principes vivifiants de la foi musulmane, aussi bien que de la foi chrétienne, et, comme le sentiment religieux est plus général, plus profond aujourd'hui en Orient, le sentiment charitable est individuellement aussi plus développé parmi les musulmans; les entraînements de la bienfaisance privée y sont plus extraordinaires, plus fréquents. Mais, comme tout ce qui porte un cachet individuel, les fondations pieuses n'ont pour la plupart, dans les sociétés musulmanes, qu'un caractère éphémère.

Au Kaire on voit encore, non loin de la magnifique mosquée du sultân Ḥassan, dans le quartier Beyn el-Ḳaṣryn (entre les deux châteaux), les ruines d'un hôpital fameux : El-moristan el-Kebir, *le grand hôpital.* Autrefois, chacune des infirmités qui affligent l'humanité y trouvait un asile et des secours particuliers. De savants médecins étaient attachés au moristan; de vastes cours, quatre portiques, des eaux jaillissantes et des canaux d'eau vive, tous les luxes réunis en Orient dans la demeure des grands décoraient pour le pauvre ce palais de la charité. Le baume renommé d'Aîn el-chems (*Héliopolis*) était réservé pour le moristan, si magnifiquement doté déjà que la dépense journalière de chacun de ses hôtes était fixée à un dynar (12 à 15 fr.). Ce n'est pas tout : la recherche des soins qui leur étaient prodigués si généreusement était poussée à ce point qu'une troupe de chanteurs et de musiciens d'élite recrutée et entretenue à grands frais devait distraire de leurs maux les malades tourmentés par des souffrances aiguës; afin d'abréger la nuit pour ceux que la douleur tenait éveillés, la première prière, la prière de l'au-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

rore, était annoncée par le muezzin deux heures avant le lever du soleil. Cette coutume, toujours en usage dans la mosquée du Moristan, rappelle seule aujourd'hui aux quelques malheureux recueillis dans les parties du monument que le temps et les révolutions n'ont pas détruites la munificence de son fondateur, El-Melek el-Nâçer, *le Roi victorieux*. Ḳalâoûn, père de ce prince et chef de cette dynastie qui détrôna les Mamlouks Baharites, avait conçu la pensée de cet hospice que son fils érigea après lui. Peu d'années avant, l'une des filles du ḳalife Fattimite Ạzîz-billah, nommée Sitt-el-Moulk, *la Dame du royaume*, avait fondé un établissement hospitalier assez considérable pour contenir 800 pauvres femmes musulmanes. Ces fondations magnifiques n'étaient pas rares dans ces jours de grandeur et de gloire pour l'Égypte; sous la domination des kalifes, dans tout l'orient on trouvait des maisons de santé, Dar el-Chafa, des maisons d'aliénés, Dar el-Ḳoutlan. Les personnages les plus considérables de l'islamisme en recherchaient l'intendance et ceux qui avaient exercé ces fonctions honorifiques se glorfiaient du titre de moristany, que nous pouvons traduire par celui d'hospitalier. Mais tous ces établissemens charitables ont disparu avec les princes ou grands seigneurs qui les avaient fondés; il n'existe plus aujourd'hui, dans les états musulmans, que quelques rares hôpitaux européens mal organisés, mal administrés, impuissants à alléger le poids de grandes misères.

Ce n'est point assurément que le sentiment charitable se soit affaibli. En Égypte, la charité est encore une vertu portée à un tel excès que dans leur zèle, des mourants vont jusqu'à léguer des sommes considérables pour l'entretien des chiens et des chats sans gîtes, et l'étranger va voir ces singuliers festins où les convives se rendent à jour et heure fixés, avec une ponctualité curieuse. Il n'y a pas d'excentricité charitable inconnue des Égyptiens. Ils ont songé à rassasier les bêtes fauves : des dévots vont leur porter, au péril de leur vie, des viandes sur les rochers et dans les lieux déserts. Ce n'était pas assez d'étendre la charité à tout ce qui respire, tout ce qui vit devait y avoir part, d'autres enthousiastes se sont donné la mission de favoriser la fécondité des plantes en les faisant arroser à grands frais.

« La prière, disent les musulmans, ne conduit qu'à moitié chemin du ciel; mais l'aumône amène le croyant jusqu'aux portes du paradis et les lui ouvre; » aussi est-elle largement pratiquée. Non-seulement le riche donne et donne beaucoup, mais le pauvre qui reçoit

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

donne encore. On retrouve en Orient l'hospitalité antique avec ses franchises inviolables, sa libéralité; elle y est exercée partout, au nom de la fraternité religieuse, avec une délicatesse inconnue parmi nous, qui même nous paraîtrait exagérée. Cependant quelque charitables que soient les musulmans, la bienfaisance n'a pas réussi à s'organiser parmi eux comme chez nous et ses efforts ne se traduisent plus guère aujourd'hui que par des secours directs et passagers.

La pensée si naturelle de s'associer pour faire le bien se révèle pourtant, mais, nous allons le voir, d'une façon très-imparfaite, dans certaines fondations pieuses que l'on rencontre en tout pays musulman. Ce sont les biens ouakf et les rizek en Orient (1), les biens habous en Algérie. Les ouakf, les rizek, les habous, sont une même chose : habous signifie *emprisonné*; c'est le don que fait un musulman de la nue propriété d'un immeuble, réservant les fruits à lui et à sa descendance. A l'extinction des familles, les mosquées, les zaouias (chapelles), les œuvres bienfaisantes, légataires, héritent. Les revenus acquis ainsi sont consacrés à l'entretien du culte dans les mosquées; mais, selon les dispositions de l'acte constitutif du habous, une portion doit en être distraite par leurs administrateurs, *oukils*, et distribuée en aumônes aux pauvres en général ou à une certaine classe de pauvres. Les mosquées et les pauvres des villes saintes, la Mekke et Médine, possèdent à ce titre, dans tous les centres de l'islamisme, des richesses considérables dont partie est consacrée à secourir les pèlerins mekkawi. Ainsi, le caractère de ces fondations collectives est tout religieux; il faut encore remarquer que ce qui les a surtout multipliées, c'est qu'elles offraient aux donataires un moyen de soustraire leurs propriétés aux chances désastreuses des confiscations, en les plaçant sous la sauvegarde inviolable que la loi accordait aux biens ainsi dévoués (2). Il en est peu dont le but soit exclusivement charitable. Parmi celles-ci, nous avons trouvé seulement en Algérie, celle des Andalous ou descendants des Maures d'Espagne, celle des descendants de Mohammed. L'origine de la dotation des Andalous remonte au temps de la conquête de Grenade et de l'émigration des Maures

(1) Ouakf se dit pour les propriétés urbaines. — Rizek pour les terres.

(2) En Orient une loi est intervenue pour mettre un terme à ces concessions. — La possession, la jouissance même d'un immeuble étant incertaine, en peu d'années, l'empire Ottoman presque entier serait devenu propriété religieuse.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

en Afrique; le grand nombre d'entre eux y arrivait dans un dénument absolu; quelques familles, assez heureuses pour avoir sauvé des révolutions les débris de leur ancienne fortune, se cotisèrent et vinrent au secours de leurs compatriotes les plus malheureux.

Tandis que la bienfaisance est restée individuelle en Orient, elle présente au contraire, dans les sociétés européennes, un spectacle de progrès incessant. La charité chrétienne, venant se substituer à l'hospitalité antique qui n'était en résumé qu'un échange de services (1), apparaît aussi supérieure dans son principe que dans sa manière d'être; sous ses inspirations, les premiers asiles publics s'ouvrent au malade, au pèlerin, à l'indigent. La charité ne demeure pas longtemps parmi nous le domaine exclusif de la religion; bientôt, à côté d'elle surgit, mais sans l'absorber, un principe nouveau, le principe humanitaire; il vient étendre le cercle de la fraternité religieuse à l'*humanité*.

Cependant, remarquons-le d'abord, la charité, entre les mains du christianisme, était déjà mieux coordonnée dans ses efforts, plus efficace dans ses moyens, qu'elle ne l'a jamais été en Orient : l'Église possédait en dehors de l'État une force organisée qui, dès leur début, favorisait toutes ses œuvres; elle avait pu mettre au service de la charité ses congrégations, sa hiérarchie puissante, et les premiers

(1) Malgré ce beau vers de Térence, toujours applaudi sur le théâtre de Rome,

Homo sum, humani nihil a me alienum puto,

malgré d'éloquentes paroles de Cicéron sur la charité qu'il définit, *l'amour du genre humain*, ni les Grecs, à qui ce mot de charité était emprunté, ni les Romains ne connurent la bienfaisance gratuite. — L'hospitalité, en si grand honneur, que le Dieu du Capitole portait le surnom de *Jovem hospitalem*, n'était en vérité qu'un échange de services. Les nations, les villes étaient liées entre elles par la pratique du droit d'hospitalité qu'elles accordaient mutuellement à leurs voyageurs : *hospitium publicum*. Les familles, en vertu de traditions quelquefois séculaires, étaient liées entre elles par l'hospitalité privée : *hospitium privatum*. Ce qu'on nommait *valetudinaria* était l'infirmerie domestique où les nombreux esclaves des maisons patriciennes recevaient les mêmes soins que la famille donne à ses membres dans le grand âge ou dans la maladie : la loi, si impitoyable d'ailleurs pour contenir la servitude, était intervenue pour imposer ce devoir au maître comme une obligation rigoureuse. Telle était l'hospitalité des anciens. Avec l'émancipation des esclaves se propagèrent la misère et la mendicité.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

établissements de bienfaisance qu'elle ait fondés révélaient déjà la pensée d'une institution uniforme, ils portaient les noms d'hôtels-Dieu des *pauvres matriculaires*. Ils se spécialisèrent bientôt sous les noms de *maladreries*, *léproseries*, *hôpitaux*.

Ces établissements religieux étaient déjà très-nombreux lorsque la législation de l'Europe commençant à se sécularisèr, ils furent remis aux communes et devinrent des établissements municipaux. Désormais, c'est au nom de la religion et de la société que la bienfaisance fut exercée. La religion resta là pour stimuler le zèle charitable, pour conserver à la charité, en répandant ses bienfaits, son caractère de haute moralité; mais la société prit place à côté d'elle pour conspirer, avec toutes ses forces, à l'œuvre commune. La société agissant directement par ses organes, la famille, la corporation, la cité, fut dès lors secourue avec plus d'intelligence de ses besoins : cette union des deux principes fut encore un grand progrès.

Il y a loin cependant de cette première application du principe humanitaire à la puissance d'organisation que la bienfaisance publique a acquise dans les sociétés européennes, en grandissant avec les institutions libérales des peuples. La bienfaisance publique est devenue parmi nous une science qui emprunte à la loi non pas seulement les moyens de secourir la misère, mais qui surtout s'attache à la prévenir. Elle étudie la misère dans ses causes pour accomplir la plus grande somme de bien avec des ressources toujours trop restreintes. Parmi les afflictions, elle en distingue de permanentes et d'accidentelles. Pour les premières, celles qui se traduisent par l'incapacité absolue de travail, elle ne craint pas de les secourir d'une manière permanente et elle a créé ses nombreux hospices, aussi spécialisés que les infirmités sont diverses. Pour les secondes, elle a ses hôpitaux, ses bureaux des indigents, ses nombreux asiles, ses crèches, ses ouvroirs, ses dépôts de mendicité, ses ateliers de charité, toutes ces fondations qu'il serait trop long d'énumérer, mais dont il faut remarquer que la fin est toujours de rendre l'homme au travail; elle agit, en face de la misère accidentelle, avec une grande réserve, car elle sait que les dangers de la bienfaisance intempestive sont plus grands que ses bienfaits. A côté d'elle, la charité privée, ne se bornant plus à alimenter généreusement les sources de la bienfaisance publique, s'est organisée en associations particulières. Plus indépendante, plus hardie de sa nature, la charité privée invente, essaye et

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

perfectionne sous la surveillance de l'État; à ses recherches et à ses efforts sont dus nos plus ingénieux moyens d'assistance (1).

C'est ainsi qu'en France, et en Angleterre surtout, les institutions libérales ont proclamé les obligations morales, resserré les liens qui unissent les hommes, servi enfin de toutes manières la cause de la bienfaisance. Principe de vie pour les sociétés, sources fécondes du bien-être général et du bien-être individuel, les libertés politiques sagement ordonnées, garantissent la justice, encouragent le travail, développent dans les âmes, avec le sentiment de la dignité humaine, l'énergie qui lutte contre les obstacles.

A quelles causes puissantes doit-on attribuer le peu de développement des institutions de bienfaisance en Orient; qui a pu frapper de stérilité un principe aussi fécond que la charité dans une société où ce principe est aussi vivant; qui l'a pu paralyser, si ce n'est l'infériorité politique des États musulmans? Si la misère y est grande, si les pauvres y sont nombreux, c'est que d'abord la charité exercée sans prudence a mis la mendicité en honneur. A de grands maux l'esprit d'association était seul capable d'apporter d'énergiques remèdes. Mais dans les sociétés musulmanes, cet esprit ne saurait se développer. Parmi nous, l'autorité procédant du principe démocratique, l'alliance des gouvernés et des gouvernants dans des œuvres communes est naturelle; dans les États musulmans, l'autorité procède de Dieu, c'est ce qui fait sa force et le respect des peuples; mais, dans cet ordre d'idées, le pouvoir agit seul ou n'agit point. Les musulmans ne sauraient non plus s'associer entre eux pour posséder en commun des richesses comme celles dont nos établissements hospitaliers sont

(1) Nous ne sommes point entrés les premiers dans cette voie. L'Angleterre, appelée bien avant nous à la vie politique, se passionnait déjà pour les questions d'assistance alors qu'elles étaient chez nous dans l'enfance. Les plus grands esprits les élucidaient; ce n'était pas seulement les hommes d'État, les économistes, mais les poëtes, les romanciers eux-mêmes. Shakespeare, à 17 ans, écrivait pour signaler la fausse indigence, un livre intitulé: *Examen des réclamations faites par quelques-uns de nos compatriotes* (1581). L'auteur de Robinson, Daniel de Foë, adressait, en 1704, au parlement, un long mémoire ayant pour titre *Faire l'aumône n'est pas faire la charité.* — Nous sommes venus tard; c'est cependant en France que les meilleurs résultats ont été atteints : l'Angleterre a laissé la misère se propager chez elle; nous avons su, pour nous, mieux concilier les intérêts de la société et les droits de l'humanité.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

dotés en France et en Angleterre. En Orient, la propriété, plus ou moins consacrée par le fait de la possession, n'a point pour elle la sanction du droit. Le sultan peut toujours revendiquer le sol sur lequel son sujet a bâti : la terre lui appartient. En France, en Angleterre, c'est précisément l'inviolabilité de la propriété qui a permis à la charité, fécondée par l'esprit d'association, de prendre ce caractère de générosité si particulière qui lui est propre. La bienfaisance, être collectif, investi de tous les droits civils, existe comme individu, de sorte que la main qui donne n'est plus visible; le pauvre est secouru par le denier du pauvre lui-même d'une manière efficace, et la bienfaisance publique a pu justement être appelée l'assistance commune.

Au delà de la famille dans laquelle il se renferme, car là seulement sont ses franchises et sa liberté, le musulman aperçoit bien la fraternité religieuse; mais il est impuissant à la féconder en la généralisant. Pour nous, dans la sphère élargie de nos idées, au delà de la famille, nous envisageons l'humanité, au delà encore le progrès, et grâce à la liberté d'action dont nous jouissons, nous avançons constamment dans ses voies devenues pour nous des routes battues.

Mais tout annonce, tout prépare une transformation prochaine des sociétés musulmanes, et, dans l'avenir, cette fusion de l'Orient et de l'Occident d'où doit jaillir, comme au temps de Jésus et de Mahomet, un nouvel éclat de lumière.

Sous la protection même des princes musulmans, dont l'esprit est, chose bien digne de remarque, plus libéral que l'opinion des peuples qu'ils gouvernent, les idées européennes pénètrent l'Orient de toute part. D'un autre côté, c'est la France, la plus progressive des nations, dont les destinées se trouvent aujourd'hui mêlées aux races musulmanes de l'Occident moins éclairées, plus difficiles aussi dans leurs rapports avec les Européens. Nous ne pouvons croire, pour nous, que ce rapprochement n'ait été décrété par la Providence dans l'ordre le plus élevé de ses desseins sur l'avenir du monde. Et n'est-il pas permis d'apprécier déjà l'étendue du bien que la France est appelée à accomplir dans un pays où sa seule présence est venu apporter, comme une chose nouvelle, l'ordre et la sécurité, premiers bienfaits de la civilisation, premiers éléments d'un bien-être qu'elle s'attache maintenant à développer.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

II.

Mais c'est une chose manifestement délicate que d'amener un peuple à modifier ses habitudes sociales. Notre mode d'assistance qu'il s'agissait d'appliquer aux Musulmans n'avait rien qui fût en désaccord avec les idées du Koran ; il avait pour objet de procurer à des malheureux un bien-être auquel tous les hommes sont infiniment sensibles. Nous allons voir cependant de quels tempéraments il a fallu user pour leur faire accepter nos bienfaits sous cette forme nouvelle. Les circonstances favorables dans lesquelles se trouvaient placées nos institutions de bienfaisance sont, du reste, très-propres à faire mieux ressortir les difficultés générales de la tâche poursuivie depuis quelques années en Afrique avec un succès constant.

Une première difficulté a longtemps arrêté l'administration. La pensée de faire participer les indigènes pauvres aux secours de bienfaisance publique était trop naturelle pour que tous les fonctionnaires qui se sont succédés au gouvernement des affaires en Algérie ne s'en fussent pas préoccupés ; mais la misère des Musulmans, dans les villes, est telle aussi qu'un service régulier d'assistance pouvait seul la secourir efficacement, et pour l'organiser, un élément indispensable, la connaissance des besoins de ces pauvres, manquait à l'administration. C'est seulement depuis 1848, depuis l'institution des bureaux arabes civils, adjoints aux préfectures pour centraliser les services indigènes dans les villes, que cette question, étudiée avec les ressources dont ces bureaux disposent, a fait de rapides progrès. Des établissements spéciaux ont été créés pour les indigènes, un service médical a été organisé ; le problème difficile de l'assistance musulmane est loin d'être résolu, mais c'est avec une grande sûreté de vues que le gouvernement marche aujourd'hui vers sa solution.

Si jusqu'alors l'administration n'avait pu atténuer sensiblement la misère des indigènes pauvres, ce n'était pas qu'elle ne se fut efforcée d'y parvenir. Nous avions trouvé le malheureux doté par la charité musulmane d'un héritage (les biens des mosquées), il n'était que juste et politique de respecter cette dette publique de l'indigence et, suivant un usage établi, les oukils ont longtemps continué à distribuer leurs aumônes aux portes des mosquées. Depuis longtemps les indigènes,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

toutes les fois qu'ils le voulaient bien, étaient admis dans nos hôpitaux où ils étaient traités à côté de nos malades, ayant part aux mêmes soins. Le service médical des bureaux de charité avait, depuis longtemps aussi, ouvert aux indigènes ses consultations où les conseils et les remèdes de la science leur étaient donnés gratuitement. L'administration logeait des pauvres dans les maisons du domaine; le pèlerin, le voyageur, l'indigent, n'étaient point sans abri à Alger: ils trouvaient un refuge libre dans le marabout de Ouali Dada.

Ces moyens d'assistance étaient nombreux, pourtant leur insuffisance était grande.

L'administration distribuait des secours en argent, mais eu égard à la grande cherté des vivres, l'obole qui arrivait par elle dans la main du pauvre ne représentait pas pour lui ce qu'elle valait en réalité. Ces aumônes n'atteignaient qu'en partie leur but charitable. A Constantine où il n'existait pas de refuge, le malheureux qui leur devait un peu de pain ne savait où chercher un abri; il en résultait que l'aumône chrétienne, plus dispendieuse que l'hospitalité musulmane, lui était inférieure. A Alger dix-huit cents familles, formant un total d'environ quatre mille cinq cents individus, c'est-à-dire le tiers de la population indigène, participaient à ces secours; mais un millier de pauvres assiégeaient encore le bureau arabe sans pouvoir être inscrits à cause de l'insuffisance du crédit (1).

L'aumône ne secourt que la misère, on avait songé à la maladie, mais il y avait à l'admission des Musulmans dans les hôpitaux européens un inconvénient radical, la répugnance qu'ils manifestaient à y entrer. Dans ce milieu si nouveau pour eux tout leur était antipathique; on sait qu'ils se décident difficilement, non par haine, mais par scrupule religieux, à goûter des mets préparés de la main, des chrétiens, on juge combien le contact incessant des Européens devait leur apporter de gêne; quel trouble pour leurs pratiques religieuses? Il arrivait que les souffrances physiques, que les Arabes redoutent cependant à un haut degré, ne pouvaient les déterminer à affronter dans les hôpitaux les regards indiscrets de nos soldats.

(1) La gestion des biens des mosquées a été remise au Domaine dans les premiers temps de notre occupation. C'est une faute qu'on ne ferait point aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, la destination de leurs revenus n'a point été détournée, ils sont rendus chaque année à la bienfaisance par un *crédit*, suivant nos formes de comptabilité.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Les consultations gratuites ne remplissaient pas mieux leur objet. Les Musulmans n'y avaient recours que lorsque, par l'abus des remèdes empiriques, la maladie s'était aggravée à un tel point que la science du médecin français restait aussi impuissante que l'avait été le charlatanisme des Tolbas qui, eux au moins, ont toujours un verset du Ḳoran pour pallier leur ignorance, et ranimer le courage de leurs coreligionnaires. Le malade arrivait au médecin lorsque ses ressources pécuniaires et sa santé épuisées, il voyait la mort l'atteindre, à peu près comme parmi nous, quand les remèdes ordinaires sont restés sans effet, nous avons aussi recours à l'empirisme. Souvent des indigènes paraissaient une fois à la visite et ne revenaient plus. D'autres, abusant de la facilité du médecin, demandaient des remèdes et pour eux et pour leur famille : « Donne-moi ceci pour ma mère, pour mon enfant.... » Et ils allaient vendre ces remèdes. Du défaut de surveillance dans l'usage des médicaments naissaient des inconvénients bien autrement graves. Il y a deux ans, à Sebdou, un Arabe atteint à la fois de dartres sur la poitrine et d'un fort rhume, se présente à la consultation ; des remèdes lui sont remis pour l'une et l'autre de ces affections ; quelques instants après le médecin trouve le malheureux mangeant la pommade soufrée et se frictionnant avec le collyre destiné au rhume. Un autre, après avoir bu une solution qui lui avait été remise pour se bassiner les yeux, succombait, accusant le Tebib français de l'avoir empoisonné. Arracher quelques dents, guérir des plaies insignifiantes, distribuer çà et là quelques grammes de pommade ou de quinine parmi ces indigènes rongés par la syphilis, la gale et les dartres, exténués par la fièvre et la dyssenterie, tels étaient les seuls résultats obtenus par les consultations au bureau de bienfaisance, par l'admission des indigènes dans nos hôpitaux.

L'ensemble de ces faits, recueillis par les bureaux arabes civils, indiquait déjà qu'il fallait demander à un mode d'assistance direct les moyens de multiplier les ressources de la bienfaisance. Une autre considération détermina l'administration à y recourir. La misère est très-grande dans les villes de l'Algérie, le prix élevé des objets de première nécessité y contribue; mais une cause la propage : c'est la maladie que, par ignorance et par incurie, les indigènes ne guérissent point.

On résolut l'essai à Alger d'une maison hospitalière spéciale pour

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

les indigènes et qui donnerait asile à la maladie, à la vieillesse défaillante et aux infirmités incurables. On choisit une maison domaniale rue Zama, dans la haute ville, au centre d'un quartier tranquille que les Musulmans habitent de préférence, et dans ce vaste bâtiment de construction mauresque, réunissant toutes les conditions de salubrité, désirables pour un établissement hospitalier, on installa l'asile projeté.

Presque en même temps, sans attendre le succès d'une première expérience, mais aussi sous la pression de pénibles éventualités, un second asile musulman fut fondé à Constantine. Durant l'hiver de 1847 à 1848, des afflictions jusqu'alors sans exemple dans cette ville pesaient sur la population indigène. Deux fléaux, les sauterelles pendant l'été, les pluies torrentielles pendant l'automne avaient, par une triste coïncidence, concouru à ruiner les récoltes, élevé les denrées de première nécessité à un prix qu'elles n'avaient jamais atteint. Le préfet, arrivant à Constantine pour installer les services civils et la préfecture qui venait d'être instituée, avait eu la douleur de voir figurer sur les rapports de la police cette mention : « DES INDIGÈNES ONT ÉTÉ TROUVÉS, DANS LA RUE, MORTS DE FAIM. » L'une des mosquées de Constantine, celle de Rebbet el-ṣouf, se trouvait libre; la maison de charité y a été placée, on l'a revêtue ainsi d'un caractère religieux tout à fait conforme aux idées musulmanes. Attentive à tirer parti de toutes les circonstances qui servent sa politique, l'administration a fait inscrire en caractères arabes, sur le fronton de cette mosquée, à côté d'un verset du Ḳoran, rappelant sa destination nouvelle, le nom de la *République française, mère adoptive du pauvre et de l'orphelin.*

Cependant, ces créations devaient rencontrer à leur début de singulières difficultés. Non-seulement la pensée d'humanité qui y présidait n'était pas comprise; mais l'opinion publique musulmane les désapprouvait, la classe à laquelle elles s'adressaient les repoussait surtout. L'habitude de la mendicité est toujours difficile à déraciner; elle procure en Algérie à une foule de malheureux qui s'y livrent une existence oisive, sans déshonneur, et que l'habitude de la misère rend pour eux très-supportable. Dans les conditions où se trouve placée la mendicité, il est plus délicat de s'y attaquer en Algérie que partout ailleurs. Les indigènes ne trouvaient d'ailleurs ni dans leur souvenir, ni dans les anciennes traditions du Maḳzen (administration turque) une analogie applicable aux établissements hospitaliers que le gouvernement français voulait fonder. Une nouveauté est

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

toujours chose hardie en pays musulman : qu'est-ce si elle est introduite par des chrétiens? Les malheureux recueillis dans ces maisons de refuge étaient persuadés que les portes refermées sur eux ne se rouvriraient plus ; sur leur seuil, ils voyaient s'éteindre toute espérance de liberté. La malveillance ajoutait que le gouvernement ne réunissait sans doute avec tant d'empressement les pauvres dans un même lieu, que pour se débarrasser d'une classe gênante, pour l'envoyer peut-être mourir dans ses bagnes ; or l'exil en France est ce que l'Arabe redoute le plus. Le gouvernement d'Hussein, dernier dey, fit massacrer en mer, à deux lieues d'Alger, une troupe de malheureux embarqués sous le prétexte d'une expédition maritime. Ce souvenir récent n'était certes pas propre à rassurer les Arabes sur nos intentions.

Dans un pays comme l'Algérie, il faut toujours faire très-large la part des préjugés. Confiante dans son œuvre, fidèle à ses maximes politiques, l'administration ne voulut rien brusquer, elle pensait bien que les quelques pauvres qu'elle était parvenue à recruter renverseraient bientôt, après avoir été mis à même d'apprécier les douceurs du régime de ces maisons hospitalières, l'échafaudage de préventions et de mensonge élevé par l'ignorance ou la mauvaise foi.

Ses prévisions se sont réalisées. Ces asiles d'Alger et de Constantine que les indigènes redoutaient comme une prison, sont devenus trop étroits pour le grand nombre de pauvres qui demandent à y être admis. Deux cents indigents sont aujourd'hui recueillis à demeure dans la seule maison de Constantine. Les femmes, les enfants sont devenus les plus nombreux clients des infirmeries annexées à ces établissements, dès qu'il a été bien constaté que les malades étaient soustraits aux regards des Européens. Il en a été de même au village de Djali près d'Oran, à Saïda, à Sidi-bel-Abbès où des infirmeries indigènes ont été aussi établies.

Du reste, il faut le remarquer, ce n'est pas comme infirmeries spéciales que les asiles soulèvent des répugnances vives, ils ne rencontrent de graves difficultés à surmonter que comme maisons communes et hospitalières, comme refuges permanents. La bonne organisation des asiles de Constantine et d'Alger a aujourd'hui complétement triomphé de ces obstacles. Voyons quel est le régime intérieur qui attache maintenant les indigènes pauvres à ces établissements.

La maison mauresque de la rue Zama et la mosquée de Rebbet el-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Souf ont été appropriées de telle sorte, que deux services distincts y sont installés pour les hôtes des deux sexes. Une combinaison sur laquelle nous reviendrons a permis de restreindre à deux agents le personnel de ces établissements : un oukil *surveillant*, une oukila *surveillante*.

La première nécessité à laquelle il faut pourvoir à l'entrée des pensionnaires dans les asiles est celle du vêtement. L'usage général du vêtement blanc donne à l'aspect de la misère en Algérie quelque chose de hideux et de souillé qui parmi nous, heureusement, n'a pas de nom ; il faut avoir vu cela pour comprendre la satisfaction que ces malheureux témoignent de recevoir un habillement neuf et complet. Ces objets, assez uniformes pour faire reconnaître comme un hôte de l'asile celui dont on ne pouvait envisager la misère sans détourner les yeux, ne sont point cependant d'une parité telle qu'elle constitue une de ces livrées charitables que le pauvre en tout pays, ne revêt jamais sans une humiliation secrète. Mais, hors de la maison, ses hôtes sont tenus de porter une plaque destinée à signaler à la police ceux qui continueraient à se livrer à la mendicité.

Aux deux repas pris en commun, les aliments se composent d'une galette arabe, de dattes ou de leben (lait aigri), de kouscoussou ou de berkoul (blé concassé et bouilli) ; trois fois par mois on y ajoute une ration de viande ; l'huile, le piment, le sel assaisonnent seuls cette nourriture frugale. Ce régime alimentaire est celui du pauvre en Algérie; le régler avec plus de recherche, c'eût été élever la condition des pensionnaires du refuge au-dessus de celle du travailleur. Mais il est deux superfluités parmi nous qui sont des nécessités premières pour les indigènes ; il eût été presque barbare de refuser des rations de tabac et de café demandées avec les plus vives instances. Cette dépense qui ajoute au bien-être de la maison ne retombe d'ailleurs, nous le verrons, que très-indirectement à sa charge. Certaines exceptions au régime adopté ont été enfin établies en faveur des vieillards et des infirmes pour lesquels le grand âge ou la maladie motivent des priviléges; ils reçoivent des aliments plus délicats ; une douceur particulière, un matelas, pour le repos de la nuit leur est accordé. — Pour les autres pensionnaires, le mode de couchage, conforme, comme la nourriture, aux habitudes arabes, est ce qu'il y a de plus simple : c'est la natte étendue à terre et une bonne couverture.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Le service d'ordre et de tenue de ces maisons est tout aussi sagement réglé. Et d'abord, tout en assurant au pauvre recueilli dans les asiles la plus grande somme de bien-être raisonnable. l'administration a voulu maintenir en son entier l'obligation du travail pour tous ceux que leurs infirmités ne contraignent pas à l'inaction. Elle exige de chacun l'emploi de ses forces, et cela au profit de la maison, se réservant de distribuer à titre de récompense seulement, un minime salaire : une somme de 30 francs est mensuellement consacrée à ces primes d'encouragement qui, en définitive, économisent les frais du service. Il est entièrement assuré par les pensionnaires eux-mêmes, sous la surveillance et la direction de l'oukil et de l'oukila. Les hommes coupent le bois, apportent l'eau, nettoient les salles, ils sont chargés de tous les travaux d'intérieur qui demandent la plus grande dépense de forces; les soins plus délicats sont le partage des femmes ; elles filent, blanchissent et préparent les aliments. La cécité est parmi les infirmités l'une des plus fréquentes en Algérie, celle que les asiles ont eu le plus souvent à recueillir. Pour la cécité « prison profonde », le travail est plus que nécessaire; en liberté, au moins, l'aveugle entendait tous les bruits et les sens qui lui restent s'exerçaient avec activité ; dans le silence d'une maison hospitalière, le travail devient pour lui une question vitale. C'est avec quelque bonheur qu'à tous égards on l'a résolue dans les asiles musulmans; les aveugles y sont employés à natter les objets de sparterie dont ces établissements font un grand usage.

La maison d'Alger renferme de jeunes orphelins, ils sont conduits chaque jour dans les écoles arabes françaises. Ainsi, dans les asiles, tout le monde est occupé du bien-être de la communauté. Un certain pécule est le produit de petites industries auxquelles se sont adonnés quelques-uns des pensionnaires, il est réservé en partie pour les dépenses de café et de tabac dont nous avons parlé. Mais le service assuré, la tâche de chacun remplie, il fallait bien faire une part de liberté à ces hommes dont la vie entière s'etait jusqu'alors écoulée dans la paresse et le vagabondage, deux vices pour lesquels ils conservent un penchant irrésistible. Des autorisations de sortie sont accordées avec ordre à chaque pensionnaire, de deux jours l'un, pendant l'intervalle qui s'écoule entre la visite du médecin et le dîner. Ces autorisations ne peuvent être refusées arbitrairement. Cependant les pensionnaires de l'asile peuvent en être privés, et le grand effet de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

cette punition, combiné avec les moyens d'émulation fournis par les récompenses pécuniaires, suffisent à y maintenir l'ordre le plus satisfaisant. On s'étonne, en entrant dans ces établissements uniquement habités par des hôtes arabes, de la parfaite propreté et de la tenue qui y règnent, on est surpris d'y rencontrer la discipline exacte de nos hôpitaux, surtout la pratique minutieuse des mêmes soins d'hygiène.

Les maisons hospitalières musulmanes, nous l'avons dit, sont en même temps des hospices et des hôpitaux. Ils donnent un asile permanent à la vieillesse caduque et aux infirmités incurables; ils sont encore le refuge de la maladie. L'asile de la rue Zama renferme même à côté de son infirmerie une salle spéciale pour les femmes en couches; enfin, un cours pratique d'accouchement suivi par quelques mauresques, et qui rend le service de détruire, peu à peu, au grand profit des musulmanes, l'usage des coutumes les plus barbares.

Ces infirmeries des asiles indigènes sont des annexes plus importants que l'établissement principal, car la population s'y renouvelle constamment, et ainsi le bienfait s'adresse à un plus grand nombre de misères. L'administration a souvent vu rassemblés dans leurs salles tous les types de la nationalité musulmane, des arabes des villes et des tribus, des kabyles, des nègres; s'écartant des règles justement posées en principe pour réserver le bénéfice de l'assistance publique à nos nationaux, elle a parfois recueilli dans l'asile d'Alger des étrangers : tunisiens ou marocains, pèlerins mekkawi de passage, surpris au milieu de leur route par une maladie grave que venait compliquer l'influence morale de l'éloignement du pays et le délaissement de leurs coreligionnaires; ces étrangers rendus à leur patrie diront combien l'hospitalité de la France est généreuse.

Une chose assurément nouvelle pour qui avait pu observer la défiance manifestée par les indigènes dans les hôpitaux militaires, est le contentement et la reconnaissance qu'ils expriment pour les soins qui leur sont donnés dans l'infirmerie musulmane. Ils aiment voir le médecin s'occuper d'eux, les interroger; nous avons été surpris de leur facilité à se laisser médicamenter; de leur docilité en tous points. C'est que les asiles musulmans, organisés comme ils le sont aujourd'hui, résolvent, à cet égard du moins, — nous verrons qu'il y a beaucoup à faire encore, — le problème de l'assistance publique indigène. Le malade replacé dans les conditions ordinaires de son exis-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

tence, rassuré par la présence autour de lui de ses coreligionnaires, se trouve dégagé de toute préoccupation étrangère à la maladie. Comme dans les consultations gratuites, il n'échappe plus au médecin, désormais mis à même de suivre les effets de chaque remède ; il s'habitue à un traitement méthodique dont le double résultat est le soulagement de ses maux, la confiance qu'il lui inspire pour le Tebib français. Sous l'action protectrice et bienfaisante constamment exercée par le médecin, la défiance des indigènes disparaît, ils subissent volontiers l'influence des idées françaises qui gagnent dans leur esprit tout ce que la superstition et le charlatanisme du marabout y a perdu. Si la maladie se prolonge, il s'établit, entre le médecin et le malade musulman, cette même intimité qui règne entre le chirurgien et ses malades dans l'hôpital militaire.

Ces heureux résultats sont singulièrement facilités par le choix de praticiens dès longtemps familiarisés avec la langue, les mœurs, les répugnances sociales et les préjugés religieux des Arabes, choix si important qu'une seule proposition contraire à leurs principes sociaux ou religieux suffit pour amoindrir en eux la confiance la plus profonde qui puisse pénétrer le cœur des hommes, celle qui leur est inspirée par la reconnaissance. Ces aptitudes spéciales ne sont pas les seules que demande le service des asiles indigènes. Le médecin qui les dirige doit être un homme d'études, aussi bien qu'un praticien dévoué ; car ces établissements se sont trouvés être, ainsi qu'on le pouvait prévoir, d'une haute utilité pour la science elle-même, à laquelle ils fournissent de précieux moyens d'observations. Et d'abord, l'appréciation, au point de vue médical, d'un régime hygiénique tout particulier : celui que les prescriptions du Koran imposent aux musulmans. L'examen comparatif des diverses manifestations morbides et des différents résultats d'un même traitement, appliqué aux indigènes et aux européens ; l'observation des circonstances qui, dans les mœurs, l'alimentation, les influences domicilières, les pratiques sociales des musulmans engendrent ou propagent les maladies. C'est auprès des indigènes seulement que l'on peut enfin constater avec certitude les effets du climat sur le développement des maladies auxquelles il est réputé, à tort ou à raison, être propice ou réfractaire : les affections de poitrine, par exemple. En ces matières délicates, l'opinion du médecin des asiles devient une autorité; il faut qu'elle soit respectable à tous égards.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Dans l'asile d'Alger, le service médical a été organisé par un chirurgien-major, M. Berthrand; depuis peu, M. Bronello, docteur de la faculté de Malte, lui a succédé. L'intelligence de ces deux praticiens, leur dévouement à une œuvre dont ils ont dès l'origine compris la double importance bienfaisante et politique, ont rendu à notre cause, à l'humanité, des services qu'on ne saurait trop hautement signaler. Nous voudrions pouvoir citer aussi le nom du médecin de la maison de Constantine, ceux des chirurgiens-majors qui, placés auprès de chaque bureau arabe, répandent les bienfaits de la science au milieu d'une population dont les cinq dixièmes sont atteints à l'état chronique de ces maux affligeants qui corrompent le principe de la vie dans sa source.

Un bon système conduit à d'excellents résultats, mais à la condition de trouver un personnel capable de l'appliquer; l'installation des asiles présentait sous ce rapport des difficultés particulières : l'administration devait, pour atteindre son but, choisir ses agents immédiats parmi les indigènes. — Les oukils (surveillants) et les oukila (surveillantes) ont pour les malades et savent aujourd'hui obtenir de leurs subordonnés cette patience, ces soins auxquels les infirmités donnent de si respectables droits; mais l'éducation de ces agents qu'il a fallu convertir à des idées nouvelles, amener à la pratique de choses dont ils ne comprenaient ni la portée ni l'utilité immédiate, a été fort laborieuse. Le mérite en revient à MM. les chefs des bureaux arabes civils d'Alger et de Constantine. Ces fonctionnaires visitent les asiles chaque jour, souvent plusieurs fois, toujours à des heures indéterminées, de sorte que leur présence, à chaque instant possible, prévienne toute négligence. Ils s'enquièrent des moindres détails, écoutent les observations des surveillants et les réclamations des pensionnaires. Leur vigilance incessante a permis de remédier promptement aux abus; elle a signalé à mesure qu'ils se révélaient les besoins de ces maisons, et c'est ainsi que d'essai en essai, par une étude persévérante des améliorations réalisables, le régime admirable de nos établissements hospitaliers de France, soumis aux modifications commandées par les habitudes musulmanes, a pu être appliqué aux Arabes. Non-seulement ils s'astreignent sans contrainte aujourd'hui à la vie de la communauté, à ses exigences, à ses règles absolues, mais ils n'ont rien tant à cœur que de conserver le bien-être dont ils jouissent dans ces établissements. Si l'expérience ne

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

l'avait sanctionnée, le simple énoncé d'une semblable proposition n'exciterait que des doutes, doutes légitimes, car on ne pouvait s'attendre à des résultats si prompts et à la fois si décisifs.

Enfin, un des avantages principaux de ces établissements hospitaliers, est le peu de frais qu'ils nécessitent. Les relevés de leurs comptes fournissent à cet égard des chiffres qui sont des documents curieux sur la vie intime des Arabes. Ainsi les dépenses d'ameublement et de nourriture, réunies et calculées par homme et par jour, n'atteignent pas une moyenne de 20 centimes. Ces chiffres ont de quoi étonner les comptables de nos budgets. On nous a montré une note de vêtements complets pour quarante-deux individus, elle s'élevait au total à 777 fr. : soit 18 fr. 50 cent. par personne; or on connaît la durée des étoffes indigènes. Il paraît que les frais de première installation de la maison de Constantine n'ont pas dépassé une somme de 3,500 francs. Nous ne voulons pas multiplier ces chiffres qui nous ont semblé pourtant de quelque intérêt.

Mentionnons cependant encore un détail d'administration; il donne la mesure de ce que l'on peut obtenir de l'intelligence et du bon vouloir des Arabes, lorsque l'on est parvenu à leur faire adopter nos idées. Les écritures comptables et administratives des asiles sont tenues en arabe par les oukils sur quatre registres, cela avec une méthode parfaite. Sur le premier de ces registres sont inscrites, accompagnées de tous les renseignements utiles, les entrées et les sorties des hôtes de la maison; le second est un inventaire permanent des objets mobiliers; les deux autres sont des comptes matières, établis avec un grand ordre, par nature et par catégorie de denrées et de fournitures. Ce mode de comptabilité est ce qu'il devait être, très-simple, il nécessite pourtant beaucoup de régularité de la part de l'oukil, car il trouve un contrôle permanent dans les écritures françaises, tenues au bureau arabe civil, et toute erreur retomberait inflexiblement sur son auteur.

Ces succès très-remarquables encouragent donc l'administration à persévérer dans la voie où elle est heureusement entrée. Elle a accompli beaucoup de bien, mais il lui en reste bien davantage à accomplir. Alger et Constantine sont les deux seules villes pourvues d'asiles musulmans; il s'agit d'en créer à Oran, à Bône, à Blidah et

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

dans tous les centres importants de la colonie; quelques infirmeries existent seulement, il faut les multiplier.

Il est une classe nombreuse de malheureux pour lesquels l'assistance musulmane, dans les villes, n'est encore que très-imparfaite; nous voulons parler des pauvres mariés : la maison de refuge demeure fermée aux ménages; dans les conditions actuelles d'installation, ils ne peuvent y être admis. L'administration leur donne des secours en argent; mais l'aumône, comme moyen régulier d'assistance, ne doit être que l'exception : ne pourrait-on pas la convertir en distributions en nature, telles que linge, vêtements, etc., ainsi que cela se pratique en France, selon ce principe, que plus la bienfaisance est directe, plus elle est sûre et mieux elle réussit à ménager ses ressources? Pour secourir cette catégorie de pauvres, la plus intéressante de toutes, un service médical indigène vient d'être organisé au bureau arabe même, c'est-à-dire dans un lieu familier aux musulmans, où les conduisent fréquemment leurs rapports avec l'administration; les médecins attachés à ce service sont les mêmes que ceux des asiles; ils sont connus des Arabes parmi lesquels leur réputation est bien établie. Ce service comprend des consultations gratuites, la visite des malades à domicile, la vaccination publique. Les consultations gratuites, données au bureau arabe, et par un médecin de l'asile, corroborées au besoin par les visites domicilières, échappent aux inconvénients qui, au bureau de charité français, les rendaient illusoires. Le service médical indigène rend de très-grands services. Le nombre des individus qu'il a vaccinés est considérable, et certes c'est un grand bienfait que la propagation de la vaccine, dans les cités musulmanes, périodiquement ravagées par la petite vérole. A l'origine, les indigènes se refusaient à présenter leurs enfants. Le dévouement et la persévérance des médecins du service médical indigène ont fait disparaître aujourd'hui ces défiances. Mais il y a certainement quelque chose de plus à faire pour alléger la misère des familles musulmanes. L'étude de nos moyens d'assistance en France fournira, sans aucun doute, plus d'une indication à cet égard. La manière satisfaisante dont le travail a été organisé dans les asiles, montre qu'il ne serait peut-être pas impossible de fonder, pour les indigènes, des ateliers de charité, ou tout au moins des établissements semblables dans leur but. Toujours est-il qu'avant de l'avoir tenté, on ne saurait renoncer à faire entrer l'assistance musulmane,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

comme la bienfaisance publique française, sa devancière et son modèle, dans la voie des mesures préventives de la misère. Nous avons mentionné les logements gratuits, c'est là un des meilleurs modes de secours ; mais il n'a reçu jusqu'ici que très-peu d'extension, il n'a été appliqué qu'à Alger et sur une très-petite échelle.

En résumé, l'administration a fait de louables efforts, elle a été heureuse dans ses idées, intelligente dans leur application, mais il s'agit aujourd'hui de rattacher à un ensemble bien conçu, d'accord dans toutes ses parties, les institutions de bienfaisance créées ou à créer en Algérie pour les indigènes. Assurément c'est un spectacle affligeant et digne de toucher tous les cœurs, que celui de l'homme réduit à défaillir, si la charité l'abandonne un seul jour, parce que le grand âge venu, le travail ne lui est plus possible ; c'est un spectacle à la fois affligeant et honteux, pour une société bien organisée, que celui du malheureux montrant aux passants, pour l'attendrir, sa double affliction, sa misère et ses plaies. Nous l'avons fait disparaître de nos cités en France, et c'est une des choses que parmi nous l'étranger admire, nous le retrouvons en Algérie, nous devons l'en faire disparaître également. Ce ne sera pas seulement ici légitimer notre conquête par nos bienfaits, c'est un devoir d'autant plus rigoureux que les biens habous forment, au moment où nous écrivons, la partie la plus importante des recettes municipales dans certaines communes de l'Algérie telles que Bone, Blidah, Oran, etc., où il n'existe encore aucune institution d'assistance directe pour les indigènes.

A ces considérations d'humanité et de justice se joignent, pour faire désirer la solution la plus complète du problème de l'assistance musulmane, l'intérêt de notre politique. La bienfaisance est pour elle un auxiliaire puissant : elle crée entre nous et les Arabes des relations de confiance, témoigne continuellement de nos bonnes dispositions ; elle nous fournit un excellent moyen d'affaiblir l'influence des marabouts et des tolbas, vendeurs d'amulettes, charlatans toujours hostiles aux tendances françaises ; les préjugés enracinés, la panacée ridicule, les coutumes barbares qu'elle détruit, elle les remplace par des idées saines qui frappent ce peuple, doué au fond d'un grand bon sens, malgré son fanatisme ; ces idées sont des victoires définitives car, avec elle, entrent dans son esprit le sentiment de notre supériorité.

HENRI ANGELANI-DELORME.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

VOYAGE EN ASIE MINEURE.

DE BROUSSE A NICÉE.

Environs de Brousse. — Le lac d'Apollonia. — Ascension de l'Olympe. — Départ de Brousse pour Nicée. — Les forêts. — Les cafés. — Manière de voyager des Turcs. — Village de Yeni-Cheher. — La culture et les impôts. — Paysages. — Arrivée à Nicée.

Avant de quitter Brousse, pour suivre la route de Nicée et de Nicomédie, disons un mot de l'Olympe et des vallées profondes qui l'environnent : promenades charmantes et pleines d'intérêt, pour les paysagistes, pour les amateurs de minéraux, de plantes et d'insectes.

Une des courses les plus proches de la ville et des moins fatigantes, est celle de Gueuk-Déré, la vallée céleste qui pénètre au cœur même de l'Olympe. Elle commence au pont Urgandhé et suit le bord du Gueuk-Sou, torrent considérable qui se précipite en énormes cascades, au milieu de rochers couverts d'une végétation splendide. On arrive bientôt près de moulins établis hardiment au-dessus des chutes, sur des blocs de granit taillés comme des monuments. Des aqueducs de bois conduisent l'eau d'une rive à l'autre du précipice. Rien n'est charmant comme ces troncs d'arbres creusés, soutenus en l'air par des bâtons tortueux et qui, grâce à la fécondité de cette prodigue nature, se parent d'une végétation grimpante et fleurie, qui fait de ces aqueducs un véritable jardin suspendu, sous lequel disparaît entièrement le canal en bois qui le supporte. Les plantes enveloppent jusqu'aux soutiens de l'édifice, de telle sorte qu'on ne s'explique pas tout d'abord ce pont de verdure qui garde un certain air de construc-

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

tion et de régularité, au milieu de son capricieux décor. Cette architecture, née des nécessités du lieu, est un modèle d'élégance pittoresque et de sérieuse étude, pour ceux qui se préoccupent des principes de l'art et de ses formules si variées. Il semble que la nature veuille ici nous donner une leçon, tant elle a disposé avec soin ce que, dans nos idées d'étroite régularité, nous appelons combinaison du hasard! Ce hasard, c'est la main de l'artiste suprême qui broie dans la lumière du soleil ses divines couleurs, et produit ses effets par des lois multiples que notre esprit, trop faible pour les comprendre, nous pousse sans cesse à restreindre et à modifier. Voyez comme ces lignes sont harmonieuses et à chaque instant rompues; comme ces ombres et ces rayons font vivre et changer la forme de l'édifice, par la continuelle mobilité des heures; tantôt, détachant, sombres sur un lointain de lumière azurée, ces colonnes agrestes, ces guirlandes de fleurs; tantôt, au contraire, les montrant brillantes sur le rideau de montagnes obscures qui leur sert de fond.

A partir de ce point, la vallée céleste se rétrécit tout à fait; mais plus les gorges sont étroites et profondes, plus elles sont mystérieuses et dès lors attrayantes; c'est là le principal charme des paysages de montagnes.

Ici, le chemin s'enfonce par les mouvements les plus hardis, le sinuosités les plus brusques, dans des bois épais, véritables abîmes de verdure où le pin, l'olivier, le cyprès, le platane oriental, le noyer, les hêtres et les chênes marient leurs feuillages si divers de forme et surtout de couleur. L'entrée de cette gorge ressemble à celle de la Grande-Chartreuse de Grenoble, auprès des moulins de Saint-Laurent. La beauté des rochers, des cascades et des échappées de vues sur la plaine, fait oublier la fatigue de l'ascension.

Au milieu de ces sauvages perspectives, de ces roches curieuses, croissent les plus belles plantes de la moyenne région alpestre. La digitale jaune d'Orient, l'iris et la jacinthe de Perse, le daphné et le rhododendron du royaume de Pont, l'anémone des sources, l'ellébore vert, l'orobe des bois, l'orchis fusca, le jasmin à feuilles de cytise, le styrax, grand arbrisseau dont les fleurs en bouquet ressemblent à celles de l'oranger, et mille autres plantes parfument ces lieux.

Comme but de promenade, on peut aller jusqu'au couvent où repose Mourâd le fou, ce derwiche du Ḳorâçân, qui assista à la prise

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

de Brousse. On y montre une partie de son épée de bois, dont le sultan Aḥmed Ier fit couper l'autre moitié, afin de la conserver parmi les reliques, dans le trésor impérial. Près de là se trouve aussi le kiosk de Seïd-Nâçer, dans une position merveilleuse. Plus au sud, Téféritch est un lieu remarquable par ses belles sources et sa végétation. Un jour, m'étant aventuré sans guide de ce côté solitaire, je m'arrêtai après quelques heures de marche, sur une plate-forme, au-dessus d'un ravin magnifique : paysage digne des jardins de l'Éden. J'en achevais l'esquisse, lorsqu'un bruit dans le feuillage me fit tourner la tête et je vis derrière moi un grand et robuste gaillard qui me regardait sans comprendre ce que je pouvais faire en ces lieux écartés. Au premier abord, cette apparition me sembla peu rassurante; mais l'air doux et confiant de cet homme, sa jeunesse et sa belle figure me tranquillisèrent bientôt sur ses intentions, et mettant en réquisition toute ma science, je lui adressai quelques mots turcs, entremêlés de grec, qui formaient une phrase plus ou moins facile à comprendre; quelle fut donc ma surprise de l'entendre répondre en italien, aussi purement qu'un habitant de Florence! Dès lors, nous eûmes vite fait connaissance; il me raconta son histoire, celle de sa famille qui, venue de Livourne à Constantinople dans un but commercial, perdit tout son avoir par suite d'un incendie; et lui, tout jeune encore, ne trouva, pour fuir la misère, que le rude métier de gardeur de bestiaux.

« Tu as tort, me dit-il, de venir seul et sans armes dans ces solitudes, on y peut faire de mauvaises rencontres. » Il avait adopté, dans sa langue maternelle, l'usage oriental du tutoiement, ce qui donnait à sa parole un caractère affectueux et sympathique qui me frappa. C'était le chrétien qui parle à son semblable sans honte comme sans orgueil et dans toute la simplicité de son cœur.

Marco me conduisit à sa cabane; il me fit voir son troupeau, son arsenal d'armes et de munitions; car les bergers ne peuvent garder leurs moutons sans être armés jusqu'aux dents; encore ne s'éloignent-ils pas trop des centres de population, afin d'éviter les Kurdes et les Avchares, tribus adonnées au brigandage, qui ne se font aucun scrupule de tomber sur eux à l'improviste et de faire une razzia complète. Ces maraudeurs comptent sur leurs chevaux rapides, sur la faiblesse du gouvernement ou sur la difficulté d'être poursuivis: ils savent que si les pâtres sont chrétiens l'impunité leur est assurée,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

car les lois turques n'acceptent pas d'autre témoignage que celui d'un musulman. On le voit, des hommes habitués à cette vie de luttes et d'efforts, ne sauraient ressembler aux bergers du Lignon, encore moins à ceux de Florian. Ce sont de véritables guerriers, toujours prêts au combat en quelque endroit qu'ils aillent planter leur tente.

Une autre excursion, facile pour les malades, puisqu'elle peut se faire en araba, est celle de la forêt de châtaigniers qui se trouve à l'est de Brousse, à une demi-lieue environ. Le chemin traverse des fermes bien entretenues, des vergers et des prairies bordées d'arbres et de plantes de toutes sortes. On passe à côté de la mosquée d'Ildirîm et bientôt on pénètre sous l'épaisse voûte de cette forêt superbe. Bordée par les hauts rochers de l'Olympe, qui s'élèvent à pic comme un mur colossal de verdure, elle est garantie du soleil sur un de ses côtés, ce qui lui conserve une fraîcheur que les plus fortes chaleurs n'altèrent jamais. La source de Aînaça, au bord de laquelle on vient se reposer et se rafraîchir, est célèbre par son eau limpide et glacée. Aînaça signifie : source du bâton, parce que le saint Émir-Sultan fit, comme Moïse, jaillir cette source en frappant le rocher de son bâton.

Presque dans la même direction, à l'orient de la ville, en dehors de la porte de Hâçân-Pacha, on trouve la charmante vallée de Karanfilli, *la place riche en œillets*. La rivière d'Aktchaglan, ou source de Mir-Alîchir, l'arrose et de là, par un aqueduc, alimente le faubourg d'Émir-Sultan jusqu'à la mosquée de Baïâzîd. Des ombrages superbes, une abondance remarquable de fleurs de toute espèce, distinguent cette gorge étroite, où repose le corps du derwiche Karanfilli-Dédé (1), le Père des œillets, ainsi nommé à cause de sa passion pour cette fleur. Il a voulu rester au milieu de ses fleurs favorites, dans ce lieu où elles croissent naturellement.

Derrière le château de Brousse, d'autres promenades délicieuses s'offrent de tous les côtés. Nous citerons : le Kiosk persan (Adjemi-Kiosk), ceux du Kâdi, de Seïd-Nâçer et d'Abd el-Moumin (serviteur du fidèle); puis la forêt de pistachiers (Fistikli); celle de Sobran (châtaigniers sauvages); Tchamlidja (le bois de sapins) et Kapouli-Kaya

(1) Dédé ou baba (père); abdal, fou, et sultan ou émir (prince), sont les diverses dénominations sous lesquelles on désigne les saints de l'islamisme.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

(le rocher ouvert), ravin profond dont les sites sauvages sont égayés par des milliers de bulbul (rossignol) qui viennent y cacher leurs amours. C'est ici, dans ces bois épais, que passait sa vie le célèbre derwiche persan Ghéïkli-Baba, le Père des cerfs, qui avait l'art d'apprivoiser ces animaux et de s'en faire suivre. Dans ses promenades il se servait d'un cerf magnifique comme d'un cheval et se présenta sur ce coursier d'un nouveau genre devant la tente du padichâh Orḳân, qui l'emmena dans plusieurs expéditions.

Plus près des bains, et c'est là une vraie promenade de baigneur, ombragée, courte et facile, on voit la fontaine de Bounar-bachi (tête des sources), dont les eaux sont aussi abondantes que limpides. Cette petite rivière, dont le cours est entièrement caché sous un fouillis de verdure, alimente un grand nombre de bains et de maisons. Bounar-bachi est le lieu de prédilection des habitants de Brousse. Là, tout autour de la source, à l'ombre de platanes séculaires, au pied du rocher d'où elle sort, sont étendus, sur des tapis et des nattes, les Turcs, vrais amateurs du kief, les seuls parmi ces races diverses, grecques, arméniennes, juives ou franques, qui sachent être oisifs avec intelligence, avec tant de passion même que cette oisiveté n'a plus rien du vice que nous nommons paresse. Le kief, qui représente une chose si importante dans la vie orientale, mérite une explication, car ce mot est difficile, impossible même à traduire en français par un équivalent; et ce n'est qu'à l'aide de périphrases qu'on en peut faire comprendre le sens intime.

Le mot kief, en arabe, veut dire littéralement repos; mais il semblerait que sa racine vient du mot kopte, kif, qui est un des noms du hachich (chanvre de l'Inde). En Perse et au Maroc, on nomme spécialement kief ou kif les fleurs et les graines du chanvre, dont les propriétés sont plus enivrantes encore que celles des autres parties de la plante. Il suffit d'en fumer une pipe ordinaire pour être aussitôt dans le pays des rêves et des voluptés sans fin. On comprend donc que les Orientaux aient donné le nom d'une plante enivrante à ce repos voluptueux qu'ils recherchent par tous les moyens; à l'aide du tabac, du café, des parfums, trop souvent aussi de l'opium, ou bien de ce hachich dont l'effet, sur tout le système nerveux, n'est ni moins prompt ni moins dangereux.

Le kief des Turcs est aussi supérieur au *farniente* des Italiens que

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

celui-ci au passe-temps du cabaret. Le farniente n'est que le *rien faire;* s'étendre au soleil ou à l'ombre, rêver et dormir. Le kief est bien plus compliqué : on doit d'abord se placer commodément sur des sofas et des coussins; ensuite on allume le chibouk, longue pipe de cerisier ou de jasmin, dans laquelle brûle le plus suave tabac de Latakié; puis un jeune esclave, la main droite appuyée sur le cœur, en manière de salutation, vous présente un zarf, petite coupe de métal contenant la tasse de Chine, dans laquelle se boit goutte à goutte le moka brûlant, et parfois ces cherbets glacés à l'orange, à la cerise ou à la violette. Les poëtes persans appellent le tabac, le café, le hachich et le vin les quatre éléments du monde de la jouissance, les quatre colonnes ou soutiens de la tente de volupté, ou les quatre ministres du diable. Mais ce n'est pas tout; pour qu'un kief soit complet, il faut encore de la musique, des chansons et souvent les contes merveilleux du Médah, qui ne manque pas de venir dans les lieux de réunion où il doit être applaudi. S'il n'y a pas de conteur attitré, c'est un des anciens qui prend la parole dans cette belle langue plus musicale, plus harmonieuse encore que la langue italienne; ou bien, lorsque la conversation ne s'engage pas, ces hommes restent alors des heures entières, rêvant avec délices, le regard fixé sur leurs vastes horizons, aussi épris de calme et de silence qu'ils étaient avides d'émotion et de paroles.

Ajoutez à cette description la beauté du site, la fraîcheur des ombrages et surtout la vue de l'eau, condition indispensable au bien-être.

Dans les pays chauds, la faim n'est rien; on trouve partout une datte, une figue sèche pour l'apaiser; mais la souffrance affreuse, c'est la soif! Aussi l'eau est-elle essentielle, non-seulement pour boire, mais encore pour le plaisir des yeux; sans l'eau, pas de contentement pour l'esprit et pour le corps; en un mot, il n'y a pas de vrai kief, si ce n'est auprès d'un bassin ou d'une fontaine. Le nârdjîleh (1), cette pipe hydraulique, n'est inventée qu'à seule fin d'en-

(1) Nârdjîleh, en persan, signifie littéralement : noix de coco, parce qu'en général on se sert pour ces sortes de pipes d'une noix de coco, laquelle contient l'eau que la fumée de tabac fait bouillonner en la traversant, chaque fois que le fumeur l'aspire à l'aide d'un tuyau de drap ou de marocain, long de plusieurs pieds.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

tendre ce doux murmure de l'eau, si aimé dans les pays du soleil.

Le lazarone, étendu sur les dalles chaudes de la Chiaja, jouit du farniente; le kief est essentiellement aristocratique.

Les peuples d'Orient sont, en toute chose, les hommes des extrêmes, soit qu'ils s'abandonnent au repos, soit qu'ils se livrent à l'action. Aujourd'hui les Turcs se reposent en paix, confiants dans cette force qui depuis si longtemps maintient sous leur loi les populations conquises; car, une exception importante à signaler, et qui n'existe que dans l'empire ottoman, c'est le manque absolu d'homogénéité dans les diverses races dont se compose la population. Ainsi, par exemple, la Russie renferme un grand nombre de nationalités différentes; mais la race moscovite-slave y est supérieure à toutes les autres par le nombre aussi bien que par la religion et la puissance. En Turquie, la race privilégiée, les Turcs, enfin, ne comptent que pour un tiers. Il est vrai qu'un certain nombre d'Arabes, d'Albanais, de Tâtars et de Kurdes, sujets de la Porte, sont aussi mahométans; mais ils ne sauraient contre-balancer toutes ces populations chrétiennes, ennemies de la race conquérante, qui forment l'élément principal de la monarchie, non-seulement par le nombre, mais encore par la richesse, l'industrie, l'activité : tels sont les Valakes, les Moldaves et les Serviens, les Rayas (ou sujets proprement dits), composés de Grecs, d'Arméniens, de Koptes, de Maronites et de Nestoriens, dont le nombre s'élève à 15 millions environ; puis les Juifs, qui bien qu'assujettis aux mêmes contributions que le Raya, ne sont pas compris dans cette classe et portent le nom de Muçafir (les hôtes), les gens de passage, toujours errants sur la terre.

Comment donc l'empire ottoman, qui compte 36,200,000 habitants : 15,500,000 en Europe, 20,700,000 en Asie, et n'a que 12 ou 15 millions de sujets mahométans, a-t-il pu, malgré cette infériorité numérique, conserver une position sans pareille dans les deux plus belles parties du monde? C'est par son despotisme énergique, son orgueil profond, et surtout par la supériorité de son caractère, qui est incontestable, que le peuple turc a ainsi maintenu sa suprématie, tout en conservant intacte sa fière individualité, aussi bien que celle des peuples conquis. Cet orgueil, disons-le à sa gloire, fut accompagnée d'un remarquable esprit de justice et de tolérance; car, à aucune époque, et alors que son bras de fer pouvait tout, il n'a essayé d'introduire par la persécution cette homo-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

géneité, cette unité religieuse qui, sans doute aujourd'hui, lui servirait de rempart contre les puissances européennes, si avides de ses dépouilles.

Une course plus fatigante, mais aussi plus pittoresque, est celle qu'on fait à la grotte de Souinu, près des villages d'Inkaya et de Tchongara. Sur la route, on trouve une tuilerie et quelques moulins; de ce point élevé on aperçoit Moalitch et le lac d'Apollonia, qui brille sous le soleil comme de l'étain fondu; puis, devant soi, la gorge encaissée d'où sort le Niloufar; enfin, plus près de la mer, le village de Missi-Keuï, attaché comme un nid aux flancs verdoyants du mont Dédégaïri.

Avant de traverser le village d'Inkaya, on arrive sur une plate-forme que recouvrent entièrement les branchages épais d'un platane centenaire; c'est à quelques pas de là que se trouve la grotte, dans laquelle on ne pénètre qu'avec des torches. Arrivé à une profondeur de 25 ou 30 pieds, on voit un petit lac qui remplit le fond de cet antre obscur et empêche d'aller jusqu'au bord du goufre, où l'eau se précipite avec fracas. Les voûtes sont garnies de stalactites trop friables pour acquérir de grandes proportions. Toute cette montagne est composée de terrains de chaux concrétionnée, pleins de pétrifications de végétaux et d'animaux terrestres.

En continuant la route jusqu'à Tchongara, on traverse des bois d'une végétation si grande, si touffue, si fraîche et si fleurie, qu'on se croirait plutôt dans une forêt du Brésil qu'en Asie Mineure.

Toute cette gorge exposée au midi, entre les monts Topou-Belen, Dédégaïri et Adrianos, qui l'abritent des vents du nord, est arrosée par le Niloufar, torrent qui devient bientôt un fleuve véritable. Le village charmant de Missi-Keuï, à l'entrée de cette vallée, est un relais tout indiqué où se trouve le comfort turc dans son plus complet développement; c'est-à-dire un *café-kiosk* au bord de l'eau, à l'ombre des platanes, abondamment fourni de toutes ces friandises qu'en Turquie les jeunes comme les vieux recherchent avidement. C'est le mahlebi, sorte de gelée de riz sucrée, qu'on parfume d'eau de rose ou de fleur d'oranger; le kaïmak, crème qui se forme sur le lait de buffle, lorsqu'on le fait bouillir, et se mange avec diverses sortes de gâteaux; puis le yoghourt, lait caillé très-estimé en Asie. Tout cela remplace dans les rues et dans les promenades nos bei-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

gnets, nos gauffres et nos pains d'épice, avec cette différence que les consommateurs sont, pour ainsi dire, tous les passants.

Brousse est célèbre par la confection de ses pâtes; la plupart, sèches et minces, se font avec des farines d'orge, de seigle, de maïs et de blé ordinaire; elles s'accommodent ensuite, pour les repas, avec des jus de viande, et servent à garnir le mouton rôti ou le gibier. D'autres pâtisseries, préparées avec du lait et du sel, affectent la forme de couronnes ou de bâtons, et remplacent le pain ordinaire. Une des plus recherchées, qui se nomme ḥelvâ, est un composé de farine et de miel battus ensemble et passé au four. Mais c'est particulièrement dans la fabrication des sucreries et confitures de tout genre que les Turcs excellent; ce raoutloukoum, ces pâtes de guimauve, de coing, de jujube et de bergamotte, faites à l'instant même, et que les marchands, en parcourant les rues et les bazars, attachent à un bâton comme des rubans, pétrissent et tirent dans tous les sens pour montrer la qualité et le liant de leur préparation, sont réellement exquises et supérieures à tout ce que nous connaissons. Les femmes arméniennes ont la spécialité des gelées et marmelades de fruits; les plus estimées sont celles de fraises, de grains de raisin muscat, de peaux d'oranges, de tranches de cédrats et de dattes entières confites dans leur jus, comme nos confitures de Bar (1). En cela, comme en bien d'autres choses, les Orientaux sont nos maîtres et nos professeurs, sans que nous nous en doutions. A l'époque où Venise et Gênes étaient en si grande relation avec l'Orient, les commerçants y prirent tous ces usages, ce goût pour les sucreries et *confetti* de toute sorte; puis, aux XIVe et XVe siècles, des Italiens vinrent s'établir chez nous comme confiseurs et cuisiniers, comme possesseurs de toute cette science de la gourmandise si développée de nos jours dans les Gaules, autrefois connues par leur sobriété. C'est ainsi que pénétra dans le Nord cet art, d'origine méridionale, que nous avons transporté à notre tour dans toute la Russie et jusqu'au fond des régions polaires.

De toutes les excursions celle qui offre le plus d'intérêt et rivalise

(1) L'Européen doit se défier de quelques-unes de ces préparations et surtout d'une confiture fort recherchée des habitants du pays; composée d'ingrédients incendiaires, elle peut avoir pour la santé les plus fatales conséquences.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

en cela avec l'ascension de l'Olympe est la course assez longue de Brousse au lac d'Apollonia.

Il faut, à cheval, six heures de marche environ, mais la beauté de la route fait oublier la fatigue. On suit d'abord le chemin de Tchongara. A mesure qu'on avance, on rencontre de plus beaux arbres, des champs plus soignés. Lorsqu'on a vu, aux environs de Constantinople, le sol inculte et abandonné, on est agréablement surpris de trouver ici cette variété de culture. Pour moi, en traversant ces prairies verdoyantes, ces bois parfumés, ces dômes de vignes, sous lesquels le soleil renonce à pénétrer, lorsque j'apercevais un pâtre ou un laboureur en veste de satin écarlate rayé d'or, la ceinture garnie d'armes magnifiques, il m'était difficile de croire ces gens plus malheureux que nos paysans en blouse, inondés de pluie ou grelottant sous la neige; et je n'hésitais pas dans mon opinion, à savoir : que la nature si sauvage qu'elle soit, l'est encore moins que ce qu'on appelle en Europe un pays civilisé.

Ce n'est qu'au moment d'arriver qu'on aperçoit le lac. De forme très-irrégulière et par conséquent fort pittoresque, il est entouré de la plus riche végétation. La petite ville d'Apollonia (Abolliond) groupée sur les rochers d'une langue de terre qui coupe presque en deux ce vaste bassin, se reflète gracieusement dans les eaux transparentes qui en baignent le pied. Dire la beauté des fleurs et des plantes, la quantité d'oiseaux et d'insectes qui fourmillent dans les arbres, dans les roseaux et sur les nénuphars, est chose impossible; la surface des eaux est toute diaprée par l'iris de leurs ailes. Il y a dans ce site, dans cette nature à la fois fraîche et brûlante, une vie qui déborde, un luxe d'existence qui réjouit le cœur. C'est un lieu béni, pour les amateurs d'histoire naturelle et de paysages. La plupart des habitants de cette cité pittoresque sont grecs et s'occupent de la culture des fertiles plaines qui les entourent.

Cette contrée montagneuse offre des trésors inépuisables pour l'étude de la botanique et produit en abondance ces plantes médicinales que dédaigne trop notre pharmacopée moderne, dans son adoption presque exclusive de la flore d'Amérique. La médecine est née sur les montagnes; c'est dans celles de la Thessalie que la mythologie la fait enseigner par le centaure Chiron, au dieu Esculape. Hippocrate était né dans l'île volcanique de Cos, et les côtes que nous visitons ont donné le jour à deux des plus célèbres médecins

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

de l'antiquité ; Gallien qui était de Pergame et Asclépiades qui était de la ville même de Brousse. Asclépiades avait d'abord été professeur de rhétorique ; il exerça la médecine sans l'avoir jamais étudiée ; ce que Pline (1) lui reproche d'une façon assez plaisante et qui a plus l'air du dépit d'un concurrent désappointé que de l'opinion d'un grave philosophe. Il fut heureux pour Asclépiades de n'avoir pas faussé son esprit et altéré son admirable instinct, dans l'étude d'une prétendue science, qui n'était de son temps que l'assemblage monstrueux de recettes et de pratiques dignes de ce livre encore consulté dans nos campagnes sous le titre du petit ou grand Albert. On ne savait ce qu'on devait admirer le plus, du charlatanisme effronté de ceux qui la professaient ou de la crédulité stupide de ceux qui en acceptaient les prescriptions. Asclépiades fit table rase, rejeta tous ces remèdes et leur substitua l'hygiène rationnelle, à laquelle il ajouta quelques pratiques inconnues avant lui ; dans ces pratiques nous retrouvons notre hydropathie actuelle et très-certainement les douches, car il est impossible d'expliquer autrement l'expression de Pline : *Usus pinsilis balnearum.* Il avait une telle confiance dans sa méthode, qu'il avait dit : Refusez-moi le titre de médecin, si je suis jamais malade. Il gagna sa gageure, étant mort d'une chute dans un escalier, à un âge avancé. Un petit événement avait mis le comble à sa gloire. Rentrant en ville, il rencontra le convoi d'un inconnu et s'étant approché pour voir le visage du défunt, il s'aperçut qu'il vivait encore, le fit rapporter chez lui, et le rendit à la vie. Dans ce fait, nous trouvons l'explication de tous les succès d'Asclépiades ; il les devait à un esprit profond d'observation, à cette appréciation rapide des rapports, qui échappent aux esprits vulgaires. Son instinct s'était développé dans sa patrie, au milieu de circonstances qui nous ont vivement impressionné nous-mêmes qui n'appartenons pas non plus à la docte faculté ; c'est en contemplant les merveilles opérées par les eaux thermales si efficaces de Brousse que cette organisation prédisposée acquit d'autant plus de puissance, qu'elle ne fut pas entravée par les préjugés de l'école.

Les œuvres d'Asclépiades, qui vivait au temps de Mithridates et de Pompée, ne sont pas arrivées jusqu'à nous : c'est tout simple, le charlatanisme a eu trop d'intérêt à les détruire.

---

(1) Pline, liv. 26, ch. 3 et 38.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Maintenant que nous avons exploré les bases de l'Olympe, il est temps de gravir ses flancs escarpés. Trois routes différentes y conduisent. L'une passe par Téféritch, l'autre par Musselim-Kiosk et la troisième qui commence à la Vallée Céleste, arrive à Elmats-Choukour-Yaïla. Ces chemins se rejoignent tous à la seconde région appellée Sobra-Yaïla.

En se dirigeant vers l'Est, on trouve non loin de là le petit lac d'Aïné (Aïnégueul) enfermé dans l'épaisse verdure de la forêt comme une goutte d'eau dans une fleur. Il est célèbre par ses truites. Après une heure d'escalade au travers d'une antique forêt de platanes, de chênes, de hêtres gigantesques, d'aulnes glutineux et de saules pourprés, on arrive sur le plateau de Ṛazi-Yaïla (les Alpes du Vainqueur) : ainsi nommé parce que du haut de ce bastion naturel, Orḳân dirigea le siége de Brousse. Près de là, se voit la mosquée du Moufti Ȧbd ul-Latif, où demeurait le poëte turc Mollah-Ḳosrew. C'est au milieu des forêts de l'Olympe, au bord de ses torrents qu'il écrivit ce poëme célèbre de Ḥusné Chirin.

Depuis le pied de la montagne jusqu'à cette terrasse élevée de 2,500 pieds au-dessus de la mer, on ne trouve que du tuf calcaire coquillier ; mais là commence le gneiss protogyne et de nombreux blocs erratifs de marbre blanc, descendus des sommets. Ce lieu semble indiqué pour une halte; c'est comme le palier d'un premier étage. Bordé par la forêt, arrosé par une source limpide, on a du haut de ce balcon, une vue sans pareille ; toute la carte du pays se déroule sous le regard. En voyant tant de richesse et de beauté, on comprend le nom de *Paradize* (1) que les Arabes chassés d'Ibérie, donnèrent à ces fertiles campagnes qu'ils comparaient à celles du royaume de Grenade.

En continuant l'ascension, on entre bientôt dans une épaisse forêt de sapins, qui cesse aux plateaux de la seconde région, c'est-à-dire à une hauteur de 5,500 pieds environ. Alors, les arbres deviennent rares et cherchent à ramper plutôt qu'à s'élever ; mais leur verdure augmente de fraîcheur. Dans les prairies glissantes et rapides qui succèdent aux forêts, je ramassai la gentiane de neige, plusieurs sortes de saxifrages, l'anémone et la fritillaire de Perse, des primevères, des campanules à grande cloche et le lotus diospirus. Ici,

(1) *Paradis*, du mot persan qui signifie jardin, verger.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

tout est baigné par les eaux ; on ne voit que ruisseaux et cascades qui bondissent de toute part, et sont les origines des rivières qui fertilisent le pays. Tels sont le Ḳirḳ-Bounar, le Saralan, le Papas-Bounar, le Détidjé et le Gumuch-Sou. Malgré la rapidité de leur course, on trouve dans ces petits torrents d'excellentes truites.

Des troupeaux de moutons, d'une race superbe, habitent ces hauts pâturages. On les dit descendant en droite ligne de ceux que possédait le fondateur de la dynastie ottomane. Protecteur éclairé de l'agriculture, il encouragea particulièrement, comme une des sources principales de la richesse du pays, l'élevage des chevaux et des bestiaux. La race bovine est petite de taille, mais alerte et productive. Les buffles y sont superbes et non-seulement servent à tous les travaux de labour et de transport, avec une force et une patience sans pareilles, mais encore leurs femelles fournissent-elles abondamment du lait, de la crème et du beurre de la plus belle qualité. Le goût en est au premier abord tant soit peu sauvage, mais on s'y habitue facilement.

Après une montée rapide au milieu de blocs de granit épars sur ces pentes, on trouve un plateau, à l'angle oriental duquel se dresse un énorme rocher que les bergers de l'Olympe nomment le Tombak-Tchoukourou, nom qui semble indiquer du métal. C'est aussi du granit à grain très-fin, mêlé de beaux parallélogrammes de feldspath. Ce colosse est imposant, malgré les grandes masses qui l'environnent. De ce point élevé, le panorama quoiqu'un peu confus est fort beau surtout au commencement du jour. On ne saurait croire combien dans les montagnes les teintes d'un lever de soleil sont plus brillantes que dans la plaine où rien n'arrête ni ne réfléchit sa lumière. Ici, au contraire, ces roches de cristal, ces aiguilles glacées, ces neiges étincelantes, se teignent de toutes les changeantes nuances de l'aurore ; on les voit passer du rose vif, à une couleur pourpre qui s'irise et se change bientôt, en or de toutes les couleurs ; enfin on voit ces sommets chatoyer sous les rayons du soleil, ou les fantaisies des nuages, comme le plumage doré des plus beaux oiseaux.

Un instant de repos au pied de ce roc qui marque la troisième région, suffit pour reprendre haleine, et nous nous élançâmes vers la cime. Il faut encore deux heures pour y arriver. Cette dernière ascension est pénible. Marchant d'abord sur le velours du Silene

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

caulis, ou Carnillet moussier, riante parure des cimes glacées, on trouve bientôt un sol marécageux, imprégné de neige fondue, puis la neige elle-même en arrivant à la crête. L'air était froid, mais d'une grande pureté, et les odeurs suaves exhalées par les plantes balsamiques faisaient respirer aisément. De longues écharpes de brouillard, blanches comme la neige elle-même, et souples comme une gaze, passaient autour de nous, et enveloppant la tête de l'Olympe, nous cachaient les derniers gradins à franchir. On eût dit ces voiles légers, ce yachemak que les femmes turques s'appliquent sur le visage, et qui, sans en cacher la forme, ajoute ce piquant du mystère que l'homme aime tant, parce qu'il excite l'imagination avant de satisfaire les yeux.

Le sommet de la montagne se divise en deux mamelons, dont le plus haut, qui a 7,800 pieds environ, porte le nom de Keuchîch (moine); d'où l'Olympe entier a pris le nom de Mont-du-Moine (Keuchîch-Daghy), sans doute, parce qu'à l'époque byzantine, il y avait dans cette région glacée, un couvent dont on voit encore les ruines, ou bien, peut-être, l'imagination du peuple a-t-elle vu dans cette montagne dont la tête est blanche, l'image d'un derwiche vénérable. Quoi qu'il en soit, Jupiter olympien est aujourd'hui remplacé par un moine; il a perdu ce trône, qu'il avait sans doute choisi, autant à cause de l'air pur qu'on y respire, que pour la vue magnifique qui s'y déploie.

Les populations primitives ont toujours identifié le sommet des montagnes avec le séjour de la Divinité; et nous voyons dans la Bible que jamais on ne put extirper entièrement le culte des hauts lieux. Homère nous représente Jupiter veillant du haut de l'Olympe, sur le monde, et particulièrement sur la grande lutte qu'il a immortalisé. Évidemment le poëte avait comme nous escaladé ce sommet du haut duquel on domine, d'un côté, le détroit des Dardanelles et la mer de Marmara, avec toutes ses belles îles, ses golfes pittoresques et ses riches promontoires; de l'autre, Stamboul avec ses dômes et ses minarets, ses kiosks, puis enfin le Bosphore jusqu'à la Mer-Noire. Plus près, les lacs d'Apollonia, de Yénichehir et de Nicée, apparaissent comme trois bassins sur une pelouse; et enfin, vers le Sud, un groupe de montagnes parmi lesquelles se distingue la cime élevée de Kutâhia. C'est sur ce sommet qu'un prêtre musulman attend chaque année l'apparition de la lune nouvelle, afin d'expédier à Constanti-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

nople, par un courrier rapide, l'heure exacte à laquelle doit commencer le Ramadân, temps de jeûne rigoureusement observé par toutes les classes de la population.

Cette attente de la nouvelle lune est toute matérielle et n'est jamais suppléée par des calculs astronomiques; de sorte que si le ciel vient à être voilé, il y a incertitude et quelquefois remise à la nuit suivante.

Que de souvenirs viennent s'ajouter à l'intérêt d'un tableau si pittoresque et si varié! Depuis les temps mythologiques jusqu'à nos jours, que de peuples et d'armées ont traversé ce pays! Xercès, Darius, Alexandre avec leurs cohortes et leurs phalanges innombrables; puis les légions romaines, les bandes chrétiennes des Croisés, enfin les Arabes, les Turcs et les Tatars. Tout récemment, sur quelques points de ce territoire, les bataillons russes sont aussi venus camper! Trébizonde en frémit encore! Quel flux et reflux de peuples, de vainqueurs et de vaincus sur ce sol héroïque! Toutes ces races de grands hommes et de demi-dieux ont disparu pour faire place à des générations moins guerrières; mais qu'importe? La nature n'est-elle pas restée la même, aussi fleurie, aussi jeune à chaque printemps; et les cimes de l'Olympe ne sont-elles pas toujours aussi hautes et aussi fièrement taillées? L'histoire si variable de l'humanité doit se taire devant le charme immortel de ces lieux; d'ailleurs, on a tant à voir qu'on oublie de penser.

Je suis resté longtemps sur ce dernier plateau; je me plaisais à mesurer de l'œil la profondeur d'où j'étais parti. J'apercevais le couvent des Derwiches, qui semble réellement détaché de la terre comme le nid de l'aigle, cet oiseau du ciel qui vit isolé dans sa sphère, bien au-dessus des oiseaux d'en bas. Les murmures de la ville et ceux de la nature montaient, fondus dans un accord harmonieux.

Jamais ces chuchottements harmoniques de tout ce qui vit et respire, apportés par l'air avec les parfums, jamais cette grande voix du monde, ne m'a paru plus éloquente que ce soir en l'écoutant à la cime de l'Olympe. Il me semblait, tant j'en étais ému, que j'allais comprendre ce langage universel de la terre qui monte vers les cieux; il me semblait que je pourrais en fixer le sens exact, alors que cette pensée à peine entrevue s'était évanouie déjà! Il y a des secrets que l'homme doit toujours ignorer!

L'Olympe, malgré son rôle de montagne centrale, à laquelle se

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

rattache l'amas confus des chaînons environnants, malgré la largeur de ses flancs, n'est pas un pic de premier ordre, puisqu'il atteint à peine 8,000 pieds. Aussi trouve-t-on la végétation jusqu'au faîte; et si elle est clair-semée, c'est bien plus aux incendies allumés par les bergers qu'il faut en attribuer la cause, qu'au froid de ces régions. Le sommet est formé de marbre blanc; de sorte que la montagne se compose d'une charpente granitique, entourée à sa base d'une ceinture de gneiss et recouverte en partie dans les régions supérieures par le marbre blanc.

Mais voici les guides qui pressent le départ; il faut au moins quatre heures pour redescendre à Brousse, et malgré la saison, le froid du soir se fait déjà sentir dans ces hautes régions. A mesure que nous descendons, les brises chaudes nous arrivent. Au moment où nous touchions la terrasse de Sobra-Yaïla, le beau soleil d'Asie s'enveloppait pour disparaître dans son manteau de pourpre. Bientôt cette éblouissante tenture fit place à la lumière blanche et douce de la lune; alors aussi l'humidité pénétrante des nuits d'Orient nous enveloppa, et nous hâtames la marche. Enfin, après douze heures de voyage, nous rentrons à Brousse, à pied comme nous en sommes partis, et riches de dessins, de plantes et de minéraux. Le temps nous avait été favorable, condition indispensable pour une course de ce genre. Afin d'éviter les orages, la neige et les brouillards, c'est en juin, juillet et août qu'il faut faire cette ascension.

Nous avons cité la plupart des endroits à visiter autour de ce centre magnifique, de cette ville de Brousse, la plus intéressante d'Asie Mineure, par son histoire, ses monuments et ses paysages. Nous laissons cependant encore aux artistes assez bien inspirés pour venir en ces lieux, un grand nombre de sites nouveaux à retracer et à décrire, et nous leur répétons qu'il faudrait vivre toujours dans cet incomparable pays pour y rester assez.

Il est temps cependant de le quitter afin de suivre la route de Nicée, ville bien autrement déchue, mais intéressante encore par son passé, par ses ruines nombreuses, par sa position singulière, toutes choses qui méritent l'attention des voyageurs.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

ROUTE DE BROUSSE A NICÉE.

La chaleur du mois de juillet était si grande pendant le jour, que nous résolûmes de voyager la nuit. La veille du départ j'avais retenu un guide et des chevaux; ce qui n'est pas aussi facile à trouver qu'on pourrait le croire, tant les relations entre les deux villes sont rares maintenant.

A onze heures du soir, à la clarté d'une lune splendide, nous sortîmes donc de Brousse par la route de Nicée. Déjà la ville entière dormait : pas une lumière derrière les fenêtres, pas une porte ouverte, pas une âme dans les rues; seuls, quelques chiens errants dérangés par notre caravane éveillaient ce silence si profond la nuit dans les cités d'Orient. Au moment où nous montions à cheval, un météore brillant partit du ciel au-dessus de nos têtes, et décrivant une parabole immense, alla tomber justement dans la direction de Nicée. A en croire notre guide africain, c'était le signe du plus heureux voyage, et nous pouvions marcher sans craindre le moindre accident.

Après une courte visite des douaniers, car ce système, maudit à si juste titre par les voyageurs, entrave aussi depuis quelque temps les relations entre les diverses provinces de cet empire, nous entrâmes dans de grands bois de chênes et de châtaigniers qui s'étendent à plusieurs lieues au delà de Brousse. Rien n'est plus fantastique que ces forêts abandonnées à elles-mêmes, sans route, sans soin d'aucun genre, sans coupe réglée et que traversent des torrents, tantôt rapides, s'ils trouvent des pentes, tantôt, au contraire, formant des bassins tranquilles dans les endroits déprimés. Ici les vignes sauvages recouvrent et enlacent les arbres de festons gracieux qui leur donnent des formes inconnues; là des roseaux, ressemblant par leur taille à de véritables bambous, encombrent une éclaircie et mêlent leurs fleurs brunes aux bouquets des lauriers roses. D'immenses clématites dont les étoiles blanches jettent par place sur cette verdure un voile doux et harmonieux, unissent de leurs mille bras parfumés les plantes aux arbres, comme si elles étaient chargées de coudre ensemble toutes les pièces de ce splendide vêtement.

Dans cette nuit transparente, on distinguait aisément jusqu'aux nuances du feuillage. Et quel charme dans cette lumière adoucie, quel repos elle donne à toute cette nature, sans rien ôter de sa grandeur!

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Je voyais notre Souroudji s'arrêter de temps à autre pour regarder le ciel, pour y chercher les étoiles; puis au bout d'un instant il reprenait sa direction. En effet, dans ce pays, on ne trouve nulle part de routes véritables. Ce ne sont que des sentiers tracés par les caravanes; il faut donc, comme dans le désert, s'orienter pour ne pas se perdre. Au reste, à quoi bon ici des routes dispendieuses, puisqu'on voyage toujours à cheval, et que la beauté du climat, en laissant le terrain solide, n'oblige pas, comme sous un ciel pluvieux, à couvrir de pierres les grandes directions qui séparent les villes. Ce serait sur ce sol généralement ferme, dans ce pays où depuis le commencement du monde, les marchandises sont transportées par caravanes à l'aide de chameaux, ce serait une dépense véritablement inutile. Pour les petites distances, les buffles et les chariots suffisent, et la voie battue est excellente; et si, par une cause imprévue, un grand mouvement industriel se développait dans ces contrées, il n'y aurait alors que les voies de fer qui pourraient s'établir avec un véritable avantage. Déjà, tout le littoral, si bien disposé pour la navigation, est desservie par des bateaux à vapeur qui transportent de Trébizonde à Constantinople et à Smyrne, les marchandises qui, venant de la Perse, traversaient, il y a quelques années à peine, toute cette vaste péninsule anatolique, et au lieu de soixante-quinze heures de voyage, mettaient deux ou trois mois lorsqu'elles échappaient aux tribus turbulentes et pillardes des Kurdes et des Avchars. Les villes principales, les entrepôts réels du commerce sont presque tous sur les côtes; la navigation à vapeur remplace donc avec économie les voies intérieures de communication.

Après le hameau de Kestel, la forêt s'éclaircit: on traverse plusieurs fois la rivière d'Aksou qui va former plus loin sur la gauche, le petit lac Kouchconmas; puis de nouveau on retrouve les bois. La route alors devient montueuse et arrive sur des plateaux, au milieu de landes sauvages où règne une solitude absolue; mais cette solitude n'a rien de triste et je préfère ces landes montueuses de la vieille Asie, avec leurs troupeaux, leurs bosquets élancés et leurs plantes aromatiques, aux plus riches plaines de la Beauce. Nulle part ici le paysage n'est monotone!

A trois heures du matin, nous fîmes halte, un moment, au café de Timbos. Sur toutes les routes en Asie, les cafés servent d'auberge, et il est rare de marcher trois heures de suite sans rencontrer un de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

ces abris qui remplacent les posadas espagnoles. C'est là que les voyageurs se reposent et mangent les provisions qu'ils emportent avec eux, car on n'y trouve rien autre chose que des pipes et du café. D'ailleurs les Turcs, fidèles à la pratique orientale, ne quittent jamais leur habitation sans emporter une partie du mobilier, qui consiste en coffres, tapis, coussins, matelas et ustensiles de cuisine. Tout cela se place sur des chameaux ou des chevaux, et à chaque halte, on s'établit à peu près aussi confortablement que dans la maison, qui n'est elle-même, à vrai dire, qu'une tente en bois, trop souvent dévorée par l'incendie. C'est une méthode simple et commode, mais qui ne permet pas de voyager bien lestement. Il est vrai que dans un pays sans route, sans voiture, où il faut éviter la fatigue et la chaleur, où les affaires et les spéculations n'existent pas, cette rapidité devient inutile. Si cependant un cas particulier force à aller vite, on part alors sans bagages sur ces bons chevaux qui font vingt lieues dans leur journée et recommencent sans peine les jours suivants.

Le soleil se levait au moment où nous entrâmes dans la vallée de Yénichéher. Toute cette vallée est cultivée, mais triste et d'un aspect malsain. Du lac de Yénichéher dont nous suivons la rive, s'élève un brouillard sulfureux qui voile le soleil et gêne la respiration. Enfin, à neuf heures du matin, par une chaleur étouffante, nous nous arrêtâmes dans un village considérable qui prend son nom du lac et de la plaine où il est situé. Nous devions y rester pour dormir à l'ombre, jusqu'au moment où s'affaiblit l'excessive ardeur du jour. Nous avions marché dix heures; il nous en restait cinq environ pour arriver à Nicée.

Certes, le café où notre guide nous conduisit était un pauvre café, et cependant cette masure, où dans un autre pays on ne voudrait jamais entrer, a un caractère, une originalité qui plaît et ne rebute pas. Sur ces bancs, sur ces vieilles nattes où ils sont assis, on est frappé de la belle mine de ces hommes du peuple dont les bras, les jambes et la poitrine nus, présentent tous les signes de la force et de la santé. Cette noblesse de traits et d'attitude, cette parole sobre et grave, cette politesse remarquable, cette recherche même dans le costume, les place selon moi, bien au-dessus de nos paysans d'Europe. On voit tout de suite que la souffrance physique, que les rigueurs des climats froids, que les fatigues d'une culture difficile, n'ont pas déformé ces

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

mains si belles, plissé ce front tranquille, éteint cet œil ardent, et qu'un travail raisonnable a cependant développé toute la vigueur du corps.

Nous les regardons comme des barbares, parce que leur vie est plus simple que la nôtre; et de ce que ces contrées qu'ils habitent sont incultes et à demi-désertes, on les croit malheureux, tandis qu'ils vivent sans inquiétude et sans gêne, libres de tous ces efforts que la concurrence, l'envie, le mauvais voisinage, imposent aux populations pressées sur un étroit espace. Si le nombre des habitants est un avantage pour la puissance d'un État, il est sans contredit un inconvénient pour l'individu.

Ayant en vain cherché le sommeil sur une natte qui n'amortissait guère la dureté des planches, au milieu de la fumée des pipes qui échauffait encore l'atmosphère, je me décidai à sortir pour trouver dehors un site plus agréable. Je me dirigeai vers l'extrémité de la plaine où passe la rivière à sa sortie du lac. Elle coule à plein bord sous une voûte de feuillage; des vignes, des pampres de toute sorte attirés par la fraîcheur, laissent traîner dans l'eau leurs sarments et leurs branches. Quel paysage, quelle étude pour un peintre!! Il y a là un îlot de gazon où je m'installai pour faire le kief le plus délicieux, bercé par le murmure des eaux, rafraîchi par les courants embaumés, par les lavandes et les chèvrefeuilles. Tout autour, les jeunes garçons du village se baignaient dans ces eaux transparentes et profondes. A l'extrémité de cet îlot, se trouve une immense roue hydraulique qui sert à élever les eaux au niveau de la plaine, autant pour les besoins de la population, que pour l'irrigation des cultures très-variées mais trop peu étendues, en raison de l'espace et de la fertilité.

On est vraiment surpris, en parcourant ces belles contrées, ces pays si pleins de ressources, de les voir presque abandonnés des hommes. A peine trouve-t-on dans un espace qu'il faut quatre heures pour traverser, une trace de culture, une habitation qui annonce la présence d'un être vivant. Et cependant, rien ne manque ici : la terre féconde, l'eau en abondance et la chaleur qui vivifie tout. Quelles sont donc les causes qui paralysent tant de forces? Il faut, pour le savoir, rechercher les lois qui régissent ces contrées; lois tellement contre nature, qu'elles semblent faites pour détruire la production bien loin de l'activer.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Un gouvernement plus habile, au lieu d'appauvrir le pays comme il le fait par des impôts ruineux, et par suite d'éloigner de plus en plus la population qui va chercher ailleurs des conditions moins dures, aù lieu d'affermer au plus offrant une branche du revenu public aussi importante que celle des forêts, par exemple, exploiterait lui-même avec mesure ces bois magnifiques et en tirerait un immense produit. Bien loin d'agir ainsi, il cède à vil prix à des commerçants européens, aux consuls anglais en première ligne, les produits divers de l'intérieur; et tous ces beaux bois de la Bithynie, de la Cilicie et de la Pamphylie, les céréales des fertiles plaines de Konia, de Brousse et de Ḳaramân, les soies, l'opium et les graines de teinture sont expédiés dans les diverses échelles du littoral, d'où les agents européens les envoient sur les marchés étrangers, réalisant ainsi des bénéfices considérables que perd par son insouciance l'administration ottomane. Aussi, la plupart des habitants quittent-ils leur village, pour venir dans les grandes villes, telles que Smyrne, Constantinople, Brousse et autres, chercher des travaux. Ce n'est pas, comme chez nous, les désirs ambitieux qui font abandonner la culture, mais l'impossibilité de vivre des produits de la terre, enlevés si complétement par des impôts de tout genre, que cela devient une duperie de la cultiver. Plus tard nous aurons occasion de revenir sur cette question en racontant les exactions scandaleuses de certains pachas, gouverneurs des provinces assez éloignées de la capitale, pour abuser sans crainte de leur autorité. Ainsi donc, au lieu que ce soit le trop-plein des villes qui se répande sur ces terres fertiles et dépeuplées, les villageois viennent au contraire dans les centres de population, faire le métier de portefaix ou de batelier, dont le salaire recueilli chaque jour est insaisissable par les agents du fisc. Les rares habitants restés dans les campagnes se contentent de cultiver le peu qui est nécessaire à leur sobre existence, récolte si minime qu'elle ne vaut pas la peine d'être taxée.

Quelle vaste étendue déserte, toute voisine de l'Europe, trouveraient là ces émigrants qui vont si loin, en Amérique, chercher le pain qui manque dans leur pays surchargé! Il est vrai que la différence si grande des lois, de la religion, du langage, du climat même, pour ces populations d'Angleterre et d'Allemagne, est un obstacle considérable à un établissement prospère. Mais si la Turquie voulait, par un sage système de concessions, lever les difficultés principales, elle

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

retrouverait ainsi dans ces hommes laborieux une abondante source de richesses. Puissent les concessions faites à un illustre poëte être un enseignement pour le gouvernement turc, et un acheminement vers une révolution toute pacifique!

Le soleil s'abaissait déjà dans le ciel, lorsque nous quittâmes le village de Yéni-Cheher. En sortant de cette triste vallée, on retrouve les beaux sites, les arcs de verdure, et les vignes en fleur qui répandent au loin leurs parfums de réséda.

Un arbre isolé, avec tout ce qui pousse à son pied, tout ce qui cherche la fraîcheur de son ombre, compose à lui seul un bosquet; on y pourrait suivre un cours d'histoire naturelle, depuis les plus humbles végétaux jusqu'aux plantes grimpantes, depuis le moindre insecte jusqu'aux oiseaux les plus variés. C'est là, au milieu de ces superfétations de verdure parasite qui doublent l'épaisseur et l'étendue des arbres, que les bergers s'ouvrent un abri, se creusent un antre profond pour s'y reposer à l'ombre. Parfois, de ces oasis, sortent les sons plaintifs de la flûte sauvage. C'est le poëme de la vie solitaire du pasteur, qui s'échappe de ses lèvres, sans étude, sans calcul, à la manière du chant des oiseaux. Je ne saurais dire à quel point j'ai été frappé par ces mélodies naïves, dont le rhythme s'est sans doute conservé en Asie, depuis les temps antiques, et qui, si la tradition historique est vraie, attendrirent l'âme de bronze de Baïâzîd, quand il marchait contre Timoûr Ḳân.

A partir du café Bardjin, la route devient montueuse et de plus en plus pittoresque. Après Derbend, à la sortie d'un petit bois, elle arrive sur un sommet au-dessous duquel, et à une grande profondeur, apparaît tout à coup le vaste lac de Nicée. A son extrémité orientale, et profitant de cette base comme d'un obstacle naturel, se dresse au-dessus des eaux l'enceinte crénelée de la ville chrétienne, fameuse par ses conciles, et qui aujourd'hui ne renferme plus que des mosquées. A voir de là haut ces doubles remparts, il semble une de ces cités comme on les trouve encore dans les vieilles gravures du XVIe siècle.

Les derniers rayons du jour répandaient leur lumière vermeille sur ces sites d'une variété, d'une grandeur inconnues aux contrées septentrionales. Je m'arrêtai pour contempler ce paysage d'un si grand style, toutes ces lignes d'horizons divers, ces plans multipliés de la chaîne que les rayons divergents séparaient les uns des autres par de brusques op-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

positions. Ce vaste et tranquille bassin, les plantes sauvages et les arbres qui le bordent, tous ces trésors d'une terre inculte, toutes ces merveilles de Dieu s'étalaient sous mon regard, avide de les contempler. Après cette brûlante journée, la fraîcheur du lac m'arrivait chargée des parfums balsamiques de l'air libre : les lavandes fleuries, les basiliques, les menthes et les lauriers roses, dont les belles touffes épanouies semblaient de loin d'immenses rosiers dans un jardin superbe.

Après une longue descente en zig-zag qui dure plus d'une heure, on entre dans le bassin marécageux dont le lac occupe la plus grande partie et la plus rapprochée des montagnes; c'est le centre d'attraction, le réservoir commun de toutes les eaux qui descendent des sommets environnants. A l'exception de la plaine où la ville est située et qui jadis dut être occupée par les eaux, le lac affecte la forme exacte des monts qui l'enferment; à chaque baie, à chaque cap, répond une gorge ou un promontoire.

Du milieu des forêts de roseaux que traverse la route s'envolaient des bandes de cigognes et de grues, des hérons et des oiseaux d'eau de toute espèce. Enfin nous arrivâmes avant la nuit au pied des murailles d'Isnik comme la nomment les Turcs.

La porte de Yéni-Chéher par laquelle on pénètre, a tout à la fois le caractère romain, arabe et byzantin. A cette heure rentraient des troupeaux de vaches, de bœufs superbes et de ces chèvres brunes, au nez busqué, aux oreilles pendantes, originaires d'Angora. La porte en était encombrée; ils s'arrêtaient pour boire dans un bassin où se réfléchissait la tour antique, dont les créneaux étaient encore éclairés; c'était un tableau disposé à la manière de Paul Potter.

Rien n'est plus mélancolique que cette ville dépeuplée. Un silence profond règne dans ses rues; il me semblait traverser les ruines de Pompeïa.

Arrivés au centre de la cité, nous fîmes halte devant une maison grecque d'assez bonne apparence, qui nous avait été recommandée par notre hôtesse de Brousse.

ADALBERT DE BEAUMONT.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

LITTÉRATURE SANSCRITE.

RITHOU-SANHARA

DESCRIPTION GÉNÉRALE DES SAISONS.

LA SAISON DES PLUIES.

Ayant pour éléphant le nuage de la pluie, avec l'éclair pour étendard, et la foudre pour bruit de tambour, cette masse de nuées (1) si désirée des amants, arrive, ô chérie, comme un roi qui se fait entendre au loin.

De tous côtés le ciel est entièrement couvert par des nuages ayant le sombre éclat des pétales d'un lotus du bleu le plus foncé, là ces nuages ressemblent à des teintes de collyre (2) séparées par bandes, là ils sont éclatants de blancheur comme les seins d'une femme qui a un enfant.

Recherchés d'une foule de Tchatakas (3) que la soif préoccupe,

(1) La saison pluvieuse, dans les Indes, n'est en quelque sorte qu'un seul orage qui dure environ six semaines : on voit la masse des nuages arriver lentement et à grand bruit plusieurs jours avant le commencement des pluies.

(2) Cette teinte est très-noire.

(3) Les Indiens disent que l'oiseau qu'ils désignent sous ce nom ne se désaltère qu'avec les gouttes d'eau qui tombent des nuages.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

ces nuages, abaissés *vers la terre* par le poids des eaux, s'avancent lentement en versant avec abondance une pluie dont le bruit résonne agréablement aux oreilles.

Ces nuages, que le fracas de la foudre rend terribles et qui possèdent l'arc d'Indra dont l'éclair est la corde et dont les flèches cruelles tombent sous la forme d'une grêle acérée, ils saisissent d'une terreur continuelle l'esprit des voyageurs.

Entièrement revêtue par les feuilles déployées du bananier et par les pousses de l'herbe qui ressemblent à des pousses de vaidouras (1), la terre, semblable à une belle femme dont le col est orné de joyaux précieux, resplendit de tous côtés par les vers luisants.

Sans cesse occupée par un désir impatient des fêtes de la volupté, la famille des paons, brillante de sa large queue déployée, et se livrant confusément aux jeux, aux caresses et aux embrassements, exécute en cette saison, avec plus d'entrain que jamais, sa danse amoureuse.

Rendues plus épaisses par la crue des herbes, par les pousses vigoureuses du komala (2) et par les nilas (3) qui blessent la bouche des *daines*, les forêts, charmantes et toutes parées des rameaux chargés de feuilles qui s'échappent des arbres, ravissent l'esprit.

Couvertes d'antilopes dont la tête est embellie par le lotus d'un œil qu'agite les craintes que leur inquiétude fait surgir de tous côtés, les places sablonneuses de la forêt causent à l'esprit *du chasseur* une excitation extrême.

Toute jaunâtre, remplie d'insectes, de poussière et d'herbes, et rampant en avant avec un mouvement de serpent dont la vue effraye les troupes de grenouilles, la nouvelle eau court vers les lieux bas.

Les rivières, dont l'impétuosité est augmentée par des eaux fangeuses, semblables à des femmes débauchées qui courent où la pas-

---

(1) On ignore ce que ce mot désigne ici.

(2) On ne sait pas au juste de quelle plante il s'agit.

(3) Même observation.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

sion les entraîne, elles s'enfuient rapidement vers l'Océan en renversant les arbres du rivage.

Quittant les groupes de nymphea dont les pétales épanouies sont entièrement inondées, les abeilles au doux murmure, troublées par leur avidité pour les lotus bleus nouvellement éclos, se jettent sur la roue que les paons dansant forment avec leur queue.

Ayant les joues brillantes comme le lotus blanc et couvertes, tant par l'eau du suintement *de leurs tempes* que par les essaims d'abeilles (1), les éléphants sauvages, mis en fureur par le fracas des nuages pluvieux nouvellement arrivés, poussent des cris de plus en plus fréquents.

Ces montagnes, dont les nuées courbées sous le poids des eaux viennent baiser les pics, *ces montagnes* couvertes de cascades *ruisselantes* de tous côtés, et dont le calme est troublé par les paons exécutant leur sabbat, font naître dans l'esprit une vive émotion.

Profitant du bruit éclatant des nuées résonnantes, et au milieu de cette nuit toute favorable produite par l'obscurité des nuages, *nuit* dans laquelle elles n'entrevoient leur chemin qu'à la lueur des éclairs, elles vont à leur passion les femmes qui ont un rendez-vous.

L'esprit tout ému des sons graves et terribles que les nuages font entendre, les femmes sur leur lit embrassent étroitement leurs amants, même quand ils sont coupables envers elles.

Le rebord écarlate de leur lèvre inférieure arrosé par les gouttes de l'eau du noir lotus de leurs yeux et laissant là les guirlandes, les bijoux et les parfums, les femmes de ceux qui sont en voyage restent désespérées.

A nous, qui fléchissons sous le poids des eaux, que cette *montagne* soit notre refuge : ainsi disent à haute voix les nuées chargées de pluie, et par des averses *successives* elles semblent rendre le bien-être au Vindhia (2), lui, qui éprouve de tous côtés, aux rayons de la lumière la plus ardente, le tourment des feux de l'été.

La lisière de la forêt, ayant par l'aspersion de la nouvelle eau son

(1) Les abeilles sont extrêmement avides du suc qui découle des tempes de l'éléphant à l'époque du rut.

(2) Montagne située au centre de l'Inde.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

tourment apaisé, semble témoigner sa joie par les kadambas (1) qui fleurissent de tous côtés; par les branches des arbres agités du vent, elle semble danser; elle semble rire par l'éclosion des bourgeons du kétaki (2).

Pour les femmes, ce temps de l'accumulation des nuages pluvieux est comme l'instant de l'arrivée d'un amant, une occasion d'arranger sur leur tête des guirlandes de bakoulas (3) mélangées de fleurs nouvellement écloses du malati (4) et de boutons de youtikas (5), et d'orner leurs oreilles de kadambas (6) nouvellement épanouis.

Par leurs cheveux tombants jusqu'à l'extrémité du contour des hanches, par des fleurs au parfum suave, arrangées en boucles d'oreilles, par leurs seins ornés de bijoux, par leur visage exprimant l'ivresse, les femmes font naître *le désir* de la volupté *dans le cœur* des amants.

Elles enduisent leurs membres avec une grande quantité de poudre de santal et d'aloës noir, et rendent leur épaisse chevelure odorante par des pendants d'oreille formés avec des fleurs, puis, entendant le fracas des nuages pluvieux, elles passent subitement, dès que l'obscurité commence, de la salle des parents dans la chambre à coucher.

Sombres comme les pétales du lotus bleu, courbées sous le poids des eaux et résonnant avec fracas, ces nuées pluvieuses qu'ébranle un vent léger et qui cheminent peu à peu accompagnées de l'arc d'Indra, il semble qu'elles emportent avec elle le cœur de ces femmes fidèles qui ont un amant en voyage et qui souffrent *le tourment* de l'absence.

L'air, qui après son mélange avec les gouttes de la nouvelle eau répand la fraîcheur, *l'air*, qui réjouit les arbres chargés de fleurs et se parfume de l'odeur suave que répand le pollen *des fleurs* du ké-

---

(1) *Nauclea orientalis.*
(2) *Pandanus odoratissimus.*
(3) *Mimusops elengi.*
(4) *Jasminum grandiflorum.*
(5) *Jasminum auriculatum.*
(6) *Nauclea orientalis.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

taki, il ramène vers *leur pays* l'imagination de ceux qui habitent *des contrées* éloignées.

Cette saison, qui ravit l'esprit des femmes par ses délices multipliées, *cette saison* où l'entrelacement des arbres, des branches et des lianes reste intact, où l'accumulation des nuages pluvieux rend la vie aux créatures qui respirent, qu'elle répande abondamment ce que tu souhaites des douceurs de la vie.

Ainsi, dans la description générale des saisons, composée par le très-excellent Kalidasa, finit la seconde section, section intitulée : Peinture de la saison des pluies.

ÉMILE WATTIER.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

CHANTS POPULAIRES DE LA PERSE.

RECUEILLIS PAR M. CHODZKO.

La plus grande partie des chants suivants me vient des hôtes du harem du roi Feth Ali Châh. Ils m'ont été successivement communiqués, de 1831 à 1836, par Tchalantchi Ḳân, chef d'orchestre du châh; par Molla-Kerîm, son premier chanteur, et par Redjeb Ali Ḳân, premier violon et maître de danse des bayadères de la cour; tous noms en grande réputation dans les annales du *beau monde* de Téhéran. Telle est la source d'où, comme d'un point central, ces chants, avec leur compagne obligée, la danse, se répandent, ou du moins se répandirent alors, sur toute la contrée.

Il serait trop long, et d'ailleurs inopportun, d'entrer ici dans les détails intimes de la vie privée de Feth Ali Châh. Il suffira de dire qu'il était le modèle des hommes de loisir de son pays; et, sous ce rapport, son goût pour la littérature, les beaux-arts, la toilette et les plaisirs, a puissamment contribué à modifier la rudesse nationale de ses sujets. Il est arrivé ainsi à maintenir son peuple tranquille pendant un règne de trente-six ans, tâche qu'aucun autre de ceux qui ont gouverné la Perse, n'a réussi à accomplir qu'à l'aide des mesures coercitives les plus sévères. Quoi qu'il en soit, je pense que l'histoire intime de la cour d'un prince oriental que les chants suivants vont dérouler devant nous, sera lue avec quelque intérêt. — La peinture cependant n'est pas flatteuse; la plupart de ces chants contiennent des détails si contraires aux mœurs européennes, que je me suis vu souvent obligé d'en donner une paraphrase plutôt qu'une

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

traduction littérale. Il serait pourtant injuste de blâmer le châh d'avoir pris plaisir à de telles productions; il était trop Persan pour qu'il en pût être autrement. Un Persan ne cherche dans l'amour que la seule satisfaction des sens, et les chants qui expriment cet amour, comme la danse qui est une sorte d'*illustration* de ces chants, ne se proposant tous qu'un seul but, l'excitation des désirs sensuels, se produisent souvent sous une forme d'une obscénité révoltante. Musique, vin et débauche ont en Perse la même signification. Le Ḳoran les prohibe expressément, mais les Musulmans disent : « Si nous devons souffrir, vidons la coupe du plaisir jusqu'à la lie, afin de souffrir pour quelque chose. » Les personnes capables de recourir au texte même de ces chants, admireraient certainement la voluptueuse élégance du style original. A cet égard, la poésie érotique de la Perse moderne n'a peut-être jamais été surpassée par la littérature d'aucun autre pays.

I.

LE TRAITRE LUTF ALI ḲAN.

L'histoire des démêlés sanglants de la dynastie kurde de Zend, et des Ḳadjars, maison actuellement régnante en Perse, est maintenant bien connue. En 1208 (1794 de notre ère), Lutf Ali Ḳân attaqua et prit la ville de Kerman; mais, l'année suivante, cette place fut reconquise par Agha Moḥammed Ḳân. Les horreurs commises par l'impitoyable eunuque sont racontées dans l'*Histoire de Perse* de Malcolm, vol. II, ch. 19. — Cet historien dit : «Le nombre des individus qui » furent privés de la vue s'éleva, d'après ce qu'on rapporte, à sept » mille. Quelques-uns, qui vivent de la charité publique, parcourent » toute la Perse en faisant, à tous ceux qui veulent l'écouter, le ré» cit des horreurs de ce jour de calamité. » Le chant suivant est précisément un de ceux que font entendre ces infortunés aveugles, dans les rues des villes de la Perse, en demandant l'aumône. De mon temps, le nombre de ces rapsodes avait déjà diminué, et il n'en existe probablement plus aujourd'hui. Il n'y a que les pâtres nomades de la tribu zende qui n'ont point oublié le nom de leur héros populaire et le chant qui en a consacré le souvenir.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

« A tout moment on entend le son de la flûte, qui semble demander : « Quand viendra notre Lutf Ali Ḳân ? » — Lutf Ali, à la taille élancée, fondit, une nuit sombre (1), sur les tentes des Ḳadjars. O incomparable cavalier du cheval Kerrân ! tu semblais un lion au jour de la bataille. Après avoir fait un nœud au milieu de la queue de ton coursier, tu l'as fait boire dans la prairie de Merdecht, tu es arrivé le même jour à Kerman, et là tu lui as donné l'orge (2); tu as livré ton âme au vent. Quand tu avais mis ton cheval au grand galop, tu défiais trois cents hommes !

» O Ḥadji Ibrâhîm ! tu l'as traîtreusement livré à l'esclavage. Il était ton pupille, — tu fus son maître chéri. O Ḥadji ! il t'appela son père, et tu as livré notre roi aux mains des Ḳadjars. Tu nous as envoyé par le monde mendier notre pain ; mais ton sort a été plus pénible que le nôtre, et la justice de Dieu nous vengera de toi davantage encore. O Ḥadji ! Ḥadji ! tu es semblable à un gâteau (Nâni-Sadji) à deux faces (3). O Ḥadji ! il t'a appelé père, et tu nous as envoyés mendier sur la terre étrangère et heurter à toutes les portes. Toi, tu es allé t'asseoir parmi les Ḳadjars, et notre roi, errant et mendiant, est tombé dans votre ville.

» Oh ! ne l'appelez pas Ḥadji ! Appelez-le fléau ! Appelez-le pierre d'égout ! Nommez-le le malheur de nos âmes, — l'homme sans honneur et sans foi ! — Tu m'as envoyé à Bender-Boûchir, — tu as dispersé ma famille à tous les vents. — Mon Dieu ! délivrez-nous des mains de sa scélératesse ! Que ce cri s'élève de la terre jusqu'au ciel (4) ! »

---

(1) Littéralement : « Il frappa une nuit de sang. » — Le fait auquel se rapporte ce passage arriva en 1792 au village de Mâyen, à 31 milles anglais de Persépolis. Celui qui en fut le héros et qui méritait un meilleur sort, Lutf Ali Ḳân, à la tête de quelques centaines d'hommes seulement, attaqua environ 30,000 hommes de troupes ḳadjares, et sa victoire eût été complète s'il n'avait pas permis à ses compagnons de piller le camp des ennemis au lieu de s'occuper d'assurer la victoire.

(2) De Merdecht à Kerman la distance est d'environ 95 milles ; on prétend que Lutf Ali Ḳân l'a franchie en treize heures, monté sur Kerrân, son cheval favori.

(3) Nani-Sâdji. — Sorte de gâteau cuit sur la cendre chaude, suivant la coutume des Hébreux, à laquelle il est souvent fait allusion dans la Bible. Comme les deux côtés de ces gâteaux sont tout à fait semblables, les Persans les comparent à l'homme faux et hypocrite : — « L'homme à double face. »

(4) On voit souvent dans l'histoire de la Perse que la trahison de leurs ministres a causé la chute des monarques. Ceci nous rappelle ces mots : « La malédiction de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

II.

UNE SATIRE D'ISPAHAN.

Ceci est une satire contre les Mollahs. Une poule appartenant à une pauvre veuve d'Ispahan pondit un jour deux œufs à la fois. Un des Mollahs, voisin de la veuve, ayant eu connaissance du fait, rassembla quelques-uns de ses collègues; et sous le prétexte que c'était un mauvais présage, il s'introduisit violemment dans la maison de sa voisine pendant l'absence de cette dernière, puis emporta les œufs, et la poule qu'il tua et mangea. Dès le lendemain les danseurs et joueurs de luth chantaient ce qui suit dans tout Ispahan :

« Ma pauvre petite poule a fait les honneurs du festin des Mollahs. Je n'étais pas à la maison. Je la cherchais, pensant qu'un renard l'avait prise. Hélas! je n'étais pas à la maison.

» Les petits yeux de ma poule étaient si brillants, qu'ils auraient pu servir de miroir aux nouveaux mariés. Je n'étais pas à la maison, etc.

» Le corps de ma poule était un appât séduisant pour les coquins. Je n'étais pas à la maison, etc.

» La gorge de ma poule était une vraie gourde de derviche. Je n'étais pas à la maison, etc.

» Les plumes de ma poule ont bourré l'oreiller pour la tête des Mirzas. Je n'étais pas à la maison, etc.

» Les ailes de ma poule étaient des balais de Ferrach (domestiques). Je n'étais pas à la maison, etc.

» La queue de ma poule a servi de panache aux Serbases (soldats d'infanterie). Je n'étais pas à la maison, etc.

» Les jaunes d'œuf de ma poule étaient le régal des artilleurs (1). Je n'étais pas à la maison, etc.

Dieu sur celui qui ne maudit pas Ibsi-Alḳami; » inscription que les habitants de Bagdad écrivirent sur tous les murs, sur les portes des caravansérais et des écoles, après la prise de cette ville par Holâḳou, l'an 656 de l'hégire.

(1) En Perse, les amateurs de la boisson prohibée par la loi, lorsqu'ils veulent boire du vin, ont l'habitude, sans doute dans le dessein d'aiguiser la soif, d'avaler préalablement quelques jaunes d'œufs, comme nos buveurs de barrière se font servir du fromage fort ou quelque mets salé.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

» Les pattes de ma poule serviront de cannes aux Mollahs. Je n'étais pas à la maison, etc.

» Les boyaux de ma poule pourront faire un turban de Mollah. Je n'étais pas à la maison. Je la cherchais, pensant qu'un renard l'avait prise. Hélas! je n'étais pas à la maison. »

III.

VIENS A LA NUIT.

« Viens à la nuit chez moi, ma chérie. Reste, mon âme, tout le lendemain, pour les délices de mon cœur. Je te dis : n'es-tu pas aussi belle que le paon? Tous tes charmes luttent ensemble de beauté. — Tu me sembles une canne à sucre; tu es toute douceur de la tête aux pieds. — Viens à la nuit, ma chérie, et reste tout le lendemain pour les délices de mon cœur. »

IV.

QUESTIONS D'UN AMOUREUX.

« Pour des sourcils si admirablement arqués à quoi bon le wesmé? Oh non! non! Que ferai-je donc, ô mon âme adorée?...

» Pour des yeux ainsi enivrés du nectar d'amour le surmé (1) est inutile. Ah! que ferai-je donc?

» Pour un sein délicat et poli comme le cristal, la chemise n'est pas nécessaire. — Dis-moi : que ferai-je, ma chérie? »

V.

LA BAYABÈRE SERDAR.

« Viens, Serdar, et fais-moi justice. Que je puisse retourner à mon pays. Viens, maîtresse de ma vie! Laisse libre ta brune chevelure et

---

(1) On sait que le *wesmé* est une couleur bleu foncé dont les femmes d'Orient, même très-jeunes, se peignent les sourcils, et que le *surmé* est une poudre dont quelques atomes introduits sous la paupière donnent à l'œil beaucoup de lustre, d'éclat et de vivacité. L'un et l'autre servent de cosmétiques aux dames persanes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

viens! Teins de wesmé tes sourcils noirs et déliés comme la queue du serpent; oh viens! nous nous assoirons côte à côte. — Nous allons causer, rire et nous rouler sur des lits de fleurs. — Je t'en saurai gré jusqu'au jour du jugement. »

VI.

UNE LEÇON DE DANSE.

« O coquette cruelle, cessez de me faire souffrir ainsi! ô vous, qui avez, sans pitié, ravi mon cœur, apaisez les tourments que vous lui faites endurer. O dansante bayadère, je suis votre victime et je suis fier d'un tel destin; — dansez, dansez encore; — balancez votre taille gracieuse aux accords du chant, et laissez-moi mourir pour vous. Venez plus près, ma chère âme; ne me fuyez pas, — ne vous montrez pas si sévère: — allons, allons, ma chère enfant! ne me lancez pas cette œillade coquette, mais laissez-moi mettre ma tête sous vos pieds, puis, dansez dessus, dansez alors, ô ravissante fille. »

VII.

L'HUMILITÉ D'UN AMANT.

« Je dormirai seulement dans le dâllan (1). O mon hôtesse, ne me mettez pas à la porte. Fatigué et accablé de chagrin, je dormirai profondément; seulement, ô mon hôtesse, ne me mettez pas à la porte.

» Quoi que je fasse, rien ne vient soulager mon cœur. — Une cigogne (2) dans les airs ne voudra pas devenir l'enfant d'un Mollah. O mon hôtesse, etc.

---

(1) Dâllan, partie extérieure des maisons persanes où l'on fait ordinairement coucher les chiens. — « Perron, dalles pavant l'entrée d'un bâtiment; du mot persan nous vient probablement le mot *dalle*.

(2) La cigogne est en grande vénération chez les Persans.—Suivant eux cet oiseau fait, chaque hiver, un pèlerinage de Perse à la Mekke. — Pour cette raison ils l'appellent ḥadji-lekleke (cigogne pèlerine), quelquefois encore mollah-leklèke, et ils croient que son cri constitue quelque prière mystérieuse. Le poëte veut dire que l'oiseau veut être libre comme l'air où il se plaît mieux que dans l'école des mollahs supertitieux et ignares.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

» Je dormirai sur les balayures de votre basse-cour.—Seulement, ô mon hôtesse, etc.

» Je dormirai la tête sur les bâts de vos mules. — Je fermerai la porte. Je chasserai les poules et ferai entrer votre chat chéri.— Mais, ô mon hôtesse, ne me mettez pas à la porte. »

VIII.

UNE FILLE ARMÉNIENNE.

Le dernier prince de Chirâz, le fameux Fermanfermâ Huceîn Alî Mirza, mieux connu par son titre honorifique d'*autocrate*, étant devenu amoureux d'une fille arménienne, ce chant fut alors composé par les Chirâziens, et courut toute la Perse.

« Chirâz retentit de bruits joyeux. — Une fille à la bouche de sucre est arrivée ici. Eh bien! Reyhana, viens et embrasse la foi musulmane,

» — Vraiment non! Je ne veux pas adopter la croyance islamique. Je ne me ferai pas musulmane. J'aimerais mieux la mort. O Châhzadé, rends Reyhana à la liberté.

» — Je te donnerai un turban et une araktchîn (1). Je veux te donner un châle de cachemire et un pantalon de satin. Je te ferai présent d'un poignard richement orné de diamants. Je te comblerai de richesses. Viens, Reyhana, et embrasse la foi musulmane.

» — Je n'ai besoin ni de pantalon ni de châle. Je ne veux ni araktchîn ni turban. — Je vous en conjure, Châhzadé, au nom d'Allah, rendez-moi à la liberté! »

IX.

ENTHOUSIASME AMOUREUX.

« Je suis fou de ces seins d'ivoire qu'on voit poindre par ta chemise entr'ouverte. — O toi, mon parterre de fleurs, tu m'as arraché à ma

---

(1) Araktchîn est une espèce de calotte brodée en or, galons, perles et pierres fines qui couvre le sommet de la tête des femmes persanes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

famille et à mes amis; ma beauté, mon jardin fleuri, viens, laisse-moi te couvrir d'un essaim de baisers, ô ma consolation! Échangeons de douces caresses. Viens, ô tourment et délices de mon cœur! — Qui marche là? Est-ce toi, ou bien un cyprès élancé? — N'est-ce pas plutôt un ange à forme humaine (1)? »

X.

YELLALI.

« Une rose fleurit sur l'une de tes joues et une rose fleurit encore sur l'autre. Mon amante porte ses cheveux en tresse. *Yâr, Yellâlî* (2)! Autour de ses lèvres, cette coupe du plaisir, fleurit comme des hyacinthes un duvet délicat. Je deviens fou, Yellâlî. — Comme ses formes divines se prononcent gracieusement sous le châle. — O ma bien-aimée Yellâlî! ton front est semblable à la lune dans toute sa splendeur. — O Djehânguîr Ḳân, paix de mon âme, ô ma bien-aimée Yellâlî! »

XI.

LE PLUS BEAU JOUR DE LA VIE DES ÉPOUX.

Pour bien comprendre ce chant dans lequel un époux rappelle à sa femme les premiers moments de leur amour, il est utile de connaître comment les mariages se traitent ordinairement en Perse. Plusieurs descriptions en ont été données par différents voyageurs; mais la plus complète est celle de Fraser dans sa *Perse*; ce qu'il dit n'est que la traduction littérale de la description qui lui a été donnée par un des princes persans, Mélik Ḳaçim Mîrza.

Tout d'abord, la Dellâléh (3) fait de fréquentes visites aux familles

---

(1) Les dernières lignes sont de Saadi.

(2) *Yâr yéllâli*, exclamation de joie, espèce de hourrah amical.

(3) Dellâléh, espèce de chargé d'affaires des amants et des personnes qui veulent se marier. C'est ordinairement une vieille femme qui remplit cet office. C'est le pendant des entrepreneuses de mariage qui donnent leurs adresses à la dernière page des journaux de Paris.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

des deux fiancés qu'elle a soin de vanter tour à tour. — Quand les familles sont respectivemeut tombées d'accord, les parents et amis apportent leurs félicitations, et, à cette occasion, on les régale de confitures, de sucreries et de mille friandises. On appelle cela le chîrîni-ḳourân. Alors le futur envoie à sa fiancée des présents qui consistent en châles, bijoux et étoffes de toilette de toutes sortes. —Les domestiques portent tout cela sur leur tête, sur des plateaux en argent, à travers les rues, avec accompagnement de musique. Alors l'astrologue fixe l'heureux moment, et les amis de la fiancée se rendent à sa maison où ils taillent les vêtements de noce. Cette opération est ordinairement aussi égayée par la musique et la danse. Puis vient ensuite l'ạḳdbestene, (mot à mot : serrer le nœud) le mariage. Ni le futur ni la fiancée ne sont présents, mais ils choisissent chacun un mandataire du sexe masculin (vâkil) qui se rend chez le mollah, fait la déclaration de mariage et signe le contrat (nikâh-nâmé) A partir de ce moment le jeune couple est uni; mais ils ne peuvent encore vivre ensemble, et il ne leur est permis ni de se voir ni de se parler. Le soir, quand les parents de la jeune épouse sont sur le point de la livrer définitivement au mari, les femmes la mènent au bain, lui peignent les mains et les pieds avec du ḥenné, teignent ses sourcils, parsèment son front de poudre d'or, l'habillent et la ramènent à la maison paternelle. Les hommes remplissent un office analogue auprès de l'époux. — Ils l'assistent dans sa toilette de bain, et l'accompagnent à sa maison, où le souper est immédiatement servi. Après quoi, ils quittent le nouveau marié et vont, avec des flambeaux et des torches allumés, au logis de l'épouse. Tous les parents de celle-ci ne la livrent pas encore immédiatement, mais il s'élève une sorte de dispute qui dure assez longtemps et dégénère quelquefois en rixe sérieuse. Enfin, les amis du mari prennent par force et transportent la mariée, en triomphe, à travers les rues, jusqu'à la demeure de son mari. Les magistrats du rang le plus élevé, ainsi que la noblesse, ne refusent pas d'assister à ces processions. Quand la future est plus riche ou d'un rang plus élevé que son fiancé, celui-ci est obligé d'aller jusqu'au seuil de sa porte à la rencontre de sa femme.—Dans le cas contraire, il l'attend chez lui dans l'appartement où ils doivent passer la nuit. — Cette nuit est appelée chébi zéffâf, *nox solvendæ zonæ*, comme disaient les Romains.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

«Nana, mon âme ! comme mon cœur a battu cette nuit où j'ai vu qu'on avait fait venir une Déllâléh, ô toi, ma coupe pleine de plaisir ! mon cœur faiblit cette nuit où j'ai vu que l'on commençait à manger les confitures des fiançailles, Nana, mon âme !

» O ma lune brillante ! cette nuit où j'ai vu que l'on taillait tes habits de noces, mon cœur s'est fondu, Nana, mon âme !

» O étoile de la nuit ! le soir où je vis qu'on te donnait les écharpes, mon cœur allanguit, Nana, mon âme !

» O rose de mon jardin d'amour ! le soir où j'appris qu'on allait nous marier je sentis tout mon sang affluer à mon cœur. Tu m'as été si fidèle ! et quand je vis qu'on te menait au bain, mon cœur déborda, Nana, mon âme !

» O *Zîré* embaumée de Kerman (1) ! lorsque j'ai entendu résonner les tambourins, mon cœur s'affaissa, Nana-Djâne, toi, ma petite pomme d'Ispahan ! La nuit où je vis qu'on répandait la poudre d'or sur ton front, mon cœur ne fut plus capable d'y tenir, Nana, mon âme !

» O fruit de mon verger d'amour ! cette nuit où je vis se dresser le banquet nuptial, mon pauvre cœur n'en put supporter davantage, ô mon cyprès vivant ! Cette nuit où ils t'amenèrent en ma demeure mon cœur se sentit égaré de transports, Nana, mon âme !

» Oui, ma lune resplendissante ! mais aussi dans cette heureuse nuit de notre union, quand je te sentis à mon côté à moi pour toujours, ah ! alors, enfin, mon cœur rasséréné s'apaisa, Nana, mon âme ! »

XII.

UN ACCIDENT AU JARDIN.

Ce chant, qui fut en grande vogue à la cour de Téhéran durant les dernières années du règne de Feth Ali Châh, fut composé à l'occasion de quelque acte d'infidélité découvert dans le harem de son fils aîné, Ali Châh, plus connu sous le nom de Zilli-Sultan (ombre du

(1) Zîré, graminée aromatique croissant dans les environs de Kerman et sur la montagne d'Ahlemout. Ses graines odoriférantes servent à faire le *pillaw*. Cette plante ombellifère que je crois identique avec le *cumin* de l'Europe, est une friandise fort recherchée par les gastromanes persans.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

souverain). Ce prince, en se promenant aux environs de Téhéran, aurait trouvé, dans les jardins d'un village, une de ses odalisques en grande toilette, parée et parfumée comme s'il s'agissait d'un rendez-vous donné par lui-même. La belle fut chassée du harem pour n'avoir pas voulu ou n'avoir pu motiver sa présence à la campagne, et l'aventure courut toute la ville.

« Ma petite fille bien-aimée, dis-moi la vérité, je te prodiguerai caresses et baisers ; — je te donnerai quantité de robes nouvelles. — Dis-moi : qui a peigné ta chevelure ? qui ?

» — Sur ma parole, sur l'âme d'Alî Châh ! je suis venue au jardin du Châh, et là, une personne amie a arrangé ma chevelure, une personne de mon sexe, bien entendu.

» — Ma mignonne, avoue, et je te couvrirai de caresses et de baisers : qui a peint tes yeux avec le *surmé* ? qui ? dis-moi toute la vérité, qui a parfumé ta chevelure ? Loin de moi la pensée de te persécuter, moi qui désire partager ton chagrin, seulement, dis-moi qui a fait cela ? qui ?

» — Sur ma foi ! je le jure, ô maître de mon âme ! une personne amie a peint mes sourcils et parfumé les tresses de ma chevelure. — Une personne de mon sexe, une amie a fait cela.

» — Ma fillette, mon âme ! dis-moi la vérité ? je te donnerai tout l'or que tu voudras ; je serai ton serviteur, ton esclave. Qui t'a mordillé là au visage ? qui ?

» — Sur ma parole, je ne fais pas un conte ! sur l'âme d'Alî-Châh ! c'est une personne amie qui m'a fait cette trace de morsure au visage, une amie certainement !

» — Ma chère, ma douce, ma chérie ! je ferai pleuvoir mille et mille faveurs sur toi ; mais avoue-moi qui a baisé tes lèvres ? qui ?

» — Sur ma foi ! sur l'âme de tes enfants, — c'est une personne amie qui a déposé un baiser sur mes lèvres, — une personne de mon sexe, certainement !

» — Alors, vois-tu, misérable éhontée ! je te forcerai bien à me dire la vérité ; je te ferai battre de verges, je te ferai marquer avec un fer rouge. Dis-moi, qui a déchiré ton écharpe ? qui ?

» — Sur ma parole, sur l'âme d'Alî Châh ! je suis allée au jardin du Châh pour faire un tour de promenade et respirer l'air frais de la

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

campagne ; — je passais près des rosiers lorsqu'une maudite épine a déchiré mon écharpe ! »

XIII.

GULAM CHAH.

« Gulam Châh ! viens, abandonnons cette contrée, — prends ma main, et je te suivrai en me tenant au pan de ta robe. O que tu es belle ! Sur ton bras d'argent brillent des bracelets d'or, ton arḳalouḳ (1) est fait de tissu de cachemire, ton tchepken (2) est nuancé de diverses couleurs. La passion qui rayonne de toutes les parties de ton être m'a tué. — Tes yeux enivrés d'amour m'ont assassiné. Ton cou de cygne m'a enchaîné dans le cercle magique de son gracieux contour. — Ta gorge arrondie comme celle d'un épervier de chasse m'a rendu fou. Secours-moi dans ma détresse. Tue-moi ou laisse-moi te suivre. Nous irons en avant, en avant, jusqu'à ce que nous succombions tous deux, toi, de chagrin et d'ennui de ta solitude, moi, à la vue de ta souffrance. — Allons, ô Gulam Châh ! dans le parterre des fleurs de ta beauté, le perroquet est honteux de son plumage. — L'amant fait pleuvoir l'or sur ta chevelure. Je dormais sous la feuillée, une brise de montagne m'a éveillé et mon amour pour toi a envahi de nouveau ma pensée. — Mais tu es venue, — quand te reverrai-je encore, et encore ? O Gulam Châh ! je t'en supplie, aie pitié de mon pauvre cœur.

XIV.

SOUVENIR DE BIÇUTOUN.

« Je suis le bélier du sacrifice attaché à ton croc et condamné par le destin à saigner sous ton couteau. O maudite coquette, — pour l'amour de Dieu, viens, ou invite-moi à aller chez toi. L'un des deux, la tête ou l'épée (3) ; ô ma beauté, ne me traite pas durement, — l'esclave

(1) Sorte de vêtement de dessous.

(2) Espèce de veste, mantelet.

(3) Expression proverbiale qui rappelle le célèbre mot spartiate : avec son bouclier

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

ou la chaîne (1); ne me repousse pas. Souviens-toi des heures que nous avons passées ensemble sous le rocher de Biçutoûn. — Je suis troublé par le grain de beauté de la jeune fille aperçu à travers sa verte écharpe.—Tes sourcils sont comme des flèches,—ils ont transpercé mon cœur, et ils y ont fait pénétrer jusqu'aux plumes dont elles sont empennées. — Il y a des jacinthes au bâzâr, ô ma maîtresse, ne me rudoie pas. Je veux baiser tes lèvres, ne me repousse pas. »

XV.

LA FIANCÉE DU PALEFRENIER.

« Je ne serai pas la femme d'un jardinier, il me jetterait de la poussière aux yeux. Tout ce que fait un jardinier, il l'entoure et l'illumine avec des lampes. Il vient frapper à la porte, — je vais la lui ouvrir, et il m'assène un coup de bêche sur la tête.

» Je ne serai pas la femme d'un Mollah, il me jetterait de la poussière de mosquées aux yeux. Tout ce que fait un Mollah, il le fait avec ses *Suréï touhîd* (2), il ploie un homme en deux (l'assomme d'ennui). Il vient et frappe à la porte, — je me hâte de la lui ouvrir, et il me frappe sur la tête avec son turban.

» Je ne serai pas la femme d'un laitier, il me jetterait de la poussière du bercail aux yeux. Pour tout ce qu'il fait, il s'y prend à six ou sept fois, il chiffonne comme s'il s'agissait de traire une vache. Il vient frapper à la porte, — je cours la lui ouvrir, et il me jette son pot au lait à la figure.

» Je ne serai pas la femme d'un droguiste, — j'aimerais mieux me couvrir la tête de cendre. Les drogues qu'il administre vous purgent comme de la rhubarbe. Il vient et frappe à la porte, — je m'empresse de la lui ouvrir, et il me lance son mortier à la tête.

» Mais, je veux être la femme d'un palefrenier. Tout ce que fait un

---

ou dessus, et qui, ici, signifie : Cède-moi ou tue-moi, je veux être vainqueur ou mourir.

(1) Aime-moi, ou accepte mon amour.

(2) Suréï-touhîd, mots tirés de la sourate du Ḳorân appelée le chapitre d'unité ; comme nous dirions : toutes ses prières, il les commence par son *pater noster*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

palefrenier, il le fait sincèrement et avec plus d'aplomb que personne.

» Voilà mon homme ! »

XVI.

UN AMANT.

« Belle infidèle, je suis condamné à rester attaché pour jamais à ton grain de beauté. Dis-moi un seul mot et je me sacrifie tout entier à toi. O beauté basanée, douce petite âme, tes yeux sont humides de larmes de plaisir. Les tresses de ta chevelure sont ravissantes, tes dents blanches brillent comme des perles. Je n'aime pas aller sur la terre étrangère, et pourtant tu m'as entraîné loin de mon pays, — si je meurs ici que mon sang non vengé retombe sur ta tête. — Tu as laissé ta brune chevelure tomber sur ton visage, comme pour répandre du crépuscule sur le jour. Tes cheveux couvrent librement ton front comme un dais. Tu as uni le jour et la nuit dans un délicieux et tiède clair-obscur d'amour ! »

XVII.

LES DEUX IVROGNES.

« A notre côté sont quinze livres de raisin et quinze mesures de vin, — nous sommes tous deux gris, amoureux tous deux, — tous deux enivrés de passion et de liqueur.

» A quel jardin allons-nous nous promener? A celui où le rossignol a son nid. — Oui !

» En avant avec vos piéges, maître oiseleur : allons, Mirza l'oiseleur ! — mais ne tuez pas mon plaintif rossignol, — la voix du rossignol est comme celle de ma fiancée. — Oui !

» Dans quel champ irons-nous? — dans celui où la gazelle a sa retraite favorite. — Oui !

» Ne la poursuis pas, seigneur chasseur, Mirza chasseur, — ne tue pas ma rêveuse gazelle ; les yeux de ma gazelle sont semblables à ceux de ma fiancée. — Oui !

» Vers quel ruisseau irons-nous? — à ce ruisseau profond où se cache le poisson, — ô Agha pêcheur, Mirza pêcheur, ne prends pas

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

mon mélancolique poisson, — ses oreilles sont comme celles de ma fiancée. — Oui!

» Écoutez! quel vacarme s'élève dans cette ville! ah oui, tous les charmes que possèdent là tant de beautés réunies, ma fiancée les tous en elle. — Oui! »

XVIII.

LE CHATIMENT DE HACHIM-KAN-LOURS.

Ce chant fut composé à l'occasion du supplice de Hâchim Ḳân, un chef puissant de la tribu des Loris, qui fut aveuglé par ordre de Feṭḥ Ạlì Châh. Cet infortuné était grand ami d'Emîn el-Daoulet, et possédait une grande influence à Ispahan, particulièrement parmi les Loutis de cette ville. Les ennemis d'Emîn ayant secrètement accusé celui-ci auprès du Châh, de conspirer contre son autorité souveraine avec l'intention d'usurper le trône et d'armer en secret les Loutis dans ce but, Emîn fut instruit de cette accusation, et, pris de frayeur, il imagina, pour se tirer lui-même de ce mauvais pas, de conseiller au Châh de se défaire de Hâchim Ḳân. Toute l'intrigue fut si discrètement conduite, que ce dernier n'en eut pas le moindre soupçon. Afin d'exécuter le plan concerté entre Emîn et la cour, le Châh vint en personne à Ispahan, où Hâchim Ḳân se porta à sa rencontre dans un pompeux pîchvâz (1), le Châh le combla de faveurs; comme un gage de haute estime, il lui donna un habillement d'honneur (ḳelat), et afin de mieux éloigner toute espèce de soupçon, il lui en offrit encore un autre dans la soirée. Mais, le jour suivant, ayant invité Hâchim Ḳân au selâm (audience), il ordonna qu'on lui arrachât les yeux. Le père de l'infortuné Hâchim Ḳân offrit de racheter les yeux de son fils moyennant 5,000 tomans; mais le Châh répondit qu'un homme aussi riche devait commencer par la mise à prix d'au moins 10,000 tomans, au lieu de 5,000. Alors Emîn proposa 40,000 tomans (environ 500,000 fr.) pour la rançon des yeux de Hâchim. Après

(1) Pîchvâz, en persan, et istiḳbâl, en arabe, est le nom que les orientaux donnent à la cérémonie usitée lorsqu'il s'agit d'aller à la rencontre d'un personnage haut placé venant dans une ville pour s'y faire introduire avec tous les honneurs dus à son rang.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

quelque hésitation, le Châh consentit au marché pour cette dernière somme. — Mais cela ne sauva pas la victime. Car, quelques jours après, Hachim Ḳân fut d'abord aveuglé, puis ensuite mis à mort par l'ordre de son inexorable maître. — Emîn n'en fut pas moins obligé de payer la somme promise, mais le rusé courtisan, aussitôt après, trouva moyen de se rembourser sur les biens laissés par Hâchim Ḳân. Les voyageurs européens qui ont fréquenté la cour de Feth Ali Châh, ayant souvent entretenu le public d'Emîn el-Daoulet (le père), il me paraît superflu de parler ici plus au long d'un fait indigne de cet homme, remarquable sous beaucoup d'autres rapports.

« O Hachim Ḳân qu'est devenu votre hamac d'or sur la rivière Zinderoud? Qu'avez-vous fait de votre arsenal pourvu d'armes de toute espèce? Comment pouviez-vous désirer la guerre avec les Ḳadjars, ô tête sans cervelle? — Je vous le disais, n'allez pas à Bidâbad (1). — Vous avez jeté vos yeux aux vents. Pourquoi alliez-vous vous mêler de faire la guerre aux Ḳadjars, insensé? Où est votre chandelier d'or? où est votre lampe ornée de pierres précieuses? où sont vos fidèles amis? Pourquoi vous mêler de faire la guerre aux Ḳadjars? où est votre fameuse chemise brodée de pierres précieuses? — où sont vos somptueux habits? — Le feu a consumé votre lumban (2) d'argent pur? que sont devenues vos mouchettes incrustées de diamants? vos nombreux chevaux de réserve qui, richement caparaçonnés, vous précédaient toujours en voyage? tout est perdu, perdu pour jamais! mais aussi pourquoi vouloir lutter avec le Châh, fou que vous étiez? »

XIX.

LA FILLE DE L'AUBERGISTE.

« O fille de l'aubergiste! ô ma reine, ma sultane! laissez-moi examiner vos sourcils, et je vous dirai qui vous êtes.

» — Comment trouvez-vous mes sourcils? Vous, vous mourrez du

(1) Nom de cette partie d'Ispahan où était situé le palais du Ḳân. — Littéralement : une *plantation de saules*.

(2) Nom d'un autre quartier d'Ispahan où demeurait Hachim Ḳân, et habité par environ 40,000 hommes de sa tribu de Lours.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

trouble qu'ils vous ont causé, n'est-ce pas? — O marchand! n'avez-vous pas vu un arc dans le bazar : mes sourcils lui ressemblent.

» — O fille de l'aubergiste, mon âme! montrez-moi vos yeux et je vous dirai ce qu'ils sont.

» — Comment trouvez-vous mes yeux? n'avez-vous pas vu une perle dans la boutique d'un joaillier : l'émail de chacune de mes dents est pareil à la perle.

» — O fille de l'aubergiste, mon âme! faites-moi voir votre nez et je vous dirai à quoi il ressemble.

» — Bien! regardez-le, qu'en dites-vous de mon nez? vous succombez au trouble que son élégant profil vous cause, n'est-ce pas, mon garçon? — n'avez-vous pas aperçu un rouleau de cannelle dans le bazar : mon nez est pareil.

» — O fille de l'aubergiste! laissez-moi contempler vos lèvres roses, et je vous dirai à quoi on les peut comparer.

» — Volontiers; que vous semble de mes lèvres, ô marchand! n'avez-vous pas aperçu un petit ruban de soie dans le bazar? Eh bien! mes lèvres sont fines et lisses comme lui. »

XX.

LA MORT DE ZOULFEḲḲAR ḲAN.

» Votre fusil, de la fabrique de Loristân, brille comme un nuage de printemps doré par les rayons du soleil. O Serdar, votre place est vide maintenant. Vous, qui étiez mon maître! votre fusil de la fabrique de Kaboûl, brillait dans vos mains comme un bouquet de roses. — Votre balle n'a jamais manqué une fleur placée dans mes cheveux au milieu de mon front (1). Qu'est devenu le Serdar maintenant? Qu'il paraissait beau quand il était monté sur son cheval gris bien sellé. Le Serdar le voulut, et Télabâd s'éleva (2). — Les jours de

(1) Ce chant fait ici allusion à l'habitude qu'avait ZoulfeḲḲar Ḳân de placer une rose dans le toupet de ses serviteurs et de l'abattre ensuite avec une balle.

(2) Télâbâd, forteresse située près de Semnan, bâtie par ZoulfeḲḲar Ḳân. Ce prince fut un des hommes les plus distingués de la cour de Téhéran.—Né à Semnan, il se fit remarquer dans plusieurs batailles contre les Ouzbeks et les Turkomans. — Le roi Feṯḥ Ạlî Châh l'honora longtemps du titre de généralissime et de celui d'ami, et le combla de toutes sortes de faveurs. Mais, à la fin, il devint jaloux de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Serdar s'assombrirent comme une nuit d'orage. Qui l'eût pu croire? Le châh lui avait permis d'aller à son pays. — A minuit, il chargeait ses chameaux, tout prêts pour le voyage; — il tourna leurs pas vers Sebzevâr. Il leur donna pour charge les têtes des Ouzbeks. O vaillant homme du pays plat et ouvert, où est ta tente, revêtue de perles (1)? — ô Serdar, votre place est déserte maintenant; — voyez ce qu'est devenu le Serdar; — et vous étiez mon maître, vous!»

Specimens of the popular Poetry of Persia, orally collected by Chodzko, traduction de Breulier, revue par Chodzko.

---

son influence dans la contrée. Il éloigna d'abord Zoulfekkâr Ḳân sous prétexte d'un pèlerinage à la Mekke, puis, au retour, il le fit mettre à mort.

(1) On suppose que cette fameuse tente a été rapportée de l'Inde par Nadir Châh. Après la mort d'Agha Moḥammed Ḳân, elle resta à son successeur Feṭḥ Ali-Châh, qui la fit dégarnir de ses perles et pierreries; puis, comme marque de haute distinction, il en fit présent à Zoulfekkar Ḳân.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

NOUNA

HISTOIRE DE LA FAVORITE DU KALIFE MAMOUN

CONTE TRADUIT DE L'ARABE.

Voici une histoire qu'un marchand m'a rapportée. Cette histoire n'était pas la sienne; il la tenait d'un marchand de ses amis, qui la lui avait racontée en ces termes :

Un jour que j'étais assis dans ma boutique, — j'avais vingt ans alors et la bonne mine de mes vingt ans, — une femme vint vers moi..... A quoi la comparerai-je? à la lune éclatante et dorée, lorsqu'elle monte dans les cieux. Une jeune fille la suivait. Je me levai. Elle s'assit à son tour, et voulut voir des étoffes. Était-ce des étoffes? Était-ce des voiles? Je ne sais ce qu'elle demanda, ni ce que je lui montrai; ce que je sais, c'est que mes yeux ne se détachèrent pas de son visage.

Elle jeta quelques pièces d'or dans la balance, et s'arrêta un moment sur la porte avant de sortir, parce qu'il y avait des gens qui se querellaient dehors. Attirant alors sa suivante par le bord de son vêtement, je lui demandai à voix basse : — Comment se nomme ta maîtresse? — Je ne connais pas son nom, reprit la jeune fille. — La demeure, au moins? demandai-je un peu déconcerté. La jolie suivante leva les yeux aussi haut qu'elle put, et répondit avec un sourire malicieux : — Dans le ciel. » Ce sourire m'enhardit; je répartis sur le même ton: — Les anges habitent avec les anges, mais comment celui-ci est-il

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

descendu sur la terre? Et où pose l'échelle de Jacob, lorsque l'ange voudra remonter près de Dieu? — L'échelle est entre les deux fleuves, répondit-elle, entre l'Euphrate et le Tigre, dans le château qu'habite Mâmoûn, le ḳalife (vicaire) du Prophète. — Hélas! m'écriai-je, il ne me reste plus qu'à mourir! — Pourquoi mourir? Prends patience. Qui sait si ma maîtresse ne reviendra pas t'acheter un nouveau voile? — Elle ne reviendra pas. Le commandeur des croyants ne lui permettra pas de sortir. Pourquoi faut-il qu'il le lui ait permis une fois! — Il le lui permettra encore, parce qu'il l'aime éperdument et qu'il ne saurait rien lui refuser.

En ce moment la jeune dame descendit, et sa suivante se mit à marcher derrière elle. Qu'aurais-je fait? Je ne pouvais plus demeurer en place. Rien ne m'attachait où elle n'était pas, et elle emportait mon âme après elle. Je quittai ma boutique, m'en allant sur ses traces, l'admirant de loin, lui envoyant tous les vœux de mon cœur, jusqu'au moment où elle disparut et où je devins semblable au dormeur qui s'éveille douloureusement, parce qu'il a cru tomber dans un abîme. Alors n'ayant plus ce rêve de mon bonheur qui marchait devant moi, je retournai sur mes pas, prêt à pleurer comme un enfant qui s'arrête et qui tend les mains, parce que sa mère s'est cachée.

Cependant la servante avait dit vrai. A quelques jours de là, j'étais encore dans ma boutique, la jeune dame entra, choisit un voile et voulut en savoir le prix; mais n'étais-je pas assez payé par sa présence? Avais-je quelque chose à moi qui ne fût à elle? J'essayai de mettre dans mon regard toute la reconnaissance dont j'étais pénétré, comme pour lui faire entendre que j'aurais échangé tout ce que je possédais contre la faveur de sa venue, et ma bouche garda le silence. Alors elle laissa tomber quelques pièces d'or dans ma balance, mais je les versai aussitôt entre les mains de sa suivante, et la jeune dame me dit avec une voix où chaque syllabe sonnait plus doucement que le cristal: — Qu'est ceci? Ne veux-tu pas recevoir le prix du voile? Mais je ne prendrai pas non plus ton voile sans l'avoir payé. Je la suppliai alors de l'accepter comme un présent. Elle me regarda, puis elle me répondit: — J'accepte; mais celui qui donne et ne demande rien, demande souvent plus qu'il n'ose dire, et je vais te soumettre à une épreuve. Au même instant elle tira de sa manche une bourse qui contenait mille dinars, et elle ajouta: — Prends ceci.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Achète et vends, fais du trafic; perte ou profit, tu me rendras compte de tes opérations lorsque je reviendrai te voir. — Elle partit.

D'abord je ne voulais pas toucher à cette somme. Je serrai religieusement la bourse et j'allais la visiter à chaque instant du jour; cependant la dame m'avait bien dit : achète et vends. Ne devais-je pas lui obéir avant tout? Je mis la bourse à part, afin de pouvoir l'adorer comme une relique précieuse. Quant à l'argent, je le plaçai dans mon commerce; mais je ne l'employai que pour acquérir des marchandises de choix. Je me défis avantageusement de ces marchandises; au surplus, je prenais un plaisir nouveau à ma profession. Ce n'était plus pour moi que je l'exerçais, mais pour la dame inconnue, et je comprenais que l'on pût aimer à voir s'amasser les drachmes dans le tiroir d'une table; aussi, après six mois, les mille dinars en avaient-ils rapporté un pareil nombre.

Lorsque la jeune dame revint, je lui dis avec joie : — Voici ce que tu m'as confié. Avec ces mille dinars, j'en ai gagné mille autres qui sont à toi comme les premiers.—Garde le tout, répondit-elle. Prends encore cette bourse qui contient aussi mille dinars. Dès que je serai sortie, tu t'en iras hors de la ville, plus loin que les jardins, plus loin que les vergers, plus loin que les enclos de vignes; tu choisiras un terrain, tu l'achèteras et tu donneras des ordres pour qu'on y construise un pavillon élégant. Le premier jour de chaque semaine, ma suivante passera devant la boutique. Lorsque le pavillon sera terminé, il suffira d'un signe, elle entrera et tu lui parleras. Elle resta encore quelques instants assise sur mon banc, sans doute pour me récompenser de ce que j'avais fait et de ce que j'allais faire. Je ne lui parlais pas, mais je la regardais, et elle souriait de mes regards ou de notre silence; enfin, elle se leva et je courus comme un fou vers la campagne afin de m'y occuper d'elle, en réalisant un de ses désirs.

Je trouvai le terrain, j'appelai l'architecte et les maçons; je devins maçon avec eux, je ne les quittai pas, je les pressai si fort que je fermai bientôt la porte derrière les ouvriers qui venaient de disposer les meubles, et j'attendis que la suivante passât. Je n'attendis pas longtemps.

Elle vint un jour, comprit mes yeux, bien qu'elle n'entrât pas sur-le-champ; mais elle entra vers le soir et me dit : — Demain ma maîtresse sortira, tu te trouveras sur son passage à la Porte-Zouïla. Ce sera l'heure où le soleil se lève, et tu amèneras un âne avec toi.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Que devais-je penser? Je ne pouvais pas croire que la jeune dame descendît de son ciel pour moi seul. Je n'étais qu'un pauvre marchand. Elle s'était servie de moi et de mon amour; mais elle ne tenait compte de mon amour qu'autant qu'il lui était utile. Cependant, je l'avouerai, une secrète espérance reparaissait çà et là au milieu de mes doutes, comme une lumière qui se cache et qui se montre tour à tour. J'excitai ma vanité à prendre confiance. Je me rappelais ce que m'avait dit la dame inconnue. J'expliquais en ma faveur ses regards et son silence. Quoi qu'il en soit, j'aimais trop pour croire aisément à mon bonheur, et le lendemain matin je m'en allai à la Porte-Zouïla avec un âne chargé de provisions, me répétant toujours, de crainte de passer pour dupe à mes propres yeux, que j'avais reçu le loyer de mon service, le plaisir de l'obéissance. Dans ce but aussi j'avais fait la dépense du festin le plus délicat, afin que la dame ne pût pas me soupçonner d'avoir songé à moi-même.

Je me sus gré de tous ces raisonnements lorsque j'arrivai à la Porte-Zouïla. Un jeune homme m'y avait précédé. Il était venu comme moi, j'attendis comme lui. Il ne me dit rien, je ne lui adressai pas la parole; mais je ne pouvais pas douter que le rendez-vous ne nous fût commun. Quelques instants après je vis s'avancer la dame accompagnée de sa suivante. Mon cœur me portait au-devant d'elle; cependant je demeurai sans faire un pas, et je regardai le jeune homme. Je ne m'étais pas trompé. Il se leva. La dame se dirigea vers lui sans m'adresser un regard. — Tu es venu, lui dit-elle, et je te remercie. A quoi le jeune homme répondit : — Je te remercie de m'avoir montré ton visage. Ce fut alors que la dame se tourna de mon côté : — J'ai besoin de cet homme, dit-elle en me désignant du doigt; il va marcher devant nous. Le jeune homme parut contrarié, cependant il reprit : — Ce que tu désires je le désire, et je ne veux rien si tu ne le veux. — Tu ne parles pas sincèrement, lui dit-elle; puis elle ajouta : Quoiqu'il en soit, tu ne laisseras pas de me suivre, et il répondit : — Je te suivrais quand tu me l'aurais défendu.

J'écoutais, j'avais le cœur triste. Cependant, je ne sais pourquoi, ce langage ne me paraissait pas celui de deux amants, surtout de deux amants heureux. Je marchai poussant l'âne devant moi; j'atteignis bientôt les derniers jardins, et je m'arrêtai à la porte du pavillon. La dame entra, le jeune homme la suivit, et elle se mit à regarder l'ameublement avec une curiosité qui témoignait sa satisfaction. Je fus

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

assez fou pour me trouver heureux de ce que je l'avais servie selon son gré. Quand elle eut visité chaque chambre, ouvert et fermé chaque porte, elle détacha son voile, ce qui éclaira la salle entière, comme si son beau visage eût relui dans les peintures d'or, puis elle s'assit sur le divan, et le divan parut un trône.

Quel empire exerçait-elle sur moi? A la voir si noble et si bien faite pour le commandement, il ne me venait pas à l'esprit que j'étais homme et marchand libre. Je me sentais subjugué. La suivante sortit, je sortis avec elle; non-seulement je devins son serviteur, mais le serviteur de celui que je haïssais. C'était l'heure du déjeuner : je déchargeai l'âne de ses provisions, et j'apportai le repas. Quand vint l'acha (soir), j'apportai le dîner; quand vint la nuit, j'apportai encore le dessert, les corbeilles de fruits, les sorbets, puis du musc dans des cassolettes. Pour tout dire, je me tins debout derrière eux, sans qu'elle me regardât, sans qu'elle m'invitât à m'asseoir, et le jeune homme était assis auprès d'elle. Comme il riait et qu'il lui prenait les mains en les portant à ses lèvres ; — Ne perdrons-nous pas la raison? lui dit-elle. Jusqu'à présent le vin ne nous a pas mis la folie au cerveau; et elle me présenta sa coupe vide, que je remplis dans mon obéissance. Sa bouche se posa sur la liqueur comme un insecte se pose à la surface d'un étang, presque sans y faire une ride, et elle présenta aussitôt le vase au jeune homme, qui l'épuisa d'un seul trait. Elle recommença, excitant toujours son hôte à se livrer au délire du vin, l'enivrant elle-même de son regard et de ses paroles, si bien que le jeune homme se leva enfin en chancelant et en balbutiant avec de grands éclats de rire. Alors la dame se leva à son tour, elle se suspendit au cou de son convive et l'entraîna dans un cabinet dont la porte ne se ferma pas. J'entendis encore quelques instants les éclats de rire, et puis je n'entendis plus rien..... Non, je n'entendis plus..... car ce qui vint à mon oreille, je ne crus pas l'entendre.

La dame reparut : ses prunelles étincelaient; je voyais frémir ses lèvres pâles, et le souffle de ses narines ressemblait à celui des narines de la lionne. Je l'admirais, et j'éprouvais je ne sais quel effroi. Je regardai ses mains : de la droite elle tenait un couteau, de l'autre..... Mais il se fit comme une tache sombre devant mes yeux : — Qu'est-ce que ceci? me dit-elle en levant la main gauche à la hauteur de mon visage. — Je ne sais, lui répondis-je; et je détournai la vue. — Re-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

garde donc, reprit-elle. Alors je vis une tête, la tête du jeune homme. — Prends, continua-t-elle, tu la reconnais; tu la jetteras tout à l'heure dans le Tigre. J'étais tremblant; mais je reçus ce présent singulier avec une joie digne de lui. La dame frappa des mains, sa suivante se montra. Toutes deux prirent le tapis sur lequel j'avais disposé la collation, elles en enveloppèrent le cadavre, qu'elles divisèrent en trois parties; nous chargeâmes le tout sur le dos de l'âne, et quelque temps après le fleuve devenait aussi le complice de l'assassinat. Je ramenai l'âne au pavillon où j'étais attendu.

Quand je revins, la dame était couchée nonchalamment sur des coussins. Sa suivante renouait un collier de sequins qui s'était rompu dans ses cheveux. J'eus peine à me persuader que je n'avais pas fait un mauvais rêve. Je la regardais : de la scène terrible à laquelle j'avais assisté tout à l'heure, je ne retrouvais plus de traces qu'un peu d'abattement sur le visage de la dame, et les teintes de la violette au-dessous de ses yeux. La suivante ajoutait du musc dans les cassolettes, et sa maîtresse me reçut avec un gracieux sourire.

Assieds-toi, me dit-elle, afin que je te raconte mon histoire. Je ne veux pas que tu conçoives aucune crainte au sujet de ce qui s'est passé. Qui je suis, tu le sais déjà, la favorite du ḳalife. Quel est mon nom, tu ne le sais pas encore; je me nomme Nouna. Le ḳalife a bien des femmes dans son harem; aucune ne lui est plus chère que moi. Il voit le monde à ses pieds; moi, je le vois lui-même à mes genoux. La terre s'émeut à chacune de ses volontés; il s'émeut à chacun de mes caprices. J'ai eu une fantaisie. Il m'a plu d'être libre six jours par mois, et les six nuits avec les six jours. Tu as pu t'assurer que j'étais libre ainsi que je l'ai désiré. Six jours par mois, et c'est ainsi que je suis venue dans ton magasin; je sors du harem pour aller chez celle qui m'a servi de mère. J'étais enfant, et j'étais belle; on m'a remise aux mains de cette femme, afin que je fusse digne un jour de paraître devant le ḳalife. Elle m'a élevée; elle m'a appris à danser au son des instruments, à chanter en m'accompagnant de la derboukka; elle m'a appris surtout à être plus que belle, et à séduire les cœurs par l'artifice de la beauté. Elle me cachait soigneusement à tous les yeux; cependant un jeune homme m'avait aperçue. C'était le jeune homme que tu as rencontré ce matin à la porte Zouïla. La maison de son père regardait celle que j'habitais avec ma seconde mère. Il me voyait, avant le jour, prendre l'air sur la terrasse; je le

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

voyais alors se tenir silencieux à sa fenêtre, et peut-être par mégarde laissai-je tomber mon voile devant lui; mais il m'aimait, et je ne l'aimais pas; seulement, je me plaisais à m'étudier dans son admiration comme dans un miroir.

Or, un jour ma mère était sortie. On l'avait mandée au palais, et elle ne revenait pas. Le soleil s'abaissait au-dessous de l'horizon, je montai sur la terrasse. Les étoiles s'allumèrent par milliers dans le ciel; car la lune ne s'était pas encore levée. Je regardai l'ombre qui descendait sur toute la ville. Le mouvement s'arrêtait avec le bruit. Je me fis apporter une natte, afin de prendre un peu de sommeil, grâce à l'air moins ardent du dehors, et mes yeux se fermèrent par degrés. Tout à coup j'entendis quelque chose bondir jusqu'à moi. Je m'éveillai, j'essayai de faire un mouvement... Impossible! Le jeune homme s'était élancé de sa terrasse sur la mienne; son genou pesait sur ma poitrine. J'avais son poignard devant les yeux. Si j'eusse poussé un seul cri, le poignard entrait dans ma chair... Que te dirai-je?... Ma mère trompa le ḳalife; mais elle le trompait sans le savoir, lorsqu'elle reçut le prix de sa vigilance; et moi, le jour où je fus amenée devant lui, j'affectai la hauteur afin de dissimuler ma confusion. Avec cette hauteur, je le soumis. Ma résistance accrut ses désirs jusqu'à la passion, et ce fut là que je lui appris à être l'esclave de mes caprices.

J'aurais donc pu pardonner un outrage dont je recueillais de tels fruits; mais le jeune homme ne cessa pas de m'épier, de m'assiéger, de me poursuivre. Je voulais oublier son crime, il n'épargna rien pour me le rappeler. Chaque soir que je sortais du harem, je le trouvais debout sur mon chemin. Je m'efforçais de passer, il m'adressait publiquement la parole. Je n'osais plus descendre du palais, je craignais ses prières et ses insultes. Un jour, j'avais été obligée de fuir, parce qu'il m'entraînait dans une rue étroite. Tu dois savoir quelle est notre vie. Nous régnons, nous gouvernons des maîtres terribles; mais tôt ou tard ces maîtres nous tuent, une imprudence peut nous perdre. L'insensé gagna une de mes femmes; je reçus un billet dans lequel il me jurait par le saint nom du Prophète, que si j'évitais toujours de retomber entre ses mains, il irriterait la jalousie du ḳalife jusqu'à ce que le ḳalife nous fît mourir tous les deux. Alors je crus que la colère de Dieu voulait punir la violence, et tu as vu comme il s'est servi de mes mains.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Maintenant, je suis libre, je redeviens maîtresse de moi-même, je ne sens plus la menace de cet homme sur ma tête; et pourtant je ne retrouverai pas le repos. D'ailleurs, je ne le chercherai pas. Tu me demandes pourquoi j'ai tué cet homme? Parce que je l'ai haï comme on hait le voleur qui vous dérobe un trésor, parce que je me suis méprisée au sortir de ses bras, et que j'ai méprisé le ḳalife après l'avoir trompé. Ainsi je n'ai pas même aimé le ḳalife. Il n'y a que toi que j'ai éprouvé bon et patient. Le jour où je t'ai vu pour la première fois, j'ai trouvé un attrait sur ton visage; depuis, tu as achevé de me gagner le cœur par ton obéissance. Te souviens-tu que j'ai accepté ton voile et que j'ai voulu ton dévouement? Je te dois le prix de ce que j'ai reçu; reçois donc à ton tour et prends enfin le bonheur, si ton bonheur est en moi.

Dès lors, continua le marchand, je commençai une vie nouvelle. J'allais encore au bazar, je me tenais dans mon magasin comme j'avais coutume; mais je ne songeais plus guère à remplir les devoirs de ma profession; je n'avais qu'une idée, qu'une espérance, voir Nouna, attendre une à une les six journées qu'elle me donnait chaque mois, et où elle venait habiter le pavillon. Du reste, l'argent ne nous manquait pas. J'étais pauvre, et je restai pauvre; mais Nouna, comme une fée enchanteresse, ne descendait pas sur la terre sans apporter la richesse et la beauté; la beauté était pour moi, la richesse pour elle.

Ce fut ainsi toute une année; puis un mois se passa sans la voir : je me rendais au pavillon avant le soleil levé, je comptais les jours; elle ne vint pas. Je me désespérai d'abord; puis, je me l'avouai secrétement, j'éprouvai une sorte de calme que je préférai au bonheur même. Était-ce qu'après un an, cherchant à ranimer l'amour dans mon cœur, j'y trouvai moins de feu que de cendre? Était-ce que je n'avais pas eu un moment de plaisir sans effroi, et que ma félicité m'avait toujours fait peur entre le poignard de Nouna et le sabre du bourreau? Quoi qu'il en soit, je remerciai Dieu de n'avoir pas donné une fin terrible à cette singulière aventure. Je cessai de retourner au pavillon où je ne concevais plus que j'eusse pu regarder la porte du cabinet sans y voir Nouna debout, un couteau dans la main droite, une tête à la main gauche et du sang sur les deux bras. Je me promettais même de ne plus m'engager désormais dans une intrigue dangereuse, lorsque, vers le milieu du second mois, je reçus un message.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Un matin, au moment où le bazar était encore désert, un petit esclave noir se glissa auprès de moi sans que je l'eusse aperçu : — Écoute, me dit-il ; celle qui m'envoie et dont je ne prononcerai pas le nom, te fait savoir ceci : le commandeur des croyants l'a condamnée à mourir. Ce soir, près du couvent de l'Argile, vingt-sept femmes seront noyées dans le Tigre, parce qu'elles ne se sont pas conservées pures devant leur maître. Vois donc ce que tu peux faire. Elle n'a d'espoir qu'en toi ; elle te conjure d'imaginer un moyen pour la sauver. Vends ce que tu possèdes, s'il le faut : c'est le moment de te montrer homme de cœur. Je me sentis la chair frissonner sous les cheveux, et, redoutant un piége : je ne sais de qui tu me parles, répondis-je. Je ne connais pas cette femme ; elle se trompe, ou tu te trompes toi-même ; prends garde, maudit eunuque, de m'exposer à la colère du kalife. On ne m'a pas chargé de te répondre, ajouta-t-il tranquillement ; j'ai dit et j'ai rempli mon message. Il disparut.

Je regardai si quelqu'un nous observait ; mais cela s'était passé en un instant. Un peu rassuré de ce côté, je n'en demeurai pas moins perdu dans une terrible incertitude. Que devais-je faire ? Je sentais que ma tête tenait mal sur mes épaules ; un seul mouvement, un seul pas, et elle tombait peut être. Cependant Nouna allait mourir. Nouna m'appelait en mourant, et après avoir cessé de l'aimer, je sentais que je l'aimais encore parce qu'elle allait mourir. Je me levai. Aussi bien n'étais-je pas coupable de sa perte ? Cela pouvait être cependant. Ainsi, c'eût été pour moi qu'elle eût attiré la haine du sultan sur ses jours, et elle périrait en me cherchant des yeux, en m'accusant de sa mort, trahie par moi qu'elle avait couvert de son silence ! Je ne me sentais pas la force de soutenir cette idée. Puisque Nouna était condamnée, je l'étais aussi ; je ne devais plus mourir ou vivre qu'avec elle. C'était là le châtiment de ma faute ; et lorsque j'essayais de me dire que je ne l'aimais plus, je me répondais tout bas que ce n'eût pas été une punition de mourir pour elle au moment où je l'avais aimée.

Enfin, je pris ce que je possédais, une bourse de cinq cents dinars, je m'en allai chez un fripier où j'achetai de quoi m'habiller comme les gens qui rament sur le Tigre ; je passai aussi chez plusieurs marchands afin de me procurer du pain, des viandes froides, des fruits, tout un dîner, et je me dirigeai vers le couvent de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

l'Argile. En approchant du fleuve, j'aperçus le patron d'une barque qui se reposait sous un arbre auprès de son canot amarré. Je m'assis à côté de lui. Je plaçai mes provisions devant moi, et je lui offris de partager mon repas. Il consentit de grand cœur; je mangeai peu, il mangea beaucoup en revanche; si bien que nous devînmes bons amis, et je lui demandai s'il voulait me louer sa barque. Impossible, me répondit-il, ma barque et moi nous sommes ici à notre poste. Le commandeur des croyants m'a fait donner l'ordre de demeurer en cet endroit. Je ne bougerai pas avant que la besogne soit terminée. Alors il m'apprit, ou crut m'apprendre, que vingt-sept des favorites du kalife avaient été convaincues d'infidélité, que leur maître les avait condamnées à mourir noyées dans le Tigre, et il ajouta que lui, pêcheur, attendait la nuit pour exécuter la sentence.

J'avais aussi une histoire à lui raconter, c'était la mienne; je lui offris vingt dinars, il écouta, puis accepta et me dit : — Frère, ne t'inquiète de rien. Va seulement chercher une courge, une belle courge sèche et vidée avec soin. Quand on nous livrera ta maîtresse, tu ne prononceras pas un seul mot, tu feras le geste d'un homme qui s'essuie le front avec le bras, je comprendrai; nous essayerons de tromper la surveillance des eunuques; nous commencerons du moins, et que le Prophète achève!

Je partis donc. Je m'en allai de jardins en jardins chez les maraîchers qui sont en dehors de la ville; je trouvai une courge telle que je la voulais, mais je ne me hâtai pas pour revenir, car j'attendais la nuit, et, aussitôt que le soleil disparut, je me remis en route pour rejoindre le pêcheur.

Quand j'arrivai, j'entendis des cris qui me firent trembler les genoux. Je n'avais plus la force de courir ni de marcher. Les gardes et les eunuques du kalife avaient déjà amené les femmes sur le rivage. Mon compagnon vint rapidement à moi et m'entraîna vers sa barque. C'est de là que je vis un triste spectacle : vingt-sept femmes vêtues de blanc, n'ayant au-dessus d'elles que la nuit sourde, devant elles que le fleuve inexorable, et livrées sans défense à leurs bourreaux. Elles priaient, elles sanglotaient. Les unes se tenaient par une étreinte désespérée, les autres se roulaient dans le sable et se déchiraient la figure avec les mains. Il y en avait qui étaient devenues folles et qui riaient; d'autres qui gémissaient doucement, mais de manière à fendre le cœur, comme des enfants nouveau-nés. Je crus en aper-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

cevoir une seule qui demeurait immobile et qui regardait furtivement le fleuve. Je pensai que c'était Nouna. Au reste, j'étais anéanti. Je ne sais plus si je pensais. Ces horribles cris me brisaient le cœur; le vertige finissait par me gagner, ma bouche haletait. Mon compagnon me mit la main sur l'épaule, et je revins à moi.

Les bourreaux étaient à l'œuvre. On avait couché à terre une des victimes : on lui attacha les pieds avec une corde, on lui passa au cou un sac rempli de sable, et deux hommes la portèrent jusqu'au bateau. Alors celui qui conduisait les deux hommes parut mécontent de ma présence. Tu n'es pas seul? dit-il au maître de la barque. — Non, répondit celui-ci, j'ai pris un aide avec moi. — Pourquoi un aide? — Parce qu'il faut deux bras qui maintiennent le bateau contre le courant, et deux bras libres pour l'autre affaire. Alors mon compagnon reçut le triste fardeau, et le chef des eunuques cria : Jetez-les près de l'île. — Oui, répondit mon compagnon. Et comme le pauvre corps était déjà sans vie, il le déposa au fond de la barque pour venir prendre les avirons. Quand nous fûmes au milieu du fleuve, il me commanda de les tenir, et je vis la robe blanche qu'il balança un moment, puis qui disparut dans le fleuve. Ce fut un bruit sinistre. Les cris cessèrent tout à coup. Il se fit un silence de stupeur; mais un seul gémissement réveilla tous les autres, et les horribles clameurs recommencèrent. Cependant nous regagnâmes le bord, et l'on nous remit encore une des femmes. J'en comptai vingt-cinq. Quand ce fut la vingt-sixième, nous avions atteint le milieu de la nuit. Je frissonnais de fièvre, de fatigue et d'émotion. Du reste, tout se taisait; la mort et le fleuve s'étaient chargés d'étouffer les sanglots.

Les deux dernières victimes n'avaient plus la force de pousser un gémissement; peut-être ne l'osaient-elles pas, tant elles se sentaient perdues; mais une des deux devait être Nouna. Le cœur me battait avec violence : je laissais toujours mon compagnon se présenter à la tête du bateau, et je regardais par-dessus mon épaule. Je reconnus celle que j'avais tant aimée. Je saisis précipitamment le pécheur par la veste. Il se détourna, je passai mon bras sur mon front. Alors, il étendit Nouna au fond de la barque, et lui délia les pieds du même air qu'il aurait resserré les cordes; puis il détacha le sac de sable qu'elle avait suspendu au cou, et moi, lui mettant la main sur la bouche, de peur qu'il ne lui échappât un mot de surprise ou qu'elle n'essayât de parler : Nouna, c'est moi, lui dis-je, tiens cette gourde

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

dans ta main, nage doucement avec les pieds et cache-toi dans les rochers de l'île. Elle leva les yeux vers mon visage : je sentis qu'elle baisait ma main avec transport, et mes larmes ruisselaient de ce que je la voyais si belle et dans un tel moment. Mon compagnon la souleva : le corps frappa l'eau et disparut. Je la crus morte; j'éprouvai une douleur comme si je l'eusse tuée moi-même. Cependant quelque chose d'obscur glissait plus loin à la surface du fleuve. Le pêcheur manœuvra de manière que la barque cachât ce mouvement. Le point sombre échoua vers l'île, grandit, et de sombre devint blanchâtre. C'était sans doute le bord du vêtement de Nouna; nous revînmes à la rive chercher sa malheureuse compagne. Un voyage encore, et tout fut terminé. Le chef des eunuques paya le pêcheur. La troupe s'éloigna. Il ne resta plus que la nuit et nous, la nuit admirable, le ciel transparent, et la lune enfin levée qui se regardait dans le fleuve.

Nous attendîmes quelques instants, de peur que quelqu'un des soldats ne fût demeuré à épier nos démarches. Dès que nous les crûmes partis pour ne plus revenir, je poussai la barque au large, et je rejoignis bientôt Nouna que la fraîcheur de l'eau avait glacée. Elle était presque évanouie; mais ses mains s'étaient attachées à des racines, et il fallut les en séparer comme si elles fussent devenues racines elles-mêmes. Elle se ranima lentement, assise sur mes genoux; le pêcheur nous fit remonter le fleuve jusqu'à notre pavillon, et je reconnus la place, en y passant, où j'avais jeté le cadavre du jeune homme. Je payai à mon tour le pêcheur, c'est-à-dire que je lui donnai le reste de ma bourse, et je portai seul Nouna dans sa nouvelle demeure.

Mais je ne l'avais pas sauvée de la mort, je ne l'avais sauvée que du supplice... Lorsque je l'eus déposée sur son lit, elle me regarda, me serra la main et me dit : Je savais bien que tu m'aimais; puis la fièvre troubla les idées dans son cerveau. Ce ne furent plus que des paroles sans suite. Deux jours et deux nuits, je la gardai sans détourner les yeux de son visage. Elle passait incessamment de la stupeur au délire. Elle regardait sans voir, elle écoutait sans entendre, ou bien elle poussait de ces horribles cris qui avaient failli me rendre fou moi-même. Vers le milieu du second jour elle cessa de parler et de me reconnaître : à la fin de la seconde nuit elle cessa de vivre et de souffrir. J'allai chercher des femmes qui vinrent laver le corps, le

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

purifier et le revêtir d'habits précieux; la mort l'avait à peine défigurée. On l'ensevelit la face découverte. Je ne songeai pas même en ce moment que j'avais un secret à cacher; d'ailleurs, la vie me semblait si peu de chose que je me la serais laissé prendre sans regret.

Le lendemain, l'inspecteur des héritages se présenta pour dresser un inventaire. Les officiers visitèrent le pavillon. Je ne les suivis pas. Que pouvaient-ils trouver hormis les meubles, un peu d'or, et quelques caisses qui contenaient des vêtements? Mais ces agents de la justice ont des yeux que n'ont pas le reste des hommes. En poussant leurs perquisitions dans tous les coins, ils découvrirent une cassette dont Nouna ne m'avait jamais parlé. Aussitôt l'inspecteur de procéder à l'ouverture. La clef tenait à la cassette; on regarda, on vit des joyaux, des rubis, des colliers, des bagues, des bracelets et des pierreries. Les gens du magistrat se récrièrent. On s'empara du coffre, on s'empara de ma personne et je fus mis à la question. Pourquoi me serais-je tu? Nouna était dans un asile sûr, je n'avais plus à perdre que moi-même : je racontai toute mon aventure.

Le lendemain, je parus devant le kalife comme un homme qui a déjà fait le sacrifice de ses jours. Je recommençai mon récit. Le kalife l'écouta en silence, et je ne parlais plus qu'il restait immobile, le menton appuyé sur sa poitrine. Enfin il releva les yeux : Homme, me dit-il, quitte ce pays! Tu n'y saurais demeurer parce que tu es coupable envers moi; mais je te fais grâce à cause de ton amour et de ton courage. Tu n'es plus mon sujet; pars et sois libre; surtout garde un secret qui n'est pas seulement le tien, et que ta langue soit muette jusqu'à ce que ma mort la délie.

J'étais à genoux, poursuivit le marchand; je ne sais plus comment je me dressai sur mes pieds; mais je sortis et ne respirai que lorsque je me vis hors du royaume.

Voilà ce qui m'est arrivé; le saint nom de Dieu soit béni!

A. CHERBONNEAU.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

PHILOLOGIE COMPARÉE.

LES

VERBES IRRÉGULIERS DE LA LANGUE PERSANE.

ABRÉVIATIONS : r., *racine;* s., *sanscrit;* lat., *latin;* fr., *français;* a. all., *ancien allemand;* ang., *anglais;* irl., *irlandais;* lith., *lithuanien;* pol., *polonais;* ru., *russe.*

Aux yeux du philologue, un mot est une idée; aux yeux du poëte, c'est une image; aux yeux du vulgaire, c'est un vain son. La plupart des grammairiens, des lexicographes et des professeurs pensent comme le vulgaire. Ils ne se donnent pas la peine de chercher si, au fond des mots, il y a une idée; ils débitent leur chapelet de règles et d'exceptions sans s'inquiéter des causes de toutes ces règles, et leur tâche est remplie. Cependant la lexicographie et la grammaire sont la plus importante des sciences, la plus intéressante des études quand on remonte à l'origine des mots, quand on recherche les analogies qu'ils peuvent avoir entre eux, quand on les dépouille de toute enveloppe parasite pour arriver à leur sens intime contenu dans la

(1) Afin de tenir nos lecteurs au courant des progrès de la linguistique, science peu connue en France, nous publions cet article qui a été annoncé à propos de la *Grammaire persane* de M. Chodzko dans le dernier numéro de la *Revue*.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

racine. En appliquant cette méthode aux parties les plus rebelles du langage, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'elles présentent, elles aussi, leurs harmonies, leurs lois générales basées sur certains principes d'euphonie communs à toutes les langues du globe.

L'axiome fondamental de la linguistique, c'est que les mots, quelque longs qu'ils soient, se peuvent toujours décomposer en autant d'éléments distincts qu'ils ont de syllabes. La mission du philologue est de rendre compte de tous ces éléments, de les coordonner, de les expliquer. Quelquefois ils sont tellement amalgamés les uns avec les autres qu'il devient presque impossible de les dégager nettement; mais la plupart du temps cette difficulté n'existe pas, et une main exercée à ce genre de travail parvient toujours, par la comparaison et l'analyse, à découvrir la solution désirée.

Dans un petit article sur la grammaire persane de M. Chodzko nous avons avancé que l'iranien moderne est un dialecte du sanscrit, et qu'on peut, à l'aide de l'idiome sacré de l'Inde, expliquer tous les mots non arabes contenus dans ce dialecte, ainsi que son système de conjugaison et ses verbes irréguliers. C'est la seconde partie de ce programme que nous allons essayer de remplir aujourd'hui, nous réservant de traiter l'autre à son tour si nos lecteurs nous y encouragent.

La conjugaison persane n'a que deux temps primitifs, l'aoriste et le prétérit; les autres sont composés de ceux-là par l'addition des préfixes *my*, *be*, ou par la combinaison d'un auxiliaire avec un participe. L'aoriste et le prétérit prennent tous les deux les mêmes désinences personnelles *e-m*, *y*, *e-d*, *-i-m*, *-i-d*, *-e-nd*, lesquelles sont issues des terminaisons du présent sanscrit, *-âmi*, *-â-si*, *-â-ti*, *-â-mas*, *-â-tha*, *-â-nt-i*. Cet *â*, qui précède les pronoms personnels *mi*, *si*, *ti*, *mas*, *tha*, *nti*, paraît un débris de la racine *as*, être

Le participe passé ou passif se forme au moyen de la désidence *dè*, correspondant au *ta* sanscrit, au *tus* latin, au τός grec et au *da* irlandais. Le prétérit persan se forme du participe en *de* par l'adjonction des suffixes personnels *-em*, *-y*, etc. Ainsi, le participe passé de *ze-d-èn* étant *ze-d-è*, le prétérit est *ze-d-èm*.

La terminaison régulière de l'infinitif est *ten* (en sanscrit *tum*); mais le *t* s'adoucit en *d* toutes les fois qu'il est précédé d'une voyelle ou d'un *r*. Le *t* ne reste que lorsque la lettre qui précède est une consonne forte.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Le participe présent en *end-è* vient du participe sanscrit en *ant*; cfr. lat. *ans*, *ant-is*, fr. *ant*, all. *end*.

Le participe futur en *eny* vient du participe sanscrit en *na*.

Le verbe *bou-den* (sansc. *bav-itum* ou *bu-tum ?*) a deux aoristes, dont l'un vient du présent et l'autre du futur sanscrit. Nous allons les placer en regard de leurs modèles :

AORISTE PRÉSENT.

Sanscrit.	*Persan.*
bhav-â-mi.	bev-e-m.
bhav-â-si.	bev-y.
bhav-â-ti.	bev-ed.
bhav-â-mas.	bev-êm.
bhav-â-tha.	bev-îd.
bhav-a-nti.	bev-e-nd.

AORISTE FUTUR.

bav-ich-y-â-mi.	bâ-ch-e-m.
bav-ich-y-â-si.	bâ-ch-y.
bav-ich-y-a-ti.	bâ-ch-e-d.
bav-ich-y-â-mas.	bâ-ch-î-m.
bav-ich-y-â-tha.	bâ-ch-î-d.
bav-ich-y-a-nti.	bâ-ch-e-nd.

L'identité des temps est flagrante. Le présent immédiat *hestem* suit de tout aussi près son prototype sanscrit *tichthami* = ἵστημι.

Sanscrit.	*Persan.*	*Grec.*
ti-chth-â-mi.	he-st-e-m.	ἵ-στ-η-μι.
ti-chthâ-si.	he-st-y.	ἵ-στ-η-ς.
ti-chth-â-ti.	he-st.	ἵ-στ-η-σι.
ti-chth-â-mas.	he-st-î-m.	ἵ-στ-α-μεν.
ti-chth-â-tha.	he-st-î-d.	ἵ-στ-α-τε.
ti-chth-a-nti.	he-st-e-nd.	ἵ-στ-α-σι

Avant de passer à l'analyse et au classement des verbes irréguliers de la langue persane, nous dirons un mot de quelques-unes des particules avec lesquelles plusieurs de ces verbes entrent en composition, particules dont la plupart des grammairiens paraissent ignorer l'existence.

La particule sanscrite *â*, synonyme de la préposition latine *ad*, s'est conservée telle quelle dans le persan moderne. Nous la trouvons

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

dans les verbes *â-vûr-den*, apporter, *â-mikh-ten*, mêler, *â-ras-ten* arranger, orner, *â-sou-den* (s'asseoir), se reposer, *â-fer-i-den*, créer.

La particule *adhi* a fait en persan *az-*, ab-, ex-, que nous remarquons dans *az-mou-den*, es-sayer.

La particule persane *ef* vient de *apa* ab-, de-, et existe dans *ef-rakh-ten*, é-lever; *ef-roukh-ten*, al-lumer, *ef-zou-den*, a-jouter. Conf. l'anglais af- (ter).

Para, παρά est devenu *fir*, *fer* ou *fur*, selon la prononciation des voyelles, qui varie à l'infini. Nous trouvons ce préfixe dans les verbes *fir-if-ten*, dé-cevoir, tromper; *fir-i-sta-den*, en-voyer, *fur-oukh-ten*, vendre.

La préposition *pari*, autour (περὶ), subsiste dans les verbes *per-hikh-ten*, jeûner, et *per-dakh-ten*, polir, perfectionner.

Nous retrouvons *pra* dans *fir-mou-den*, ordonner, dans *fer-mâ-n*, ordre (*pra-mâ-na*) et dans *fer-zen-d*, fils (*pra-jan-it-a*), etc.

upari = *super*, est devenu *ber* en persan.

La préposition *pey* que l'on remarque dans *pey-mou-den*, mesurer, *pey-ras-ten*, orner; *pey-ves-ten*, lier, paraît représenter l'*api* sanscrit. Elle se trouve encore dans *pe-ziruf-ten*, recevoir, et dans *p-âlou-ten*.

La préposition *ana*, dans, a fourni au persan la particule *en* que l'on voit dans les verbes *en-guikh-ten*, exciter, *en-doû-den*, enduire, *en-gâch-ten*, inférer, *en-dakh-ten*, laver, *em-bach-ten*, emplir.

Anu, après, selon, est devenu *nu* dans *nu-huf-ten*, cacher, *nu-mou-den*, montrer, *nu-vich-ten*, écrire.

La préfixe *ni*, en bas, se retrouve dans *ni-guer-is-ten*, contempler; *ni-ches-ten*, s'asseoir; *ni-gach-ten*, écrire; *ne-ha-den*, poser, déposer; *ne-vakh-ten*, caresser.

La préposition latine *cum* (ξυν=σὺν) vient du sanscrit *sam*, qui s'écrivait peut-être anciennement *kcham* et *kchum*, ce qui expliquerait toutes ces formes ainsi que la forme persane qui est *gu* (en allemand *gâ*, *ge*. Conf. *ga-laup-an*, *ga-lopp-er*). Le suffixe *gu* s'observe dans une foule de mots persans, mais particulièrement dans les verbes irréguliers *gu-dakh-ten*, *gu-mach-ten*, *gu-zâch-ten*, *gu-sikh-ten*, *gu-ster-iden*, *gu-zech-ten*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

I.

Nous commencerons notre revue des verbes anomaux par la classe la plus nombreuse en exemples, c'est-à-dire par celle qui comprend les verbes dont la racine finit par un *r*. Le premier qui se présente dans cette catégorie est le verbe *bur-den*, dont l'aoriste est *ber-em*, identique au présent sanscrit *bhar-â-mi*, verbe de la troisième classe, dérivé de la racine *bhri*, porter. L'affaiblissement des *a* sanscrits en *e* n'a rien que de très-naturel dans une langue secondaire; la même altération s'observe du latin au français. Ex. : *Capra*, *chèvre*; *faba*, *fève*; *sapa*, *sève*, etc. A *bhar-a-mi* se rattachent l'irlandais *beir-i-m*, l'allemand, *bar-en*, l'anglais, *bear*, le latin, *fer-o-* (*m*), et le grec φέρ-ω-(μι) avec leurs innombrables dérivés. L'allemand *bahr-e*, est devenu en français *bier-e* (*fer-etrum*).

Les radicaux *ber* et *bur*, joints à une préposition, modifient leur consonne initiale, et deviennent *ver* et *vur*. C'est sous ces formes qu'ils se présentent dans le verbe *â-vur-den*, apporter; aor. : *a-ver-em*, impératif : *a-ver* ou *â-r* par contraction.

Le verbe *ana-bhar-â-mi*, signifiant ajouter, a produit *em-bar-em*, j'emplis; infinitif, *em-bach-ten*, par une loi particulière d'harmonisation exigeant que les consonnes soient de la même force que les voyelles. L'*a* de la racine s'étant maintenu à l'aoriste, on l'a maintenu également à l'infinitif; mais on a changé le *r* de la racine en *ch*, afin de conserver la terminaison *ten*, qui devient *den* après la liquide *r*.

La racine sanscrite *bhri* signifie encore nourrir. C'est avec ce sens qu'elle figure dans *bhrâ-tr*, *frâ-ter*, φρά-τηρ, *brud-er*, *bro-ther*, *bur-â-der* (m. à m., le nourrisseur, celui qui nourrit la famille). Combinée avec la préposition *ut*, qui se traduit souvent en latin par *de*, cette racine a donné le verbe *ou-bâr-em*, infinitif, *ou-bâch-ten* dévorer.

La racine *dhri*, tenir, porter, à laquelle se rattachent en latin, *dur-us*, en grec δρ-ῦς, δόρ-υ, etc., nous fournit *dâr-em*, infinitif : *dâch-ten*, avoir, d'où *pen-dâr-e-m* (pour *pend-dâr-em*), infinitif, *pen-dâch-ten* (pour *pend-dâch-ten*), présumer, c'est-à-dire tenir son esprit fixé sur un objet (*pend*, conseil).

Je crois reconnaître encore la même racine dans *gu-zâr-e-m*, *gu*-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

zach-ten, où le *d* primitif est remplacé par un *z*, par suite de cette loi que nous avons déjà signalée et d'après laquelle la consonne initiale d'une racine se permute en son analogue plus faible quand la racine est précédée d'une préposition. La signification de *gu-zar-em* est poser, placer, laisser (*gu* = *cum*; allemand *ga* ou *ge*).

La racine sanscrite *gur*, portare, tollere, sublevare, existe dans *ni-guer-e-m* (*ni-gôr-â-mi*), porter son attention, contempler. L'infinitif est *ni-guer-is-ten*, au lieu de *ni-guer-den* inusité.

De *gur* dérive l'adjectif sanscrit *gur-u*, pesant, vénérable, qu i s'écrit aussi *gurv-i*, d'où le latin, *grav-is*, grave.

J'écris, je dessine, se dit *ni-gâr-em*, répondant au même verbe sanscrit *ni-gôr-â-mi*, qui peut signifier encore je mets en bas, je couche sur le papier (I put down). *En-gâr-e-m*, *en-gâch-ten* signifie inférer (*ana-gôr-â-mi*, impello).

La racine sanscrite *krî*, répandre, épancher, prés. *kir-â-mi*, a fait en persan, *kâr-e-m*, infinitif, *kâch-ten*, semer.

Il est assez difficile d'expliquer *gu-zer-em*, *gu-zech-ten*, passer. La seule racine sanscrite qui présente quelque analogie de forme et d'idée avec *zer*, est *jrî* (prés. *jar-â-mi*) qui signifie être amoindri, dépérir, mais qui a pu signifier primitivement, s'en aller, partir, passer.

Khoûr-e-m, *khoûr-den*, manger, reproduit fidèlement la R. s. *khoûr*, couper, fendre.

C'est ici qu'il faut ranger le verbe *kusil* ou *gusil*, rompre, dont le *l* final tient certainement la place d'un *r*. Ce verbe vient de la racine *kchur*, dans laquelle on a glissé une voyelle euphonique, conformément au génie de la langue persane qui rejette les doubles consonnes au commencement des mots.

A l'infinitif, ces deux verbes suivent l'analogie des verbes en *r*, c'est-à-dire que leur *l* (= *r*) se change en une sifflante. De là *kusisten* et *gusich-ten*.

La r. s. *smri*, se souvenir, se rappeler, fait au présent *smar-â-mi*, d'où le persan *chmurem*, que l'on prononce *chumar-e-m*, en intercalant une voyelle euphonique entre les deux consonnes incompatibles *ch* et *m*. L'inf. est *chumur-den*. Ce verbe signifie compter, calculer; les corrélatifs du primitif sanscrit dans les langues indo-européennes sont pour l'allemand : *smerz*, ce qu'on ne peut oublier, douleur; pour le latin *me-mor-ia*, mémoire, *mos*, *moris*, mœurs;

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

pour le grec μάρ-τυς, μέρ-ιμνα, etc. En latin et en grec le *s* initial a été supprimé.

Le verbe *gu-mar-e-m*, *gu-mach-ten* paraît composé de la préposition *gu* (= *sam*) et de la racine *smri* dont le *s* a disparu à cause de la présence de la particule. Il signifie nommer à un emploi, instituer.

La r. s. *spri*, conserver, garder, protéger; prés. *spar-â-mi*; en persan *sipâr-em*, confier. De *spri*, paraît venir le latin *sper-o*, j'espère.

La r. *mri*, fait *mur-e-m*, je meurs; inf. *mur-den*; conf. *mor-i-or*.

De *grah-â-mi* les Persans ont fait *guir-e-m*, à l'inf. *guirif-ten*, par le changement du *h* sanscrit en *f*, changement que nous remarquons également dans l'a. all. *grif-an*, d'où *griffe*, et dans le grec γρῖφος, d'où *logogriphe*, etc.

Le *g* se change en *z* dans les composés. De là *pe-zir-e-m*, pour *pe-guir-e-m*, je reçois, j'agrée, et l'inf. *pe-zirif-ten*, pour *pe-guirif-ten*.

La r. *bharv*, blesser, tailler, percer, fait en s. *bharv-â-mi*; en persan *bur-e-m*; inf. *bur-i-den*, trancher. Nous la retrouvons dans l'allemand *bohr-en*, anciennement *bur-an*, d'où *bur-in*, *bur-in-er*, et dans le latin *for-o*, d'où *for-et*, *per-for-er*, etc.

La r. *stri*, étendre, a donné *gu-ster-em*, s. *stri-nô-mi*; lat., *con-ster-no-(-mi)*; grec, στορ-έννυ-μι; all., *streu-en*; ang., *strew*, pol., *stro-ic*.

Le verbe *per-e-m*, inf. *per-i-den*, s'envoler, paraît venir de la préposition *para*, au delà, au loin, et est identique au grec περ-αω, πορ-εύω, passer.

II.

Verbes dont le radical finit, à l'aoriste, par un *z* ou un *s*, qui se change en *kh* à l'infinitif. Ce sont :

1. *Bîz-e-m*, *bikh-ten*, tamiser, de la r. *vich*, séparer, trier.

2. *A-vîz-e-m*, *â-vikh-ten*, suspendre; composé du précédent à l'aide de la préposition *â*.

3. *En-guiz-è-m*, *en-guikh-ten*, stimuler, piquer.

4. *Per-hiz-e-m*, *per-hikh-ten*, jeûner, faire pénitence; dérivé peut-être du précédent par le changement de *g* en *h*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

5. *A-miz-e-m*, *â-mikh-ten*, mêler, de la r. *miç*, mêler; lat., *mis-ceo*; grec, μίς-γω; all., *mis-chen*; pol., *miesz-ac*; fr., *im-mis-cer*, etc.

6. *Rîz-è-m*, *rikh-ten*, épancher, verser, de la r. *vrich*, arroser, pleuvoir, d'ou le lat., *rig-o*, *ir-rig-atio*; le goth, *rig-no*, pluie (all., *reg-en*; angl., *rai-n*).

7. *Gui-riz-e-m*, *gui-rikh-ten*, fuir, r. inconnue.

8. *Bâz-è-m*, *bakh-ten*, perdre au jeu, de la r. *vaç*, désirer, souhaiter, regretter.

9. *Ne-vâz-e-m*, *ne-vakh-ten*, caresser, composé du précédent et du préfixe *ne* = *ni*, s.

10. *Ef-ràz-e-m*, *ef-ràkh-ten*, élever, porter haut, de la r. *rakch*, enlever, sauver.

11. *Taz-e-m*, *takh-ten*, galopper, courir sus, chasser, de la r. *trakch*, aller, rechasser; en grec, τρέχ-ω; en goth, *thrag-ja*.

11. *Saz-em*, *sakh-ten*, faire, de la r. *çak*, pouvoir, être capable.

11. *Douz-e-m*, *doukh-ten*, coudre, de *dakch*, blesser, frapper ou de *daç*, mordre.

12. *Gu-dâz-e-m*, *gu-dâkh-ten*, liquéfier.

13. *En-dâz-e-m*, *en-dâkh-ten*, lancer, tirer.

14. *Per-dâz-e-m*, *per-dâkh-ten*, polir, vider.

Ces quatre verbes paraissent venir tous de la r. *dakch*.

15. *Touz-e-m*, *toukh-ten*, désirer ardemment, de la r. *tuch*, se réjouir.

16. *Souz-e-m*, *soukh-ten*, brûler, de la r. *çuch*, sécher, dessécher.

17. *Ef-rouz-e-m*, *efroukh-ten*, allumer, de la r. *rutch*, reluire, briller.

18. *Supouz-e-m*, *supoukh-ten*, stimuler, piquer, de la r. *spaç*, tourmenter. (L'*u* est euphonique).

19. *A-mouz-e-m*, *â-moukh-ten*, apprendre; conf. s., *mukha*, bouche.

20. *Pez-e-m*, *pekh-ten*, cuire, de la r. *patch*, cuire; en grec, πεσσω, ou πέττω.

21. *Chinas-e-m*, *chinakh-ten*, de la r. *jnâ*, connaître, savoir (conf., lat., *co-gno-sco*; grec, γι-γνω-σκω; pol., *zna-c*). Le verbe persan paraît venir comme le latin et le grec de la forme désidérative redoublée *ji-jnâ-sè* = *chi-na-s*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

22. *Nu-vis-e-m*, *nu-vich-ten*, écrire, de la r. *viç*, entrer, d'où le composé *ni-viç*, coucher (sur le papier), s'occuper, étudier.

Res-e-m, *res-i-den*, arriver; *ter-s-em*, *ters-iden*, avoir peur, conservent leur *s* intact. Je ne sais à quelle r. rattacher le premier de ces verbes; le second vient du sanscrit *tras*, trembler.

Guez-e-m, *guez-i-den*, mordre, vient de *ghas*, ronger, manger, d'où l'all. *gas-t*; l'ang., *gues-t*; le russe, *gos-t*; le lat. *hos-pes*; le français, *hô-te*, signifiant celui qui mange et celui qui donne à manger.

III.

Verbes dont le radical finit, à l'aoriste, par une labiale *b*, *p* ou *v*, laquelle se change en *f* devant la terminaison de l'infinitif.

1. *Sumb-e-m*, *suf-ten*, perforer, percer, de la racine *sib*, blesser ou *siv*, coudre, d'où l'a. all. *siw*; l'ang. *sew*; le lith. *suw-u*; le lat. *su-o*, *su-tura*, *su-tor* (v. fr. le *su-eur*, le cordonnier). L'insertion d'un *m* dans la racine est tout à fait conforme au génie des langues indo-germaniques; c'est ainsi qu'en grec nous voyons κάμπ-τω et κάπ-τω, κύβη et κύμβη, λειπ-ω et λιμπ-άνω, etc. C'est un anusvara qui s'écrit par un *m* à cause de la labiale suivante. La même figure est extrêmement fréquente en allemand.

2. *Tâb-e-m*, *taf-ten*, luire, de la r. *tap*, chauffer, brûler, d'où le lat., *tep-eo*; le grec, τέφ-ρα; l'irl., *tebhot*; le russe, *tepl*; les noms propres *tep-litz* et *tif-lis*, et le français *tiède* (de *tepidus*).

3. *Roub-è-m*, *rouf-ten*, balayer, de la r. *rab* ou *labh*, prendre, ôter.

4. *Chitâb-è-m*, *chitâf-ten*, se dépêcher, d'une r. perdue *stap*, dont on trouve de nombreux dérivés dans les autres langues indo-germaniques, tels que l'all. *stapfe*, pas, trace; l'ang. *step*; le russe *stop*, d'où *stopi-te*, marcher.

5. *Kav-è-m*, *kaf-ten*, creuser. En lat., *cav-o*, je creuse; en sansc., *kup-a*, un puits.

6. *Koub-e-m*, *kouf-ten*, battre, piler. En grec, κόπ-τω.

7. *Nu-houf-e-m*, *nu-huf-ten*, cacher, dérivé du précédent par le changement de *k* en *h*.

8. *A-choûb-e-m*, *â-chuf-ten*, troubler, de la r. *kchubh*.

9. *Yab-e-m*, *yaf-ten*, trouver, de la r. *âp*, atteindre, parvenir à,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

obtenir, d'où en lat. *ap-to, ad-ip-isc-or, op-to.* Le primitif persan *yab* devient *ib* dans les composés, comme le primitif lat. *ap* devient *ip* (conf. *ad-ip-isc-or*). De là *fir-ib-e-m*, *fir-if-ten*, empêcher d'obtenir, tromper, et *z-ib-iden*, orner.

10. *Rev-e-m*, aller, *ref-ten*, de la r. *srip*, dont le *s* est tombé comme dans le lat. *rep-o*, *rep-tilis*.

11. *Kusp-e-m*, ou *khuft-e-m*; *khuf-ten*, ou *khusp-i-den*, dormir, de la r. *svap*, qui a fait en lat. *sop-io* (d'où *as-soup-ir*); en grec, ὕπνος; en angl., *sleep*; en russ., *spate*. Le changement de *sv* en *kh* est très-commun dans la langue persane. C'est ainsi que *svat* a fait *khoud*; *svid*, *khoï*; *svasri*, *khaer*.

12. *Gou-y-è-m* (pour *gouf-em*), *gof-ten*, dire, parler, de la r. *kup*, parler, s'irriter. Cette seconde signification explique le verbe *chu-guft-è-m*, *chu-guf-ten*, s'étonner.

Quatre verbes de cette classe changent leur *v* final en *ou* ou en *u* à l'infinitif; ce sont :

1. *Zinev-e-m*, *zinou-den*, hennir. Conf. angl., *snub*; allemand, *schnaub-en*.

2. *Chev-e-m*, *Choû-den*, devenir, de la r. *su* qui fait au présent *sav-*, à l'inf. *su-tum*, et au participe passé *su-ta* et *su-na*. Il signifie engendrer, produire. De là le grec, υἱός pour συ-ιός; l'all., *soh-n*; l'angl. *so-n*.

3. *Ghunouv-em*, *ghunou-den*, dormir. Je ne connais pas de r. sanscrite qui concorde avec ce primitif, mais il appartient évidemment à la même tige que le pol. *gniw-ac*, croupir.

4. *Derev-e-m*, *derev-i-den*, impér. *derôou*, moissonner. En grec δρέπ-ω, cueillir, moissonner; δρέπ-ανον, faulx.

IV.

Verbes dont le radical finit, à l'aoriste, par l'aspirée *h*.

1. *Reh-e-m*, *re-s-ten*, s'affranchir, de la r. *rakch*, sauver.

2. *Djeh-em*, *dje-s-ten*, sauter. Conf. angl. *jest*, badiner.

3. *Kàh-e-m*, *kâ-s-ten*, diminuer, dépérir. Conf. lat. *cad-o*.

4. *Khâh-e-m*, *khâ-s-ten*, vouloir, de la r. *kànkch*, désirer.

5. *Ne-h-e-m*, *ne-hâ-den*, mettre sur, de la r. *dhâ*, poser, jointe à la particule *ni*, en bas. Nous verrons plus loin la r. *dha* dans des verbes

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

persans où elle est accompagnée à l'aoriste d'un *y* euphonique. Dans le verbe *ne-h-e-m*, l'*â* et l'*y* ont disparu successivement ; on a dit d'abord *ne-hâ-y-e-m*, puis on a supprimé l'*y* et enfin l'*â*. Les corrélatifs européens de *dha* sont en grec, τι-θη-μι (=*da-dha-mi*) ; en all., *thu-n* ; en angl., *do*.

6. *Deh-e-m*, *da-den*, donner, de la r. *da* qui fait au présent de l'infinitif *da-tum*.

V.

Verbes dont le radical finit par un *y* à l'aoriste.

Les verbes qu'on appelle de la première classe en sanscrit se distinguent des autres par l'insertion d'un *â* entre la racine et les suffixes personnels *mi*, *ti*, *si*, etc. Les Persans ont rendu ces terminaisons *â-mi* *â-si* *â-ti*, etc., par *e-m*, *y*, *e-d*, etc., qu'ils ont appliquées indifféremment à tous les verbes tirés du sanscrit. Il en est résulté qu'il a fallu quelquefois introduire dans le verbe des éléments que le sanscrit n'employait pas, tels que l'*y* euphonique qu'on insère entre la racine et la désinence verbale quand la racine finit par une voyelle. C'est dans ce cas que se trouvent les verbes *pey-mou-den*, mesurer ; *az-mou-den*, éprouver ; *nu-mou-den*, montrer, dérivés de la racine *mâ* (prés. *mâ-mi*), lesquels font à l'aoriste : *pey-ma-y-e-m*, *az-ma-y-e-m*, *nu-ma-y-e-m*. L'*y* n'est là que pour servir de lien entre la racine *ma* et la terminaison *e-m*, et pour éviter l'hiatus que produirait la rencontre de ces deux voyelles. La r. *mâ* a produit en lat., *me-tior*, *me-ns-is*, *me-ns-ur-a*, *ma-n-us*, etc. ; en grec, μέ-τρ-ον, μὴ-ν ; en all., *me-ss-en*. Aux verbes dérivés de *mâ* il faut ajouter *fer-mâ-y-e-m*, *fer-mou-den*, commander (d'où *fer-mâ-n* ; en sanscrit, *pra-mâ-na*, ordre) et *â-mâ-den*, *â-mou-den* ou *â-me-den*, aller, dont l'aor. est *â-y-e-m*, contraction d'*â-mâ-y-em*. Conf. lat. *me-o*, d'ou *im-per-mé-able*.

La r. *dhâ*, mettre, placer (τι-θη-μι, θη-κη ; all., *thun* ; ang., *do* ; pers., *dâ-n*=θη κη), suit la même loi, dans les composés *zi-dâ-y-e-m*, inf. *zi-dou-den* (expulser), déterger, purger ; *en-dâ-y-e-m*, inf. *en-dou-den* (mettre dans), enduire ; *ef-zâ-y-e-m*, inf. *ef-zou-den* (mettre sur=*upa-dha*), ajouter. Dans ce dernier exemple le *dh* s'est changé en *z* suivant la règle assez générale que la lettre initiale de la racine

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

s'altère quand elle se combine avec une préposition. A cette même r. *dhâ* appartient le verbe *ne-h-e-m*, *ne-hâ-den*, poser, placer sur, en sanscrit *ni-dhâ-mi*.

De la r. *lî*, fondre, dissoudre (conf. gr. λίε-βω, lat. *li-qui-dus*, *li-bo*, *lu-o*), sont venus les verbes *â-la-y-e-m*, *â-lou-den*, souiller, polluer et *p-â-la-y-e-m*, *p-â-lou-den*, exprimer le jus d'un fruit.

Dans les verbes suivants la r. s. finit par une consonne que le Persan supprime.

La r. *sad*, signifie : pousser, frapper, périr, s'asseoir, placer, poser (conf. lat., *sideo*, *sed-es*, *sid-us*; grec, ἕζ-ω, ἕζ-ρα, καθ-έδ-ρα; all., *sitz-en*, *setz-en*, *sess-el*; pol., *sad-ic*, *siedz-ic*; irl., *suidh-im*, *saidhe*, etc.).

Nous trouvons *sad* avec la signification de pousser, dans *sâ-y-e-m*, *sou-den*, frotter. Il a la signification de s'asseoir dans *â-sâ-y-e-m*, *a-sou-den*, se reposer.

La même r. a encore le sens d'aller, marcher; *sadas* signifie une réunion, *conventus*, *cœtus*, ἕδος, συν-οδος. Est-ce à cette r. qu'appartient le verbe persan *châ-y-e-m*, *châ-i-s-ten*, convenir?

La r. *khad*, manger, a fait *khâ-y-e-m*, *kha-is-ten*, mâcher.

La r. *badh*, lier, fixer, obliger, a fait *bâ-y-e-m*, *ba-is-ten*, devoir, être obligé.

La r. *stu*, louer, a produit *sitâ-y-e-m*, *sitou-den*, pour *sta-y-e-m* et *stou-den*.

La r. *râj*, briller, a produit *â-ra-y-e-m*, *â-râ-is-ten*, et *pey-ra-y-e-m*, *pey-râ-is-ten*, qui ont tous les deux la signification de rendre brillant, orner, parer.

La r. *jiv*, vivre (conf. lat. *viv-o*, russ. *jiv-oy*) a fait *zi-y-e-m*, *zi-s-ten*.

Dans ces derniers verbes, la consonne finale de la racine sanscrite *d*, *dh*, *j*, ou *v* est remplacée par un *s* à l'infinitif persan.

Dans les deux suivants la consonne finale de la r. s. disparaît sans laisser de trace : *pâ-y-em*, *pâ-i-den*, guetter, de *paç*, voir, regarder, et *za-y-e-m*, *zâ-den*, donner la vie, accoucher, de *jâ-n*, engendrer (conf. lat. *gen-us*; grec, γέν-ος, all., *be-ginn-en*).

Dans les verbes suivants, la terminaison *â-y* représente l'*â* caractéristique des verbes sanscrits de la première classe; l'*y* n'est ajouté qu'à cause du suffixe *e-m*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

1. *Bekhch-a-y-em*, *bekhch-ou-den*, pardonner, de la r. *bikch* (? mendier. Conf. angl. *beg*.)

2. *Rub-a-y-e-m*, *rub-ou-den*, ravir, enlever, de la r. *lup*, dépouiller, d'où le latin *lup-us*, l'a. all. *rûb-an*, l'ang. *rob*, le fr. *dérob-er*.

3. *Bal-a-y-e-m*, *bal-ou-den*, grandir, de *bal-a*, force, d'où *val-or*, *bal-aena*, etc.

4. *kuch-â-y-e-m*, *kuch-ou-den*, ou *kuch-â-den*, ouvrir, de la r. *kutch*, courber, fléchir.

Dans les verbes suivants on voit un *y* à l'aoriste et un *s* à l'infinitif.

1. *â-râ-y-è-m*, *â-râ-sten*; *pey-ra-y-è-m*, *pey-râ-sten*, orner, de la r. *râj*, briller.

2. *zi-y-è-m*, *zi-sten*, vivre, de la r. *jiv*, vivre, d'où le lat. *viv-o*, le r. *jiv-ite*.

3. *guiri-y-è-m*, *guir-i-sten*, pleurer, dont la r. est *rud*, que nous retrouvons dans la langue gothique sous la forme de *gret-jan*, d'où le fr. *re-grett-er* (retro flere).

4. *rou-y-è-m*, *ru-sten*, croître, de la r. *ruh*, d'où le pol. *rod-ic*.

5. *chou-y-è-m*, *chu-sten*, laver, de la r. *çudh*, nettoyer, d'où le lat. *castus*, chaste, et le r. *tchiste*, net.

6. *djou-y-è-m*, *djusten*, chercher, de la r. *juch*. désirer.

VI.

Verbes dont le radical finit, à l'aoriste par *d*, *dj* ou *t*.

1. *Bend-e-m*, *bes-ten*, lier, garotter; en s. *bandh*; en all. *bind-en*, *band*, *bund* (d'où le fr. *band-e*, *band-eau*, etc.) Le partic. pass. *baddha* a fait en zend *basta*, d'où l'inf. persan *bes-ten* et le subst. lat. *best-ia* qui signifie proprement un animal lié ou à lier.

Le composé *pey-vend-e-m*, *pey-ves-ten*, signifie joindre.

2. *Guerd-e-m*, *guech-ten*, tourner, devenir; *ben-guerd-e-m*, *ber-guech-ten*, revenir, retourner. Conf. s. *vart* lat. *verto*.

3. *Sendj-e-m*, *sekh-ten* ou *sendj-i-den*, peser, de la r. *sah*, porter, élever, qui, accompagnée d'un anusvara se prononce *sanh*.

4. *â-dj-è-m*, *à-dji-sten*, planter, de la r. *sad*, qui fait au présent *sid-â-mi*, je pose. C'est la même r. que nous retrouverons dans le

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

verbe *ni-chî-n-e-m*, *ni-ches-ten*, s'asseoir. Le *s* s'est changé en *ch* par l'influence des formes redoublées où le *s* radical est représenté par un *ch*. Le sanscrit nous présente en outre le partic. pass. *ni-cha-n*, signifiant apposé, appuyé, et que les Persans ont conservé dans leur *ni-châ-n*, nom d'une décoration.

5. *U-ft-e-m*, et *fit*, *u-ft-a-den*, et *fit-a-den*, tomber, de la r. *pat*, d'où le lat. *pet-o*, le gr. πι-πτ-ω, pour πι-πέτ-ω, περι-πέτ-εια; le pol. *pad-ac*, etc.

La particule *u* pourrait se rapprocher de la préposition sanscrite *ut* (ex); mais comme elle n'apparaît que dans la forme contracte *u-ft-e-m*, *u-ft-a-den*, et qu'elle se supprime dans la forme pleine *fit-e-m*, *fit-a-den*, j'en conclus que c'est tout simplement une de ces voyelles euphoniques que les Persans emploient dans certains cas pour faciliter la prononciation. C'est ainsi que les Français ajoutent un *e* devant une foule de mots latins commençant par deux consonnes, tels que *spiritus*, *scala*, qui ont fait *e-sprit*, *e-scalier*, etc.

6. *I-st-e-m*, *i-sta-den*, être debout, de la r. *sta*, qui fait au prés. *ti-chtha-mi*, d'où *i-st-e-m*, par la suppression du *t* initial. De là le composé *fir-i-sta-den*, envoyer, et le subst. *fir-i-chteh*, ange.

VII.

Verbes dont le radical finit, à l'aoriste, par un *n*.

Il y en a de deux sortes: il y a ceux où le *n* est radical, et ceux où il n'est qu'un débris de la particule *na* ou *nô* servant à former bien souvent les verbes de la 7e classe.

Nous commencerons par ceux où le *n* est radical. Ils sont au nombre de six :

1. *Khan-e-m*, *khan-den*, appeler, lire, de la r. *svan*, résonner, d'où le lat. *son-o*, le lith. *zwan-u*, etc. Le changement de *sv* en *kh* nous est déjà connu; nous l'avons vu dans *khuf-ten* = *svap-tum*.

2. *Mân-e-m*, *man-den*, rester, de la r. *man*, d'où le lat. *man-eo*, le fr. *man-oir*, *man-ant*, le gr. μέν-ω.

3. *Ten-e-m*, *ten-iden*, filer, amincir, de la r. *tan*, en lat. *ten-uis*, en gr. ταν-υς; en all. *dûnn*, en ang. *thin*.

4. *A-guen-e-m*, *â-guen-den*, emplir, de *gani*, foule, masse.

5. *Dân-e-m*, *dan-is-ten*, savoir, de la r. *jna*, au prés. *jân-â-mi*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

6. *Zen-e-m*, *ze-den*, frapper, de la r. *han*, frapper; *z* pour *h* comme dans *zima* = *hima*. Conf. *hie-ms*, χει-μων.

Dans les verbes suivants, le *n* est un signe purement grammatical.

1. *Tchi-n-e-m*, *tchi-den*, cueillir, amasser, de la r. *tchi*, cueillir, amasser, p rés. *tchi-nô-mi* = *tchi-ne-m*. C'est un verbe de la cinquième classe sanscrite.

2. *Ku-n-e-m*, je fais (s. *kri-nô-mi*) *ker-den* faire (s. *kar-tum*). La voyelle sanscrite *ri* (ou *r* faible), s'est vocalisée à l'aoriste comme dans *çri-nô-mi* (pers. *su-n-e-m*). La disparition du *r* voyelle en persan, est un fait constant; c'est ainsi que le s. *tri* (trois) est devenu *si*. En revanche, le *r* de l'infinitif *kar-tum* étant en *r* consonne, le persan l'a conservé.

De la r. *kri* est venu le lat. *cre-o*, le gr. κραί-νω.

3. *Ni-chî-n-e-m*, *ni-ches-ten*, de la r. *sad*, qui fait au prés. *sid-a-mi*, peut-être autrefois *sid-nô-mi*, d'où le composé *ni-sîd-nô-mi* = *ni-chî-ne-m*.

4. Le verbe *chi-nî-den*, entendre, doit, malgré toutes ses anomalies, être placé ici. Il fait à l'aor. *chi-ne-v-e-m*, à l'imp. *chi-nô-ou* et à l'inf. *chi-nou-den* ou *chi-nuf-den* ou *chi-nî-den*. Il vient de la r. *çru*, prés. *çri-nô-mi* = *chi-nev-e-m*. Conf. lat. *clu-o*, *in-cly-tus*, grec κλύ-ω, κλυτος; sansc. *çrav-a*, dont on a fait en ru. *slav-a*, d'où le nom des nations *slaves*, qui nous a donné le subst. *esclave*.

5. *A-feri-ne-m*, *â-fer-i-den*, créer, de la r. *bhri*, prés. *bi-bhar-mi*. Mais on peut supposer un prés. *bhri-nô-mi*, dont le dérivé persan nous atteste l'existence à une époque reculée de l'histoire de la langue.

6. *Bi-ne-m*, *di-den*, voir, de la r. *vid*, prés. *ved-ni*. Le *v* s'est changé en *b*, le *d* a disparu, et *vid-ni-(-mi)* s'est transformé en *bi-ne-m*. Ainsi *di-den* a perdu sa syllabe initiale; on dit *di-den* pour *bi-di-den*.

7. *Chik-en-e-m*, *chik-es-ten*, briser (r. inconnue), paraît répondre à un verbe comme *chik-nô-mi*. L'*e* qu'on ajoute entre le *k* et le *n* est une lettre euphonique destinée à adoucir le choc des deux consonnes.

8. *Guz-in-e-m*, *guz-i-den*, choisir. De la r. s. *juch*. aimer, désirer. a. all., *kîs-an*; ang. *choos-e*, fr. *chois-ir*. irl. *gus*, désir.

9. Je comprends dans ce groupe le verbe *hil-e-m*, *hich-ten*, lâcher,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

laisser, aller; il vient, de la r. *hi*, envoyer, qui fait au prés. *hi-nô-mi*, d'où *hi-l*, par le changement de *n* en *l.*; conf. ι-η-μι..

Cet aperçu, tout incomplet qu'il est, suffit pour donner une idée de l'étroite affinité qui existe entre le persan moderne et les langues indo-européennes, et pour convaincre les plus incrédules de la possibilité de faire pénétrer un peu d'ordre et de lumière dans les parties les plus confuses et les plus obscures de la conjugaison et de la dérivation. Bien plus, nous croyons avoir démontré que les verbes irréguliers eux-mêmes, malgré l'état de détérioration où ils se trouvent, offrent encore de nombreux traits de ressemblance avec leurs corrélatifs des langues européennes nées du sanscrit. Quand la méthode dont nous nous sommes servis, basée sur l'analyse et la comparaison, n'aurait d'autre avantage que de développer la faculté retentive de notre esprit et de buriner indélébilement les mots dans notre mémoire, ce serait assez pour qu'elle méritât d'être étudiée et adoptée par les professeurs de langues, et surtout par ceux des langues orientales. Mais malheureusement MM. les professeurs de langues orientales, plus fidèles au doux *far niente* qu'au *labor improbus*, restent étrangers à tous les progrès de la science étymologique qui est une science née en Allemagne, et dont les savants allemands ont jusqu'ici gardé le monopole presque exclusif.

Louis DELATRE.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

MISCELLANÉES.

NOUVELLES DES SCIENCES, DES ARTS ET DES LETTRES.

CHRONIQUE.

DE LA POSSIBILITÉ ET DE L'UTILITÉ

D'INTRODUIRE EN FRANCE LES MARBRES DE LA GRÈCE

ET D'AUGMENTER AVEC CE PAYS NOS RELATIONS COMMERCIALES.

La Grèce a été regardée de tout temps comme la terre classique des beaux-arts. Ce que le temps nous a conservé de ses anciens monuments atteste que nulle part, à aucune époque, l'architecture et la statuaire ne furent poussées aussi loin : ses chefs-d'œuvre ont servi de modèle à tous les peuples; aucune nation ne les a surpassés, ni même atteints.

La supériorité artistique de la Grèce ne doit pas être attribuée uniquement à une disposition particulière et innée et ses habitants; elle est due aussi en partie aux richesses minérales qu'elle renferme. Il y a entre un peuple et les produits de son sol une relation intime et nécessaire. L'Angleterre doit à son terrain houiller d'être la première nation industrielle du monde. Enlevez à la Grèce ses marbres admirables de Paros, remplacez-les par la brique anglaise, l'argile plastique ou le granit de la Bretagne; et tant de chefs-d'œuvre dont les débris excitent encore notre admiration n'ont plus de raison d'être.

Aujourd'hui, grâce au développement de la civilisation, l'échange

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

des produits permet à l'esprit humain de s'approprier la matière première sur laquelle il doit appliquer son travail. C'est ainsi que la France, en empruntant ses marbres à l'Italie, a pu rivaliser avec elle sous le rapport de la sculpture et de l'architecture. Cependant la matière première manque souvent à la mise en œuvre. Au prix de combien de sacrifices l'artiste peut-il se procurer le bloc de marbre qui, sous son habile main, se transformera en chef-d'œuvre de statuaire ou servira à l'ornementation et à l'embellissement de nos palais! Le prix en est tellement élevé que le gouvernement est le plus souvent obligé de fournir aux artistes la matière des groupes et des statues qu'il leur commande.

Ce fâcheux état de choses tendrait à disparaître peu à peu, si l'abaissement des tarifs de douanes permettait aux marbres de la Grèce d'entrer en France, concurremment avec les marbres de Carrare et du reste de l'Italie.

Il y a quelques années, des négociants d'Athènes expédièrent à Marseille deux navires chargés de marbre de Paros. Ce marbre, pris dans les qualités inférieures, était cependant d'une beauté telle que la douane ne voulait pas l'admettre comme le Carrare de seconde qualité, et en conséquence, prétendit lui appliquer le droit énorme de 326 fr. 26 c. par mètre cube que paye la première qualité. Les navires furent obligés de revenir avec leurs chargements.

Les frais d'extraction, de bardage hors des carrières, de transport au bord de la mer, chargement, nolis, assurance, courtage, commission, déchargement, etc., portent le prix de revient du marbre de Paros, rendu à Marseille, à 360 fr. par mètre cube. Si l'on ajoute à cette somme 40 fr. pour les bénéfices de l'expéditeur et les frais imprévus, on verra qu'on peut livrer, dans les ports français de la Méditerranée, le marbre de Paros à 400 fr. le mètre cube, non compris les droits.

Cherchons à présent quel est le *maximum* des droits que ce marbre pourrait supporter pour entrer en concurrence avec le marbre d'Italie, sans diminuer en rien les profits, insignifiants d'ailleurs, du Trésor.

D'après les documents officiels, l'importation des marbres étrangers en France, dont le courant de l'année dernière s'est élevée à 1038 mètres cubes, pesant ensemble 2,777 kilogrammes, pour lesquels la douane a perçu une somme d'environ 170,599 fr.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Tous ces marbres proviennent de l'Italie. Ils sont classés, d'après le tarif des douanes, en trois catégories, dont les quantités, ainsi que les droits d'entrée, donnent les chiffres suivants :

Qualités.	Quantités en mètres cubes.	Droits par mètre cube.	Sommes perçues par la douane.
1re. — Marbre de statuaire. . .	57.58	326 fr. 70 c.	18,811 fr.
2e. — Marbre blanc.	912.41	163 35	148,942
3e. — Nuances diverses. . . .	58.39	80 19	2,845

Constatons d'abord le revenu tout à fait insignifiant, moins de 19,000, fr. que le marbre statuaire donne à l'État. Maintenant si, au lieu de considérer les qualités secondaires du marbre de Paros comme marbres statuaires, en leur appliquant le droit excessif de 326 fr. 70 c., ce qui tend à les exclure des ports français, on se contentait d'appliquer au marbre grec le tarif de 163 fr. 35, décime compris, des marbres de seconde qualité, le prix de revient à Marseille serait encore un peu supérieur au prix des marbres d'Italie. Néanmoins, le marbre grec supporterait facilement la concurrence à cause de sa beauté supérieure.

La Grèce trouverait ainsi un débouché sur le marché français sans que le gouvernement perdît la moindre partie de son revenu. Aujourd'hui, éloignée d'une manière absolue par l'exagération des droits, elle envoie ses marbres en Russie et à Constantinople.

La suppression de tout droit lui eût ouvert de même, dès longtemps, le marché anglais si la longueur de la navigation, le passage du détroit de Gibraltar, la nécessité d'augmenter la force des navires portant des matières lourdes dans l'Océan, n'étaient des causes d'augmentation du nolis qui entravent ce genre de commerce.

Les *trois cents* navires marchands de la Grèce (1) qui font le commerce avec l'Angleterre, depuis qu'ils entrent en franchise dans ses ports, lui portent plus volontiers des céréales et des fruits, et

(1) Pour donner une idée de l'importance de la marine grecque, nous mettons sous les yeux du lecteur le relevé de son matériel et de son personnel au 1er janvier 1852, d'après l'état officiel publié par le ministère de la marine grecque :

1re classe : Navires de 30 tonneaux et au-dessous, 2,890.

2e classe : Navires au-dessous de 30 tonneaux, 1,437.

En totalité, 4,327 navires dont le tonnage est de 257,093 tonneaux. Ils sont montés par 27,566 marins.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

lui empruntent des objets manufacturés, tant pour la Grèce que pour le Levant, avec lequel la marine grecque fait un commerce très-étendu.

Habituer les navires marchands des Hellènes à aborder nos ports, à y porter leurs chargements, à prendre nos objets manufacturés, qui sont l'objet d'une faveur marquée en Grèce et en Orient, et seront avec le temps plus recherchés; diriger, en un mot, une partie de ce commerce vers les ports de la Méditerranée et celui de Bordeaux par les canaux du Midi, est une mesure d'une grande importance pour notre pays.

Le sacrifice même de la totalité des droits sur les marbres ne ferait perdre à l'État que 170,000 fr. Il est impossible de fixer la somme très-considérable qui rentrerait dans ses caisses d'une manière indirecte par l'accroissement de nos relations commerciales. Les trois cents navires grecs que l'absence de droits appelle en Angleterre prendraient plus facilement et plus volontiers le chemin de nos ports sur la Méditerranée.

Sur l'Océan, Bordeaux est l'un des ports qui leur offre un débouché des plus avantageux. Il s'y fait aujourd'hui une importation de 7,508,521 pièces de bois de merrain venant de la Bosnie, de la Russie et même de l'Amérique.

La Grèce peut fournir la majeure partie de ces bois avec un grand avantage pour elle et pour la France, et les transporter à Cette, d'où ils se rendraient à Bordeaux par le canal du Languedoc et le canal latéral à la Garonne.

En résumé, nous avons fait voir que les droits excessifs perçus à l'entrée des marbres ont tellement réduit l'importation que l'Italie paye à la douane seulement 170,000 fr., et que la Grèce est exclue du marché français d'une manière absolue.

Nous avons montré qu'en appliquant aux marbres de cette contrée le droit de la deuxième qualité, ils pourraient encore arriver sur ce marché en concurrence avec les marbres d'Italie, sans aucune perte pour le trésor.

Que la suppression totale ou une grande diminution dans ces droits vraiment prohibitifs, en multipliant nos relations avec le commerce des Hellènes, appellerait en France les trois cents navires qui prennent aujourd'hui la route de l'Angleterre et augmenterait les revenus du trésor dans une notable proportion.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Enfin que ces habitudes du commerce une fois prises, on pourrait espérer de voir traverser tout le Midi de la France par les produits de la Grèce se rendant aux ports de l'Océan, et principalement à Bordeaux, en fécondant sur leur passage toute la contrée et les grandes artères de circulation.

Espérons que des résultats si importants finiront par appeler l'attention des deux gouvernements et leur inspireront les mesures propres à les réaliser.

CARVALLO,
Ingénieur des ponts et chaussées.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

TRAVAUX RELATIFS A L'ORIENT.

ACADÉMIE IMPÉRIALE DE SAINT-PÉTERSBOURG. — M. Khanikov annonce par une lettre, datée de Tiflis, qu'il a été assez heureux pour retrouver presque toute la troisième partie de l'Histoire de Rachîd el-Dîn, perdue jusqu'à ce jour. Elle contient la généalogie des nations mongoles, l'histoire des Juifs, celle des Francs et de la Chine, enfin l'Histoire de l'Inde, avec une longue biographie du célèbre Chakiamouni, fondateur du bouddhisme. — M. Khanikov a déjà traduit en français une partie de cet ouvrage.

Le savant orientaliste est aussi parvenu à déchiffrer, sur une copie qui lui a été fournie par M. Kæstner, la longue inscription persane d'Abou-Saîd, à Ani, la seule qu'il n'avait pu lire de toutes les inscriptions musulmanes de cette ville. Maintenant, grâce à la persévérance et au zèle de M. Khanikov, on possédera tous les monuments d'Ani, si curieux pour l'histoire de cette ville sous le gouvernement des Béni-Cheddad et des Mongols.

Extrait du compte rendu des travaux de l'Académie.

« Nous avons fait mention dans notre dernier compte rendu, dit le secrétaire perpétuel, d'un ouvrage de M. Khwolsohn, jeune orientaliste russe, qui s'est posé le problème d'éclaircir, par le moyen des sources orientales, soit publiées, soit inédites, l'histoire de l'antiquité, et celle en particulier de l'antique Asie occidentale. Nous n'avons pu alors que signaler généralement cet ouvrage sur le Sa-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

bisme, comme un des travaux les plus remarquables qui aient jamais été exécutés dans ce domaine spécial de la science historique. Aujourd'hui nous sommes à même d'en dire davantage, M. Kunik nous ayant livré une analyse raisonnée qui est déjà sous presse, et remplira plusieurs numéros de notre bulletin. On sait la prédilection qu'a M. Kunik pour l'ethnographie historique et comparative : il la considère comme le moyen le plus efficace pour préciser les rapports mutuels qui lient entre elles les races et les peuples, et pour créer ainsi une histoire savante et authentique de la civilisation de toutes les époques voulues. Aussi dans son analyse de l'ouvrage de M. Khwolsohn, il s'est presque borné à en exposer et discuter le côté historico-ethnographique. A l'effet de mieux mettre en évidence les idées qu'il s'est formées des progrès successifs de la civilisation de l'antiquité, M. Kunik, dans son introduction, établit en principe que, si de toutes les nations des premiers âges historiques, un petit nombre seulement ont atteint un certain développement, c'est qu'elles étaient effectivement douées de capacités plus qu'ordinaires. Par rapport aux anciennes nations sémitiques qui habitent les bords du Tigre et de l'Euphrate, notre historien admet qu'elles aient pu, plus tôt ou plus tard, être régénérées par le mélange avec des nations plus vigoureuses de la race iranienne ou persane antique. Par cette raison, il lui paraît urgent que la partie morale de l'histoire de ces peuples soit soumise à une investigation approfondie; et bien que tel n'ait pas été précisément le point de vue de la recherche de M. Khwolsohn, il faut convenir néanmoins que son essai d'éclaircir l'histoire d'un seul peuple de Mésopotamie a au plus haut degré l'intérêt de l'à-propos. Quelque nombreux que soient les écrits sur le sabisme, M. Kunik prétend que les savants, depuis 1601 jusqu'en 1850, ont plutôt embrouillé qu'éclairci cet objet, et il assure, sans crainte d'être démenti, que M. Khwolsohn a le mérite d'avoir pour toujours mis fin à cette confusion inouïe. Il est constaté à présent que les premiers peuples qui s'attribuent le nom de Sabiens n'apparaissent qu'au moyen âge; le Ḳoran fournit la première mention des véritables Sabiens et leur accorde la tolérance; leurs descendants existent encore aujourd'hui, sous le nom de Mendaïtes, dans le voisinage du golfe de Perse, parlant un langage babylonien-sémitique et formant une secte gnostique en dehors du christianisme. Or ces véritables Sabiens n'ont qu'un intérêt secondaire au point de vue de M. Khwolsohn : son ob-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

jet principal, ce sont les païens de Syrie au temps du ḳalifat. Ceux-ci, comme on le sait par des témoignages irrécusables, se sont arrogé en 830 le nom des véritables Sabiens, à l'effet de participer à la tolérance qu'accordent à ceux-ci les sectateurs du Ḳoran. Aussi ces faux Sabiens, païens déguisés et acharnés, ont été la cause de ce que les Arabes, vers la dernière moitié du ḳalifat, ne faisaient presque pas de distinction entre le sabisme et le paganisme. Quant à la religion et à la nationalité des Sabiens de Harran, on ne saurait mieux les caractériser que comme étant les restes des anciens païens de Syrie, qui se considéraient eux-mêmes comme héritiers légitimes de la civilisation grecque. Il y avait toujours entre eux une élite d'hommes instruits, un corps d'aristocrates de l'esprit, bien versés dans la littérature hellénique, dont un grand nombre d'ouvrages ont été traduits par eux en syriaque et en arabe; et l'on peut dire en quelque sorte que ce sont eux qui ont initié les Arabes à la littérature grecque, et particulièrement à la philosophie d'Aristote.

» Parmi les hommes célèbres qu'a produit ce peuple, nous ne citerons que le savant Al-Batany, dont le nom brille dans l'histoire des premières origines des sciences mathématiques, et le philosophe et astronome Tabit ben-Korra, l'un des écrivains les plus féconds du moyen âge. Ce peu de détails suffira pour signaler à l'attention des savants de Russie, d'Angleterre et de France les résultats principaux de l'ouvrage de M. Khwolsohn, et le jour qu'il répand sur une région des plus obscures de l'histoire et de la mythologie de Syrie et de l'histoire de la chute du paganisme; ils feront ressortir, en outre, l'avantage qui distingue les méthodes de critique historique usitées dans la littérature allemande, et peut-être trop peu appréciées encore dans les autres pays. »

M. Fuss arrive à l'exposé des travaux de l'Académie qui ont pour objet les lettres orientales. M. Dorn a achevé et mis sous presse la traduction allemande de l'histoire du Tabaristan, par Sehir el-Dîn, dont le texte persan a paru l'année dernière; il a terminé, en outre, l'impression de son savant catalogue du riche dépôt de manuscrits et de xylographes asiatiques de la bibliothèque impériale et publique. M. Fuss fait remarquer que le domaine des langues de l'Asie centrale n'est pas absolument délaissé dans le sein de l'Académie depuis la mort de Schmidt. Un des employés scientifiques de l'Académie, M. Schiefner, conservateur de la bibliothèque, s'en occupe avec au-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

tant d'ardeur que de succès, et s'applique surtout au tibétain.... Il prétend que ceux qui ont composé des grammaires de cette langue se sont trop préoccupés des vues grammaticales de l'Occident, tandis que pour bien comprendre et approfondir les particularités d'une langue, il faut l'étudier dans ses rapports avec d'autres langues de la même souche. Une suite d'articles que M. Schiefner a présentés dans son traité général d'études tibétaines (en allemand) en offrent un premier essai; ils traitent successivement des lettres muettes, du système phonétique et du prétendu article de la langue tibétaine. Or ce n'est pas seulement la grammaire qui pique la curiosité de notre orientaliste: la doctrine bouddhique, avec ses dogmes et ses croyances, ses traditions et ses mythes, l'intéresse également. C est ainsi qu'il nous a exposé, selon le livre de discipline du clergé bouddhique faisant partie du tome cinquième du Kandjour, les idées professées par les sectateurs de cette doctrine sur les périodes de la dégradation successive du genre humain. On lui doit, en outre, un catalogue raisonné d'une collection d'ouvrages tibétains dont un des membres de la dernière mission en Chine, M. Vassilïev, a fait l'acquisition pour le compte de l'Académie, et parmi lesquels M. Schiefner signale comme particulièrement intéressante, sous le rapport historique et philologique, une histoire de l'origine du Bouddhisme parmi les Mongols. Un autre opuscule de la même collection, très-estimé comme traité sommaire de la morale bouddhique et portant le titre de Soutra des quarante-deux thèses, a été traduit du tibétain par M. Schiefner, et publié dans le bulletin.

« L'Académie impériale de Saint-Pétersbourg a décidé que la bibliothèque de M. Fraehn et les manuscrits qu'il a laissés, seraient acquis au nom de l'Académie, et incorporés dans le musée asiatique. »

Société royale de Littérature de Londres. — Communication d'un mémoire du Rév. T. R. Brown relatif à un alphabet cunéiforme qu'il soumet à l'examen de la société.

— M. Colquhoun lit un travail sur les découvertes que le docteur Mordtmann a faite du site de villes antiques de l'Asie Mineure, travail qui contient des détails particuliers sur Scepsis de Troade. M. Colquhoun expose les diverses opinions des voyageurs modernes sur

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

l'emplacement de cette ville, et rapporte les textes des anciens géographes, principalement ceux de Démétrius de Scepsis et de Strabon; il termine en faisant connaître l'opinion du docteur Mordtmann, qui place cette ville sur le flanc sud du mont Ida, dans un lieu nommé par les Turcs *Djeneviz Kalessi*, et où l'on remarque des ruines considérables.

— M. Birch communique d'intéressants détails sur les relations de l'Égypte avec le peuple nommé *Khita* dans les inscriptions. On avait d'abord pensé que les *Khita* étaient des habitants de la Scythie; mais les recherches de quelques égyptologues ont montré que ce peuple était plus voisin de l'Égypte, et qu'il pouvait être identifié avec les *Hittites* qui occupaient la partie septentrionale de Canaan. M. Birch fournit sur ce point de précieux éclaircissements, en s'appuyant sur plusieurs documents qu'il a traduits : 1° une inscription copiée par Rosellini, relative aux rapports diplomatiques des Égyptiens avec les nations voisines; 2° le papyrus de la collection Sallier, contenant les louanges en l'honneur de Ramsès le Grand, après sa victoire sur les *Khita*; 3° le traité de Ramsès avec le chef des *Khita*, dont le texte est publié dans les *Excerpta hieroglyphica* de Burton.

— M. Vaux fait connaître les derniers travaux du colonel Rawlinson sur les inscriptions cunéiformes, et annonce que cet officier doit continuer les fouilles de Némrôd et de Koyoundjek; il fait savoir, en outre, que M. Loftus a commencé des recherches dans le grand tumulus de Suse.

— M. Osburn, qui prépare un ouvrage sur l'Égypte, en lit un extrait relatif à l'époque des rois pasteurs, signalant la différence qui existe entre les inscriptions de la chambre royale de Karnac (aujourd'hui à la bibliothèque nationale de Paris) et le papyrus chronologique de Turin. M. Osburn déclare que, suivant son opinion, les noms fournis par ce papyrus et d'autres documents de la même espèce ne peuvent pas être acceptés avec confiance lorsqu'ils ne sont pas confirmés par des monuments. Le nom attribué aux pasteurs, *Hyc* ou *Hycksos*, se rencontre dans un des hypogées de Syout. Un autre exemple de ce nom a été découvert dans les tombeaux de Mokattam, près du Kaire. Le personnage représenté là est peut-être Assès, le dernier des rois pasteurs. Il est probable, dit M. Osburn, que ce peuple, qui a donné lieu à tant de discussions, était aussi avancé en civilisation que les Égyptiens eux-mêmes, et non pas

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

une bande de vagabonds sans lois, comme Manéthon l'a prétendu. Le Pharaon de Joseph régnait à On ou Héliopolis, et dans les temps primitifs, le Delta paraît n'avoir pas été totalement égyptien.

— M. Hogg présente un aperçu rapide et clair de l'état actuel de la science au sujet des inscriptions sinaïtiques, et des progrès qui ont été faits depuis la publication du premier travail de l'auteur (*Transactions of the royal Soc. liter.*, 2d series, vol. III, p. 183). Dans son premier article, M. Hogg avait mentionné les copies originales faites par M. Grey en 1820, et publiées par la société dans le second volume de ses Transactions; il avait aussi analysé le commentaire du docteur Beer, de Leipsig, imprimé en 1840, et le mémoire de M. Lepsius, de Berlin, savants qui s'accordent à reconnaître que ces inscriptions sont postérieures à l'ère chrétienne et appartiennent probablement au IVe siècle. Depuis quelques années, plusieurs personnes se sont occupées des inscriptions sinaïtiques. Le docteur Fréd. Tuch, dans le *Journal asiatique allemand*, adoptant l'alphabet du docteur Beer, considère le peuple qui a tracé les inscriptions comme étant de race arabe, et peut-être des Amalécites, qui habitaient la ville de Pharan, voisine du lieu où se trouvent ces inscriptions. M. Tuch, comme M. Beer, pense que les textes sinaïtiques sont presque entièrement composés de noms propres. Le révérend Charles Foster, dans un livre intitulé *The one primæval language*, décide, en même temps, que ces inscriptions sont des actes autographes des enfants d'Israël, tracés à l'époque de leur séjour dans le désert, et que, s'il en est ainsi, on doit trouver des rapports entre les caractères dont ils ont fait usage et ceux des Égyptiens. Or le docteur Forster a découvert qu'*une* des lettres sinaïtiques avait la forme de la croix ansée des Égyptiens (laquelle n'est pas une lettre). M. Hogg ne dit pas s'il a été convaincu par cette merveilleuse logique; mais il indique ensuite les copies qui ont été recueillies par un voyageur français, M. Lottin, qui a déposé au Louvre un certain nombre d'empreintes prises sur les roches épigraphiques du Sinaï, et qui assure avoir entre les mains la copie manuscrite de quatre cents autres inscriptions.

Société asiatique de Calcutta.— Le conseil, sur la proposition de M. Sprenger, décide que les ouvrages suivants seront imprimés dans la *Bibliotheca Indica* : 1° Hadykah, poëme persan de Sanay, édité

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

par Agha Moḥammed Choustry et le docteur Sprenger; 2° le Hayât el-Hayouân de Damiri, édité par Moulovie Moḥammed Ouadjh; 3° l'Itḳân de Souyoûti, édité par Moulovie Bachîrouddîn et Nâral Hakk.

— Un mémoire de M. B. H. Hogdson sur les hordes indo-chinoises et leur connexion avec les Himalayens et les Tibétains, est communiqué à la Société. Ce travail sera imprimé dans le journal asiatique de Calcutta.

— On lit une lettre du capitaine Layard, dont nous extrayons les passages suivants : « Ma courte visite à Goûr a été d'un grand intérêt pour moi, bien que l'obligation où je me suis trouvé d'abréger mes investigations, rappelé que j'étais par mes devoirs officiels, ne m'ait pas permis de compléter mes esquisses et mes études dans les faubourgs méridionaux de la ville, près de Tchandnî. J'ai pu heureusement visiter toute la partie nord des ruines jusqu'à Gangerampore sur les bords de la Kalindrî, partie que je regarde comme la plus ancienne de la ville, ou plutôt comme la *Goûr* même des Hindous antérieure à l'invasion de Moḥammed Baḳtyar, le conquérant musulman. Outre des esquisses de toutes les ruines, j'ai pris des dessins de beaucoup de restes d'architecture, colonnes, corniches, frises, etc., épars dans les djangles ou employés dans la construction des mosquées, ainsi que d'un grand nombre d'anciennes sculptures très-curieuses, que l'obligeante assistance de M. Gray, de Gôtmatti, m'a permis de réunir. Le poids des pierres m'a obligé de laisser le tout à Gôtmatti, d'où on les transportera à Berhampore pendant le temps des pluies. Si la Société ne jugeait pas devoir les accepter, mon intention est d'en faire hommage au British Museum.

Asiatic Society of London. — Le secrétaire lit une lettre du Dr Royle, relative aux indications tirées de l'Histoire naturelle que fournit le texte des Védas, pour déterminer leur localité originaire. Le docteur dit n'avoir trouvé aucune de ces indications qui ne fût pas hindoue. Le plus curieux des points qu'il a examinés se rapporte au *soma*, plante qui joue un rôle si important dans les cérémonies religieuses des Hindous, et qui ne peut se confondre avec aucune autre. C'est l'*asclepias acida* de Roxburgh. Le suc laiteux dont la tige de cette plante est remplie, a une saveur acidulée fort agréable

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

et peut être bue sans danger. L'auteur fait remarquer que le soma ne se trouve pas dans toutes les parties de l'Inde, mais seulement dans certaines contrées particulières, quoique étendues. La plante est inconnue dans toute la vallée du Gange; mais on la rencontre, à des stations plus ou moins élevées, dans toute la présidence de Bombay, dans les parties centrales de la péninsule, et plus au sud, jusqu'à la côte de Coromandel. On la voit aussi dans le Pendjâb, et M. Elphinstone l'a rencontrée dans le désert qui s'étend à l'orient de l'Indus. Le Dr Royle conclut de ces données que les Hindous des temps védiques n'ont pu trouver que dans l'ouest de l'Inde, le soma en assez grande abondance pour fournir à leurs sacrifices journaliers. Il pense aussi que c'est là seulement, c'est-à-dire dans la région du Bas-Indus et du Vindhyâ occidental, que les Hindous de ces temps anciens ont pu connaître la mer, et faire les lois relatives aux assurances maritimes mentionnées dans le code de Manou.

— Mémoire du capitaine Chapman, qui a pour objet de montrer qu'Asoka, le grand monarque bouddhiste de l'Inde, est le même prince que le Sandracottus de Mégasthènes.

VINGT-DEUXIÈME RÉUNION DE L'ASSOCIATION BRITANNIQUE, POUR L'AVANCEMENT DE LA SCIENCE.

Session de septembre 1852 tenue à Belfast.

Lectures relatives à l'Orient.

Sur les roches du haut Pendjâb, par le Dr Fleming.

Sur la géologie d'une portion des monts Himalaya, par le major Vicary, de Vexford.

Sur l'ancien havre de *Seleucia Pieria*, près de l'embouchure de l'Oronte, dans le nord de la Syrie; avec quelques indications des moyens à employer pour le rendre à la marine, par le capitaine W. Allen.

Sur la portée ethnologique des découvertes récentes, dans les inscriptions assyriennes, par le Dr E. Hincks.

Sur un chemin de fer qui traverserait l'Asie Mineure, par M. Will. F. Ainsworth.

Sur l'expédition projetée pour remonter le Niger jusqu'à sa source, par le lieutenant L. Macleod.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Notes sur les possessions de l'Imâm de Maskât et sur le climat de Zanzibar, avec des observations sur l'avenir des découvertes en Afrique, par le colonel Sykes.

Documents commerciaux relatifs au promontoire oriental de l'Afrique, par le Dr Shaw.

Sur les avantages relatifs aux différentes routes proposées de l'Europe vers l'Inde, par le colonel Chesney.

Sur la connexion entre les formes indienne, européenne, sémitique et égyptienne des pronoms personnels, par le Dr Hincks.

Sur l'état actuel de la philologie médo-persique, par le professeur Mac-Donall.

Essai d'explication des nombreuses preuves d'un desséchement violent et soudain, opéré dans la vallée de la mer Morte, par le capitaine W. Allen.

Récentes explorations dans la Syrie et la Palestine, par le ch. Van de Velde, de la marine hollandaise.

Sur la communication la plus rapide avec l'Inde, par l'Amérique anglaise, par le capitaine Synge;

Sur le Nil supérieur, par Vaudey, consul de Sardaigne à Karthoum.

MOUVEMENT WAHABITE DANS L'INDE.

Le complot de Patna, dont les journaux de l'Inde ont fait tant de bruit, est un mouvement religieux fomenté par les disciples de Seïd Ahmed, le réformateur Wahabi qui excita, il y a quelques années, une formidable insurrection contre les Sikhs dans leur territoire transindique, et fut tué dans une bataille en 1831 (1). Ses disciples, dont le nombre est restreint aujourd'hui à cinq cents environ, ne croient pas à sa mort; ils attendent en lui le chef qui doit les conduire à la victoire sur les incrédules.

Ces fanatiques sont établis dans le village de Sittana, sur la rive

(1) On trouve dans l'*Histoire de la Littérature Hindoui et Hindoustani* de M. Garcin de Tassy un article sur la vie et les doctrines de ce réformateur. Voy. t. I, p. 5 et suiv.—p. 437.

Le savant académicien a également publié dans le *Journal asiatique*, n° d'avril 1838, une notice sur des vêtements à inscriptions qui paraissent avoir appartenu à Seïd Ahmed, et se trouvent aujourd'hui au Musée ethnographique du Louvre.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

droite de l'Indus, entre Torbela et Umb. Afin d'augmenter leur nombre et de suivre les préceptes de leur chef, concernant la guerre religieuse, ils font de fréquents appels aux fidèles. On suppose que ce sont quelques messages de ce genre qui ont été interceptés.

Nourris de la lecture d'un fameux traité de Seïïd Aḥmed, intitulé Tarṛîb-i Djehâd, c'est-à-dire l'Excitation à la guerre sacrée, ces sectaires ont souvent engagé leurs coreligionnaires de l'Inde supérieure, à se joindre à eux pour commencer une guerre religieuse, mais leurs tentatives n'ont eu aucun succès. L'Achonzada de Swat les a invités à se joindre à lui, mais ils préfèrent attendre. Leurs desseins sont bien connus du gouvernement, et comme ils n'ont pu corrompre un seul Cipaie mahométan, on les laisse prier tranquillement pour la destruction des Frangui. Un correspondant de l'*Englishman* assure savoir de longue expérience qu'il existe une société secrète de musulmans, qui s'étend dans toute l'Inde anglaise. Ses membres sont étroitement unis pour se protéger mutuellement et détruire les Anglais, si ces derniers font quelque tentative contre leur religion.

« J'ignore, dit-il, si le gouvernement est prévenu qu'une société secrète de mahométans, s'étendant sur toute l'Inde anglaise, existe depuis plusieurs années, et que son but est de se protéger mutuellement et détruire les Anglais, si ces derniers attaquent leur religion ou commettent quelque injustice à l'égard des enfants de la foi. La société est si nombreuse qu'elle compte cent de ses membres dans le *khausamah* du gouverneur général. Je connais depuis longtemps l'existence de cette association, et j'ai causé avec plusieurs de ses membres; surpris d'apprendre que mon maître de persan en faisait partie, je le questionnai à ce sujet et il me l'avoua en m'assurant qu'ils étaient décidés à rester tranquilles tant que le gouvernement serait juste. »

Le mouvement wahabite a agité Delhi; plusieurs maisons, entre autres celles d'un marchand du Punjab, ont été fouillés par les autorités judiciaires : les correspondances et papiers trouvés ont été mis en sûreté et tous, dit-on, examinés. Cette affaire a causé une grande émotion dans la ville, et l'*Oordoo Ukhbar* y fait allusion. Après avoir raconté les recherches, il s'adresse aux mécontents en ces termes : « Nous sommes étonnés qu'il y ait des sots qui aient pu concevoir la pensée de combattre des chefs auxquels Dieu a donné l'art de gouverner, la sagesse et la puissance. Lutter contre de tels adver-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

saires, c'est défier la mort. Il n'y a pas bien longtemps, les Sikhs si puissants qui ne craignaient aucun mortel, qui étaient à la fois sages et braves, ont été tous attrapés comme des renards. Comment dès lors une poignée de faibles tisserands ont-ils pu s'imaginer qu'ils pourraient lutter coutre l'invincible armée d'un pareil gouvernement, et quelle ingratitude de leur part, lorsque nos chefs déploient des talents administratifs, une justice, une bienveillance, un intérêt pour les pauvres tels que les plus vieux d'entre nous n'ont jamais entendu parler de rien de semblable. Jusqu'à ce jour nous avons vu, sous les gouvernements indigènes, le coupable et l'innocent, le sage et l'insensé, massacrés et ruinés sans pitié. Nous devrions regarder nos maitres actuels comme une véritable bénédiction; autrement nous serions ingrats envers Dieu. Maintenant si les mahométans se plaignent qu'il y a un trop grand nombre d'infidèles sur la terre, qu'ils se rappellent que nos chefs sont du nombre de ceux qui croient au *Livre*. Que nos frères mahométans se joignent à eux et combattent les Birmans et les Chinois s'ils désirent une guerre religieuse, car ces peuples sont des infidèles. Mais le fait est qu'il ne s'agit pas ici de guerre religieuse. L'affaire est montée par des individus intéressés et adroits, par des fous dont la destruction est inévitable. »

Le passage que nous venons de citer est tiré d'un journal musulman. *Gazette de Delhi*, 1er septembre 1852.

Legs de Csoma de Köros. — Un colonel hongrois, M. Bersencrzey, est arrivé à Calcutta dans l'intention de poursuivre les recherches de Csoma de Koros, sur les rapports des langues hongroise et tibétaine. Il sollicite non-seulement le patronage de la *Société asiatique*, mais il réclame aussi son appui pécuniaire, en se fondant sur un legs laissé à cette société par feu Csoma de Koros.

La Société asiatique est disposée à faciliter de tout son pouvoir les recherches du colonel pour établir l'identité des langues hongroise et tibétaine, mais elle ne peut l'aider pécuniairement. La Société n'a jamais reçu une seule roupie des biens de feu Csoma, quoiqu'elle ait été constituée, à la vérité, son légataire unique. Une objection soulevée contre la forme et la signature du testament a empêché la Société d'être mise en possession du legs, et les fonds sont encore dans les caisses de l'administrateur général. Il y a quelques années une réclamation fut faite, au nom des parents du défunt, par l'entre-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

mise de l'ambassade autrichienne à Londres, mais l'insuffisance de preuves a empêché de faire droit à la demande.

Indian Mail.

Mort de M. Rifaud. — Un homme qui s'est fait un nom parmi les explorateurs de l'Égypte et de la Nubie, M. J.-Jacques Rifaud, vient de mourir à Genève où il s'était retiré depuis quelques années.

Rifaud avait acquis au service de M. Drovetti, ancien consul général de France à Alexandrie, dont il dirigea longtemps les fouilles, une grande connaissance des ruines et des antiquités égyptiennes. Ayant réalisé quelques économies, il le quitta et se mit pour son propre compte à faire des fouilles, à acheter des antiquités et à recueillir des objets d'histoire naturelle. Après avoir consacré vingt-deux années à des recherches de tout genre, où le lucre avait plus large part que la science, il revint en France vers 1827, et publia deux ans après un *Tableau de l'Egypte et de la Nubie* ou Manuel itinéraire du voyageur en Égypte, in-8°. — *Description des fouilles et découvertes faites à Koum Medinet el-Fares*, in-8°.

Dénué d'instruction et sachant à peine dessiner, il entreprit ensuite un grand ouvrage qui n'eut aucun succès et que le manque de souscripteurs le força à abandonner. Il était intitulé : *Voyage en Égypte, en Nubie et lieux circonvoisins, depuis* 1805 *jusqu'en* 1827, 5 vol. in-8°. Atlas in-folio de 300 planches. Paris, 1830. Les quelques livraisons qui ont paru sont détestables : les monuments y sont représentés sans aucune notion de perspective, les bas-reliefs sans entente du style égyptien, enfin les hiéroglyphes sont tracés de fantaisie et sans aucune connaissance du sujet. Les costumes dessinés comme un enfant pourrait le faire, manquent de caractère et ne donnent pas une idée des indigènes. On ne s'étonne plus, après avoir vu ces planches, que l'on ait été forcé d'abandonner l'ouvrage; mais on ne peut concevoir comment MM. Jomard, Letronne et autres ont pu vanter les travaux de Rifaud.

Ce que cet explorateur avait rapporté de plus intéressant, c'est une statistique monumentale de tous les objets trouvés en Égypte pendant son long séjour. A l'aide de ces notes, on pourrait restituer, à chaque localité les antiquités qui décorent aujourd'hui la plupart des musées de l'Europe.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

BIBLIOGRAPHIE ORIENTALE

LIVRES PUBLIÉS RÉCEMMENT EN ANGLETERRE.

AITON (J.). — THE LANDS OF THE MESSIAH, MAHOMET AND THE POPE, as visited in 1851. London, in-8°. 15 sh.

HOLLINGSWORTH (The Rev. A. H. G.) — REMARKS upon the present condition and future prospects of the Jews in Palestine. London, in-8° de 38 pages.

SAINT JOHN (BAYLE). — VILLAGE LIFE IN EGYPT; with sketches of the said. London, 2 vol., post, in-8°. 21 sh.

LEPSIUS (RICHARD). — DISCOVERIES IN EGYPT, ETHIOPIA, AND THE PENINSULA OF SINAI, 1842-45, during the mission sent out by H. M. Frederick William IV of Prussia. Translated from the German; by K. Makenzie. London, in-8° de 472 pages. 12 sh.

BIRCH (Samuel). — NOTES UPON AN EGYPTIAN INSCRIPTION in the Bibliothèque nationale of Paris. London, 1852, in-8°.

CURTIS (G.-W.). — NILE NOTES OF A HOWADJI, or the American in Egypt. London, in-12. 1 sh. 6 d.

MOHAMMED BEN KHAWENDSHAP (commonly called **MIRKHOND**). — THE HISTORY OF THE ATABEKS OF SYRIA AND PERSIA. Now first edited by W. H. Morley, esq., to which is added a series of fac-similes of the coins struck by the Atabeks, arranged and described by W. S. W. Vaux, esq. London, in-4°.

RAWLINSON (lieut.-col.).—OUTLINE OF THE HISTORY OF ASSYRIA, as collected from the inscriptions discovered by Austen H. Layard, in the Ruins of Nineveh. London, in-8°. 1 sh.

GOSSE (PHIL.-HENRY). — ASSYRIA : her Manners and Customs, Arts and Arms, restored from her monuments. London. Post-8. 8 sh.

BLACKBURN (John). — NINEVEH; its Rise and Ruin; as illustrated by Ancient Scriptures and modern discoveries. London, 2e édition. Petit vol. in-8°. 2 sh.

SAINT JOHN (Horace). — HISTORY OF THE BRITISH CONQUESTS IN INDIA. London, 2 vol. petit in-8°. 21 sh.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

CAMPBELL, (George). esq. — MODERN INDIA; a Sketch of the system of civil government. To which is prefixed some account of the natives and native institutions, 1 vol in-8°. London, 1852.

SCOTT (Mrs. W. L.). — VIEWS OF THE HIMALAYAS, in-folio. London.

THOMSON (Thomas). — WESTERN HIMALAYA AND THIBET: a Narrative of a journey through the Mountains of Northern India during the years 1847 and 1848; in-8°. 15 sh.

HAYMAN WILSON (Hor.). — NARRATIVE OF THE BURMESE WAR IN 1824-26, as originally compiled from official Documents. London, in-8°, carte. 9 sh.

DOVETON (Capt. F.-B.). — REMINISCENCES OF THE BURMESE WAR. London, in-8°.

ROSE (G.-H.). — THE AFGHANS, the Ten Tribes, and the Kings of the East, the Druises, the Moabites. London, in-8°, 2 sh. 6 d.

HONIGSBERGER (J. Martin). — THIRTY FIVE YEARS IN THE EAST. Adventures, Discoveries, Experiments, and historical Sketches relating to the Punjab and Cashmere, in connection with Medicine, Botany and Pharmacy. London, in-8°, 2 vol., 30 sh.

EGERTON (Cap. F.). — JOURNAL OF A WINTER'S TOUR IN INDIA. London, J. Murray, 1852, 2 vol. post-8°, 16 sh.

RAIKES (Ch.). — NOTES ON THE NORTH-WESTERN PROVINCES OF INDIA. London, in-8°, 6 sh.

SMITH (Capt. F.). — NARRATIVE OF FIVE YEARS' RESIDENCE IN NEPAUL. London, 1852, in-8°, 2 vol., 21 sh.

OLIPHANT (L.) —. JOURNEY TO CATMANDA, THE CAPITAL OF NEPAUL. London, 1852, in-12, 2 sh. 6 d.

JOSHUA RUSSEL. — JOURNAL OF A TOUR IN CEYLON AND INDIA, undertaken at the Request of the Baptist Missionary Society, in company with the Rev. J. Leechman. With observations and remarks. London, petit in-8°. 7 sh. 6 d.

A GRAMMAR OF THE PANJABI LANGUAGE, with Appendices. Lodiana, 1851, in-8°.

CRAWFURD (John). — GRAMMAR AND DICTIONARY OF THE MALAY LANGUAGE; with a Preliminary Dissertation. London, 2 vol. in-8°. 36 sh.

Paris. — Imprimé par E. THUNOT et C°, rue Racine, 26.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

DOCUMENTS

SUR

LE MONTÉNÉGRO.

Il y a environ deux années, vers la fin de 1850, il parut à Semlin une brochure en langue serbe, intitulée : *Histoire du Monténégro, avec le code de lois qui régit ce pays, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.* In-8° de 250 pages. — Cette publication, dont l'auteur, Milorad Medakowitch, était connu pour un des propagateurs les plus ardents du panslavisme, offrait cette singularité qu'en établissant, à l'aide de pièces et de documents officiels, les rapports politiques du Monténégro avec le cabinet de Saint-Pétersbourg, elle faisait pour ainsi dire toucher du doigt les intrigues ourdies, depuis trois demi-siècles, par la Russie dans cette contrée, qui, de quelque manière qu'on la considère, soit comme jouissant d'une indépendance de fait, soit comme partie intégrante du territoire turc, se trouvait placée en dehors de l'action légale de la politique russe. Il est vrai que le Czar affecte, depuis de longues années, une sorte de protectorat sur toutes les populations slaves de l'Europe, de même qu'il se qualifie de chef suprême de l'Église orientale orthodoxe, bien que ce titre ait toujours appartenu au patriarche œcuménique de Constantinople. Mais si la religion grecque est la religion dominante au Monténégro, une partie seulement de cet État, celle qui y a été annexée en dernier lieu, est slave d'origine; les Monténé-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

grins proprement dits sont de la race *schypetare* ou albanaise, qui n'offre presque aucune analogie avec la première.

Bien que les documents, imprimés pour la première fois dans l'ouvrage de M. Milorad, circulassent depuis plusieurs années en Serbie, leur publication produisit néanmoins une grande sensation dans la principauté. Les chefs du parti national, à commencer par le prince Alexandre et les ministres Garaschanin, Petroniwitch et autres, en parlaient ouvertement comme d'un incident d'une haute portée politique, et très-propre à conjurer l'effet des menées austro-russes dans le Monténégro, en éclairant les cabinets de l'Occident sur la véritable situation de ce pays.

Ces espérances, comme beaucoup d'autres, ont été trompées; l'Europe occidentale, occupée d'intérêts plus pressants, a continué à tenir ses yeux fermés. Pendant ce temps-là, les choses ont marché dans le Monténégro et ont amené la crise actuelle.

Mais avant d'aller plus loin, il ne saurait être inutile d'entrer dans quelques détails sur la géographie et la statistique de cette contrée, généralement assez peu connue. Nous les empruntons en grande partie à une notice de Balbi, d'après les indications recueillies sur les lieux-mêmes par le comte Caraczay, colonel au service autrichien, insérée dans le tome 99e de la *Biblioteca italiana*, ainsi qu'à l'ouvrage de M. Vouk, *le Monténégro et les Monténégrins*, le plus exact et le plus complet qui ait été composé jusqu'à ce jour en Europe.

Le Monténégro (en langue schype, *Maïl zèze*), s'étend en forme de cœur, sur une superficie de 75 à 80 milles carrés, entre l'Herzegovine au Nord et à l'Ouest, l'Albanie turque à l'Est, et au Sud la province autrichienne de Cattaro qui le sépare de l'Adriatique. Dans la division administrative de l'empire ottoman, il forme le *liva* ou *sandjak* de *Kara dagh*, l'un des cinq de l'*eyalet* ou pachalik de Bosnie. Son nom de *Montagne Noire* (car ces mots divers Maïl zèze, Kara dagh, *Montenegro* en italien, *Czrna Gora* en slavon, ont une signification identique) lui vient de la quantité de forêts de pins qui donnent de loin à ses montagnes une teinte d'un bleu noirâtre.

L'aspect du pays est le même que celui des régions alpestres : de hauts sommets arides, sans trace non-seulement de culture, mais même de végétation, dans les interstices desquels apparaissent de riches pâturages, et des champs entiers de maïs, de froment et de pommes de terre. Il n'existe point de routes, à moins que l'on n'ap-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

pelle de ce nom les deux chaussées qui vont de Cetindjè à Cattaro, et tellement resserrées en certains endroits qu'elles peuvent à peine livrer passage à un cheval. En dehors de ces chaussées, on ne rencontre que des sentiers taillés dans les rochers, où il est dangereux de se hasarder sans une connaissance parfaite des localités.

Le climat est généralement sain; la température varie suivant les lieux, assez élevée dans la partie haute, tempérée à mesure que l'on se rapproche de la mer.

Le Monténégro se compose de deux parties: le *Monténégro propre*, divisé en quatre districts (*nahia*) et les *montagnes* (*brda*), qui se sont réunies aux Monténégrins depuis 1796. Elles forment également quatre districts, occupées par des peuplades, toutes d'origine slave, parmi lesquelles on distingue les *Piperi*, les *Vassojovici*, les *Bjelopavlici*. Les Monténégrins, au contraire, sont, ainsi que nous l'avons dit, d'origine schype ou albanaise.

Chaque *nahia* comprend un certain nombre de communes ayan leurs limites fixes, et recevant ordinairement leur nom de la peuplade ou de la tribu qui habite leur territoire.

Le tableau suivant donne d'une manière assez exacte les noms des districts et des communes, dans les deux parties du Monténégro, avec le chiffre de la population :

MONTÉNÉGRO PROPRE.

DISTRICTS (*Nahia*).	COMMUNES.	FAMILLES.	HABITANTS.
KATTUNSKA.		3,000	22,000
	Niegosi.		
	Cetinjè.		
	Zeklisi.		
	Bielizzè.		
	Tzutze.		
	Tsevo.		
	Komani.		
	Zagarats.		
	Piessivtzi.		
RIETSKA.		2,000	16,000
	Gratsani.		
	Liubotin.		
	Tzeklin.		
	Dobersko Selo.		
	Kosieri.		
	A REPORTER. . . .	5,000	38,000

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

DISTRICTS (*Nahia*).	COMMUNES.	FAMILLES.	HABITANTS.
	REPORT. . . .	5,000	38,000
ZERMNITSKA.		1,800	12,000
	Uterg.		
	Bercelli.		
	Dupilo.		
	Sotonisi.		
	Bolievisi.		
	Gluido.		
	Limbiani.		
LIESSANSKA.		800	6,000
	Drarsovina.		
	Gradatz.		
	Stitari.		
		7,600	56,000

MONTAGNES (BRDA).

BJELOPAVLITSKA.		1,500	15,000
	Martinici.		
	Pavkovici.		
	Vraschegermtzi.		
	Petusinovici.		
MORATSCHKA.		1,000	10,000
	Rowtza.		
	Moratschka.		
	Uskotsi.		
	Dognia.		
	Gornia.		
PIPERSKA.		800	9,000
	Zerutzi.		
	Stiena,		
	Giurkovici.		
KUTSCHKA.		2,800	17,000
	Drekalovici.		
	Bratanovici.		
	Vassojevici.		
	Arbanasi.		
		6,100	51,000
MONTÉNÉGRO propre.		7,600	56,000
	TOTAL.	13,700	107,000

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

On voit, par le tableau qui précède, que le rapport moyen entre le nombre des familles et celui des individus est d'environ 1 à 8. Mais ce rapport varie essentiellement suivant les localités. Dans les districts des montagnes, où les habitations sont clair-semées, les familles se composent ordinairement de dix à quinze individus. Au contraire, dans les vallées, et à mesure que l'on descend vers la mer, elles se subdivisent et présentent une proportion moindre avec le nombre total des habitants.

Le Monténégro ne renferme ni villes ni bourgs; il n'y a pas même de villages ou de hameaux proprement dits, mais des habitations isolées, resserrées dans un rayon plus ou moins étendu. Cetindjè, considéré comme la capitale de l'État, ne diffère point, sous ce rapport, des chefs-lieux des autres districts; c'est un grand emplacement, semé de maisons de distance en distance, et au centre duquel se groupent en une seule masse le monastère qui sert de résidence au vladica, le bâtiment du sénat, l'école publique et l'unique auberge du Monténégro.

Fermé de tous côtés par des montagnes presque inaccessibles, dépourvu de routes, de commerce, d'industrie, sans communication avec le dehors si ce n'est dans la partie qui avoisine le littoral de l'Adriatique, le Monténégro n'offre presque aucune trace de la civilisation moderne. Dans les *Brda* elle disparaît complétement pour faire place à la vie presque sauvage. Les habitants trafiquent entre eux par voie d'échange; l'usage de l'argent est inconnu. Jamais un étranger ne s'est aventuré dans leurs montagnes. Lorsque le colonel russe Kovaleski visita, il y a une dizaine d'années, le Moratschka et le Kutschka, aucun Européen avant lui n'avait pénétré jusqu'à ces districts éloignés.

Le gouvernement de Monténégro n'a pas d'analogue en Europe; c'est une théocratie qui paraît s'être établie au commencement du XVIe siècle (1516), et dont le chef prend le titre de *vladica czernagora i brda,* « évêque du Monténégro et des Montagnes. » Il réside au vieux monastère de Cetindjè, où le président du sénat et quelques ecclésiastiques forment sa cour. Une garde de trente hommes (*perianicz*) est attachée à sa personne.

Le vladica était anciennement choisi parmi les moines des couvents de Saint-Basile et de Cetindjè; mais depuis 1700 cette dignité est devenue héréditaire dans la famille Pétrowitch, de la tribu Niegosi.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

dans le district de Katunska. Une autre famille, de la même tribu de Niegosi, la famille Radnojich, possédait pareillement, à titre héréditaire, la dignité de *gouverneur* ou chef civil du Monténégro. Mais en 1832 le vladica Pierre II Petrowitch, qui avait succédé deux ans auparavant à son oncle Pierre Ier, l'exila avec tous les siens, abolit la charge de gouverneur et réunit ainsi entre ses mains les deux autorités jusque-là séparées de chef séculier et d'évêque.

Le vladica, de même que tous les hauts dignitaires de l'église grecque, ne peut se marier. Il n'a point de liste civile fixe; ses revenus consistent en champs, en pâturages, en bestiaux, ruches d'abeilles, et en pêcheries sur le lac de Scutari. De plus, plusieurs monastères situés aux environs de Budua, sur le territoire autrichien, sont tenus envers lui à certaines redevances. Enfin, et c'est là le plus clair de son revenu, il reçoit du Czar une pension annuelle de 9,000 ducats.

Un sénat de douze membres, nommés par les districts, forme le conseil du vladica; mais l'influence de ce conseil, comme pouvoir pondérateur, est presque nulle, et ne sert qu'à revêtir d'une apparence de légalité les décisions ordinairement arbitraires de l'évêque.

Les districts sont sous l'autorité d'un capitaine (*serdar*) qui en est le chef civil et militaire. Les tribus, dont l'organisation, surtout dans les Brda, rappelle assez celle des clans de l'Écosse, ont leurs *knez*, leurs *vaiwodes* et leurs *baraïktar* (porte-drapeaux), dont les dignités, jadis électives, sont devenues héréditaires dans certaines familles, mais sans le moindre mélange d'aristocratie féodale.

A l'exception des *perianicz*, et d'un corps de 420 gendarmes répartis dans les divers districts et placés sous le commandement du serdar, le Monténégro n'entretient pas d'armée permanente, mais en temps de guerre tout le monde est soldat. A un signal donné, la tribu, commandée par son vaiwode, se rassemble autour de sa bannière, et se rend au lieu fixé pour le rassemblement. L'armement est bientôt prêt, aucun Monténégrin ne sortant jamais, même en temps ordinaire, sans une paire de pistolets à sa ceinture, son long fusil albanais sur les épaules, et son sabre, recourbé à la turque, attaché à son ceinturon. Les femmes suivent avec les provisions de campagne, et quand la lutte est engagée, on les voit, à l'exemple des femmes germaines, se mêler aux combattants, soit pour exciter leur ardeur par leurs cris, soit pour panser et recueillir les blessés.

Les Monténégrins peuvent ainsi mettre sur pied de 55 à 60,000

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

combattants. M. Milorad porte ce nombre au double; mais nous devons remarquer qu'il évalue la population entière du Monténégro à un chiffre beaucoup plus élevé que le nôtre, en y faisant entrer certains cantons de l'Herzegovine et de l'Albanie turque, tels que ceux de Drobniak, de Niksici, de Grahovo, etc., qui, étant soumis à la juridiction spirituelle du vladica, et presque continuellement en lutte avec les Turcs, de même que les Monténégrins, sont disposés par là à faire cause commune avec ces derniers.

L'organisation actuelle du Monténégro est en grande partie l'œuvre du dernier vladica, et date du voyage que ce prince fit en Russie en 1837, cinq ans après la suppression de la charge de gouverneur. A son retour, il réforma presque entièrement l'ancienne administration, créa la milice et la compagnie de gardes du corps dont nous avons parlé, régla les attributions des serdars, remplaça le conseil des *Anciens* par le sénat actuel dont il donna la présidence à son frère, fonda à Cetindjè, pour les jeunes gens qui se destinent aux fonctions ecclésiastiques, une école où l'enseignement se fait en langue slave. Il s'occupa ensuite d'améliorer l'état de la législation pénale, à l'exemple de son prédécesseur, qui, en 1796, avait promulgué le premier code de lois du Monténégro. Jusqu'alors la coutume avait tenu lieu de lois, et cette coutume autorisait une foule d'abus auxquels il devenait urgent de remédier. Le plus enraciné, le plus désastreux de ces abus était la *vengeance du sang*, dont la violence surpasse au Monténégro tout ce qu'on raconte des *vendette* corses et des *rhat-el-tar* des tribus arabes. Là, la solidarité du meurtre atteint non-seulement la famille, mais la tribu tout entière du meurtrier; et si elle refuse la satisfaction exigée, c'est la guerre, une guerre d'extermination. Le lecteur curieux peut consulter sur ce point l'ouvrage de M. Vouk.

Les dispositions relatives au meurtre embrassent plus des trois quarts du code de Pierre Ier. Le principe des représailles est admis, mais modifié et limité dans certains cas. Par exemple, le paragraphe 18 du second livre porte :

« Si un Monténégrin frappe son *frère* (un concitoyen) avec son pied » ou avec la canne de sa pipe, il devra payer 50 sequins à l'offensé » et autant à la caisse de l'État. Si celui-ci, en se défendant, a tué » son adversaire, la mort de ce dernier est réputée légitime, et au- » cune recherche ne doit être faite contre le meurtrier. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Tel est, ou plutôt tel était jusqu'à ces derniers temps, l'état politique et administratif du Monténégro. Voyons maintenant, en suivant pas à pas la brochure de M. Milorad , comment l'influence russe s'y est établie, et en grandissant peu à peu, a fini par amener la crise actuelle. Nous parcourrons successivement les documents et les pièces à l'appui, fournis par l'auteur, dans l'ordre où il les a donnés, et en conservant les dates du calendrier grec.

1711. — Le premier de ces documents remonte à l'année 1711. Le czar Pierre le Grand, alors au plus fort de sa guerre avec les Turcs, envoie chez les Monténégrins le colonel Milaradowitch, natif de l'Herzégovine, dans le but de déterminer un mouvement de leur part contre les provinces voisines de la Turquie. Les Monténégrins se soulèvent et font des incursions en Herzégovine et en Albanie, ce qui contraint les contingents de ces provinces, au lieu d'agir contre la Russie, à demeurer chez eux pour la défense de leur territoire.

1716. — Manifeste adressé par Pierre le Grand aux Monténégrins pour les remercier du concours qu'ils lui ont prêté, et leur témoigner, en retour, ses dispositions amicales à leur égard. La plupart des pièces relatives à cette époque attestent le même désir de Pierre de s'attacher les Monténégrins, pour s'en faire des auxiliaires contre les Turcs. Six ans plus tard (1722) il leur envoie des ornements d'église, des livres et quelques instituteurs; en 1723, il les invite à venir se coloniser sur les frontières de la Russie. Refus des Monténégrins.

1758. — Manifeste de l'impératrice Élisabeth Petrowna adressé : « aux nobles et respectables seigneurs du pays serbe, en Macédoine, et le long du littoral, aux vaiwodes, gouverneurs, knèz et capitaines, etc. » Elle remercie les Monténégrins en particulier de leur attachement pour sa personne, et leur réitère l'assurance de son amitié. Elle leur rappelle qu'elle leur a envoyé 1,000 ducats, que leurs députés ont reçu une réponse satisfaisante à leurs demandes et ont été récompensés.

1766. — Diplôme ou manifeste de l'impératrice Catherine II. Il est est dit dans cet acte que le vladica Wasil est venu à Pétersbourg : 1° pour féliciter l'impératrice à l'occasion de son avénement, au nom des Monténégrins; 2° pour requérir d'elle l'investiture avec le don de quelques ornements d'église; 3° pour solliciter un nouveau diplôme en faveur des Monténégrins, *et pour certaines autres choses* (*sic*), — demandes que l'impératrice dit avoir accueillies avec une satisfaction

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

particulière. L'impératrice ajoute que le vladica Wasil étant mort à Pétersbourg, elle a ordonné que son corps fût enseveli dans l'église où sont enterrés les métropolitains de sa capitale; qu'elle a destiné la somme de 500 roubles pour le monastère de Cetindjè; que, pour témoigner avec plus d'efficacité sa bienveillance aux Monténégrins, elle leur envoie des *officiers*. La fin du *diplôme* (car c'est le nom que l'on donne, au Monténégro, à ces actes émanés de la cour de Pétersbourg, soit sur la demande des Monténégrins, soit d'après sa propre initiative) exprime l'espoir que les Monténégrins continueront à témoigner le même zèle et la même fidélité à l'impératrice.

La même année vit l'apparition au Monténégro d'un personnage mystérieux qui le gouverna pendant près de quatre ans. Il se donnait pour le czar de Russie Pierre III, échappé au fer de ses assassins, quoiqu'il ne prît lui-même que le nom d'*Étienne-le-Petit* (*Stephan Mali*). Son nom véritable, ainsi que le lieu de sa naissance, est demeuré inconnu. La facilité avec laquelle il parlait le serbe, et d'autres circonstances que j'indiquerai tout à l'heure, l'ont fait supposer originaire de Serbie. Son but, ses intentions sont plus clairement indiqués : c'était de donner un gouvernement régulier au Monténégro, après avoir assuré son indépendance vis-à-vis de la Porte. Ses quatre années de règne sont employées à guerroyer contre les Turcs, à fortifier le passage des montagnes, à élever des redoutes, dont plusieurs portent encore son nom. Mais le temps manqua à l'exécution de son dessein. Après avoir perdu la vue dans l'explosion d'une mine, il fut égorgé la nuit par un de ses serviteurs, Grec de naissance, qu'avait gagné le pacha de Scutari.

La Russie joue, dans toute cette affaire, un rôle assez singulier, dont la duplicité est indiquée plutôt que saisie par l'auteur de la brochure. D'une part elle ne cesse de désavouer le faux Pierre III; de l'autre, elle aide de toutes ses forces au maintien de l'usurpateur. Ainsi le vladica Sava ayant porté plainte à Saint-Pétersbourg, l'impératrice envoie le prince Dolgorouki pour examiner l'affaire. Celui-ci, pendant toute la durée de son séjour au Monténégro, dément de la manière la plus formelle les bruits déjà accrédités au sujet du prétendu czar de Russie; puis il s'éloigne après avoir remis au nouveau chef du Monténégro, de la part de l'impératrice, une épée et un diplôme qui le confirme dans son pouvoir. Bientôt après la guerre est déclarée entre la Russie et la Porte (1769). A cette occasion la

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

czarine publie un manifeste, adressé cette fois, non pas exclusivement aux Monténégrins, mais à tous les Slaves et aux Grecs du rit oriental. Ce manifeste porte que la Turquie a rompu les anciens traités, parce que la czarine a contraint la république de Pologne à reconnaître aux *orthodoxes* les mêmes droits qu'aux *papistes*. « La Porte, est-il dit, qualifie cet acte de haute piété de notre part d'attentat aux droits souverains de la république » Le manifeste ajoute que les Slaves et les Grecs doivent profiter de l'occasion de cette guerre, où les armées de la Porte sont occupées contre la Russie, pour marcher sur Constantinople et chasser les Turcs de l'Europe. A cet effet l'impératrice a fait choix d'*un chef sûr, expérimenté et pieux, avec des officiers sous ses ordres*, qu'elle envoie aux Slaves pour les guider; elle leur promet de plus, à la paix, de stipuler formellement dans le traité leur indépendance politique.

Selon toute probabilité, ce chef n'était autre qu'Étienne. Il semble résulter également de ce qui précède qu'Étienne n'était pas Russe de nation, comme quelques-uns l'ont prétendu, mais un Serbe élevé à Saint-Pétersbourg, de même que l'ancien agent de Pierre le Grand dans le Monténégro, Milaradowitch. Autrement jamais Catherine n'eût souffert sa présence dans le Monténégro, à un moment où la couronne était encore si mal affermie sur sa tête, où les bruits les plus étranges et les plus contradictoires circulaient en Russie sur le défunt empereur, et tenaient la plupart des esprits dans l'attente. Qui eût su jusqu'où le succès de sa fourbe pouvait porter l'audace de cet aventurier ? La czarine, en se servant de lui comme d'un instrument, devait avoir par devers elle la garantie que son ambition ne s'étendrait pas au delà de la conquête, et qu'il ne voudrait ni ne pourrait rien entreprendre contre elle-même : or cette garantie lui échappait si le prétendu Pierre III, au lieu d'être Serbe de naissance, ce qui rendait impossible la continuation de son rôle ailleurs qu'au Monténégro, fût né véritablement en Russie. Du reste, et le mystère qui couvre une partie de sa vie paraît y avoir contribué plus que la grandeur de ses actions, le nom d'Étienne-le-Petit est resté très-populaire au Monténégro, et l'on parlait beaucoup l'an passé, dans les cercles de Belgrade, d'un poëme encore inédit dont il était le héros, composé par le défunt vladica, l'un des représentants les plus illustres de la littérature serbe contemporaine.

1782. — Pierre Ier Petrowitch, de la tribu Niegosi, le plus grand

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

homme de l'histoire moderne du Monténégro, est nommé vladica. La même année, il se rend en Russie, où il fait rencontre d'un lieutenant-général, Zoritch, Serbe d'origine, qui l'accueille comme un compatriote et le fête de son mieux. Mais Zoritch était ennemi du favori Potemkin, et le vladica, à peine arrivé à Pétersbourg, reçut l'ordre de la police de quitter la capitale. L'impératrice, instruite de ce fait, expédia un colonel au vladica pour l'engager à retourner sur ses pas; ce qu'il refusa.

1788. — Cependant, à ron retour au Monténégro, peu d'années après, lorsque l'Autriche ouvrit la campagne de 1788 contre les Turcs, la cour de Vienne l'ayant fait solliciter d'agir de concert avec elle, il n'y consentit qu'avec l'assurance qui lui fut donnée par l'ambassadeur de la czarine à Vienne, que la Russie était unie d'intérêts avec l'Autriche dans cette guerre.

1796. — A la suite d'une victoire remportée par eux sur les Turcs, les Monténégrins font un rapport à Saint-Pétersbourg. Le chancelier de l'empire, prince Zubieff, dit, dans sa réponse, qu'il lui est agréable d'apprendre que les Monténégrins se servissent du nom de l'empereur comme cri de ralliement dans le combat. Il ajoute qu'il espère que les suites de cette victoire seront telles que les Monténégrins « ont droit d'attendre d'après toute justice. » L'écrit se termine par ces paroles, empreintes de cette mysticité particulière aux actes de la chancellerie russe : « Que le Dieu tout-puissant sème l'épouvante et la défaite parmi les infidèles *azarans* (c'est le nom que les Slaves du rit grec donnent aux Turcs), et qu'il fasse périr les impies français, renégats à la foi de leurs pères, qui font la guerre aux peuples chrétiens, etc. » (10 octobre 1796.)

1798. — L'empereur Paul envoie la croix de Saint-Alexandre Neuskoï au vladica, en récompense de son attachement signalé à la Russie.

1799. — La guerre civile désolait depuis longtemps le Monténégro; tous les efforts du vladica pour pacifier les tribus avaient été vains. Il menace alors, si les hostilités continuent, de quitter le pouvoir. Les anciens se réunissent extraordinairement, et nomment une commission mixte pour examiner les griefs de part et d'autre. Le décret de l'assemblée commence par ces mots : « Nous, peuple du Monténégro et des Brda, sous la protection de l'empereur de toutes les Russies, etc.»

Même année. — Diplôme du czar Paul Ier : « Au métropolitain et aux

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

nobles et respectables gouverneurs, vaiwodes, knez et serdars, et à toute la nation du Monténégro et des Brda : Conformément à la prière que vous nous avez adressée, le 19 mai de l'année précédente, par l'archimandrite Venkowitch, nous n'hésitons point, non-seulement à confirmer les diplômes décernés par nos ancêtres de glorieuse mémoire au peuple monténégrin, mais encore à vous renouveler l'assurance de notre haute bienveillance et protection, telle que nous vous l'avons exprimée déjà dans notre précédent diplôme. » Plus bas, l'empereur ajoute : « Nous ne souffrirons pas que vous soyez tracassés injustement, tant de la part de l'empire romain que de celle de la Porte Ottomane; nous voulons au contraire que votre droit, *dont nous sommes garant*, soit maintenu dans son entier; c'est pourquoi nous avons écrit à notre ambassadeur à Vienne, et à notre ministre à Constantinople d'agir en conséquence. Au surplus, vous ne courez aucun risque, à présent surtout que nous avons donné ordre à notre flotte de croiser dans vos parages, afin de vous protéger et de combattre en même temps un peuple qui a juré le renversement de tous les gouvernements légitimes, et, ce qui pis est, la ruine de la religion chrétienne. De plus, en témoignage des sentiments dont nous sommes animés à votre égard, nous avons ordonné qu'une somme annuelle de 1,000 ducats vous serait payée sur notre épargne. » (11 janvier 1799.)

Le langage de la Russie est plus explicite à mesure que les circonstances deviennent plus menaçantes pour elle; elle redouble ses flatteries envers les Monténégrins, se montre empressée à satisfaire à toutes leurs demandes, va même au delà, leur accorde un subside en argent; bientôt elle leur enverra des armes, de la poudre et des munitions de guerre.

1803. — Un député des Monténégrins est envoyé à Cattaro pour faire quelques communications au consul de Russie, Fontana; mais les autorités autrichiennes le forcent à quitter la ville, par la raison que l'Autriche ne reconnaît pas l'indépendance du Monténégro.

1804. — Cette année est signalée par un événement dont la révélation, dans la brochure de M. Medakowitch, a produit une vive sensation en Serbie. Une première tentative, dirigée imprudemment par le cabinet de Pétersbourg contre l'indépendance des Monténégrins, et repoussée par ceux-ci avec une constance et une vigueur inattendues, faillit enlever à la Russie le fruit de ses longs et patients

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

efforts. Voici à quelle occasion : Un archimandrite serbe, nommé Vantchich, jaloux du vladica, parvint à le rendre tellement suspect à la cour de Russie, que l'empereur Alexandre confia à ce même Vantchich et au lieutenant général, comte Ivelitch, la mission de se rendre au Monténégro pour enlever le vladica, le transporter à Corfou où se trouvait alors la flotte russe, et de là en Sibérie. Les deux envoyés étant arrivés à Cattaro, le comte Ivelitch se rendit à Bisno, petite ville des environs, où habitait son frère, à qui il communiqua l'objet de sa mission, l'ordre de déposition du vladica, et l'arrêté, signé de l'empereur, qui nommait pour lui succéder, lui et Vantchich, le premier comme gouverneur civil, l'autre comme évêque. Le frère, mieux instruit de l'état des esprits dans le Monténégro, et prévoyant qu'une telle entreprise, en soulevant le pays, entraînerait la perte de ses auteurs, avertit sous main le vladica de se tenir sur ses gardes. Bientôt, en effet, celui-ci reçoit d'Ivelitch l'invitation de se rendre à Cattaro, pour y prendre connaissance des manifestes de la cour protectrice dont il était porteur. Le vladica s'excuse sur ce que Cattaro est une ville autrichienne, que jusqu'à ce jour les commissaires de Sa Majesté avaient l'habitude de se rendre de leur personne dans la capitale du Monténégro, que si le commissaire ou les commissaires actuels avaient une communication à lui faire, ils pouvaient aller l'attendre dans un monastère qu'il leur désignait, aux environ de Maini. Ivalitch, irrité, écrit directement aux chefs des tribus, se disant porteur d'un manifeste de l'empereur en faveur des fidèles Monténégrins, et demandant que chaque tribu députe vers lui deux de ses membres pour en recevoir communication. Il ajoute qu'il a appris de source certaine que les pachas de Scutari et de la Bosnie faisaient des préparatifs considérables contre les Monténégrins, comme si leur salut et l'appui qu'ils étaient en droit d'attendre de la Russie dussent dépendre uniquement de la promptitude de leur obéissance aux injonctions du czar. La réponse du conseil des anciens (car les serdars et les vaiwodes, mis personnellement en cause, s'étaient empressés d'en référer à l'autorité centrale) fut à la fois prudente et ferme. Dans une première note, adressée au comte Ivelitch, le conseil commence par exprimer sa surprise de ce que Son Excellence, porteur, comme elle l'assure, d'un message du Haut Protecteur de leur nation, ne se soit pas présenté parmi eux, mais reste à Cattaro, au milieu de leurs ennemis, « car, dit la note, Votre Excellence n'ignore pas que l'Autriche est

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

notre ennemie, parce que nous avons toujours refusé son protectorat qu'elle nous offrait, tandis que, au contraire, nous nous sommes efforcés sans cesse de resserrer le lien qui unit le Monténégro à la Russie, depuis le temps de Pierre le Grand. Mais faut-il s'en étonner quand la Russie est notre sœur par la race et la religion, au lieu que l'Autriche nous est complétement étrangère? » Vient ensuite une biographie de Vantchich, que la note représente comme un fauteur de troubles, condamné à mort jadis par la république de Venise, et qui a surpris la bonne foi de S. M. l'empereur. La note se termine par l'annonce de la décision, prise par le conseil, d'envoyer un agent à Pétersbourg, pour évoquer l'affaire devant l'empereur en personne.

Dans une seconde note du gouvernement monténégrin, conçue à peu près dans le même sens, il est fait mention de trente tonnes de poudre que l'empereur Paul a envoyées en présent aux Monténégrins; le gouverneur reconnaît, de plus, avoir touché 3,000 ducats, comme montant du subside de trois années.

La troisième note va plus directement au but, et laisse percer l'indignation que les prétentions nouvelles de la Russie et la conduite de son agent ont soulevée dans le Monténégro. « Nous, peuples de la Monténégrie et des Brda, nous ne sommes pas sujets de l'empire de Russie, mais placés sous sa protection morale, comme lui étant unis par les liens de la religion et de la nationalité. Aussi longtemps donc que la foi orthodoxe subsistera en Russie, nous ne cesserons pas de témoigner au Czar le même attachement et la même fidélité, à la condition toutefois qu'il ne prétendra sur nous aucune autorité contraire à nos droits de nation libre et indépendante : car sachez que rien ne saurait nous faire renoncer à cette liberté que nous avons reçue de nos pères, et que nous aimons mieux mourir les armes à la main en la défendant que de vivre sous le joug de quelque puissance que ce soit. Que pouvons-nous, d'ailleurs, attendre de vos promesses, lorsque, arrivé sur notre territoire, vous voulez arrêter notre évêque pour le faire juger par le saint-synode de Russie, lui qui n'est pas sujet russe? S'il avait commis quelque acte répréhensible, nous le jugerions nous-mêmes, non pas comme évêque, mais comme un de nos citoyens, le plus éminent en dignité parmi nous. Personne n'a le droit de s'immiscer dans nos affaires ecclésiastiques. Vous nous avez demandé si nous sommes indépendants : voici ce que nous vous répondons, croyant bien comprendre votre demande. Nous, peuple

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

de Czernagora et de Brda, nous n'avons jamais été sujets des souverains de la Russie, nous comptions seulement sur leur protection, à titre de coréligionnaires, sans toutefois que cette protection, qui n'est écrite dans aucune charte ni traité, leur constituât une obligation ni un droit vis-à-vis de nous. De même nous avons combattu les ennemis de la Russie, parce que telle était notre volonté, mais non notre devoir. Mais si l'on s'attaquait à nous-mêmes, et qu'une troupe armée entreprît de pénétrer sur notre territoire, sachez que nous la combattrions à outrance, de quelque côté qu'elle vînt. »

Cette note, datée du 3 juillet 1804, à Cétindjè, porte la signature du gouverneur Vouko Radnojich, de tous les serdars, vaiwodes, knez, baïraktars, ainsi que des principaux ecclésiastiques et laïques du Monténégro.

La lettre à l'empereur est conçue avec la même énergie, quoique tempérée par les protestations les plus vives d'attachement à sa personne ; elle se termine par la demande de l'envoi d'un autre agent dans le Monténégro, *qui fût Russe de naissance* (Vantchich et Ivelitch étaient serbes l'un et l'autre), et animé de vues plus équitables et plus conformes aux intentions présumées de S. M.

La tentative avait avorté : la Russie, suivant sa coutume, désavoua et sacrifia ses agents. Deux grands seigneurs russes, Mazourofkoï et Sawkofkoï, partirent successivement pour le Monténégro. Sur leur rapport, Vantchich fut condamné à la même peine qu'eût encourue le vladica si l'accusation portée contre lui eût été prouvée. Mais l'empereur laissait au vladica la faculté de faire grâce au coupable. Il pardonna. Quant à Ivelitch il fut emprisonnné pendant quelque temps, puis exilé, mais tout cela pour la forme, car quelques années après, en 1813 et 1814, nous le trouvons à la cour de Czerni-Georges, avec ses titres de comte, de lieutenant général et d'aide de camp de l'empereur, et cherchant, par toutes sortes d'intrigues, à gagner des partisans à la Russie dans la principauté serbe.

1806. — Une partie de l'armée russe, de l'expédition de la Méditerranée, appuie les Monténégrins dans la lutte suscitée entre eux et les Français, au sujet de la possession des bouches de Cattaro, que l'Autriche avait cédées aux premiers par le traité du 14 décembre 1805. Les hostilités durent depuis le milieu de mai jusqu'au milieu de septembre, avec un acharnement incroyable de part et d'autre. Les Russes ayant résolu de s'emparer des îles du littoral dal-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

mate, les Monténégrins les suivent dans cette expédition, où le frère du vladica se signale particulièrement et reçoit en récompense la croix de Saint-Georges (1er janvier 1807). L'empereur envoie en même temps au vladica une barette blanche enrichie de diamants, semblable à celle que portent les métropolitains de Russie.

1807. — Au commencement de mars, une députation des chrétiens de l'Herzegovine se rend à Cattaro, pour supplier le vladica de les soustraire à la domination des Turcs pendant que les armées de la Porte sont occupées contre la Russie. Le résident russe au Monténégro appuie la demande des députés, comme tout à fait conforme aux vues de son gouvernement relativement aux populations slaves de la Turquie. Plusieurs expéditions ont lieu; elles échouent par suite de la mésintelligence des chefs. Le 23 juillet, les Monténégrins reçoivent l'ordre de restituer les bouches de Cattaro à l'Autriche.

1808. — Le général Marmont ayant voulu avoir un consul de France à Cetindjè, le vladica refuse son autorisation; néanmoins il demande l'avis de Pétersbourg. Le ministre de Russie à Vienne lui répond (13 juillet) que le gouvernement le laisse libre de décider la question.

1813. — Convention entre les Monténégrins et les Slaves du littoral adriatique, par laquelle les deux peuples s'unissent politiquement pour ne former qu'un seul État, avec cette clause que, si les circonstances obligent l'un des deux à reconnaître l'autorité des souverains de la Russie, de l'Autriche ou de l'Angleterre, l'autre se soumettra également, à la condition toujours de conserver ses anciennes franchises.

1816. — La famine désole le Monténégro. Une partie de ses habitants émigre en Russie et s'y colonise.

1817. — Supplique adressée à l'empereur Alexandre par le vladica, pour lui demander, au nom des services rendus par son peuple, de faire reconnaître l'indépendance du Monténégro par les souverains européens, ou de le prendre publiquement sous sa protection (20 mai). Le vladica rappelle que le Monténégro n'a jamais été conquis par les Turcs, et que les agents de la Russie ont toujours traité avec lui comme avec un État libre. Cette note, ainsi qu'une autre par laquelle le vladica sollicite le payement de l'arriéré du subside de Paul Ier depuis quatorze ans, reste sans réponse.

1820-1829. — L'intervalle de 1820 à 1821 et de 1825 à 1828 est

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

rempli par des guerres presque incessantes contre les Turcs, causées tantôt par les efforts de la Porte pour soumettre les Monténégrins, tantôt par le refus de quelques tribus voisines de lui fournir des soldats contre les Russes. Néanmoins ceux-ci ne prennent point part à la lutte; l'empereur Nicolas se contente de faire payer, en 1829, l'arriéré de dix sept ans.

1830. — Le vladica Pierre Ier Niegosi meurt et est mis au rang des saints par son neveu Pierre II Niegosi, qui lui succède. L'auteur de la brochure termine par un état, un peu exagéré, selon nous, de la population et des forces militaires du Monténégro. Il remarque à cette occasion que le subside annuel fourni par la Russie aux Monténégrins a été porté par le Czar actuel, en 1837, à 9,000 ducats.

Ici s'arrête le précis historique de M. Medakowitch. La suite des événements à partir de 1830 et la manière dont a eté amenée et préparée la crise actuelle, ainsi que l'exposé de la situation politique du Monténégro vis-à-vis de la Turquie, de la Russie et de l'Autriche, fourniraient amplement la matière d'un nouvel article que nous aborderons peut-être quelque jour. Aujourd'hui, nous nous contenterons de prendre la question au point où elle est arrivée, en remontant seulement de quelques mois en arrière.

Le dernier vladica, Pierre II Niegosi, venait de mourir en léguant par son testament 200,000 florins à l'État. La Russie, qui sait attendre patiemment son heure, mais qui, dès qu'elle la croit arrivée, n'attend plus, se hâta alors de presser l'exécution d'un dessein qu'elle paraissait avoir conçu depuis longtemps : c'était de faire revivre l'ancienne constitution du pays, telle qu'elle existait avant 1832, en séparant de nouveau le pouvoir politique et le pouvoir religieux que le défunt vladica avait concentrés dans ses mains. En conséquence, son neveu, Daniel, a été mandé à Pétersbourg, dans le courant de l'été dernier, pour recevoir l'investiture du Czar, et à son retour il s'est fait reconnaître publiquement comme prince de Czernagora, sous le nom de Danielo Ier. Son oncle, Pero Petrovitch Niegosi, a été mis en possession de la dignité de vladica, qui est devenue de la sorte une charge purement ecclésiastique, sans aucun mélange de pouvoir politique ou civil.

Le Czar avait chargé de la conduite de cette affaire un des ses aides de camp, le colonel Kovaleski, qui fut envoyé au Monténégro avec le titre de *commissaire provisoire*. Or, on sait ce que vaut le provisoire de la Russie. Tant que durèrent les négociations, comme

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

il n'y avait pas encore d'autorité constituée, le colonel, aide de camp de l'empereur, muni de ses pleins pouvoirs, fut le véritable souverain du Monténégro; maintenant que l'affaire est conclue, il continue à l'être, et le sera aussi longtemps qu'il plaira à l'empereur de le maintenir à son poste. En effet, ce partage inégal et absurde de l'autorité, d'après lequel la part la plus faible échoit précisément au plus fort (car qu'est-ce que le titre nouveau de prince auprès du titre ancien et révéré de vladica?), amènera nécessairement des conflits, suscités au besoin par l'agent russe, qui, placé entre eux comme un pouvoir pondérateur, les absorbera l'un et l'autre, et sera en réalité le maître des affaires.

Mais les vues de la Russie tendent plus loin : l'érection d'une principauté séculière au Monténégro, par les soins et sous la protection du Czar, est un nouveau pas de panslavisme, et le signal du démembrement prochain de la Turquie, non par la perte du Monténégro en lui-même (le Monténégro n'a jamais appartenu en réalité à la Turquie), mais à cause de ses conséquences probables et de son effet sur les Slaves ottomans. En effet, le Monténégro érigé en un État libre, affranchi de la domination de la Porte, habité d'ailleurs par une population belliqueuse, dans une position topographique inexpugnable, communiquant avec la mer par Cattaro, ne saurait manquer d'acquérir, dans un temps donné, une prépondérance marquée sur le reste des populations slaves de la Turquie, et même sur les Serbes de la principauté, placés dans des conditions moins favorables. Dès lors il arrivera nécessairement ou que le Monténégro attirera à lui les Serbes de la principauté et les absorbera à la longue, ou qu'il demeurera le maître de les écraser à son heure, s'ils faisaient obstacle à ses vues, ou à celles de la Russie (1). Deux autres circonstances qu'il est important de remarquer paraissent devoir influer sur ce résultat : la première est le mariage du prince Daniel avec une princesse serbe, à la veille, dit-on, de se conclure; le second, est l'ascendant extraordinaire exercé sur les Slaves de la Turquie par la famille Niegosi, qui depuis près de deux siècles gou-

(1) Nous apprenons en ce moment par les journaux allemands que les tribus de Banjani et de Drobnija se sont mises sous la protection du nouveau prince de Monténégro, et que celui-ci a envoyé son frère et un sénateur pour prendre possession du territoire et y introduire la même administration que dans le reste du pays. (Voy. le *Journal de Francfort* du 1er décembre de cette année.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

verne le Monténégro, et que l'on suppose descendre du fameux Iskender-Bey (Scanderbeg), tandis que les deux familles rivales de Serbie, Czerni-Georges et Milosh, tirent leur origine, la première d'un soldat autrichien ou croate, la seconde d'un pâtre turc.

Le but politique de la Russie sera encore plus aisément atteint lorsque l'indépendance du Monténégro aura été déclarée, comme tout fait supposer qu'elle le sera bientôt. Le principe de la mesure a déjà été adopté par la Russie et l'Autriche, et la plupart des journaux allemands en parlent comme d'un fait accompli. C'est la cour de Vienne qui, sur la demande des Monténégrins, appuyée par la Russie, fera la déclaration; de quel droit, à quel titre? voilà ce que les gazettes officielles de Vienne et de Pétersbourg ne nous apprennent pas. Sur le bruit des négociations entamées à ce sujet entre les deux cours, la Porte a protesté par une note dans laquelle, après avoir établi à sa manière son droit de possession sur le Monténégro, elle insinue que la Russie ne cherche à le faire déclarer indépendant que pour s'en emparer plus aisément, ainsi qu'il arriva jadis pour la Crimée. Nous n'avons point sous les yeux la note de la Porte pour nous prononcer sur la valeur de ses arguments, bien que nous ne puissions nous empêcher de partager ses appréhensions touchant les desseins ultérieurs de la Russie sur le Monténégro.

Nous nous arrêtons ici : nous avons voulu mettre sous les yeux de nos lecteurs un fragment d'histoire intéressant et peu connu qui était de notre domaine. Pour le rendre intelligible, nous avons dû le conduire jusqu'à nos jours. La spécialité de la *Revue* nous interdit d'entrer dans l'examen des questions politiques qui en découlent; elles se présentent du reste d'elles-mêmes à l'esprit et peuvent se résumer dans celle de savoir si cette décomposition de l'Orient, dont la trace est partout, doit s'accomplir sous une seule influence ou si elle doit être surveillée, dirigée et ralentie par le concours de toutes les grandes puissances européennes.

A. UBICINI.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

ESQUISSE HISTORIQUE

SUR

HÉRAT ET SON TERRITOIRE.

La ville d'Hérât a eu, de tout temps, une grande importance par sa position stratégique et commerciale et par la fertilité de son sol. Elle est de nos jours l'objet de la vigilante attention des Anglais, des Russes et des Persans. Il a fallu que les avantages de sa situation fussent bien grands pour déterminer ses habitants à y rester ou à la repeupler après tant de catastrophes. Détruite plusieurs fois de fond en comble, elle s'est relevée de ses ruines à chaque désastre, et a toujours tenu le premier rang parmi les villes capitales de l'Asie centrale. Bien des faits se rapportant à elle ne sont pas arrivés jusqu'à nous, cependant en relatant très-sommairement ceux qu'a enregistrés l'histoire sur cette principauté, nous pourrons donner une idée des bouleversements qu'elle a dû subir.

Les historiens de tous les pays attribuent la fondation d'Hérât à Alexandre le Grand; cependant plusieurs auteurs orientaux la font remonter à Gustap, roi des Perses. D'après le Châh Namè (de Ferdousi) on connaissait cette ville avant le conquérant macédonien sous le nom d'*Héri*. D'autres chroniques disent que cette capitale du Ḳoràçân existait à l'arrivée des Grecs, mais que ses fortifications fu-

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

rent restaurées et augmentées par *Aria* (peut-être Arœus), lieutenant d'Alexandre, dont elle prit alors le nom. Les Arabes le corrompirent plus tard et l'appelèrent Hérât. Quelle que soit l'exactitude de ces conjectures, il paraît hors de doute que cette ville attira la sérieuse attention d'Alexandre, et que de nombreuses considérations le déterminèrent à augmenter son importance; il en fit probablement un grand magasin de réserve avant de se diriger vers la Bactriane et l'Inde.

Après la mort d'Alexandre, le Hérât passa aux Sélékides, puis aux Arsakides, et nous ne savons rien sur l'histoire de cette principauté pendant la durée de ces dynasties.

C'est à peine s'il est fait mention d'Hérât sous les Sassanides dont le pouvoir commença avec Ardechir Bəbégân, 240 ans avant J.-C. Suivant un ou deux auteurs persans, elle ne leur obéit, le plus souvent, que nominalement, et, d'après eux, elle forma une principauté indépendante sous des gouverneurs ambitieux, comme cela arriva fréquemment par la suite. Les souverains Sassanides, trop occupés de guerre contre les Romains, tournèrent rarement leurs armes de ce côté.

Vers le milieu du cinquième siècle, sous le règne de Behram-Gour, les Tartares envahirent le Ḳorâçân et le ravagèrent complétement; sa capitale Hérât, notamment, eut à souffrir de cette invasion, qui passa comme l'ouragan. Après le départ de ces hordes indisciplinées, la province rentra sous la domination persane.

En 488, les habitants du Kaboulistân et du Ḳandahar ayant prêté leur concours à Kobad, pour l'aider à monter sur le trône de Perse, ce souverain rémunéra ce service en leur accordant la permission de s'établir dans le Ḳorâçân; mais ces peuplades n'étaient probablement pas alors moins turbulentes qu'aujourd'hui car elles ne cessèrent d'agiter le pays; leur révolte était permanente. Le grand Nouchirvan, successeur de Kobad, fatigué de leurs prétentions exagérées, se vit obligé de les refouler au delà des monts de la Paropamisade. Leur capitale Hérât et ses dépendances rentrèrent de nouveau sous la domination des Sassanides et y restèrent jusqu'en 636 de J.-C., 15 de l'hégyre, époque de la bataille de Kadésia, où Yezdigerd, dernier prince de cette dynastie, battu par les Arabes, fut dépossédé de l'empire.

Cependant, les musulmans ne s'emparèrent d'Hérât que sous le ḳalifat d'Osman, et la conservèrent très-peu de temps. Reprise plus

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

tard par Yézid, fils de Moâviah, elle leur resta dès lors définitivement. Des Omniades elle passa aux Abbâssides.

L'illustre ḳalife Hâroûn el-Réchîd détacha le Ḳorâçân de son empire et en forma l'apanage de son fils El-Mâmoûn, dont la capitale était Hérât. A la mort d'Haroûn, ce prince vaillamment secondé par Taher, général de son armée, triompha de son frère Amin qui voulait usurper ses droits au ḳalifat. En allant résider à Bagdad, conquise par Taher, El-Mâmoûn récompensa les services de ce fidèle serviteur en l'investissant du gouvernement du Hérât dont il se réserva seulement la suzeraineté.

L'an 820/205, Taher se rendit indépendant du ḳalife et fonda la dynastie des Tahérides. Le Ḳorâçân fut heureux sous les princes de cette maison; mais leur puissance fut de courte durée. — Vers la fin de son règne, Taher avait dépossédé Hérât du titre de capitale pour le transférer à Merv; mais son fils et successeur Thalèhah le lui rendit et y fixa sa résidence, afin de pouvoir plus facilement, de cette position centrale, dominer ses turbulents sujets, surtout ceux du Sistân dont les révoltes étaient incessantes. Hérât continua à être la capitale du Ḳorâçân, sous Ạbd-Allah, fils de Thalèhah. Pendant son règne, le temple du feu, célèbre parmi les Guèbres pour l'élégance de son architecture, pour sa magnificence, ses dimensions colossales, et le plus estimé pour sa sainteté parmi les sectateurs de Zoroastre, fut brûlé par les musulmans à l'instigation d'un de leurs imâms qui, dans la mosquée voisine du temple, excita les vrais croyants à détruire le sanctuaire des idolâtres. L'incendie consuma entièrement cet édifice dont la sainteté attirait à Hérât un grand nombre de Guèbres qui payaient un énorme tribut aux musulmans : le feu, en se propageant, détruisit également la mosquée où le fanatisme avait provoqué ce désastre.

Après Ạbd-Allah, Moḥammed transporta le siége du gouvernement d'Hérât à Nichapoûr; mais ce prince ne sut ni s'attacher ses sujets ni se faire respecter de ses voisins. Attaqué de plusieurs côtés, il fut bientôt dépossédé de ses États, et avec lui finit la dynastie des Tahérides.

Un aventurier du Sistân, nommé Yacoub ben-Leïs, sorti des plus basses classes de la société et ayant commencé sa carrière militaire

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

par voler sur les grands chemins, s'empara d'Hérât l'an 868/255, et y établit la dynastie des Soffarides dont il fut le fondateur. Après lui, le pouvoir passa, en 877/264, à son frère Ạmrou. Pendant les vingt-trois années de son règne, ce prince amassa d'immenses trésors à Hérât. Il tentèrent la cupidité d'Ismạël Tamani, prince turkoman, qui le dépossédа de ses États et de ses richesses. — Pour obéir à un ordre du ḳalife de Bagdad, dont il reconnaissait la suprématie temporelle et spirituelle, Ạmrou avait été attaquer Ismạël l'an 900/287; vaincu et fait prisonnier par ce dernier, il fut lui-même envoyé, chargé de chaînes à Bagdad, où la perfidie du ḳalife Mo'éttezed lui réservait une mort cruelle; puis changeant de système à l'égard d'Ismạël, en le voyant victorieux et possesseur du Ḳorâçân, il lui envoya l'investiture de sa conquête et s'estima heureux d'obtenir de lui, à ce prix, de simples apparences de soumission.

Cet Ismạël, fondateur de la dynastie des Samanides, résida alternativement à Boḳârah et à Hérât : il avait une prédilection particulière pour cette dernière et l'enrichit par de nombreux bienfaits; elle atteignit sous son règne à un haut degré de prospérité. Après sa mort, en l'an 907/295, il fut remplacé par son fils Aḥmed, prince cruel et dépravé dont le règne de sept ans se passa en intrigues perpétuelles avec la cour de Bagdad. Il mourut en 913/302. Son fils et successeur Nâçer, attiré par le beau climat d'Hérât et les avantages de sa position, la choisit pour capitale. — Déjà heureuse des bienfaits d'Ismạël, elle s'enrichit encore prodigieusement de ceux du vertueux Nâçer qui, pendant trente ans de règne, s'occupa constamment du bonheur de ses sujets. — L'émîr Noûḥ ou Noé succéda à son père, l'émîr Nâçer, en 943/332. — Son oncle Ibrâhîm, uni à deux chefs turbulents et ambitieux, nommés Wechemguir ben-Zéid et Abou-Ạlî, le força à une guerre longue et désastreuse. Pour ramener la paix et la sécurité dans ses États, il érigea Hérât en fief et le donna à Abou Ạlî, le plus remuant de ses adversaires et se retira à Boḳârah où il mourut après onze ans de règne l'an 954/344. — Sous le règne de son fils, Ạbd-ul-Wafeḳ, Abou Ạlî étant mort, le Hérât rentra sous la domination des Samanides, et son gouvernement fut confié à un soldat de fortune, nommé Ạlî-Taghy, réputé pour son habileté, sa fermeté et sa bravoure; d'abord soumis et dévoué, il refusa ensuite l'obéissance à Mansoûr, fils d'Ạbd ul-Malek, qui arriva au pouvoir en 961/350 et se déclara indépendant. Mansoûr vint l'attaquer sous les murs d'Hérât

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

et fut battu à plate couture dans deux rencontres successives. Ali-Taghy, débarrassé de lui et resté paisible possesseur du Hérât, tourna ses armes contre Ghaznèh dont il fit la conquête. Mansoûr, profitant de son éloignement, s'empara du Hérât dont il abandonna bientôt après le gouvernement à Ali-Taghy pour le récompenser de plusieurs services qu'il en avait reçus. Cette principauté jouit des bienfaits de la paix jusqu'à la mort de Mansoûr arrivée en 976/366. Dès le principe de son règne, son fils Noé eut une lutte acharnée à soutenir contre les grands feudataires de son empire qui voulaient le renverser. Plusieurs d'entre eux s'étant emparés de Balk, de Nichapoûr et d'Hérât, s'en proclamèrent les chefs indépendants. Hérât échut à Aboul Hussein. — L'émîr Noé, trop faible pour s'opposer à cette spoliation, demande des secours au prince de Ghaznèh Sebek Taghy, successeur d'Ali-Taghy, mort en 976/366. Ce prince avait servi comme simple soldat dans la garde de ce dernier. S'étant fait remarquer par divers traits décélant en lui autant d'audace que de capacité, il fut promu aux plus hauts emplois et finit par devenir gendre et successeur de son souverain. Nominalement vassal de l'émîr Noé, il était cependant bien plus en position de lui imposer des conditions que d'en recevoir; néanmoins il obéit à ses ordres et vint à son secours en 994/384; il présenta la bataille aux rebelles sous les murs d'Hérât et les défit complétement. L'émîr Noé fit ce qu'avait fait son père en pareil cas; il investit Sebek Taghy du gouvernement du Korâçân, et le fils de ce dernier, Mahmoud (si célèbre depuis sous le nom de Mahmoud le Gaznèvide), resta à Hérât pour gouverner la province. Dès cette époque, la dynastie des Samanides fut à peu près dépossédée de cette ville, car Sebek Taghy fatigué de l'irrésolution, de l'ingratitude et des mauvais penchants de l'émîr Noé, adjoignit la principauté d'Hérât à ses États et s'affranchit de toute espèce de vassalité.

Sebek Taghy jeta les fondements d'un puissant empire, dont la courte durée brille du plus vif éclat dans les annales asiatiques. Il mourut l'an 997/387. Son fils Mahmoud, fit la conquête de l'Inde. Arslan, gouverneur d'Hérât en son nom, fut assiégé dans cette place par Ilek Kân, prince tartare; il résista à toutes ses tentatives, et Mahmoud le Gaznèvide eut le temps d'arriver à son secours et le délivra. Sultan Mahmoud fit un séjour prolongé à Hérât et l'enrichit par une foule de dons. A sa mort, arrivée en 1028/419, cette ville cessa d'appartenir à la dynastie des Ghaznévides.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Toghrul bey, fondateur de la dynastie des Seldjoukides, s'empara du Ḳorâçân à la mort de Maḥmoud, mais Hérât lui résista longtemps et ne tomba au pouvoir de Djaḥfer bey, son frère, qu'en 1037/429, après un siége très-meurtrier. Hérât resta une ville importante sous les Seldjoukides; mais elle perdit le titre de capitale, transféré à Nichapoûr. Elle dut peut-être à l'éloignement de la cour de jouir d'un long calme, dont elle profita pour développer à un haut degré la fertilité de son sol et les ressources de son commerce et de son industrie. Sous le règne du prince Seldjoukide Malek Châh, vers la fin du onzième siècle, elle fut considérablement augmentée et embellie, et devint la plus riche et la plus prospère des villes de l'Asie centrale. Malheureusement il était dans sa destinée d'exciter constamment la convoitise des peuplades avides de cette contrée, et en 1152/547, sous le règne de Sindjar, époque où la dynastie des Seldjoukides se trouvait sur son déclin, elle tomba entre les mains des Turkomans qui la pillèrent, la saccagèrent et en firent un monceau de ruines. L'histoire du Hérât n'offrant pas d'autre événement remarquable sous les princes de cette race, nous nous bornerons à relater le nom et l'époque du règne de ceux à la domination desquels elle fut soumise.

			J.—H.
Toghrul bey.	régna	26 ans de $\frac{1037}{429}$ à $\frac{1063}{455}$. . . .	
Alp-Arslan.	»	9 ans et six mois jusqu'en	1073—466
Malek Châh.	»	20 ans.	1092—485
Barkiarok.	»	12 ans.	1104—598
Moḥammed.	»	13 ans 6 mois.	1117—511
Sindjar.	»	40 ans 4 mois.	1157—552
Maḥmoud.	»	13 ans 2 mois.	1168—564
Rokn El-dîn Toghrul.	»	3 ans 2 mois.	1171—587

La domination des Seldjoukides fut à peu près nominale sur Hérât, à dater du règne de Sindjar; les sultans Maḥmoud et Rokn El-dîn ne purent jamais y faire exécuter leurs ordres. Sa possession longtemps disputée entre divers compétiteurs, advint enfin en 1171/567 à Ghyaz-El-dîn.

Ce prince, le troisième de la dynastie des Gaurides, jeta à Hérât les fondements d'une des plus magnifiques mosquées qui ait existé et dont il ne reste malheureusement plus que le souvenir; il y fut enterré en 1202/599, ainsi que son frère et successeur Chehab-El-dîn dont le règne dura trois ans. En 1206/603, sultan Maḥmoud, fils de Ghyaz-El-dîn, étant arrivé au pouvoir, acheva cette incomparable

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

mosquée; ce prince fut assassiné en 1212/609, et ses restes furent déposés à côté de ceux de son père et de son oncle. Djam, fils de Maḥmoud, ne sut pas conserver l'héritage paternel. Ses États lui furent disputés pendant quelque temps par son cousin Atser et par Allah El-dîn Moḥammed, prince du Ḳowarezm. Sa mort, arrivée en 1213/610, lui épargna la douleur de voir Hérât enlevée d'assaut par le prince tartare, au fils duquel elle passa et resta jusqu'au moment où Djenghiz-Ḳân promena sur l'Asie son glaive exterminateur.

Touly-Ḳân, fils de Djenghiz, s'empara du Ḳorâçân en 1220/617. Il fit un massacre effroyable de la population d'Hérât, et voici comment d'Herbelot raconte cet événement : « La ville d'Hérât était la plus considérable de ces trois capitales (les deux autres Merw et Nichapoûr) du Ḳorâçân qui furent assiégées par Touly-Ḳân; elle était défendue par Moḥammed Goungarni, gouverneur de la province qui avait une armée très-considérable pour la défendre. En effet, pendant les sept premiers jours du siége, le gouverneur fit de si fréquentes et si vigoureuses sorties, que les Moghols virent bien qu'ils ne viendraient pas si facilement à bout de cette entreprise qu'ils l'avaient fait des précédentes; mais il arriva que ce seigneur, qui était également sage et vaillant, fut malheureusement tué d'un coup de flèche dans le combat.

» Après la mort du gouverneur, les assiégés commencèrent à perdre courage, et l'on parlait déjà de se rendre, lorsque Touly-Ḳân, qui en fut averti par ses espions, s'avança avec 200 chevaux seulement vers une des portes de la ville pour attirer à une conférence ceux des bourgeois qui étaient le plus portés à la paix. Là il déclara que, s'ils se rendaient volontairement à lui, qui était en état de les forcer, ils ne recevraient aucun dommage ni en leurs personnes, ni en leurs biens, et qu'il se contenterait de recevoir d'eux la moitié seulement du tribut qu'ils payaient au sultan du Ḳowarezm.

» Après que Touly-Ḳân eut donné sa parole et confirmé par un serment solennel les conditions de la capitulation qu'il leur accordait, les bourgeois d'Hérât lui ouvrirent aussitôt leurs portes et lui firent une entrée magnifique. Touly-Ḳân observa exactement le traité qu'il avait fait avec eux et ne souffrit pas que les Moghols leur fissent aucun outrage; il se contenta seulement de l'exécution des soldats de la garnison avec lesquels ils n'avait pas capitulé; et, leur donnant

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Malek-Aboubekr pour gouverneur, il vint trouver son père au siége de Thalighan.

» Mais la ruine de cette puissante ville ayant déjà été résolue par le décret divin, dit Ḳondémir, sa perte était inévitable. Il arriva en effet que le bruit s'étant répandu que les Moghols avaient été défaits par Djélal El-dîn, près de la ville de Ghaznèh, les habitants des villes du Ḳorâçân, où Touly-Ḳân avait laissé des gouverneurs, se soulevèrent tous en même temps, et égorgèrent tous les Moghols qui leur tombèrent entre les mains. Les habitants d'Hérât se jetèrent sur Malek-Aboubekr et le massacrèrent avec tous ses gens, et mirent à leur tête Moubarek El-dîn Sebzévari, pour les défendre.

» Djenghiz, ayant appris ces mauvaises nouvelles, fit une rude réprimande à Touly-Ḳân, son fils, de ce qu'ayant par une fausse clémence donné la vie à ses ennemis, il leur avait aussi laissé les moyens de lui jouer un si mauvais tour; pour réparer cette faute et se venger d'un si grand affront, il envoya Ilghendjvai Novian avec 80,000 chevaux devant Hérât. Cette ville soutint un siége de six mois entiers, pendant lequel ses habitants qui se défendaient en désespérés firent des efforts inconcevables; mais ayant été enfin forcés, ils furent tous égorgés sans miséricorde, jusqu'au nombre d'un million et six cent mille personnes. (L'enceinte d'Hérât devait être alors beaucoup plus vaste qu'aujourd'hui, car elle ne pourrait contenir à présent plus de 80 à 90,000 personnes.)

» Émîr Chevoud Châh, dit que le docteur Chérif el-dîn Ḳatib, resta seul avec quinze autres personnes qui s'étaient cachées dans des grottes où les Moghols qui fouillèrent partout, ne les avaient pas trouvés, et qu'ils furent rejoints peu de temps après par vingt-quatre autres qui avaient aussi échappé à l'ennemi par une espèce de miracle. Ces quarante personnes demeurèrent quinze ans à Hérât avant qu'aucune autre se joignit à elles, pour y habiter, tant cette ville avait été détruite. Cette désolation générale arriva l'an 1222/619. »

Avant sa mort, qui eut lieu en 1226/623, Djenghiz-Ḳân partagea l'empire entre ses enfants, Hérât échut à Touly-Ḳân; mais ce prince survécut peu de temps à son père et laissa le pouvoir à son fils Mangou-Ḳân. Celui-ci céda la principauté d'Hérât et son territoire à Chems El-dîn, de Gour, fondateur de la dynastie de Malek-Kurt et s'en réserva la suzeraineté, son fils Abâḳâ-Ḳân, qui lui succéda, confirma cette session et Chems El-dîn lui garda toujours une grande

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

fidélité; mais comme, pendant un règne de trente trois ans, il avait considérablement augmenté sa puissance, Abâḳâ conçut des craintes à son égard, et le manda à Tauris où il tenait sa cour. Chems-El-dîn y mourut. Rokn El-dîn, fils d'Abâḳâ, lui succéda dans le gouvernement du Hérât, l'an 1267/666. L'année suivante Borak-Kân, souverain de la Transoxiane, et descendant de Djenghiz, par Djagataï, envahit le Ḳorâçân et vint assiéger Hérât. Abâḳâ se porta au secours de son fils à la tête d'une forte armée, il battit l'ennemi dans plusieurs engagements partiels, et, dans une bataille décisive et des plus sanglantes, livrée sous les murs d'Hérât, en 1281-680, il défit complétement Borak et fit sur lui un immense butin. Après la mort d'Abâḳâ, Rokn El-dîn continua à gouverner Hérât. Et quand il mourut à son tour, l'an 1300-700, son père Faḳr El-dîn, lui succéda et ne régna que douze ans. Après ce prince le pouvoir des Djenguizḳaniens sur le Hérât devint tout à fait nominal. Ghyaz El-dîn, quatrième fils de Chems El-dîn, prince de Gour, reçut seulement pour la forme l'investiture de l'empereur Moghol Algâïtou; il s'installa à Hérât et la gouverna d'une manière tout à fait indépendante; son fils Chems El-dîn lui succéda, en 1328/729, et ne lui survécut que dix mois. Malek-Hafiz, son frère, sixième prince de cette dynastie, régna ensuite sur Hérât et fut assassiné dans la citadelle de cette ville, l'an 1330/731; il eut pour successeur Moézz-el-dîn-Ḥusséin, troisième fils de Ghyaz El-dîn, prince cité pour ses vertus et son courage.

Les Moghols avaient été peu à peu dépouillés de toutes les contrées conquises par Djenghiz, et à la mort d'Abou-Séïd, leur empereur, il ne leur restait presque plus rien. Moézz el-dîn s'enrichit de leurs dépouilles, sa puissance s'étendit sur ses voisins et la plupart reconnurent sa suzeraineté. Il régnait glorieusement depuis vingt ans, quand l'émîr Ḳazgan, souverain de la Transoxiane, vint l'assiéger dans Hérât, en 1351/752, le battit et mit pour condition à la paix qu'il se rendrait à sa cour pour lui rendre hommage. Pendant son absence les Hérâtiens humiliés de sa défaite, le déclarèrent déchu de ses droits à la souveraineté et le remplacèrent par son frère Malek-Baghir; mais Moézz el-dîn, aidé par l'émîr Ḳasgan, attaqua son frère, le battit, le fit prisonnier et rentra en vainqueur dans Hérât où il régna paisiblement jusqu'en 1369/771. Son fils Ghyaz El-dîn fut le huitième et dernier prince de la dynastie de Malek-Kurt; il gouvernait Hérât quand Timoûr leng (Tamerlan) passa l'Oxus et il fut le premier souverain détrôné

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

par ce conquérant. Ghyaz El-dîn essaya d'abord de lui résister; mais ayant bien vite reconnu l'inutilité de ses efforts et les dangers d'une trop longue lutte, il se rendit à merci à son antagoniste. Pour le punir d'avoir un moment arrêté sa course, Timoûr fit démanteler les fortifications d'Hérât et de sa citadelle, et frappa ses habitants d'une contribution de guerre tellement forte, qu'ils furent réduits à la dernière misère. Ghyaz-El-dîn, dépouillé des immenses trésors amassés par ses aïeux, ne perdit pourtant pas courage. En 1383/785, il saisit l'occasion de la mort du gouverneur laissé par Timoûr à Hérât, pour tenter de ressaisir le pouvoir, les Hérâtiens soulevés en sa faveur, exterminèrent la garnison moghole et le replacèrent à la tête du gouvernement. Mais un des fils de Timoûr, Miran-Châh, campé à trois jours d'Hérât, sur les bords du Mourghab, accourut en toute hâte à la tête de son corps d'armée et reprit la ville dont il punit les habitants par de sanglantes exécutions. Il répandit partout la terreur et rétablit plus solidement qu'auparavant, dans la principauté, la domination du conquérant tartare.

Châh-Rokh-Mirza, l'un des fils de Timoûr, résidait à Hérât et gouvernait toute la contrée, depuis 1396/799, du vivant de son père. Il en hérita après sa mort. Hérât était de sa part l'objet d'une prédilection toute particulière, il en fit la capitale de ses États et dépensa des sommes immenses pour la relever de ses ruines. — L'an 1415/818, il reconstruisit sa citadelle et ses remparts plus forts qu'auparavant. Il employa sept mille hommes pendant près d'un an à ce prodigieux travail. Hérât atteignit sous son règne, long et paisible, l'apogée du calme et de la prospérité. Son nom est encore révéré aujourd'hui par les Hérâtiens qui l'ont exalté dans leurs chansons. Ce prince mourut en 1446/850. Un de ses petits-fils, Allah-El-daoulet, s'empara alors d'Hérât et des sommes considérables déposées dans le trésor et se fit proclamer souverain, au détriment d'Olough bey, son oncle, fils aîné de Châh Rokh et son légitime successeur, qui gouvernait la Transoxiane au moment de son usurpation. Son fils Ạbd ul-Latif fut arrêté à Hérât par Allah-El-daoulet et étroitement emprisonné. En apprenant ces fâcheuses nouvelles, Olough bey dissimula son ressentiment, et, pour obtenir la délivrance de son fils, il céda à son neveu la souveraineté du Hérât; mais sitôt après l'arrivée d'Ạbd-ul-Latif à sa cour, il fut combattre Allah-El-daoulet et le battit complétement. Celui-ci se retira chez son père Baboûr, prince souverain du Gourgan,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

qui lui fournit des soldats pour rétablir ses affaires. Olough bey prévenu de leurs dispositions n'en attendit point les effets. Il alla les attaquer avant qu'ils fussent en mesure de prendre l'offensive, les battit complétement et dépouilla Baboûr de ses États. Avant d'avoir pu affermir son pouvoir il fut rappelé en toute hâte vers Hérât. La population des faubourgs de cette ville s'était révoltée pendant son absence et assiégeait la ville sous le commandement d'un chef tartare nommé Yar-Alî. Le prince arriva quand elle était aux abois, mais pourtant, assez à temps pour la dégager, grâce à l'héroïque résistance de la garnison, qui avait eu à lutter contre des ennemis extérieurs et intérieurs. Pour punir la cité rebelle, Olough bey la priva du titre de capitale de ses États et le réserva exclusivement pour Samarkande. — A la faveur de cet événement, Mirza-Baboûr était parvenu à rentrer en possession de sa principauté de Gourgan, et dès qu'il sut son oncle à Samarkande, il s'avança rapidement vers Hérât avec une petite armée d'élite. Favorisé par la population, il surprit cette ville sans défense et l'enleva sans éprouver de résistance. Olough bey allait entrer en campagne contre Baboûr, lorsqu'il fut lui-même attaqué, battu et mis à mort par son propre fils Abd ul-Latif, l'an 1449-853. Cet enfant dénaturé ne jouit que pendant six mois du fruit de son parricide, ayant été tué à coups de flèche par ses soldats révoltés. Mirza-Baboûr, délivré de deux compétiteurs aussi dangereux, resta possesseur du Hérât. Il y commit toute sorte d'exactions et plia ses habitants sous un joug de fer. Le même Yar-Alî, qui avait été vaincu par son oncle, ayant été informé du mécontentement général, jugea le moment opportun pour reprendre l'offensive. Baboûr, surpris par son arrivée, lui abandonna la ville et la citadelle, et se retira dans le château d'Ektiar El-dîn; mais, après une semaine de résistance, se voyant sur le point d'y être forcé, il l'évacua pendant la nuit et franchit les lignes de l'armée ennemie sans avoir été découvert. Yar-Alî, enflé d'orgueil de ce prompt succès, se crut désormais invincible, il célébra sa victoire par des fêtes prolongées; il était au vingtième jour de ces plaisirs incessants sans se douter que Baboûr et ses troupes tenaient de nouveau la campagne. Ce prince surprit et massacra la garde d'une des portes d'entrée, pénétra dans la ville, s'empara de Yar-Alî et le fit décapiter. Après ce coup de main, Baboûr se rendit maître de tout le Korâçân, et donna à son frère Allah El-daoulet, qui avait possédé le premier Hérât, à la mort

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

de Châh Rokh, la province de Tous en dédommagement; mais El-daoulet, peu satisfait de cet arrangement, leva secrètement des troupes pour reprendre Hérât. Baboûr, averti de son projet, le fit arrêter avec son fils Ibrâhîm et les enferma tous deux dans le château d'Ektiar-El-dîn. Il jouit après cela, au milieu des plaisirs, d'un assez long temps de repos, dont il fut tiré par diverses guerres contre Châh Hussein, prince du Sistan, et contre l'Emîr Hindogli, son vassal, qui, après s'être emparé du Gourgan, était venu l'attaquer dans le Hérât. Mais Baboûr sortit victorieusement de tous ces embarras. A la même époque, Allah El-daoulet parvint à s'échapper de sa prison et se réfugia près d'un autre de ses frères, souverain de l'Irâk, nommé Mirza Mohammed. Celui-ci attendait depuis longtemps un prétexte pour satisfaire son ambition aux dépens de Baboûr, son cadet. Allah El-daoulet, son aîné, le lui fournit. Il épousa sa querelle et envahit le Korâçân avec des forces considérables, auxquelles il était très-difficile à Baboûr de résister. Pourtant ne voulant point céder sans combat, il se porta en avant d'Hérât pour en disputer l'entrée à ses frères; mais il fut complétement défait et obligé de se renfermer dans le château d'Omad. Mirza Mohammed entra à Hérât et délivra son neveu Ibrâhîm qui y était encore prisonnier.

La guerre faisait peser toute espèce de maux sur cette malheureuse ville depuis Châh Rokh; l'an 1549/853, une terrible famine s'y fit aussi sentir, et la moitié de ses habitants mourut de faim et de misère. Peu à peu elle se releva cependant de tant de coups; mais elle ne respira un moment que pour subir de nouvelles calamités. Baboûr vaincu n'en était pas moins resté redoutable, et il savait par son génie et son infatigable activité, se créer d'inépuisables ressources. Depuis sa dernière défaite, Hérât était trop bien gardée pour pouvoir être enlevée par surprise; mais il espéra faire naître cette occasion par une diversion contre Asterabâd, où commandait, au nom de Mohammed Mirza, Hadji Ghana Chirîn. Il rencontra ce chef à moitié chemin et lui livra bataille près de la ville de Tous, le battit, le prit et le fit mettre à mort. En apprenant la levée de boucliers de son frère, Mirza Mohammed s'était empressé de voler au secours de son général, mais il arriva trop tard. Hadji Ghana Chirîn avait cessé de vivre. Néanmoins il attaqua Baboûr avec un courage héroïque. Il prit de si habiles dispositions et dissimula si bien le peu d'importance de ses forces se montant seulement à trois cents cavaliers, qu'il mit l'ennemi

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

en fuite et força Baboûr à se retirer de nouveau dans le château d'Omad. En revenant dans sa capitale, Mirza Moḥammed apprit qu'Allah El-daoulet, son frère, auquel il avait confié un commandement important dans le Sud, avait profité de son absence pour se porter rapidement sur Hérât et s'en était emparé. Fatigué de voir les obstacles surgir à chaque pas devant lui, irrité de l'antagonisme de ses deux frères, il renonça à la possession du Ḳorâçân et se retira dans ses États d'Irâḳ pour y rester en repos. Il était dans la destinée d'Allah El-daoulet de ne jamais jouir du fruit de ses usurpations. En apprenant la retraite de Moḥammed, Baboûr sortit de sa retraite et marcha contre Hérât. Allah El-daoulet s'enfuit à Balḳ à son approche, laissant la garde de la forteresse à un chef dévoué à ses intérêts, nommé Aḥmed Djessoul; mais celui-ci capitula et remit la place à l'ennemi. Après en avoir pris possession, Baboûr marcha vers Balḳ, s'empara de son frère et le ramena prisonnier à Hérât. Arrivé sous ses murs, il apprit qu'Aviz beg, auquel il avait confié la ville pendant son absence, s'était enfermé dans le château d'Eḳtiar El-dîn, avec des projets de révolte; mais par une négociation habile, il l'attira dans un piége et le fit mourir.

Mirza Moḥammed se fatigua bientôt du repos dont il jouissait dans l'Irâḳ et convoita de nouveau la possession d'Hérât, et en 1451-855, il arriva de nouveau pour aller déposséder Baboûr. Celui-ci, las de la guerre, proposa la paix à son frère, et pour prouver sa sincérité, se reconnut son vassal. Cette concession rétablit momentanément le statu quo, mais l'ambition de Moḥammed l'emportant sur sa promesse, il se remit bientôt après en campagne et rencontra l'armée de Baboûr près de Koutchan, il lui livra la bataille la plus sanglante et la plus acharnée. « L'inimitié et la jalousie des deux frères allumèrent tellement le courage des soldats des deux armées, dit d'Herbelot, qu'ils combattirent avec une opiniâtreté poussée jusqu'à la fureur. Les deux sultans y firent chacun merveille de leur personne, et la victoire balança longtemps entre les deux partis; mais enfin, Maḥmoud ayant porté sa valeur trop loin, se trouva si engagé dans la mêlée, qu'il fut enveloppé et fait prisonnier. Baboûr le fit impitoyablement mourir, et ordonna d'ôter la vue à Allah El-daoulet qu'il tenait prisonnier; mais les personnes chargées de l'exécution de la sentence lui firent passer le fer chaud si adroitement sur les paupières, que les prunelles de ses yeux n'en furent point offensées. » A dater de cette

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

victoire, Baboûr resta paisible possesseur d'Hérât, auquel il ajouta bientôt d'importantes conquêtes. Il mourut, après un règne très-agité, en 1456/861. Il eut pour successeur son fils Maḥmoud, qui fut dépossédé quatre mois après par son cousin Ibrâhîm, fils d'Allah El-daoulet. Celui-ci tombait moins d'un an après devant un nouveau compétiteur. En 1457/862, Sultan Abou Seïd, de la race de Timoûrleng, assiégea et prit Hérât; mais le château d'Eḳtiar El-dîn, où commandait Aḥmed Djessoul, au nom de Mirza Ibrâhîm, lui résista longtemps; ses défenseurs s'ensevelirent sous ses ruines. En 1458-864, un prince turkoman, nommé Djéhan Châh, de la dynastie du Mouton-Noir, attaqua Abou Seïd et lui enleva Hérât. Redoutant la cruauté bien connue du vainqueur, les habitants avaient fui à son approche, ceux qui restèrent furent en butte à la plus farouche tyrannie et eurent à souffrir les plus grandes misères. Djehân Châh resta six mois campé sous les murs d'Hérât, et pendant ce temps, ravagea toute sa banlieue et détruisit en partie la ville. Abou Seïd n'avait pourtant point perdu courage. Après avoir ravitaillé son armée dans la Transoxiane, il revint attaquer le Turkoman, et le battit. Ce revirement de fortune amena un traité qui le fit rentrer en possession d'Hérât. Les Turkomans avaient tellement saccagé cette malheureuse contrée, qu'elle eut encore une horrible famine à supporter pendant cette année. Ses récoltes avaient été foulées aux pieds, les arbres coupés, les maisons démolies, et tout y offrait le spectacle de la plus grande désolation. La ville et ses environs étaient tellement dépourvues, qu'Abou Seïd fut obligé d'envoyer ses soldats dans des cantonnements éloignés pour les faire subsister.

Allah El-daoulet et son fils, Mirza Ibrâhîm, déjà tant de fois chassés du Hérât, reprirent courage en voyant cette principauté dégarnie de troupes, et avec l'aide du prince tartare Sandjar, ils l'attaquèrent à l'improviste. Abou-Seïd, surpris dans les murs de sa capitale avec une poignée de soldats, donna des preuves d'une grande habileté et d'un incontestable courage. Ses ennemis furent défaits, Sandjar pris et mis à mort; mais Mirza Ibrâhîm parvint à s'échapper et à reformer une nouvelle armée. Il mourut dans la ville de Tous, au moment où il allait reprendre l'offensive, et son armée se débanda d'elle-même. Un danger bien autrement sérieux menaça Hérât l'année suivante, 1459/865. Sultan Ḥussein, prince du Mazendéran, et arrière-petit-fils de Timoûrleng, leva une formidable armée pour s'en

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

emparer. Après être entré en vainqueur dans Sebzévar, il se dirigeait à marches forcées vers Hérât, ruinant tout sur son passage, quand Abou Seïd se présenta inopinément devant lui, le battit avec des forces bien inférieures, et le poursuivit, au cœur même du Mazendéran, dont il le dépouilla. Ce succès faillit lui coûter cher. Pendant son absence, l'émîr Ḳali Hindougué, gouverneur du Sistan, avait essayé de lui enlever Hérât. Les habitants, surpris par sa brusque attaque, lui opposèrent pourtant une vigoureuse résistance. Il se retira à l'approche d'Abou-Seïd; mais celui-ci le poursuivit dans ses États et lui imposa sa suzeraineté.

Ḳaïssar-Mirza marcha contre son oncle, à la tête d'une petite armée de Ḳorâçâniens; mais complétement battu à Chekivan, village situé à six heures à l'ouest d'Hérât, il se retira de nouveau à Ḳaff. Peu de temps après cet événement, le châh de Perse faisant valoir de vieux droits sur la principauté, ordonna à son fils Moḥammed Wali Mirza d'aller s'emparer d'Hérât. Ce prince battit d'abord Ḥadji Firoûz en rase campagne, et le tenait bloqué dans la place lorsqu'il fut lui-même attaqué par le fils de ce dernier, qui revenait victorieux d'une expédition dans le Sud, et obligé de se retirer. Toutefois il le fit en bon ordre et enleva 40,000 têtes de bétail de la province. Les Persans menacèrent plusieurs fois Hérât, depuis lors, par des démonstrations bruyantes, mais stériles; cependant ils entreprirent sérieusement de la réduire, en 1816/1232, avec une armée nombreuse, commandée par Ḥassan-Alî-Mirza, un des fils du châh. Depuis seize ans qu'il gouvernait Hérât, Ḥadji-Firoûz El-dîn avait repoussé toutes les prétentions de suzeraineté de ses frères, tour à tour rois des Afghans; cependant en voyant la formidable démonstration des Persans, il recourut à l'assistance de châh Maḥmoud, de Kaboûl. Celui-ci rappela son vézir Fétiḥ-Ḳân du Kachemire, où il faisait la guerre aux Siks, et l'envoya à Hérât avec son armée. Le premier acte du vézir Afghan, en arrivant dans cette ville, fut de faire arrêter Ḥadji-Firoûz, et de l'envoyer prisonnier à Kaboul, pour rendre compte au roi de sa longue insoumission et des revenus de la province. Après avoir consolidé son pouvoir à Hérât, il vint attaquer les Persans campés à la frontière, entre Kâfir-Ḳalé et Ḥassan-Abâd. La bataille commença au point du jour (1). Ḥassan-Alî-Mirza avait placé

(1) Il a déjà été question de cette affaire dans la *Revue*. Voy. l'article intitulé le Ḳorâçân, tom. II, page 169 et suiv.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

en première ligne quatre régiments d'infanterie régulière nouvellement organisés et placés sous les ordres du serdar Zoulfékar Ḳân. Pour donner de la confiance à ses troupes, qui, n'appréciant que la cavalerie, se désolaient de n'en pas faire partie, ce général sabra un cheval arabe qu'il montait, et resta à pied pour combattre à leur tête. Malgré son dévouement magnifique, sa division, attaquée par la cavalerie de Chîrdil-Ḳân, frère du vésir, fut d'abord mise dans une complète déroute; mais s'étant ralliée derrière le caravansérail de Kafir Ḳalé, elle se battit avec acharnement jusqu'à quatre heures de l'après midi. Les Persans avaient alors dix mille hommes hors de combat et commençaient à battre en retraite. Une charge de cavalerie, faite à propos par Kohendil-Ḳân, autre frère du vézir, changea cette retraite en une déroute générale. Fetiḥ-Ḳân se porta alors en avant pour juger de l'état des choses, mais il reçut une balle morte dans la bouche et tomba de cheval. On fut obligé de l'emporter dans sa tente. Le bruit de cet événement ayant circulé parmi les Afghans, ils crurent leur chef mort et les Persans vainqueurs. La panique les saisit, ils se débandèrent, et coururent se renfermer dans Hérât où ils répandirent l'effroi. Une partie de ses habitants l'évacuait déjà en toute hâte et l'autre se disposait à recevoir les Persans comme leurs nouveaux maîtres, lorsque Fetiḥ-Ḳân arriva fort à propos pour les rassurer. Sa blessure n'avait pas de gravité. Les Persans, de leur côté, s'étaient sauvés jusqu'à Meched, sans s'arrêter, et ne furent pas médiocrement étonnés d'apprendre, plusieurs jours après la bataille, que les Afghans les tenaient pour vainqueurs, malgré la perte de leurs bagages et de leur artillerie qui ne furent recueillis, il est vrai, par leurs adversaires, que dix jours après le combat.

Ce succès termina glorieusement la carrière du vézir Fetiḥ-Ḳân. D'abord aveuglé, ensuite cruellement mis à mort par ordre du châh-Maḥmoud, son horrible et injuste exécution fut le signal de la révolte qui fit descendre du trône cet indigne souverain. Poursuivi à outrance et traqué comme une bête fauve, il dut s'estimer heureux de pouvoir gagner Hérât où il s'enferma avec son fils Kamrân, monstre de férocité, pétri de vices, et digne en tout d'un semblable père. La discorde les divisa bientôt. L'un et l'autre voulaient la suprématie dans le gouvernement, et à leurs démêlés se joignirent bientôt des embarras suscités par les exigences de Feth-Ali-Châh, roi de Perse, qui continuait à faire valoir ses prétentions sur Hérât. Ḥadji-Firoûz-El-dîn

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

les avait toujours repoussées; mais Maḥmoud et Kamrân n'y mirent pas tant d'amour-propre et reconnurent purement et simplement la suzeraineté du Châh, s'engageant à lui payer tribut. Ils s'estimèrent heureux de pouvoir rester, à ce prix, possesseurs du dernier refuge qu'on leur avait laissé en Afghanistân.

En 1819/1235, Kamrân, fatigué de l'insistance de son père à s'immiscer dans les affaires du gouvernement, le chassa d'Hérât. Châh Maḥmoud vint l'assiéger l'année suivante avec une petite armée de nomades; mais il fut battu et obligé de fuir chez les Hézarés-Iliâtes. Cependant il ne se découragea point et sembla avoir retrouvé un moment l'énergie et l'activité de la jeunesse pour combattre son fils. Il vint l'assiéger une seconde fois en 1821/1237, mais des chefs afghans intervinrent entre le père et le fils et les accommodèrent; Châh Maḥmoud devait conserver le titre de roi et en avoir les honneurs et son fils Kamrân la puissance. Cet accord avait amené un peu de calme dans la principauté, quand il fut troublé par la réapparition d'Ḥadji-Firoûz El-dîn. Ce prince avait été relâché par Châh-Maḥmoud, lors de la révolte de Kaboul. Il s'était retiré en Perse, à Méched, où il avait rencontré un serdar Timoûr, fameux par ses exploits, nommé Kalech Ḳân. Celui-ci réveilla son ambition et lui proposa son concours pour le replacer à la tête du gouvernement d'Hérât. Le serdar fit tous les préparatifs de l'expédition en homme habile, elle eut lieu en 1822/1238, et fut tenue si secrète que Kamrân, qui était allé chasser dans les réserves de Koussan, petite ville située à quinze heures d'Hérât, y fut surpris par l'avant-garde d'Ḥadji-Firoûz et faillit tomber entre ses mains. Le dévouement de quatre de ses serviteurs, tués à la porte de son logis, tandis qu'il gagnait la campagne par les derrières, put seul assurer sa fuite. Il courut aussitôt s'enfermer dans Hérât, et dépêcha son vézir Ata-Ḳân et plusieurs autres officiers dans toutes les directions avant l'arrivée de l'ennemi, pour rassembler les contingents des tribus et les amener à son aide. Ils arrivèrent promptement et attaquèrent l'armée d'Ḥadji-Firoûz en queue, tandis que lui-même faisait une sortie sur le pont. La bataille dura treize heures, on y brûla peu de poudre et l'on s'y battit corps à corps, à l'arme blanche. Au coucher du soleil on comptait beaucoup plus de combattants morts que debout, cependant la victoire resta longtemps incertaine. La mort de Kalech-Ḳân la fit pencher du côté de Kamrân. Ce serdar s'était acharné à la

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

poursuite du prince et faisait une véritable course au clocher pour l'atteindre; il avait enfin réussi et son bras était levé pour le frapper, quand son cheval harassé s'abattit dans une ravine; il se cassa la clavicule dans sa chute, et fut abandonné par ses gens. Kamrân le sabra lui-même et se montra, dans cette occasion comme dans toutes, féroce dans le combat, cruel après la victoire. Il n'aurait pas davantage épargné son oncle, Firoûz-El-dîn, fait prisonnier, si Châh-Maḥmoud n'était impérativement intervenu en sa faveur.

Kamrân sortit de cet embarras pour retomber dans un autre. Les chefs réunis du Ḳorâçân vinrent l'attaquer en 1823/1239, à l'instigation du châh de Perse, pour le forcer à payer le tribut consenti par lui et son père, et qu'il refusait sous divers prétextes. Les Ḳorâçâniens ayant vainement essayé de s'emparer de la ville, évacuèrent son territoire après l'avoir entièrement ravagé. Ces expéditions des Persans se renouvelèrent souvent jusqu'en 1837/1253. Mais Kamrân conjura le danger en faisant des concessions momentanées et en payant de faibles sommes.

Outre les complications venant de l'extérieur, ce prince eut à déjouer bien des complots contre son pouvoir dans la principauté même. En 1824/1240, les districts de Ferrah et de Lach se révoltèrent, et il fut obligé de marcher en personne pour les soumettre. Les mécontents d'Hérât, les autorités à leur tête, profitant de son absence, décrétèrent sa déchéance et proclamèrent à sa place son fils aîné Djéhangûir Mirza, qui fut lui-même déposé par le serdar Mousṫafâ-Ḳân. Dans une période de huit mois, ce dernier, Châh-Maḥmoud et Ḥadji-Firoûz occupèrent tour à tour le pouvoir et il n'y avait que meurtre et confusion dans Hérât. Kamrân, accouru sous ses murs pour ressaisir ses droits, fut obligé de fuir à l'approche d'une armée, commandée par le serdar Chirdil-Ḳân, de Kandahar, qui avait espéré s'emparer de la place à la faveur du désordre, mais la reddition s'étant fait attendre, il battit en retraite et laissa le champ libre à Ḳamrân qui finit par triompher. Ce prince continua pendant deux autres années à mettre en pratique son système de terreur, tuant et dépouillant partout autour de lui; mais après la mort de son père Maḥmoud, arrivée en 1826/1242, il perdit toute énergie, toute activité, se plongea dans la plus crapuleuse débauche, et remit le soin du gouvernement à son vésir Ata Ḳân. Celui-ci étant mort en 1830/1246, son neveu Yar-Moḥammed Ḳân le remplaça. Ministre

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

habile, mais cruel et ambitieux, il n'avait pas la souplesse nécessaire pour contenter les Persans, et se brouilla avec eux.

Le prince héréditaire, Ạbbas-Mirza, marcha contre Hérât en 1832/1248 à la tête de 30,000 hommes; arrivé à Meched, il invita Yar-Moḥammed-Ḳân à se rendre dans cette ville pour prévenir, s'il était possible, par un traité, une guerre regrettable pour les deux partis, et il lui envoya un sauf-conduit pour sa securité personnelle. Rassuré par ces promesses solennelles, le vézir se rendit au camp persan; mais au lieu d'un accommodement qu'il espérait, le prince lui donna une prison et lui fit arracher plusieurs dents. On allait les lui planter dans la tête, quand la mort d'Ạbbas-Mirza, survenue en 1833/1249, peu d'heures avant le moment fixé pour le supplice, amena une confusion au milieu de laquelle Yar-Moḥammed-Ḳân put s'échapper et revenir à Hérât, dont Moḥammed-Mirza, fils aîné du prince défunt, avait déjà commencé l'investiture. Feṭḥ Ạlî Châh lui-même étant mort dans ce temps, les troupes persanes battirent en retraite; mais elles revinrent quatre ans plus tard, sous la conduite du prince Moḥammed, devenu Châh de Perse, pour assiéger Hérât. Pendant dix mois, de 1837/1253 à 1838/1254, elles se consumèrent en efforts infructueux pour enlever cette place, où les Russes avaient espéré jeter les premiers jalons de leur influence dans l'Afghanistân; mais un revirement de fortune amené par l'énergique politique des Anglais leur fit perdre la partie. La position des assiégés était des plus critiques; pourtant ils repoussèrent toutes les attaques, du reste assez mal dirigées, des Persans; mais la disette de vivres se fit bientôt sentir parmi eux. Le sel se vendait jusqu'à 25 fr. l'once. Quand on eut mangé toutes les bêtes de somme, la chair des animaux considérés comme les plus impurs par les musulmans fut vendue à des prix exorbitants. Les canaux amenant l'eau de l'extérieur dans la ville avaient été rompus par les assiégeants et leur eau détournée; les Hérâtiens avaient d'abord eu recours à celles de leurs citernes; mais ne s'alimentant que des eaux de l'extérieur, les citernes furent bientôt à sec, et il ne resta plus que l'eau très-saumâtre de quelques puits insuffisants pour les besoins généraux. L'ouverture de chacun d'eux était fermée et cadenassée par l'autorité, qui en faisait le partage entre tous chaque matin. Les bazars, les places publiques et les mosquées étaient en tout temps encombrés de malheureux attendant les chefs au passage pour implorer leur pitié et leur demander à

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

grands cris la subsistance dont ils manquaient; mais réduits eux-mêmes aux plus dures extrémités, les chefs ne pouvaient que les encourager à la résignation dont ils donnaient les premiers l'exemple. Bientôt la défense de la place devint encore plus difficile par le manque de poudre. Les Hérâtiens en fabriquaient, il est vrai; mais on ne put l'employer : elle brûlait dans le canon sans faire partir le boulet qui restait dans la pièce.

Moḥammed-Châh, mis en demeure par l'ultimatum du gouvernement anglais de battre en retraite ou d'avoir la guerre avec l'Angleterre, opta pour le premier parti. Ses troupes levèrent le siége après avoir complétement ruiné la province, dont elles firent un désert. Kamrân-Châh n'évita ce danger que pour tomber dans une plus grande infortune. D'abord prisonnier de son vézir Yar-Moḥammed-Ḳân, il mourut étouffé par ses ordres en 1842/1258. Depuis ce moment, ce dernier gouverna dix ans cette principauté avec un pouvoir absolu. Revenu à des sentiments plus humains, depuis qu'il était au souverain pouvoir, son administration sage, ferme et éclairée avait fait sortir cette importante ville de ses ruines; sa mort récente replace la destinée de cette capitale dans le domaine de l'inconnu; mais suivant les probabilités, l'Angleterre ne souffrira jamais qu'elle passe à une puissance pouvant s'en faire une arme contre elle; car l'abandonnant, elle remettrait elle-même entre les mains de ses adversaires les clefs de ce jardin si vaste et si productif de l'Inde.

Hérât est aujourd'hui un carré long d'une parasange de développement, plus allongé sur les faces orientales et occidentales que sur celles du Nord et du Sud. Son extension serait immense si l'on comprenait ses faubourgs, s'étendant surtout à l'Ouest de la ville, au delà de Dervazèi-Irâḳ (porte de l'Irâḳ). Ces faubourgs sont couverts de ruines et de nombreux jardins entourés de murailles. Un immense épaulement fait la défense de cette ville; il provient de terres tirées de l'intérieur et tassées sur son pourtour jusqu'à une hauteur inégale, mais dont la moyenne peut être de 25 mètres. Il est intérieurement soutenu par des contre-forts en maçonnerie coupés à pic. L'extérieur de la ville a également été creusé jusqu'à 100 mètres au delà de son fossé pour en enlever les terres et les faire servir à cet épaulement. Le terrain étant de pure argile, le tassement est devenu très-solide et présente l'aspect d'une longue colline entourant la ville, sur la crête de laquelle on a construit une espèce de muraille de 10 mètres de hauteur

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

flanquée de tours rondes, pleines et crénelées pour la fusillade, ainsi que les courtines. Les énormes tours massives des angles peuvent seules porter du canon. Sur un rayon de 200 mètres, à partir des bords du fossé de la ville vers la campagne, le fond du terrain est une prairie marécageuse où l'eau se trouve abondamment à 2 ou 3 mètres de profondeur, surtout vers la partie Sud de la ville, la pente générale du sol allant du Nord au Sud; cependant les nombreux cours d'eau, descendant des montagnes voisines, coulent de l'Est à l'Ouest; ils servent à arroser les jardins et les cultures, et alimentent aussi le fossé de la ville qui débouche du côté du Sud, vis-à-vis de la grande tour des cendres (Burdji-Ḳakester) formant l'angle de la place.

A une demi-portée de canon, au Sud de la place, s'étend un canal, à bords escarpés, tirant ses eaux de la rivière Hériroud, distante d'une heure de la ville. Une grande quantité de moulins ont été établis sur ce canal, guéable sur très-peu de points seulement, ce qui a nécessité la construction, de distance en distance, d'une foule de petits ponts d'une seule arche. La ville a cinq portes (dervazè). Au Nord, près de Dervazèi-Mélik, se trouvent les deux citadelles, Ark-Noou (citadelle neuve) et Ark-Kohnè (citadelle vieille). Elles sont presque attenantes l'une à l'autre, et celle-ci, qui domine la première, nous a paru être le château anciennement appelé Eḳtiar-El-dîn, la ville elle-même n'étant que la citadelle de l'ancienne Hérât si souvent ravagée et détruite.

Au Nord de la ville, parallèlement et à 1,000 mètres de ses murs, s'élève la longue colline de Tallèi-Bengui. Elle forme un rideau de ce côté. Au delà de cette colline est placée la plus belle mosquée qui ait été construite dans l'Asie centrale; elle est surmontée des neuf minarets du haut desquels on découvre tout l'intérieur de la ville, et son éloignement est égal à la plus grande portée d'une pièce de 12. Aucune des hauteurs environnant Hérât ne la domine; la plus élevée est celle de Tallèi-Bengui, servant de cimetière.

Après la retraite, des ingénieurs anglais vinrent à Hérât en 1839, et sous la direction du major d'Arcy-Todd, officier du plus grand mérite et résident britannique près de Châh-Kamrân, relevèrent une partie des fortifications de cette ville. Le fossé d'enceinte fut comblé par leur ordre et creusé plus avant dans la campagne. De cette manière, l'épaulement acquit une plus grande élévation, et le tracé fut

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

fait de manière à rendre la défense du fossé moins difficile, ce qui fut obtenu en y établissant des caponnières de distance en distance. Deux grosses tours des angles reconstruites sur un plan plus avancé pouvaient le battre d'enfilade, et les tours des portes ont aussi été modifiées de manière à pouvoir concourir à sa défense. Malheureusement ce travail, achevé sur deux faces, est resté incomplet sur les deux autres, qui sont encore délabrées et accessibles sur plusieurs points. Si ces travaux étaient achevés, ils ne suffiraient pourtant que pour défendre la ville contre des Asiatiques, car elle ne résisterait pas vingt jours à une armée européenne. Ce n'est, tout bien considéré, qu'une vaste redoute, ayant les inconvénients de quatre angles morts. Hérât ne sera réellement forte que lorsqu'elle sera flanquée d'ouvrages dont le plan des Anglais ne fait pas mention, et ces travaux ne seront jamais entrepris par les Persans, encore moins par les Afghans.

Il y avait 80,000 habitants dans l'enceinte d'Hérât avant le dernier siége qui eut lieu en 1838. Quand les Persans battirent en retraite, il en restait au plus de six à sept mille. L'émigration et la guerre ne furent pas seules causes de cette dépopulation; il vint s'y joindre d'autres causes non moins terribles. Les malheureux Hérâtiens, décimés par la famine, ne trouvèrent pas d'autre ressource que se vendre comme esclaves aux Turkomans pour donner du pain à leurs familles avec le prix de leur liberté. Yar-Moḥammed-Ḳân n'était pas alors moins dénué que les autres. Ce fut l'époque la plus impitoyable de sa vie. Il faisait arrêter les Parsivans (d'origine persane), habitant Hérât, pour la moindre faute et les vendait pour se procurer de l'argent. Il en troquait quatre ou cinq contre un cheval ou pour un quintal de blé. Ses agents parcouraient la ville et provoquaient eux-mêmes le désordre, afin d'avoir un plus grand nombre de coupables à échanger contre les denrées. Les habitants, s'étant aperçus du piége, ne s'y laissèrent plus prendre. Le vézir eut alors recours à un moyen plus expéditif : il fit garder l'issue des bazars par ses troupes à l'heure où il les sut remplis de monde, et s'empara indistinctement de tous ceux qui s'y trouvèrent pour alimenter son commerce. Les Anglais lui promirent des secours à condition qu'il cesserait cet inhumain trafic. Yar-Moḥammed y consentit d'autant plus volontiers qu'il y trouvait un immense avantage politique et des bénéfices plus forts et plus certains. S'étant enrichi avec l'or de la Com-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

pagnie des Indes, il cessa dès 1842 ses avanies et ses cruautés, ramena la richesse et la sécurité à Hérât, la repeupla avec les nomades Hézarèhs-Téïmouris et Djemchudis, qu'il soumit à ses lois, et sa mort arriva quand il avait déjà pu voir le résultat de ses efforts couronné d'un plein succès. Hérât est actuellement dans un état des plus prospères; et si jamais elle est possédée par une nation européenne, elle reprendra bien vite cette importance et cette splendeur qu'elle n'a cessé d'avoir dans les siècles passés.

L'adjudant général FERRIER.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

RECHERCHES

SUR

LES ANTIQUITÉS DE CONSTANTINE.

Les historiens ne sont pas d'accord sur le premier fondateur de Cirta. Les commencements de cette ville datent des siècles les plus reculés, comme l'attestent quelques vestiges de constructions semblables à celles que l'on voit encore à Carthage. Elle fut d'abord habitée par les Numides, et plus tard par les Romains. Dès le temps de César, elle reçut le nom de colonie des Sittiens, *Sittianorum colonia*, à l'occasion de l'établissement qu'y avaient créé les légions de P. Sittius, qui avaient aidé si puissamment César dans la guerre d'Afrique. Depuis le règne de Constantin, qui l'avait comme relevée de ses ruines, après les désastres qu'elle avait eu à supporter dans la guerre de Maxence, elle fut appelée et s'appelle encore Constantine (suivant la prononciation actuelle Ksamtina, Kosantina) (1). Les Arabes ne la conquirent que trente et quelques années après l'hégire ; mais ils en furent chassés par les dynasties berbères, dont elle forma le plus bel apanage jusqu'à l'arrivée des Turcs.

Bâtie à 670 mètres au-dessus du niveau de la mer, sur un rocher

(1) D'après une légende populaire, qui ne mérite pas d'entrer dans un sujet sérieux, le véritable nom de la ville serait Ksar-Tina, le château de la reine Thina.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

en forme de promontoire et d'une superficie d'environ 45 hectares, Constantine est cerclée par un ravin profond qui lui sert de fortication naturelle. Un auteur l'a comparée à un doigt entouré d'une bague. Le géographe El-Bekri l'a surnommée bled el-hawa, la cité de l'air, et mieux, la cité aérienne. Afin de la rendre accessible, on a, dit la tradition, jeté sur le précipice, à l'ouest, des arcades en pierres de taille d'un travail solide, d'une symétrie parfaite et d'une élévation effrayante. C'est sur ces voûtes que s'appuyait le terre-plein qui servait d'entrée à la ville. Il y en a même qui prétendent que Constantine est construite tout entière sur des arcades artistement maçonnées, depuis la Ḳaśba jusqu'à la porte Valée. Des témoins affirment avoir pénétré dans une de ces galeries, qui prend naissance sous l'esplanade de la forteresse, et après avoir suivi tantôt des couloirs, tantôt des corridors, être arrivés au bas de la porte en question par une poterne appelée Bab-el-bled (la porte de la ville). Nous-même avons vu cette poterne parfaitement dessinée en bas-relief, mais bouchée, à l'époque où le génie militaire relevait une partie des remparts. Quoi qu'il en soit, on ne saurait admettre que Constantine repose sur le vide : car lorsqu'on a voulu creuser un puits ou tracer un conduit pour l'écoulement des eaux et pour le nivellement des rues françaises, on a souvent rencontré le rocher, et ce n'est qu'à l'aide de la mine qu'il a été possible de le faire sauter. Notre opinion est qu'il se trouve dans la roche des anfractuosités et des ravins sur lesquels les Romains ont été obligés de poser des arceaux dans le but d'égaliser à peu près le sol, et de ménager dans plus d'un endroit la cavité d'une citerne. Quant au tunnel en pierres sèches, dont l'ouverture principale apparaît dans la cour de Ben-Zerbib, près du quartier des Juifs, ni les indigènes ni les voyageurs français qui l'ont visité n'en ont pu comprendre la destination. Nous y avons pénétré, l'an dernier, avec des lanternes, et nous avons remarqué, sur la gauche et sur la droite, des issues plus basses et d'une courbure régulière qui sont des embranchements de la galerie mère. Vers le fond, c'est-à-dire vers la partie que l'on a comblée avec d'énormes pierres superposées sans la moindre symétrie, un escalier en colimaçon et sans rampe descend jusqu'à un puits d'eau saumâtre. Pendant le siége de 1837, le souterrain de Ben-Zerbib servit de refuge à la population israélite. Tout le monde n'aime pas l'odeur de la poudre.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

La ville de Constantine n'a pas toujours été emprisonnée dans les remparts que nous voyons aujourd'hui, et qui semblent n'être qu'une exagération de ceux qu'un cataclysme de la nature lui a donnés en l'arrachant brusquement aux montagnes voisines (1). Elle s'étendait, à l'ouest, jusqu'à Belle-Vue; au sud-ouest, jusqu'au Bardo, et embrassait le Coudiat-Ati ainsi que le bas-fond de la rive gauche du Roumel, l'Ampsagas des anciens, dans un système de murailles que le temps et la main des hommes ont dépouillées de leurs revêtements en pierre. Au rapport de saint Optat, un faubourg considérable du nom de Mugæ touchait à la métropole de la Numidie. Mais on ne sait pas positivement si l'évêque de Mila a voulu parler du petit village situé à Sidi-Mabrouk, autour de cette basilique, qui ne marque plus sur le sol que la régularité de son plan et les premières assises de l'abside et des deux chapelles latérales. Ce que nous pouvons certifier, c'est que, pendant l'occupation berbère, il existait en dehors de la ville, dans le triangle formé par Bab-el-Djabia, le marché des Kabyles et la pyramide Danrémont, un bourg si populeux qu'il comptait trois mosquées et plusieurs fondouks. Le témoignage d'Ibn-Batoutah fait foi. En 725 (de J.-C. 1325), ce voyageur célèbre campa sous les murs de Constantine; mais une pluie torrentielle étant venue troubler son sommeil, l'obligea, au milieu de la nuit, à chercher un asile dans les maisons du faubourg (1).

Encouragé par la retraite des Français, en 1836, le bey Ḥadj-Aḥmed ne s'occupa plus que des moyens de rendre une seconde attaque impossible. C'est alors qu'il fit raser tout ce quartier extérieur, sauf le minaret de Sidi Bou-Kocéïa et la Sebbala (réservoir) contre laquelle sont enterrés nos officiers. Les trois mosquées du faubourg étaient Sidi El-Hilouf, Sidi Alî El-Euddjal et Sidi Bou-Kocéïa; elles n'avaient point de ḳatib (prédicateur). Il y a tout au plus vingt-cinq ans que le docte cheiḳ El-Ạbbâči professait le foḳ (droit) dans la salle de Sidi El-Hilouf. Sur la partie méridionale du Coudiat-Ati qui borde la route de Sétif, on voit les débris d'un édifice kabyle, devant lequel la musique du beylik avait l'habitude de se taire lorsque les troupes

(1) Mgr. Dupuch a donné un plan de Constantine ancienne qu'il a trouvé dans un vieil exemplaire de Lactance.

(2) *Voyage du cheik Ibn-Batoutah à travers l'Afrique septentrionale, au commencement du XIVe siècle*, par M. Cherbonneau, p. 7 du tirage à part.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

se rendaient au champ de manœuvre. Là était un cimetière fermé (karrâba), où reposait parmi les marabouts Sidi Ali Mousekket-el-Toboul, le patron vénéré du cloître. Mousekket-el-toboul signifie littéralement *qui fait taire les tambours.*

La montagne qui se dresse à l'Ouest des remparts, et que nous appelons Coudiat-Ati, doit son nom, suivant une légende locale, à Sidi Ati, nègre d'une piété accomplie, auquel fut érigée une petite chapelle en forme de grotte, sur le versant oriental, directement au-dessus des tombeaux de la famille Sittius (1).

Autrefois, cinq ponts donnaient accès à la ville. Deux autres traversaient le Roumel : l'un en amont, à soixante pas de l'endroit où ce fleuve reçoit les eaux du Bou-Merzoug ; l'autre en aval, au bout de la prairie qu'on appelle le Ménia. Six de ces ponts sont en ruines, et les amateurs d'antiquités admirent surtout les piles encore debout de celui qui occupe à peu près le milieu du ravin, au Sud-Est. Un seul est encore utilisé de nos jours et facilite les communications avec la campagne. On sait que dans la partie orientale et pour être plus exact, à l'Est-Nord-Est, le ravin possède trois voûtes naturelles. C'est sur l'extrémité de la plus large et à l'endroit où le Roumel disparaît pour la première fois dans un gouffre de 35 à 40 mètres de profondeur, que repose le pont dit El-Kantara. Ce bâtiment, tel qu'on le voit aujourd'hui, a été relevé en 1788 et 1789, sous la prin-

---

(1) En 1851, lorsqu'on a creusé le bas du Condiat-Ati pour faire les fondations des premières maisons du nouveau faubourg, on a découvert, sous une première couche de tombeaux arabes, cinq pierres tumulaires portant chacune une inscription latine. Les trois plus importantes appartenaient à un mausolée de forme pyramidale, au fond duquel on a ramassé un bracelet d'or, une patère en airain et un grand nombre de vases d'argile et d'urnes lacrymatoires en verre passablement conservés. Voici la lecture exacte de ces épitaphes encore inédites :

1° P. SITTIVS. P. F. DENTO. AED. IIVR. QVAEST. II. FLAM. QVINQ. V. A. LX. H. S. E.

(Publius Sittius, fils de Publius, Dento, édile, duumvir, deux fois questeur, flamine quinquennal, vécut soixante ans. Ci-gît.)

2° MEMORIAE. SITTII. TVLLIANI. CAECILIA. IANVSIA. VXOR. CARISSIMA. MARITO. SVO. AMANTISSIMO. CVM. FILIS (sic). SVIS. FECIT. V. A. LXV.

Monument élevé à la mémoire de Sittius Tullianus par sa très-chère épouse Cæcilia Janusia et par ses fils. Il fut un mari très-aimant et vécut soixante-cinq ans.)

3° SITTIA. P. F. AVGVRINA. V. A. VI. H. S. E.

(Ci-gît Sittia Augurina, fille de Publius, qui vécut six ans.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

cipauté de Salah-Bey, par un architecte génois. Il est à deux étages. L'étage inférieur compte deux arches, dont l'une, celle du côté de la ville, a été murée, on ne sait à quelle époque. Ces deux arches sont soutenues par trois piliers dont la structure est évidemment romaine, depuis la base jusqu'à la corniche. Au-dessus du pilier mitoyen, l'œil distingue deux pierres d'un travail grossier, qui représentent deux éléphants face à face, et au-dessus de leurs têtes une femme en costume si léger, que l'œil suit sans peine le modelé de ses jambes (1). Seulement, dans l'intervalle compris entre ces sculptures et le sommet du pilier, qui est lui-même écorné, se voient des replâtrages modernes, qui pourraient faire croire qu'elles ont été encastrées postérieurement. Pour relier ce pont inférieur au rocher, il existe du côté de la campagne une arche interrompue vers son milieu par les angles saillants du rocher. Du côté de la ville, une légère amorce d'arcade, qui n'est pas en harmonie avec l'ensemble de l'ouvrage, supporte la partie supérieure de l'édifice. Un peu plus haut que le pilier extérieur, on remarque un fragment de bâtisse romaine, qui se termine à une petite corniche. Nous avons compté quinze assises entre cette corniche et celle du pilier. Quant au second étage, qui est à 16 mètres de l'étage inférieur, il se compose de quatre arches. Les deux du milieu correspondent à celles du bas, mais leurs voûtes sont en ogives, tandis que les deux latérales sont à plein cintre et visiblement plus larges. L'arche dirigée dans le sens de l'ancienne route de Smendou (2), est établie sur une pile qui, elle même, adhère au roc et n'a que treize assises, y compris la moulure. Il y a encore, au-dessus, une dizaine d'assises qui vont s'encadrer assez irrégulièrement avec la maçonnerie moderne. A la partie opposée, quatre rangs de pierres romaines soutiennent la courbe de la dernière arcade.

---

(1) Il est surprenant que la coquille dessinée par le docteur Shaw, comme un éventail ouvert, au-dessus de la tête de la femme, n'existe pas dans le bas-relief que nous avons sous les yeux. La femme et les éléphants sont non-seulement d'une époque, mais encore d'une exécution différente. Elles ne se sont rencontrées sur la façade du pont que par l'effet d'un caprice de l'architecte chargé des réparations.

(2) Les chemins qui mènent au littoral, et ceux qui viennent de l'Est, aboutissent à cette porte. A côté de cette issue, le long des murs de la ville, au N.-E. est une rampe en mauvais état, conduisant au fond du ravin, sur le premier pont naturel dont nous avons parlé.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Enfin l'édifice, au temps du peuple-roi, devait avoir près de la terre ferme un arceau de plus, comme l'indiquent les restes d'une bâtisse parfaitement conservée. La hauteur totale du pont ne va pas à moins de 65 mètres : le tablier a 60 mètres de longueur (1).

La cause de la destruction des ponts du Roumel est encore mise en question : les uns l'attribuent au temps et à l'abandon dans lequel on les a laissés; d'autres la font remonter aux Berbères, sous le règne de Kahina, leur souveraine. Mais il a été prouvé par Ibn-Ḳonfoud (2), le savant historien de la dynastie Hafsîte, que ce fut Ben-el-Émîr, ḳaïd de Constantine, qui, dans l'année 704 (de J.-C. 1304) fit démolir les ponts, afin de résister plus sûrement au sultan Ḳâled, contre lequel il s'était révolté.

Il y avait jadis six portes à Constantine. Deux de ces issues, Bab-el-Rouâh et Bab-el-Henincha, ont été supprimées longtemps avant la conquête; une troisième, Bab-el-Djedid (la porte neuve), qui touche à la maison du trésor, fut condamnée peu de temps après que cette place tomba en notre pouvoir. Bab-el-Rouah, autrement dit *la porte de l'allée*, était exposée au Nord : on y montait avec une grande difficulté par les pentes naturelles du rocher (El-Medâredj), et, par intervalles, au moyen des degrés étroits taillés dans le roc même (3). Entre la porte Djabia et la pointe méridionale de la ville, nommée Sidi-Râched, existait, avant l'avénement de Ṣalaḥ-Bey, la porte du Tunnel (Henincha), dont l'utilité sera expliquée plus loin. Excepté Bab-el-Djabia, les portes qui restent ont subi de grandes modifications pour la sûreté de la place : celle d'El-Kantara, par exemple, était percée primitivement sur le pont de Ṣalaḥ-Bey; mais

(1) Le trottoir établi le long du pont, à gauche, cache les tuyaux en fonte par lesquels l'eau de Sidi-Mabrouk remonte jusqu'aux citernes de la Ḳaṣba.

(2) Aḥmed ben Ḥaçan ben Ali ben el-Ḳaṭib ben Ḳonfoud naquit à Constantine et vécut à la cour du roi el-Fârès, de la dynastie hafsite. C'est en l'honneur de ce prince qu'il écrivit la *Farésiade*.

(3) En parlant des fortifications de Constantine, Si-Aḥmed el-Mobarek dit, dans la *Perle précieuse*, page 9 : « Il existait un autre rempart au-dessus des eaux chaudes connues sous le nom de Bains de Sidi-Mimoun; on l'appelait Bab-el-Rouah, parce qu'il était situé du côté du Nord. Quelques traces de meurtrières se voient encore dans les pans de mur; d'où l'on pourrait inférer qu'il fut bâti par les rois Hafsites, sous la dynastie desquels l'usage de la poudre fut introduit en Afrique. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

l'assaut donné par notre armée sur ce point, quoique sans résultat, fit comprendre au bey Ḥadj-Aḥmed qu'il était plus prudent d'en masquer l'ouverture en la dirigeant vers le Sud. Au dire des historiens, Bab-el-Oued fut toujours la principale entrée. En effet, nous en trouvons déjà le témoignage dans le récit d'Ibn-el-Ḳonfoud, dont voici un passage : « L'émir Ḳâled assiégea Constantine durant plusieurs mois; enfin on entama des pourparlers à Bab-el-Kantara... Ben-el-Emîr, quittant Bab-el-Oued, où il surveillait la défense, se rendit au quartier d'El-Kantara, afin de voir par lui-même ce qui se passait.... Mais, pendant ce temps-là, on ouvrait la porte de la rivière, et le sultan faisait son entrée sur une grande mule et la couronne en tête, aux applaudissements de la population. Cet événement se passait en l'année 704 (de J.-C. 1304) (1). » Personne n'ignore que Bab-el-Oued occupait l'emplacement de la Brèche, et qu'elle fut démolie dès que le plan des nouvelles fortifications exigea l'érection d'une double porte à l'Ouest. Celle-ci a pris le nom de porte Valée.

Les eaux qui alimentaient le faubourg et les quartiers de la ville étaient amenées de la source du Bou-Merzoug, c'est-à-dire du Djebel-Guerioun, par un aqueduc en partie apparent et en partie souterrain. Ce canal conducteur traversait les montagnes en y formant une galerie en manière de carène, et, pour franchir la vallée où le Roumel entraîne son affluent, il passait sur une rangée d'arcades, à 22 mètres du sol. De là il arrivait à la crête du Coudiat-Ati, où des citerneaux et des citernes recevaient le liquide avant de le distribuer dans la ville par les tuyaux et par les conduits, que des fouilles récentes ont fait découvrir le long du marché aux grains et à quelques pas seulement de la meule à bois, dont l'enceinte circulaire nous semble avoir été le théâtre des jeux nautiques. Les indigènes appellent El-Maukof le tétrapyle qui enjambe le bout de la rue Cahoreau et la rue Combes, à la hauteur des selliers (soukel-sarradjin). Que ce mot signifie la *station*, le *portique debout*, ou qu'il présente une altération de el-ma-wokof, l'eau s'est arrêtée, nous n'avons là-dessus que des données incertaines. Ce que nous recherchons,

(1) Voyez mon deuxième extrait de la Farésiade, *Journ. asiatique*, p. 23 du tirage à part.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

c'est l'endroit où se déversait le tribut du Bou-Merzoug ; car, si nous sommes bien informé, les citernes sont plus rares dans la partie méridionale de Constantine. Or le nom de la porte pratiquée dans le rempart à peu près à mi-côte, entre la Brèche et le Gouffre (El-Ṛadir), confirmé d'ailleurs par l'examen de l'esplanade, nous apprend que le trop-plein des réservoirs du Coudiat-Ati venait former en cet endroit une nouvelle provision d'eau, tant pour les habitants que pour les bêtes de somme. Les Arabes entendent par djabia une piscine, un abreuvoir (*adaquarium*).

Les énormes citernes de la Ḳaṡba tiraient leur approvisionnement du Djebel-Ouaḥache, situé à 12 ou 13 kilomètres de la ville. Ce qui prête une grande valeur à cette assertion, c'est la longue rigole (sâḳia) en pierres et en briques découverte en 1845, par le génie militaire, sur les plateaux qui s'étendent entre le Manṡoura et le Mecid, ainsi que l'étroite pile en pierres de taille posée sur une des roches inférieures du ravin, et, pour ainsi dire, adossée à la ville. Ce reste important de maçonnerie rappelle, autant par sa forme que par son épaisseur, l'aqueduc dont nous avons parlé, et fait face aux citernes du cimetière français, peut-être le château d'eau du Djebel-Ouaḥache.

Plus tard, ces ouvrages d'utilité publique ayant fixé l'attention de l'ennemi pendant un siége opiniâtre, furent complétement détruits. A quelle époque? Aucun document écrit ne l'indique d'une manière positive : mais il est permis de supposer que ce fut lors de l'invasion des Vandales, puisque ce peuple barbare, dont l'histoire a flétri le nom, promena le ravage et la dévastation des bords de la Baltique jusqu'à la zone des déserts africains, ne laissant debout ni monuments ni pierres. Si l'on se refusait à adopter cette conjecture, nous alléguerions comme preuve la masse de béton entassée au pied de la pointe de Sidi-Rached, dans le but de ralentir le cours du fleuve, et d'obtenir, en toute saison, une masse d'eau plus considérable pour les besoins de la ville. Cette masse de béton, servant d'écluse, est l'œuvre des Vandales; et nous sommes d'autant plus porté à leur en attribuer la construction, qu'à peine maîtres de Constantine, ils commencèrent à souffrir eux-mêmes de la soif et durent se repentir d'avoir anéanti la plus précieuse des ressources sous un climat de feu. Le premier expédient qui s'offrit à l'imagination de ces hommes ignorants et grossiers fut sans doute de former au bas des rochers un

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

vaste bassin, où, suivant la méthode usitée encore chez les Arabes, on allait puiser de l'eau dans des outres portées par les bêtes de somme. Ainsi retenu, le Roumel ne pouvait s'engager dans le ravin que par une petite vanne pratiquée sous cet empierrement transversal, et faisait par conséquent remonter ses eaux jusqu'à l'abattoir et même jusqu'au palmier du Bardo. Lorsqu'il s'agit de fixer la date d'une construction qui se rattache à un grand événement, il ne faut négliger aucun détail. Or nous avons aperçu parmi les pierres enclavées dans l'informe bétonnage de l'écluse du gouffre (radir) un fragment d'inscription latine provenant évidemment d'un édifice important : donc le barrage est postérieur à l'expulsion des Romains. Maintenant personne n'ignore que les Arabes ainsi que les Berbères, qui vinrent plus tard occuper la place, sont étrangers à l'usage du béton.

Ces faits étant admis, il restait encore un problème à résoudre, à savoir : combien de temps dura l'écluse du gouffre, quand et par qui elle fut détruite, quels moyens inventèrent les Constantinois pour approvisionner d'eau chaque jour un centre de plus de vingt mille âmes. Voici les renseignements que nous avons recueillis *de visu*. Il est peu probable que le Roumel ait respecté pendant une longue suite d'années l'obstacle opposé à son impétuosité. Les pluies et la fonte des neiges communiquant à ses eaux une force que centuple la pente peu ordinaire de son lit, il a dû entraîner au fond du ravin des fragments de la maçonnerie afin de se frayer un passage plus large et plus libre; ce qui le prouve, c'est que la partie ruinée ou plutôt enlevée, est précisément celle de gauche, c'est-à-dire celle qui avait à résister au premier élan des flots. Nous nous refusons toutefois à supposer que l'ennemi ait osé entreprendre la démolition de l'écluse au pied de Sidi-Rached, parce que la mort aurait été suspendue sur sa tête, et que cet angle du promontoire peut être parfaitement défendu par des enfants armés seulement de pierres. Quoi qu'il en soit, l'immense nappe d'eau disparut, le bassin resta vide, et Constantine n'avait plus d'espoir que dans l'eau des nuages, en cas d'hostilité. Est-ce à cette époque qu'il faut reporter la construction du tunnel qui descendait de Ḳarbet-el-Tina (l'écurie du figuier) au gouffre? Une des histoires qui nous sont parvenues s'exprime ainsi : « Lorsque la conduite des eaux fut interrompue par la détérioration du canal, on bâtit un mur depuis la porte Djabia jusqu'à l'endroit où

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

le Roumel s'engouffre entre les deux escarpements du ravin. On forma au-dessus une voûte dont la solidité pouvait mettre les passants à l'abri des projectiles. Afin d'éviter l'encombrement, deux voies furent pratiquées dans l'intérieur : l'une donnait passage à ceux qui descendaient à la rivière, l'autre à ceux qui en remontaient. Cette espèce de tunnel fut appelé Henincha. Il fut détruit sous le règne de Ṣalaḥ-Bey. »

Vers l'an 584 (de J.-C. 1189), Constantine reconnut que cette dernière ressource pouvait lui être enlevée. On lit en effet dans la *Faréiade* ou *Commencement de la dynastie des Hafsides*, fol. 9, vers. l. 5 : « Cette année-là, Alî-ben-Isḥaḳ-ben-Ṛanïa El-Miorki (1) s'étant rendu maître d'une partie de l'Ifrikia, pendant l'absence du sultan El-Manṡour (2), essaya de s'emparer de Constantine en lui coupant l'eau (bi-ḳaṭa el-ma ạn-ha). Dans cette circonstance critique, les assiégés eurent recours au cheîḳ Abou'l-Ḥaçan-Alî-ben-Maḳlouf. Touché par les prières du vénérable marabout, Dieu fit tomber du ciel une pluie torrentielle qui gonfla la rivière et renversa la digue (el-sedd) élevée par les ordres d'El-Miorki. »

Léon l'Africain passe sous silence le *henincha :* mais comme il parle aussi d'une rampe, taillée dans le roc, pour descendre dans le Roumel, Gisbert Cuper hasarde la supposition suivante, qui démontre clairement que le récit de Léon l'Africain est loin d'être précis : « Sed mirum Leonem non facere mentionem aditus in urbem veteris; nisi fortè eum intelligat per *gradus rupi incisos*, per quos ad fluvium descendebatur. *Notæ in lib. de mortibus persecut.* Cap. XLIV, p. 558. »

Parmi les sources d'eaux thermales comprises anciennement dans la seconde enceinte, est celle de Sidi-Mimoun. On y pénètre par un escalier, et on s'y baigne dans une salle souterraine de 20 pieds de long sur 15 de large, que des voûtes en pierre protégent contre les éboulements. Depuis six ans que nous habitons Constantine, aucun

(1) Cet Alî-ben-Isḥaḳ fit beaucoup de mal en Afrique pendant que Iaḳoub el-Manṡoûr était occupé en Andalousie. Il mourut en 633. (Voyez l'*Histoire de l'Afrique* de Moḥammed el-Ḳairouâni, trad. par MM. Pellissier et Rémusat, page 201).

(2) L'émir Iaḳoub el-Manṡoûr fut le meilleur prince de la dynastie des Al-Mohades. En 585, il passa en Andalousie, prit Santarin et Chebouna, fit beaucoup de mal à l'ennemi et ramena 13,000 captifs. Il mourut dans la Ḳaṡba de Merrâkech, en 595. (Voyez *Opus supr. laudat.*, p. 200 et 204.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

des vestiges de l'antiquité n'a échappé à nos investigations : nous pouvons même affirmer que nous avons visité, scruté la ville de fond en comble. Eh bien ! rien ne nous surprend plus que la description des bains de Sidi-Mimoun, faite par un écrivain que l'on cite sans cesse pour son exactitude. *Domus quædam est rupi quoque sic incisa, ut tectum, columnæ et muri unam tantùm efficiant partem,* s'applique assurément aux thermes en question ; mais de la position qu'ils occupent à *in ipso flumine,* il y a loin : car la ligne perpendiculaire qui s'élèverait du pied des cascades (el-charchar) à la hauteur de Sidi-Mimoun, n'aurait pas moins de 80 mètres. Si Léon l'Africain avait réellement vu tout ce qu'il raconte dans sa relation, il ne lui serait pas arrivé de commettre une pareille erreur.

Par suite de l'excessive dévotion des habitants de Constantine, et notamment de l'introduction des ḳouan ou confréries religieuses, la ville fut tellement enrichie de maisons de prière (biout el-ṣalât), qu'on en comptait soixante-dix en 1837 ; chiffre énorme pour une population de vingt et quelques mille âmes. Les plus anciennes mosquées (djamạ) sont djamạ Raḥbet el-Sauf (la mosqué du Marché à la laine), Djamạ el-Ḳaṣba (la mosquée du château ou de la citadelle) et Djamạ el-Kebir (la Grande-Mosquée). La première date du ve siècle de l'hégire, s'il faut en croire les Oulémas : elle fut distraite du culte dès le commencement de l'occupation, et convertie par l'administration militaire en magasin à orge. C'est l'an dernier seulement que l'on a jeté à bas son minaret, sillonné de lézardes. Djamạ el-Ḳaṣba occupe une place dans l'histoire des rois Hafsites. En 683 (de J.-C. 1284) elle avait déjà tellement souffert des injures du temps, que l'émir Abou-Zakaria, fils d'Abou-Isḥaḳ, l'agrandit et la restaura complétement (1). Trente-cinq ans plus tard, elle n'avait rien perdu de son importance, puisque nous lisons dans l'ouvrage d'Ibn-Ḳonfoud, qui est à proprement dire la monographie de Constantine : « S'il est une charité qui honore l'émir Abou-Yaḥia el-Motewakkel-ạla-'llah, c'est d'avoir consacré comme ḥabouss aux deux principales mosquées de Constantine (la Mosquée de la Ḳaṣba et Djamạ-el-Kebir), le quart des dons pieux légués en faveur de la Mekke et de

(1) Voyez mon deuxième extrait de la Farésiade (*Journal asiatique*, 1849, p. 17 du tirage à part).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Médine. (1) » Aujourd'hui ce temple célèbre, où se sont prosternées tant de têtes couronnées, ce temple dont la conquête momentanée fit la gloire d'un prince mérinite (2), figure parmi les bâtiments militaires, entre la pharmacie de l'hôpital et l'arsenal, et renferme les outils du génie.

Djamạ-el-Kebir est sise entre la place dite el-Bethạ et le marché aux cuirs. L'intendance de cette mosquée a appartenu pendant plusieurs siècles aux Béni-Lefgoun, dans la famille desquels s'est maintenue, jusqu'à l'arrivée des Français, la dignité de cheïḳ el-islam (pontife de l'islamisme).

En visitant ce vaste édifice, qui forme une presqu'île dans le quartier où il s'élève, nous avons remarqué que le sanctuaire avait dû être construit sur les ruines d'un temple païen. Notre conviction vient de ce que la toiture est soutenue par quarante colonnes, dont quelques-unes occupent leur position primitive, notamment celles qui se dressent à droite et à gauche du miḥrâb (chœur). Une autre preuve, non moins concluante, pourrait être invoquée, c'est la rencontre en ce lieu de deux pierres monumentales, dont les inscriptions feraient même croire à l'existence d'un panthéon : l'une porte, CONCORDIÆ COLONIARVM CIRTENSIVM SACRVM...; l'autre ne conserve plus de bien lisibles que les premiers mots, qui sont : VENERI AVGVSTÆ SACRVM... et, en regard, deux torches ou flambeaux fort bien sculptés. Les six colonnes, disposées de chaque côté du mihrab, sont surmontées de chapitaux de l'ordre corinthien, dont le feuillage élégant a presque entièrement disparu sous une épaisse croûte de chaux. Le chapiteau de l'une d'elles ayant été fouillé et nettoyé récemment par l'ordre de l'architecte du département, nous avons pu admirer l'habileté des artistes envoyés par Constantin, pour la reconstruction de la colonne sittienne.

Quant à la date de Djamạ-el-Kebir, elle est postérieure au sixième siècle de l'hégire, comme l'atteste une épitaphe arabe gravée très-grossièrement, et sans points diacritiques, sur une pierre noirâtre qui fait partie des premières assises de la galerie occidentale. En

(1) Ce fait est cité dans mon troisième extrait de la Farésiade (*Journal asiatique*, 1851, p. 18 du tirage à part).

(2) En 758 (de J.-C. 1357), Abou-Inân le Mérinite s'empara de Constantine (Consult. la *Farésiade* d'Ibn el-Ḳonfoud, fol. 96 rect., l. 12).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

voici la traduction : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux ! que la bénédiction et le salut de Dieu soient sur notre seigneur Mahomet ! Ci-gît Moḥammed Ibrâhîm El-Merrakechi (le Marocain), décédé dans le mois (*illisible*) de l'année 618 (de J.-C. 1221). » C'est en 1848 que nous eûmes le bonheur de découvrir cette inscription sous la couche de chaux qui en laissait à peine soupçonner l'existence.

Il ne faudrait pas cependant que le lecteur, plein du souvenir de l'art grec et rêvant les merveilles de l'architecture asiatique, se représentât une magnificence qui n'existe pas dans notre ville sortie tout entière de la main des maçons kabyles. Djamạ-el-Kebir n'a aucun rapport avec l'Alhambra (al-ḥamra). Il y a à Djamạ-el-Kebir, sur un terrain d'un hectare environ, une salle spacieuse, à peu près aussi large que longue, plafonnée d'une façon rustique, et devant la façade occidentale une grande cour dallée autour, et à l'intérieur de laquelle circule un péristyle. Le minaret, espèce de tour carrée ayant douze pieds de diamètre et bâtie presque entièrement en pierres de première grosseur, que l'on a seulement superposées, est la seule partie de l'édifice qui accuse un peu de régularité, quoiqu'on distingue çà et là des cippes, des débris de corniches, des moulures et trois inscriptions (1).

---

(1) La seule de ces inscriptions qu'il nous ait été possible de lire, occupe toute la surface d'une pierre enclavée transversalement dans le pan occidental du minaret, à 2 mètres 70 centimètres du sol. Quelques lésions semblables à des trous faits par des balles de fusil ne l'ont que légèrement endommagée. Nous croyons devoir la citer à cause de l'enseignement qu'elle offre aux dominateurs de la Numidie. Un barbare (berbère) devient questeur, édile et citoyen romain. Voici l'épigraphe en entier :

CONCORDIAE
COLONIARVM
CIRTENSIVM
SACRUM.
C. IVLIVS. C. FIL. QVIR.
BARBARVS QUAEST.
AED. STATVAM QVAM
OB HONOREM
AEDILITATIS POLLI
CITVS EST SVA PECV
NIA POSVIT.
L. D. D. D.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

La seule mosquée vraiment digne des regards de l'artiste, tant pour la richesse des matériaux que pour la netteté de l'exécution, est celle que Ṣalaḥ-bey consacra au culte hanéfite, sous l'invocation du grand marabout Sidi el-Kettâni. Mais ce serait sortir des limites et de la spécialité de notre travail, que d'examiner un monument qui ne remonte qu'à la fin du dernier siècle.

Revenons aux antiquités. Avant que l'on eût entrepris le percement de la rue Cahoreau, chacun se demandait quelle pouvait être l'utilité des arcades, dont quatre formaient le tétrapyle, à quel établissement public elles correspondaient, à quelle époque il convenait de les rapporter. Le problème serait probablement resté longtemps sans solution, si la démolition d'une masure arabe n'avait tout à coup exhumé un joli temple grec, du goût le plus pur, tournant son frontispice dans la direction des deux principales arcades, et révélé l'existence d'un large parvis où les fidèles assistaient aux sacrifices et aux autres cérémonies religieuses. De nouvelles découvertes se rattachent à celle-ci et ne tardèrent pas à la suivre : une mosaïque comparable à celle dont le commandant Delamarre dota le musée algérien, fut rendue à la lumière pendant la construction des magasins de M. Carrus; non loin de là, on déterra deux lions en granit de grandeur naturelle, une inscription tumulaire et un mascaron sculpté avec une vigueur de ciseau peu ordinaire, qui représente, suivant notre opinion, la face de Jupiter-Omnipotent; mais le zèle si louable de l'administration civile n'a pu soustraire au marteau des ouvriers qu'un des deux lions, le mascaron et un fragment de la frise admirable du temple. Dispersées maintenant, ces trois pièces sont allées attendre les regards de l'antiquaire dans trois localités différentes. Le lion est accroupi dans la cour de l'administration indigène départementale; le mascaron occupe une niche dans l'une des galeries du palais, à côté d'une colonne miliaire; quant à la frise, elle a été rangée par les soins de l'architecte départemental dans la petite collection qui forme le noyau du futur musée.

A l'inspection du temple de la rue Cahoreau, on devine aisément qu'il y a parenté, peut-être même contemporanéité entre cet édifice et celui sur les ruines duquel nous avons dit que Djamạ-el-Kebir avait été érigé. C'est en effet la même pureté de style, la même science dans le dessin, le même fini dans les détails; de même trouvera-t-on dans les siècles à venir une analogie parfaite entre la mosquée de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Sidi el-Kettâni, le palais de Ṣalaḥ-Bey et le pont dit El-Kantara, parce que ces divers ouvrages furent exécutés sous le même règne par des ouvriers et des ingénieurs de Gênes.

D'autres monuments fort anciens existaient au delà du ravin d'El-Kantara : mais c'est tout au plus si l'on en distingue actuellement la position. Peyssonnel en dit quelques mots (tome I, p. 303) : « Vis-à-vis de ces ponts, écrivait-il à l'abbé Bignon, de l'autre côté du fossé, il y a une petite plaine au niveau du plan de la ville, où l'on trouve un arc de triomphe très-bien conservé. Trois grandes portes le forment : celle du milieu a environ 25 pieds de large ; les autres sont proportionnées, mais plus petites. On n'y trouve ni bas-reliefs ni inscriptions. Après cet arc de triomphe, on voit une grande muraille qui soutenait quelque édifice considérable ; et sur le haut de la montagne, de ce côté-là, il y a les débris d'une citadelle qui a été rasée après le siége de Mourad-Bey, pacha de Tunis. » Mais ce que Peyssonnel n'a pas su comprendre, c'est que la grande muraille parallèle au ravin, et dont une bonne partie est encore debout, soutenait les terres de l'étage supérieur (1), et formait en même temps les limites d'un champ de Mars, où s'exécutaient les jeux militaires, les luttes, les courses de chars et les courses de chevaux. L'arc de triomphe occupait l'extrémité du terrain, et c'est là probablement que se tenaient les autorités civiles ainsi que les officiers de l'armée, pour assister au spectacle. La destruction de cet édifice, connu sous le nom de Ḳaṣr el-Ṛoula (château de l'Ogresse), remonte au règne de Ṣalaḥ-Bey, qui en employa les matériaux à la restauration du pont.

Nous regretterions de n'avoir pas communiqué à nos lecteurs un passage de la chronique de Ben Ạbd-el-Ạziz (fol. 9 vers., l. 19), qui confirme l'événement indiqué par Peyssonnel à propos de la citadelle du Manṣoura, plus souvent appelée *Redoute Tunisienne* par les habitants de Constantine. Voici en quels termes s'exprimait l'historien vers la fin du XIIe siècle de l'hégire : « Repoussé dans un premier assaut, Mourad-Bey tenta vainement de faire accepter l'amân aux Constantinois. Il recommença l'attaque avec une énergie nouvelle et s'empara d'une forteresse située en dehors de la ville. Après avoir

(1) C'est à quelques mètres au-dessus de cette muraille, sur un petit plateau dépendant du Manṣoura, qu'on a eu la malencontreuse idée de tracer le cimetière français.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

égorgé tous les hommes qui la défendaient, enlevé le butin et envoyé à Tunis les canons qu'elle renfermait, il la détruisit de fond en comble, ne laissant à sa place qu'un monceau de ruines (1). » La *Perle précieuse* de Si-Aḥmed el-Mobarek ajoute à cette relation les détails qui suivent (fol. 11 rect., l. 7) : « L'an 1112 (de J.-C. 1700) Mourad-Bey, Ben-Alî-Bey, régent de Tunis, entreprit une expédition contre Constantine. Il sortit de sa capitale à la tête d'une armée, traînant après lui un matériel considérable. A son approche, Alî-Ḳodja, bey de Constantine, se mit en campagne. Les deux armées se livrèrent un combat acharné. Alî-Ḳodja fut mis en déroute et son camp tomba au pouvoir des Tunisiens. Alors le vainqueur marcha sur la ville et en forma aussitôt le siége, qui dura cinq mois. Ce fut là que Ḳelil, bey de Tripoli, vint le rejoindre. Réunissant leurs forces, les deux chefs détruisirent de fond en comble la forteresse construite par les Turcs sur le plateau du Manṡoura, et envoyèrent les canons à Tunis. De là ils dominèrent mieux la ville et la cernèrent de plus près. »

C'est encore à Si-Aḥmed-el-Mobarek que nous emprunterons la remarque destinée à terminer notre essai sur les antiquités de Constantine : « On dit que d'anciens astrologues, habiles dans la science des amulettes et de l'astronomie, firent élever à Bab-el-Oued un observatoire pour prévenir les surprises de l'ennemi; et je me rappelle avoir lu dans un certain livre que l'on avait tenté quatre-vingts fois de prendre Constantine, mais que tous les efforts étaient restés sans succès, grâce à cet observatoire, qui est peut-être le rempart voisin de Bab-el-Oued et détruit par Aḥmed-Bey, après la retraite des Français. Tous les habitants ont connu ce rempart qui existait il y a quinze ans. »

C'est ici le lieu de citer une remarque d'Ibn-Ḳonfoud, laquelle, suivant toutes les apparences, convient à l'espèce d'observatoire noté par Si-Aḥmed-el-Mobarek. En décrivant le siége de Constantine par les Abd-el-ouâdi, vers l'année 718 (de J.-C. 1318), il s'exprime ainsi : « Le siége dura six mois. Abou-Yaḥia ayant déclaré qu'il sortirait de la ville et irait chercher son salut dans une autre, ses compatriotes,

(1) Consult. l'Expédition de Mourad-bey contre Constantine et Alger en 1112 (de J.-C. 1700), par M. Cherbonneau (*Journal asiatique*, n° 8, 1851).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

résolus à faire une résistance désespérée, le conjurèrent de rester tranquille au milieu d'eux. En effet, comme s'il eût été indifférent à la lutte, il demeura dans la plus complète inaction, ne s'occupan pas même des opérations de la défense; il ne sortait de son palai que lorsqu'il se rendait au selâm, qui est situé à Bab-el-Oued, pou voir le combat (1). » La position assignée aux deux bâtiments dans un même lieu, nous autorise à les considérer comme le même édifice.

L'archéologie se propose de tracer le tableau de l'état social ancien par les monuments. Tel n'a point été précisément notre but. Trop occupé, en réalité, du dénombrement, du classement et de l'explication des antiquités éparses sur le sol ou arrachées du sein de la terre, nous nous sommes essayé à les traiter chacune en particulier, selon l'ordre de priorité que l'histoire lui accorde, en produisant des textes à l'appui. Heureux, si dans un prochain mémoire nous réussissons à reconstituer, d'après ces divers éléments, les civilisations qui se sont succédées sur la cité aérienne, depuis le premier roi numide jusqu'au jour mémorable où les mouezzins consternés virent flotter le drapeau de la France sur le palais du bey Hadj-Ahmed !

A. CHERBONNEAU.

Professeur d'arabe à la chaire de Constantine.

---

(1) Voyez mon troisième extrait de la Farésiade, *Journal asiatique*, p. 16 du tirage à part.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

TRIBUS NOMADES DE L'ÉGYPTE.

LES ABABDEH.

La dénomination collective d'Ḥabâbdeh s'applique à plusieurs petites tribus qui ont la même origine, font toujours cause commune, et se distinguent seulement par la différence de leurs noms. Les six principales branches sont : les Foukarâ, les Djawâlîeh (vulgairement Gawâlîeh), les Ḥchabât, les Méleïkab, les Abou Dehn et les Kérârych. Ils habitent le désert limité par les rives du Nil et le littoral de la mer Rouge, depuis la vallée de Ḳoṡeîr jusqu'aux ruines de l'ancienne Bérénice, où commence le territoire des Bichârî.

Les Ḥabâbdeh ont à peu près le même type et les mêmes mœurs que les Nubiens, les Sennariens et les Bichârî. Toute la population basanée de cette partie de l'Égypte et de la Nubie paraît appartenir à une seule race, divisée en peuplades sédentaires et en tribus nomades, connues sous différents noms. Les unes se livrent à l'agriculture sur les rives du Nil, les autres vivent indépendantes dans les déserts à l'est et à l'ouest du fleuve. Tout décèle une même origine pour ces divers groupes ; mais on ne sait pas encore précisément s'il faut les faire descendre des anciens Éthiopiens, des terribles Blemmyes, ou les comprendre dans la grande famille de Berbères, à laquelle appartient tant de peuplades africaines. L'histoire est muette sur ce point; il importe d'éclaircir la question et d'entrer dans quelques détails.

Incertains de leur véritable origine, les Ḥabâbdeh se rattachent à celle qui leur paraît aujourd'hui la plus noble, et ils se vantent de

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

descendre de la tribu du Prophète arabe, de Mahomet. Voici ce que Soleïmân Abou Chentir, un des chefs les plus considérés chez les Ababdeh, m'a raconté à ce sujet. — Abbâd ibn Zobeïr Koreïchide vint du Hédjâz avec sa famille, s'empara de Kocéir et établit sa domination sur toute cette partie du désert. Il avait trois fils : Amr, Mansoûr et Omrân. A la mort d'Abbâd, Amr et les siens occupèrent le territoire, depuis Halfa jusqu'à Fazogl (Feïż-Oglou); Mansoûr s'empara du Dâr el-Monâcir; Omrân s'établit dans la Thébaïde. De ces trois principales tiges sont sorties les tribus qui forment aujourd'hui la grande famille des Ababdeh.

Suivant d'autres traditions, les Ababdeh doivent leur origine à une branche des Bichârî, qui s'allia à une tribu d'Arabes du Hédjâz, fixée près des Mines d'Émeraudes, vers l'an 700 de l'hégire (1300 de J.-C.). De ces traditions et de l'examen ethnologique de ces diverses peuplades, on est fondé de conclure qu'elles sont le résultat du mélange de noirs aborigènes du pays avec des Araméens, qui les auraient conquis plusieurs fois et se sont ensuite mêlés avec les vaincus : elles descendent donc des trois races qui se sont succédé sur le sol, — les anciens Mégabares, les Blemmyes, et les Bedja ou Badjdjah, avec lesquels les Arabes se sont croisés à diverses époques sans cependant jamais faire disparaître la race autochthone.

Les Ababdeh avaient dans le principe un langage particulier qui a été insensiblement remplacé par l'arabe et qui est entièrement perdu aujourd'hui. Les tribus campées près des Bichârî parlent la langue de leurs voisins, qui n'a rien de commun avec le berbère; les autres parlent arabe, mais avec un accent et des formes qui les distinguent, autant que leur apparence physionomique, des tribus qui vivent au nord et à l'ouest du territoire. En adoptant la langue des sectateurs de Mahomet, les Ababdeh ont aussi adopté l'islamisme, mais ils ne sont guère musulmans que de nom. Le dogme commode de la fatalité, qui ne laisse ni regrets ni remords, est peut-être de toutes les lois du Prophète celle qui a le plus influé sur les mœurs de ces tribus.

D'une taille moyenne mais bien prise, les Ababdeh ont une constitution sèche et vigoureuse. Leur teint bronzé est plus foncé que celui des Berbères. Leurs traits sont réguliers et tiennent plus de la race caucasique que de la race nègre. Ils ont le front bien modelé, les yeux expressifs, le nez bien fait, les lèvres un peu épaisses et

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

assez entr'ouvertes pour laisser apercevoir leurs longues dents blanches. Leurs cheveux, sans être laineux, sont crépus et très-touffus; mais leur barbe est peu fournie au menton et rare sur les joues. Enfin leur visage ovale présente une physionomie assez agréable, qui ne manque ni de fermeté ni de noblesse. Les femmes, quoique soumises à de rudes travaux, ajoutent à cette beauté du type la grâce et la délicatesse des formes; leurs mains surtout sont d'une élégance parfaite.

L'habitude de se boughouer tout le corps, afin de le rendre moins sensible aux intempéries des saisons, de modérer l'action d'un soleil brûlant et de se garantir de la vermine, est généralement répandue parmi les Ḥbâbdeh. Jamais ils ne se couvrent la tête. Leurs cheveux, enduits de graisse de mouton ou d'huile de ricin, sont crêpés sur le sommet du crâne et tombent en tresse de chaque côté, à la manière des anciens Égyptiens. Quand le profil d'un Ḥbâbdeh vient, par hasard, se dessiner à côté des figures sculptées sur les monuments pharaoniques, on ne peut guère se refuser à reconnaître dans les traits du vivant et des morts une similitude frappante, à leur donner la même origine, à les croire membres de la même famille. Pour ne point déranger leur coiffure ou enlever la graisse dont elle est couverte et imprégnée, hommes et femmes, à l'heure du sommeil, reposent leur tête sur de petits chevets en bois pareils à ceux qu'on trouve fréquemment près des momies, ou qui sont sculptés sur les anciens monuments de la vallée du Nil. Ces chevets, ou ouïcâdeh, se composent d'une petite base d'où s'élève une tige de quatre ou cinq pouces de hauteur, sur laquelle est fixée une pièce taillée en forme de croissant pour recevoir la tête.

Les Ḥbâbdeh vont généralement presque nus, et n'ont pour tout vêtement qu'un morceau de toile roulé autour des hanches. Les cheïḳ et les gens les plus aisés portent de longues chemises de toile blanche, des caleçons, des sandales à la manière des djellâb ou marchands d'esclaves, et un ṭarb ou grande pièce de toile dans laquelle ils se drapent avec une certaine élégance. Les chefs, qui ont de fréquentes relations avec les Arabes et les Turks d'Égypte, se rasent la tête, se coiffent d'un turban, et adoptent le costume des cheïḳ arabes. Presque tous les Ḥbâbdeh portent, suspendues au cou ou attachées au bras, plusieurs amulettes cousues dans de petits rouleaux ou tubes en cuir. Ces talismans sont l'objet d'un commerce assez lucratif.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Autrefois les femmes n'avaient pour tout vêtement que le pagne nubien ; maintenant la plupart de celles qui sont mariées se couvrent du bourd, sorte de manteau ou de *tunico pallium* en usage chez les paysannes de la Thébaïde. Elles sont coiffées à peu près de la même façon que les hommes, mais avec plus d'art et de coquetterie ; la graisse dont elles se servent pour leur chevelure est parfumée de lavande et de clous de girofle. Les jeunes filles entremêlent souvent à leurs cheveux deux flocons de laine rouge, qui s'élèvent comme deux petites cornes sur le sommet de la tête et servent à préserver du mauvais œil. Les objets de luxe, de parure, consistent en bracelets d'ivoire, en colliers de ḳaraz ou verroterie, et en pendants d'oreilles attachés ordinairement sur la chevelure. Enfin les femmes ont souvent un anneau ou ḳouzâm passé dans l'aile du nez, suivant l'usage des bédouines. Elles portent aussi autour des reins une ceinture en verroterie, semblable à celles des anciennes Égyptiennes.

Au lieu de camper sous des tentes comme les Arabes, les Ạbâbdeh vivent sous des huttes formées de nattes qu'ils fabriquent avec des feuilles de palmier ou de ḥalfé. Cette coutume paraît exister de temps immémorial parmi les habitants de ce désert. C'est ainsi qu'étaient faites, selon Diodore (I,43), les demeures de tous ceux qui soignaient des bestiaux en Égypte. Dans les petites huttes, toute la famille vit pêle-mêle ; les plus grandes sont divisées en deux parties : la première est pour les hommes, la seconde est réservée aux femmes, bien qu'elles ne se cachent guère devant les étrangers. Les chefs ont une case séparée pour le harem. Partout l'ameublement est d'une simplicité extrême ; ce sont des ustensiles de ménage en bois ou en cuivre, des nattes et des peaux pour s'étendre et dormir, et des petits chevets qui servent aussi d'accoudoirs ou d'appuis ; on en offre toujours un aux visiteurs.

Pour vivre au milieu de leur désert, ces nomades doivent être d'une grande frugalité, habitués à toutes les privations ; la force de leur tempérament et leur sobriété se font surtout remarquer en voyage : nous en avons vu passer une journée sans se désaltérer. Lorsqu'il part pour une longue expédition, l'Ạbâbdeh n'a souvent aux flancs de son chameau qu'une petite outre d'eau, une autre de farine, et un sachet de fèves pour sa monture. Le dourah (le sorgho, *sorghum vulgare*) est leur principal aliment. Les femmes le broient en farine assez grossière à l'aide d'un moulin à bras, composé de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

deux disques de pierre d'un à deux pieds de diamètre. La pâte à peine pétrie est laissée souvent vingt-quatre heures à fermenter, ce qui donne au pain un goût aigre. Leur biscuit de voyage, qui se conserve longtemps, est fait de la même pâte fermentée pendant trois jours, cuite, puis séchée au soleil. La viande, rôtie ou bouillie, forme avec le lait leur principale nourriture. Les dattes sont une friandise servie seulement dans les grandes occasions : elles sont ordinairement préparées avec du pain, de la viande et du lait. Les sauterelles, qui s'abattent quelquefois sur le désert en nuages épais, servent aussi au menu des repas : on les mange simplement grillées ou accommodées en brouet avec un peu d'eau et de natron.

Les Ạbâbdeh s'enivrent souvent avec une espèce de bière faite de pâte de dourah, et appelée boûzâ, mirz ou oumm-bulbul, suivant le degré de fermentation. Les deux premières sont épaisses et assez dégoutantes. L'oumm-bulbul, dont le nom signifie *mère du rossignol*, parce qu'elle égaye et porte à chanter ceux qui en boivent, est claire, limpide, et ressemble un peu à du champagne aigri. Ces boissons sont servies dans des gourdes qui circulent à la ronde, et ne cessent de passer de main en main que lorsqu'il n'y a plus un seul convive capable de les porter. Peu d'Ạbâbdeh fument, mais ils aiment à chiquer une espèce de tabac en poudre et mêlé de natron; ce mélange provoque une abondante salivation et dépose sur les lèvres une couche rougeâtre qui ajoute encore à l'aspect sauvage de ces nomades.

Au désert, comme partout, on cherche des diversions aux heures monotones de l'existence, des récréations après les fatigues. Cependant les Ạbâbdeh ne connaissent point le jeu. Leurs divertissements consistent en une sorte de danse guerrière, et surtout dans la musique, qu'ils aiment avec passion. Leur danse ou pantomime est très-expressive. Armés de la lance, de l'épée et du bouclier, ils exécutent plusieurs pas avec force et légèreté, s'attaquent, ripostent en cadence et terminent en poussant leur cri de guerre : Ạbâbdeh! Ạbâbdeh! exclamation de joie, de désir ou de fureur, suivant son intonation. — Leur musique ressemble à celle des Nubiens : même instrument, même monotonie et même tristesse. Les râwî, sorte de rhapsodes tout à la fois poëtes et musiciens, récitent ou improvisent des chants de joie ou de deuil, d'amour ou de guerre, en s'accompagnant d'une espèce de lyre appelée ḳiçarkî, vulgairement gui-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

çarki ou ḳiçarah. Les assistants marquent le rhythme en frappant des mains, puis ils répètent en chœur le refrain monotone de ces chants mélancoliques. Les paroles en sont généralement assez insignifiantes; elles semblent être l'expression hiéroglyphique de sentiments ineffables, le reflet de la solitude rêveuse du désert. La lyre dont ils s'accompagnent est en usage dans tout le haut Nil; bien que façonnée grossièrement avec une sébile, trois tiges de bois et une peau, elle est assez harmonieuse et d'une forme élégante. On la tient et on la pince de la main gauche : une courroie ou un cordon attaché aux deux branches de l'instrument sert à le soutenir et à appuyer le poignet tandis que les doigts agissent; la main droite est occupée à frapper les cordes avec un *plectrum* de cuir suspendu à une des branches de cette lyre.

Les Ạbâbdeh marchent toujours armés. Ils portent attaché par un bracelet de cuir, au pli du bras gauche, un petit poignard droit en usage dans toute la Nubie; on le remplace par une espèce de djenbîeh fixé à la ceinture. Ils ont constamment à la main une sorte de casse-tête appelé liçan, usité chez les anciens Égyptiens. En campagne, ils portent un sabre droit à double tranchant, nommé djellâbeh, qui ressemble par sa forme et sa longueur aux larges épées de nos anciens chevaliers; ces lames viennent pour la plupart d'Allemagne, mais elles sont montées dans le pays; les fourreaux sont en cuir et se terminent en forme de fer de lance, bien que les lames soient droites et lisses. C'est un raffinement barbare pour présenter cette arme sous un aspect plus terrible. Du reste, ils la manient avec une adresse remarquable. Les Ạbâbdeh ont presque tous une ou deux lances barbelées d'environ cinq pieds de longueur, dont ils se servent souvent en guise de javelots. Pour arme défensive, ils ont un bouclier soit rond avec l'*umbo* au centre, soit taillé en secteur et assez long pour protéger tout le corps. Ces boucliers sont en peau d'éléphant ou d'hippopotame, à l'épreuve de la lance et du sabre, et quelquefois ornés de lames de cuivre ou même d'argent. Les armes à feu, auxquelles ils attachent un grand prix, sont encore rares parmi eux. Ils n'ont que des fusils à mèche assez grossièrement montés et qui ne resistent pas longtemps aux projectiles de silex que ces nomades emploient souvent au lieu de balles. Du reste, ils préfèrent les armes blanches pour leurs expéditions nocturnes. Ils combattent à dromadaire et ne se servent jamais de chevaux; à peine les cheiḳ en pos-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

sèdent-ils quelques-uns, qu'ils tirent de la province de Donḳolah (Dongolah).

Armés et équipés de cette façon, les Ạbâbdeh sont peu redoutables, même pour les Arabes; aussi n'est-ce que par la supériorité du nombre qu'ils parviennent à résister ou à vaincre. Ils sont souvent en guerre avec les tribus arabes des Ma'zî et des Ạtanoûnî, campées au nord de leur territoire, et avec les Bichârî qui l'avoisinent au Sud. Les Ạbâbdeh, plus nombreux et plus puissants que les Ma'zî, se portent souvent avec leurs familles et leurs troupeaux au Nord de la vallée de Ḳoċeîr, jusqu'à Djébel Doḳḳân et même jusqu'au couvent de Saint-Antoine, où, depuis la paix conclue avec les Arabes, qui leur disputaient les profits des caravanes de Kéneh et de Ḳoċeîr, ils vivent tranquilles lorsqu'il n'ont pas de sang entre eux, pas de vendetta à exercer selon les lois du désert.

Des diverses tribus secondaires dont l'agglomération forme la grande famille des Ạbâbdeh, les unes, comme nous l'avons déjà indiqué, vivent constamment dans le désert, les autres dans la vallée du Nil, mais toujours à proximité des montagnes. Les tribus de l'intérieur ne visitent guère le Rîf ou les terres cultivées, que lorsqu'elles y sont forcées pour se procurer du dourah, ou du blé. Plusieurs familles des Ạchabât se sont établies sur les bords du Nil, près de Moṛah et de Démar, sur la route de Sennâr, et y ont contracté des alliances matrimoniales parmi les habitants. D'autres sont fixées à Donḳolah, où elles ont acquis des richesses et une grande influence. Les Abou Dehn, campés à une heure au nord d'Edfou, sur la rive orientale du fleuve, y cultivent quelques terres. Enfin les Kérârych font pâturer leurs troupeaux et se livrent à la culture sur les bords du Nil délaissés par les Nubiens, depuis Deîr jusqu'à Maḥas, et même jusqu'à Donḳolah, où, dit-on, ils sont plus nombreux qu'en Nubie.

Les Ạbâbdeh possèdent un grand nombre de troupeaux, et surtout de chameaux, dont ils font un commerce assez étendu, ou qui leur servent à conduire les caravanes. Ce sont là leurs principales ressources. Leurs chameaux coureurs, ou hedjîn, aussi estimés que ceux des Bichârî, sont très-recherchés dans la Haute-Égypte. Les selles en usage chez les Ạbâbdeh, et généralement dans tout le désert jusqu'à Sennâr, ne ressemblent point à celles des tribus arabes de l'Égypte. Le bois, arrêté avec des lanières de cuir, est creusé de façon à former une surface concave, espèce de siége recouvert d'une peau

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

de mouton sur lequel on est commodément assis les jambes croisées et allongées sur le cou des dromadaires.

De temps immémorial, les Abâbdeh sont les guides et les conducteurs des caravanes dans le désert de la Thébaïde. Fidèles auxiliaires de Moḥammed Alî dans la conquête du Sennâr, ils se sont, depuis, exclusivement arrogé le droit de protéger les caravanes en Nubie; ils les escortent dans la traversée du désert de Korosko, et leurs services, mis à haut prix, sont pour eux la source de revenus considérables.

Plusieurs d'entre eux spéculent sur le commerce des esclaves, et leurs chefs prélèvent un impôt sur chaque individu destiné à la vente et sur tout chameau chargé qui n'appartient pas à une de leurs tribus.

Si pauvre que soit en apparence leur territoire, les Abâbdeh en tirent de quoi suffire à leurs besoins. Ils transportent à Ḳoçeîr et sur les bords du Nil, le séné, la gomme, le nitre, l'alun, le natron et quelques autres substances minérales qu'ils récoltent dans leurs déserts, et même dans celui qui s'étend, à l'ouest, à trois jours de Wadî Ḥalfaḥ. Ils y portent aussi du charbon qu'ils font avec les acacias qui croissent abondamment dans quelques vallées de leurs montagnes. Ils échangent ces produits contre du dourah, des toiles et des ustensiles indispensables à leurs besoins. C'est principalement à Kénéh, Esné, Açouân et Donḳolah qu'ils portent leurs marchandises et se fournissent des objets de consommation et d'industrie étrangère.

Ce commerce n'est pas régulier. La peur que les Abâbdeh ont de la petite vérole les empêche souvent de descendre dans la vallée d'Égypte, et leur premier soin est toujours de s'informer si cette épidémie règne dans le Rîf, c'est-à-dire les terres cultivées. Quelques familles moins craintives se sont établies, comme nous l'avons dit, sur la limite du désert, où elles s'occupent d'agriculture; mais cette résidence n'est pas fixe, et quoique les Abâbdeh habitent alors les villages, ils laissent une partie de leur famille au désert, où ils retournent vivre en nomades durant la morte saison, si aucune spéculation ne les retient dans la vallée du Nil. Bien que soumis au pacha d'Égypte, les Abâbdeh ne payent aucun autre impôt que le mîrî, ou redevance sur les terres qu'ils cultivent, principalement au nord d'Açouân, autour des villages de Darâou, Cheiḳ Amr et Rédézîeh,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

qu'ils habitent en commun avec des fellâḥ. Ces villages sont la résidence la plus ordinaire des cheîḳ, et leur servent d'entrepôt pour le commerce qu'ils font en charbon, gomme et séné, que les Nubiens exportent jusqu'au Kaire.

La difficulté de dompter la répugnance des Ạbâbdeh ou de les contraindre, l'assistance qu'ils ont donnée au pacha, soit dans ses expéditions, soit dans la conduite des caravanes, les ont constamment soustraits au service militaire : aussi beaucoup de fellâḥ d'Égypte se sont-ils réfugiés chez ces tribus pour échapper au service et aux corvées administratives et agricoles. Les Kérârîch et les autres Ạbâbdeh refusent généralement de donner leurs filles en mariage aux Arabes et aux Nubiens : les fellâh n'ont réussi à contracter de semblables alliances que parmi les Abou-Dehn.

Malgré les établissements dont nous venons de parler, les Ạbabdeh ont toujours conservé leurs mœurs nomades et répugnent à tout ce qui, les attachant au sol, pourrait porter atteinte à leur sauvage liberté. A la fois pasteurs, commerçants et cultivateurs, ils forment une peuplade nombreuse, riche, puissante, quoique peu guerrière. Diverses évaluations, mais toutes assez vagues, portent à six mille le nombre d'hommes armés.

Les Ạbâbdeh ont un mauvais caractère; tous ceux qui traitent avec eux les regardent comme des gens sans foi, cupides, rancuneux, inhospitaliers, en un mot indignes des Arabes Bédouins dont ils revendiquent la noble origine. Aucun serment ne lie un Ạbâbdeh; cependant on dit qu'ils craignent de jurer par leur vigueur, waḥiât el-ạfieh. Quoi qu'il en soit, c'est, de toutes les tribus de la vallée du Nil, la seule qui ait manifesté quelque attachement pour les Français pendant l'expédition de Bonaparte. — Plus rapprochés de l'état de nature, n'éprouvant pas autant de besoins que les Arabes, ils sont plus sales, plus grossiers, plus remuants, plus querelleurs. Leur ignorance, leur simplicité, dépassent l'idée qu'on peut s'en faire d'après le tableau de leur existence monotone et purement instinctive. N'ayant que des besoins restreints, ces peuplades vivent parquées comme leurs troupeaux, sans rien savoir, sans s'inquiéter de ce qui se passe au delà du cercle étroit de leurs relations, hors des limites de leurs déserts.

PRISSE D'AVENNES.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

SOUVENIRS DE GRENADE.

L'ALHAMRA.

J'ai grand'peur qu'à la vue de ce titre bien des lecteurs ne s'écrient avec impatience : « Encore l'Alhamrâ ! encore Grenade ! Eh ! mon Dieu, il n'y a pas un touriste chevauchant à travers l'Espagne qui n'ait été toucher barre au vieux château des rois mores, et qui ne se soit cru, au retour, dans le devoir et le droit de nous donner son mot sur cette huitième merveille du monde. Nous la savons par cœur. » C'est précisément ce que je me disais en faisant, un peu tard, comme tout le monde, en allant voir l'Alhamrâ ; je croyais bien que jamais il ne me prendrait fantaisie d'ajouter *mon mot* à tant de descriptions et de récits ; je me faisais, par avance, défense formelle, absolue, d'étendre jusque-là le cercle déjà trop vaste des travaux dont l'Espagne m'a fourni le sujet. Cependant quand j'ai vu de mes yeux, quand j'ai foulé de mes pieds ces débris célèbres, l'hésitation, le regret, ont combattu ma résolution anticipée. Et maintenant que le souvenir, plus puissant peut-être et plus impérieux que la vue réelle, me ramène fréquemment, comme en un songe doré, à ces lieux si dignes de leur renommée, j'éprouve le besoin d'être relevé d'un vœu téméraire. Je me dis qu'en commettant la faute où tant d'autres avant moi sont tombés, j'ai du moins la même excuse, le même droit à l'indulgence, et que, sur un si grand nom-

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

bre, le dernier pécheur n'est guère plus coupable que l'avant-dernier; je me dis aussi qu'en fuyant toute redite, en écartant tout souvenir des pensées ou des opinions d'autrui, en restant soigneusement renfermé dans ses propres impressions, l'on peut offrir au lecteur le plus fatigué de suivre tant de pèlerins sur la même route quelque point de vue nouveau qui le console d'avoir une fois de plus recommencé le voyage, ajoutant avec le fabuliste :

> Et ce champ ne se peut tellement moissonner,
> Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.

Je veux du moins promettre une si grande modération de voyageur et de conteur, que je parlerai seulement de l'objet dont le nom magique est en tête de cet écrit.....

Lorsque nous atteignons les dernières maisons de la haute ville, et que déjà, n'ayant plus d'autre horizon que l'azur foncé d'un ciel immuable, nous voyons se dresser devant nos yeux, sur nos têtes, les *Tours vermeilles* (*las Torres bermejas*), plus anciennes que la conquête arabe, et qu'élevèrent les Romains, — ou peut-être les Carthaginois, — ou peut-être les Phéniciens, — nous pouvons, en matière de préface historique, nous demander quelle est l'origine de ce château de l'Alhamrâ, comme tous les vrais châteaux, forteresse et palais, par qui et dans quelle époque il fut fondé. Il y a sur ce point incertitude et débats. Quelques-uns croient que l'Alhamrâ est un des premiers ouvrages que les Arabes vainqueurs aient élevés sur la terre d'Espagne, leur récente conquête; il serait alors contemporain de la mosquée de Cordoue, et sa fondation, par les premiers ḳalifes omméyades, remonterait à la fin du VIIIe siecle. D'autres, au contraire, passant à la date extrême, affirment qu'il ne fut bâti que sous les derniers rois mores, au temps des Abencerrages et des Zégris, de la reine Zoraya et du roi Boabdil (Abou-Abd-Allah el-Ṣeṛîr, que les Espagnols appellent *el rey Chico*), vers la fin du XVe siècle. Ces deux opinions sont également fausses. L'Alhamrâ n'est pas un ouvrage des Arabes proprement dits, mais des Mores, par qui furent détruits les Arabes en Espagne, comme ils le furent par les Turcs en Syrie; et, pour l'élever, les Mores n'ont pas attendu le moment de leur chute. Je tiens pour un point d'histoire parfaitement avéré que l'Alhamrâ fut originairement construit, dans la seconde moitié du XIIIe siècle, par le premier des walis de Grenade qui put s'appeler roi, Moḥammed

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Ebn-Al-Ḥamar, nommé communément Al-Ḥamar, ou *le Rouge*. Voici, en quelques mots, les preuves de cette opinion intermédiaire.

En 1245, le ḳalifat de Cordoue était renversé, et la domination des Berbères africains avait dès longtemps remplacé celle des Arabes de l'Yémen. Après la dynastie des Almoravides et celle des Almohades (Al-Morabeïn et Al-Moaḥedîn), qui avaient successivement occupé le trône depuis la destruction des Ommeyades (Beni-Ommeyah), l'empire musulman s'était morcelé par un déchirement général, et chaque wali ou gouverneur de province avait pu s'ériger en maître dans son gouvernement. A la faveur de ces dissensions intestines, les chrétiens poussaient aisément le travail séculaire de la reprise de leur territoire. D'un côté, Jacques d'Aragon (Jayme el conquistador) avait enlevé aux Mores les Baléares et Valence, un instant occupée par le Cid cent cinquante ans plus tôt; de l'autre, saint Ferdinand de Castille s'était emparé de la grande Cordoue par un audacieux coup de main de ses capitaines Domingo Muñoz et Alvaro Perez; puis de Murcie et de Carthagène; puis il avait mis le siége un moment devant Grenade, et il allait porter enfin tous ses efforts contre Séville, où s'étaient réfugiées les populations musulmanes que chassaient devant eux les chrétiens. Al-Ḥamar était alors wali de Grenade et de Jaen. Enveloppé par les conquêtes du roi de Castille, qui, depuis un an, bloquait cette dernière place, il prit un parti désespéré comme sa situation. Il rendit Jaen aux Espagnols, et mit Grenade sous la suzeraineté de Ferdinand, dont il se déclara tributaire et vassal. En cette qualité, Al-Ḥamar dut amener son contingent de troupes à l'armée chrétienne, et il rendit à son suzerain de signalés services pendant le siége de Séville. Ce fut lui qui enleva le château fort d'Alcala-de-Guadaïra, qui défendait les approches de la cité; ce fut par ses conseils que l'amiral Ramon Bonifaz, après avoir forcé l'entrée du Guadalquivir avec la flotte espagnole, détruisit le pont de bateaux qui liait la ville au faubourg de Triana, en jetant sur ce pont deux gros vaisseaux lourdement chargés que poussaient le vent et la marée. Quand Séville eut capitulé (23 novembre 1248), et tandis que l'armée castillane, après son entrée triomphale dans cette cité, vide de ses habitants, prenait encore Xerez, Cadix et les Algarves, Al-Ḥamar revint à Grenade pour recevoir et distribuer, dans ce commun asile, les populations musulmanes que les chrétiens y refoulaient du reste de la Péninsule. Ce fut entre l'époque du re-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

nouvellement de son traité d'alliance avec Alphonse le Savant (1264), et celle de sa mort (1273), alors que de tous ces débris il formait le royaume de Grenade, dernier débris et dernière forme de l'empire arabe en Espagne, qu'il fit construire, pour sa résidence royale, le magnifique Alcazar de l'Alhamrâ. Je crois même que le nom qui fut donné à cette résidence (Al-Ḳaṡr-Al-Ḥamrâ) signifie moins le *Château rouge*, à cause de la couleur briquetée des tours et des murailles de son enceinte, que le *Château du Rouge*, en mémoire de son fondateur. Al-Ḥamrâ est, en effet, le même mot qu'Al-Ḥamar, mis au neutre. Les successeurs de ce premier roi de Grenade, qui secouèrent ensuite les liens de vassalité et défendirent deux cents ans leur petit État contre la Castille et l'Aragon, durent sans doute ajouter, changer, renouveler quelques parties de l'édifice primitif. Mais c'est bien certainement vers 1270, et par Moḥammed-ebn-Al-Ḥamar, que l'Alhamrâ fut fondé (1).

Cet Alcazar des Mores embrasse, de ses fortifications, de ses jardins et de ses palais, tout le plateau de la plus haute des trois collines appelées *Sierra del Sol*, au pied desquelles Grenade est étendue. L'un des sommets parallèles est occupé par le Généralife (Al-Djénnéh-Al-Ạryf, *le Jardin agréable*), autre palais avec d'autres tours et d'autres jardins, espèce de maison de plaisance des rois mores, qui n'était séparée de leur Al-Ḥamrâ que par un vaste et profond ravin plein de verdure, d'ombre et de fraîcheur. En arrivant au haut de la rue de *Los Gomelès*, à la porte des Grenades, qui s'ouvre dans la première enceinte, le voyageur est averti, par une inscription gravée sur la pierre, qu'à cette porte commence la juridiction de *la real fortaleza de la Alhambra*. La royale forteresse a effectivement son gouverneur (je veux dire son *alcayde*) et sa garnison, composée de sept invalides, dont le plus jeune a déposé le mousquet après la fameuse guerre *des Oranges*, où le prince de la Paix gagna son nom. La porte franchie, on croit arriver aux jardins suspendus de Babylone. Sur ce sommet, à cette hauteur, où l'on ne trouve, en Espagne, que des crêtes pelées, rocailleuses et stériles, apparaît tout à coup une végétation si magnifique et si robuste que les fleurs sont des arbrisseaux et les broussailles des hautes futaies. Il y a, par exemple,

(1) Voir mon *Histoire des Arabes et des Mores d'Espagne*, tome Ier, pages 306 et suiv.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

des allées de lauriers-roses et de lauriers blancs (*adelfas*), mêlant quelquefois les fleurs des deux nuances sur la même tige, où l'on peut se promener à l'ombre comme sous une haute charmille. Cette merveille des richesses végétales de la plaine transportées sur la montagne est due à une autre merveille : des eaux vives, limpides, abondantes, jaillissent et courent de toutes part. A chaque croisière se dresse une fontaine, à chaque allée coulent des ruisseaux murmurants, où, trempant leurs pieds pressés, les arbres entretiennent l'éternelle fraîcheur de leurs cimes touffues. Il ne faut pas croire que ces eaux montent péniblement dans des tuyaux de fonte, le long des flancs de la colline, poussées par l'effort artificiel de quelque machine de Marly. Leur cours est naturel, et, pour arroser les hauts jardins de l'Alhamrâ, elles tombent d'un réservoir encore plus haut placé, des sommets toujours blancs de la Sierra-Nevada. C'est enfin de la neige fondue, et les canaux d'irrigation s'alimentant comme les fleuves qu'enfantent les glaciers des Alpes, plus la chaleur est forte et le soleil ardent, plus l'eau coule abondante, plus la terre est trempée et l'air rafraîchi. De ces jardins merveilleux, promenade du matin pour les habitants de Grenade, qui font de la *Alameda* leur promenade du soir, je me borne prudemment à donner l'explication ; quant à les décrire, je me récuse. Pour faire mieux que l'imagination du lecteur, pour la promener délicieusement dans cet Éden humide, verdoyant et fleuri, il faudrait la plume du grand écrivain qui sait raconter la vie mystérieuse des légumes d'un potager, qui sait entendre et répéter le concert silencieux des fleurs d'un parterre.

Les détours de longues allées tournantes conduisent par une douce montée à la seconde enceinte, au véritable Alcazar, dont les jardins sont comme l'élégante avenue. Au-dessus de la vaste fontaine élevée en l'honneur de Charles-Quint par le second marquis de Mondejar, don Luis de Mendoza, s'ouvre, à travers une grosse tour carrée, la porte appelée, depuis ses fondateurs, porte du Jugement. C'est le premier monument d'architecture moresque. Là se rencontre le cintre outre-passé de l'Orient, ou croissant renversé, la double fenêtre, haute et mince, semblable à deux meurtrières accolées, la fine colonnette, sans fût ni chapiteau. On se croirait, en montant les degrés tournants du seuil, transporté par un pouvoir magique dans le monde oriental, si, au-dessous de la *clef* et de la *main* symboliques, images du *livre qui ouvre les portes du monde*, ne se trouvait dans

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

sa niche une image de la Vierge, et si, plus bas encore, n'étaient rangés sur un râtelier de corps de garde les sept fusils rouillés de la garnison.

La porte du Jugement, ou plutôt le petit château fort qui protégeait l'entrée de l'Alcazar, fut construite par le septième roi de Grenade, Yoûcef-Abou'l-Ḥedjâdj, qui monta sur le trône en 1333; et je ne dis pas construite comme font les rois, par la main de leurs architectes, mais par lui-même, car Yoûcef, comme le grand Abdérame, fondateur du ḳalifat et de la mosquée de Cordoue, fut l'architecte de tous les monuments qu'il a laissés. Grand légiste aussi, occupé tout son règne à rendre un sens clair et précis aux diverses lois qu'avaient obscurcies les subtilités des imams et des ḳatîbs (prédicateurs), ce prince avait établi dans cette tour avancée, dans ce parloir de son château, la salle du jugement, où il donnait audience et rendait la justice en personne, comme saint Louis sous l'arbre de Vincennes. Pontife, roi et magistrat suprême, dans la grande unité créée par Mahomet, n'ayant que *le Livre* (Al-Ḳoran, mot à mot *la Lecture*) pour loi religieuse, politique et civile, pour évangile, pour charte et pour code, réglant les croyances, les actions, les différends de ses sujets, le ḳalife, ou tout autre chef d'un peuple chez qui le mot *juste* renfermait tous les éloges, devait personnellement maintenir l'orthodoxie des imâms, docteurs de la loi, résoudre les doutes judiciaires des ḳâdîs, écouter les plaintes de tout opprimé. Donner audience, rendre la justice, était donc pour le commandeur des croyants (Emîr Al-Moûmenîn) un devoir sacré, irrémissible; c'était aussi l'un des priviléges de la souveraineté, comme la ḳotbah, ou prière spéciale pour le prince, que récitaient les ḳatîbs de toutes les mosquées, comme la zahah, ou dîme du ḳalife, comme le ṭiraz, ou droit exclusif de porter ses noms et surnoms tissés dans l'étoffe de ses vêtements. Cette tour de Youcef ajoute son témoignage encore vivant à celui des historiens passés sur cet usage constant des souverains arabes, et prouve ainsi, comme l'a dit un grand poëte, qu'un monument est une *chronique de pierre*.

La porte du Jugement donne accès sur une assez vaste cour intérieure, sur une esplanade qu'on appelle place des Citernes (*de los Algibes*). Là, l'étonnement et l'admiration qu'avait causés la vue des jardins de l'Alhamrâ, entretenus avec quelque soin, et celle de la première construction moresque, se changent en tristesse et en dégoût. On ne

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

peut se faire une idée de l'abandon, du désordre, de la destruction dont cette cour donne le spectacle. Un terrain inégal, labouré, encombré de débris; des pans de murailles en ruines, d'horribles masures adossées aux antiques constructions qu'elles salissent et déshonorent, voilà ce qui frappe d'abord les yeux. On rencontre ensuite des troupes d'ânes qui, de la ville, apportent les provisions, ou qui reportent à la ville de grosses jarres d'eau fraîche; là, quelque groupe d'enfants qui polissonnent à l'ombre des murs et brisent les bas-reliefs à coups de pierre; ici, quelque hideuse famille de *gitanos* (bohémiens), demi-nus, hâves, basanés, fauves de teint et de regard, accroupis et mêlés dans un coin, faisant mutuellement la chasse sur leurs têtes échevelées. Mais ânes, polissons, *gitanos*, tout cela n'est rien encore, tout cela peut se souffrir et se pardonner. Hélas! l'Alhamrâ n'est pas seulement un palais et une forteresse, c'est encore un *presidio*, un bagne, une prison de galériens. En quelque part qu'on aperçoive un groupe d'hommes travaillant, soit à la culture du jardin, soit aux réparations des bâtiments, on entend le lugubre cliquetis des chaînes qui étreignent ces malheureux de la ceinture aux pieds.

Si l'on ne rencontrait sur son passage la gracieuse *porte du Vin*, l'un des plus parfaits modèles de l'architecture arabe, il faudrait se hâter de traverser, les mains sur les yeux, cette place des Citernes, et, laissant derrière soi la tour Brisée (*Quebrada*), la tour de l'Hommage (*del Homenage*), la tour de l'Arsenal (*de la Armeria*), et quelques autres des bastions carrés qui coupaient les murs d'enceinte à intervalles égaux, marcher droit à la fameuse tour de *la Vela* (de la Veillée ou Faction de nuit), qui domine toutes les autres. On ne saurait pourtant, arrivé au pied de cette tour, refuser un coup d'œil à la charmante citerne appelée le puits de la Forteresse (*pozo de la Alcazaba*). Par une petite margelle carrée, qui n'a pas 3 pieds d'ouverture, on aperçoit, un peu au-dessous du sol, la tranquille nappe de ses eaux immobiles. Quand les poëtes parlent du miroir des fontaines, on sent la figure de rhétorique; mais ici miroir est le mot propre, et je défie qu'on trouve dans nos salons une glace plus unie, plus limpide, plus fidèle, que le carré lumineux formé sur l'eau souterraine par l'ouverture de la margelle. Un Anglais y a fait sa barbe.

La tour de *la Vela*, carrée comme toutes les tours arabes, et plantée sur le plus haut mamelon de la Sierra del Sol, forme l'angle saillant,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

l'extrême limite de l'antique Alcazar. C'est à son faîte qu'est suspendue la cloche de l'arrosement (*la campana del riego*), qui se fait entendre au loin dans la plaine pour annoncer le moment et la durée des irrigations. Dans le support en maçonnerie de cette cloche, aussi connue des laboureurs de la plaine que celle du réfectoire pouvait l'être des moines, est incrustée une plaque de métal où se lit une inscription en espagnol qui rapporte la prise de possession de l'Alhamrâ par les rois catholiques, le 2 janvier 1492.

Quand on a franchi la petite porte basse de la tour, cachée par les larges feuilles d'un figuier, quand on a monté son petit escalier à quatre rampes, quand on arrive enfin sur sa terrasse de briques, on est saisi, ravi, ébloui par l'un des plus grands spectacles que puisse offrir aux yeux de l'homme son séjour terrestre. Pour moi, en me rappelant les pays de l'Europe que j'ai parcourus, je ne retrouve dans ma mémoire qu'une vue plus imposante encore et plus grandiose, celle que l'on découvre du couvent des Camaldules, près de Naples; encore celle-ci ne doit-elle l'avantage qu'à ce qu'elle embrasse dans son horizon prodigieux un vaste espace de la mer. Au pied de *la Vela*, dans un abîme qui donne le vertige aux têtes faibles, on voit toute la ville de Grenade, étendue sous l'œil comme un plan géographique, où coulent ses rivières, où serpentent ses rues, où se dressent ses édifices, ses maisons, ses jardins, tant célébrés sous le nom de *Carmenes*. En face, la longue *Vega* déroule à perte de vue ses vingt lieues de campagnes plates et riches, toutes parsemées de villages et de métairies, où des bosquets d'orangers, de citronniers, de mûriers, des plantations de cannes à sucre et des prairies humides marquent de fraîches oasis au milieu des guérets. Et pour enfermer ce merveilleux paysage dans un cadre digne de lui, à gauche la Sierra-Nevada, à droite la Sierra de Martos, élèvent leurs sombres sommets, dont la ligne fantastique se prolonge à l'infini, jusqu'à ce qu'elle se perde et s'abîme dans les vapeurs d'un horizon sans bornes.

Lorsqu'on visite Grenade au mois de juillet, ce n'est guère en plein milieu du jour, sous un soleil dévorant, qu'on va jouir, au sommet inabrité de la tour, du spectacle dont je viens d'indiquer l'étonnante décoration. Malgré le proverbe qu'aux heures de la sieste on ne voit dans les rues qu'un chien ou un Français, un Français même ne peut s'exposer longtemps à des ardeurs suffocantes, où quelquefois

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

un œuf cuit comme à la chaleur d'un four. C'est donc le matin ou le soir, au lever ou au coucher du soleil, qu'il fait bon s'accouder aux créneaux de la tour, et rester en extase devant la terre et le ciel. Le soir surtout, la scène est variée, changeante, et déroule lentement ses actes divers. A peine le soleil, après avoir doré de ses rayons obliques la cime des monts neigeux, et fait étinceler les vitraux des églises, disparaît derrière la noire dentelure de la Sierra de Martos, que s'allument dans la plaine de longues traînées de feux. Ce sont des amas de pailles arrachées que les laboureurs brûlent sur place après la récolte, pour préparer, par l'engrais de leurs cendres, la récolte prochaine. Ces lignes de feux, ces tourbillons de fumée, vus à longue distance, offrent l'aspect d'une bataille rangée que deux grandes armées se livreraient dans la plaine; il ne manque à l'illusion que le bruit lointain de la canonnade. Mais un autre spectacle appelle bientôt et absorbe toute l'attention. Derrière la Sierra-Nevada, un crépuscule, léger d'abord, puis grandissant d'étendue et d'éclat, une véritable aurore, enfin, précède la venue d'un nouvel astre. « On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il » lance au-devant de lui. L'incendie augmente, l'Orient paraît tout » en flammes : à leur éclat, on attend l'astre longtemps avant qu'il se » montre; à chaque instant on croit le voir paraître : on le voit enfin. » Un point brillant part comme un éclair et remplit aussitôt tout l'es- » pace; le voile des ténèbres s'efface et tombe.... » Cette description, prise à Jean-Jacques, du lever du soleil, s'applique vraiment et sans grande exagération au lever de la lune dans les contrées chaudes de l'Espagne. Il n'y a que les pays méridionaux qui jouissent du clair de lune dans la plénitude de sa beauté. C'est à Naples qu'il faut voir l'antique sœur d'Apollon monter sur la masse obscure du château *del Uovo*, comme au faîte d'un belvédère, et déployer tout à coup, sur les flots doucement agités du golfe, son *éventail d'argent*; c'est à Grenade aussi qu'il faut la voir s'élancer des gorges de la Sierra-Nevada, gravir les crêtes noires en roulant comme un disque de feu, puis monter majestueusement dans l'espace pour jeter sur la terre, au sein d'une nuit fraîche et reposée, l'éclat innocent d'un jour sans ardeur.

Quand on s'arrache à la contemplation du grand spectacle qu'offre la tour de la *Vela*, placée à l'extrémité de l'antique forteresse, il faut, pour arriver aux palais, élevés derrière l'abri des tours et des

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

bastions, revenir sur ses pas et traverser encore la place ruinée de *los Algibes*. Les premières constructions que l'on rencontre à l'autre bout de cette place ne sont pas le palais moresque, mais le palais de Charles-Quint. Isabelle et Ferdinand, à la prise de Grenade, s'étaient contentés de l'alcazar de Boabdil. C'est de la demeure des rois mores qu'ils avaient fait leur demeure. C'est là qu'ils avaient décrété l'établissement de l'inquisition dans le royaume conquis, puis l'expulsion totale des juifs de toute la monarchie (30 mars 1492), deux mesures qui annonçaient assez les persécutions et l'expulsion finale des Morisques; c'est encore là que le Génois Christophe Colomb (30 avril 1492) reçut d'eux la permission d'aller découvrir un nouveau monde. Mais Charles-Quint se montra plus exigeant que ses aïeux. Quand il visita Grenade en 1527, tourmenté de l'esprit conquérant, de l'esprit dominateur, qui ne l'abandonna pas, même au couvent de Saint-Just, il voulut marquer son passage à l'Alhamrâ par une prise de possession réelle; il se fit élever un palais sur l'emplacement de celui des Mores. Pour satisfaire ce caprice impérial, j'allais dire infernal, pour établir ce nouveau palais justement au centre de l'enceinte, il fallut d'abord faire place nette et renverser tout ce qui gênait. On osa détruire ainsi la partie de l'antique Alcazar qui formait le palais d'hiver, et même une portion notable du palais d'été, entre autres une grande salle à droite du *Patio de los Arrayanes*, parallèle à celle *des Ambassadeurs*.

Ce vandalisme effronté, cette profanation sacrilége, que personne n'ignore et qui se montrent d'ailleurs en toute évidence, font prendre en haine l'insolent édifice du César allemand. On s'indigne contre ces lourdes murailles carrées qui ont broyé sous leur masse les légères et fragiles constructions des Arabes; on remercie le ciel d'avoir été juste en ne permettant point que l'impie monument s'achevât, en le condamnant à son tour aux mutilations; car ce palais de Charles-Quint est un édifice sans toiture, sans portes, sans fenêtres, sans usage, et, comme dirait la chanson populaire, *bon pour loger des hirondelles*. Cependant, si l'on parvient à oublier où est cet édifice, par qui et pourquoi il fut élevé, si on le considère en lui-même et indépendamment de toutes ces circonstances, il faut alors reconnaître que c'est une œuvre belle, importante, et qu'elle méritait assurément l'honneur d'être terminée. C'est un bon propos hors de propos.....

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

En quittant cet étrange édifice, qu'on hait et qu'on admire, dont on déplore tout à la fois la construction et l'inachèvement, et dans lequel on pourrait voir, comme en un symbole matériel, la situation actuelle de l'Espagne, qui a renversé son vieil édifice politique, et qui, sur ces décombres mal déblayés, ne peut achever d'en construire un nouveau, l'on pénètre enfin dans le palais moresque, dans le véritable Alhamrâ. Au fond d'une espèce d'impasse formée par une des murailles latérales du palais tudesque et par les appartements du gouverneur qui remise sa voiture sous les lambris d'une charmante petite mosquée, une porte fort commune s'ouvre dans un mur de clôture, semblable à ce que nous appelons une porte de derrière : c'est l'humble entrée qu'on a faite au somptueux Alcazar. Longtemps négligé, longtemps abandonné aux injures du temps et des hommes, à peine abrité de la pluie et de la neige par de lourdes toitures en tuiles rondes qui écrasent ses minces colonnettes, le palais d'Al-Ḥamar tombait en ruines. Ce sont les Français, auxquels Grenade doit aussi son théâtre et son pont sur le Genil, qui ont fait les premières et les plus indispensables réparations. Les Espagnols ont depuis continué cette tâche nationale, et maintenant, après avoir soutenu les parties chancelantes, relevé les parties abattues, on s'occupe à remplacer, par de fidèles imitations, les parties qui manquent entièrement. Ce travail, auquel on ne peut reprocher que d'être un peu lent, après avoir été si tardif, mais dont l'habileté n'est pas moins évidente que la nécessité, se montre dès l'entrée, car c'est surtout aux endroits brutalement détruits par l'invasion de Charles-Quint qu'il faut rendre quelque harmonie avec le reste et quelque apparence du passé.

Mais avant de faire franchir au lecteur cette porte d'entrée, au milieu des ouvriers du préside, qui traînent leurs chaînes sur les antiques dalles de marbre, je dois l'avertir qu'il ne saurait attendre de moi les explications complètes et minutieuses d'un *cicerone* de profession. Ce n'est pas la plume, c'est le crayon qui peut seul donner une connaissance claire, exacte, précise, d'un monument. Je sais, et par mainte expérience personnelle, que si l'on arrive à voir de ses yeux les pays, les sites, les objets desquels on a lu précédemment des descriptions écrites, ce qui frappe d'abord, c'est la différence sensible que présente la réalité des choses avec l'idée qu'on s'en était faite. Une simple image, pour peu qu'elle soit fidèle, vaut mieux que

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

cent pages de texte explicatif. Quand je vois un écrivain s'ingénier, s'évertuer, se mettre à la torture pour décrire des choses avec des mots, je me rappelle ce philosophe naturaliste qui s'obstinait à vouloir expliquer à un aveugle de naissance les merveilles et les bienfaits de la lumière : « J'y suis, s'écria l'aveugle, après une magnifique exposition qu'il avait silencieusement écoutée, la lumière doit être comme le sucre. » Je renvoie donc le lecteur qui veut connaître et comprendre l'architecture arabe, aux nombreuses *Vues* de l'Alhamrâ, reproduites par le pinceau, la gravure ou la lithographie. Fussent-elles prises dans un *keepsake* anglais, le plus incomplet des souvenirs et le plus traître des guides, elles lui en apprendraient plus que toutes les phrases d'un volume. Je me bornerai, comme je l'ai fait jusqu'à présent, aux explications que le crayon ne peut donner et pour lesquelles il lui faut l'assistance des paroles ou de la plume.

Cette porte grossière, au fond de cette étroite impasse, donne accès au centre même du palais more, *in medias res.* On entre tout à coup dans la plus vaste des cours de l'Alhamrâ, celle qu'on nomme *patio de la Alberca* ou du réservoir, et plus communément *patio de los Arrayanes*, parce que, sur les longs côtés de son bassin en forme de parallélogramme, croissent deux larges plates-bandes d'arbrisseaux de la famille des myrtes, touffus, pressés et taillés comme des buis. On se trouve, en entrant, sous une des légères galeries qui ornent les deux extrémités de cette cour, et qui mirent dans la pièce d'eau leurs blanches colonnes et leurs arcs délicats, entre les sombres rideaux des myrtes toujours verts. A quelques pas, sur la droite, au centre de la galerie, une porte de bois richement ciselé marque la place où fut l'entrée principale du palais d'été et la communication avec les appartements d'hiver. Sans issue maintenant, cette porte est tristement fermée contre une muraille du palais de Charles-Quint, qui élève par-dessus la galerie arabe son pignon usurpateur. A gauche est la salle des archives, où l'on garde dans un coin poudreux les restes du magnifique vase de l'Alhamrâ, si connu par la gravure et par les imitations, soit de sa forme, soit de ses ornements. En face, à l'autre extrémité de la cour, se dresse la haute tour de Comarès, qui cache dans ses flancs carrés la merveilleuse coupole de la *salle des Ambassadeurs.* C'est à cette salle que nous terminerons notre tournée. Continuons d'abord à marcher devant nous.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Une simple galerie, prise sur les habitations intérieures, sépare la cour du Réservoir de la célèbre cour des Lions (*patio de los Leones*), qui n'est placée, à l'égard de l'autre, ni parallèlement ni bout à bout, mais à angle droit (⊔). L'une est tournée au Nord, l'autre à l'Est, ce qui prouve que, pour la symétrie nécessaire, il existait au Midi une autre cour (⊔), détruite par les constructions nouvelles. Cette cour des Lions est mal nommée; elle devrait au moins s'appeler le jardin des Lions, car autour de la fontaine qui en occupe le centre aboutissent quatre parterres, où l'on pourrait, entre les rangs de myrtes, cultiver toutes les fleurs des chaudes latitudes. Dans ce *patio*, dont la forme est un carré long, mesurant environ 30 mètres sur 20, tout annonce la promenade d'été, tout révèle le besoin d'ombre et de fraîcheur. Comme un cloître de couvent, il est entouré, sur ses quatre faces, de galeries couvertes qui offrent à toute heure un abri contre le soleil, contre le vent ou la pluie d'orage, et au centre de ses deux faces extrêmes s'avancent, en retour sur le jardin, deux pavillons ou reposoirs, à jour comme le reste des galeries. Toute cette décoration intérieure repose sur de minces colonnettes en marbre blanc, que l'âge a légèrement teintées en rose. Sans base aucune, sortant du sol comme des troncs de jeunes arbres, sveltes et pliants, et s'unissant aux arceaux qu'elles soutiennent par de longs chapiteaux à trois degrés d'évasement, elles sont alternativement isolées ou doubles, et se mettent en groupes de trois ou quatre aux angles que forment, par leur rencontre, les galeries et les pavillons. Au-dessus des arcs, très-richement ouvragés, reposent de merveilleux lambris en bois, que de fines ciselures n'eussent point ornés suffisamment, car ils sont encore dorés et peints de vives couleurs. Ces lambris forment le plafond des galeries. Les pavillons, plus riches encore et plus ornés, sont couverts par de petits dômes, de petites *demi-oranges*, dont la coupole offre le plus rare et le plus étonnant travail. La voûte, partant des quatre angles, se forme par une succession de légers pendentifs, dont les compartiments, disposés comme les alvéoles d'une ruche, et coloriés de nuances éclatantes, or, bleu, rouge, blanc, vert, ressemblent à des stalactites où se réfléchirait le prisme solaire.

Sur les bords des allées du jardin, quand on fait *jouer les eaux* pour quelque solennité ou quelque visiteur de haute volée, jaillissent une infinité de petits jets d'eau, d'une telle ténuité, qu'on dirait une

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

pluie sortant de terre au lieu de tomber du ciel. Cette rosée factice, qui part et s'arrête à volonté, sert autant à jouer des niches innocentes qu'à rafraîchir le sable et les myrtes des allées. Tous les petits conduits souterrains où elle s'alimente aboutissent à la fontaine des Lions, placée au centre du jardin. Une vasque élégante, d'où s'élance une gerbe de jets, pose sur les croupes réunies de douze lions de pierre, dont les gueules versent aussi douze sources à l'entour. Je les appelle lions pour me conformer au nom que la tradition leur a donné, car ce sont des animaux de fantaisie, des êtres qui manquent à la création, des chimères, des monstres. Personne n'ignore que, pour purger à jamais sa religion des idolâtries qu'il reprochait aux sectateurs du Christ, pour maintenir dans toute sa pureté son dogme fondamental de l'unité de Dieu, Mahomet, le plus terrible des iconoclastes, avait défendu la représentation de tout être vivant. Cette défense, qui anéantissait la peinture et la statuaire, n'a laissé qu'un art aux musulmans, l'architecture. A peine leur fut-il permis, et seulement en certaines contrées, en Afrique, de représenter dans des imitations grossières des animaux nuisibles, tels que les rats, les serpents, les scorpions, mais en manière de talismans, d'amulettes, et pour les éloigner des habitations ou des temples. Les lions de l'Alhamrâ, manifeste violation des lois du Ḳoran, montrent en quelle enfance était resté l'art de la sculpture chez les imitateurs des idolâtries chrétiennes. Certes, si les palais d'Al-Ḥamar et de Yoûcef eussent été construits au pied de l'Atlas, on les prendrait pour des talismans.

Mais comme simples ornements d'une fontaine monumentale, ils me semblent, dans leur grossièreté bizarre, mieux entendus que des sculptures plus délicates et plus vraies. Ils sont plus d'accord avec tous les autres ornements du *patio;* car, dans cette merveilleuse cour des Lions, dans cet abrégé, cette quintessence des richesses de l'architecture arabe, ce qui frappe, ce qui séduit, ce qui transporte, c'est moins la perfection de chaque détail que l'inconceveble harmonie du tout. Aussi, loin de diminuer par l'attention et l'examen, l'enthousiasme augmente; chaque coup d'œil, en découvrant une beauté nouvelle, aperçoit son accord avec celle que faisait admirer le coup d'œil précédent, et l'analyse de ces beautés diverses que détaille le regard amène ainsi à recomposer la synthèse d'une unité plus belle encore que ses parties. Il faut, à propos de la cour des Lions, ré-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

tracter ce que je disais tout à l'heure de l'utilité des images. Pour elle, l'art du dessin, sous toutes ses formes et avec toutes ses ressources, reste impuissant. Je ne connais qu'un seul moyen de comprendre et d'admirer pleinement la cour des Lions : c'est d'aller la voir.

Dans la galerie latérale, à droite, s'ouvre la salle des Abencerrages, ainsi nommée parce que la tradition y place le massacre des Abencerrages par les Zégris. On montre même, sur les dalles de marbre, la trace encore subsistante du sang des victimes, c'est-à-dire quelques taches de cette rouille rosée que le temps dépose sur le marbre blanc. Ceux qui montrent à Naples le sang de saint Janvier ne font qu'un demi-mensonge; car enfin, il est à peu près sûr que saint Janvier souffrit à Naples le martyre. Mais ici le mensonge est complet. Si la tribu des Abencerrages (Aben ou Beni-Serâdj) et celle des Zégris (Zeyrys), continuant sur une moindre échelle l'antique querelle des Arabes et des Berbères, leurs ancêtres, prirent part aux luttes intestines qu'amena le partage du trône entre Abou-Ḥabdallah al-Zagal et Abou-Ḥabdallah al-Ṣeṛir, il n'est pas vrai du moins que ceux-ci attirèrent ceux-là dans un guet-apens, et en firent une tuerie générale. Ce conte fut propagé par Ginès Perez de Hita dans sa prétendue *Histoire des guerres civiles de Grenade*, qui n'est qu'un roman, et non de son invention, car il s'est borné à recueillir les nombreux *romances moriscos* qui couraient de son temps.

Quoi qu'il en soit du nom qu'elle porte, la salle des Abencerrages est une des plus belles de l'Alhamrâ. Formant un carré parfait, elle élève à une grande hauteur sa coupole moitié ronde et moité conique, en forme de pomme de pin, et non moins riche d'ornements que les *demi-oranges* des pavillons de la cour. A la base de cette coupole, on voit encore les petites fenêtres garnies d'un treillis de bois par où les femmes, retirées dans les appartements supérieurs, pouvaient voir sans être vues et entendre la conversation des hommes sans s'y mêler. Les murailles de la salle sont garnies jusqu'à hauteur d'appui de ces brillantes mosaïques de porcelaine qu'on appelle encore *azulejos*, du mot arabe *azulaï*, et, de là jusqu'aux corniches, se déroulent, dans leur infinie variété, ces dessins en relief, aussi admirables par le caprice que par la symétrie, dont les Arabes tapissaient leurs habitations. Dans les bordures des compartiments s'encadrent divers versets du *Livre*, que font aisément reconnaître leurs lettres longues et droites au milieu des petits ornements roulés. Toutefois ces in-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

scriptions religieuses n'ont point à l'Alhamrâ l'éclat et la pompe qui les entourent à la mosquée de Cordoue. On sait que, dans l'Alhamrâ, les ornements des murs et des dômes sont simplement en plâtre, mais si solidement cuit, si résistant, et taillé avec une précision si parfaite, qu'à moins de toucher du doigt et de gratter de l'ongle, on prend pour du marbre ou de la pierre dure la matière dont ils sont formés. D'ailleurs, par les vestiges de peinture qui subsistent encore, on voit que ce plâtre était partout colorié, ou plutôt imprégné de couleurs comme une fresque, et que, d'habitude, sur un fond uniforme, se détachaient les dessins, brillants de nuances aussi variées que leurs formes. Mais, dans la mosquée de Cordoue, dans le temple du Dieu unique, l'ornementation devait être plus simple, plus sévère et plus riche que dans l'habitation d'un homme, fût-il commandeur des croyants. Là, ceux des six mille six cent soixante-six versets du Ḳoran, qui se déroulent en longues et capricieuses arabesques, sont incrustés en lettres d'or dans le marbre blanc des murailles et revêtus d'une fine mosaïque de cristal, qui fait étinceler les saintes paroles comme autant de rayons lumineux qu'aurait tracés le doigt des anges.

En face de la salle des Abencerrages, de l'autre côté de la cour des Lions, se trouve la salle appelée *des Deux-Sœurs* (de las Dos-Hermanas), sans doute à cause des deux énormes dalles, taillées dans le même bloc de marbre, qui lui servent de pavés. Elle ne diffère de celle des Abencerrages que par la diversité des dessins de ses ornements et par la courbure de sa voûte, plus gracieuse encore et plus parfaite. Mais ce qui complète leur différence, c'est que la salle des Deux-Sœurs donne accès dans une seconde pièce appelée le cabinet des Infantes. Celle-ci, beaucoup plus petite, plus basse, presque obscure, et dont l'unique fenêtre s'ouvre sur les anciens jardins de Lindaraja, devait être le plus délicieux boudoir où se soit jamais assise la favorite d'un roi. Tout annonce que, dans cette aile des bâtiments, était l'habitation des femmes, le harem, et c'est aussi là que vint s'établir la reine Isabelle, puis l'impératrice Éléonore de Portugal, femme de Charles-Quint.

A l'extrémité de la cour des Lions, entre la salle des Abencerrages et celle des Deux-Sœurs, s'étend une longue pièce non moins importante et curieuse qu'on appelle *salle du Jugement*. C'est une galerie à trois travées, couvertes chacune par une espèce de petites

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

coupoles que l'on ne saurait nommer cette fois *des demi-oranges*, car elles sont, comme les travées, plus longues que larges. Là, dans la concavité des coupoles, sont les célèbres *peintures de l'Alhamrâ*, qui ont donné naissance à tant de suppositions et de commentaires. Il faut dire tout d'abord que ce ne sont ni des fresques ni des peintures sur toile ou sur panneau. Les coupoles sont formées d'une voûte en planches, disposées comme les douves d'un tonneau, auxquelles adhère un cuir bien tendu. C'est sur ce cuir que sont exécutées les peintures, ce qui les range, malgré leur dimension, dans la classe des miniatures de manuscrits sur parchemin, plutôt que dans toute autre. La peinture centrale, qui a donné le nom à la galerie, représente, sur fond d'or, une réunion de dix personnages assis. Quelques-uns ont cru voir dans ce groupe les portraits des rois de Grenade, qui sont au nombre de vingt et un, depuis Al-Ḥamar jusqu'à Boabdil. Il me semble beaucoup plus simple et plus sûr d'y reconnaître le divan (al-Dîwân), ou conseil des chefs, réunis sous la présidence du roi. Cette peinture, assez bien conservée pour que tous les détails ressortent clairement, nous donne le vrai costume des Arabes et des Mores d'Espagne, qu'on représente d'habitude comme les Turcs, avec l'épais turban, la pelisse ouverte, le pantalon large et le cimeterre courbé. Ceux-ci ont la tête couverte par une sorte de voile ou d'écharpe, attachée sous le menton, et qui tombe à plis flottants sur les épaules. Ils sont vêtus d'une longue robe persane, collant au corps et généralement mi-partie, c'est-à-dire formée de deux moitiés qui ne sont ni de la même étoffe ni de la même couleur. Enfin, à un large baudrier passé sur l'épaule, est suspendue, au lieu du sabre arrondi, l'épée droite à deux tranchants.

Les peintures des voûtes, à droite et à gauche, sont toutes deux sur fond de paysage. Dans l'une, se voit le combat singulier d'un chevalier more et d'un chevalier chrétien, où celui-ci succombe; puis un chevalier chrétien frappant de sa lance un vieillard nu, à longue barbe, qui tient une jeune fille enchaînée, comme ferait Persée au dragon d'Andromède. Je n'ai pu apprendre de personne ce que signifie ce dernier sujet, où quelque légende est sans doute mise en action. Dans l'autre, on voit différentes chasses au lion, au sanglier, au cerf, aux oiseaux, dont les acteurs sont mores et chrétiens. Dans l'une et l'autre, un pavillon s'élève au centre du paysage, et des dames sont à leur *mirador* pour regarder les combats et les chasses.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

A quelle époque et par qui furent peints ces curieux tableaux ? Ce sont deux questions auxquelles on a fait les réponses les plus contradictoires; mais généralement on s'accorde à penser qu'ils ont précédé la conquête de Grenade, et qu'ils sont l'œuvre d'artistes musulmans. Je crois plutôt que ces tableaux ne furent peints qu'après l'entrée d'Isabelle et de Ferdinand dans l'Alhamrâ, et par des artistes chrétiens. Les costumes seuls ne pourraient décider la question ; ce sont, du moins pour les Espagnols, ceux de la seconde moitié du xve siècle. Les chevaliers chrétiens portent, par-dessus la cotte de mailles, la tunique courte et serrée, un large ceinturon sur les hanches, et, pour coiffure, un chaperon en forme de capuce, dont la pointe allongée leur tombe jusqu'au bas des reins, comme la queue du grand Frédéric. Ces costumes peuvent être aussi bien de 1492 que des années immédiatement antérieures. Si l'on m'objectait que, dans le combat singulier, c'est le More qui tue le chrétien, ce qui semble indiquer, comme dans la fable du *Lion abattu par l'Homme*, quel fut le peintre du tableau, je répondrais : d'abord, qu'il était plus naturel de représenter la victoire d'un More dans l'Alhamrâ moresque; — puis, que c'est, en revanche, un chevalier chrétien qui délivre la jeune fille enchaînée; — puis encore, que des dames au balcon, et sans voile sur le visage, indiquent plutôt les mœurs chrétiennes que les mœurs arabes. Ce n'est pas dans les détails, c'est au fond des choses qu'il faut chercher l'explication de ces peintures.

Il est hors de doute que, sur plusieurs points du dogme, les musulmans d'Espagne se montrèrent plus relâchés que ceux de Syrie. Ainsi, malgré la défense formelle du Prophète qui avait dit : « O » croyants! le vin, les jeux de hasard, les statues et le sort des » flèches, sont une abomination inventée par Satan; abstenez vous-» en, de peur que vous ne deveniez pervers : le démon se servirait du » vin et du jeu pour allumer parmi vous les dissensions et vous dé-» tourner du souvenir de Dieu et de la prière; » malgré cette défense, dis-je, les kalifes de Cordoue avaient autorisé, par une sorte de dispense, la culture de la vigne, alléguant que leurs sujets, toujours en guerre avec les infidèles, avaient besoin d'entretenir leurs forces par tous les moyens qu'employait l'ennemi. Ainsi, pour citer un second exemple, malgré l'anathème lancé par le Ḥadîṯ (1) contre

(1) Recueil des paroles du Prophète. C'est le second des quatre livres canoniques.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

la musique en ces termes : « Entendre la musique, c'est pécher » contre la loi; faire de la musique, c'est pécher contre la religion; » y prendre plaisir, c'est pécher contre la foi et se rendre coupable » du crime d'infidélité, » il est certain que la musique fut très-cultivée par les Arabes d'Espagne, qui ont laissé plusieurs traités importants sur cet art, entre autres le livre d'Abou-al-Faradj et celui d'Al-Faraby, qui contiennent cent cinquante airs notés, les figures d'au moins trente instruments divers et les biographies d'une vingtaine de musiciens célèbres (voir la *Bibliotheca arabico-escurialensis* de Miguel Casiri). Mais la défense des images, des représentations d'êtres vivants, fut plus respectée que celle du vin ou de la musique, parce qu'elle tenait à l'essence même du dogme, l'unité de Dieu et l'horreur de toute idolâtrie. On ne saurait trouver l'apparence d'une image dans la mosquée de Cordoue, dans l'Alcazar de Séville, dans aucun monument des Arabes purs; et les seules images qu'offrent les monuments des Mores, encore plus relâchés par la succession des siècles et les communications avec les chrétiens, ce sont les lions de la fontaine, qui peuvent bien être, comme je le montrerai tout à l'heure, l'œuvre d'artistes espagnols, et les peintures de la salle du Jugement, que je crois postérieures à la prise de Grenade. Il serait bien étrange, s'il se fût trouvé parmi les Mores des artistes capables d'exécuter ces peintures dans le xve siècle, qu'ils n'en eussent pas fait d'autres, ou du moins qu'on n'en eût pas recueilli et conservé une seule de plus, et qu'après la chute de Grenade, après le mélange des chrétiens et des morisques devenus chrétiens, il ne se fût pas rencontré, dans cette race adonnée aux professions manuelles, un seul homme qui portât les arts du dessin au-dessus de la simple ornementation.

L'examen des peintures ajoute une grande force à cette opinion qu'elles sont l'ouvrages d'artistes espagnols. Quoique d'un dessin naïf, incorrect, et d'une perspective digne des Chinois, il y a, dans leur composition fort compliquée, dans le mouvement des groupes, dans la couleur, très-vive encore et très-juste, tout ce qui indique une époque et une école déjà fort éloignées de celles qu'on peut nommer primitives. On voit clairement, à mon avis, dans ces tableaux de l'Alhamrâ, qu'après les essais du vieux Juan Alfon, qui florissait vers 1420, de Sanchez de Castro, qui fonda, vers 1450, l'ancienne école de Séville, la peinture était arrivée au temps et à la manière

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

d'Antonio del Rincon, le peintre des rois catholiques, d'Iñigo de Comontès, de Luis de Medina, de Gallegos, de Pedro Berruguete, père d'Alonzo, enfin des maîtres qui vivaient à la fin du xve siècle.

Je crois donc, par tous ces motifs, les peintures de l'Alhamrâ postérieures à la chute de Boabdill. En tous cas, s'il était vrai qu'elles furent exécutées sous les derniers rois mores, ce serait, je n'en fais aucun doute, par des artistes espagnols. Il ne faut pas croire que la haine politique et religieuse qui séparait les deux peuples fût portée au point d'empêcher entre eux toute communication. Loin de là : dans les moments de trêve, et d'alliance quelquefois, Mores et chrétiens vivaient en bonne intelligence. Nous avons déjà vu Al-Ḥamar se faire l'auxiliaire de saint Ferdinand à la prise de Séville, et, comme un des grands vassaux de sa couronne, il avait droit de siéger aux cortès. Bien avant ce temps, le fameux Cid, Ruy Diaz de Vivar, avait fait ses premières armes parmi les Arabes contre les Castillans. Plus tard, en 1294, l'infant don Juan, fils d'Alphonse X, dirigea, pour l'émîr de Maroc, le siége de Tarifa, que défendait Alonzo Perez de Guzman *el Bueno*; enfin, au siége même de Grenade, les rois catholiques comptaient dans leur camp de Santa-Fé un corps d'auxiliaires musulmans que leur avait amené le neveu du Zagal. Aux fêtes de la chevalerie plus encore qu'à la guerre, les communications étaient fréquentes et amicales. Depuis le temps d'Alphonse le Justicier, il ne se donnait pas un tournoi, pas une joute, à Grenade ou à Séville, qu'il n'y eût des invitations réciproques entre les deux cours : témoin ce malheureux Abou-Saïd que Pierre le Cruel fit arrêter dans son palais, malgré les lois de l'hospitalité, et tuer à coups de lance avec ses trente-six compagnons, pour voler les chevaux, les armes, les étoffes et les pierreries qu'ils avaient apportés. On peut donc très-bien concevoir qu'en même temps que les chrétiens empruntaient aux Mores des médecins et des architectes, les Mores empruntassent aux chrétiens des sculpteurs et des peintres.

Après cette digression, trop longue peut-être, mais qui peut éclaircir une intéressante question d'histoire et d'art, reprenons notre promenade circulaire dans l'Alhamrâ. Au sortir du cabinet des Infantes, et en continuant la visite des bâtiments qu'habitèrent Ferdinand et Isabelle, puis Charles-Quint et Éléonore, on trouve d'autres cours et d'autres salles, fort dignes d'êtres vues, fort dignes même d'être dessinées, mais dont les descriptions écrites n'offriraient point

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

assez de nouveauté et d'intérêt pour être ajoutées à celles qui précèdent. Je me bornerai donc à mentionner succinctement la cour et les salles des Bains, — diverses chambres à coucher qui ont encore leurs alcôves exhaussées, — la salle du Secret, où l'on peut causer à voix basse d'un angle à l'autre, comme dans le vieux temple de Mercure à Baja; — enfin la cour de la mosquée et la mosquée elle-même, convertie en oratoire chrétien par la catholique Isabelle. Dans un petit pavillon qui forme l'extrémité du palais de l'Alhamrâ, à l'opposé de Grenade et en face du Généralife, on a pratiqué un riche et élégant boudoir, non plus moresque, comme le cabinet des Infantes, mais tout espagnol, et qui n'en mérite pas moins la visite du voyageur : c'est le *Cabinet de toilette de la Reine* (*el Tocador de la Reyna*). Outre l'admirable vue que présente chacune des fenêtres, et que nul tableau ne peut égaler, ce pavillon est entièrement orné de peintures à fresque, exécutées dans le temps où commençait à s'élever le palais de Charles-Quint.

Une longue galerie souterraine, pratiquée par les rois catholiques dans le mur d'enceinte de la forteresse, ramène du *Tocador de la Reyna* au *patio de los Arrayanes* et à l'entrée de la *salle des Ambassadeurs*. Occupant tout l'intérieur de la grande tour de Comarès, le plus large et le plus élevé des bastions de la forteresse, elle est aussi la plus vaste, la plus imposante, la plus somptueuse des salles du palais. C'était, comme son nom l'indique, la pièce d'honneur, de réception et de *gala*. Elle ne s'ouvre pas directement sur la cour, ainsi que la salle des Abencerrages et celle des Deux-Sœurs; elle est précédée d'une antichambre (*antesala*) ou galerie, peu large, mais fort allongée sur les côtés, à qui cette forme a fait donner le nom de *la Barca*. Sous les portes cintrées de cette galerie sont disposées les petites niches à hauteur d'appui où les visiteurs déposaient par respect leurs babouches, comme au seuil des mosquées. La salle, formant le carré parfait, a pour plafond une coupole conique, dont la clef de voûte ne s'élève pas à moins de 20 mètres du sol, toute formée de lambris en bois, dont les ciselures délicates et les riches incrustations sont revêtues de couleurs encore brillantes, où dominent l'or et le bleu. Au bas des parois règne un large pourtour d'*azulejos* en porcelaine, parsemés de petits écussons, et le reste des murailles est entièrement tapissé de ces merveilleux ornements en plâtre peint, qu'on pourrait nommer, comme les plus fines mosaïques romaines,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

opus vermiculatum. Ces ornements si curieux, dont les dessins gracieux et bizarres se croisent, se mêlent, s'entrelacent, se répètent dans une foule d'ingénieuses combinaisons, un poëte arabe les comparait aux mille traces confuses qu'une troupe de pigeons laisse sur la terre molle, en s'abattant aux bords d'un fleuve. Cependant, quand on les considère avec attention, on trouve dans ces enroulements capricieux, non-seulement une symétrie parfaite, mais une précision toute mathématique.

La salle des Ambassadeurs est éclairée sur chacune des trois faces extérieures de la tour par trois hautes fenêtres à double cintre, pratiquées dans le mur, qui a près de 3 mètres d'épaisseur. Ces neuf fenêtres forment ainsi, autour de la salle, comme autant de cabinets qui ressemblent assez aux chapelles latérales d'une église. Les ornements en mosaïque se prolongent dans ces profondes embrasures, d'où l'on découvre des vues admirables, et différentes pour chacun des côtés : à droite, la montagne; à gauche, la ville; en face, la plaine immense. Du quatrième côté, ouvert sur l'*antesala*, on voit la cour des Myrtes, qui étend devant la porte sa longue et tranquille nappe d'eau, ombragée de verdure. De ce bassin, aux jours de solennité, s'élancent mille petits jets d'eau qui font luire et scintiller aux lumières des lampes leurs dessins non moins capricieux et non moins symétriques que ceux des murailles. C'est pour une de ces rares fêtes, qui ramènent un moment la foule, le bruit et la vie dans les solitudes du vieil Alcazar, pour un bal donné à l'infant don Francisco de Paula, qu'on a tout récemment placé dans les quatre coins de cette salle magnifique quatre ignobles candélabres massifs en bois badigeonné. Les avoir placés là ne serait rien encore; on les a cloués aux murailles, dont les angles sont cachés par ces lourdes charpentes; et pour cela, on a enfoncé des barres de fer dans les délicates broderies des ornements. C'est un crime flagrant contre la religion de l'art et du passé, et je ne puis sans indignation me représenter ces hideux candélabres, usurpateurs plus insolents et plus barbares que le palais de Charles-Quint, bien qu'ils aient éclairé une autre fête plus récente, dont je garderai toute ma vie le souvenir reconnaissant.

Un jour, au moment où j'achevais ma dernière promenade dans l'Alhamrâ, où je jetais à la salle des Ambassadeurs le dernier regard et le dernier adieu du voyageur que rappelle le mal du pays, j'en-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

tendis venir du côté de la montagne un faible bruit de voix et d'instruments. Je me penchai sur la balustrade d'une fenêtre, et je vis au pied de la tour, dans l'ombre qu'elle projetait, un groupe de galériens étendus par terre pour faire la sieste, à laquelle tout vieux chrétien ne manque pas plus aujourd'hui, fût-il au préside, que tout bon musulman ne manquait aux cinq prières du jour. Au milieu du groupe, un seul homme était assis. Par-dessus sa chemise, qui ne couvrait ni la poitrine ni les bras, il n'avait d'autre vêtement qu'un caleçon de toile blanche, large et court, serré sur les reins par une ceinture de laine rouge, et d'où sortaient, à la hauteur du genou, ses jambes nues et fauves, chaussées des *alpargatas*, ou sandales de cordes. Sur sa tête était roulé un mouchoir de cotonnade bariolée. C'est le costume des cultivateurs de la *Vega* de Grenade, de la *Huerta* de Valence, le costume que portaient les Morisques, et qu'ils leur ont laissé avec les *norias* (naourah), ou machines à puiser l'eau, les *azéquias* (sâḳiah), ou canaux d'irrigation, les *silos*, ou greniers souterrains, toutes les méthodes de culture, d'arrosement et de conservation. Les jambes croisées et pliées sous lui comme un tailleur en besogne, cet homme tenait une petite guitare, une espèce de mandoline, dont il frappait alternativement les cinq cordes, tantôt avec le pouce dans toute sa longueur, tantôt avec le revers des quatre doigts. Sa main gauche tenait un accord à peu près immuable, une sorte de pédale où l'on n'entendait qu'un seul changement, et non pour passer de la tonique à la dominante, mais pour plaquer alternativement sur cette pédale une tierce majeure et une quinte parfaite, puis une quarte juste, une sixte et une neuvième mineures. C'est du moins ce que m'expliqua un musicien en style de contre-point, et je le répète ainsi pour l'utilité de ses confrères. Sur cet accompagnement monotone, invariable, le galérien chantait d'une voix ferme et sonore, quoiqu'un peu gutturale, une de ces *carceleras*, ou chansons de prisonniers, qui forment avec les *cañas*, les *playeras*, les *rondeñas*, la musique populaire et nationale de l'Andalousie, laquelle, il faut en avertir sur-le-champ le lecteur, n'a pas la plus lointaine ressemblance avec la prétendue musique espagnole qu'on nous donne en sérénades dans les opéras-comiques.

Quelque attention que je prêtasse au chant du galérien, je ne pouvais parvenir à démêler le dessin mélodique de sa chanson, quoique j'en comprisse bien le sentiment. J'apercevais seulement qu'à des in-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

tervalles à peu près égaux en durée, il faisait d'assez longs repos, pendant lesquels on n'entendait plus que le ronflement de sa pédale uniforme. Alors ses compagnons semblaient sortir de leur sommeil; ils se relevaient sur les reins ou les coudes, et jetaient avec des cris sauvages certaines exclamations, *ôlé! houy! alza! écha!* et des phrases entières, pour encourager l'improvisateur a dire un autre couplet. Celui-ci reprenait aussitôt, toujours sur son harmonie fondamentale, mais en variant sans cesse les mélodies. Tantôt il faisait de longues tenues, comme de douloureux soupirs ou comme les notes renflées du rossignol; tantôt il se jetait dans des roulades sans fin, dans une sorte de gazouillement, où le même trait, reproduit du haut en bas de la gamme et du bas en haut, allait, tournait, revenait, et semblait se rouler sur lui-même comme des volutes d'architecture. Ce chant, profondément triste, indiquait une sorte de réflexion rêveuse et contemplative. C'est le chant de la mélancolie, de la solitude, de celui qui chante pour lui-même. En voyant ce costume moresque près de la vieille tour d'Al-Ḥamar, en me rappelant le caractère et les mœurs des Arabes, leur habitude d'isolement et de contemplation, les chants de leurs poëtes, qui sont aussi des rêveries, enfin les ornements de leurs demeures, que j'avais sous les yeux, si semblables aux ornements de la chanson dont mon oreille était frappée, je me disais, avec une joie pleine d'enthousiasme, que, sans nul doute, j'entendais de la musique arabe telle qu'a pu la conserver, depuis trois siècles et demi, la tradition populaire. Et quand je quittai lentement l'Alhamrâ comme un ami qu'on ne doit plus revoir, j'emportai du moins cette persuasion consolante que j'y avais eu la révélation des deux arts cultivés par les Arabes : l'architecture et la musique.

Louis VIARDOT.

(Extrait des *Musées d'Espagne.*)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

LITTÉRATURE INDIENNE.

LÉGENDE DE SAKUNTALA

D'APRÈS

LA VERSION HINDOUIE DU MAHABHARATA.

Le célèbre drame de Sakuntalâ, publié en sanscrit et habilement traduit en français, par de Chézy, sous le titre malheureusement amphibologique de *la Reconnaissance de Sakuntalâ*, a pour base une légende qui est développée dans le Mahâbhârata. Quoique la traduction anglaise de cet intéressant épisode, donnée à la fin du siècle dernier, par Ch. Wilkins, ait été reproduite en français dans le *Journal Asiatique* en 1818; nous croyons être agréable à nos lecteurs en leur faisant connaître ce même épisode d'après la version hindouie du Mahâbhârata de Gokulnâth, excellente quoiqu'un peu abrégée (1). Nous nous flattons même que notre traduction, qui est

(1) On trouvera le texte original de cet épisode dans la « *Chrestomathie hindouie et hindie, à l'usage des élèves de l'École des langues orientales vivantes,* » p. 112 et suiv.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

littérale et que nous croyons fidèle, servira à éclaircir quelques passages obscurs du texte original, mal compris par les traducteurs.

Il y avait dans la race des Pauravas un grand roi, nommé Duschwanta, qui exerçait jusqu'à l'Océan sa puissance et rendait heureuse toute la terre. Il n'y avait pas de mélange entre les castes : on ne faisait aucun péché. Duschwanta gouvernait légalement ses sujets, et sa gloire excellente était dans sa plénitude. Dans son royaume, les sujets vertueux trouvaient avantage à pratiquer la vertu; on n'avait à redouter ni les voleurs ni la faim.

Les castes se livraient sans crainte à leurs devoirs respectifs : au temps favorable, le nuage versait de la pluie et il en résultait des fruits excellents et abondants. La terre était riche de pierreries et les gens de toutes les classes étaient heureux. Les Brahmanes observaient leurs devoirs et ils ne disaient pas de mensonges. Le roi, comme la foudre, jeune de corps et très-intelligent, était comme un brave qui marcherait en portant sur ses bras une montagne couverte d'arbres. Il savait combattre avec les quatre espèces de massues et avec différentes autres armes. Il était fort habile en ce genre; en un mot, il était très-vaillant. Sur les ennemis éloignés il lançait sa massue, et il s'en servait pour ceux qui étaient proches, de telle façon qu'il faisait des millions de meurtres. Lorsqu'il brandissait avec colère sa massue, des quatre côtés, au milieu de nombreux ennemis, le massacre qui en résultait pouvait s'appeler : « Une grande destruction. » Et quant au carnage qui provenait des coups mêmes de sa massue, tous les sages le nomment « la Victoire du Destin. » Enfin le roi Duschwanta était habile à monter sur les éléphants et à cheval : il était fort comme Krischna, plein de gloire comme le soleil; il ressemblait à l'Océan quand il est calme et il était patient comme la terre.

Un jour après avoir arrangé les quatre corps de son armée, le vaillant Duschwanta se dirigea vers la forêt pour y chasser, lui brave dans le combat. Le ciel et la terre furent remplis, des quatre côtés, des cris des éléphants, du bruit des chars, du hennissement terrible des chevaux et des vociférations des guerriers. Les femmes de la ville, montées sur les maisons, regardaient le roi pareil à Sakra (1), et elles répandaient joyeusement sur lui une pluie de

(1) Un des noms d'Indra.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

fleurs. Elles faisaient entendre des excellents chants de réjouissance de différentes sortes. Le roi marchait à la tête des quatre castes qui s'écriaient : « Bravo, le Sage! » Arrivé aux portes de Hari (1), il dit à ceux qui le suivaient : « Retournez en paix à vos maisons respectives. »

Duschwanta semblait monté sur Suparna (2). Son char alla bientôt au delà de la plaine. Les tambours et les timbales résonnèrent, un grand bruit remplit l'air. Il aperçut alors la forêt qui était comme le paradis d'Indra et entourée de nuages. Il l'enveloppa pour y chasser. Il tua des lions, des tigres, et une grande quantité de daims. Ses braves guerriers l'aidèrent dans ce carnage. Les animaux de la forêt qui ne purent fuir furent atteints par les flèches; mais il y eut des lions, des tigres et des sangliers qui s'échappèrent franchissant les limites de la forêt. Des flèches percèrent les daims qui étaient éloignés, et quant à ceux qui s'approchaient on les terrassait et on les tuait par l'épée. On fit ainsi périr, au moyen de différentes sortes d'armes, les innombrables animaux de la forêt qu'on put atteindre. Duschwanta devint, par cette chasse, le chéri de la terre.

Ceux des animaux habitants de la forêt qui se sauvèrent, arrivèrent altérés auprès d'un étang : ils n'y trouvèrent pas d'eau et ils tombèrent évanouis, épuisés qu'ils étaient de fatigue. Tandis que des guerriers affamés mangeaient de la chair de daim, des éléphants blessés fuyaient tordant leurs trompes. Ces éléphants, devenus furieux, renversaient avec leurs trompes ceux qu'ils rencontraient et tuaient ainsi beaucoup de gens.

Le roi tout-puissant ayant donc fait périr ces animaux nuisibles, rendit cette forêt digne d'être le lieu de la retraite des Munis (3). Il prit alors le divertissement de la chasse et tua beaucoup de daims. Puis il alla à une autre forêt très-épaisse et incomparable. Ce héros, plus excellent que tous ceux qui l'accompagnaient, tourmenté par la faim et par la soif, quitta donc la forêt dont il vient d'être parlé et se dirigea vers une autre. Là, le sol couvert de gazon verdoyant resplendissait agréablement. Les arbres étaient couverts de fleurs

(1) C'est-à-dire de la ville.

(2) Oiseau merveilleux qui sert de monture à Wischnu. On le nomme plus ordinairement Garura.

(3) Nom qu'on donne aux anachorètes, voués à la contemplation.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

nombreuses et des vignes s'y élevaient en grimpant. Des tourterelles perchées sur ces mêmes arbres faisaient entendre leur roucoulement, et des groupes d'abeilles bourdonnaient. Elles laissaient couler en fuyant, lorsqu'elles voyaient le bâton, un torrent de miel.

Le frais zéphyr était chargé du poids du parfum des fleurs dont on voyait briller l'épais pollen semblable au brouillard. La joie la plus pure régnait. Les grillons poussaient leurs petits cris et les perroquets leurs clameurs réjouissantes. Le roi fut plein de joie en voyant cette heureuse forêt. Il y avait quantité de fleurs propres aux bosquets et la noire abeille y bourdonnait. Le printemps y régnait brillant de beauté comme la joue. Il y avait une ombre agréable formée par les arbres touffus pleins de fleurs amoncelées où s'accouplaient des oiseaux de différentes espèces. Ces beaux arbres, sans épines, qui fleurissaient et fructifiaient, étaient chargés de fleurs de toutes couleurs qui représentaient l'étendard de l'amour. En voyant cette parure on reconnaît le printemps, roi des saisons. A mesure que le zéphyr souffle, ces arbres magnifiques font pleuvoir des fleurs.

Le roi Duschwanta, après avoir admiré cette forêt, alla au bord d'une rivière. Là, il trouva l'ermitage d'un anachorète dont l'austère pénitence avait de l'éclat : il vit luire au milieu d'arbres divers des feux allumés pour le sacrifice. L'excellent monarque se rendit auprès de cet ermitage. Dans cet asile de la pénitence on voyait des balkhilys, des yatis, des munis (1). Le feu brillait dans différentes maisons belles et agréables. Là où coule cette rivière pure nommée Malinî, on voit auprès de cet endroit les charmantes demeures des habitants de la forêt.

Le roi étant donc allé auprès de cet ermitage, qui était pareil au ciel, il gratifia son esprit du repos en voyant ce pur asile. Ce bel ermitage, délicieusement entouré par la rivière, était un asile de pureté comme l'ermitage de Badri (2) et comme le Gange. Le roi, source de bonheur, laissa les guerriers de son armée avec les chars et s'approcha de l'excellent ermitage du grand Kanwa-Kâcyapa. Il prit seulement avec lui, pour compagnon, son purohit (3), et étant descendu de son

(1) Différentes classes de religieux.

(2) Lieu célèbre de pèlerinage dans la province de Srinagar ou Cachemyre.

(3) Sorte de prêtre particulier à une famille : chapelain, aumônier.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

char il s'avança pour voir le rischi (1), qui était resplendissant comme du feu. Le roi fut charmé quand il vit cet admirable ermitage beau comme le ciel et d'un magnifique éclat. Des brahmanes y lisaient les quatre védas avec régularité, d'autres brahmanes prédestinés faisaient des sacrifices de différentes espèces. Des sages ayant médité sur tous les schastars (2) en acquéraient la démonstration pour leur esprit. Des troupes de munis brillaient, et çà et là étaient assis des abstinents.

L'incomparable roi Duschwanta, ayant vu cette multitude de solitaires, crut avoir obtenu le ciel, et le bonheur se peignit sur sa physionomie. Il s'approcha donc de l'ermitage de Kanwa-Kâcyapa, aux quatre côtés duquel se tenaient des troupes de munis comme un chapelet de perles. Ensuite, ayant laissé son compagnon le purohit, il s'avança tout seul; mais il ne trouva pas le muni Kanwa : l'ermitage était vide. Comme le roi dit à basse et à haute voix : « Y a-t-il quelqu'un ici? » une jeune fille, dont le corps était pareil à celui de Srî (3), accourut à sa voix. Elle était blanche comme du lait : ses beaux yeux étaient purs et vifs. Sakuntalâ, *car c'était elle*, étant donc sortie de l'intérieur de l'ermitage, s'avança comme la lune, mais couverte du costume des pénitents. Elle présenta ses devoirs au roi, lui demanda des nouvelles de sa santé et elle fit gracieusement le pûjâ (4) en son honneur. Puis elle lui dit en souriant : « Pour quelle cause êtes-vous venu ici, Sire; dites-le, et je ferai tout ce qui vous sera agréable. » — « J'ai désiré visiter le grand muni, répondit le roi, et c'est pour cela que je suis venu. Dites-lui que lorsque je l'aurai vu mon esprit sera plein de joie; mais faites-moi savoir, ma belle, où est allé ce grand et excellent muni. » — « Le muni mon père, répliqua Sakuntalâ, est allé à la forêt pour prendre du fruit. »

Pendant les deux gharis (5) que l'incomparable muni mit à revenir,

---

(1) Nom qu'on donne à certains personnages distingués par leur sainteté et par leurs actions merveilleuses.

(2) Livres qui occupent le second ordre dans la littérature sacrée des Indiens.

(3) Ce nom, qui nous rappelle celui de *Cérès*, est celui de la Vénus indienne, appelée aussi Lakschmî.

(4) On nomme ainsi une espèce de sacrifice exécuté habituellement par les Indiens, non-seulement à l'égard de leurs idoles, mais des personnages vivants.

(5) On nomme ainsi l'espace de 24 minutes. C'est la subdivision du *pahar*, dont quatre forment le jour et quatre la nuit.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

le roi dit à cette jeune fille, en qui brillait l'éclat de la pénitence : « Qui es-tu, de qui es-tu fille, toi dont la beauté est si parfaite? Comment se fait-il que tu habites cet ermitage au milieu de la troupe des munis? En te voyant, ô fortunée! mon esprit est dans le ravissement. Je désire savoir qui tu es; ainsi dis-moi toute ton histoire. »

Sakuntalâ, après avoir entendu de telles paroles du roi, sourit avec douceur et se mit à raconter tout au long ce qui la concernait : « Sachez, Sire, lui dit-elle, que je suis la fille de Kanwa, qui est distingué par sa science en tout genre et par la pratique de la pénitence. » — « Mais, lui dit Duschwanta, le muni passe dans le monde pour avoir toujours été chaste; comment donc peux-tu être sa fille? Dis-le moi, charmante enfant! » — « Écoutez, Sire, dit Sakuntalâ, comment a eu lieu ma naissance et comment je suis devenue la fille adoptive du grand muni. Voici, en effet, ce que le rischi Kanwa a dit à un muni intelligent qui était venu auprès de lui. Écoutez tout ce récit :

« Indra (1), ayant vu la grande pénitence du muni Viswamitra (autrement dit Kaucika), Indra, dit-il, en éprouva de la crainte dans son esprit. Il pensa que Kanwa pourrait, par ses brillantes austérités, obtenir le pouvoir de le précipiter de sa dignité. Alors il tint à Ménakâ le discours suivant : Sache que le roi des Suras est tourmenté et plein de crainte. Toi, la plus belle des apsarâs (2), charge-toi de mon affaire. La rupture éclatante de la pénitence du grand Viswamitra serait pour moi un grand avantage? Fais comme tu le pourras; pars, Ménakâ, tu me donneras le repos. »

« Lorsque Ménakâ eut entendu les paroles solennelles d'Indra, elle réfléchit et lui dit : « Ce pénitent est très-colère; il est glorieux comme une montagne. Vous craignez vous-même, ô Indra! sa pénitence entachée de colère. Comment donc oserai-je aller auprès de lui? certainement il me fera périr. C'est par l'effet de sa colère qu'il n'a pas laissé subsister un seul des fils nombreux du muni Vacischta (3). Quoique né dans la caste des kschatryas il devint brahmane et produisit ainsi en lui une nouvelle création. Par la force de ses austérités il fit couler une étonnante rivière, à savoir la Kaucikî (4), pure et

(1) Le Jupiter indien.
(2) Nymphe céleste, danseuse du ciel d'Indra.
(3) Ce saint personnage est un des sept principaux rischîs.
(4) Rivière de Bihâr.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

large. Viswamitra devint grand par sa pénitence. Par lui plusieurs décès eurent lieu en peu de jours. Le rischi Matanga (1) nourrissait sa famille en tuant ses bestiaux, et Viswamitra étant venu auprès de lui connut son heureux état. Quant à vous, vous fîtes un sacrifice avec Matang; vous bûtes du soma (2) par crainte. Lorsque Matang prit la fuite après avoir fait une faute contre son gurû (3), Viswamitra lui donna asile sans en être empêché. Pourquoi Indra ne réduit-il pas en cendre celui dont tels sont les grands actes? Il peut, à la vérité, détruire la nature; mais la gloire de Viswamitra est indicible. Comment donc cet ascète voudrait-il toucher une femme comme moi? Lui que tous les Suras craignaient, comment le vaincrai-je? Toutefois, je courbe ma tête sous tes ordres, ô roi des Suras (4)! J'irai certainement au pays dont tu me parles. Cependant pense à me protéger, ô roi des Suras! Pour cela je dois aller en compagnie du vent qui, excitant le plaisir et déployant l'artifice, devra faire soulever ma robe. L'amour devra aussi me seconder dans cette grande affaire, et répandre avec bienveillance le contentement autour de moi. »

» D'après l'ordre du roi des Suras le vent se mit donc à souffler de trois manières. L'Amour étant aussi venu avec le printemps, il se tint tout prêt, une flèche posée sur son arc.

» Ménakâ, l'asile de la beauté, s'en alla auprès de Viswamitra et le salua d'abord. Puis elle déploya timidement ses manières voluptueuses et agita coquettement ses mains. Le vent soulevait sa robe (5), et elle la retenait en souriant et en rougissant. Elle cueillit des fleurs en élevant le bras pour montrer sa poitrine arrondie. Elle lançait des œillades du côté du muni et tout en retenant son vêtement elle le laissait flotter. Elle regardait, en faisant rouler ses yeux, vers le lieu où était assis le grand muni qui la voyait. Cette femme admirable de forme et pleine de charmes fit ainsi divers actes gracieux. Le muni les vit et la passion s'empara de son cœur. L'amour saisissant l'occa-

(1) Ce personnage est aussi nommé dans le texte Triçanku.

(2) Jus de l'*asclepias acida*, dont on fait un breuvage qui joue un grand rôle, entre autres dans le *Rig-Véda*. Voyez à ce sujet la traduction de M. Langlois *passim*.

(3) Ou *directeur spirituel*.

(4) *Sura* équivaut à *Déva* ou « Dieu ».

(5) La robe dont il s'agit ici est sans doute le *sârî*, c'est-à-dire la pièce d'étoffe que les Indiennes roulent autour de leur corps.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

sion décocha sa flèche. Alors le muni appela Ménakâ auprès de lui, et elle obéit avec un doux sourire. Ils se mirent à prendre ensemble les divertissements de l'amour et beaucoup de temps s'écoula dans ces plaisirs. Le muni était si satisfait de se trouver avec Ménakâ qu'il crut que ce n'était qu'un jour. Ce fut ainsi qu'il engendra une fille belle et douée des meilleures qualités et que Ménakâ mit au monde auprès de l'Himâlaya dans un pays très-pur, sur le bord gracieux de la rivière Malinî.

» Ménakâ, après avoir rempli sa commission, abandonna sa jolie fille et retourna à l'habitation d'Indra. Des oiseaux compatissants ayant vu cet enfant dans ce lieu désert l'entourèrent. Ils la sauvèrent des animaux carnassiers et empêchèrent les insectes d'en approcher

» Comme j'allais au bord de la rivière pour faire le sandhya (1), mon esprit étant sous la puissance du devoir, je trouvai cette petite fille entourée de sakuntas (2) et je la pris avec moi. Voilà comment la chose s'est passée.

» Les Schastars nomment *père* celui qui donne la naissance, celui qui donne la vie spirituelle et celui qui donne la nourriture. Il y a ainsi trois sortes de pères.

» Comme des sakuntas avaient été, dans la forêt, les gardiens de cet enfant, je lui donnai le nom de Sakuntalâ. »

» Telle est l'histoire que l'excellent muni m'a dite : c'est moi qui suis Sakuntalâ. Je reconnais Kanwa pour mon père, car j'ignore quel est mon véritable père. Je vous ai raconté, sire, le récit de ma naissance, tel que je l'ai entendu. Considérez-moi donc comme fille de Kanwa, ô roi des hommes, n'admettez pas autre chose. »

« Il est évident, dit Duschwanta, que tu es de race royale. Sois donc ma femme, toi qui es l'asile des excellentes qualités. Je te donnerai différentes pierreries, des vêtements très-beaux ; des ornements divins et des colliers dignes de Srî. Je te donnerai tout cela et, si tu le veux, tu posséderas mon royaume. Tu dois savoir que le mariage des gandharbas (3) est le meilleur, agrée donc que je le fasse avec toi. »

---

(1) C'est-à-dire la prière du soir.

(2) On a généralement traduit ce mot par *vautour*. M. Eichhoff pense qu'il vaudrait mieux le traduire par *milan*.

(3) Musiciens du paradis d'Indra.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

« Mon père, dit Sakuntalâ, est allé prendre du fruit; il va venir dans un ghârî. Il consentira peut-être à notre union; ainsi patientez. Rendez-vous à mes paroles. »

« Je veux t'adorer, dit Duschwanta, ô ma bien-aimée, toi seule peux me donner le repos. Je t'ai reconnue pour ma véritable amie et ma volonté est formelle. Le don de l'âme doit répondre à celui de l'âme. Écoutes plutôt la loi de Srî. Celui qui connaît cette loi admet huit sortes de mariages, le brahmy, le daïb, l'arsch, le prajâpaty, l'âçur, le gândharb, le râkschas, et enfin le païçâch. Les quatre premiers conviennent aux brahmanes et les six premiers sont bons pour les kschatryas. Quant à l'âçur, sache qu'il est propre aux vaïcyas et aux sudras. Le rakschas et le gandharb sont les mariages des kschatryas; mais il n'est pas bon de se marier d'après les modes âçur et païçâch.

» On nomme *brahmy* (1) le don d'une vierge couverte d'ornements; *daïb* (2) celui qui se fait avec accompagnement du sacrifice nommé *yajn* et d'aumônes. Si le père donne sa fille à celui qui doit être son mari et qu'il dise à l'un et à l'autre : « Vivez ensemble en remplissant les devoirs de la loi; » c'est alors le beau *prâjâpaty* (3). Lorsque le père reçoit deux vaches en donnant sa fille, alors c'est le mode nommé *arsch* (4). Ces quatre mariages sont établis pour les brahmanes asiles des bonnes qualités.

» Quand on ne donne sa fille qu'après avoir reçu beaucoup de richesses, c'est le véritable mode *âçur* (5). Enlever une femme endormie ou qui est privée de sa raison, c'est le mariage nommé *païçâch* (6). Le mariage des râkschas (7), c'est lorsqu'on enlève une jeune fille en pleurs, après avoir tué ses parents. Ce mariage est légal pour les Kschatryas; mais ce ne sont que des insensés qui peuvent agir ainsi.

---

(1) C'est le premier mode, celui des brahmanes.

(2) Ou le second mode, celui des *dévas* ou dieux.

(3) C'est-à-dire le quatrième mode, celui des brahmâdikas ou premiers brahmanes, créés directement par Brahma.

(4) C'est le troisième mode, celui des rischis.

(5) C'est-à-dire le cinquième, celui des açurs ou mauvais génies.

(6) C'est-à-dire le huitième, celui des vampires.

(7) C'est-à-dire le septième mode, celui des *râkschas* (vulgairement *râkas*) ou des ogres.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

» Lorsqu'on s'est fait aimer d'une vierge et qu'on la trouve toute seule, la loi vous autorise à lui prendre les mains et à contracter ainsi avec elle le mariage nommé *gândharb* (1), dont Dieu est le témoin suprême. Or, puisque je t'aime et que tu m'aimes, unis-toi à moi par ce genre de mariage et sois ma charmante femme. »

« Puisque mon seigneur assure, répliqua Sakuntalâ, que la loi autorise ce mariage, je lui dirai, s'il veut bien m'entendre, la condition à laquelle je lui donne ma main. Je veux, si j'ai un fils, qu'il soit votre successeur, et si vous me donnez votre parole, sire, elle devra être un véritable et légal serment. A cette condition, unissez-vous à moi; écoutez, vous êtes devenu mon maître, vous qui êtes vertueux. »

« Ainsi soit-il, » lui dit le roi, qui trouva ainsi le bonheur. Il se maria alors avec Sakuntalâ en lui prenant les mains. Puis il lui dit, pour exciter sa confiance, ces agréables paroles : « Je prends congé de toi, mais écoute, ma chérie, mon discours : je t'enverrai chercher, et mon palanquin t'indiquera qu'on vient de ma part. En attendant, charmante femme, rentre joyeusement en ta maison. » Après avoir ainsi parlé, le roi s'en alla, par la crainte du muni.

Deux gharîs s'étaient passées lorsque Kanwa arriva à son ermitage. Sakuntalâ était tellement honteuse qu'elle n'alla pas au-devant de son père; mais celui-ci ayant connu par son regard divin ce qui s'était passé, lui dit : « Elle est grande cette chose que tu as faite sans mon assentiment. Le mariage que tu as contracté avec le roi n'est pas contraire à la loi. C'est celui que font solitairement deux personnes qui s'aiment. Le juste roi Duschwanta est d'une noble race, et toi, Sakuntalâ, aujourd'hui son épouse, tu trouveras en lui un mari excellent. Ton fils sera très-puissant et très-célèbre; il asservira la terre entourée par l'océan. »

Alors Sakuntalâ s'avança et lava les pieds du muni, conformément à l'usage; puis elle prit son fardeau et elle serra le fruit pur et bon qu'il avait apporté. « Oh, mon père, dit-elle ensuite, puisque j'ai reconnu le vertueux roi Duschwanta pour mon époux, déployez, ô excellent muni, une affectueuse bienveillance envers lui et envers son ministre. » — « Je suis content, dit Kanwa, en voyant ton attachement à ton mari. Reçois actuellement la grande bénédiction que

(1) C'est le sixième; il en a été question plus haut.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

tu demandes. Les rois de la race des Pauravas seront vertueux et impérissables. »

Sakuntalâ obtient donc cette bénédiction qu'elle avait demandée à l'égard de l'excellent Duschwanta. Après trois ans accomplis, elle accoucha d'un enfant très-fort. Le fils de Sakuntalâ fut plein d'éclat. Le muni Kanwa fit toutes les belles cérémonies usitées à la naissance d'un enfant. Il voyait croître cet enfant asile de grande force. Ses dents étaient blanches et belles, et son corps parfait comme celui du lion. La conque, le disque et la massue de Wischnu étaient à ses mains excellentes, et ses pieds avaient l'empreinte du poisson. Il avait une grande tête : il était fort comme le fils d'un Dieu. Il demeura pendant six ans dans l'ermitage du muni Kanwa. Il prenait des lions, des tigres, des sangliers, des buffles et des éléphants, et il les attachait fortement aux arbres de l'ermitage. Comme ce héros-enfant domptait et montait ces animaux, la troupe des munis lui donna le nom de « Grand Dompteur de tout. »

L'excellent et patient muni Kanwa ayant vu le grand éclat de la conduite du fils de Sakuntalâ, et ayant reconnu qu'il était temps que ce jeune prince fût déclaré l'héritier présomptif du trône, il appela ses disciples et leur dit : « Conduisez Sakuntalâ au palais de son mari, ainsi que son brave fils. Il est très-convenable que les femmes restent avec leur famille, ainsi emmenez cet enfant avec Sakuntalâ. »

Ils allèrent donc à Hastin-nagar (1) à la porte de Duschwanta ; et les portiers lui firent savoir le moment de leur arrivée. Après avoir fait le pujâ du monarque, ils lui annoncèrent l'arrivée de Sakuntalâ et de son fils. Puis étant congédiés, ils se retirèrent et laissèrent avec le roi Sakuntalâ et son fils. Celle-ci dit alors : « Sire, proclamez votre fils, ici présent, votre héritier présomptif. Il a été engendré par vous en moi ; veuillez le prendre avec vous, lui qui est comme un *sura*. Réalisez loyalement, sire, la faveur que vous m'avez accordée, car lorsque vous vous êtes uni à moi, vous m'avez fait cette promesse. Souvenez-vous des paroles que vous m'avez dites dans l'ermitage de Kanwa ; accomplissez-les à présent, écoutez-moi, sire. »

Le roi entendit et comprit dans son esprit, puis après être resté

(1) Ou Hastinapur, l'ancienne Dehli.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

un moment en silence, il dit : « Que me veux-tu, malheureuse pénitente (1)? Va-t-en ou reste, si cela te convient ; mais je ne me souviens pas de l'ancienne liaison entre toi et moi dont tu parles. »

En entendant de telles paroles du roi, Sakuntalâ reste immobile ; ses lèvres sont agitées et ses yeux extraordinairement rouges. Elle regarde de travers du côté du roi, comme si elle avait voulu le réduire en cendre. Ainsi la très-belle Sakuntalâ manifeste une terrible colère. Toutefois elle modère l'ardeur du feu de son courroux, et elle dit ces mots au roi : « Vous savez bien ce qui en est, et vous parlez cependant ainsi. C'est indigne de vous, sire. Comme toute personne distingue la vérité du mensonge, ainsi celui qui ment fait un grand péché. Il demeure en nous quelque chose que vous ne connaissez pas. C'est le témoin des actions pour les créatures, dans tout ce qui est convenable et tout ce qui ne l'est pas. Écoutez, sire, il y a auprès de Dieu, comme témoins de nos actions, le soleil et la lune, le feu, l'air, la terre et le ciel ; l'eau, le jour, la nuit. La vertu, la justice et Yama (2) sont aussi ses témoins. On donne à l'homme, sire, le fruit de son action. Puisque je suis venue ici spontanément, que le roi me rende justice avec calme. O héros, ne me méprisez pas, moi qui suis digne de respect. Parmi ceux qui sont ici, tous me traitent avec honneur, même les gens les plus grossiers Laissez-vous attendrir ; écoutez mes gémissements, ô roi sage! Si vous ne tenez pas cette parole, dont je vous demande l'accomplissement, votre tête mérite cent fois de se briser. C'est parce que le mari s'identifie avec sa femme et la considère comme un autre soi-même, que les savants, dans les védas, l'appellent *jâyâ* (produite). Elle est l'âme de son mari, et elle met au monde un fils charmant qui délivre de l'enfer tous ses pères. C'est parce qu'il délivre tous ses pères du grand enfer nommé *Pun* que les sages habiles dans les védas le nomment *putr* (fils). La même femme, qui est habile dans les affaires de la maison, met au monde des fils. Cette femme, dont le mari est l'âme, s'applique à la chasteté. Elle est la moitié du corps de son mari ; elle, son aimable compagne. Elle est le capital des trois choses les plus appréciables (le plaisir, le devoir, la richesse) ; elle donne la joie. Sans la femme le sacrifice ne peut avoir lieu, non plus que les bonnes

(1) On se souvient qu'elle avait le costume des pénitents.

(2) Le Dieu de l'enfer qui est à la fois Minos et Pluton.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

œuvres; sans elle on ne peut être chef de maison. Au contraire, considérez, sire, comme riche celui qui a une femme. La femme qui parle avec douceur est pour son mari une amie. Elle est comme un père pour l'observation des devoirs et une mère dans l'affliction. Elle rend aisées les choses difficiles. Qui est-ce qui est digne de la confiance d'un homme, si ce n'est sa femme? Lorsque son mari quitte le monde, elle est sa compagne dans le chemin des esprits; car elle se résigne à mourir avec lui (1). D'après cela les hommes qui sont intelligents se marient; car la femme qui a trouvé un mari le rend heureux des deux côtés (en ce monde et en l'autre).

» Comme l'homme donne sa propre forme à l'enfant qu'il engendre, la mère de son enfant est, pour ainsi dire, sire, comme sa propre mère. Lorsqu'on regarde l'enfant, mis au monde par sa femme, on est aussi content que lorsqu'on voit par hasard dans le miroir sa propre image. La femme donne le repos à celui qui est affligé par la peine ou la maladie, elle est comme l'eau rafraîchissante pour celui qui est incommodé par la chaleur. L'homme ne doit pas dans la colère mépriser sa femme, car c'est en elle qu'est souverainement la justice, l'amour et l'amitié.

» Le père, en voyant à son fils de la poussière grise (2), l'applique néanmoins contre sa poitrine et trouve en cela un indicible bonheur. Ton fils déjà grand et beau est venu de lui-même auprès de toi; et tu le méprises : tu jettes à peine un regard sur lui. La petite fourmi, quoique ignorante de ses devoirs, dépose ses œufs et ne s'en sépare pas; et vous, si instruit en toutes choses, pourquoi ne satisferez-vous pas votre fils? L'attouchement d'une femme, d'un vêtement et de l'eau n'est pas aussi agréable que ce qu'éprouve un père qui serre son fils contre son cœur. Lorsqu'à la première cérémonie, après la naissance, on baise le front de son enfant, le savant (brahmane) récite ce mantra qui est écrit dans le Véda :

« C'est de mon corps que tu proviens, tu es né de mon cœur; ô mon fils, tu es un autre moi-même, puisses-tu vivre cent étés. C'est de toi que dépend mon existence, car ma race ne peut durer que par toi. Ainsi vis heureux, ô mon fils, pendant cent étés. »

» Cet homme est né de l'homme, sire, c'est un corps de votre corps. C'est ainsi que, dans une eau pure, l'image est pareille et

(1) En devenant *satî*, c'est-à-dire en se brûlant avec le corps de son mari.

(2) C'est-à-dire en voyant revenir de voyage son fils couvert de poussière.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

identique. De même qu'on prend le feu du foyer pour le sacrifice, ainsi ce fils provient de vous, il est comme la seconde partie de votre propre forme.

» Sire, c'est lorsque vous alliez, en courant, chasser au daim, que vous m'avez trouvée, moi, jeune fille, dans l'ermitage de mon père. Ménakâ la plus belle de toutes les apsarâs, laquelle est une production de Brahma, vint sur la terre trouver Kaucika. Elle m'enfanta, sire; puis elle m'abandonna auprès du mont Himâlaya, et s'en alla comme aurait fait une femme infidèle à son mari. Il n'est pas certain cependant que j'aie commis des fautes dans les actes de ma vie antérieure. J'ai été délaissée dans mon enfance par mon père et par ma mère, et actuellement je le suis par vous, sire. Je veux bien retourner dans mon ermitage; mais n'abandonnez pas notre fils merveilleux. »

« O Sakuntalâ! dit Duschwanta, j'ignore quand est-ce que tu as eu un fils. Les femmes disent de douces paroles, mais qui est-ce qui les croit? Ménakâ est une prostituée si en effet elle t'a abandonnée auprès de la montagne après t'avoir mise au monde et que, sans pitié, elle s'en soit allée. Ton père, colère, issu de Kschatrya, a aussi été impitoyable, lui, ce Viswamitra qui voulut être un brahmane libertin. Si ton père et ta mère sont excellents tous les deux, le premier dans la pénitence, l'autre dans les qualités de la forme, est-ce d'eux que vient ce discours de courtisane que tu tiens? Tes paroles ne méritent pas d'être entendues, car la honte demeure, mauvaise pénitente, à l'égard de ce que tu me dis. Ainsi, pars de ton plein gré.

» Qu'ai-je affaire avec Kaucika, la couronne des munis, et avec Ménakâ, le trésor des qualités? Pourquoi es-tu revêtue de ces misérables vêtements de femme pénitente? Ton fils est de haute taille très-fort et terrible de corps; il est devenu tel en peu de temps. Comment peux-tu dire ce mensonge? Ta naissance a eu lieu par le moyen d'une femme vile et toi tu tiens le discours d'une prostituée; car tu avoues que Ménakâ a été, par caprice, sous la puissance de l'amour. Ce que tu dis comme étant arrivé, je l'ignore. Je ne te connais pas. Va où tu voudras. »

« Vous voyez, Sire, reprit Sakuntalâ, les fautes des autres seraient-elles aussi petites que le grain de moutarde (1), et vous n'apercevez

(1) Ou de sénevé. Conf. Math. XIII, 32.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

pas les vôtres qui ont la forme du fruit de *bilwa* (1). Ménakâ fait partie de la milice céleste. Les dieux eux-mêmes ne viennent qu'après elle. Ainsi ma naissance est au-dessus de la vôtre. Vous marchez sur la terre, tandis que moi je marche dans le ciel. La différence entre nous est celle du grain de moutarde et du mont Mérou. Ce que je vous ai dit est vrai; écoutez donc patiemment l'information que je vous donne. Tant qu'un homme laid ne regarde pas son visage dans un miroir il se considère comme merveilleusement beau. Mais lorsqu'il voit son visage dans le miroir il applique son esprit et raisonne. Alors il reconnaît la différence qu'il y a entre son visage et celui des autres. D'ailleurs celui qui est beau ne doit jamais mépriser les autres. Ce ne sont que les gens bas qui tiennent de mauvais discours; écoutez cela, vous qui êtes sage. L'insensé seul écoute l'avis des grands parleurs. Il prend ce qui est mauvais comme le sanglier qui recherche les ordures. Les gens de mérite écoutent les bons et les mauvais discours de ceux qui leur parlent; car l'homme vertueux fait son profit de ce qu'il entend, comme l'oie boit du lait dans l'eau. Si l'homme vertueux dit quelque chose de cruel à un autre, il en éprouve des regrets; mais si le méchant dit quelque chose de cruel, il en est joyeux. Comme le sâdh (2) trouve la joie lorsqu'il dit devant les grands de douces paroles, ainsi les méchants trouvent du repos à dire de mauvaises paroles aux sâdhs. Ceux qui ne connaissent pas les fautes des autres sont en possession d'un grand bonheur. Quant à ceux qui voient les fautes des autres, le monde lui-même les considère comme pareils aux insensés.

» Écoutez, qu'y a-t-il de plus absurde dans le monde que de voir les méchants appeler partout *méchants* les bons? L'impie craint celui qui a quitté la justice. Quelle ne doit donc pas être à ce sujet la sensation de l'homme religieux? De même, dites, qui ne craindrait pas un serpent furieux qu'il verrait? Le méchant qui abandonne l'enfant qui est sa propre image, ayant fait ainsi tort à lui-même, les dieux le font périr; et il ne voit pas le paradis.

» Les anciens disent que les fils sont les soutiens de la famille et de la race. Tous les fils sont excellents pour l'exercice du devoir, ainsi

(1) Ægle marmelos.

(2) Nom que prennent les membres d'une société particulière de Waischnavas. J'ai déjà fait remarquer que ce mot, qui signifie *pur*, équivaut au nom de *puritain*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

il n'est pas bon de les abandonner. Outre les quatre sortes de fils, savoir : celui qui est né par vous de votre femme, celui qu'on trouve, qu'on achète ou qu'on adopte, il y en a un cinquième, c'est celui qui est né par procuration de votre femme. Sachez qu'on le considère aussi comme fils.

» Le fils, c'est la réputation et la justice. Il est agréable et excellent. Il est comme un heureux radeau pour son père qui est plongé dans l'océan de l'enfer. Ainsi n'abandonnez pas votre fils, sire ; songez à la vérité et à la justice. Chassez, ô grand roi, de votre esprit l'astuce que vous y avez injustement placée. Un grand puits à degrés vaut mieux que cent puits ordinaires ; et un sacrifice vaut mieux que cent grands puits. Un fils vaut mieux que cent sacrifices ; et la vérité vaut mieux que cent fils. Si vous mettez dans la balance la vertu avec mille *asva-médha* (1), la vérité sera plus lourde. Sachez-le bien, sire ! Toute la lecture des Védas et le bain dans tous les *tîrths* (2) n'a pas la valeur de la vérité. Écoutez cela, sire ! La loi (dharma) ne vaut pas la vérité. Ainsi disent les sages. Il n'y a pas de péché plus grand qne le mensonge. Ainsi dit le Véda. Sire, la forme de la vérité est Brahma (3), ne manquez donc pas à l'engagement véritable que vous avez contracté avec moi ; car la vérité est la chose la plus avantageuse.

» L'affection que vous m'avez témoignée était donc fausse ; mais si mes paroles vous déplaisent, je ne resterai pas, ô roi tout-puissant, en votre compagnie. Sachez toutefois que mon brave fils, ici présent, gouvernera après vous heureusement les quatre points cardinaux de la terre jusqu'à l'océan. »

Lorsque Sakuntalâ, après avoir ainsi parlé au roi, s'en allait en se livrant à la douleur, alors une voix agréable venant du ciel se fit entendre à Duschwanta. Le roi, son rityak (4), son purohit et son ministre entendirent ce qui fut dit, à savoir : « La grossesse d'une mère entraîne l'existence d'un père et d'un fils. Chargez-vous donc de votre fils et

(1) Ou « le sacrifice du cheval » qui est le plus excellent des sacrifices. L'abbé Dubois, célèbre missionnaire catholique dans l'Inde, a traduit un traité spécial sur cette grande cérémonie.

(2) Lieu de pèlerinage, spécialement aux rivières consacrées.

(3) C'est-à-dire Brahma est la vérité. En arabe, le mot *hacc*, qui signifie proprement la vérité, s'emploie pour signifier Dieu.

(4) Sorte de maître des cérémonies du culte, ainsi que son nom l'indique.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

respectez Sakuntalâ. Le fils de l'homme, formé purement, sauve de l'enfer. Sakuntalâ dit la vérité, ô roi, et cet enfant qu'elle a porté dans son sein est digne de vous. La femme, en mettant un fils au monde, produit un second corps de père. Ainsi garde, ô roi, ce fils né de Sakuntalâ. Si tu abandonnais cet enfant courageux, ta vie serait une grande infortune. Ce vaillant enfant est le fils de Duschwanta et de Sakuntalâ. O roi, vous êtes son père, exécutez, en l'acceptant pour votre fils, l'ordre de la voix céleste. D'après cela, donnez à votre fils le beau nom de *Bharata* (1). Appelez ainsi votre fils, ô excellent monarque, parce qu'il sera élevé par vous. »

Après avoir entendu la voix céleste, le roi, rempli de joie, dit à son ministre ces douces paroles : « Vous venez d'entendre les paroles du messager des dieux. Le ciel a parlé et je suis satisfait. Je savais bien que cet enfant était mon vrai fils ; mais la crainte de mes sujets m'avait empêché de le reconnaître. Actuellement tous le considéreront comme légitime ; mais sans ce qui s'est passé on aurait éprouvé des doutes. »

Le roi ayant donc reconnu la légitimité de son fils d'après la voix du ciel, il l'embrassa. Ensuite il exécuta plein de grande joie toutes les cérémonies qu'il aurait dû faire à sa naissance. Il le baisa sur le front et les bardes chantèrent son glorieux bonheur. En touchant son fils le roi éprouva une vive satisfaction et il ressentit le bonheur en traitant avec respect Sakuntalâ à qui il dit ces douces paroles : « Mon union avec toi m'a procuré le bonheur ; mais lorsque j'ai pensé à la légitimer j'ai craint le peuple. Pardonne-moi donc, toi l'asile des qualités, pour les paroles inconvenantes et fâcheuses que j'ai dites. »

Le roi ayant donc reconnu Sakuntalâ pour sa reine chérie, lui donna des ornements et des vêtements splendides. Ensuite, assisté de son ministre et en présence du peuple, il institua son fils Bharata son héritier présomptif (2).

Bharata gouverna le royaume, il remplit de joie tous ses sujets. Ce grand roi ayant vaincu tout le monde le réduisit à son pouvoir ; il

---

(1) Ce mot, qui signifie *chéri*, dérive de la racine *bhar* (sansc. *bhri*) « nourrir, élever » laquelle est employée dans ce sens dans le second hémistiche de ce vers, et qui fournit ainsi à l'auteur l'occasion d'un jeu de mots.

(2) A la lettre « jeune Roi » (yuva-ràja).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

marcha étonnamment dans les préceptes de la justice. Il devint monarque universel; il fit de nombreux sacrifices et fut pareil à Indra. Il fit faire les sacrifices par Kanwa, le chef des munis, et il distribua de grandes aumônes.

Les rois de la race de Bharata furent grands comme les dieux; ils pratiquèrent les bonnes œuvres comme des brahmanes; mais il serait trop long de citer leurs noms. On a proclamé l'excellence de ceux qui devinrent célèbres parmi eux. Ils produisirent une belle race qu'on a magnifiquement louée.

GARCIN DE TASSY,

Membre de l'Institut.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

MISCELLANÉES.

NOUVELLES DES SCIENCES, DES ARTS ET DES LETTRES.

CHRONIQUE.

DÉCLARATION REMISE PAR L'ÉMIR ABD EL-KADER

Entre les mains de S. A. I. le prince LOUIS-NAPOLÉON, le 30 octobre 1852 (*).

Louange au Dieu unique!

Que Dieu continue la victoire à notre seigneur, le seigneur des rois, Louis-Napoléon! que Dieu lui donne appui et inspire ses desseins.

Celui qui est devant vous est Abd el-Ḳâder, fils de Mahhi el-Din. Il vient se présenter à Votre Altesse auguste pour vous remercier de vos bienfaits, et il accourt auprès de vous afin de se réjouir de votre vue. Car, il en prend Dieu à témoin, vous lui êtes plus cher qu'aucun de ceux qu'il aime.

(*) La mise en liberté de l'émir Abd el-Ḳâder est un fait connu aujourd'hui de tout le monde : les journaux français et étrangers ont reproduit les nobles paroles par lesquelles le prince-président, lors de son passage à Amboise, a appris à l'émir le terme de sa captivité; nous ne les répéterons pas ici. Mais il nous a paru curieux tant sous le rapport historique que littéraire de publier la réponse d'Abd el-Ḳader à cet acte de justice et de générosité; nous le faisons d'après un document authentique, la traduction envoyée par le ministre de la guerre au ministre d'État pour être déposée dans les archives nationales. (*N. du D.*)

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

Vous avez fait pour lui au delà de ce qu'il méritait, et de ce qu'il espérait. Mais votre action est à la hauteur de votre magnanimité, de votre puissance et de la nature de votre origine. Vous n'êtes pas — que Dieu vous comble de ses faveurs — de ceux qu'on loue avec de vains mots ou qu'on trahit par le mensonge!

Vous avez eu confiance dans celui qui est devant vous et vous n'avez pas ajouté foi aux paroles de ceux qui doutaient de sa sincérité. Vous l'avez mis en liberté. Vous avez fait cela sans lui avoir rien promis, tandis qu'un autre avait promis et n'a pas tenu son engagement. Mais lui vous a juré par le pacte de Dieu et par le serment inviolable, au nom de tous les prophètes et de tous les envoyés, qu'il ne trompera pas votre confiance en lui, qu'il ne violera pas son serment, qu'il n'oubliera pas votre générosité et qu'il ne retournera jamais au pays d'Alger. Lorsque Dieu a voulu qu'il se levât, il s'est levé; il a fait parler la poudre tant qu'il a pu; lorsque Dieu a voulu qu'il rentrât au repos, il s'est retiré et il s'est soumis à la volonté divine.

J'ai renoncé alors à la souveraineté et je suis venu vers vous. Ma religion et mon origine me commandent de remplir mes engagements et de n'être pas parjure. Je suis chérif (descendant du Prophète), je ne veux pas que les hommes puissent m'accuser de trahison.

Comment cela serait-il? Ce que j'ai vu de votre générosité et de votre bonté, je suis impuissant à le célébrer! Les bienfaits, pour les gens de cœur, sont comme une chaîne à leur cou qui lie leur affection à celui qui leur a fait du bien.

J'ai vu l'étendue de vos États, la force de vos soldats, l'immensité de vos richesses et de vos populations, l'équité de vos gouverneurs, la droiture de vos délégués, l'ordre qui préside à toutes vos affaires. Personne — on ne saurait le nier, ni même en douter — ne peut vous vaincre ou s'opposer à votre volonté, si ce n'est le Dieu tout-puissant.

Celui qui est devant vous espère de votre générosité et de vos nobles qualités que vous le laisserez *près* dans votre cœur, lors même qu'il sera *loin*, que vous lui donnerez une place dans le collier de vos estimes. Lors même qu'il ne les égalerait pas dans les services qu'ils vous rendent, certes, il les égalera par son attachement pour vous.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Que Dieu augmente dans le cœur de ceux qui vous aiment, l'amour, et dans le cœur de vos ennemis la terreur.

Je n'ajouterai rien à cela, sinon que je me recommande à votre amitié et que je resterai fidèle à mon serment.

Au milieu de moharrem ouvrant l'année 1269 (30 octobre 1852), salut.

Pour traduction conforme,

Le sous-chef du 1er bureau de la direction des affaires de l'Algérie, préposé aux traductions arabes,

Signé Ism. URBAIN.

Mort de Scholz, orientaliste. — L'Allemagne vient de perdre un de ses plus savants théologiens et orientalistes, M. le professeur Scholz, doyen de la Faculté de théologie catholique de l'Université de Bonn.

Jean-Martin-Auguste Scholz naquit en 1794, à Kapsdorf, près de Breslau (Silésie prussienne). En 1817, il fut reçu docteur en théologie par l'Université de Freiburg, et la même année il se rendit à Paris, où il se livra, sous la direction de l'illustre Silvestre de Sacy, à l'étude du persan et de l'arabe. Il s'occupa en même temps à comparer tous les textes grecs, latins, arabes et syriaques de la Bible qui se trouvaient à la Bibliothèque royale, pour préparer l'édition critique du Nouveau Testament, des Douze petits prophètes, etc., qu'il donna plus tard. De Paris il se rendit à Londres, d'où il revint en France, pour aller par Genève en Italie. Il visita les principales bibliothèques de ce pays, dans le but de poursuivre ses recherches exégétiques. En 1820, le roi de Prusse nomma M Scholz professeur extraordinaire de théologie à Bonn; mais ce jeune savant, dévoré du besoin de s'instruire, n'accepta pas ces fonctions; il fit avec le général Minutoli un voyage archéologique en Égypte et dans la Cyrénaïque. Il partit pour Cyrène avec ses compagnons; mais cette entreprise ne réussit pas, et M. Scholz fut obligé de se borner à faire une reconnaissance exacte des contrées situées depuis Alexandrie jusqu'à El-Baratoun, entre la Maréotide libyque et Siouah. Après cette excursion, il se sépara du général, passa au Kaire, explora ensuite les environs de cette ville et le reste de l'Égypte centrale, d'où il se rendit, par l'Arabie Pétrée, en Palestine et en Syrie. Il resta dans ce dernier

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

pays jusqu'en 1823. De retour à Breslau, il entra dans les ordres et obtint la chaire d'exégèse biblique à l'Université de Bonn, qu'il a occupée jusqu'à la fin de ses jours.

M. Scholz est auteur de nombreux ouvrages, parmi lesquels nous nous bornerons à citer les suivants : 1° *Voyage dans les contrées situées entre Alexandrie et l'ancienne Paraetonium, dans le désert libyque, à Siouah, en Égypte, en Palestine et en Syrie,* relation qui a été traduite de l'allemand en anglais, puis en français dans la *Bibliothèque des Voyages;*—2° *Voyage critico-biblique en France, en Suisse, en Italie, en Palestine et dans l'Archipel* (aussi en allemand), qui contient les résultats des recherches exégétiques qui ont rempli la majeure partie de la vie de l'auteur.

M. Scholz avait rapporté de ses voyages beaucoup de manuscrits orientaux et une nombreuse collection d'antiquités égyptiennes, grecques et romaines, composée en grande partie de monnaies, de médailles et de pierres gravées. Il a légué cette collection, ainsi que sa riche bibliothèque, à l'Université de Bonn.

Société asiatique de Londres. — La Société a introduit dans son règlement intérieur une modification dont elle attend d'heureux résultats pour populariser le goût des études orientales, et par suite pour augmenter sa prospérité financière. Elle a décidé qu'indépendamment des réunions ordinaires de la Société, il y aurait le soir six réunions auxquelles chaque membre serait invité à amener une dame. Les lectures de la session prochaine, qui commence en janvier, seront les suivantes:

Le professeur Wilson, sur les Védas;

M. Grunough, sur la conformation physique et géologique de l'Inde;

Le docteur Latham, sur la classification et la distribution des langues de la Péninsule Transgangétique;

Le professeur Royle, sur les productions de l'Inde connues des anciens;

M. Fergusson, sur la culture et la préparation de l'indigo ;

Le docteur Bird, sur l'empire des Séleucides et son influence sur les usages et les mœurs de l'Orient.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Selecia Pieria. — Les renseignements suivants sont extraits d'un mémoire du capitaine W. Allen sur l'ancien havre de *Seleucia Pieria*, près de l'embouchure de l'Oronte, dans le Nord de la Syrie. Ce mémoire, lu dans la dernière réunion de l'Association britannique pour l'avancement de la science, contient des remarques analogues à celles du colonel Romey, qui avait signalé à Mohammed Ali, dès 1838, l'importance de l'ancien port de Séleucie et la possibilité de le rendre à la navigation.

Le havre de l'ancienne Séleucie de Piérie était composé d'un avant-port de petite dimension, qui communiquait, probablement au moyen d'écluses, avec un bassin intérieur. Un magnifique conduit de 1,100 mètres de longueur venait aboutir au bassin. Ce conduit, taillé dans la montagne et composé de deux tunnels de 6 mètres d'ouverture, avait sûrement pour objet d'alimenter le bassin et d'empêcher le comblement de l'avant-port. Ce port extérieur, formé au moyen de piles en pierres massives, ayant été négligé pendant plusieurs siècles, s'est ensablé et aujourd'hui il est hors d'usage. Le bassin a 610 mètres de longueur sur une largeur de 380. Il a été creusé de main d'hommes, et, sauf un des côtés, le terrain qui l'environne y descend en pente douce. A l'Ouest, il est bordé par une belle muraille, en partie ruinée; mais si on la réparait et l'élevait à la hauteur nécessaire, le bassin pourrait être de nouveau rempli, à telle profondeur que l'on voudrait, par un courant pérennial qui le traverse; il serait facile aussi de déblayer à peu de frais le canal de communication conduisant au port extérieur, et ce dernier port lui-même. Les jetées de l'avant-port devraient être refaites; mais alors on aurait un havre magnifique, capable de contenir un très-grand nombre de bâtiments. Il est à remarquer que ce port se trouve dans une des parties les plus dangereuses de la côte syrienne, dans un endroit où un pareil abri serait particulièrement nécessaire; outre qu'il est situé précisément au débouché de quelques-unes des contrées les plus fertiles de l'Orient, et sur la ligne la plus courte de communication avec l'Inde, celle de l'Euphrate, qu'a étudiée la commission dirigée par le colonel Chesney. Si le port de Séleucie était rendu au commerce, il en résulterait un immense profit non-seulement pour l'Angleterre et les autres nations européennes, mais pour la Turquie elle-même, car ces travaux ramèneraient la vie et la richesse dans quelques-unes de ses plus belles provinces.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

Géologie de la Grèce. — Le journal grec *le Temps* contient des renseignements sur la découverte d'un gisement très-abondant d'ossements fossiles et celle de nombreux spécimens de végétaux pétrifiés.

« Par une lettre du Nomarque de la Phthiotide et de la Phocide M. Zygomalas, datée de Lamia, le 11 août 1852, il est donné connaissance de la découverte de deux faits importants pour la géologie. Le premier concerne des plantes pétrifiées et des ossements divers d'animaux inconnus qui se trouvent dans les pierres angulaires d'un fort appelé *Derben Phourka*; la seconde a rapport à des mastodontes, gisant dans la montagne d'*Antinitza*. L'auteur de la lettre ajoute qu'il n'avait pu découvrir encore la carrière d'où avaient été tirées les pierres fossiles, mais qu'il s'occupait de cette recherche. Quant aux mastodontes, qui font ici leur première apparition sur le sol de la Grèce, en une quantité qui surpasse, à sa connaissance, tout ce qui en existe dans aucun lieu du globe, il se livre à des observations qui semblent mériter d'être soumises à l'examen de la science. »

Société archéologique de Constantine. — Quelques personnes se sont réunies à Constantine pour y fonder une Société archéologique, qui aurait pour but de recueillir, de conserver et de décrire les monuments de l'ancienne Numidie. — Nous tiendrons nos lecteurs au courant des travaux les plus importants.

Chronologie orientale. — L'année chrétienne correspond :

avec l'année indienne du Bengale		1259
— l'année Samvat		1909
— l'année mahométane de l'hégire		1269
— l'année Parsee de Yezdegerd		1222
— l'année chinoise ou la 49e du 75e cycle		4488
— l'année siamoise et birmane	civile	1214
	religieuse	2394

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

BIBLIOGRAPHIE.

ANALYSES CRITIQUES ET EXTRAITS D'OUVRAGES RÉCENTS.

BULLETIN.

LE RÂMÂYANA DE VÂLMIKI,

TRADUIT POUR LA PREMIÈRE FOIS DU SAMSKRIT EN FRANÇAIS,

AVEC DES ÉTUDES SUR LES QUESTIONS LES PLUS GRAVES RELATIVES A CE POÈME,

Par VAL. PARISOT,

Professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Grenoble.

Il y a encore des savants qui nient la langue sanscrite, comme on niait autrefois la rotation de la terre et la toute-puissance de la vapeur. Selon ces savants-là, qui sont pourtant pour la plupart des professeurs de langues, la langue sanscrite serait un jargon moderne forgé par les brahmanes dans l'ombre de leurs pagodes, pour tromper les sots et les faire croire à cette folle chimère de l'unité des langues. La langue sanscrite, aux yeux de ces illustres personnages, a le tort impardonnable de débrouiller le chaos inextricable du grec et du latin, de rendre compte de toutes leurs irrégularités, d'expliquer la formation de tous leurs mots, de fournir à l'étymologiste les véritables racines simples d'où tous ces mots sont dérivés. Elle a encore le tort grave de prouver, clair comme le jour, que le grec, le latin, l'allemand, l'anglais, le russe et tous les autres dialectes ne constituent qu'un seul et même idiome, dont les ressemblances et les dissemblances ont une clef, une raison, à l'aide de

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

laquelle on se les explique et on les devine. Mais les propriétés de la langue sanscrite, qui sont une cause de répugnance pour quelques-uns, sont pour d'autres, fort heureusement plus nombreux, un motif de sympathie, un stimulant de curiosité. Aussi voyons-nous tous les jours s'accroître le nombre des littérateurs qui s'adonnent à l'étude du sanscrit, soit pour en appliquer la méthode à l'enseignement des langues, soit pour nous faire connaître les trésors poétiques de l'ancienne littérature indienne. Parmi ces derniers, M. Val. Parisot a conquis du premier coup une place distinguée par sa traduction du Ramâyana, dont la première livraison vient de paraître.

« Tant qu'il y aura sur la terre des fleuves et des montagnes, le Ramâyanâ circulera dans le monde, » a dit Valmîki lui-même, et on peut ajouter que son instinct de poëte ne le trompait pas. Comme peinture fidèle de la civilisation indienne, comme tableau des passions communes à tous les peuples et à tous les âges, comme roman moral, religieux, fantastique, le Râmâyana est un monument précieux de l'esprit humain. M. Val. Parisot a très-habilement fait ressortir dans sa préface les éminentes qualités de cette épopée colossale, qui ne compte pas moins de quarante mille vers.

La livraison publiée par M. Val. Parisot contient un des plus gracieux épisodes du poëme ; c'est l'histoire de Richyaçringa, attiré hors de sa solitude par des êtres charmants dont, au dire du rapsode indien, la force est irrésistible (1).

---

(1) Le traducteur n'a pas manqué d'en rapprocher les *Oies du frère Philippe* qui, du Décaméron (et Boccace certes n'en était pas l'inventeur), ont passé chez la Fontaine (*Contes*, III, 1). Il y a bien là quelque ressemblance. L'ignorance profonde du jeune brahmatchâri relativement à la femme, puis, l'explication peu persuasive par laquelle son père, qui est aussi son gourou, tente de lui donner le change, sont communes au poëte de l'Inde et aux conteurs occidentaux. Mais au fond, quelle différence, même abstraction faite de l'idée sacrée! Que d'élégance et de poésie dans tous ces détails! dans cette vie bocagère du *Koumâra*, de l'éphèbe, qui rappelle Hippolyte et Ion! dans ces délicieux jardins mobiles, navires qui portent, de la voluptueuse capitale de Lomapâda, aux abords de la forêt pénitentiaire, les Apsarases terrestres! dans ces formes végétales que revêtent les chefs-d'œuvre de la confiserie, et qui permettent aux Ève de Richyaçringa de lui dire : « Voilà les fruits de nos arbres à nous! » d'où tout naturellement, en lui présentant les liqueurs enivrantes : « Et voilà l'eau de nos tirthas! » Puis, la naïveté avec laquelle l'adolescent à peau de gazelle absorbe les gaz exhilarants, sans doute en croyant s'abreuver d'eau sainte! et ce mélange de hardiesse et de timidité des

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

. . . . . Daçaratha dit à son ministre : « Ah! cette âme si pure, ce cœur si probe, cet observateur du chaste vœu des Brahmatchâris, ce Brahmatchâri, cet adolescent, grandi en compagnie des sauvages animaux, ce Richyaçringa, conte-moi toute cette histoire, détaille-la-moi! »

SARGA IX.

Épisode de Richyaçringa.

Sur cette requête, Soumantra se mit à conter quel expédient les conseillers avaient mis en œuvre pour attirer Richyaçringa.

« Ces conseillers dirent à Lomapâda : « O dominateur de la terre, » voici la ruse, oh! ruse bien inoffensive, que nous avons imaginée.

» Vivant au sein de la forêt, et faisant des macérations, ses uniques délices, Richyaçringa ignore et les femmes et la volupté qui » s'attache aux objets des sens.

» Hé bien, ayons recours à ces objets qui s'adressent aux sens, » flattent l'âme, qui ravissent à l'homme sa pensée, que ce soit là la » supercherie séductrice grâce à laquelle on l'attirera au plus vite » hors de la forêt.

» Qu'enfermées dans les habits d'anachorètes, de jeunes femmes, » sachant user de l'artifice, sachant saisir l'instant, et consommées » dans la pratique des courtisanes,

---

séductrices, qui craignent peu le péché, mais qui craignent l'imprécation, et cette mollesse de peinture où sans cesse la réserve côtoie l'abandon, et l'abandon la réserve! Quel charme profond dans la définition, captieuse plutôt que menteuse, donnée de la femme, « ce sont des Râkchases, » c'est-à-dire sans doute « ce sont des monstres, » mais aussi « ce sont des esprits follets, fantasques, malicieux, aux formes changeantes (*kâmaroûpi*), aux anomalies sans frein, aux astuces sataniques, » définition qui peut ne pas froisser toujours la susceptibilité féminine)! que de prosaïsme et de trivialité au contraire dans : « Ce sont des oies! [Et pourtant il est croyable (telle est la malléabilité des idées) que ce mot : « Ce sont des oies » vient aussi d'une élaboration postérieure de la légende de Richyaçringa. *Anas* et *anser* en latin, *khên* en grec (et cp. *nêtta*), *gans* en allem., *ganso* en espagnol, émanent tous du sanskrit *hansa* « cygne; » et les poëtes sanskrits comparent à tout moment la démarche de la femme à celle du cygne. Kâlidâsa (*Çroutibodha*) : *Soudjanghe,... gatyâ vilakchîkritahansi kânte* (« Adorée, aux jolies jambes, cygne admirable en ta démarche »). Tchora (*Bilhanatcharitra*) *Bâlamarâlamanmathagatir* (« à la marche amoureuse comme celle du jeune cygne.»)]

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

» Aillent mystérieusement aborder le sublime dévot, qu'elles le » captivent adroitement par quelque moyen que faire se puisse, et » qu'elles nous l'amènent. »

L'avis entendu, « Ainsi soit fait! » répliqua le monarque en réfléchissant; puis, avec ses conseillers, il organisa tout pour atteindre ce but.

Des arbres tout chargés de fruits, des arbres avec leurs racines furent plantés sur de spacieux navires par ordre du maître de la terre; des parfums exquis y furent joints,

Et aussi des boissons à l'arome délicieux, des fruits au goût le plus suave. Et ces mêmes navires transportaient au lieu où se trouvaient le mouni, de florissantes

Courtisanes, l'élite et la fleur d'entre elles. Arrivées à la forêt solitaire, elles s'arrêtèrent à peu de distance de l'ermitage du grandiose ascète.

Désireuses en même temps d'apercevoir le sage fils du Richi, mais arrêtées par la crainte de Vibhândaka, elles se tapirent derrière les broussailles et les lianes de la forêt.

Mais quand elles virent le Richi s'éloigner de sa retraite, alors elles se montrèrent à sa vue, prenant leur revanche, et le fils du Richi les eut en face de lui.

Comme si elles eussent été en fête, elles se mirent à jouer à des jeux divers: elles se renvoyaient des balles, elles chantaient, elles s'ébattaient : c'étaient des balancements, des sauts.

Privées de force par l'exaltation de la joie, quelques-unes tombent, puis elles se relèvent.

Les mouvements de leurs yeux, de leurs sourcils, leurs mains, qui ressemblent à des fleurs de nymphéacées, élaborent ces signes, ces gestes, qui redoublent chez l'homme l'épanouissement du plaisir.

Le cliquetis des anneaux de leurs pieds, les moelleuses modulations du kokila, font de cette forêt mélodieuse l'image de la cité des Gandharwas.

De leurs habits qui ondoient à l'air, et des minces ornements de leurs bracelets, elles se portent mutuellement des coups, éblouissantes par leur mobilité même,

Belles de guirlandes odorantes et de poudre aux plus douces exhalaisons.

Puis, pour provoquer la naissance de sensations amoureuses chez

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

le sage fils du richi, elles se dispersent de tout côté, remuantes et badines, ces rares beautés.

A ce spectacle qu'il n'avait jamais aperçu auparavant, grand émerveillement du brahmatchâri, qui toutefois entra en défiance.

Mais lorsqu'il eut distingué la grâce de formes commune à toute leur personne, et la minceur de leur taille, il s'élança impétueusement de sa retraite, Richyaçringa, le fils du richi.

Jamais le passé, depuis sa naissance, n'avait offert à ses yeux créatures qui ressemblassent à celles-ci, ni hommes ni femmes, ni à la ville ni par le pays.

Une irritante curiosité s'éveilla chez le fils de Vibhândaka, ô râdjâ : il approcha du lieu qu'elles occupaient, et resta là frappé de surprise.

Témoins de son étonnement, — elles modulèrent des chants aux syllabes liées par un rhythme délicieux, ces beautés au doux parler, — elles sourirent ces beautés aux longs yeux.

Elles s'approchèrent et l'abordèrent, entraînées par l'ivresse des yeux; elles lui dirent : « Qui es-tu, quel est ton père, ô toi qui viens » ici avec tant d'empressement?

» Pourquoi est-ce que tu vis solitaire dans cette forêt inhabitée? » dis-nous-le; nous éprouvons le désir de le connaître. Dévoile-nous » le fond de cette aventure, éclatant mortel! »

A la vue de ces êtres tels qu'il n'en avait jamais vus par le passé, de ces créatures en qui se moulait l'amour, de ces femmes, en un mot, le fils du richi se mit à conter tout ce qu'il savait sur lui-même.

« Mon père, c'est Vibhândakha qu'on l'appelle, Vibhândakha le » maharchi, qui lui-même doit le jour à Kaçyapa. Je suis son fils, » mon nom est Richyaçringa.

» Mais vous-mêmes, pourquoi vos pieds agiles vous ont-ils porté » devers mon ermitage? et que puis-je faire docile à vos ordres? » Veuillez vous hâter de me le dire.

» Notre ermitage, tenez, le voici, il est là. Il est garni de douces » racines et de fruits. Je vous y ferai honorable accueil à tous.... » Rendons-nous-y »

Ces paroles prononcées par le fils du richi, grande joie naquit chez celles qui l'entendaient; et toutes ensemble se mirent en marche pour visiter l'érémitique manoir.

Toutes virent Richyaçringa, le fils du richi, leur payer le tribut

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

d'honneur, l'eau pour se laver les pieds, la coupe hospitalière, les siéges, les douces racines et les fruits.

Une fois reçues par tous ces témoignages de considérations, des appréhensions leur vinrent; la crainte d'une malédiction du richi les assaillit, et partir devint l'objet de leurs pensées.

Et de leur voix la plus douce, souriantes, elles lui adressèrent ces paroles :

« Et nous aussi, ô fils de richi, nous avons là des fruits délicieux, » venus en notre ermitage : goûtes-en, s'ils peuvent te plaire, ascète » sans reproches. »

Sur quoi, elles lui offrirent des confiseries, dont la forme simulait des fruits et mainte autre sorte de friandises, avec d'exquises liqueurs enivrantes.

« C'est là l'eau de nos bassins sacrés, » disaient-elles; « bois en conséquence, dévot fidèle ! » Puis c'étaient des accolades qu'elles lui donnaient en riant, sans force pour résister à leur entraînement;

Puis des gorges rebondies qui l'effleuraient de moment en moment, puis des chuchotements que lui glissaient à la base de l'oreille des bouches au parfum de miel.

Quant à l'anachorète, il se disait, car il l'imaginait : « Ce sont des fruits, » et il savourait comme tels ces confiseries savamment élaborées et toutes ces autres friandises artistement faites à l'image de fruits.

Savourer ainsi ces fruits dont jamais auparavant il n'avait goûté les pareils, boire les liqueurs enivrantes, au bouquet délicieux, tout versait en lui l'ivresse de l'enchantement.

Le contact et l'étreinte de ces formes juvéniles le mettent en délire. Il aspirait plus vivement à ces attouchements, à ces caresses.

Mais la bande féminine dit adieu au fils du mouni, et s'en alla, non toutefois sans lui désigner leur érémitique manoir à elles, manoir sis à peu de distance.

Quand elles se furent éloignées, la tristesse prit Richiaçringa. Son esprit était avec elles, n'était que là; et cette cause l'empêchait de goûter le sommeil.

Survint alors l'éminemment vénérable fils de Kaçiapa. Le voilà dans l'habitation ! Qu'est-ce qu'il aperçoit ? Richyaçringa tout pensif, tout affligé.

Le fils de Kaçyapa interroge son enfant. « Pour quelle raison est-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

» ce que tu ne m'accueilles pas joyeusement ? Te voilà aujourd'hui » abîmé dans un océan de méditations !

» Tel n'est jamais, sous quelque rapport que ce soit, l'aspect que » présente un solitaire. Hâte-toi, mon fils, de me dévoiler par quelle » aventure s'est effectuée cette transformation. »

A ce langage du fils de Kaçyapa son père, le jeune mouni répondit en ces termes : « Seigneur, à ma vue se sont offerts des ascètes » aux beaux yeux étincelants.

» Puis, leurs gorges juvéniles et rebondies, — oh ! leurs gorges » tiennent du merveilleux, — m'ont touché de tout côté ; puis leurs » bras m'ont étroitement serré partout.

» Leur voix module des chants d'une excessive et ravissante déli- » catesse, les module à tour de rôle ; et tout en folâtrant, elles im- » priment à leurs prunelles, à leurs sourcils, des mouvements sur- » naturels. »

Les paroles de Richyaçringa entendues, son éminemment vénérable père réplique en ces termes : « Ce sont des Râkchases qui em- » pruntent ces formes, afin de mettre à néant les macérations ;

» Il ne faut, mon fils, avoir aucune confiance en ces êtres-là, » aucune. »

Tels furent les propos consolateurs que le fils de Kaçyapa tint à Richyaçringa ; et là-dessus, il passa la nuit là, puis s'en retourna au milieu de la forêt.

Le jour suivant, Richyaçringa se rendit en diligence devers les lieux où s'étaient fait voir les beautés enchanteresses au corsage gracieux.

Celles-ci aperçurent de loin le fils du fils de Kaçyapa venir à elles : elles s'avancèrent au-devant de lui, et, le sourire sur les lèvres, lui adressèrent alors ces mots :

« Arrive, éclatant mortel, et viens vers notre cénobitique de- » meure : elle est délicieuse, visite-la, laisse-nous t'y combler d'hon- » neurs ! après, tu t'en retourneras chez toi. »

Sitôt qu'il a ouï de toutes ces bouches féminines ces paroles faites pour enlever le cœur, Richyaçringa ne pense plus qu'au voyage, et les belles le conduisent.

Alors, et tandis que le fils du richi se laissait ainsi emmener, le Déva versa la pluie sur les terres qui formaient l'empire du monarque.

Quand Vibhândaka le maharchi s'en fut revenu à l'ermitage, à sa

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

retraite forestière, chargé de racines et de fruits, affaissé sous le fardeau et tout pensif,

Il aperçut l'habitation vide; et, plein de regrets et d'impatience de revoir son fils,

Tout harassé qu'il était, sans même prendre le temps de se laver les pieds, il se mit à crier : « Richyaçringa! Richyaçringa! » et de tout côté volaient, erraient ses regards.

Et Richyaçringa ne s'offrait point aux yeux de l'éminemment vénérable richi qu'engendra Kaçyapa. Il sortit du bois, celui qu'engendra Kaçyapa, et il aperçut un village.

Chaque villageois, chaque pâtre veillant aux vaches, fut assailli de questions : « A qui sont ces campagnes si belles? A qui ces vil-» lages? A qui ces nombreux troupeaux de vaches? »

Les paroles du richi entendues, chacun de ces hommes, auxquels les vaches fournissent la subsistance, se mettaient dans l'attitude de l'andjali, et, s'inclinant avec respect, répondait :

« Aux Angas commande un roi célèbre, et dont le nom est Lo-» mapâda;

» Et ces villages, ainsi que tout ce qu'ils contiennent de trou-» peaux, de vaches, sont l'honorable dotation qu'assigne, oui, qu'as-» signe ce monarque à Richyaçringa le radjarchi, fils de Vi-» bhândaka. »

Tels furent les propos tenus au richi. Usant alors de l'œil de la méditation, il vit l'avenir, il comprit, et il rebroussa chemin, la joie en l'âme.

Le fils du richi, ce Richyaçringa qui ne respire que le devoir, avait monté le navire principal,

Et, accompagné d'un immense fracas retentissant au sein de nuages qui faisaient du ciel une région pleine de ténèbres, au milieu d'averses tombant impétueusement à flots énormes, il atteignit la royale résidence.

Au tomber de la pluie, le suprême dominateur des populations devina la venue du brâhmane, et, s'avançant à sa rencontre, il lui rendit hommage en courbant sa tête jusqu'à terre.

Précédé de son pourohita, il lui offrit ensuite la coupe hospitalière, et, accompagné des habitants de la cour, il lui fit cortége avec les façons les plus gracieuses.

Les plus hautes manifestations honorifiques, les plus exquises dé-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

lices auxquelles on aspire, il l'en entoura pour conquérir ses bonnes grâces; il le servit lui-même, comme pour lui dire : « N'aie pas rancune ici de l'aventure. »

Pour femme, enfin, il lui donna Çântâ sa fille, aux yeux de kamala, Çântâ, au cœur sans tache, et il fut dans l'enchantement en la donnant.

Voici comment la ville des Angas devint le séjour de l'imposant Richyaçringa, comblé d'honneurs par le monarque, et sans cesse à côté de Çântâ son épouse. »

Quand on traduit un monument littéraire d'une grande importance, il est très-difficile d'observer toujours un juste milieu entre une exactitude trop sèche et une élégance trop fidèle. M. Val. Parisot nous paraît avoir su éviter avec bonheur ces deux écueils également féconds en naufrages. Nous avons confronté la première livraison avec le texte sanscrit, publié par M. Gorresio, et presque toujours nous avons retrouvé dans cette copie une image adéquate de l'original. Nous n'y avons regretté que quelques négligences qui semblent accuser un travail un peu trop rapide, et une certaine impatience des conditions assez rudes qu'un texte oriental impose presque toujours à quiconque entreprend de le faire passer tout entier dans l'étau de la langue des Francs. M. Val. Parisot ne s'est pas toujours assez indianisé; il a parfois fait le contraire de ce qu'il devait faire; au lieu d'incruster son style d'expressions frappées au coin du sanscrit, il a souvent greffé sur les idées indiennes des tournures et des mots qui n'appartiennent qu'aux usages de l'Europe. Ainsi la dénomination de *manoir* (page 40) sent trop le moyen âge pour être appliquée convenablement à la demeure de Ramâ. L'adjectif *grandiose* est de fabrique italienne; il signifie imposant, majestueux et a passé dans le français à la même époque que *virtuose*, *opéra*, *bravo*, et autres termes de théâtre, empruntés des Italiens en même temps que leur musique. M. Val. Parisot l'emploie à tout propos et hors de tout propos. Il dit les princes au cœur *grandiose*, les singes au cœur *grandiose*. En sanscrit il y a *mahatman* qui veut dire littéralement *magn-anime*. Nous ne concevons pas par quel motif le traducteur du Ramâyanâ a pu être induit à préférer *cœur grandiose*, qui signifie *cœur imposant*, et qui ne rend pas du tout la

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

pensée de l'auteur indien, à la belle épithète latine qui est la reproduction exacte de l'adjectif sanscrit..

Nous pourrions multiplier les critiques de ce genre. Nous n'en ferons plus qu'une, ce sera la dernière. Nous lisons à la page 63 : « Ses ministres et aussi le pouralista, et toutes les autres *sommités versées* dans la science des formules... »

Nous comprenons très-bien la pensée de l'auteur, mais nous demanderons s'il n'aurait pas pu la rendre d'une façon moins baroque. Des *sommités versées!* Ce mot n'est pas du style sérieux, et semble tiré de quelqu'une de ces enfilades de coq-à-l'âne qu'un bateleur débite sur les boulevards pour faire rire les badauds. D'ailleurs *sommités* n'est pas consacré dans l'acception que M. Val. Parisot lui attribue, et qui lui a été imposée depuis peu d'années par les faiseurs de prospectus et de réclames. On doit, dans un travail savant, se préserver avec soin de tous ces néologismes dont foisonne l'argot des journalistes et des éditeurs, se disputant l'attention du public. Un journaliste n'est nullement tenu de savoir sa langue; mais un orientaliste doit savoir le français tout aussi bien, pour le moins, que la langue orientale qui fait l'objet de ses recherches et de ses travaux.

Malgré ces imperfections qui sont de pur détail et qui n'enlèvent à cette livraison rien de son mérite d'ensemble, nous ne saurions trop engager M. Val. Parisot à continuer courageusement sa glorieuse entreprise, et à nous donner promptement la suite de son grand poëme.

L. DELATRE.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

BIBLIOGRAPHIE ORIENTALE

LIVRES PUBLIÉS RÉCEMMENT A L'ÉTRANGER.

DOSY (R. P. A.). — SCRIPTORUM ARABUM LOCI de Abbadidis nunc primum editi (vol. II). Leyde, Brill, in-4° de 288 pages. 5 fl. 50.

DOSY (R. P. A.). — NOTICES sur quelques manuscrits arabes. Leyde, Brill, in-8° de 260 pages. 3 fl. 50 c.

DOSY (R. P. A.). — IBN ADHARI (de Maroc). HISTOIRE DE L'AFRIQUE ET DE L'ESPAGNE, intitulée Al-Baya no'l Magrib, ou Fragments de la Chronique d'Arib (de Cordoue). Le tout publié et précédé d'une introduction, et accompagné de notes et d'un glossaire. Leyde, Brill, in-8°. 2 vol. 16 flor.

ENGER (Dr Max). — DE VITA ET SCRIPTIS MAVERDII COMMENTATIO. Ex. Codd. Lugd. et Oxon. scripsit et edidit Bonn, Marcus, 1851, in-8° de 37 pages. 15 sgr. (2 fr.).

BOETTICHER (Dr Paulus). EPISTOLÆ NOVI TESTAMENTI COPTICI, edidit P. Bœtticher. — Halle, in-8°. 4 th.

AMARI (M.) — SOLWAN EL MOTA, ossiano Conforti Politici di Ibn Zafer Arabo siciliano del XIIe secolo. Firenze, 1852, in-12. 4 fr.

ZAMBELLI (ANDREA). — SULL' INFLUENZA POLITICA DEL SACERDOZIO INDIANO ED EGIZIO. Memorie due. Pavie, in-8°.

LASSEN (CHR.). — VENDIDADI capita quinque priora, emendavit. Bonn, 1852, in-8°.

CARMOLY (E.) — NOTICE HISTORIQUE SUR BENJAMIN DE TUDÈLE. Nouvelle édition, suivie de l'examen géographique de ses voyages, par J. Lélewel. Bruxelles, in-8° avec 2 cartes.

ALEXANDRI (B.). — POÉSIES POPULAIRES (en langue roumaine). 1re partie. Jassy, 1852, 1 vol. in-12.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

CATALOGUE des manuscrits et xylographes orientaux de la Bibliothèque Impériale publique de Saint-Pétersbourg. Saint-Pétersbourg, in-8°, thlr.

PEROWNE (the Rev. J.-J.-S.) — AL ADJRUMIIEH. The Arabic Text, with the vowels, and an Engl. Translat. Cambridge, 1852, in-8°, 20 pages. 5 sh.

WESTERGAARD. — ZENDAVESTA; or the Religious Books of the Zoroastrians. Edited by Westergaard. Vol. I. The Zend texts. Part. I. Yasna. — Copenhague, in-4°. 6 fr.

ANDREWS (J. R.). — A FOUR MONTH'S TOUR IN THE EAST. Dublin, petit-in-8°. 4 sh. 6 d.

EASTWICK (Edward B.). THE GULISTAN; or Rose Garden of shekh Muslihu'ddin Sadi of Shiraz. Translated for the first time into Prose and Verse; with an introductory Preface, and a Life of the author, from the Atish Kadah, in 8°. 21 sh.

KENRICK (John). ANCIENT EGYPT UNDER THE PHARAOHS, New-York, 2 vol. in-12.

GUMPRECHT (Dr T. E.). BARTH UND OVERWEGS UNTERSUCHUNGS-Reise nach dem Tshad-See, und in das Innere Africa. — Berlin, grand in-8° avec 2 cartes.

WEBER (Albrecht). AKADEMISCHE VORLESUNGEN UBER INDISCHE LITERATURGESCHICHTE, gehalten im Wintersemester, 1851-52. Berlin, in-8°. 2 th. 6 sgr.

LASSEN (Christ.). INDISCHE ALTERTHUMSKUNDE. 2ter Bd. 2ter Th., grand in-8°.

TOBLER (Dr Titus). — DENKBLÆTTER AUS JERUSALEM. St. Gallen und Konstanz. 1 vol. petit in-8° avec des vues et une carte. 3 th. 55 sgr.

Paris. — Imprimé par E. THUNOT et Ce, rue Racine, 26.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

GOUVERNEMENT

D'AHMED-CHAOUCHE

SURNOMMÉ LE KABYLE.

CHAPITRE D'UNE HISTOIRE INÉDITE DE CONSTANTINE.

(1223 de l'hégire, ou 1807 de J.-C.)

Aḥmed-Chaouche était d'origine turque et servait dans la milice. C'était un de ces hommes dont l'énergie sauvage et l'éloquence véhémente remuent les masses en parlant aux passions. Parvenu au grade de chaouche, il épousa une fille arabe de Constantine, nommée Bent-Miassa, et commença à établir un train de maison considérable, faisant fête aux principaux officiers et s'efforçant de gagner leurs cœurs à ses desseins ambitieux.

Le bruit de ses manœuvres parvint jusqu'aux oreilles d'Alî Bey, alors gouverneur de la province. Ce prince se montra doux et patient; il se contenta d'exiler le conspirateur. Mais Aḥmed-Chaouche ne vit dans cette disgrâce qu'un simple retard, peut-être même une chance de plus, puisqu'il s'éloignait des atteintes du bey sans rompre le fil de ses intrigues. Il s'enfuit dans le pays de Moulei-Chekfa, entre Collo et Djidjelli, et y séjourna environ six mois, ce qui lui valut le surnom d'El-Ḳobaïli, le Kabyle.

A cette époque, Aḥmed, pacha d'Alger, préparait une expédition contre la régence de Tunis, qui avait donné asile à un ancien bey de Constantine dépossédé; son bâch-agha, Ḥasseïn, venait de quitter

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

Alger à la tête d'une armée nombreuse, emmenant avec lui de l'artillerie de siége, des pièces de campagne et des fonds pour la solde des troupes. Alî Bey était sorti de Constantine pour se porter au-devant du corps expéditionnaire, y rallier les forces dont il disposait et former ainsi une armée considérable. Après avoir opéré leur jonction, non loin de la ville, Alî Bey et Hasseïn Agha laissèrent la colonne sous les tentes et entrèrent à Constantine, précédés d'une escorte peu nombreuse, afin d'assister à l'office du vendredi dans la mosquée de Souk-el-Rezel, aujourd'hui l'église chrétienne.

Ahmed le Kabyle qui par un repentir simulé avait obtenu l'amân (pardon) du bey et du bâch-agha, revint en même temps qu'eux. Il descendit au camp de l'Oued-Rummel, dit Mahallet-el-Chita (quartier d'hiver), sur le versant Sud-Est du Coudiat-Ati. Là, il retrouva plusieurs amis dévoués avec lesquels il n'avait pas cessé d'entretenir une correspondance secrète, leur montra l'instant favorable, exalta les plus hardis, encouragea les plus timides par l'emphase de ses promesses, et jura sur le nom du Prophète qu'il donnerait, s'il réussissait à s'emparer du pouvoir, 100 mahboubs d'or, environ 600 francs de notre monnaie, à chacun de ses compagnons de fortune. Les têtes d'Alî et de Hasseïn furent mises à prix.

Vers midi, la voix dolente des mouezzins annonça la prière du haut des minarets. Le bey, accompagné du bâch-agha, sortit de Dar-el-Bey (le palais du souverain) et se dirigea vers la mosquée de Souk-el-Rezel, sans remarquer l'affluence du peuple aux abords du lieu saint. Ils entrèrent tous deux. L'imâm avait commencé, et les fidèles sans défiance se prosternaient la face contre terre. Tout à coup une troupe de soldats turcs pénétra dans l'enceinte, et la poudre parla. Aux premiers coups de fusil, il y eut un sauve-qui-peut général. Hasseïn parvint à s'échapper, à la faveur du désordre, et se précipita dans une maison voisine.

Alî Bey crut d'abord qu'il était victime d'une trahison de la part du bâch-agha. Il s'élança sur un des chaouches algériens qui se tenait à la porte d'honneur et le tua : mais ayant rencontré les soldats apostés là et prêts à faire feu, il s'enfonça, tête baissée, dans la foule, et gagna une autre issue, dite Bab-el-Douroudje, la porte des escaliers. Puis, se glissant dans la maison de Namoun, il conjura les femmes et les serviteurs de l'y cacher.

Mais Ahmed le Kabyle n'avait pas perdu un instant. Pendant que

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

ses complices envahissaient la mosquée, il s'était emparé facilement de Dar-el-Bey. Moustafa-Kodja, qui plus tard devint agha à Alger, s'y rendit et le trouva assis sur la doukkana, siége d'honneur qui servait de trône dans les jours de solennité. Il lui baisa les mains avec une vivacité obséquieuse, le félicita de sa nouvelle fortune, et s'empressa de lui dénoncer la retraite d'Alî Bey.

Aussitôt des mesures furent prises pour s'emparer de la personne du malheureux prince. Les Turcs se répandirent autour de la maison de Namoun et dans les rues adjacentes. En même temps Moustafa-Kodja, l'ennemi secret d'Alî Bey, vint lui conseiller de sortir de chez son beau-père. Moustafa avait épousé une des filles de Namoun.

A peine Alî Bey eut-il mis le pied sur le seuil de la skifa (vestibule), que les gens embusqués firent une décharge sur sa personne; quoique blessé, il eut le bonheur d'arriver jusqu'au four du boulanger Mesaoud. La force de son bras tint ses agresseurs à distance et lui donna le temps de s'esquiver, en reculant le long du mur, dans l'intérieur de la maison; mais déjà plusieurs hommes l'avaient escaladée et s'étaient établis sur le toit. L'un d'eux, Kabyle de la tribu des Zouaouas, nommé Ahmed-Ben-el-Atrache, qui était inscrit sur les rôles de la milice turque, écarta quelques tuiles, et ajusta presqu'à bout portant Alî Bey, blotti sous les combles. Son crime ne devait pas lui profiter. Plus tard il devint aveugle et passa le reste de ses jours à Constantine, sans autre ressource que la charité des passants.

Quant au bâch-agha, les soldats le traînèrent vivant jusqu'aux pieds d'Ahmed-Chaouche. Sa fermela (veste) et ses bedaïas (gilets) étaient tellement chamarrés, que l'or en cachait l'étoffe. De magnifiques bazouams (breloques talismaniques) en or massif étaient retenus à son cou par une chaîne de même métal. Sa ceinture de brocard était garnie de pistolets et de yatagans montés en or incrusté de pierreries. A la vue de ce riche équipement, la cupidité des satellites s'alluma si promptement que, au lieu de tuer le bach-agha, lorsque l'usurpateur prononça son arrêt de mort, accompagné du geste consacré, ils se ruèrent sur ses dépouilles avec un acharnement sans exemple, coupant, déchirant, arrachant chacun un lambeau. Puis le malheureux fut massacré à demi nu, et sa voix expira en murmurant les noms de Dieu et du Prophète.

Pendant que ces scènes de carnage jetaient l'épouvante dans la ville, le canon tonnait du haut des remparts, les tambours battaient

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

aux champs, et le berrah (crieur public) parcourait les rues et les carrefours en criant : « La tranquillité est rétablie, vive le seigneur Aḥmed !... »

L'usurpateur profite de la stupéfaction des habitants. Après le meurtre, le pillage ; il fait main basse sur les trésors d'Ạlî Bey et envoie chercher, par une bande de Turcs, les fonds que la colonne avait apportés d'Alger. Les coffres sont brisés, les ressources de l'armée et de la province s'entassent sur le tapis devant lui. Le moment de la récompense était venu. A mesure que les soldats inscrits à l'Odjak s'avançaient dans la salle, il leur comptait lui-même 100 maḥboubs. Plusieurs chefs kabiles eurent également part à ses largesses, entre autres le cheîḳ qui lui avait naguère accordé l'hospitalité.

Chaque jour il allait visiter la colonne d'hiver campée au bord de l'Oued-Rummel, dans le but d'entretenir le zèle et le dévouement des Turcs. A sa sortie comme à son entrée, il était salué par une salve de quarante coups de canon. Sur son passage il prodiguait à la foule les maḥboubs et les dirhems.

Bientôt il fallut songer à constituer le maḳzen. Les plus fidèles serviteurs d'Ạlî Bey avaient quitté Constantine, tandis que d'autres, préférant à l'émigration les chances d'un nouvel avenir, étaient venus d'eux-mêmes s'offrir au choix de l'usurpateur. Aḥmed el-Tobal fut nommé ḳalifa à la place de Ben-Ismạïl. Le bach kateb (secrétaire d'État), Si-Hamou-Ben-Nạmoun, fut remplacé par Ạbbâs-Djelloul. La dignité de nader fut conférée à Si-Ammar-el-chérif. Les cheîḳs Tâher-el-Ourezzini et Mouṣtafa-Ben-Bach-Terzi, auteur du Chareh el-moḳal fi Djouaz el-Intikal et de plusieurs autres ouvrages, furent nommés, le premier moufti des Malékis, le second moufti des Ḥanéfis. Les nouveaux ḳâdis furent le cheîḳ Aḥmed-el-Eụlmi pour les Malékis, et pour la secte des Ḥanéfis, le cheîḳ Fateḥ-Allah. Ce dernier ne jouit pas longtemps de son emploi. Au milieu de ses succès, le nouveau bey commença à ressentir les angoisses de la peur. Sa conscience lui fit comprendre qu'une soldatesque indisciplinée, qui s'était vouée à sa fortune par le seul appât du gain, pourrait manquer de fidélité et l'abandonner au premier instant. L'énormité de ses crimes avait revêtu la forme d'un spectre hideux qui obsédait sa pensée nuit et jour. Cependant il trouva en lui-même un reste de force et dissimula ses remords.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

On lui avait appris que le cheîḳ Fateḥ-Allah jouissait d'une grande considération à la cour du pacha, et qu'à son arrivée d'Égypte à Alger, où il séjourna quelque temps, il avait eu l'honneur d'être inscrit en qualité de hanéfite sur le livre des pensions. Il le manda auprès de lui; après mille caresses sans effet, il lui ordonna d'écrire au souverain de la régence que les vœux de l'armée et de la population de Constantine avaient porté Aḥmed-Chaouche au commandement de la province; que, par une fatalité déplorable, la vie du bach-agha et celle d'Alî Bey n'avaient pu être préservées de la fureur des insurgés; que ce qui arrive sur la terre est décrété par la volonté de Dieu; qu'enfin il espérait que le pacha ratifierait son élection.

Le cheîḳ employa d'abord le ton de la persuasion; il lui répondit qu'il ne pouvait pas prendre sur lui d'écrire un fait auquel les habitants de Constantine étaient restés étrangers; puis il fit entendre des paroles sévères qu'Aḥmed-Chaouche releva en lui intimant l'ordre de partir immédiatement pour Bône. Une heure après, le ḳâdi chevauchait sur la route de Soumaạ, emportant quelques effets ramassés à la hâte. Dix cavaliers du maḳzen furent détachés à sa poursuite dans plusieurs directions, avec ordre de le tuer en quelque lieu qu'ils le rencontrassent. Trois d'entre eux l'atteignirent dans un défilé appelé Fedj-Bou-Ṛareb, au Sud-Est de l'Oum-Settas; ils l'égorgèrent et l'enterrèrent à la hâte. Que Dieu le reçoive en sa sainte miséricorde!

Cependant le ḳalifa d'Alî Bey avait pris la fuite le jour de la mort de ce prince; et, avec l'aide de Dieu, il était parvenu sain et sauf à Alger, où il informa le pacha de ce qui s'était passé, ne lui laissant pas ignorer qu'une grande partie de la milice était dévouée à Aḥmed le Kabyle. Alarmé de ces nouvelles, le pacha craignit que l'usurpateur ne marchât sur Alger. Il fit armer en toute hâte le fort de Bab-Azzoun et envoya secrètement le ḳaftân d'investiture à Aḥmed-el-Tobbal, le plus fidèle de ses serviteurs à Constantine; il lui recommandait en même temps de ramener les Turcs à leurs devoirs.

Malgré ces mesures, il fut impossible d'empêcher le nouveau bey de songer à l'exécution de ses projets. Il osa proposer à la milice de se porter sur Alger, de tuer le pacha et de le proclamer à sa place. L'expédition se préparait. Au moment de partir, Aḥmed-Chaouche ordonna au bâch-ḥammar Ben-el-Gandouci de charger sur les mulets du convoi le reste du trésor : mais le ḳalifa El-Tobbal, déjà en possession du ḳaftân, ne pouvait pas consentir à laisser enlever les res-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

sources de l'État. Il engagea le bach-ḥammar à différer tant qu'il pourrait l'exécution de cet ordre.

Ces retards exaspérèrent le bey; il fit appeler El-Gandouci à Dâr-el-Bey et le condamna à mort. Le malheureux fut décapité dans la cour entre les deux cyprès que l'on y voyait encore il y a quelques années. Quant au ḳalifa, il eut pour mission de gouverner la ville par intérim et d'expédier le trésor au camp dans le plus bref délai. Mais à peine le dernier homme de l'escorte d'Aḥmed-le-Kabyle eut-il disparu derrière le Coudiat-Ati, que les portes de la ville se refermèrent. La colonne expéditionnaire alla camper dans un lieu appelé Beïn-el-Baguirats, sur la route de Sétif, tandis qu'une partie de la réserve tenait ses quartiers d'hiver près du Rummel. Le lendemain à l'heure de la prière du matin, Aḥmed-el-Tobbal, revêtu du ḳaftân d'honneur, descendit au camp d'hiver. Quelques vieux officiers de l'Odjak, que leur expérience avait sauvés de l'entraînement et qui ne demandaient pas mieux que de se défaire d'un chef réprouvé par le pacha, vinrent au-devant de lui et baisèrent, l'un ses habits, l'autre ses étriers, en signe de soumission. Alors les canons signalèrent un nouveau règne.

La nouvelle de ce changement ne tarda pas à être annoncée à Aḥmed le Kabyle. Il en fut atterré : la fortune l'abandonnait. Soit ardeur du pillage, soit besoin de vengeance, les goums arabes, qu'un despote de la veille avait, pour ainsi dire, enchaînés à sa suite, prirent les armes d'un commun accord. Les Turcs, déjà affaiblis par une orgie qui marquait la durée de ce règne, tombèrent presque sans défense sous leurs coups. Quelques bêtes de somme disparurent de la mêlée, emportant les tapis, des tentes et ce qui avait paru le plus précieux. Restait Aḥmed-Chaouche le Kabyle, avec les gardes de sa tente. Ils soutinrent le choc des Arabes jusqu'au moment où la lutte fut rendue inutile par l'arrivée d'Aḥmed-el-Tobbal. L'usurpateur fut pris, emmené à Constantine et étranglé. Son règne avait duré quinze jours. Le peuple le désigne dans ses récits par le surnomde bey ras-ho (le bey de sa tête), de bey dera-ho (le bey de son bras) et de bey rouḥ-ho (le bey de sa propre volonté).

Il n'y de stable dans l'univers que la royauté de Dieu, le Très-Haut.

A. CHERBONNEAU,
Professeur d'arabe à la chaire de Constantine.

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

AGRICULTURE ALGÉRIENNE.

DES INDIGÈNES

EMPLOYÉS CHEZ LES CULTIVATEURS MUSULMANS

ET DE LEUR EMPLOI CHEZ LES EUROPÉENS.

Souvent on s'étonne du grand nombre de villes, de bourgs, de postes élevés en Algérie par les Romains; en voyant l'Afrique d'aujourd'hui, on a peine à croire à l'Afrique de saint Augustin. La transformation du pays sous le peuple roi a tenu à deux causes principales : — peu travailler par soi-même; — faire beaucoup travailler par les esclaves et par les indigènes.

La servitude est en dehors de nos mœurs, proscrite par notre législation, il n'y a donc plus à s'occuper du travail des esclaves; mais on doit apporter la plus sérieuse attention sur le travail des indigènes qui peut offrir tant d'avantages, surtout dans ce moment, où la misère du pays, causée par la guerre, force les Arabes à demander l'aide et le concours des Européens pour pouvoir exister.

Les indigènes sont employés par leurs coreligionnaires : 1° comme journaliers; — 2° comme domestiques; — 3° comme bergers; — 4° comme kammès ou métayers, non au cinquième du produit, ainsi qu'on le croit vulgairement, mais aux 3/11 du produit.

1° INDIGÈNES JOURNALIERS.

Comme journaliers, les indigènes sont employés au défrichement

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

des bois, du palmier nain, ce qu'on appelle dans le pays un *Fers*. Dans ce cas ils ne sont pas nourris et reçoivent un salaire qui varie de 50 c. à 75 c. par jour, les ḳadoum (pioche arabe ressemblant à la pioche piémontaise) sont quelquefois fournies par le cultivateur, leur entretien est toujours à sa charge. — Ces travaux de défrichement se font, au printemps, en février et mars, en automne, en septembre et octobre.

Souvent, pour les travaux de défrichement, le propriétaire indigène, ne voulant pas avoir les soins et les peines de la surveillance, donne son ouvrage à forfait ou à la tâche, c'est ce qu'on appelle un ḳetia. Ainsi, il convient pour telle somme du défrichement de telle étendue. Dans ce cas, les ḳadoum peuvent être fournies par lui ou par les travailleurs, mais leur entretien est à la charge de ces derniers.

Comme journaliers, les indigènes sont encore employés aux plantations de la vigne, des figuiers et autres arbres; ils reçoivent alors, pour ce travail qui demande du soin et une certaine aptitude, de 75 c. à 1 fr. et en plus la nourriture.

Il faut mentionner ici les indigènes des tribus ou des environs des villes, qui viennent dans les centres de population européenne travailler comme manœuvres, servants de maçons; l'appât d'un salaire assez fort (car ils reçoivent depuis un franc jusqu'à deux francs), les initie bien vite à tous les petits détails de leurs fonctions; ils deviennent pour la plupart d'excellents journaliers.

Enfin, sous le nom de Mekariin (gens qui se louent), la majeure partie des populations kabyles descendent de leurs montagnes pour fauciller les récoltes de la plaine. On les voit par bandes de 10, de 15 et au-dessus, avec le tablier de cuir traditionnel, le large chapeau de paille, une mezoued, ou petite outre remplie de provisions, la faucille en sautoir, aller offrir leurs services aux cultivateurs pressés de rentrer leurs moissons et auxquels le travail des ḳammès ne peut suffire. Ces moissonneurs ou mekariin sont nourris abondamment et payés de 50 c. à 75 c. par jour. Quelquefois on leur donne des grains, mais c'est rare; dans ce cas, ce sont les 3/44 du produit d'une charrue pour abattre les grains de cette étendue, qui sont alloués (ou le quart de la part entière des deux ḳammès, s'ils abattent tous les grains de la charrue).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Toutes ces conditions du journalier indigène employé chez son coreligionnaire sont facilement applicables chez un Européen, surtout si l'Européen est un bon maître et sait UN PEU et *à propos* augmenter les tarifs en usage. Le seul écueil à redouter est l'impatience de nos agriculteurs qui, pour avoir un travail fait dans un temps donné, souvent aussi par jalousie contre leurs voisins, les porte à hausser les prix de journée dans une proportion qui ne permet plus l'emploi avantageux des journaliers arabes.

2° INDIGÈNES DOMESTIQUES.

Un domestique indigène est un membre de la famille, de la maison : généralement né d'un ḳammès ou d'un domestique de son maître, il jouit dans la tente d'une certaine liberté d'action qui se rapproche plutôt des droits de l'enfant que des devoirs de la servitude. Il ne reçoit point de gages; mais il est vêtu, nourri, suivant la condition de son maître. Veut-il se marier? Il ne change pas pour cela de position; le chef de tente lui donne ou lui prête les 20 ou 30 douros (100 ou 150 fr.) qui lui sont nécessaires pour payer la dot de sa femme; celle-ci et les enfants qui lui naissent sont de nouveaux serviteurs pour le maître qui les nourrit et les entretient tous.

La domesticité des indigènes dans de pareilles conditions n'est pas possible avec nos mœurs, nos usages et nos habitudes. Nous pouvons avoir des domestiques arabes, mais à la condition de les nourrir, de les vêtir et de leur donner un salaire qui varie de 25 à 30 francs par mois. On doit se hâter d'ajouter qu'il y en a fort peu de bons et de dévoués à leur *maître français*.

3° INDIGÈNES EMPLOYÉS COMME BERGERS.

La condition des bergers est assez dure sous le rapport de la fatigue, de la surveillance constante à exercer; aussi sont-ils mieux rétribués que la plupart des Arabes employés aux travaux des champs. Outre la nourriture, les vêtements, ils reçoivent, par an, par dix moutons ou chèvres, 2 francs; par mois de printemps et d'été, 25 centimes par tête de bœuf ou vache, et pour le même soin pendant les mois d'automne et d'hiver, 15 centimes. Cette différence est basée sur ce que la garde est bien plus difficile pendant la première période; car c'est

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

l'époque où l'espèce bovine devient folle (itekkou, disent les Arabes), et il faut redoubler de surveillance pour préserver les récoltes.

Moyennant ce léger salaire, les bergers sont pécuniairement responsables de la perte du bétail provenant de leur négligence, comme aussi ils doivent indemniser les propriétaires de jardins ou de champs, où leurs troupeaux auraient commis des dégâts.

Les conditions faites par l'usage aux bergers arabes sont très-applicables à nos habitudes agricoles. Cela est si vrai, que déjà tous les Européens ayant des troupeaux les font garder par des indigènes, on peut remarquer seulement qu'ils les payent *bien au-dessus* du tarif consacré par le temps.

Il y a pour les bergers, comme pour les journaliers, un écueil à éviter : l'élévation des prix hors d'une certaine proportion, si on ne veut pas faire renchérir, exclusivement pour les Européens, les salaires des travailleurs arabes.

4° INDIGÈNES EMPLOYÉS COMME KAMMÈS OU MÉTAYERS.

L'emploi des ḳammès est l'ancre de salut de l'agriculture algérienne. Car le colon européen ne peut, au même prix que l'indigène, produire par lui-même des céréales (ce fait important est passé aujourd'hui, par l'évidence des résultats, à l'état d'axiome). Tout cultivateur européen qui, pour rentrer dans ses avances, comptera sur ses cultures en grains sera ruiné tôt ou tard, puisque son voisin l'industriel, sans se donner les peines qu'il a essuyées, va acheter les grains sur le marché arabe, avec une grande économie sur le prix de revient. D'un autre côté, attendre le résultat des cultures industrielles, des plantations de vigne, d'arbres, seules cultures vivifiantes de ce pays, est bien long pour un propriétaire qui a mis souvent au delà de ses ressources dans la construction et l'installation d'une petite ferme. Il faut manger, il faut vivre, et comme sept à huit mois sont, au minimum, nécessaires à des céréales pour produire, voilà le malheureux colon contraint de labourer ses guérets, se doutant quelquefois instinctivement que chaque année d'un pareil travail escompte son petit avoir et le conduit à une ruine certaine. L'emploi du métayer indigène, du ḳammès, est la solution à ce terrible dilemme, car pendant que l'Arabe fera, à *peu de frais*, produire dans la ferme du colon européen les quantités de céréales nécessaires, le

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

colon consacrant son temps aux cultures industrielles, aux plantations, aux fourrages, à l'élève des bestiaux, fondera la vraie, la solide base de sa prospérité future. C'est de cette manière que seront conciliées ces deux nécessités : celle du moment, vivre, tirer parti de la terre; celle de l'avenir, asseoir les bases d'une exploitation productive, durable.

C'est en vue de l'examen de cette question capitale pour l'avenir sérieux de ce pays, qu'a été établi le résumé du petit code, consacré par les temps, et qui règle les droits réciproques du ḳammès et du fellaḥ dans la subdivision d'Orléansville et dans une partie de la province d'Alger.

Avances en argent et en grains. — Et d'abord on doit rectifier une erreur. — Le mot ḳammès veut bien dire le cinquième, ce qui semblerait impliquer que dans l'origine, le métayer ne touchait que le cinquième du produit, mais la vérité est qu'il a droit aux trois onzièmes de toutes les céréales d'une charrue, pour lui et son compagnon, toute la paille restant pour le fellaḥ. C'est-à-dire, sur onze mesures de grains, les deux métayers de la charrue prennent trois mesures et le propriétaire huit.

Une charrue arabe mesure moyennement dix hectares, elle comporte deux ḳammès. Pendant que l'un tient la charrue, l'autre, s'il n'est malade, ensemence, ôte les racines qui peuvent se trouver, casse les mottes avec sa pioche; tous les deux moissonnent et dépiquent ensemble. L'étendue de la charrue varie beaucoup : on vient de dire qu'elle comportait dix hectares pour encadrer l'idée que l'on peut s'en faire. Mais, à vrai dire, une charrue mesure l'étendue de terres que deux bœufs, labourant à la manière arabe, peuvent retourner pendant la saison propice; cette étendue, qui dépasse quelquefois 14 hectares dans les plaines, n'est souvent que de 8 et même de 6 hectares dans les montagnes, où les bœufs sont plus petits, les terres plus accidentées, plus difficiles à travailler.

Lorsqu'un ḳammès entre chez un propriétaire, deux cas se présentent : s'il sort de chez un autre fellaḥ avec dettes, ou sans dettes. Dans le premier cas, le nouveau propriétaire est tenu, *d'après la loi*, de rembourser à l'ancien toutes les avances qu'il a faites au ḳammès, soit en grains soit en argent, il inscrit ces déboursés au débet de son métayer, ainsi que les nouvelles avances de même nature qu'il pourra lui faire dans la suite.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Ces avances ne sont limitées par aucune loi, par aucun usage. Bien mieux, si le ḳammès est un bon cultivateur, l'intérêt du propriétaire est d'empêcher qu'on ne le lui enlève, et, dans ce but, c'est lui-même qui le pousse à recevoir de grosses avances en argent, en grains, afin qu'il lui soit à jamais impossible de le quitter. De cette manière, on rencontre des ḳammès qui doivent jusqu'à 350 ou 400 fr. à leurs maîtres. Une telle manière d'agir est exprimée en arabe par ce mot : imelekou el ḳammès. Ils deviennent propriétaires du ḳammès.

Il faut ajouter que cet état n'est que l'exception, et que la moyenne des avances en argent que l'on fait aux métayers, y compris le remboursement de ce qu'ils devaient à leurs anciens propriétaires, ne dépasse pas 80 francs.

Si le ḳammès n'a pas de dettes, ou s'il ne sort pas de chez un maître, ce qui est le même cas, on ne lui avance en entrant qu'une somme de 20 à 25 fr. que l'on augmente suivant ses désirs, au fur et à mesure des labours, en ayant toujours bien soin que la valeur de la somme soit au-dessous du produit présumé du travail, ainsi qu'il sera expliqué plus bas.

Quant aux avances en céréales, non-seulement le fellaḥ est tenu de rembourser à l'ancien propriétaire les grains que son ḳammès pourrait devoir encore, mais il est encore tenu de prêter à ce dernier le blé ou l'orge, surtout l'orge, qui lui est nécessaire pour la nourriture de sa famille jusqu'à la récolte. (Les prêts de grains se font principalement en orge, vu le bas prix de cette céréale.)

Époques du remboursement des avances faites par le propriétaire. — La récolte est le moment fixé pour le remboursement des avances en céréales, et souvent pour le tout ou partie des avances en argent, lorsque le propriétaire peu content de son ḳammès veut le renvoyer. Ces avances sont prélevées sur les 3/11 du produit général (*semences non déduites*), par-devant plusieurs laboureurs, ou même par-devant le ḳadî ; arrêté de compte est fait entre le fellaḥ et le ḳammès.

Outre cette époque bien marquée pour le remboursement des avances, il en est d'autres qui sont imprévues et qu'il est important de signaler, en donnant les moyens de résoudre les petites difficultés qui pourraient se présenter.

1° Si un ḳammès vient à mourir, le fellaḥ se fait immédiatement rembourser toutes ses avances sur le montant de la succession. Il

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

perd toute espèce de recours si la succession est nulle, ce qui arrive malheureusement assez souvent. La famille du défunt a droit à la part de travail qu'a effectuée son chef, si cette part de travail dépasse les diverses avances qui lui ont été faites;

2° Si un ḳammès veut quitter son maître, il le peut à n'importe quel moment; mais à la condition de lui rembourser avant son départ les diverses avances, de renoncer à la part du travail qu'il a pu faire dans l'ensemencement.

Le maître ne peut renvoyer son ḳammès dans le cours des ensemencements ou moissons que pour *vol* ou paresse bien *constatée*. Dans ce cas encore, le ḳadî donne un délai au ḳammès pour s'acquitter envers le fellaḥ; les droits du ḳammès sur la portion du travail qu'il a pu faire sont réservés.

Cette part se divise ainsi :

Pour l'ensemencement et le sarclage par les deux ḳammès, il est accordé la moitié du produit total de leur part totale, ou les 3/22 de la récolte;

Pour moissonner, transporter, dépiquer, ensiloser, également la moitié du produit total de leur part, ou les 3/22 de la récolte.

Cette deuxième partie se divise même en deux :

Pour moissonner, 3/44;

Pour transporter, dépiquer, ensiloser, 3/44, toujours pour deux ḳammès.

Si par maladie, ou par toute autre cause indépendante de sa volonté, le ḳammès, après avoir commencé les labours, ne peut les continuer, son compagnon de charrue s'arrange ordinairement pour les terminer ou les faire exécuter à sa place; dans ce cas, il prend la part revenant au partant, à l'exception de la petite indemnité revenant à ce dernier pour la part de travail qu'il a pu faire.

Le propriétaire peut aussi substituer au ḳammès empêché un nouveau ḳammès qui entre au lieu et place de l'ancien, sauf à compter avec ce dernier pour le travail qu'il a exécuté.

Objets fournis par le propriétaire; ses charges. — L'habitation n'est jamais due au ḳammès par le fellaḥ; celui-là achète sa tente ou se fait un gourbi; le maître ne lui donne pour cela aucune facilité; mais certainement, pour lui, l'habitation est bien la dernière de ses préoccupations.

Cependant si le fellaḥ a des abris tout construits, il les met ordi-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

nairement à la disposition du kammès, mais sans que cela constitue un droit.

Outre le remboursement de la dette du kammès en argent et en grains envers l'ancien fellah, outre les avances que le nouveau propriétaire fait également en argent et en grains, il est tenu de fournir aux deux métayers pour la culture de sa sekka ou charrue les objets suivants :

Une charrue arabe complète (goud, sekka, Medamed ; prix : 8 fr. 50 c.) ;

Une pioche arabe (hache d'un côté, pioche de l'autre, connue dans le pays sous le nom de kadoum ; prix : 3 fr.) ;

Deux faucilles (mendjel ; prix de chacune : 75 c.) ;

Deux fourches à vanner (medari ; prix de chacune : 50 c.) ;

Deux bœufs, ou deux chevaux, ou deux mulets ; leur nourriture, leur abri pendant la saison des labours (prix de deux beaux bœufs : 200 fr.).

Dans les plaines, on laboure quelquefois avec une petite charrue attelée de deux ânes ; mais cette charrue ne compte que pour un ferd, ou moitié de charrue, et il n'y a qu'un kammès pour en faire tous les travaux.

Nous devons encore mentionner quelques autres sujétions imposées par l'usage au propriétaire.

Il doit, à l'époque des labours, donner quelques lambeaux de peaux de bœufs à ses métayers. Ces derniers les arrangent, tant bien que mal, autour de leurs pieds pour les garantir des épines et de la boue.

Le jour où il commence les labours, il doit donner à chacune de ses charrues un double décalitre de blé pour faire de la rouïna (blé que l'on grille, puis que l'on moud) ; de plus, un petit morceau d'un adel (pain de figues sèches qui se vend de 6 à 7 fr. sur les marchés).

A la moisson du blé, il doit encore le déjeuner du matin pour les travailleurs, qui se compose, cette fois, de pain et de miel.

Enfin il fait aciérer le soc de la charrue et le bout des pioches chaque fois qu'il en est besoin : ordinairement une fois par saison.

Les charges du propriétaire peuvent se résumer ainsi, en adoptant une évaluation en numéraire :

1° Diverses avances aux deux kammès, soit en argent, soit en

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

grains, en moyenne 100 r. chacun. . . . . 200 fr.

2° Achat de la charrue, des bestiaux, des divers outils, etc., selon les tarifs précédents, plus 7 fr. 25 c. pour les menues dépenses non détaillées (la charrue est supposée attelée de deux bœufs). 220

Total. . . . . 420 fr.

Ainsi, en moyenne, pour 420 fr., l'on aura une charrue attelée et deux métayers pour la conduire. Cette charrue doit ensemencer en plaine 14 hect. 50 d'orge et la moitié de blé, soit 7 hect. 25.

Obligations des kammès. — En retour des charges imposées au fellah, qui viennent d'être énumérées en détail, les kammès lui doivent les travaux suivants :

A l'époque des labours, chacun à son jour tient le manche de la charrue, iharets. Le second, s'il n'est malade, suit avec sa pioche, coupe les mauvaises herbes, les racines, les petites broussailles, écrase les mottes, ensemence.

Généralement, les Arabes ne donnent pas de préparation à leurs terres. Le kammès trace sur le sol nu un S renversé, y jette la semence et recouvre le grain avec sa charrue, à laquelle il fait suivre les diverses directions indiquées dans l'S.

Cependant lorsque des terres sont trop crues et qu'elles doivent être ensemencées de blé, il n'est pas rare de voir de bons cultivateurs indigènes leur faire donner par les kammès un labour préparatoire. Cette opération est désignée par le mot ikallebou. (On retourne le sol.)

Les labeurs terminés, vers la fin de l'hiver commence l'opération de sarclage ten kih; les kammès, leurs femmes, et souvent leurs enfants, vont avec de petites pioches arracher les mauvaises herbes qui ont poussé dans les sillons.

La moisson venue, les kammès *tombent* le grain, iacedou.

Mais pour cette opération, surtout si la récolte est abondante, il est d'usage, dans l'intérêt commun qui exige un prompt emmeulement des gerbes, que le fellah loue un certain nombre de mekariin, moissonneurs journaliers, dont il été parlé plus haut; leur salaire est payé et par le propriétaire et par le métayer, dans les proportions suivantes :

8/11 du prix à la charge du premier,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

3/11 à la charge du second.

C'est, comme on le voit, en proportion de ce qui revient à chacun des associés, et c'est justice.

Le grain *tombé*, et souvent même au fur et à mesure qu'il *tombe*, les ḳammès, et dans le second cas leurs femmes, leurs enfants transportent à l'aire, dans de grands filets à ce destinés, les gerbes de grains. Ces grands filets sont portés par les ânes ou bêtes de somme du propriétaire, mais à leur défaut sur la tête des gens. Cette opération s'appelle inekelou, on enlève.

Un bon fellaḥ ne laisse jamais ses ḳammès, leurs femmes, leurs enfants opérer l'enlèvement des gerbes sur leurs têtes; il a toujours un ou deux ânes, à cet effet, s'il ne possède déjà des mulets ou chevaux, et en prêtant à charge de retour à ses voisins ses bêtes de somme, il peut, pendant quelques jours donnés, augmenter le nombre de ses transports. — Les gerbes sur l'aire, commence l'opération du dépiquage.

L'orge se dépique par les bœufs, chevaux ou mulets indistinctement. Au moyen des prêts que les voisins se font entre eux, un fellaḥ peut, pendant plusieurs jours, réunir le nombre de bêtes qui lui est nécessaire.

Quant au dépiquage du blé, à moins de surmener les bœufs, il doit toujours être fait par des chevaux ou mulets; si donc le propriétaire n'en possède pas, il est obligé soit d'en demander, soit d'en louer à ses voisins. — Les bêtes réunies, un des ḳammès les attache ensemble et leur fait décrire de front le cercle de l'aire, pendant que son compagnon rejette au centre avec sa fourche, medari, les gerbes frappées par le pied des beṣtiaux.

Le dépiquage est désigné par le mot idersou.

Après le dépiquage, vient le vannage, iderouh. Pendant les heures de brise, et à cet effet l'emplacement de l'aire doit toujours être choisi sur un endroit battu par le vent, les ḳammès font sauter en l'air la paille battue avec leur medari pour la séparer du grain. La paille se met naturellement en tas et le grain tombe; on finit par très-bien l'approprier sans le secours de vans, en répétant plusieurs fois cette opération et avec le secours de petits balais.

Le grain propre et sur l'aire, arrive le propriétaire; il porte la mesure qui a servi à ses ensemencements, afin de pouvoir se rendre compte du résultat général de sa récolte. Ses ḳammès commencent à

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

mesurer ; ils prennent d'abord trois mesures pour eux, puis en mesurent huit pour le fellaḥ, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'on arrive à une fraction que l'on résoud sans le moindre calcul. Si le propriétaire réclame des grains à ses métayers, il prend alors ce qui lui revient ; mais généralement il ne se paye pas de l'argent qui lui est dû, sur la part du ḳammès, même dût-il le renvoyer ; ce serait trop nuire à ce dernier, les grains étant de peu de valeur à la récolte. Seulement la loi et l'usage l'autorisent à garder en dépôt la part de son métayer, s'il se méfie de lui. Cependant le ḳammès, quoique ayant reçu sa part, n'a pas encore terminé ses obligations envers son maître.

Il faut qu'il transporte et qu'il ensilose ses grains, iḳzenou.

Il faut encore qu'il transporte et qu'il emmeule sa paille, inekel ou ibeni.

Ces derniers travaux exécutés, le ḳammès est libre de son temps, et va, selon l'usage, se reposer dans un petit coin de terre complanté de quelques figuiers et de vignes qu'il tient de ses pères, et qu'il ne vendrait pas par la plus grande famine. La saison des ensemencements approchant, il retourne alors près de son maître.

Cependant, si en dehors de ces travaux, qui *seuls* sont obligatoires pour le ḳammès, le propriétaire veut l'employer soit au transport du fumier sur ses terres (s'il ne les a fumées au moyen du pacage de ses bestiaux), soit au labour, à l'entretien de ses vergers, soit enfin à des défrichements, le ḳammès est de bonne composition : moyennant un faible salaire par journée, 50 cent. ou 75 cent., ou le don de quelques grains, on l'emploiera à ce qu'on voudra, surtout si l'on est pour lui, dans les commencements, un maître indulgent, et dans toutes les circonstances un bon maître.

Les obligations réciproques du ḳammès et du fellaḥ ont été exposées en détail, afin de faire connaître, en quelque sorte, le code édifié par l'usage, consacré par le temps, et qui régit les intérêts des deux parties. Ces usages varient peu, et il y a lieu de penser, ainsi qu'il a été dit au commencement de ce mémoire, que l'emploi du ḳammès est indispensable au développement de l'agriculture en Algérie. Cette question se lie donc étroitement avec celle d'une occupation sérieuse du pays, et mérite d'attirer l'attention du gouvernement.

Écueils à éviter dans l'emploi des travailleurs indigènes. — Quelques écueils sont à éviter dans l'emploi des indigènes au service des colons ; il est utile de les signaler, non pour atténuer le bien-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

fait de leur emploi, mais pour faciliter, au contraire, leur adjonction à nos travaux.

1° Une grande réserve doit être observée vis-à-vis d'eux. On voit souvent des Arabes au service de Français, traités pendant les premiers jours comme de véritables hôtes amis, rien ne leur est refusé; l'indigène enchanté se persuade que tout cela lui est dû, que ce traitement durera. — Il est bien vite désillusionné par le changement de manières qui ne tarde pas à s'opérer, et qui, par un revirement soudain, ne reste pas quelquefois dans les bornes du juste; mécontent, il s'en va alors, pour retourner chez un maître moins empressé, faisant de moindres avantages, mais plus fixe, plus juste, plus sympathique.

2° Être très-modéré dans les prix.

On a déjà signalé, en parlant des journaliers, le danger de la tendance de certains colons à hausser les prix à de certaines époques, soit presse de travail, soit pour enlever des ouvriers à leurs voisins. Ainsi, on remarque des Arabes travaillant aux mêmes travaux, presque côte à côte, l'un est au compte d'un Français et reçoit 1 fr. 50 c.; l'autre est au compte d'un indigène et ne touche que 75 cent. Si l'on persiste dans ces errements, on fera bien vite monter les prétentions des indigènes, qui, certains qu'on a besoin d'eux, finiront par se mettre en grève vis-à-vis des Européens, et imposeront des prix de leurs journées très-élevés.

3° Se défendre de toute espèce de brutalité à leur égard.

Il faut que les indigènes soient bien courbés sous le joug de la domination française, ou qu'ayant l'espoir d'une vengeance prochaine, ils renferment toutes leurs humiliations, pour ne pas se révolter contre les injures, les coups dont ils sont l'objet de la part de certains Européens. Bien mieux : cette brutalité, incompatible avec le caractère national, semble si naturelle à certaines gens, que, si on s'étonne de leur manière d'agir, ils répondent naïvement : *c'est un Arabe.* Le maréchal Bugeaud, qui comprenait combien une semblable conduite était odieuse et impolitique, réunit un jour tous les fonctionnaires judiciaires, civils et militaires d'Alger, et plaça les indigènes sous leur protection immédiate, ordonnant d'arrêter quiconque les frapperait. Une circulaire vigoureuse appuya ces recommandations. Peut-être serait-il nécessaire aujourd'hui de remettre en vigueur cette circulaire et de renouveler ces recommandations, car le mal

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

fait tous les jours des progrès, et avec le caractère des Arabes, on frémit en songeant que cette colère, cette haine comprimées peuvent amener les plus graves complications.

4° Connaître parfaitement les diverses obligations consacrées par l'usage, du maître et du serviteur, du fellaḥ et du ḳammès, les exécuter religieusement. Se servir le moins possible d'interprètes pour régler avec ses serviteurs; mieux vaut apprendre quelques mots arabes, parler incorrectement et traiter directement. La confiance s'établit vite ainsi. Beaucoup d'indigènes refusent avec des avantages marqués d'être bergers, journaliers ou ḳammès chez certains Européens, parce que ceux-ci ignorent le premier mot de la langue arabe, la moindre coutume du petit code des ḳammès. Ces conditions sont si faciles à remplir qu'il n'y a pas trop à s'appesantir sur elles.

5° Ne pas contrarier la manière de travailler des indigènes, mais insensiblement, lorsqu'ils ont pris confiance, les amener peu à peu à des procédés de culture meilleurs.

Ensemencer beaucoup, récolter beaucoup et à peu de frais, résume toute la manière de procéder des indigènes. Combien en voit-on demeurer stupéfaits devant nos grosses charrues attelées de huit bœufs, allant plus doucement que les charrues arabes, avec un simple araire, traîné par deux bœufs! L'Européen donne encore deux préparations à la terre, eux ensemencent de suite; l'Européen rit souvent de l'indigène, l'indigène de l'Européen; mais en définitive, l'indigène, avec quatre charrues, tandis que son voisin n'en avait qu'une, récoltait quatre et cinq fois plus. Des Arabes, amis de notre domination, disent que les Français savent tout, hormis produire du blé et de l'orge. Ils ont un peu raison; motre manière de cultiver doit ici être modifiée, et en combinant notre méthode avec celle des indigènes, on pourra obtenir de bons résultats. Sur ce point, l'expérience a été faite et elle a réussi; ainsi, avec un bon araire indigène, traîné par deux bons bœufs, deux ḳammès expérimentés qui, au préalable, avaient un peu fumé les terres destinées à l'orge, retourné le champ devant recevoir du blé, passé la herse sur les blés au mois de mars, on a vu des récoltes qu'aurait enviées un fermier de la Beauce.

Ainsi, en ceci, comme en bien d'autres choses, combinaison de nos manières, de nos méthodes avec celles des indigènes qui ne sont pas aussi sauvages qu'on le pense généralement.

6° Placer tous les Arabes des tribus travaillant chez les Européens

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

sous une autorité immédiate, protectrice, ferme, connaissant leurs antécédents, leurs usages, pouvant, au besoin, les forcer à exécuter les conditions de leur engagement.

Si du jour où un indigène de l'intérieur vient travailler chez un Européen, il tombe sous la loi civile, il est facile de comprendre et d'énumérer les nombreux et énormes inconvénients qu'une telle mesure peut entraîner. Pour n'en donner qu'une idée, on rappellera que les plus grosses affaires dans les tribus sont généralement amenées par des indigènes s'engageant spahis ou tirailleurs; et cependant indigènes, spahis ou tirailleurs sont régis par la même loi, la loi militaire, — quels seraient donc les complications, les conflits d'autorité qui seraient amenés par les Arabes de l'intérieur, si du jour où ils entrent chez un Européen l'autorité militaire n'avait plus d'action sur eux? Les voleurs, les séditieux, les brigands, les conspirateurs mêmes auraient beau jeu et riraient bien de notre imprévoyance.

D'un autre côté, il convient de soustraire ces indigènes à l'autorité de leurs agas, kaïds, etc., qui, soit par jalousie, soit par convoitise, pourraient les tourmenter de mille manières et contrarier ainsi non-seulement les intérêts des Européens cultivateurs, mais plus que cela, l'idée de l'association du travail et des intérêts des deux peuples.

Entre ces deux écueils, le point de refuge qui se présente naturellement à l'esprit est le bureau arabe, intermédiaire naturel entre les intérêts du vainqueur et du vaincu; il faudrait donc placer les indigènes des tribus travaillant chez les Européens sous l'autorité immédiate des bureaux arabes. Ils recevraient les demandes des divers Européens, ils placeraient chez eux les indigènes, ils renseigneraient sur leurs antécédents, ils les arrêteraient dans le cas de fuite, et au besoin les forceraient d'exécuter les conditions de leur engagement.

Un Européen pourrait, à la vérité, choisir lui-même ses kammès, ses bergers, mais avant de les engager définitivement, il devrait avoir l'assentiment du bureau arabe.

A chaque travailleur, il serait remis un livret par les soins du bureau arabe; ce livret, outre les indications portées sur les livrets français, devrait contenir le petit code qui régit les droits du propriétaire et du métayer, avec telles recommandations qu'il plairait à l'autorité supérieure d'y ajouter.

De cette manière, force serait à l'Européen d'apprendre les cou-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

tumes qui doivent régir ses intérêts. Toutes les contestations entre le travailleur indigène et l'Européen, relativement à leurs engagements, seraient jugées par le bureau arabe, sauf appel devant le commandant supérieur militaire. Il n'y aurait pas d'inconvénient à ce qu'en territoire civil ces contestations fussent soumises aux juges de paix, qui auraient à s'instruire des droits et coutumes des travailleurs et métayers arabes.

Tels sont les divers détails et observations qu'on a cru utile de consigner dans ce mémoire; on ne peut que les recommander à l'attention des personnes compétentes, car de leur application doit sortir, comme on l'a dit plus haut, la régénération, le développement de l'agriculture en Algérie, et par suite la consolidation et l'extension sérieuse de notre domination.

FERD. LAPASSET,

Chef d'escadrons d'état-major, ancien chef du bureau arabe d'Orléansville.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

VOYAGE EN ASIE MINEURE.

NICÉE (*).

Position de Nicée. — Son Origine. — Le premier Concile. — Les princes de la dynastie Seldjouk. — Les Croisés. — Siége de Nicée. — Les Turcs. — Fortifications de la ville. — Mosquées. — Églises byzantines. — Environs de Nicée. — Conversation sur les mœurs, les lois, la religion des Musulmans. — Les rives du lac Ascanius.

Malgré tout l'empressement que mit notre brave hôtesse à préparer le souper et les lits, il était fort tard lorsque nous nous couchâmes. A l'extrémité de la salle principale, qui ressemblait plus à un grenier qu'à une chambre, j'aperçus une petite lampe de cuivre dont la mèche vacillante éclairait une de ces peintures byzantines sur fond d'or représentant la Vierge sainte, la Panagia des Grecs catholiques. C'est au-dessous de cette image protectrice de la maison, et qu'on retrouve de même en Russie, dans les plus riches comme dans les plus pauvres demeures, qu'était placé le matelas sur lequel j'allais dormir; touchant et pieux raffinement de l'hospitalité chrétienne unie à l'antique hospitalité de l'Orient.

Dès le point du jour je quittai sans regret mon lit tant soit peu dur, et m'élançai dehors, empressé de respirer l'air frais du matin, de voir les monuments et les sites remarquables de la ville. Comme la veille, je fus frappé du silence profond qui règne dans tous les quartiers. Ce silence n'est pas dû seulement à la solitude et à l'a-

(*) Voy. ci-dessus, page 176 à 198.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

bandon, il faut encore en rechercher la cause dans les habitudes locales. Ainsi, au lieu de voitures rapides roulant avec fracas sur le pavé, ce sont les chevaux, les chameaux et les ânes qui passent en longue file dans des rues recouvertes de terre molle sur laquelle s'amortit le bruit de leurs pas. Ajoutez à cela les manières calmes et dignes des Asiatiques, et vous aurez une idée de ce silence d'une ville de province, qui toutefois n'exclut pas le mouvement. Les Turks, aussi actifs que les Arabes, sont beaucoup plus réservés dans leurs gestes, et surtout moins bruyants.

La ville de Nicée est construite à l'extrémité du beau lac Ascanius, le plus grand de l'Asie Mineure; cette forteresse ferme comme une porte le col qui sépare le bassin du Sangarius de celui de la Propontide. Un passage si important et si facile à garder devait être le point de mire de tous les conquérants. La vallée, contenue au Nord par la chaîne de l'Argonthonios qui la sépare du golfe de Nicomédie, et au Sud par les contre-forts de l'Olympe, reçoit les terres végétales qu'entraînent les eaux; aussi, dans la partie que le lac n'envahit pas, est-elle d'une fertilité remarquable. Malheureusement l'air en est malsain, et les fièvres pernicieuses s'y développent fréquemment.

Nicée, dans le principe, se nommait *Agsori* ou *Ansora*, suivant Étienne de Byzance. Strabon la croit moins ancienne, et dit qu'elle avait pris le nom d'Antigona, du roi de Macédoine Antigone, qui la fonda. Ce prince devint maître de la plus grande partie de l'Asie Mineure après la mort d'Euménès, beau-frère d'Alexandre le Grand, qui avait été nommé capitaine général de la Cappadoce. Euménès battit plusieurs fois Antigone et résista à ses envahissements jusqu'au moment où il lui fut livré par trahison. Antigone le retint quelque temps prisonnier, puis le fit mettre à mort. La ville d'Antigona, après la défaite d'Antigone, tomba au pouvoir de Lysimaque, fils d'Agathocle, qui lui donna le nom de sa femme Nicée. Ce nom se trouvait en même temps signifier *victoire*. Nicée était fille d'Antipater, qui, disciple d'Aristote, comme Alexandre, usurpa le royaume de Macédoine qu'il avait longtemps gouverné. Telle est l'origine la plus probable de la ville antique.

Nicée avait le titre de métropole de la Bithynie, que lui disputait Nicomédie, ces deux villes étant depuis leur fondation en continuel antagonisme. Lorsque Pescennius Niger, lieutenant en Asie de l'empereur Sévère, voulut se faire reconnaître empereur, Nicomédie

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

resta fidèle au souverain légitime; mais Nicée, dans l'unique but de ne pas imiter sa rivale, se déclara pour Niger.

Les rois de Bithynie avaient à Nicée leur résidence, et cela seul lui donnait droit au titre de capitale. Au reste, il est évident qu'elle le portait, puisqu'on le trouve sculpté sur ses murailles dans des inscriptions grecques du Bas-Empire. Elle l'avait de même, dans le Ier siècle après Jésus-Christ, lorsqu'elle devint la résidence des proconsuls administrant la province au nom des empereurs Néron et Trajan. Plus tard, Constantin le Grand, en raison de l'importance du premier concile général qui se tint à Nicée, l'affranchit de la juridiction de Nicomédie. Mais ensuite l'empereur Valens, persécuteur des chrétiens, rendit à Nicomédie ce droit de suzeraineté, sujet de tant de querelles.

Au IIe siècle, Nicée fut rudement éprouvée par des tremblements de terre qui firent de grands ravages dans toute cette partie de l'Asie Mineure. Ses murailles écroulées d'un côté, furent rebâties par l'empereur Adrien, qui ajouta, au Nord et à l'Est, deux portes monumentales en marbre blanc (1).

En 259, les Scythes envahirent la Bithynie, et, s'étant emparés de Nicée, détruisirent par le fer et le feu, ses temples et ses palais. Ces envahisseurs furent chassés bientôt après, et les habitants employèrent tous les précieux débris des monuments à relever leurs fortifications. Ici comme aux remparts de Constantinople, on voit des fûts de colonnes, des chapiteaux, des frises et des corniches entassées dans les murs en guise de pierre de taille. Cependant, les morceaux les plus précieux furent transportés à Byzance. On reconstruisit la ville à la hâte, et c'est pour cela, qu'à l'exception des fortifications, il ne reste à peu près rien d'architecture romaine.

Mais nous sommes arrivés à l'époque la plus intéressante pour Nicée; celle du premier concile. Il y fut convoqué en 325 par Constantin, qui voulait avoir une décision de l'Église sur les doctrines alors toutes récentes d'Arius (2), doctrines qui, pendant près de trois siècles ont si profondément agité le monde chrétien, et se retrouvent encore au fond des hérésies modernes. Vêtu de pourpre, couvert des splendides ornements de sa grandeur, l'empereur fit l'ouverture du

(1) Chronique d'Eusèbe.

(2) Nous demandons la permission de profiter de cette occasion pour relever ce

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

concile ; mais il alla s'asseoir au milieu des trois cent dix-huit évêques réunis dans cette imposante assemblée ; il voulut que l'Évangile seul fût placé sur le trône, afin qu'il fût bien évident que ce n'était pas l'autorité impériale, mais bien les lumières des évêques qui décidaient en matière de foi. Après avoir condamné Arius, le concile rédigea ce symbole, qui, avec une légère addition introduite plus tard au concile de Constantinople, a été adopté par la Liturgie pour la prière en commun, et dont la lecture suit celle de l'Évangile dans la célébration de la messe, le symbole des apôtres continuant à faire partie de la prière individuelle des fidèles. C'est aussi, dans cette même assemblée, que le jour de Pâques et les fêtes principales furent fixées et qu'on posa les bases de la discipline ecclésiastique.

Sous le règne de Valens, de nouveaux tremblements de terre ravagèrent la contrée. Justinien répara ces malheurs, embellit la ville et fit construire des églises et des couvents avec les débris des anciens édifices. Il bâtit aussi des bains près de l'hôtellerie des courriers (1), car Nicée était le centre d'un grand nombre de routes et un lieu de repos pour les voyageurs. Ces bains ont disparu, et il n'y a plus aujourd'hui dans la ville que ceux qui furent construits par les Turcs et sont eux-mêmes à demi ruinés. Le palais des empereurs fut restauré, ainsi que l'aqueduc qui était depuis longtemps hors de service ; c'est le même qui, encore aujourd'hui, amène les eaux dans la ville par la porte de Lefké.

A cause de ses deux conciles, Nicée a toujours conservé le premier rang comme métropole ecclésiastique ; et par suite de l'importance qu'y attachaient les empereurs byzantins, elle devint le point de mire des premiers kalifes arabes. Mais leurs armes victorieuses échouèrent devant ces fortifications qui, malgré les détériorations qu'elles avaient subies, restaient encore les plus redoutables de l'Asie Mineure.

---

lapsus échappé dans un autre travail (Restauration de Sainte-Sophie, tome I, page 162, n° de février) échappé, disons-nous, non à notre pensée, mais à notre plume, par suite de la suppression de quelques lignes et du remaniement d'une phrase. Du plus ardent, du plus éloquent adversaire de l'hérésie, de saint Jean Chrysostôme, nous avons fait l'*apôtre des Ariens* : nous espérons que nos lecteurs ne s'y sont pas trompés et qu'ils auront bien vu que nous voulions dire les fidèles orthodoxes.

(1) Procope. De Ædificiis.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Au nord-est de la ville, une inscription placée sur une des tours de marbre (1), rappelle la victoire remportée sur les Arabes en 912 par les empereurs Léon et Constantin Porphyrogénète. Depuis lors, ils ne firent aucune tentative pour s'en emparer. Mais au XIe siècle, le sultan d'Iconium, Solîmân le Seldjoukide y pénétra par surprise et s'y établit. L'empereur grec s'engagea par un traité à lui laisser sa conquête qu'il eût été difficile de reprendre. A la mort de Solîmân, ses deux fils vinrent d'Iconium recueillir l'héritage qui leur fut remis par le gouverneur de la ville comme étant leur droit. Afin d'avoir des habitants dans cette ville abandonnée par les chrétiens, qui fuyaient la domination musulmane, les princes y firent venir les femmes et les enfants de leurs soldats. Cette méthode fut employée depuis par les sultans, à Stamboul et à Andrinople.

Nous touchons maintenant à ce temps du moyen âge, pendant lequel Nicée retrouva, sous la domination ottomane, une partie de son ancienne splendeur, ainsi que le prouvent les mosquées et les fortifications nouvelles. Comme le reste du monde, elle fut soumise à cette puissante influence de la civilisation arabe. Les princes Seldjouks, à l'imitation des kalifes de Bagdad et de Cordoue, attirèrent à leur cour les artistes et les poëtes célèbres de la Perse et de l'Arabie; architectes, peintres et sculpteurs, astronomes et géomètres donnèrent un vif élan aux sciences et aux arts, dans cette partie de l'Asie Mineure. Ce fut une véritable renaissance, une ère toute nouvelle et merveilleuse pour le progrès.

Le rôle que joue Nicée dans l'histoire des Croisades, ajoute aussi à l'intérêt des souvenirs. Ce fut en 1095 que les armées croisées débarquèrent sur les côtes de Bithynie, amenées par les vaisseaux de l'empereur de Byzance. Cette expédition, qui fut si malheureuse, était sous la direction de Pierre l'Hermite; elle se jeta d'abord sur Nicomédie; puis ayant établi son camp aux environs de Ghemlik, les bandes indisciplinées qui la composaient se dispersèrent sur les bords du lac de Nicée, guerroyant et ravageant tout ce qu'elles trouvaient, les propriétés des Chrétiens aussi bien que celles des Musulmans. En même temps, les Allemands ou Teutons, formant un corps de trois mille hommes, s'emparèrent d'un château fort aux environs de

(1) Texier. Asie Mineure.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Nicée et massacrèrent la garnison. Ce fut alors que Soliman le jeune, ayant appris ces divers succès des Chrétiens, vint, à la tête de quinze mille soldats, assiéger la forteresse pour en chasser les Teutons. La lutte fut opiniâtre, mais enfin le nombre l'emporta, et les vainqueurs de la veille furent à leur tour passés au fil de l'épée; on réserva seulement les plus jeunes, au nombre de deux cents, pour en faire des esclaves.

Lorsque l'armée croisée apprit la défaite et la mort des chrétiens allemands, elle demanda vengeance, et, sous la direction de ses deux chefs, Pierre l'Hermite et Gauthier, s'avança pour surprendre Nicée. La plupart de ces soldats improvisés étaient sans armes, sans uniforme, ignorant tout à fait les premiers éléments de l'art militaire. Le sultan, prévenu de ce mouvement, quitte sans bruit la ville de Nicée et vient se cacher avec ses troupes dans les défilés où devaient passer les bandes imprudentes et désorganisées des pélerins. Ces malheureux, avant d'atteindre la ville, furent en grande partie massacrés; le peu qui échappa revint s'abriter dans le château de Gemlik.

Deux ans après cette défaite, Godefroy de Bouillon, Tancrède et Bohémond, à la tête de sept cent mille croisés, voulurent de nouveau tenter le siége de Nicée (1). Ce siége fut aussi remarquable par les détails de l'attaque que par ceux de la défense. Solimân, sultan d'Iconium, qui résidait à Nicée, et dont l'influence en Asie Mineure était grande, fit comprendre aux princes ses voisins que dans leur intérêt aussi bien que dans ceux de la religion, ils devaient l'aider à repousser les chrétiens. Ayant obtenu des secours en hommes et en argent, il mit la ville en état de défense, fit inonder les fossés et doubla les fortifications des quatre portes principales par des ouvrages avancés; puis en habile homme de guerre, ne voulant pas s'enfermer dans une enceinte étroite où il ne serait plus libre de ses mouvements, il alla s'établir dans les défilés qui conduisent au bassin d'Isnik.

Après de nombreuses luttes, l'armée chrétienne arriva cependant sous les murs de la ville et l'investit de trois côtés, empêchant ainsi toute introduction de vivres et de munitions. Restait cependant le côté du lac, qu'on ne pouvait garder sans barques, les Turks ayant

(1) Guillaume de Tyr, livre 9.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

eu soin de les retirer. Aussi les communications continuèrent-elles par cette voie, et souvent même, pendant les nuits obscures, Soliman venait encourager de sa présence les assiégés, rassurer sa femme et ses enfants.

Le temps se passait ainsi sans que les assiégeants fissent aucun progrès. Ils inventaient des machines pour renverser les murs, mais ne parvenaient jamais à tenter un assaut. Cependant les généraux, fatigués de ces lenteurs, se décidèrent à employer les grands moyens; une machine roulante fut construite à grands frais; elle était en bois de chêne, couverte de cuir et d'osier, et sans doute à cause de ses intentions de ruse, on lui donna le nom de *renard*. Elle devait abriter comme une cage immense, les soldats chargés d'ouvrir une brèche dans ces murs indestructibles; mais on avait si mal combiné cette construction, qu'à peine mise en mouvement, elle s'écroula sur ceux qui la conduisaient. Toutes les attaques restaient donc infructueuses, et les brèches à peine commencées se refermaient comme par enchantement. Il ne restait plus qu'une ressource, cerner le côté du lac resté libre afin d'affamer la ville par un blocus complet. On s'adressa à l'empereur de Byzance, Alexis Comnène, pour avoir des barques; dès lors les assiégés commencèrent à se démoraliser; les chrétiens, par conséquent, redoublèrent d'ardeur. Ils construisirent une tour en bois, égale en hauteur à celle des forts, puis l'ayant approchée des murailles, il purent les miner sans crainte. Des fascines placées dans les brèches firent disjoindre les pierres qui tombèrent en éclats.

L'assaut se fit du côté du palais du sultan. Sa femme et son fils essayèrent de fuir par une porte basse qui donnait sur le lac, mais elle était gardée par des soldats qui les firent prisonniers. C'est alors que Solîmân, ne voulant pas demander grâce aux chefs des croisés, envoya des négociateurs à l'empereur Alexis, lui offrant de remettre la ville entre ses mains, s'il lui rendait sa famille. Les généraux chrétiens ne firent aucune attention à cet impertinent procédé; ils avaient d'ailleurs à poursuivre leurs conquêtes dans l'intérieur du pays et ne pouvaient songer à garder la ville; il leur suffisait de ne pas laisser derrière eux un ennemi, qui pût, au retour, leur fermer le passage.

Quelques années après, en 1106, Nicée fut de nouveau soumise aux princes seldjoukides, par la cession que leur en fit Alexis Com-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

nène. Andronic, oubliant ce traité quatre-vingts ans plus tard, se présenta devant Isnik qui refusait de le reconnaître comme souverain légitime et la saccagea; puis, lorsque les Latins s'emparèrent de Constantinople, les Comnène, chassés d'Europe, se réfugièrent en Asie; et nous voyons que Théodore Lascaris, en 1203, y créa l'empire de Nicée, à l'instar de celui de Trébizonde que venait de fonder l'empereur Alexis Comnène.

Après la chute de la famille des Seldjoukides, les Turcs s'emparèrent de ces belles contrées. Orḳân, ainsi que nous l'avons dit plus haut, fit le siége de Nicée aussitôt qu'il eût établi son empire à Brousse. C'était en 1331, alors qu'Andronic le Jeune régnait encore à Constantinople. Le sultan trouva devant lui de grandes difficultés et ce ne fut qu'au bout de deux ans, en interceptant toutes les communications, qu'il força les habitants affamés à lui demander grâce. Il permit à la garnison de se retirer à Constantinople et laissa les chrétiens libres de pratiquer leur religion.

A la manière des ḳalifes, ces grands civilisateurs du moyen âge, Orḳân fonda des hospices, des écoles et convertit les églises en mosquées, où rien ne fut changé pour les cérémonies du nouveau culte, à l'exception du Miḥrâb qui fut construit dans la direction de la Mekke. Mahomet, qui a déterminé avec tant de soin la loi religieuse dans ses plus minutieux détails, n'a rien dit de l'architecture et de la forme qu'il fallait donner aux temples mahométans. Sans doute il regardait comme tout naturellement adoptée la disposition du temple de la Mekke, imité lui-même des temples antiques de l'Égypte. Et, en effet, dans les plus anciennes mosquées du Kaire et de la Perse, nous voyons reproduite cette cour carrée entourée d'arcades, qui est encore aujourd'hui le type de l'architecture sacrée des musulmans. Il faut excepter toutefois les mosquées de Constantinople, qui subirent dans leur construction l'influence de la Sainte-Sophie byzantine; et encore y retrouve-t-on toujours la cour intérieure, formée par une galerie couverte.

Nicée resta florissante jusqu'au moment où Mahomet II lui ôta le titre de capitale du Sandjiak (province), et le rendit à Nicomédie; elle dépend aujourd'hui du pachalik de Brousse; un Mutzellim, sorte de sous-préfet, l'administre. Ce nom d'Isnik que les Turcs lui donnent est la corruption du mot grec *Eis-Nettkaian*.

Cette ancienne capitale de la Bithynie ne doit sa célébrité qu'à la

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

place qu'elle occupe dans les fastes du christianisme. La cité byzantine a perdu depuis longtemps son importance comme place fortifiée. Les nouveaux systèmes d'attaque auraient promptement raison de ces murailles si fortes au moyen âge, qu'elles résistèrent aux assauts multipliés des croisés, des Arabes et des Tatârs. Leur parfaite conservation, leur intelligente et pittoresque construction, est toutefois pour l'archéologue, aussi bien que pour l'artiste, une étude d'un grand intérêt. On y voit déployé tout ce système de défense imité des Assyriens et des Persans, par les Romains et les Byzantins, puis par les Arabes et au retour des croisades par les Occidentaux.

Ceux qui n'ont pas vu les admirables fortifications de Diarbékir en Perse, ou celles de Nicée, moins grandioses sans doute, pourront en prendre idée dans l'enceinte fortifiée d'Aigues-Mortes qui fut construite par les croisés sur ces beaux modèles. Jusqu'au temps de Vauban, où l'art de la guerre reçut, grâce à son génie, un élan prodigieux, la défense des places fortes était encore à peu de chose près la même qu'à cette époque reculée.

La promenade qu'on peut faire sur les remparts de Nicée est d'un véritable intérêt. Si, comme cela est certain, ces fortifications ne sont plus celles qui datent du temps de Lysimaque ou d'Adrien, toujours est-il que l'emplacement est resté le même. Il est aisé de voir, aux débris nombreux des époques romaines et byzantines, que ces murs recouvrent les fondations anciennes et sont formés des mêmes matériaux. Strabon nous dit que la ville avait 16 stades de circuit (environ 3,000 mètres) et que les remparts de l'ouest étaient baignés par le lac, comme ils le sont maintenant. Il dit aussi que du centre du gymnase, on apercevait les quatre portes qui se trouvent encore placées de même en face les unes des autres, à l'extrémité des quatre branches d'une croix. Pline, en parlant de ce même gymnase, critique fortement l'architecte sur le manque de régularité du monument. C'est, en effet, dans cette civilisation de Rome, toute imitatrice, la principale loi du beau. Si cet historien revenait au monde, il approuverait fort nos architectes modernes.

Les fortifications d'Isnik, se composent d'une première enceinte continue, flanquée de tours demi-circulaires et parfois carrées. En avant de cette enceinte ou *Mœnia*, comme disaient les Latins, se trouve, à trente pieds de distance, une seconde enceinte continue comme la première et soutenue par des tours disposées en échiquier

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

devant celles du rempart, afin de défendre les abords du fossé. Ce fossé, complétant le système, se remplissait au moyen d'écluses avec l'eau du lac. Les murs et les forts de cette enceinte extérieure sont naturellement plus bas que les autres, afin que les assiégés puissent tirer sur les assiégeants, au pied même du rempart.

Ce système est identique à celui des fortifications byzantines de Constantinople; cela n'indique pas s'il lui fut antérieur ou postérieur, puisqu'il a été longtemps en usage. Dans le côté Est, il est aisé de reconnaître les parties anciennes des murailles. Leur construction est faite en briques par assises réglées et se compose de deux murs séparés l'un de l'autre par une ruelle étroite, remplie de sable, de chaux et de cailloux. Dans les deux enceintes, on compte cent-huit tours à l'intérieur, et cent trente à l'extérieur; les unes rondes ou à demi engagées, les autres carrées, inégales de formes et souvent à des distances différentes. Le dessin général de la place représente un hexagone irrégulier, dont les lignes droites sont souvent brisées; son grand axe se dirige du nord au sud; le côté du midi a le lac pour défense. Dans la partie de ces remparts qui va de l'angle sud-est à la porte de Lefké, se trouve une tour dont l'intérieur est remarquable. Dans le bas on y voit une salle ronde et voûtée; puis, en montant l'escalier extérieur qui conduit sur le rempart, on entre, de plain pied avec le chemin de ronde, dans une salle de même forme que la première, et recevant le jour par deux étroites fenêtres. Dans l'épaisseur du mur, on a ménagé deux niches qui servaient sans doute de guérites aux sentinelles. Ici les murs sont décorés de peintures byzantines faites à l'encaustique sur stuc; ce sont des saints en costumes d'évêques, dont la tête se détache sur un nimbe d'or. Les noms de quelques-uns sont écrits autour en colonne verticale et la voûte est peinte en bleu étoilé d'or. M. Texier qui l'a visité huit ou dix années avant moi, parle d'une figure de saint Georges à cheval, que je n'ai pas vue. Ces peintures sont habilement faites. A cette salle aboutit un escalier pratiqué dans l'épaisseur du mur, qui conduit au sommet de la tour, sur une plate-forme, dont les créneaux servent de parapets.

A moitié de la ligne qui va de la porte de Leucæ à celle de Stamboul, se trouve une double poterne de marbre par laquelle on pénètre dans la ville. C'est le côté nord et on y voit toute une portion construite en blocs de marbre blanc, provenant sans doute de quelque

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

temple détruit. Une inscription grecque indique que ce sont les empereurs Léon et Constantin, *fidèles au Christ*, qui, en sept ans, ont relevé cette partie des murailles. Les remparts qui unissent la porte de Constantinople à celle du lac, sont construits à angles saillants et rentrants; ce qui double leur puissance.

Les quatre portes principales, à l'est celle de Lefké, à l'ouest celle du lac, au sud la porte de Yénisheher et celle de Stamboul au nord, sont bâties en marbre, et malgré les travaux en briques, ajoutés depuis par les Arabes et les Turcs, il est aisé d'y reconnaître le caractère romain. Elles se ressemblent à peu de chose près. Deux tours semi-circulaires resserrent le passage de la première enceinte, ensuite on pénètre dans une petite cour qui s'étend à droite et à gauche sur le prolongement du chemin couvert; vient ensuite une sorte de portique en marbre, qui s'appuie de chaque côté sur une tour et est surmonté par une arcade supérieure en briques. Ce portique sépare la cour de la porte byzantine donnant accès immédiat dans la ville et qui est aussi encadrée par deux tours massives et demi-rondes, dont les assises en pierres et briques alternées et combinées, forment des divisions d'un goût charmant. L'arcade du milieu, large de plus de quatre mètres, compose, avec le paysage, un vrai décor d'opéra. De chaque côté s'ouvrent deux petites portes à demi enfouies sous les plantes grimpantes. Sur la frise et l'architrave des traces d'inscriptions apparaissent encore et indiquent, d'après ce qu'a déchiffré M. Texier, la date de ces portes élevées sous le règne de l'empereur Adrien, c'est-à-dire l'année 120 de Jésus-Christ. Cette architecture d'ordre dorique est fort simple; plus tard des sculptures vinrent orner les façades et les niches. On y voit aussi des statues de saints, des colonnes torses, puis des cavaliers grecs couverts d'armures byzantines, le tout enveloppé de vignes, de lauriers roses, de roseaux et de figuiers qui parent ces ruines d'un indicible charme. Lorsque le travail humain, si laid qu'il puisse être, se trouve confié à la nature libre, elle a bientôt fait d'en réparer les fautes, d'en cacher la tristesse. C'est là une des causes de ces impressions mystérieuses, de ces émotions que l'homme éprouve en face de ruines qui, sans cette parure, passeraient souvent inaperçues.

Dans la porte de Yénicheher, la plus solidement fortifiée, car c'est de ce côté que l'attaque est le plus facile, on retrouve des tra-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

vaux de toutes les époques et en dernier lieu, du temps des Turcomans. Une inscription expliquée par M. Letronne (1), prouve que cette porte fut construite sous le règne de Claude II, l'an 268 de Jésus-Christ. La porte du lac date aussi du règne de Claude; défendue par les eaux, elle est beaucoup plus simplement fortifiée.

Près de la porte de Brousse et de la fontaine sacrée d'Aïsma, on aperçoit au milieu des arbres un tertre où l'on distingue la courbe de quelques arcades; ce sont les restes d'un théâtre antique enfoui sous terre (2). Pline en parle pour se plaindre de ce qu'il reste inachevé; il a déjà coûté, dit-il, dix millions de sesterces qui seront perdus si on l'abandonne.

Après avoir fait le tour des murs, nous pénétrons dans la ville. Elle n'occupe que le centre de cette vaste enceinte, le reste étant abandonné à des jardins et plantations diverses. A part les murailles, on ne trouve donc plus dans la ville que des monuments de l'époque musulmane qui soient dignes d'intérêt. La plupart furent construits par ordre du sultan Orḳân.

La plus belle mosquée est le Yeschil-Ïmâret (la fondation verte), élevée par le pacha Ḳaïr el-Dîn, grand vizîr de Mourâd Ier, ainsi que l'indique l'inscription en relief, or sur azur, placée au-dessus de la porte : « Au nom de Dieu clément, etc., etc..., ce bel Ïmâret a été construit dans un esprit pieux, sous le règne du prince illustre Cheub el-Dîn Mourâd Ier, fils d'Orḳân, par Ḳaïr el-Dîn, etc..., que Dieu fasse miséricorde à tous deux, en 780 de l'hégire. Gloire au Dieu unique! » Ce vizîr s'illustra au siége de Salonique, où il fut tué l'an 1386 de notre ère.

On arrive devant la façade de cette mosquée en traversant un pittoresque jardin où jaillissent, à l'ombre d'arbres touffus, des fontaines limpides. L'édifice est carré; un porche de marbre blanc, composé de trois arcades en ogive sur la façade et de deux en retour, donne à ce monument un caractère spécial, autant à cause des belles colonnes de marbre rouge et de porphyre vert qui le soutiennent que pour le cadre magnifiquement sculpté de la porte, dont l'élargissement vers la base rappelle la solide inclinaison des monu-

(1) *Journal des savants*, 1827.

(2) Dans son ouvrage sur l'Asie Mineure, M. Texier, architecte, en donne un plan détaillé.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

ments égyptiens. Son ornementation, ainsi que celle des chapiteaux de colonne, se compose d'octogones entrelacés; leur intersection produit de nouvelles combinaisons géométriques, dont il est fort difficile de trouver le principe générateur. Deux fenêtres éclairent l'intérieur du portique et sont entourées de belles inscriptions koufiques (1) entrelacées, comme dans les plus fins travaux des Persans et des Arabes. Les arcades sont fermées à hauteur d'appui par des grilles en marbre blanc sculptées à jour et formant des entrelacs du plus beau dessin. Sur la porte de cet atrio se voit, à l'intérieur et à l'extérieur, une inscription d'une seule ligne qui répète en abrégé la légende de la mosquée. L'intérieur du temple est éclairé par neuf fenêtres et divisé en deux parties par un grand arc, à l'imitation du Yessil Djâmi de Brousse. Une seule coupole le surmonte. Les murs sont de marbre blanc. Cette mosquée était, naguère encore, d'une grande richesse; partout il y avait de l'or, et des plaques d'argent recouvraient entièrement le miḥrâb. Le sultan Maḥmoud, dans cette rage de réformes qui lui fit abattre tant de précieux monuments, par ce seul motif qu'ils étaient anciens, s'empara de tous ces trésors, inutiles, selon lui, dans une mosquée peu fréquentée.

A côté du dôme recouvert en plomb s'élève un minaret entièrement revêtu de ces belles faïences qui, par leur arrangement à la manière des mosaïques et par la variété de leurs couleurs, produisent le plus agréable effet. Le balcon de ce minaret est à jour et composé de cercles entrelacés, bleu turquoise sur bleu lapis, tandis que le fût est rayé de zigzags rouges, bleus, noirs et verts. On arrive au balcon par un escalier pratiqué dans le mur de la mosquée.

Près du Yeschil-Imâret se trouve une autre Djâmi en ruines et abandonnée. Autant qu'on en peut juger, elle était de style arabe et d'une belle proportion.

Dans une autre direction se voit une église dont l'origine est fort ancienne. Malgré de nombreuses réparations, on peut, d'après ce qui reste, indiquer comme probable la date du VIIe ou du VIIIe siècle. La coupole byzantine était ornée de mosaïques à peu près détruites;

---

(1) On appelle ainsi, du nom de la ville de *Koufâh*, où elle fut employée primitivement, l'écriture arabe dont les lettres composées de lignes et d'angles droits, se prêtent admirablement à l'ornementation architecturale.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

mais on les retrouve mieux conservées dans le demi-dôme du sanctuaire. Elles représentent la Vierge portant l'Enfant; des anges vêtus de splendides costumes l'entourent et tiennent un étendard sur lequel on lit, trois fois répété, αγιως (le saint!!). Sous l'Atrio, on retrouve une seconde fois la Vierge vêtue de bleu sur un fond de mosaïque d'or. Ces peintures sont évidemment de la première époque byzantine. Dans un coin de cette église on aperçoit aussi un curieux sarcophage creusé dans une pierre transparente et ornementé dans le goût byzantin. Quelques voyageurs ont cru, bien à tort, que c'était là cette église de Sainte-Sophie où s'était tenu le grand concile de Nicée. De la véritable église d'*Aghia-Sophia*, il reste fort peu de traces; on en peut cependant reconnaître l'emplacement du côté de la porte de Yénisheher. Convertie en mosquée lors de la conquête des Turks, ses peintures furent badigeonnées, et la coupole ainsi que les murs sont aujourd'hui complétement écroulés. On sait qu'à l'imitation de Sainte-Sophie, de Constantinople, elle était couverte par un dôme en pendentif sur un plan carré. Chaque ville avait alors la prétention d'avoir son temple dédié à la sagesse divine.

M. Texier, se fondant sur l'époque de construction du grand monument byzantin, en conclut que l'église de Nicée ne peut dater que du VIIIe siècle, et qu'il est impossible, par conséquent, que le grand concile de 325 s'y soit réuni. C'est une erreur de croire que l'architecture dite byzantine ne date que du temps où l'architecte Anthémius, de Trolle, construisit Sainte-Sophie. Ce qui caractérise ce style et le sépare complétement de la basilique romaine, c'est la coupole en pendentif, le plan carré, l'ornementation des mosaïques à fond d'or, le style des chapiteaux et des arabesques, toutes choses qui existaient depuis longtemps en Orient. Déjà l'empire romain, lors de ses conquêtes en Asie, avait rapporté, sans trop le comprendre, l'art oriental des voûtes et des arcs; c'est alors qu'il s'est séparé du style grec. En arrivant à Byzance, cette architecture bâtarde reprit son caractère purement oriental. Les Romains, il faut s'en souvenir, n'ont jamais été, en fait d'art, que des imitateurs. Nous voyons dans l'histoire (1) que la première église de Sainte-Sophie, bâtie par Constantin, avait aussi une coupole; ce système de

(1) Annales de Glycas.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

construction religieuse existait donc alors, et partant Nicée pouvait fort bien avoir une église de Sainte-Sophie avant que celle d'Antémius fût construite; d'ailleurs il est fort probable que cette dernière ne fut que le développement, l'agrandissement du plan primitif. Au reste, pour ce qui regarde le concile, il importe peu de savoir si la Sainte-Sophie de Nicée existait en 325, puisque l'histoire (1) nous apprend que le saint Sinode se tint dans le palais impérial.

Ainsi, de tant d'édifices somptueux qui embellissaient Nicée, il ne reste plus aujourd'hui que dès ruines et deux mosquées.

Après avoir dessiné sous ses aspects intérieurs et extérieurs la mosquée verte, je sortis de la ville par la porte de Stamboul, marchant à l'aventure, pour trouver quelque paysage, quelque site qui me plût. J'arrivai bientôt dans un bois de platanes, bosquet sacré au milieu duquel jaillit une source abondante et limpide. Des bancs de gazon qui l'entourent invitent au repos, et c'est là, comme bien on pense, que les effendy de Nicée viennent chaque jour causer et faire le kief.

En m'approchant du bassin j'aperçus derrière un gros arbre, un Turc âgé mais de belle mine et d'un très-grand air; c'était l'ancien gouverneur de la ville. Entouré de coussins du Maroc, en cuir brodé d'or, et couché sur un tapis de Perse, il était vêtu d'un kafetân de drap, couleur abricot, doublé de soie rose; en dessous il portait une veste et de larges pantalons en toile blanche de Brousse, retenus par une ceinture de soie bleue et or. Au bord du tapis, étaient déposées ses babouches de marocain jaune; enfin, pour compléter le costume, un turban de mousseline blanche entourait son fèz, calotte de drap garance, dont le nom lui vient de la capitale du Maroc où se fabriquent les plus estimées. Un chapelet de corail noir et de perles fines, pendait à son bras, tandis qu'il aspirait par un long tuyau la fumée d'un nârdjîleh de cristal.

Je chargeai Antonio, mon jeune drogman, de le complimenter de ma part et de lui demander si je ne le dérangeais pas en venant me reposer à l'ombre et dessiner son beau lac qui miroitait comme une glace à travers les arbres.

« Bismillah! au nom de Dieu, la paix soit dans ton sentier! » me

(1) Tome Ier, page 203, Histoire des Conciles.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

dit-il, de la façon la plus prévenante et la plus digne, en me montrant une place à côté de lui. Puis faisant signe à ses esclaves, l'un m'offrit une pipe de jasmin et l'autre, une petite tasse de café.

« Que Dieu prolonge vos jours ! » répliquai-je en homme bien appris; et après avoir porté la main à ma bouche et à mon front, j'acceptai la pipe et le café.

Cet usage se retrouve dans toutes les classes; entrez-vous dans une maison, dans la cabane d'un paysan, dans la boutique d'un marchand, le premier soin est d'offrir le café et le tabac. Partout en Orient j'ai vu cette même politesse et véritable hospitalité. Il suffit pour cela, qu'il n'y ait pas, comme dans certains quartiers de Constantinople ou de Damas, une excitation fanatique contre les chrétiens et qu'on éprouve de la sympathie pour la personne. Comme toutes les natures fines, ils cèdent immédiatement à ce sentiment, et cela est poussé si loin, que deux individus se rencontrant pour la première fois, si leur regard est sympathique, se saluent comme de vieilles connaissances; s'abandonnant ainsi à leur instinct qui les dirige mieux que bien des recherches et des calculs. Pour eux, c'est le regard qui transmet la pensée, sans pouvoir tromper comme le fait souvent la parole; et cependant les Turcs sont habiles à se contenir, ce qui ne les empêche pas d'être passionnés et pleins d'affabilité lorsque vibre cette corde du cœur.

Mon Effendy était un ennemi des réformes nouvelles; il ne s'en cachait pas; son beau costume oriental était du reste la preuve qu'il n'avait pas voulu se soumettre à l'odieuse mode du costume franc. La *Réforme,* que de sottises se sont cachées sous ce mot, n'a pas atteint jusqu'à présent ces contrées éloignées du centre de la *civilisation.* A peine rencontre-t-on ainsi vêtus, un ou deux seigneurs de la suite du Multezim; et combien ce nouveau costume ressort mal, auprès de la majesté de l'ancien ! Quel air misérable ont ceux qui le portent, à côté des plus simples paysans ! Au lieu de ces vêtements si commodes et si variés de tons, si bien adaptés au corps de l'homme, et au pays qu'il habite, on le remplace par un vêtement sans raison d'être, gênant pour toutes les coutumes de l'Orient et aussi triste de forme que de couleur. En voyant l'abaissement, l'humiliation, produits sur cette race par ce changement de mode, on comprend l'extrême importance du costume, pour l'homme, l'in-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

fluence qui rejaillit de son corps sur son esprit. Non-seulement le Turc en costume moderne, semble gauche et abruti, mais on voit de suite que lui-même a perdu son assurance, son adresse, sa *désinvolture* en un mot. — Quelle inspiration fâcheuse, quelle malheureuse influence a donc pu décider le sultan Maḥmoud à imposer une si inutile et si dangereuse réforme! Quel est donc ce vent d'égalité sauvage qui pousse fatalement tous les peuples à chasser la variété, comme pour faire périr le monde, à force d'uniformité et d'ennui. — Et de tout cela, de toutes ces prétendues améliorations qu'est-il résulté pour l'empire, si ce n'est une plus rapide décadence.

Réformer en Orient, cela veut dire, s'habiller à l'européenne, boire du vin et se moquer de la religion! C'est l'esprit révolutionnaire de l'Europe qui s'infiltre peu à peu, pervertit les chefs d'abord, puis bientôt après, les masses. Chose curieuse; c'est au moment même où nous changeons en Afrique notre costume européen contre le costume si national et si beau du pays ennemi, que les Turcs, d'après les conseils d'instructeurs militaires venus de Prusse ou de France, adoptent ces modes si dépourvues du sentiment de l'art et de la durée. Le sultan Maḥmoud, dans son zèle de novateur, se fit un jeu de toucher à ces usages qui donnaient aux mœurs orientales, un caractère de grandeur et de dignité. Il croyait ainsi passer pour un grand homme, pour le Napoléon de son pays. Sans cela, cette réforme maladroite et vaine ne serait venue à l'idée de personne, car dans ce pays de tradition, rien ne change; pas plus le costume que les mœurs; les uns et les autres sont sous la protection de la religion et à cause de cela ils n'ont pas cette mobilité particulière aux lois politiques, dans nos climats inconstants. Rien ne semble plus futile aux Orientaux qu'un changement continuel dans la manière de porter la barbe ou les moustaches, et j'ai vu un instructeur des troupes du sultan perdre toute influence sur les soldats par sa manie de tailler ou de laisser croître sa barbe, alternativement. Aujourd'hui les Turcs *francisés* n'ont pas seulement le ridicule de notre disgracieux accoutrement, ils ont encore celui de ne pas savoir le porter. Incommode chez nous, il est impossible là-bas où l'habitude de monter sur le divan, de s'y accroupir, de faire trois ou quatre fois par jour les ablutions et les prières, le rendent impraticable; et nous applaudirions énergiquement le sultan patriote et ami

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

du vrai progrès, qui rétablirait le costume national pour lui comme pour l'armée.

Nous sommes donc entièrement de l'avis de l'ancien gouverneur de Nicée, nous ne croyons pas à l'efficacité de ces réformes impossibles, et tout au contraire, nous pensons qu'elles sont mortelles à l'empire turc; que bien loin de le relever elles l'affaiblissent chaque jour davantage. Lorsque l'esprit de l'Occident, si contraire à celui de l'Orient, les fit entreprendre, il était aisé de prévoir que ces innovations, en se substituant aux vieilles mœurs, détruiraient ce qui restait à ce pays d'énergie et de nationalité. D'ailleurs ceux qui poussaient le souverain n'avaient nullement en vue l'intérêt de l'Orient, mais bien l'influence plus grande qu'ils en pourraient tirer, à leur point de vue diplomatique et commercial. Le temps a déjà prouvé jusqu'à quel point ces lois nouvelles ont été applicables et appliquées. *Liberté de conscience, égalité du droit pour les Rayas, admission des chrétiens dans l'armée musulmane*, toutes ces déclarations sont faciles à faire, mais à mettre en pratique, c'est une autre question; et la régénération de l'empire ottoman par l'union fraternelle des musulmans et des chrétiens est une vaine utopie; le plus mince observateur le reconnaîtra après un séjour de quelque durée.

J'ai parlé déjà de l'absence d'homogénéité dans les diverses races; elle ressortira surtout dans l'armée; si vous les mêlez, les chrétiens seront nécessairement insultés et repoussés; si vous faites des corps séparés ce seront deux armées ennemies en présence, et à un jour donné, la lutte et la défection deviendront inévitables (1).

Dans ce Ḳatti-Chérif de Gulḥané, proclamé par le jeune sultan en 1839, devant les ambassadeurs et le peuple, il est dit que la vie, l'honneur et les propriétés des sujets ottomans leur sont garantis par cette loi; que les impôts seront régulièrement perçus et justement répartis; que l'Iltizam ou concession vénale des impôts à des particuliers est aboli; que les pachas n'ont plus dans leurs attributions droit de vie et de mort; qu'enfin les levées de soldats et le temps

(1) L'insurrection d'Alep à la fin de 1850, où les pertes matérielles des chrétiens se sont élevées à 16 millions de piastres, sans parler des individus tués, blessés ou violés, fut la conséquence de ces réformes dans la conscription; et les nombreux incendies, qui cette année ont désolé Constantinople, n'ont pas d'autre cause que le fanatisme excité par les réformes nouvelles.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

du service sera incessamment fixé. Cette Charte est pleine, comme on le voit, des meilleures intentions, mais quelle puissance a-t-elle à côté du Ḳorân invariable, inflexible, respecté, qui rend illusoires ces velléités d'améliorations. Les Arméniens et les Grecs catholiques, les Juifs et autres qui ne sont pas sectateurs de Mahomet, sont, par là même, condamnés à l'incapacité politique et sociale; le Ḳorân les prive du droit de témoignage en justice; dès lors, plus de dix millions d'hommes, sujets du sultan, sont privés de la garantie que promettent ces réformes. Ces intentions louables en théorie, sont donc en fait plus nuisibles qu'utiles; elles ont pour effet nécessaire d'augmenter la résistance, l'intolérance des musulmans contre les chrétiens vaincus et d'irriter les deux partis. On appelle cela le rajeunissement de l'Islamisme! C'est à la manière des filles de Pélias qui le coupaient en morceaux et le faisaient bouillir pour lui rendre la jeunesse.

Tel fut le sujet de notre conversation avec mon vénérable effendy. Il apostrophait de temps à autre un jeune homme qui ne semblait pas toujours de son avis. Je remarquai dans sa conversation, pleine de vivacité et d'ardeur, à quel point cette dignité du maintien chez le Turc, n'empêche pas la souplesse de l'esprit et la légèreté même. Ils aiment à traiter un peu tous les sujets, sérieux, philosophiques et religieux, aussi bien que les discussions gaies. Dans la sphère où les tient leur éducation, les Turcs sont habiles et restent toujours vrais.

Nous passons pour un peuple chevaleresque et poli; c'est là une bonne réputation que je voudrais bien ne pas entamer; mais enfin, lorsqu'on observe ici les mœurs et qu'on les compare aux nôtres, on trouve bien autrement de dignité dans les manières, de respect de soi et des autres, et aussi, bien plus de sérieux dans la vie. L'habitude de respecter ce qui a toujours été respectable, *le sentiment de la vénération*, pour me servir de ce terme phrénologique si expressif, se trouve dans toutes les classes. La religion, le pouvoir, la vieillesse et l'enfance, ont ici l'appui du grand nombre. Ces manières prises, en naissant, ploient les esprits à une discipline sociale que l'habitude de la révolte, chez nous, a trop fait disparaître.

C'est à l'éducation entièrement religieuse qu'il faut reporter l'honneur de cette dignité physique et morale de l'homme d'Orient. Sans doute, cette religion n'est pas très-progressive dans le sens révolu-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

tionnaire que nous donnons à ce mot et sa philosophie n'est que relative à côté de la complète sagesse de la religion chrétienne; mais encore est-elle universellement respectée, mais encore les mahométans sont-ils profondément croyants en un Dieu unique et miséricordieux. Croire aussi solidement, renferme tous les progrès sociaux; et ce n'est pas, nous le pensons, dans les détails de cette religion, dont les dogmes sont plus ou moins vrais, qu'il faut chercher les causes de la décadence de l'Orient; une mauvaise administration politique et financière en est la raison principale. Sans doute aussi, ils s'abandonnent trop aux plaisirs des sens et avouent naïvement leurs plus grands écarts, regardant cela comme chose si naturelle, qu'on aurait tort de s'en cacher.

Les Turcs sont fanatiques, mais la croyance profonde peut-elle exister sans cela pour les masses. Lorsque le peuple est tolérant, c'est qu'il est devenu incrédule. La tolérance et la foi ne se trouvent unies que dans les intelligences hors ligne, et elles sont trop rares partout pour que cela puisse devenir une règle générale. Ce qui est remarquable dans l'Islamisme, c'est la parfaite égalité religieuse entre tous les serviteurs du prophète. A la mosquée, excepté pour le sultan et les prêtres, tout le monde est placé sans distinction de rang; les habitudes de respect et d'hiérarchie n'en sont en rien diminuées. Ce sentiment du beau, si naturel à l'Orient, leur donne le goût du cérémonial et de l'étiquette; ils aiment la phrase pompeuse et recherchée, la politesse exagérée même; toutefois bien préférable à l'excès contraire. Ce sont justement ces habitudes qui donnent aux plus basses classes un sentiment de fierté, une dignité remarquable qui frappe dès l'abord et semble émanée de la nature de ce pays magnifique.

C'est ainsi qu'on voit souvent un kaïdjî du Bosphore, ou un épicier du bazar, devenir pacha avec une aisance qui ne sent aucunement *le Bourgeois gentilhomme*. — Personne n'a plus de tournure et de dignité que Meḥémet-Ạlî Pacha, aujourd'hui beau-frère du sultan, ou Riza-Pacha, si longtemps premier ministre (1). Ils acceptent

(1) Sous le règne de Maḥmoud, un batelier du Bosphore fut créé grand-amiral. Ce fut ce Fezzi-Pacha, qui depuis livra la flotte qu'il commandait au pacha d'Égypte. Meḥemet-Ạlî était un jeune palefrenier du sérail, et Riza était garçon de magasin au Bazar des Épices.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

leur nouveau rôle sans affectation, et surtout sans les prétentions ridicules des parvenus, mais avec une fierté qui est le fond du caractère turc, avec ce sentiment du maître qui, si pauvre qu'il soit, est habitué dès l'enfance à se poser en conquérant vis-à-vis des races soumises et vaincues. En un mot, il a cette confiance en soi, cette conviction donnée par le Ḳorân à tous les musulmans, et plus particulièrement aux Turcs, que personne sur la terre ne saurait les égaler.

Tandis que je causais de toutes ces choses avec l'ex-gouverneur de Nicée, je le vis se lever tout à coup, et, me montrant du doigt les bandes d'or et de pourpre que le soleil, prêt à disparaître derrière les montagnes, traçait dans le ciel : « C'est l'heure de la prière, me dit-il. » Et tournant son tapis dans la direction de la Mekke, il commença de suite les cérémonies en usage.

Le bon musulman doit faire chaque jour cinq prières canoniques; il commence par les ablutions, qui consistent à se laver les mains et les bras jusqu'aux coudes, puis la tête, le visage et les pieds. Alors, s'il est dehors, et qu'il n'ait pas de tapis, il prend son vêtement pour l'étendre sur le sol, car il ne doit prier que dans un lieu pur. Debout, le corps droit et les mains ouvertes de chaque côté des oreilles, il s'écrie : « Dieu est grand! Allah ou Akbar ! » puis il laisse retomber ses bras et récite un chapitre du Ḳorân. Changeant ensuite de posture, il s'affaisse sur les genoux, en jetant son corps en arrière, puis se prosterne la face et les mains contre terre, se relève à demi, s'asseoit sur les talons, les mains étendues sur ses cuisses, se relève encore en continuant à réciter des versets du Ḳorân, et termine enfin sa prière en saluant ses compagnons et répétant plusieurs fois : la paix soit avec vous !

Tout cela fut fait simplement, dignement, comme la chose du monde la plus habituelle. Ainsi, chez les musulmans, la vie est entremêlée à chaque instant de cette sollicitude, de cet appui moral qui élève le caractère des masses; c'est une chose vraiment remarquable que le soin avec lequel les besoins matériels sont soumis aux soins des âmes. Aussi le mahométan, lorsqu'il a rempli les préceptes, vit tranquille ; il a le repos de l'esprit, et sur cette terre féconde le bien-être matériel est facile à trouver sans de bien pénibles efforts. Il vit du matin au soir, dans l'élément religieux, sans peine, sans fatigue, passant continuellement de la prière au travail

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

ou au plaisir. Ces alternatives de soins et de devoirs sont une distraction ; elles tranquillisent la conscience et fortifient le corps. Dès lors, on n'a pas soif de ces fausses joies que recherche l'Européen dont l'esprit inquiet ne saurait se satisfaire, toujours mal où il est, enveloppé d'un réseau de préjugés qui l'égarent et lui font perdre l'instinct du bien-être. Mieux vaut mille fois l'absence des richesses qu'une si inquiète prospérité. Ce ne sont pas là les pures, les vraies jouissances de la vie, et ce que nous appelons la civilisation me semble moins enviable que cette existence à l'abri des ambitions et des révolutions qu'elles amènent.

Ici le Code étant à la fois religieux et politique, les lois édictées et consacrées par la religion, on leur obéit comme de droit divin. La religion se mêle donc à tout sans difficulté. Aussi les imâm viennent-ils dans les lieux publics, dans les cafés, dans les promenades. Il n'y a pas, comme chez nous, cette séparation absolue causée autant par la vie d'abstinence des prêtres que par les méfiances d'une population excitée contre eux. En Espagne ou en Italie, un prêtre mène à peu près la vie des autres hommes, se mêlant aux mêmes joies comme aux mêmes douleurs. En Orient, c'est mieux encore, puisque la religion s'accorde entièrement avec les mœurs et la vie de tous. L'imâm est un magistrat sacré qui fait la prière, instruit les hommes et les juge. Mais à peine si, en dehors de son triple ministère, il se distingue du reste de la population. Une nuance imperceptible dans la disposition du turban et dans l'ampleur de la robe peut seule le faire reconnaître.

Lorsque je pris congé de mon effendy, la lune se levait dans un ciel encore plein des reflets du soleil couché. Pour admirer ce paysage, je descendis sur la rive argentée du lac. Les bords de ce tranquille bassin sont généralement dépourvus de haute végétation ; on trouve cependant de distance en distance quelques groupes d'arbres aux formes contournées, où la vigne, courant de l'un à l'autre et tombant en guirlandes, semble ainsi disposée pour une fête ; plus d'une fois, dans la demi-teinte de la nuit, j'ai pris ces réseaux de verdure pour des filets de pêcheur séchant sur les arbres.

Malgré la fertilité de ce pays et la chaleur des étés, il faut dire que de ce côté de l'Orient on ne trouve pas le complet et brusque changement de végétation que nous offre l'Afrique. L'hiver est froid en Asie Mineure, et à l'exception de quelques plantes, de quelques

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

arbres particuliers au pays, tels que le térébinthe, les lauriers-roses, le figuier, le yulibrizin de Perse, ce charmant mimosa à houppes de soie rose, et les rhododendron, on ne trouve aucune de ces espèces étrangères à notre climat, ni palmiers, ni orangers, ni le cassie d'Égypte. Ces aloës aux grandes feuilles bleuâtres, ces cactus d'un vert-de-gris si harmonieux, les bananiers et tant d'autres n'y pourraient vivre. Mais en revanche, quelle opulence et quelle grandeur dans cette végétation asiatique; où trouver des platanes de cette immensité, des pins plus élégants, des cyprès plus majestueux, des oliviers et des vignes de cette étendue, des plantes de cette hauteur. Ici tout, jusqu'aux pierres, se recouvre d'une végétation épaisse et splendide dont les couleurs ajoutent à l'effet de ce beau ciel, de ces lacs transparents, de cette mer étincelante.

Quatre jours à Nicée m'avaient suffi pour les travaux et les promenades; je quittai donc cette ville avec l'intention de faire le tour du lac, puis de me rendre à Nicomédie, en traversant la chaîne d'Ouzoun-Tchaïr; elle sépare ce golfe du lac de Nicée, qui lui-même touche presque à la mer.

ADALBERT DE BEAUMONT.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

CHANTS POPULAIRES

DES HABITANTS

DES CÔTES MÉRIDIONALES DE LA MER CASPIENNE.

DIALECTES GHILEK, TALICHE, ET MAZENDÉRANI.

INTRODUCTION.

Les chants que nous présentons maintenant au lecteur ont été recueillis par nous chez les nations habitant les côtes sud de la mer Caspienne, entre la rivière Astara, qui sépare la Perse de la Russie, et la rivière Karassou sur la frontière de la Perse et de la Turcomanie du côté des déserts de Ḳiptchaḳ. Les différents idiomes ou patois parlés par ces tribus semblent tous d'origine zendo-persane plus ou moins mélangée de turc-oriental, ils varient quelque peu dans presque chaque village des différents districts Ghilanais et Mazendéranis. On peut cependant les classer en trois divisions principales :

1° Le dialecte *taliche* parlé depuis le désert de Moghau jusqu'à l'embouchure de la rivière *Dinatchal*, séparant le district Ghilân de *Recht* de celui de *Guésker*. Les éléments zend sont très-nombreux dans ce dialecte.

2° Le dialecte ghilek usité parmi les tribus désignées plus particulièrement sous le nom de *ghilek*, et s'étendant des rives de la Dinatchal jusqu'à l'embouchure de la rivière Piloroud.

3° Le dialecte mazendérani, parlé de la rivière Piloroud à l'embou-

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

chure du Ḳarassou, qui sépare la Perse du territoire des Turkomans yemouts.

Ces chants, considérés sous le rapport de leur mérite littéraire, offrent cette circonstance particulière, qu'ils renferment tous les éléments de la poésie lyrique de la Perse moderne. Ils se présentent toujours sous la forme d'un distique, dans lequel l'idée du poëte est entièrement renfermée.— C'est le distique des plus anciennes poésies asiatiques, — celui des psaumes de David; et, ce qui est encore plus singulier, le style offre beaucoup d'analogies avec celui du livre des Proverbes et plus encore celui du chant de Salomon. — En ce qui touche les poëtes persans, nous trouvons là non-seulement des idées, mais souvent des expressions mêmes, analogues à celles des compositions les plus connues de l'Irân; et l'on se demande si c'est le peuple qui emprunte aux poëtes leurs idées et leur langage, ou si les poëtes, au contraire, les prennent au peuple.— Quoi qu'il en soit, les Ghilanis donnent à leurs propres chants le nom de *Pâlevis*, et les deux princes du *Parnasse* persan appliquent la même dénomination à leurs compositions :

Bulbul ber châḳi gul beghézelhâï pehlévi
Miḳând douch dersi mèḳâmâti meânévi.

« Hier le rossignol, perché sur la branche d'un rosier, chantait les leçons de la philosophie mystique enseignée dans les chansons pehlevies. » HAFIZ. »

Tâ ḳâdjé méi ḳourèd be ghézelhâï pehlévi.

« Afin que le maître boive le vin aux doux accents des chansons pehlevies. » SAADY. »

L'analyse philologique de ces dialectes est vraiment digne d'attention; ils sont si parfaitement ignorés en Europe que Hammer les appelle *terræ incognitæ* (1). Après lui, Rask, sur le même sujet, s'exprimait ainsi : Aucun langage particulier n'est assigné, dans le dictionnaire de Ferhengui Djéhânguiri, aux provinces de Chirvan, du Ghilân et de l'Aderbaïdjân, qui sont précisément les contrées où

(1) Von diese sprache die wie mehrere andere dialekte so ahmals in Persia gesh-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

la tradition fait fleurir Zoroastre (1); et cependant l'existence du zend dans l'ancienne Perse, comme langue usuelle, fait dont le savant professeur maintient la réalité contre l'opinion d'Erskine, trouve ici, non-seulement un appui, mais, je n'hésite pas à le dire, une preuve incontestable et décisive.

Commençons par les mots purement zends ou sanskrits (2) :

Hadha, zend; *hata*, ghilek « *ici;* » *vash*, zend (ou *vas*, croître, multiplier), et *vash*, ghilek, une plante, une herbe. L'étymologie de ce mot en Persan moderne peut se retrouver dans *rivas* « rhubarbe » (plante), il peut, en effet y avoir eu transposition des deux syllabes du mot écrit séparément « rhea herba. »

Azem, zend, et *azem*, taliche, je, moi; *us*, sanscrit, et *ez*, taliche, son; *vatch*, sanscrit, et *vaj*, taliche, *mot*, *verbe*. *Ghena*, zend, *une femme* et *kine*, taliche; *fille*, *kissorim*, sanscrit : *kija*, *kaussi* et *kor*, ghilek : *fille*.

Pereta, zend, et *purd*, ghilek, *pont*. *Maogho*, zend, et *manghe*, ghilek : *la lune*. Il est à remarquer que les Ghilanis ne se servent de ce mot que pour signifier *lune*, et quand ils veulent exprimer *le mois*, ils emploient le mot *mah* (en zend, *mahyo*), substantif usité dans la Perse moderne dans les deux sens de *mois* et de *lune*.

Ahme, zend, et *ahmain*, ghilek : *nous sommes*.

Arkh, sanscrit : *valeur*, *mérite*, et *nerkh*, ghilek, *prix*.

Das, sanscrit, *briller*, *détruire*, et *das*, grand couteau ou morceau de fer, que les paysans du Mazendérân et du Ghilân portent toujours avec eux et qui leur sert de hachette, de serpe et de dague.

Usâdârema, zend : possesseur d'intelligence, et *hushdâré*, ghilek, il a de l'esprit. Un persan moderne entend cette expression, mais il dira : *hooshyaz-est*. Celle de *houch dârem* veut dire : « j'ai de l'intelligence, je suis prudent et avisé. »

Verzou, un bœuf, et le mot zend *verez*, agir, travailler; d'où

---

prochen wurden, in Europa noch unter die terras ignotas gehort, etc. *Mines de l'Orient*, vol. III, p. 64. Vienne, 1813.

(1) *Transactions of the Royal Asiatic Society*, vol. III.

(2) Dans les citations de zend et de sanscrit nous conservons l'orthographe donnée par le savant Burnouf.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

les Ghilans ont fait *verzekiar*, laboureur, et les Persans, *verzeghiar*, qui a la même signification. Ces derniers appellent aussi *verzish*, un exercice exécuté avec un gros bâton ou massue par les amateurs de la *zour-khané* (theâtre de gymnastique) désireux d'augmenter leur force musculaire.

Adi (maintenant), mazendérâni et sanscrit.

Les mots *sératchine* (paille de riz), *vergîne* (les noces) ont certainement une apparence zend.

Ouchen et *ouchanina*, zend, nom d'un esprit et de la seconde partie de la nuit, correspond au taliche *shevauheng*, nom d'une étoile qui brille à l'orient, le matin, en persan *cheb-âheng*, en ghilek *ouchim*.

La langue taliche, comme nous l'avons déjà fait remarquer, semble avoir plus d'affinité avec le zend qu'aucun des idiomes des autres peuplades habitant les bords méridionaux de la mer Caspienne. Le trait caractéristique de ce dialecte, comme le démontrerait le texte original des chants que nous avons recueillis, consiste dans l'abondance des diphthongues et triphthongues, comme aï, aü, ao, aei, aoa, etc., comme on dirait que le taliche a emprunté du zend ses quatorze diphthongues et ses trois triphthongues. Dans l'un et l'autre on remarque le même soin à éviter la rencontre de deux voyelles semblables. La lettre *l*, si antipathique à la nature du zend, se rencontre bien rarement aussi dans le taliche, et seulement dans les mots empruntés du turk ou du persan.

Au reste, la nation et la langue se trouvent toutes deux dans des circonstances analogues. Ainsi, les habitants des forêts au sud de la mer Caspienne, protégés d'un côté par une mer orageuse, des précipices et des torrents, de l'autre par la chaîne abrupte des monts Albourz, et malheureusement même par un climat que rendent malsain de nombreux marécages, se sont trouvés pendant des siècles soustraits à toute influence étrangère. Ils n'ont embrassé l'islamisme que longtemps après les autres provinces de la Perse. La répugnance avec laquelle ils ont cédé à toute sorte d'innovations a laissé des traces dans leur langage. Leurs mots n'abandonnent qu'avec peine leur apparence zende pour prendre la forme persane moderne, et ils constituent, pour ainsi dire, un anneau intermédiaire qui lie entre eux le zend et le persan. En voici quelques échantillons :

Tchechm, pers.; *tchech*, taliche, et *tchech*, zend : les yeux.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Merg, pers.; *merghé*, ghilek et *marka*, zend; la mort. *Dest*, pers.; *des*, taliche, et *des*, zend.

Nombre de mots maintenant vieillis ou hors d'usage dans la Perse moderne, comme *veshem*, pers. une caille (1) (d'où le surnom de *veshemghir*, donné par Firdoussy à Kaous, qui était fou de la chasse aux cailles). —*Enders*, pers.; et *enderz*, ghilek : un avis; — nekṭchîr, pers.; et *netchïâ*, taliche : chèvre sauvage, gibier; — *sitaïch*, persan, louange, du zend *staïchni*, louange, et *staômi*, je glorifie, je loue; — *khanmaun*, pers., de *umâna*, zend, la maison; — *boum*, pers.; — de *bhumi*, sanscrit, la terre; — *funâh*, persan; et *aênagh*, zend, un péché; — *endjumène*, persan, et *handjamani*, zend, conversation, banquet, partie de plaisir, etc. Tous ces mots, particulièrement ceux qui sont communs au persan moderne et au zend, sont encore conservés parmi les gens des campagnes et se prêtent difficilement à l'action des influences extérieures de l'élément soit turc soit arabe. — Mais cependant les modifications faites sur le modèle du persan moderne se faisant sentir plus fortement de jour en jour, nous pouvons déjà voir que près des trois quarts des chants suivants, bien que recueillis sur les lieux mêmes, sont écrits en cette dernière langue. — De nos jours la classe la plus élevée parmi ces peuples parle le langage de la cour mieux que l'idiome national.

Si des simples mots nous passons aux noms propres des différentes localités, nous apercevons la même origine zende en leur donnant un rapide coup d'œil, nous pourrons en même temps recueillir quelques données historiques. Anquetil du Perron trouve l'étymologie du moderne *ouroumia* dans le zend *airyaman*. Burnouf voit le Ḳorâçân actuel dans le *garizan*, du zend avesta (2), etc. Suivant leur exemple, je vais essayer de présenter ici quelques unes de mes propres observations; je le ferai avec d'autant plus d'assurance que tous les lieux auxquels elles s'appliquent font partie des pro-

(1) En persan moderne cet oiseau est appelé *bildertchin*, mot turc-oriental.

(2) Je ne saurais adopter l'opinion du savant professeur sur les Βαρχανιοι. Plutôt que de trouver leur origine dans Djordjan ou Gurgan, je préférerais la voir dans Baraghan, délicieuse vallée de 33 milles de longueur, semée de nombreux villages, et dont le chef-lieu porte le même nom. Ce dernier est situé au nord du Mazendérân, à 32 milles anglais de Téhéran. La rivière *Kurdan*, qui coule à travers cette vallée, abandonne son lit escarpé près de Keredj (grec, χαραξ), et se perd dans les canaux d'irrigation de Chehryar et Soudjbolaḳ.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

vinces dont nous nous occupons, ou sont situés sur leurs bords.

La ville de Ḳazbin (les indigènes prononcent Ḳazvine) peut tirer son nom de la mer Caspienne ou bien lui avoir donné le sien.

La montagne de *Sévélan*, qui domine la cité d'*Ardébil*, nous rappelle *Savel*, le nom d'un des dives mentionné dans un passage du 10e fargad du Vendidad, et la première syllabe du nom de cette ville, *ard*, signifie, en sanscrit, tuer, exterminer.

Le mot *mazénderân* n'est-il pas une altération de *mazdaran ? Maz*, en sanscrit, signifie grand, et *daran*, en mazenderani, est le pluriel de *dar*, arbre. Cette contrée étant couverte d'immenses forêts, rien de plus naturel que de penser que les habitants ordinaires de déserts et de montagnes arides, frappés de la riche, vegétation de ce lieu, l'auront nommée le pays des grands arbres.

Sari, que sir W. Ouseley retrouve judicieusement dans *zadrakarta* des géographes grecs, peut tirer son étymologie du zend *zaria*, jaune, vert, doré. En effet, en contemplant la ville du haut des remparts qui l'entourent, les toits des maisons semblent enfouis dans l'exubérant feuillage des orangers, des citronniers et autres arbres de même sorte. — Les indigènes se plaisent beaucoup dans l'effet produit par la couleur jaune des oranges sur le vert foncé des feuilles, — et, pour cette raison, ils laissent aux branches une grande partie des fruits mûrs; de manière qu'en arrivant à Sari, dans n'importe quelle saison de l'année, le voyageur est certain de trouver les orangers chargés de leurs éclatants trésors.

Astara et *astarabad* sont probablement tous deux dérivés du zend *ustro*, chameau; en persan, *ester*, *chutur*, et *ushtur*. Le nom de *contrée des chameaux* est appliqué, par contraste, à ces deux extrémités sablonneuses d'une vaste étendue, boisée et marécageuse, points opposés où finissent les fondrières et la végétation des forêts, et où commencent les plaines de sable, patrie des turkomans, pasteurs de chameaux. Les chemins marécageux de la partie centrale ne sont praticables que pour les mules et les chevaux indigènes. — Il n'est pas rare de trouver dans le pays des individus qui, malgré leur proximité des déserts, n'ont jamais vu un chameau.

La ville de Recht, capitale du Ghilân, et dont le climat est si dangereux que le proverbe dit : « Voulez-vous mourir, allez à Recht, » cette ville a tiré probablement son nom de *irista*, zend, et *richta*, sanscrit, « la mort. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Mais je ne veux rien affirmer trop dogmatiquement, et je laisse les savants en décider. Je pense seulement qu'il n'est pas possible de considérer comme purement accidentelle la convergence de tant de preuves, venant à l'appui de cette assertion que le zend, loin de n'avoir été connu que d'une caste privilégiée, était, au contraire, parlé par l'universalité de la nation persane; autrement, comment les ignorants habitants des forêts du Ghilân et du Mazendérân l'auraient-ils ainsi conservé?

Quant aux restes des monuments antiques d'architecture, aucune terre n'est plus hostile à leur conservation que celle du Ghilân et du Mazendérân. Ici la végétation reçoit une si vigoureuse impulsion par l'effet de la chaleur et de l'humidité également excessives, qu'une maison en construction se trouve quelquefois entièrement recouverte par les plantes de toute espèce, avant même que le toit ne soit posé. Un édifice abandonné est si vite dégradé, qu'il devient aussitôt méconnaissable. — A un déluge de pluie qui, tous les ans, tombe à torrents et sans discontinuer pendant plusieurs mois, succède la chaleur dévorante du soleil des régions tropicales. — Les figuiers poussent d'eux-mêmes et enfoncent profondément leurs racines dans les murs crevassés par ces changements soudains de température. Les grenadiers, les buis et l'ilex s'unissent aussi pour donner le dernier coup de grâce à cette œuvre de destruction, et en peu de temps, le terrain où s'élevait l'édifice est entièrement recouvert d'une forêt d'arbres et de plantes de toutes sortes. C'est de cette manière que des villes entières sont tombées en ruines sans laisser aucune trace. Les historiens nationaux, dans leur ignorance des annales antéislamiques, gardent un profond silence. — Aussi, dans l'état présent de la géographie ancienne de ces contrées, nous n'avons d'autre moyen pour suivre ici les indices que nous ont laissés les anciens écrivains grecs et latins, que la ressource bien insuffisante de la similitude des noms encore existants. C'est en suivant cette route, à défaut d'une voie meilleure, que j'ai essayé d'expliquer les diverses notions fournies par Strabon sur les anciens habitants du Ghilân et du Mazendérân; chose étrange! tous les noms de ces divers peuples, à l'exception des Amardii, peuvent être retrouvés aujourd'hui dans les noms des villages et des montagnes, tels qu'ils sont connus des indigènes.

Les Γελαι du géographe grec sont évidemment les modernes

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Ghilans, qui sont encore appelés *Ghils* et dont le langage se nomme *ghilek*.

La tribu des Καδουσιοι a laissé sa trace dans *Kadouséra, le palais de Kadou*, village distant d'une journée de Recht et situé dans la circonscription de Kohdem. Il existe toutefois encore dans le Ghilân deux autres villages du nom de *Kadah* et *Gauda* près la ville de Foumène.

Le nom de Ουΐτιοι existe encore dans celui du village de Vïaïa, situé sur la rive droite de la rivière Séfédroud, dans les montagnes du district de Rehmétâbâd. Dans un manuscrit persan relatif aux troubles qui eurent lieu dans le Ghilân durant le règne du roi Châh Ismaël de la dynastie séfévienne, j'ai trouvé que cette province était divisée en deux portions à peu près égales, séparées par la rivière Séfédroud. La partie sise à gauche de la rivière s'appelait *Béiapes*, elle avait pour capitale Foumène; l'autre partie, bornée par la rive droite du fleuve et dont la capitale était Lahidjân, portait le nom de *Béia-pich*. Ces deux dénominations signifient les *Béias* du côté droit ou du côté gauche de la rivière; — le troisième vestige de l'appellation en question peut être retrouvé dans le nom du village *Vié*, appartenant au district de Deyliman.

Quant aux Αναριακοι, la seule trace qui, à ma connaissance, nous reste d'eux dans le Ghilân est *Anarikull*, « le tertre d'Anari » sur la rive gauche de la Séféroud, vis-à-vis le grand caravansérail de Rustemabâd.

Les Δερβῖκαι ont donné leur nom (ou l'ont pris peut-être) à l'un des pics les plus élevés des monts Arbourz dans le Ghilân, je veux parler de la montagne de *Dulfek* (les indigènes prononcent *Dervek*), située à environ 32 milles S.-S.-E. de Recht. Sur le versant occidental de cette montagne est maintenant établie la tribu kurde d'Emmarlou. Sur le versant opposé qui regarde la mer, se trouve le district de Déilimân, berceau de la dynastie des Déilémites, et, un peu plus bas, est située la ville de Lahidjân. — La position de cette peuplade est déterminée par Strabon lui-même, qui dit que les Tapyrii se trouvent entre les Hyrcaniens, d'un côté, et les Dervékiens, de l'autre. Un géographe moderne décrirait ainsi la même position: le Téberistân est placé entre la rivière Gourgân et le mont Dervek.

Enfin, les Δοκουσιοι de Strabon ont l'équivalent de leur nom dans

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

celui de Dakou (qui en zend veut dire « *province* »), contrée montagneuse des frontières orientales du Ghilân. Les habitants de Tunékébune, district du Mazendérân, vont passer là les jours caniculaires; c'est leur yéîlaḳ ou campement d'été.

En outre, dans le Rudbar-zéitoun, non loin du confluent des rivières *Chahroud* et Ḳizzyl-Ouzène, est un village nommé Dougâhé. Les paysans de cet endroit trouvent souvent dans les anciens cimetières des armures antiques, des médailles, des camées, etc. J'ai communiqué un de ces objets au colonel Rawlinson, qui y a déchiffré cette inscription : APUSHTAN (*impérissable*), gravée sur un anneau de cornaline, autour d'une tête coiffée à la manière de têtes rappelant tout à fait celles qu'on rencontre sur les monnaies des Arsacides.

Ces restes du langage du Zend avesta et de la nation des Chapour, oubliés à l'ombre de forêts vieilles comme le monde, pourraient devenir une découverte importante. Les travaux d'Anquetil, de Rask et de Burnouf ont déjà porté la connaissance du zend à un remarquable degré de perfection, et grâce aux efforts du colonel Rawlinson, de M. de Saulcy et autres, la possibilité de déchiffrer les inscriptions cunéiformes a fait un grand pas. Mais nous pouvons à peine espérer d'arriver à la solution définitive de tant de difficultés, sans un dictionnaire zend, dont l'absence empêche tout progrès ultérieur dans la route ouverte par ces savants, et on ne trouvera le moyen de combler cette lacune que par l'étude approfondie des dialectes des populations indigènes du Kurdistân, du Louristân, du Chirvân, du Ghilân et du Mazendérân.

La destructive influence des langues et des dogmes de l'islam n'a pas encore achevé complétement son œuvre. Nous savons que sur les bords de l'Araxe, dans le Ḳaradagh, les habitants d'un grand nombre de villages parlent encore le zend. Les Gaudars (1) d'Astérabâd professent une religion et parlent un lan-

(1) La petite population des Gaudars, s'élevant à trois ou quatre mille familles environ, est établie entre Eshreff et Asterabâd; leur principale occupation consiste à tuer les sangliers qui détruisent les rizières des fermiers de l'endroit dont ils reçoivent des récompenses pour ce service. Ils ne s'unissent pas par mariage avec les musulmans, ont leur croyance secrète et particulière, mangent du porc, et parlent un langage tout à fait différent du Mazendérân.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

gage qui n'ont rien de commun avec le culte ni avec la langue de leurs compatriotes musulmans. — Les Maraghis de Rudbari-Alémont cachent avec soin leurs rites mystérieux à la curiosité de ceux qui n'y sont pas initiés. — On trouve plusieurs sectes semblables parmi les Kurdes. — Des recherches sur la nature de ces rites ne seraient pas un objet indigne de l'attention des voyageurs modernes en Perse, et nous serions heureux que la présente collection de chants populaires pût donner l'éveil à ces travaux.

Une connaissance préalable du zend et de ses dialectes, peut-être même aussi du pehlvi, serait indispensable pour assurer le succès de telles investigations. Malheureusement j'étais privé de cet avantage, n'ayant jamais étudié le zend, ni même jamais vu une grammaire ou un dictionnaire de cette langue. — Le petit nombre de comparaisons philologiques que je me suis permis de présenter, a été principalement puisé dans le *Commentaire du Yaçna*, de Burnouf, et dans quelques autres fragments et dissertations. Les rapports étaient assez frappants pour devoir être saisis au premier coup d'œil.

CHANTS GHILEK.

I.

NOUROUZIHA.

Nourouziha (pluriel de *Nourouzi* « l'homme qui fête la solennité de Nourouz ») est le nom donné aujourd'hui dans le Ghilân aux enfants nomades (quelque chose comme les ramoneurs au premier jour de mai en Angleterre), qui vont chantant des compliments à l'occasion du premier jour de l'an (*Nourouz*). Des bandes de gamins de huit à douze ans parcourent les villes et les villages et font entendre devant les portes des maisons les chants que nous allons traduire. — En récompense, on leur donne différentes bagatelles, telles que, fruits, œufs, menues pièces de monnaies, etc.

Parmi les joyeux chants des Nourouziha, il s'en trouve un rempli de tristesse, sur la mort d'un étranger. Sa mélodie lente et plaintive arrache irrésistiblement des larmes des yeux de l'auditeur le plus in-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

différent, et l'impression en est d'autant plus touchante que tout, lorsqu'on exécute ce chant, respire ordinairement la joie autour de vous. En l'écoutant on ne peut s'empêcher de se rappeler le cercueil que les anciens Égyptiens faisaient porter autour des tables à leurs plus joyeux banquets. Leur chant *Manéros* doit avoir eu quelques rapports avec celui qui nous occupe ici (V. Herod. Euterpe, § 78).

Chœur. — Salut! salut! nous t'apportons nos salutations. — Si tu veux bien le permettre, nous entrerons chez toi. Que le mois inauguré par le Nouroûz soit béni pour toi, que la nouvelle année te soit prospère!...

Solo. — O mon Agha! je m'incline devant toi; ô mon Mirza, je te salue, je suis ton serviteur, je prie pour ton âme.

Chœur. — Nous te félicitons à l'occasion du nouvel an; — que la nouvelle année te soit prospère!

Solo. — Ohé! l'hôte devant qui nous nous arrêtons, ne nous renvoie pas sans un altin (pièce de monnaie) à nos montagnes. S'il n'y a pas là de ḥalva (1), donne-nous du dendakou (2); mets de côté ma part.

Chœur. — Nous te félicitons, etc.

Solo. — Me voilà grimpé sur le pont. J'y aperçois une jeune fille Kurde. — Ha! petite scélérate, tu m'as volé mon cœur!

Chœur. — Nous te félicitons, etc.

Solo. — Oh! fille de Molla, comment savoir ce qu'il y a à faire pour te plaire? Les rubis et les perles brillent sur ton front. Dis-moi: qui t'a donné toutes ces belles choses?

Chœur. — Nous te félicitons, etc.

Solo. — Holà nouroûz! Hurra (2)! les belles roses (*souri*) ne son pas encore en boutons, ces belles roses du Prophète (4).

---

(1) Le ḥalva ou ḥalaweh est une friandise dont raffolent les Persans. C'est une sorte de gâteau fait de fleur de riz, de miel et d'épices. — Ghesker, un des districts du Ghilân, est renommé pour ses excellents halvas.

(2) Le dendakou est une autre sorte de ḥalva.

(3) Les exclamations de joie n'ont aucune signification précise, — cependant hurra peut être un souvenir du zend *ahoura* (divin, sacré) une des épithètes de Hormuzd.

(4) Un jour le front du Prophète était en transpiration, quelques gouttes de sueur sacrée tombèrent sur le gazon et la place se couvrit à l'instant de roses. *Souri* peut être une corruption du persan sourik (*rouge écarlate*). M. de Bohlen nous apprend que

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Chœur. — Nous te félicitons, etc.

Solo. — Nouroûz est arrivé, salut à Nouroûz! Le monde est heureux, partout le jour serein et l'azur d'un ciel sans tache! Père, fais-nous ton cadeau de nouvelle année, étrenne-nous pour l'amour de Nouroûz!

Chœur. — Nous te félicitons, etc.

Solo. — Oh! quelques confitures de boutons d'oranger ou celles de Tureng (1)! Je n'en ai jamais mangé, ni même vu la couleur!... Que le diable emporte l'hôtesse, la chiche!

Chœur. — Nous te félicitons, etc.

Solo. — Regarde la lune, comme son cercle est brillant!... Tu dors, et moi je veille!

Chœur. — Nous te félicitons, etc.

Solo. — Salut, la nouvelle épousée avec ton fichu sur ta tête! Oh! de par l'amour de ta défunte mère, sois préservée de tous maux?

Chœur. — Nous te félicitons, etc.

Solo. — Voilà l'épousée qui brode. Mais ne cache donc pas tes œufs de Nouroûz dans la paille. — Apporte-nous en quelques-uns et jette-les dans mon tablier. Nous sommes tes enfants, tu es notre mère! Étrennez-nous.

---

souri, en sanscrit, est l'équivalent du mot zend *ahoura* dont nous venons précisément de parler tout à l'heure.

(1) Les conserves de fleur d'oranger sont très-recherchées dans le Ghilân : la contrée possède une grande quantité de citronniers et d'orangers d'espèces différentes distinguées par des noms particuliers, savoir : *Badreng*, le roi des citrons; sa dimension atteint quelquefois celle de nos melons du Cantal; ses fleurs ont un parfum particulier et ses conserves ont mis en grande réputation le district de *Lahidjan*. C'est la friandise favorite des harems du Châh. — *Narendj*, orange sûre. — *Limoun*, citron doux. — *Patavi*, plus gros et plus sûr que le narendj. — *Baleng*, ou citron monstre, dont la grosseur l'emporte encore sur celle du badreng. *Tureng*, distingué des autres espèces par une sorte d'excroissance qui se trouve à la partie supérieure du fruit. — *Tuisebz*, de la même grosseur que le patavi, et ainsi appelé de la couleur verte de sa pulpe. — *Tuisurkh*, semblable au précédent, mais dont la pulpe est rougeâtre. — *Panpahna*, rond et fade comme un gros navet. — *Portukâl*, espèce d'orange d'une qualité très-inférieure. — Je donne cette énumération afin de montrer combien est riche la flore du Ghilân, et pour arriver, en même temps, à faire ressortir cette circonstance réellement remarquable, à savoir : que tous ces différents fruits sont connus dans l'Inde identiquement sous les mêmes dénominations. Le nom de *Portukâl* semble prouver que ce sont les

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Chœur. — Nous te félicitons, etc.

Solo. — Salut à Nouroûz! prépare la balançoire; ouvre-moi ta porte; mon habit a quatorze trous; j'ai perdu mon chapeau, donne-m'en un autre; habille-moi de cap en pied.

Chœur. — Nous te félicitons, etc.

Solo. — Voilà enfin Nouroûz! où vais-je attacher mon cheval noir? Mais, ma foi, je ne puis lui donner ni l'orge ni le froment, par Allah! avant que tu ne m'aies fait quelque cadeau pour ma peine.

Chœur. — Nous te félicitons, etc.

Solo. — Oh! mon amie, quelle fine taille vous avez! Je suis l'esclave de ce petit grain de beauté qui brille sur vos lèvres: je suis la victime de votre chevelure soyeuse.

Chœur. — Nous te félicitons, etc.

Solo. — Ma demoiselle remue dans un petit coin...; la voici qui attise son charbon et fait cuire les pruneaux pour le pillau; dépêche-toi, fais-moi ton petit présent; mes amis meurent de faim et ne sauraient attendre plus longtemps; dépêche-toi.

Chœur. — Nous te félicitons, etc.

Solo. — Ohé! heureux mari de cette femme, ton épouse se tient sur le seuil de ta maison; elle lisse sa chevelure avec son peigne; sommes-nous encore en hiver qu'il ne lui est pas permis d'aller faire un tour de promenade? Fi! la casanière!

Chœur. — Nous te félicitons, etc.

Solo. — Quelle est cette maison? C'est la maison de l'épouse de Mirza-Malik; elle range ses œufs, il lui en manque un; je l'ai escamoté pour mon cadeau de nouvel an.

Chœur. — Nous te félicitons, etc.

Solo. — Voulez-vous m'en donner un? Je le prendrai. Si vous voulez bien m'en donner deux, je les prendrai tout de même. Si vous ne voulez pas m'en offrir, je vais en mourir de chagrin, et, alors, vous serez en perte, car vous serez obligés de payer mon cercueil et les frais de mon enterrement.

Chœur. — Nous te félicitons, etc.

Portugais qui, les premiers, ont fait connaître les oranges en Perse. On sait que les Espagnols avaient des colonies sur le littoral du Golfe Persique.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Solo. — Le manche de ton daz (1) est en ivoire; ton fils est devenu kizzilbach (2) et il est notre chef à tous.

Chœur. — Nous te félicitons, etc.

Solo. — L'hôtesse a une rose sur la tête; elle habite une maison bâtie sur le sommet d'une colline. O ma félicité! ô couronne de mon front! que Dieu te donne un fils qui s'abreuve du lait de ton sein béni.

Chœur. — Nous te félicitons, etc.

Solo — O fille du fifre! tu as étalé toutes tes perles et tous tes bijoux sur ta tête; ton regard m'a assassiné!

Chœur. — Nous te félicitons, etc.

Solo. — Où me sauver? Ils m'ont conduit à la maison de l'avare; l'épine blesse mes pieds nus; le ladre seigneur crie: Tapez dessus! donnez-moi vite ma part! et que je m'en aille de ce maudit lieu!

Chœur. — Nous te félicitons à l'occasion du Nouroûz, que la nouvelle année te soit prospère.

II.

LA MORT D'UN JEUNE ÉTRANGER.

Yâ Allah! Yâ reballah (3)!

J'entrai dans une mosquée, et là j'aperçus un jeune homme; il était étendu, malade, dans un coin. Je lui demandai: «Jeune homme, d'où êtes-vous?» Il répondit: Je suis de la ville de Bulgar (4). — Jeune homme, dis-je, connaissez-vous quelqu'un ici? — Non, dit-il. Ici, je n'ai ni père ni mère pour partager mon infortune; un étranger ne sait où reposer sa tête; un orphelin ne trouve ni cœur ami, ni

---

(1) Le *daz* est un grand couteau fait d'une pièce de fer, qui, pour la forme, rappelle notre serpette. Les paysans Ghilanî le portent constamment à leur ceinture. C'est pour eux une arme indispensable, comme le poignard pour les habitants des autres provinces de la Perse.

(2) C'est-à-dire, serviteur du roi de Perse.

(3) Cette formule, répétée après chaque stance, signifie: ô Dieu! ô Seigneur Dieu!

(4) Les Ghilanî ont déjà oublié les liens qui, dans les anciens âges, ont dû exister entre eux et les Bulgars vivant sur les bords du Volga. Cependant ils appellent les cuirs tannés importés d'Astrakan, cuirs bulgares (bolgari). C'est le même peuple bulgare, qui, réuni aux Slaves danubiens, a fondé un puissant royaume sur la Mer Noire au IXe siècle de notre ère.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

maîtresse. Les médecins viennent-ils visiter le malade pour donner leur avis? je les entends murmurer avec indifférence à mon chevet : « Ce n'est qu'un étranger! »

Je lui demandai : « Jeune homme, que désirez-vous? — Une pomme, une moitié de grenade. — Je me rendis au bazar et j'y achetai une pomme et une demi-grenade; puis je retournai à la mosquée. Je courus au même endroit; hélas! le jeune homme avait cessé d'exister! J'emportai son corps sur le bord de la rivière Rudbar; je le lavai pieusement, et, comme un père, je l'enveloppai dans le linceul.

O fossoyeur, appelai-je, aide-moi à creuser une tombe pour le jeune homme. J'enlevai le sable de mes propres mains; je creusai jusqu'à hauteur de poitrine.....

Je revins visiter la tombe de l'étranger et j'entendis comme un soupir ou une plainte, et je m'écriai : Jeune homme, vous gémissez? Il répondit : Je n'ai pu jouir de mes jeunes années. Soufflez, soufflez, brises matinales! portez de mes nouvelles à ma vieille mère; dites-lui : O mère chérie, vous ne savez pas ce qui m'est arrivé. J'étais comme une fraîche rose dans la pelouse, et tout à coup mes feuilles et mes branches ont jonché la terre. Mère! tu as passé bien de longues nuits à me donner ton lait; viens et bénis le lait que j'ai sucé sur ton sein, bénis ton enfant.

Yâ Allah! yâ Rebballah!

III.

CHANT DES MOISSONNEUSES (1).

Vous avez chanté : Holloa, holloa, ho, Leylah! la, la, la! ô ma bien-aimée, Lâlây!

---

(1) Les vastes champs de riz qui s'étendent sur les bords occidentaux de la mer Caspienne sont surtout abandonnés aux soins des femmes. C'est un spectacle intéressant et triste à la fois que de voir ces malheureuses occupées pendant les chaleurs de l'été à sarcler et transplanter le riz. Courbées presque horizontalement sur la terre, dans l'eau jusqu'aux genoux, exposées à une chaleur de 36 degrés Réaumur, elles travaillent sans relâche depuis l'aurore jusqu'au coucher du soleil. Seulement, de temps en temps, une d'elles va puiser une cruche d'eau, et, se mettant à l'abri sous quelques arbres, elle appelle ses compagnes; alors, quand

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Holloa, holloa ! le Châh est arrivé à Ḳazvin et mon maître lui a offert une selle pour son cheval.

Holloa, holloa ! le Châh est venu à pied ; vrai Dieu ! notre maître a acquis de grandes richesses.

Holloa, holloa ! je suis allé aux montagnes, et j'ai mangé là le pain des montagnards (1).

Mon seigneur est renommé dans le Ghilân ; là, dans ma maison j'ai un paquet entier de tabac à fumer pour me désennuyer ; les vaisseaux de mon maître font voile pour Bakou et il fait si beau chez nous (2) ; à Rudbar (3) seul on peut trouver sept ḳalvars (4) de roses ; plût à Dieu que l'épée de notre seigneur fût victorieuse !

La fleur du doux basilic a des semences rondes ; le salon de notre maître est comme le Divanḳané (salle des réceptions) du Châh.

Holloa, holloa ! la caille joue et folâtre ; le seigneur à la blanche poitrine joue aussi en s'escrimant avec son épée.

La maison du seigneur a un escalier de sept marches ; les femmes du seigneur l'entretiennent avec soin et l'ont orné d'arabesques et de fleurs.

---

elles se sont un peu rafraîchies, elles entonnent en chœur quelques stances, puis elles retournent se courber sur leurs pénibles travaux. L'air triste et monotone de ces chants, répété par l'écho des forêts du Ghilân, ne laisse pas que de produire une agréable impression, et s'entend de fort loin.

(1) Il paraîtra sans doute étrange au lecteur européen que les classes pauvres du Ghilân et du Mazendérân non-seulement ne mangent pas de pain, mais encore qu'elles considèrent cette nourriture comme malsaine dans le pays. — Un mari en colère qui gronde sa femme, lui dit souvent : va ! mange du pain et meurs ! — Leur principal aliment consiste en riz bouilli, accommodé avec du poisson salé. — A toute heure du jour vous êtes sûr de trouver une ample provision de ce ragoût dans le bissac du premier paysan que vous rencontrez. On retrouve quelque chose de cette antipathie dans l'ancienne histoire d'Angleterre : « Des Écossais, chasseurs des montagnes, se croyant plus nobles que les Pictes leurs voisins, les appelaient, par dérision, *mangeurs de pain de froment.* » (Thierry, *Conq. de l'Angl.* vol. II, page 70).

(2) Bakkou, ou *Badkoubé*, est un port russe de la province du Chirvan.

(3) Rudbar est le nom d'un district montagneux du Ghilân septentrional, renommé pour les plantations d'oliviers.

(4) Ḳalvar est un poids égal à environ 750 livres anglaises ou 350 kilogrammes de France.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

IV.

CHANT DES MOISSONNEURS.

Yallelly, yallellah ! ô son chéri du yallellah ! ce yallelly, yallellah me plaît ; ô douce jeune fille, pourquoi voulez-vous donc toujours prodiguer vos embrassements à mon frère puîné ? Yallelly, etc.

Nous vous avons trouvé occupée à broder et assise dans le tallar (1); vous nous offrez un paquet de soie écrue, Dieu vous en récompense ! Yellally, etc.

Que je meure pour ces mignonnes blanches mains de cristal ! avec une simple aiguille vous faites mille ravissantes peintures ! Yallelly, etc.

O belle aux grands yeux, ouverts et brillants comme des calices d'une fleur ; deux jeunes citrons nichent sous votre doux sein ; pourquoi m'êtes-vous si cruelle ? De désespoir je me donnerai la mort avec mon épée ou mon daz. Yallelly, etc.

Je veux poser mes lèvres sur les tiennes ; avec mes dents je veux mordiller amoureusement ton beau visage.

O chanteur de loulou ! ô moissonnenrs ! le ḳân est venu visiter notre champ de riz ; notre jeune ḳân a la taille élancée ; je vous en donne la nouvelle : gare à vous, joyeuses jeunes filles ; j'ai dit au seigneur bien-aimé : prenez la faucille, la faucille ! parmi cent jeunes hommes tu es le plus grand de toute la tête ! Folâtres jeunes filles, laissez pour aujourd'hui les visages tristes et livrez-vous à la joie.

V.

PEHLÉVIS (2).

O fille d'une Péri ! écoute-moi, fille d'une Péri ! plût à Dieu que ma mère ne m'eût jamais enfanté !

---

(1) Talar, ou portique (salle ouverte), c'est la partie antérieure de la maison, supportée par des colonnes de bois, sous laquelle la famille dort et passe la plus grande partie du jour, pendant la saison des chaleurs.

(2) Il n'est pas indifférent de rechercher pourquoi les Ghilânî appliquent le nom de *pehlévis* aux chants composés dans leur propre idiome, tandis qu'ils don-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Le jour où elle m'a mis au monde, ma mère est morte. On me confia alors au bras d'une nourrice. Hélas! le ciel n'a pas eu pitié de moi, ma nourrice est morte! On me mit à sucer le lait d'une chèvre. Hélas! le ciel n'a pas eu pitié, ma chèvre est morte aussi!

O mère, mère, bénis-moi et pardonne les nuits sans sommeil que je te faisais passer lorsque ma bouche enfantine puisait le lait de ton sein. Plante des fleurs et des arbres sur mon tombeau; creuse ma tombe sur une colline, afin que le vent du matin chasse ma poussière vers mon pays natal.

Oh! cette condition d'étranger dans ce pays a oppressé mon cœur! le destin m'a mis une chaîne au cou. Destin! délivre-moi; la poussière d'une terre étrangère s'attache aux pans de mon vêtement.

Attachant ensemble les deux bouts de votre fichu, vous l'avez noué gracieusement sur votre front. Vous chantez joyeusement sur le champ de votre père, comme une fiancée. Votre lisse chevelure embaume l'air comme la violette. Oh que le premier, autre que moi, qui osera vous ravir un baiser sente ses lèvres se dessécher! Vous êtes douce comme le miel de Syrie, comme la pâte nouvelle et molle parfumée de l'eau de rose. Dieu sait que vous êtes le choix de mon cœur!

VI.

PALÉVI-ḲAN (1).

Demande. — Il neige, il pleut, et cependant il ne fait pas humide. Les perles, comme de la rosée, tombent dans la mer, l'or tombe sur

---

nent la dénomination de tesnîf à ceux qui sont écrit en pur persan moderne. Tesnîf signifie : versification régulière, composition basée sur l'observation des règles de l'art; nous avons déjà fait allusion à cette circonstance dans l'introduction. *Pehlévis* veut dire « chants en langue pehlevi », bien qu'ils soient composés en *ghilek*.

(1) Palévi-ḳân (du verbe ḳânden) chanteur de profession des poésies ghilanies, Un homme qui sait par cœur tout le Châhnâmé, poëme de Ferdoussy ou tout le code de Mahomet, est appelé châhnâmé-ḳân ou ḳorân-ḳân.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

la terre; dites-moi ce que cela signifie, Palevi-ḳân? Je vous demande, en outre, quel est l'oiseau qui a soixante et une ailes?

Réponse. — Le soleil, quand il se lève à l'Orient, plonge ses rayons dorés dans la mer sans se mouiller. Moi, Palevi-ḳân, je te réponds encore : l'archange Gabriel a soixante et une ailes.

VII.

LE NOYÉ.

Je galopais vers ma maison sur un cheval noir. La mort me rencontra sur le bord de la rivière. O mort! ne t'empare pas de moi, car je suis jeune encore et je voudrais demeurer comme un souvenir vivant laissé dans le monde par mon père et ma mère.

VIII.

LE FUMEUR.

Le glouglou du ḳalioûn (1) châtouille délicieusement mon oreille. J'aime à fumer le ḳalioûn au travers d'un long néipitch et m'amuser à rêver à un ordre étonnant de Dieu qui fait posséder de belles femmes par de laids et méchants hommes.

IX.

LE FIANCÉ.

Gracieusement s'élance l'alcyon vers l'azur des cieux; avec grâce marche sur le gazon la belle enfant qui m'est fiancée. Dieu m'a gratifié des couleurs de l'alcyon; avec mes deux ailes émaillées, je voudrais faire un collier pour le cou de ma bien-aimée.

X.

CHANT DU LAHIDJAN.

Il existe au Ghilân des coqs d'une grosseur extraordinaire renommés

(1) Le ḳalioûn est une pipe hydraulique semblable au nadjilé usité en Turquie et au houka des Indes orientales. La fumée passe par un tuyau long et flexible appelé néipitch qui s'enroule en spirale autour du vase.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

pour le combat. Comme les montagnards du Ghilân ont leurs combats de taureaux et de béliers, de même les habitants des plaines ont leurs combats de coqs. Dans le chant qui suit, un des amateurs adresse la parole à son coq vaincu.

« Hélas! mon coq vaincu! Pauvre coq battu! tu as fui, tu as fui jusqu'à la porte du poulailler, coq! Quand tu manges, tu sais bien choisir les meilleurs grains; tu en prends les perles; et, quand vient le moment de combattre, tu te sauves dans un trou. O le plus lâche des coqs, fi! fi! du poltron! tu t'es réfugié dans un égout, dans un nid, est-ce pour couver? Toi, vaillant coq! je te l'ai dit cent fois : chante bravement ton cocariko ou bien, vois-tu, un furet viendra juste à ton poulailler pour t'y croquer, coq!

CHANT DES MONTAGNARDS DU RUDBAR (1).

O rossignol! combien de temps encore te plaindras-tu sur les rameaux de ta rose bien-aimée? Tais-toi, car tu me rends fou en me rappelant mon amour plus chaleureux que le tien. Tu te lamentes pendant trois mois seulement et durant les neuf autres tu restes muet et oublieux, tu vas sautillant avec nonchalance. Si tu es brave, continue ta plainte pendant toute la durée de l'année et souffre toujours comme je le fais, moi.

CHANTS MAZENDÉRANIS.

Les chants suivants, écrits en patois mazendérâni, sont choisis parmi les plus populaires de la contrée et tous attribués, à leur poëte national favori, à Cheîḳî Tébéri, plus connu sous le sobriquet

(1) Il existe en Perse plusieurs Rudbar que l'on distingue par un nom additionnel, ainsi : Rudbari-Alenghé est un district de Thérau, Rudbari-Alémond dépend de Ḳazvin. La contrée dont il est ici question est Rudbari-Zeitoun « Rudbar à oliviers » dont nous avons déjà parlé plus haut et ainsi appelée à cause des oliviers qu'elle produit en grande abondance.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

d'*Emîr*. Ses compositions poétiques sont estimées non-seulement dans son propre pays, le Mazendéran, mais dans toute la Perse où il n'est pas difficile de se procurer son Diwân ou œuvres complètes.

I.

O fleur des fleurs! ô ma Gauhera aux joues de rose! votre corps est un jardin; deux jeunes boutons printaniers s'ouvrent sur votre sein. A quiconque voudra cueillir ces fleurs précieuses, dites : C'est Emîr qui les a semées là pour sa Gauhera.

II.

Ne me fais pas signe de la main; je n'ai pas la force de supporte ce charmant appel qui dit viens, viens; je n'ai pas la force de résister à l'attrait des boucles de ta noire chevelure. Tes beaux cheveux auraient besoin d'eau de rose, et je n'ai pas de quoi m'en procurer une goutte. Un amant devrait avoir de l'or, et moi je ne possède pas un grain d'orge.

III.

Le chant suivant fait allusion à un passage de quelque tradition musulmane, dans lequel on fait dire à Dieu : « Je suis un trésor caché; j'aimerai le sage qui me trouvera. »

IV.

J'ai délié le nœud de l'énigme : « Je suis un trésor! » Dieu, l'éternel bien, m'a révélé tous ses noms mystiques (1). Je suis la masse de cette argile que le créateur a pétrie pendant quarante jours. Je suis une perle du plus haut prix. O ma bien-aimée, gardez-vous de me regarder comme peu de chose!

V.

UNE FILLE A SA MÈRE.

Mère, ne me gardez pas plus longtemps à la maison; non, mariez-

(1) Korân, ch. VII, vs. 10-26. « Dieu enseigna à Adam les noms de toutes choses, et alors celui-ci montra ses connaissances devant les anges, qui ne sa-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

moi. Seulement, oh! pas à un natif d'Aliabâd (1). Les habitants de cette ville ont toujours une plume à la main. Mère, mon âme, ne livrez pas mes yeux pleins du doux poison d'amour à un aliabâdji; ceux-là sont tous chétifs, jaunes et pourris.

Mère, ne me gardez pas plus longtemps à la maison, mais mariez-moi; seulement, je vous en conjure, pas à un natif de Barfrouch (2). Ces gens-là portent des boucles d'oreilles; ils sont maigres, décharnés et pourris!

Mère, ne me gardez pas plus longtemps à la maison, mariez-moi; mais pas à un paysan de Pazévar (3). Tout homme, dans ce pays, est *tchalradar* (4), et, tout couvert de boue, il s'en va transportant les charbons. Mère, mon âme, mes yeux qui inspirent l'amour, ne les livre pas à de tels rustres. Un Pazévarî est sale, desséché et pourri.

---

vaient encore aucun terme propre à désigner chacun des objets de la création, et furent ainsi forcés de reconnaître la supériorité de l'homme sur eux-mêmes. » (Thompson's Akhlâk-i-Jalaly, page 51).

(1) Aliabâd est un grand village proche de Sari, capitale du Mazendéràn. C'est le pays natal de plusieurs ministres distingués actuellement de la cour de Téhéran, tels que Mirza-Alî, Mirza-Taghi, etc. Notre jeune fille se refuse à épouser un natif du Mazendéràn, parce que, par suite de l'insalubrité du climat de ce pays, les hommes y sont ordinairement chétifs et ont le teint jaune; les femmes, cependant, y sont généralement saines, belles et d'une blancheur remarquable.

(2) Barfrouch est la principale ville commerçante du Mazendéràn; la rivière Babou! qui traverse la ville, se jette dans la mer à une distance d'environ 60 milles et rend très-facile le transport des marchandises. Sa population, avant 1831, s'élevait à 15,000 âmes, mais la peste et le choléra qui y sévirent dans cette même année, enlevèrent les trois quarts des habitants. Les classes élevées sont presque sans exception, livrées aux entreprises commerciales, tandis que les gens pauvres conduisent les mules employées à transporter les marchandises sur les routes embourbées du Mazendéràn, de Téhéran à Kazvin.

(3) Pazévar est le nom d'une province sur le côté du rivage de la mer où coule la rivière Baboul. Le châh et les grands de Téhéran recherchent beaucoup, pour l'ornement de leurs harems, les femmes de Pazévar, qui sont les plus belles du Mazendéràn. Pazévar est le berceau du poëte populaire Amisy.

(4) Entrepreneur de transport à dos de mulet ou de chevaux qui lui appartiennent en propre.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

VI.

IN CHA ALLAH (1).

Voici un sombre jour; Inchâallah! Je ne puis retrouver mon bel enfant aux joues rosées; Inchâallah! des gens cruels me l'ont ravi; Inchâallah! ils l'ont attaché à un oranger; Inchâallah! ils battent la pauvre créature avec des verges et des bâtons; Inchâallah!

Oh oranger (2)! que tes racines se dessèchent; Inchâallah! Hommes cruels! ne tuez pas mon bien-aimé aux joues roses; Inchâallah! on lui avait enjoint de payer une amende; Inchâallah! une amende de cinq châhis (3), ronds et bien monnayés. Inchâallah! hélas! il est pauvre, mais je compléterai cette somme et je la lui porterai. Inchâallah!

Les champs de riz s'étendent de tous côtés; Inchâallah! oh qu'il est doux de rencontrer sa maîtresse dans un bosquet solitaire; Inchâallah! je l'ai enchaînée dans mes bras et elle s'est évanouie sur mon sein; Inchâallah! une fois j'arrivai chez elle à l'improviste comme elle faisait bouillir des betteraves; Inchâallah! elle caressait son jeune sein de ses doigts délicats; Inchâallah! assise auprès du feu elle préparait le repas pour nous deux; Inchâallah! et le doux souvenir des caresses de son amant tirait des larmes de ses yeux; Inchâallah!

---

(1) In châ allah! « s'il plaît à Dieu! » expression arabe qui se rencontre souvent sur les lèvres des Persans. Au vers 25, chap. VIII du Ḳorân, il est défendu aux musulmans de demander rien, sans ajouter immédiatement « s'il plaît à Dieu! »

(2) Les orangers sont très-communs au Mazendérân, particulièrement ceux qui donnent le fruit sûr (*nâreng*), ces arbres sont si abondants à Sari que les toits des maisons disparaissent sous l'exubérant feuillage des bosquets d'orangers. Du haut des murs, la vue de cette ville présente une immense plantation d'orangers, dont le dôme de sombre verdure est percé çà et là par les toits en tuiles rouges des habitations. Au printemps, l'air est tellement plein du parfum qu'exhalent les fleurs de ces végétaux, que les personnes qui n'y sont pas habituées éprouvent souvent de violents maux de tête causés par ce puissant arome, tel est du moins l'effet qu'il produisit sur moi pendant mon séjour dans cette ville.

(3) Monnaies d'or et d'argent que le châh distribue dans ses largesses à l'occasion de la fête du Nouroûz.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

CHANTS DES TALICHES.

Les particularités suivantes concernant l'origine des Taliches, recueillies sur les lieux, ne seront pas lues, je pense, sans intérêt, en l'absence de toute autre autorité plus certaine.

Dans le XIe siècle, l'un des descendants de Tchenguîz-Ḳân, probablement le roi de Perse, Ḳuḍa-Bendé, sur le conseil et avec l'aide de son visir, Emîr Tchopan, établit quelques centaines de tribus sur la côte orientale de la mer Caspienne, entre les provinces de Ghesker et de l'Aderbaidjân. Taliche, un des généraux mongols, fut nommé gouverneur de cette colonie. Son nom, dans la suite, fut donné, non-seulement à ces Mongols qui ont disparu comme submergés dans les flots du peuple Persan, mais encore aux habitants indigènes de la côte, qui adoptèrent le nom de leurs conquérants étrangers, fait dont plus d'un exemple existe dans l'histoire. Toutes les tribus, de Dinétchal à Lenkoran, se nomment encore Taliches; leurs begs (la noblesse) parlent le turc oriental, mais le peuple comprend à peine cette langue. Entre eux et même en conversant avec leurs maîtres, les gens du peuple font usage de leur propre patois zendo-persan; et, bien que le turc ait laissé quelques traces dans la syntaxe de l'idiome national, ainsi que le montre le texte des chants suivants, ce patois a cependant conservé toutes les formes anciennes mieux encore que le ghilek. La raison en est que les habitants du Taliche se regardent comme une nation indépendante, et qu'ils ont toujours refusé de se mêler par des mariages au reste des Ghilaniens qu'ils considèrent comme étrangers. En outre, il n'a jamais existé dans cette contrée de grandes villes comme Recht, Lahidjan, etc., où la noblesse parlant le langage de la cour peut, par son influence, altérer plus ou moins la langue des habitants des villages voisins. Le patois taliche abonde en voyelles et diphthongues sonores; et, sous le rapport de l'harmonie, on peut l'appeler l'italien des patois persans.

I.

Je suis fils d'un Léopard, le vrai descendant d'une race de Léopards sans peur. Je ne puis jamais supporter l'injustice et l'infamie.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

— O Dieu! détourne de moi l'infamie. J'ai appris que ma maîtresse est de toutes couleurs (1).

II.

Il faut lâcher tantôt un épervier et tantôt un faucon. C'est pendant la chasse qu'on peut apprécier et distinguer leur mérite. — Vivez en saint, mais en même temps cherchez un maître; celui qui se fie trop à lui-même s'apprête beaucoup de déceptions.

III.

N'appelez que là seulement où il y a quelqu'un pour répondre à votre appel. Attachez une chouette apprivoisée près d'un filet et d'un piége (2). C'est pitié de cueillir une rose et de la laisser se faner sans en jouir. — Qui veut obtenir tout ce qu'il désire doit s'armer d'une grande patience.

IV.

O charmante fille, votre nom est la constellation des Pleïades! vous nouez autour de votre taille un châle aux mille couleurs. Laissez Mehdi, le maître de l'avenir, s'occuper de gouverner les affaires du monde; laissez les héros Alî et Rustem s'élancer dans les batailles. — A chacun le sien.

A. CHODZKO.

---

(1) Dicton populaire pour signifier qu'une femme est infidèle.

(2) Allusion à la manière dont les Persans chassent l'épervier; ils entourent d'un filet une chouette attachée à une cheville, l'épervier sauvage vient (suivant les Persans il est fasciné par les yeux de la chouette) et il est pris.

FIN DES CHANTS POPULAIRES DE LA PERSE.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

DHOURTA-SAMAGAMA.

PIÈCE DU THÉATRE HINDOU.

Le théâtre hindou est si différent du nôtre que je ne m'étonnerais pas si parmi les amateurs de cette partie de la littérature, il n'y en avait qu'un petit nombre qui goûtassent la pièce que nous allons leur présenter. C'est un essai à faire. Afin de lui préparer toutes les chances de succès qui sont en notre pouvoir, et d'obtenir, s'il est possible, quelque encouragement pour entreprendre des traductions analogues, nous aurons recours à l'analyse du texte chaque fois que cela nous paraîtra dans l'intérêt du lecteur. Nous avons déjà employé la même méthode pour le poëme de Nalas, et nous ne croyons pas nous tromper en disant que c'est celle qui va le mieux aux *Revues*.

Je ne dirai rien de l'art dramatique des Hindous : l'histoire n'en est pas encore bien connue, malgré les efforts d'un critique éminent (1), et pour ce qui est de la chose même, notre maître à tous dans la science indienne, l'illustre Wilson, en a traité fort au long dans son *Theatre of the Hindus*; l'élégant traducteur du Rig-Véda, M. Langlois, a rendu en français le travail du Nestor des indianistes. Cependant lorsque quelque chose me paraîtra avoir besoin d'être expliqué, je ne manquerai pas de le faire dans une note au bas de la page.

La pièce qui va nous occuper n'a jamais été traduite, que je sache; on n'en a même connu le texte que dans ces dernières années, et, par conséquent, Wilson n'a pu la donner quand il écrivit l'ouvrage que nous venons de citer. Lassen (il suffit de le nommer pour

1) Voy. Lassen, *Indische Alterthumskunde*, II, 502 *sqq*.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

rappeler à l'esprit l'érudition philologique la plus vaste et la plus profonde) Lassen a donné le premier le texte complet de cette pièce, et c'est sur ce texte, contrôlé en quelques passages par le manuscrit bengali de la Bibliothèque impériale, que je vais faire ma traduction.

Avant de l'écrire, je dirai en peu de mots le sujet de la pièce; c'est une satire contre les Brâhmanes.

Un brâhmane voyageur, un de ces religieux mendiants qui abondent dans le Sud de l'Inde et en sont le fléau, arrive avec son disciple chez un confrère aussi saint qu'avare et qui refuse de le recevoir. Le bon homme sait parfaitement que toutes ses provisions y passeraient, et il se débarrasse de ses hôtes en leur indiquant la maison d'une courtisane. N'oublions pas que, dans l'Inde, ce titre est accepté et porté sans déshonneur; une courtisane est la desservante d'un temple quelconque, et les parents ambitionnent cet emploi pour leurs filles.

La bayadère reçoit les hôtes que son confrère lui envoie et elle entend la longue énumération des mets qu'ils se sentent disposés à engloutir. En attendant que l'aumône qu'ils ont demandée soit préparée, les saints mendiants font diversion à leur appétit par l'empressement avec lequel ils accueillent une jeune fille, courtisane aussi, que le disciple avait déjà aperçue le matin même et dont il avait vanté à son fripon de maître la beauté et les grâces. Maintenant le maître prétend que la belle est à lui parce qu'il l'a accueillie le premier, et comme le disciple s'épuise à lui prêcher la continence, il met la main sur la jeune fille comme pour en prendre possession. A cette vue la fureur de l'élève éclate, et oubliant tout respect envers celui qui a orné sa mémoire des plus belles sentences, il lui assène un coup sans crier gare. L'autre rend ce qu'il a reçu et les voilà qui s'étrillent à qui mieux mieux. La belle contemple le spectacle, puis, pour en finir, fait appel à l'arbitrage d'un tiers. Ce tiers est un brâhmane en grand renom de sainteté, et aussi fripon qu'un maître coquin. Quand il a entendu de quoi il s'agit et vu la beauté de la demoiselle, son plan est tout fait, et il tranche la difficulté en disant qu'il garde la jeune fille près de lui jusqu'au moment où les juges du roi auront fait connaître leur décision.

Sur ces entrefaites arrive le père de la belle, un barbier. C'est le *deus ex machina.* Sous prétexte de faire la toilette au détenteur de sa fille, il le masse à lui rompre les os et le laisse pour mort. Le mort revient cependant à la vie pour faire au public les souhaits d'usage,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

car sans bénédiction au commencement et sans souhaits à la fin, aucun drame hindou n'est possible.

Voici maintenant la pièce; elle est intitulée :

DHOURTA-SAMAGAMA,

C'EST-A-DIRE

LA RÉUNION DES FRIPONS.

PROLOGUE (1).

Que Çiva (2) vous protége du contentement qui dérida sa figure le jour où, célébrant au milieu des dieux assemblés que présidait Brahmâ, son mariage avec la fille de Mênâ, celle-ci, devenue sa belle-mère l'ayant embrassé sur le front, et la bouche de la déesse étant venue se coller sur l'œil frontal du dieu, il vit la Lune qui regardait faire, partir d'un éclat de rire, ce qui le fit rire lui-même.

La bénédiction continue au nom de Pârvatî, et quand elle est achevée paraît :

LE DIRECTEUR (3).

Mon esprit est préoccupé aujourd'hui de la poésie de l'illustre poëte Çêkhara. C'est que j'ai ordre de faire représenter devant vous un de ses ouvrages, la comédie intitulée : *la Réunion des Fripons*. Jugez si un tel commandement doit m'être agréable!... Vous connaissez

(1) Un prologue est de rigueur dans toutes les pièces, et il commence par une bénédiction ou par une prière que prononce le *Nanda*, et qui est appelée *nândî*, ce qui cause du plaisir.

(2) Çiva dispute à Vishnou le privilége d'être la principale divinité de l'Inde, et, par suite de cela, il a reçu une infinité de noms. Le lexique d'Hématchandra en énumère jusqu'à 77. — On représente Çiva avec trois yeux, dont un au milieu du front, que le poëte appelle plaisamment la bouche du front, maûli-vaktram. La tête du dieu est surmontée de la lune (Lunus) que quelque peccadille, familière aux dieux du paganisme, avait fait chasser de la société du ciel. Çiva, à la prière de Pârvatî, son épouse, s'était chargé de l'y introduire de nouveau, et c'est pour le faire plus aisément qu'il en avait orné le sommet de sa tête.

(3) La *nândî* est prononcée par le directeur en sa qualité de brâhmane; maintenant il va parler en panégyriste de l'auteur du drame et il ne lui marchandera pas l'encens.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

le divin Narasinha, ce roi toujours victorieux, dont les armées renforcées par un grand nombre d'éléphants font trembler la terre, et auxquelles rien ne saurait résister, tant leur choc est terrible; ce roi qui est comme le boulevard des dieux et dont la couronne, celle du Karnatic, la perle des pays, domine en souveraine les diadèmes de la foule des autres rois. Eh bien! c'est le ministre de ce roi, toujours attentif à repousser du royaume les fléaux dévastateurs qui porte sur le front l'ornement distinctif de la famille de Dhîrêçvara (1), dont l'esprit, doué de toutes les qualités, pénètre la raison intime des choses et les met en lumière, et qui imprime à toutes ses actions le sceau de la sagesse; je dis que c'est ce maître incomparable qui me commande, et je puis dire que l'honneur de porter une couronne de *mâlatîs* (2) ne saurait me causer un plaisir plus vif. Il est reconnu d'ailleurs que celui qui a composé cette pièce est une des illustrations de l'art dramatique moderne, que sa plume sait célébrer tour à tour le redoutable Çiva et le pied mignon d'une maîtresse, que c'est un poëte qui, à cause de son admirable faculté de jeter de l'éclat sur tous les dialectes, est en quelque sorte la bouche de l'éloquence, et que personne n'est plus zélé que lui à goûter de ses lèvres brillantes le breuvage sacré (3), et à danser les jours de fêtes au murmure des stances de la Mîmânsâ (4). Enfin, je dis que Çêkhara, surnommé le prince de la lumière, est l'orgueil du lieu qui l'a vu naître, étant le descendant direct de Râmêçvara dont

---

(1) Ainsi que les différentes sectes, certaines familles portent sur le front un signe particulier fait avec quelque substance noire, rouge, grise ou jaune, et qui sert à annoncer leur noblesse.

(2) Jasmin à grandes fleurs.

(3) C'est-à-dire qu'il est assidu à célébrer chaque jour les sacrifices prescrits, et dans lesquels le sôma (voy. *Rev. orient.*, II, 397, not. 4), la boisson sacrée, occupe une place marquante.

(4) La mîmânsâ est ce que nous appellerions la théologie métaphysique. Du reste, il y a deux Mîmânsâs, et tandis que l'une, celle dont il s'agit ici, est exclusivement philosophique, l'autre, la première partie, s'occupe d'exégèse et de théologie morale. Les quatre Védas, les six Védangas (livres accessoires des Védas); la Mîmânsâ, la logique, le livre de la loi et les Pourânas, constituent pour l'Inde savante la somme de toutes les sciences (voy. *Hêmatchandra*, st. 253). Celui qui voudrait connaître à fond la doctrine de la Mîmânsâ, n'aura qu'à lire la savante dissertation de Windischman, intitulée: *Sancara sive de Theologumenis Vedanticorum*, Bonnae, 1833.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

nous regrettons l'absence en cette solennité religieuse (1), et le fils de Dhîreçvara, c'est-à-dire qu'il est issu d'une famille où la première dignité du royaume est héréditaire de père en fils (2).

Après cette longue tirade que ne désavouerait pas un thuriféraire de la plus haute Garonne, le directeur donne un coup d'encensoir à la scène et au parterre, puis il revient au poëte, qui est ministre, en ces termes :

Quels sont les dieux qui n'aient pas été célébrés par le poëte Çêkhara? Combien de princes n'a-t-il pas rendus humains? Combien de sages n'a-t-il pas honorés? Et quels sont ceux qui, lui demandant des secours, n'aient journellement trouvé par lui leurs vœux exaucés, et cela avec cette libéralité intelligente qui est une faveur de plus?

Ah! l'assemblée étant en nombre, je vais faire commencer la représentation.

(Regardant hors de la scène (3).

Allons, ma fille, dépêche-toi!

Entre L'ACTRICE.

Me voici, maître. Que Votre Seigneurie me fasse connaître ses ordres. Quel est celui dont elle veut bien me charger?

Le Directeur lui apprend que Son Excellence le prince de la lumière, le trésor des arts, du goût et de l'élégance, etc., a composé une comédie qui va être repré-

---

(1) Le texte porte : de la solennité qui purifie *pavitra-kîrtés*. La représentation dramatique dans l'Inde n'est pas un simple divertissement, mais elle se rattache toujours, ainsi que dans l'ancienne Grèce, à une fête religieuse et participe, par conséquent, des qualités de cette fête, dont la première et principale vertu est celle de purifier les individus qui y prennent part.

(2) Wilson dit (*Select specimens of the theatre of the Hindus*, II, 208) qu'il est prouvé par des inscriptions que les familles de prince et de premier ministre ont été quelquefois collatérales pendant plusieurs siècles.

(3) Le mot *nêpathya*, que je rends par *hors de la scène*, désignait peut-être les coulisses. On ne connaît pas bien parfaitement encore l'arrangement de la scène indienne, et de nos jours, dans l'état actuel de l'Inde, il devient de plus en plus difficile d'en acquérir une connaissance *de visu*. En effet, depuis que les rois hindous s'en vont, les spectacles qui intéressent la littérature sont devenus d'une grande rareté, et là où ils ont lieu encore, les Européens ne sont guère invités à y assister. C'est que les pièces sont jouées dans l'intérieur des palais, et les princes indigènes n'aiment pas à en permettre l'accès aux étrangers. Il paraît, du reste, que les Hindous n'ont jamais eu des édifices spécialement et exclusivement affectés aux représentations dramatiques; les salles de spectacle étaient improvisées.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

sentée, et il l'engage à chanter quelque chose. L'actrice accueille cet ordre avec déférence, mais elle demande qu'on lui indique le sujet du chant. Le directeur lui répond que c'est le printemps et ses plaisirs, et, entrant en verve, il débite des vers sur le mètre *mâlinî* (1).

LE DIRECTEUR.

Le printemps où l'abeille bourdonne autour de l'arbuste de la *mallî* (2), fraîchement épanouie, où le pollen voltige sur les bosquets de *sahakâras* (3) couverts de fleurs odorantes, où le *pika* (4) exhale son bonheur en un chant d'une grâce infinie... oh! le printemps ravit l'esprit même de l'ascète.

L'ACTRICE chante (5).

La saison du printemps où le vent du Midi berce les forêts de *tchoûtâs* (6), où l'amoureux subit le charme des sons qui échappent d'un gosier harmonieux, où l'abeille va de fleurs en fleurs s'enivrer de leur miel, où toute l'atmosphère est imprégnée de parfums, cette saison met à néant l'héroïque constance de la foule des ascètes qui avaient renoncé à tout plaisir, et soumet leur cœur au pouvoir de l'amour.

(On chante derrière la scène (7).

La main ornée du vase à aumône et du bâton (8), sur le front le signe sublime du *tilaka* (9) et vêtu de l'éclat d'une robe de feu, il hâte le pas, il approche agité de désirs violents.

---

(1) ⏑⏑⏑⏑⏑⏑ – – || – ⏑ – – ⏑ – – |

(2) *Jasminum Zambae.*

(3) *Mango suaveolens.*

(4) C'est une espèce de coucou. Le chant monotone de cet oiseau a pour les Hindous des charmes infinis. Il ne faut pas s'en étonner; il n'y a rien de moins musical qu'une oreille indienne. La musique des Hindous est monotone à l'excès quand elle n'est pas criarde ou effroyable à faire tomber les murs.

(5) Les quatre premiers vers sont des anapestes: je n'entreprendrai pas de scander ou du moins de classer ceux qui terminent les strophes.

(6) *Mangifera indica.*

(7) Des vers dactyliques.

(8) Crainte de souillure, les Hindous portent partout avec eux un pot à eau qui sert aussi aux religieux mendiants pour recueillir les aumônes. Le bâton est également d'obligation et fait d'un bois spécial. Quant au vêtement, il est généralement d'un rouge foncé.

(9) C'est un de ces signes religieux dont nous parlions plus haut et sans lesquels aucun Hindou, à moins qu'il ne fût en deuil, à jeun ou dans un état de souillure, n'oserait paraître en public.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

L'ACTRICE.

Votre Seigneurie pourrait-elle me dire quel est cet homme à la démarche chancelante qui paraît là-bas? Il porte une robe d'un rouge magnifique, et ses mains tiennent un bâton et un vase à eau.

LE DIRECTEER.

Ma fille, cet homme que tu vois muni d'un bâton, d'un vase à aumône et dont le front est marqué d'une grande ligne perpendiculaire (1), c'est Viçvanagara. Je me suis laissé dire qu'il s'adonne au commerce des chevaux, que c'est un être sans foi ni loi, et qu'il se plaît avec les mauvaises filles; enfin il est connu que c'est un archifourbe. Nous allons le voir à l'œuvre, et, de loin, ce doit être chose amusante.

(Ils sortent.)

FIN DU PROLOGUE.

(Entre Viçvanagara, costumé comme il vient d'être dit, et suivi du Snâtaka (2).)

VIÇVANAGARA, avec humilité.

Je médite continuellement celui qui est assis dans le lotus du cœur (3), l'être exempt des trois qualités (4) et exempt d'erreur, le souverain maître des trois mondes, celui que cherchent les yôgis (5), qui est éternel, primordial, qui est l'objet de la seule science qui mérite d'être étudiée, le noble Vishnou.

---

(1) Ce signe, appelé *oûdhvapoundraka*, est la marque de quelque secte vishnouite, et cela explique pourquoi le seigneur directeur, qui est çivaïte, c'est-à-dire d'une secte rivale, met au plus bas les mérites du pauvre Viçvanagara.

(2) Le *snâtaka* est le disciple qui vient de terminer son noviciat par le bain prescrit, *snâna*, et qui n'a qu'à se marier pour être *grihastha*, maître de maison. Alors il est double *snâtaka* : oubhaya- snâtaka.

(3) « L'esprit incorporé, haut comme le pouce, se tient au milieu du cœur. » (Voy. *Kathaka-Oupanishat*, lect. IV, st. 12.) « Les sages qui le contemplent ainsi ont acquis la quiétude éternelle. » (*Ib.*, l. V, 13.)

(4) *Satva*, la vérité; *radjas*, la passion; *tamas*, l'obscurité ou ignorance. (Voy. *Bhag-Guitâ*, XIV; *Mânava-dharma-çâstra*, XII.)

(5) Le *Yôgî* est le brâhmane qui est censé pratiquer la doctrine du *Yôga*, nommé aussi *Pâtandjala*, doctrine qui enseigne comment on peut parvenir à l'union mystique et, par suite, à l'union réelle avec la Divinité. En fait, les yôgis sont d'effrontés mendiants qui tiennent dans le brahmanisme exactement la même place que les fakirs dans l'islamisme.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

LE SNÂTAKA, après avoir jeté les yeux autour de lui, à lui-même.

Ah! la chose délectable que le printemps! Il réveille toute la nature, la liane, l'abeille, les êtres dont les yeux étaient fermés à l'amour et ceux qui connaissent déjà la saveur de ses délices. Ils boivent maintenant avec bonheur à la douce source des plaisirs, ceux qui se sont consacrés au culte d'une amante! Leurs voix, leur démarche incertaine célèbrent la gloire de Kâma (1), le vainqueur des trois mondes. Et quand approche le moment de la séparation de l'homme bien-aimé, oh! alors, le chant du kôkila (2) enlève aux amantes ce qui leur restait de conscience d'elles-mêmes

Voici les amis de Kandarpa, les vents qui soufflent des montagnes du Malabar. Chargés de fraîcheur et d'arome de camphre, ils enivrent de leur essence les êtres dont la beauté est comme celle d'une forêt de lotus; ils secouent dans d'intimes enlacements les rameaux des bosquets de santals, et, proclamant la noble fierté et les plaisirs du dieu qui réjouit, ils jettent l'agitation dans les trois mondes.

Ah!... comment vais-je passer ce printemps insupportable quand on est seul avec son corps?

(Il indique par des gestes combien il souffre.)

VIÇVANAGARA.

Hé! sujet! Qu'as-tu donc aujourd'hui, que tu baisses la tête comme accablé sous le poids de la méditation? Je ne te connais plus.

De gros soupirs, un corps qui montre des dispositions à maigrir, le regard voilé, la figure pâle, de l'agitation dans la démarche et un esprit sans vigueur, — toute ta manière de faire n'est pas d'un homme qui se possède... Ce qui me paraît clair à voir ainsi ta personne bouleversée, c'est que le dieu aux cinq flèches (3) s'en mêle, et que c'en est fait de la fermeté de mon ancien disciple.

LE SNÂTAKA, dans l'attitude d'un homme qui éprouve de la confusion.

Seigneur, cela me couvre d'une honte extrême. Il n'est pas convenable que je vous dise ce que j'ai.

---

(1) Le dieu de l'amour. *Kâma* de *kam*, aimer, désirer, a conservé la gutturale primitive qu'*amor* de *am*-o a perdue. Tout à l'heure le même dieu s'appellera Kandarpa.

(2) C'est le nom que le coucou indien porte habituellement.

(3) *Pantchavâna*, l'amour orné de cinq flèches. Chaque flèche est une fleur destinée à blesser un de nos cinq sens. L'amant de Sakountala s'écrie : « Amour!

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

VIÇVANAGARA.

Il n'y a pas de péché d'avouer l'état où l'on est. Dis-moi ce que tu as.

LE SNÂTAKA, avec respect.

Seigneur, aujourd'hui au petit jour, j'ai vu sur les bords de l'étang de la ville une courtisane (1) nommée Anangasênâ, qui rivalise pour la beauté et la grâce avec la divine Souranâgarî (2). Depuis ce moment, mon esprit ne la perd pas de vue, je la vois partout.

VIÇVANAGARA bat bruyamment des mains, avec gaieté.

Mon cher, moi aussi, aujourd'hui et au même lieu, j'ai vu une courtisane; on la nomme Souratapriyâ, et en la contemplant, il m'est arrivé ce qui est arrivé à toi : mon cœur a été perforé par une flèche de Kâma.

Le souvenir de cette rencontre agit si vivement sur l'imagination du bon maître, qu'il le fait parler en vers (3) :

L'image de cette belle jeune fille pleine de grâces est comme peinte dans l'air; dans quelque direction que je regarde, j'en vois parsemée la voûte du ciel; enchâssée pour ainsi dire dans mon esprit, chaque mouvement de ma paupière semble la refléter. Elle est au centre de mon cœur comme l'abeille au fond du calice... mon amour pour elle passe les bornes du fini. — Où est sa demeure? Qui me le dira?

(Il regarde le ciel.)

Mon fils, le Seigneur aux mille rayons est arrivé au milieu du jour. Tout l'espace est dévoré par le mirage; l'air, déchiré par les réverbérations du soleil, est rempli d'une poussière qui ressemble à des parcelles de feu. Et tandis que les voyageurs gisent immobiles

---

comment donc peux-tu nous faire des blessures aussi poignantes, toi dont les armes sont des fleurs? » (Voy. Chézy, *Sak.*, *act.* III.)

(1) La scène indienne n'est pas absolument interdite aux femmes honnêtes; cependant, depuis l'invasion des musulmans, la coutume de ceux-ci d'exclure les femmes de la société publique, a déteint sur les mœurs hindoues, et les rôles de femmes ne sont plus guère occupés que par des femmes attachées au service des pagodes. Il s'en trouve de fort instruites et parfaitement capables de disputer le rang aux Phryné, aux Aspasie, aux Ninon et à toutes les autres *hétères*.

(2) Nom d'une des nymphes qui, sous la dénomination générale d'*Apsaras*, peuplent le ciel d'Indra, le paradis hindou.

(3) Mètre çârdoûlavikridhita : – – – ⏑ – ⏑ – ⏑ ⏑ ⏑ – || – – ⏑ – – ⏑ – | . (Voy. *Lassen*, *Conspectus metrorum*.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

sous l'ombre des buissons, des arbres et des lianes qui croissent dans le voisinage des étangs, les eaux de ces réservoirs sont agitées et troublées par les éléphants qui s'y plongent pour se désaltérer.

Mais voyons. Quel est le père de famille à qui nous allons demander ici l'aumône?

Cette question est suivie d'une exclamation du Snâtaka. Il a aperçu une habitation précédée d'une cour d'entrée qu'ornent plusieurs colonnes à chapiteaux de têtes de buffles, comme autant d'hommes vénérables dégarnis de cheveux. Il y a dans cette cour un va-et-vient qui lui donne de l'animation, et près de là se promènent indolemment plusieurs femmes. Cela lui fait augurer que c'est la retraite de quelque homme riche, et il se met à crier :

Holà! hé! les belles! à qui est cette maison?

Aussitôt une voix lui répond de derrière la scène sur le mètre *Vasantatilàka* (1) :

Le possesseur de cet ermitage admirable est celui qui possède pleinement l'expérience des caprices de Lakshmî (2) et qui s'en souvient dans le bonheur. C'est celui dont l'esprit, toujours éveillé, ne cesse de méditer sur l'instabilité des richesses et que le monde connaît sous un nom que la loi défend de prendre (3).

Le disciple répète son interpellation et l'acteur invisible sa réponse. Alors Viçva nagara, après avoir fait cette réflexion qu'il importe peu qu'on s'appelle Pierre ou Paul, devine que le possesseur de l'ermitage est Mritângâra, et il se dispose à aller lui demander l'hospitalité. Au même moment, entre Mritângâra sordidement vêtu.

MRITÂNGÂRA.

Celui qui est adonné à la prodigalité, fût-il Kouvêra (4) lui-même,

---

(1) --⏑-⏑⏑⏑-⏑⏑-⏑-- |

(2) Déesse de la fortune.

(3) Allusion au nom du personnage qui va paraître et qui s'appelle *Mritângâra*, mot à mot charbon éteint. Une telle appellation est contraire à la loi de Manou, qui dit, lect. II, st. 31, 32, que le nom d'un brâhmane, par le premier des deux mots dont il se compose, exprime un objet de bon augure, et par son second mot, la félicité. Ainsi *Çoubhaçarma*, brillante félicité, *Viçvanagara*, qui possède toutes les villes, sont des noms convenables.

(4) Kouvêra est le dieu des richesses, et ce nom rentre dans la classe de ces composés singuliers, assez fréquents en sanskrit, qui doivent leur existence à une exclamation; *kou-véra* veut dire *quel corps!* Exclamation de surprise poussée à la vue de ce dieu à trois jambes et à huit dents.— Ces sortes de composés se trouvent également en grec, en latin et en allemand, bien qu'ils y soient plus rares. Analysez, par exemple, κόκκυξ, corvus, huhn, et vous verrez que la première partie de ces mots est un exclamatif, la seconde le radical verbal de *chanter* ou de *crier*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

tombe aisément dans l'indigence. Mais ceux qui sont riches doivent libéralement donner la nourriture à ceux qui ne courent pas après la fortune.

LE SNÂTAKA, s'étant approché de lui.

Hé! grand brâhmane! le vénérable Viçvanagara désire entrer dans votre maison pour y manger l'aumône (1).

MRITÂNGÂRA, à part.

Oh! ciel! quelle mauvaise chance! avoir fui les gens de ville et les voir tomber chez soi comme des aérolithes (2)! Que faire maintenant?

(Il réfléchit; haut, d'un ton respectueux.)

La maison de celui où demandent l'aumône ceux qui sont comme vous paisibles et bienveillants, est purifiée et heureuse comme si elle servait au culte de Vishnou même. Mais la femme bien aimée du brâhmane, notre frère et voisin, est en mal d'enfant. C'est un motif pour que vous dirigiez vos pas d'un autre côté.

VIÇVANAGARA, à part.

Ah! le misérable prétexte! Je vais savoir ce qui en est.

(Haut.)

Puissiez-vous atteindre le terme extrême de la vie des anachorètes! Dites-moi, comment serions-nous exposés à l'impureté dont vous nous parlez, puisque la Tradition (3) s'exprime ainsi: Ne sont souillés, ni le vent par ce qu'il touche, ni le feu par ce qu'il brûle, ni l'eau par ce qu'on y jette (4), ni le brâhmane par ce qu'il mange?

A une objection aussi péremptoire, Mritângâra fait entendre qu'il est ruiné, parce que les récoltes ont manqué et que le commerce ne va pas. S'il lui reste

---

(1) Le texte porte: les vénérables pieds de Viçvanagara désirent manger l'aumône, etc. C'est simplement une formule de politesse à l'usage des gens d'un rang inférieur vis-à-vis des personnes de qualité. Ils les désignent par leurs pieds comme pour marquer qu'ils ne sont pas dignes de regarder leur face.

(2) Le mot propre est comète *dhoûmakêtou*. Cependant le sens de ce composé (*qui a un étendard de fumée*) dit assez qu'on l'applique à tous les phénomènes qui laissent dans l'air une traînée de feu.

(3) « La coutume immémoriale est la principale loi (paramô dharmah) confirmée par l'enseignement (çrouti) et la tradition (smriti). » (*Mân.-dhar.-çâstra*, I, 108).

(4) Le texte désigne en propres termes les saletés dégoûtantes que l'eau peut rece-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

quelque chose, ce n'est pas la peine d'en parler. Ce langage échauffe la bile du Snâtaka à tel point qu'il se met à parler en sanskrit (1) et en vers.

LE SNÂTAKA.

Peste soit de la sottise de la fortune, fille du mobile Océan (2) ! Elle ne connaît, ni la naissance, ni les qualités, ni la vérité, ni la justice, ni les gens honnêtes, ni les hommes de talent, ni la sagesse. Combler de ses dons un homme de sentiments bas, un être inhumain et dont le cœur est fermé à la vérité ! Tu es un échantillon du savoir faire de Lakshmî.

O méchant et maudit brâhmane ! où veux-tu que nous allions par cette intolérable chaleur demander à d'autres une aumône que nous venons te demander, à toi si puissamment riche?

MRITÂNGÂRA.

Seigneur, non loin de notre maison demeure une courtisane, nommée Souratapriyâ. Allez chez elle.

(Ayant dit ces mots, il se hâte de disparaître.)

VIÇVANAGARA.

Va ! si ce que tu dis est vrai, nous touchons au terme de notre désir. Allons voir !

A peine ont-ils fait quelques pas, que le Snâtaka, toujours à l'affût et le nez au vent, flaire des parfums et aperçoit l'habitation de Souratapriyâ à moitié cachée sous une touffe de santals (3), de moustas (4) et d'autres végétaux à émanations aromatiques. Alors entre celle qu'ils cherchent.

SOURATAPRIYÂ.

La vertu n'est pas agréable ; elle est la cause de beaucoup de chagrins. Merci de la délivrance finale, je n'y mets pas mon bonheur.

---

voir sans devenir immonde, et, en effet, l'Hindou boit, comme parfaitement pure, l'eau la plus infecte.

(1) La langue ordinaire des personnages inférieurs dans les drames hindous est le prakrit, idiome populaire dérivé du sanskrit, comme l'italien du latin. Le prakrit a un grand nombre de dialectes, et plus les drames sont modernes, plus ces dialectes y sont multipliés.

(2) Lakshmî, sortie de l'Océan comme Aphrodité, est tout ensemble Vénus et Fortuna.

(3) Cet arbre est indispensable à la toilette hindoue. Il y a le santal blanc et le santal rouge. De l'écorce de ce dernier on fait une poudre qui, ainsi que l'huile qu'on tire de l'un et de l'autre, sert à parfumer le corps.

(4) Une espèce de jonc, *cyperus rotundus*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

La richesse, voilà la seule chose solide. Elle met tout à notre disposition, les plaisirs des sens et ceux de l'esprit.

LE SVÂTAKÎ, s'étant approché d'elle.

Femme excellente, Viçvanagara vient vous demander l'hospitalité.

SOURATAPRIYÂ, s'avançant et regardant du côté d'où vient la voix.

J'y consens.

S'approchant de Viçvanagara.

Seigneur, je vous salue.

VIÇVANAGARA, avec joie.

Puisse-tu être le vase que je désire!

SOURATAPRIYÂ.

Seigneur, je suis toute à vous.

VIÇVANAGARA.

Ne sois pas longue, alors.

SOURATAPRIYÂ.

Que le seigneur commande ce que je dois faire et donner.

VIÇVANAGARA.

O beauté! que de choses n'avez-vous pas à nous donner! Pour le moment cependant une aumône suffit.

SOURATAPRIYÂ.

Seigneur, quelle aumône désirez-vous? Dans combien de temps vous la faut-il? Et quelle en sera la quantité?

VIÇVANAGARA, avec joie.

Écoute! (1) Il me faut de la chair (2), des fèves, des concombres,

---

(1) L'appétit l'inspire, et il va enfiler les mets sur le mètre que voici : ---⏑⏑-⏑-⏑⏑⏑-||--⏑--⏑-|

(2) Les drames d'un peuple, qui sont l'expression la plus fidèle de l'état de ses mœurs et de ses usages, nous fournissent sur ses habitudes privées des renseignement plus complets que ceux puisés à d'autres sources. Ainsi longtemps on a cru que les Hindous ne mangeaient pas de la chair parce qu'on ne les voyait pas en manger. Mais les drames sont venus nous apprendre, mieux encore que les Védas et les Lois, que les Hindous mangent non-seulement de la chair, mais aussi de la chair de bœuf (voy. acte IV du drame *Outtara Râma Tcharitra*, édit. Wilson, I, 340).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

du babeurre mélangé d'eau, des pois, des faséoles, un choix de fruits, le mets nommé *sandjîvanî* (1), du poisson, des aubergines, des haricots, le tout en abondance, le gateau *outkara* (2), du lait très-doux, du beurre fondu, du caillé, des bananes nouvellement cueillies et du sucre. Voilà mon affaire en peu de mots. Ne perdez pas de temps, ma belle amie, à me servir cette aumône.

Souratapriyâ ne peut faire autrement que d'accéder aux désirs d'un homme qui est brahmane. Toutefois elle ne lui dit qu'elle est à ses ordres, malgré la position particulière (3) où elle se trouve, qu'après s'être moquée de son appétit (4) dans un *aparte*. Cependant cette soumission ne satisfait pas le Snâtaka; il ne trouve pas la belle à son goût, et il exprime crûment ce qu'il en pense.

LE SNÂTAKA, avec moquerie.

Seigneur, regardez les cheveux grisonnants de cette femme, ses joues amaigries par des macérations, sa gorge aplatie ainsi que le reste (5), la disgrâce de son regard, de son rire et de ses paroles. O Çiva! Çiva! Elle essaye de jouer de l'œil! Que perdons-nous ici notre temps et nos paroles? Que nous fait cette vieille et méchante dévote?

VIÇVANAGARA.

Peste du stupide! Est-ce s'exprimer avec convenance? Mauvais garnement!

(A Souratapriyâ.)

Va, ma toute belle, dans la cuisine. Nous n'allons pas tarder à venir.

SOURATAPRIYA.

Je fais ce que le Seigneur ordonne.

Elle sort, et le Snâtaka propose d'aller, lui, à la recherche d'Anangasênâ pen-

---

(1) Je ne saurais préciser ce que c'est que ce plat. Si j'en juge par le nom, il doit être fort succulent, car *sandjîvanî* signifie au propre *action de vivifier*.

(2) Il est possible que ce ne soit pas un gâteau, mais c'est toujours une espèce de friandise, de la confiture, par exemple. Du reste il est fort difficile de traduire toujours exactement des noms inconnus à la cuisine européenne.

(3) Cette position est celle d'une veuve ou une position analogue. Dans ce cas la loi ordonne à la femme la réserve la plus absolue vis-à-vis des hommes.

(4) L'appétit des brâhmanes atteint les limites du fabuleux : souvent ils mangent tant qu'ils ne peuvent plus se relever. Aussi le dicton de *bien remplir son ventre* est celui qu'ils affectionnent le plus.

(5) Il y a ici un détail par trop technique.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

dant que la cuisine se fera. Elle doit demeurer, dit-il, près de la maison d'un barbier, nommé Moulanâçaka. Le maître veut être de la partie. Paraît celle dont ils parlent.

LE SNÂTAKA, apercevant Anangasênâ.

Seigneur, regarde! La voilà!... On la prendrait pour la céleste Souravilâsinî.

(Il s'élance.)

O Seigneur! vois la beauté et la grâce d'Anangasênâ! Vois son œil beau comme le lotus azuré (1), et son visage semblable au disque de la pleine lune! Quelle gorge superbe! A peine ce corps à la taille délicate peut-il en soutenir le poids : il penche comme un autel trop chargé (2). Sa démarche est grave comme celle de l'éléphant concentré dans sa passion... Elle est vraiment comme cette tige de l'Amour qui possède la vertu de la fascination; — elle est douée de l'action de vivifier telle que l'exerce le dieu aux cinq flèches (3).

VIÇVANAGARA, à part.

Sur sa figure, belle comme le lotus, est répandu un sourire qui joint le collyre (4) de ses yeux; ses gestes sont pleins d'élégance et d'enjouement, et sur sa peau court le frisson du plaisir.... Plus de doute! Elle se laisse aller ainsi parce qu'elle a remarqué les signes qui indiquent l'état de mon agitation. Cela me dit que le cœur de cette femme gracieuse est disposé à vider la coupe de l'amour.

---

(1) Rien de plus fréquent dans les comparaisons de la poésie hindoue que le *lotus* ou lis d'eau. C'est une fleur sacrée; Brahmâ y prit naissance, et on appelle ce Dieu, à cause de cela, *Ambhôdjadjanmâ*, né du lotus ou dans le lotus. On compte 9 ou 10 espèces de cette fleur aux teintes les plus belles et les plus variées. Le parfum en est exquis.

(2) Dans beaucoup de contrées de l'Inde, et autrefois plus qu'aujourd'hui, les femmes, de même que les hommes, vont le haut du corps nu jusqu'à la ceinture.

(3) Le texte dit tout cela en bien moins de mots. Nous ne pouvons faire comme lui, étant assujettis à une syntaxe qui ne nous permet pas d'enfiler les adjectifs à perte de vue.

(4) Le collyre est cette poudre noire (d'antimoine) que les femmes de l'Orient posent sur le bord de leurs paupières, et un peu au delà de l'angle extérieur de l'œil, pour relever l'éclat du regard et lui donner en même temps une expression de langueur. Les Hindous l'appellent *andjana* et les persans *surmèh*. Pour les parties du corps visibles à l'œil, les femmes hindoues les teignent en jaune, couleur de pain d'épice, et le bout des doigts en rouge.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

(Haut.)

Le nectar que distillent ses lèvres est comme l'eau du lieu sacré, son œil ressemble au lotus qui vient de s'épanouir, ses dents et ses ongles sont comme la rangée des grains qui servent à compter les prières (1), et ses cheveux rappellent l'herbe *doûrvâ* (2). Oui, tous ses membres, et ces seins qui s'élèvent comme une couple de fruits, et ces mains dont la forme est celle de la feuille du nénuphar, sont vraiment dignes de servir d'oblation au dieu de l'amour.

(Désignant Anangasênâ.)

Puisque c'était la dévotion qui lui inspirait ses visites de chaque jour au temple et que son esprit, pour obtenir ce qu'il désirait, servait Vishnou avec zèle dans les formes prescrites, ce grand dieu lui a accordé pour ces œuvres le fruit générateur de la suprême amabilité. Ah! qu'est-ce en comparaison que les délices dont parlent les livres sacrés? Qu'est-ce le ciel ou même la délivrance finale?

(Il indique par un jeu muet l'état dans lequel il se trouve.)

LE SNÂTAKA, avec gaieté et sans malice, à part.

Voyez-vous ce dameret! Il se glisse comme un serpent dans le trou de la souris. Allons !.... je vais le mettre dans l'embarras par quelques paroles bien placées.

(Haut.)

Seigneur, toi qui sais ce que vaut le bonheur que donnent les choses de ce monde et qui t'es uniquement dévoué à l'œuvre de la béatitude suprême, comment peux-tu te perdre pour les jouissances d'une passion qui est semblable au mirage? Allons! reviens de cette ardeur répréhensible pour une courtisane.

Le maître lui répond avec dédain qu'il n'y connaît rien et qu'il n'y a pas de péril en la demeure. Là-dessus Anangasênâ lui fait sentir qu'il faudrait lui faire un cadeau avant de passer outre.

---

(1) C'est le chapelet, invention de la dévotion de l'Orient.

(2) *Panicum dactylon;* graminée sacrée et qui occupe, dit Chézy, par son élégance, un rang distingué dans cette riche et nombreuse famille dont le palmier est dit le roi. On prendrait ses fleurs, dit Jones, pour autant de petits rubis et d'émeraudes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

VIÇVANAGARA.

Comment connaîtrions-nous, nous autres Sannyâsis (1), le bonheur d'être riche? Jouissons des plaisirs que nous permet notre corps.

(Avec tendresse.)

O ma fille, toi dont le bras est beau comme un sceptre orné de filaments de lotus (2), ne me dédaigne pas. Tourne vers moi ta figure de lis qui a subjugué mon âme, jette sur moi un regard, et aussitôt ce malheureux anachorète se croira plongé dans un océan d'amour.

A ces paroles, le Snâtaka répète son avertissement, et Anangasênâ ne peut s'empêcher de donner à son piteux amant une leçon de morale et de dignité.

ANANGASÊNÂ (elle parle sanskrit) (3).

Seigneur, c'est assez me rechercher. Les hommes désintéressés s'interdisent tout discours qui a un but charnel, et ne songent qu'à ce qui concerne la béatitude suprême. Que les objets qui tombent sous les sens soient calmes ou pétulants, nobles ou vils, l'égalité de leur âme n'en est point dérangée. Il n'y a que les courtisanes, les

---

(1) Il y a quatre ordres brâhmaniques. Le premier est celui de *brahmatchârî*, élève en théologie et astreint au célibat; le second est celui de *grihastha*, maître de maison et nécessairement marié; le troisième celui de *vânaprastha*, anachorète ou ermite; le quatrième celui de *sannyâsî*, ascète et vivant d'aumônes. Le brâhmane *grihastha*, peut se faire *sannyâsî* sans passer par l'état de *vânaprastha*, mais il faut qu'il ait payé les trois dettes, c'est-à-dire il faut qu'il ait étudié les livres saints (dette envers les Maharshis ou saints), engendré un fils (dette envers les mânes) et accompli les sacrifices (dette envers les dieux). Il faut en outre qu'il accomplisse le sacrifice de Brahmâ, qui consiste à donner *tout* ce qu'il possède.

(2) Le lotus, dont les racines sont très-riches en filaments, possède une vertu rafraîchissante qui fait qu'on tresse de ces filaments, d'ailleurs très-fins et très-blancs, des bracelets et d'autres parures afin d'en orner le bras en même temps que d'apaiser la chaleur du sang. Il résulte même d'un passage de *Ratnavali*, acte II, que ces ornements servent à calmer, dans l'opinion des Hindous, la fièvre de la passion.

(3) Le brahmâne Mêtrêya dit, au 3e acte du drame de *Mritchtchakati* : « Il y a deux choses que je ne puis voir sans rire, une femme qui lit le sanskrit, et un homme qui chante une chanson. » Une telle femme fait aux Hindous l'effet que fait à nous un *bas bleu*, une *blue stocking*. Ils ne permettent aux femmes de passer pour savantes et de se montrer telles que lorsqu'elles se dévouent au service des pagodes, c'est-à-dire lorsqu'elles sont courtisanes. (*Voy.* Forster, *Voyage*, I, 84.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

dieux (1) et les demandeurs d'aumône, dont l'intelligence soit toujours emportée ainsi vers les choses sensibles par les affections de l'amour, de l'aversion ou de la présomption.

Je ris, seigneur, en pensant que tu veux te plonger dans l'océan de l'amour.

VIÇVANAGARA.

O femme chérie, accepte l'expression de notre passion !

(Il la prend par la ceinture.)

LE SNÂTAKA, s'approchant tout à coup.

O douleur! ô méchant religieux, tu perds ton bonheur éternel! Sache que j'ai des droits acquis sur cette femme. Elle est l'épouse de ton fils (2). Laisse-la donc!

VIÇVANAGARA.

Que l'enfer t'engloutisse, stupide que tu es! Cette femme est notre épouse, entends-tu! l'épouse de ton précepteur spirituel. C'est quelque chose comme ta mère. Ah!... comment peux-tu oser la rechercher?

LE SNÂTAKA, avec colère.

Nom d'un chien! Hypocrite! me parler ainsi. Attends que je te casse à coups de bâton ta tête chauve, comme une noix de coco.

(Il tombe sur lui à bras raccourcis. Rixe.)

ANANGASÊNÂ, à part.

Comment suis-je tombée entre les mains de ces drôles? Je vais en finir. Holà! messeigneurs! j'en appelle à maître Asadjâti. Qu'il décide d'autorité dans ce qui fait le sujet de votre querelle.

VIÇVANAGARA.

J'y consens, ma chère.

LE SNÂTAKA.

Ma chérie, je m'oblige à te donner dix *tankâs* (3). Accepte-les et accorde tes faveurs à un homme qui est fou de toi.

(Il exhibe une bourse.)

---

(1) Il s'agit ici des dieux inférieurs, d'Indra, etc. Les voilà mis sur le même rang que les filles publiques et les mendiants, et cet excès d'honneur leur est bien dû.

(2) Le disciple est considéré comme le fils de son précepteur spirituel.

(3) Je n'ai pas pu savoir quelle est la valeur de cette monnaie. Elle est évidem-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

VIÇVANAGARA.

C'est assez de faire voir ta bourse. Venez! Allons, chez Asadjâti.

(Ils sortent tous.)

Voilà le premier acte.

Entrent le sage Asadjâti et le bouffon. Ces deux personnages se comprennent et se valent. Dès les premiers mots, le premier se pose en franc épicurien et en sceptique décidé. « Un plaisir ici-bas, dit-il, vaut mieux que toutes les jouissances de l'autre monde. » Puis : « Goûtons les charmes de la vie en tenant notre âme confinée dans la contemplation. » Le bouffon, édifié par de telles maximes, pense que la seule vertu consiste à enlever aux autres leur bien et à se divertir, et, unissant la franchise à l'effronterie, il dit à son interlocuteur :

C'est dans la ville des fripons que tu es passé maître, et moi ton digne disciple.

Sur cela, on entend une voix derrière la scène :

Que le maître soit averti qu'il y a deux plaideurs devant la porte de sa maison qui demandent à entrer.

ASADJATI.

Mon fils, va introduire les deux plaideurs.

(Le bouffon sort et rentre avec Viçvanagara, le Snâtaka et Anangasênâ.)

ASADJATI, après avoir examiné Viçvanagara et le Snâtaka, à part.

Quel peut être le motif de cette misérable contestation ?

(Haut.)

Seigneur, je ne vous connais pas. Ce n'est ni le lieu ni le moment pour demander l'aumône.

---

ment moderne et restreinte à une localité peu étendue. — Voici comment Manou détermine les poids qui sont aussi des monnaies : « Quand le soleil passe à travers une fenêtre, cette poussière fine que l'on aperçoit est la première quantité perceptible, et 8 grains de cette poussière doivent être considérés comme égaux en poids à une graine de pavot ; trois de ces graines sont égales à une graine de moutarde noire ; dix-huit de ces dernières à un grain d'orge de moyenne grosseur ; 15 grains d'orge à un *mâcha* (729 millig.), et 16 *mâchas* à *un souvarna*, poids d'or de 11 gr. 659 millig. » (Lois de M., VIII, 132, *sqq.*)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

LE BOUFFON.

Hé! maître, vous oubliez que ce sont des plaideurs. Que Votre Seigneurie examine avec soin le sujet de leur querelle.

ASADJATI, avec une gravité affable.

Qu'on donne un siége à Sa Seigneurie et au snâtaka.

(Le bouffon exécute l'ordre et fait asseoir tout le monde.)

ASADJATI.

Qui de vous est le demandeur, et qui l'opposant?

LE SNÂTAKA.

C'est moi qui porte plainte contre le seigneur que voici; il retient l'objet en litige.

ASADJATI.

Les parties doivent commencer par déposer les frais; ensuite on plaidera.

Viçvanagara dépose alors pour tous frais la marque de sa dignité brâhmanique, son bâton, et le Snâtaka un objet fait de chanvre. Maître Asadjâti prend l'un et l'autre, et prononce une stance sur le pouvoir merveilleux du chanvre qui tour à à tour illumine l'esprit ou plonge dans la torpeur; puis:

VIÇVANAGARA.

Cette jeune femme aux beaux sourcils, digne du respect de tous les amants, m'appartient de droit. Nous l'avons abordée le premier : ainsi elle est ma maîtresse.

ASADJATI, après avoir écrit cette réclamation sur la terre, au Snâtaka.

Allons, Snâtaka, dépêche ta réponse.

LE SNÂTAKA.

Je l'ai vue le premier. Je lui ai offert dix tankas et l'ai amenée à prendre le parti que je désirais. Ainsi elle est ma maîtresse.

(Asadjati écrit la réponse.)

LE BOUFFON.

Oh! maître, regarde! Quelle beauté qu'Anangasênâ! Telle est Lakshmî. Son visage semblable à la lune en a l'éclat tremblant, et le regard timide de son œil d'azur recèle un trésor d'amour. Que sa gorge robuste s'arrondit avec grâce! Tel le disque de l'astre des nuits au moment où il commence à regarder par-dessus l'horizon.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

ASADJATI, en contemplation devant Anangasênâ.

Ah! chef-d'œuvre du Créateur. Ton œil azuré brille d'une grâce enjouée comme celui du *khandjana* (1), et ta face est belle comme la pleine lune d'automne. Les trois mondes se sentent saisis de trouble à l'aspect de tes formes divines, et tu es vraiment digne de jouir ici-bas de la gloire d'un amour constant.

Holà! plaideurs. Cette jeune fille, Anangasênâ, qui fait le sujet de votre contestation, sera placée dans la maison de l'arbitre jusqu'à ce que des juges, nommés par le roi, aient, conformément à leur devoir, fixé votre victoire ou votre défaite.

(Il fait avancer Anangasênâ et asseoir à ses côtés, puis posant la main de la jeune fille sur son cœur, il dit avec entrain une stance sur le mètre *mâlini*.)

O beauté faite pour être aimée! Elle est comme celle de la fleur de lotus dont le calice vient de s'épanouir. La fraîcheur de ton aspect me persuade que tu es née comme *tchandrakânta*, cette pierre merveilleuse, des rayons de l'astre des nuits (2), et au contact de ta main d'une forme exquise, douce et parfumée comme la mousse odorante, les tourments de l'amour s'évanouissent à l'instant.

Après avoir débité cette déclaration, il se tourne vers les deux malheureux plaideurs, et après s'être moqué d'eux, il leur dit sur un nouveau mètre :

Cette belle jeune fille qui se tient auprès de moi ne sera ni à Votre Seigneurie ni à toi. Elle a fait, avant que vous ne l'ayez vue, le charme de mes rêves, et cela me paraît une raison suffisante pour qu'elle soit mon amante à moi.

LE BOUFFON, regardant Anangasênâ et lui parlant de manière à n'être entendu que d'elle.

Hé! la belle. Mon maître est un vieux grison, le seigneur brâhmane, une pauvre hère, et le snâtaka tout ce qu'il y a de plus libertin. Fuis la société de ces gens et mets-toi avec moi. C'est un parti avangeux pour une jeunesse comme toi.

(Il jette un regard complaisant sur lui-même.)

---

(1) C'est le petit oiseau nommé hoche-queue, *motacilla alba*.

(2) Outre cette pierre merveilleuse, faite de rayons de lune congélés, les Hindous connaissent encore une autre pierre non moins imaginaire : c'est la pierre solaire. Une troisième pierre, et celle-là est sacrée, c'est le *salagrama*, espèce de corne d'ammon ovoïde. On croit que c'est une métamorphose de Vîshnou.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

ANANGASÊNÂ, en riant.

La comédie, la Réunion des Fripons, est faite.

VIÇVANAGARA, avec résignation.

En effet, mon fils, ce n'est pas le hérisson qui se prend jamais au corps des hérissons. Cette remarque est de Moûlanâçaka. — Allons trouver Souratapriyâ.

Entre précipitamment Moûlanâçaka qui est mal avec ses créanciers, ce qui l'expose à des poursuites en justice. Comme Anangasênâ est pour beaucoup dans ces dettes, il la supplie de lui venir en aide. La courtisane lui promet de le tirer de peine aux frais d'Asadjâti. Alors :

LE BOUFFON.

Qui est cet homme à mauvais œil (1), aux allures suspectes et au langage vicieux?

ASADJATI.

Que veut ce seigneur inconnu? Il a la lèvre supérieure et le nez fendus, son cou et sa tête penchent d'un côté, il ne voit pas de l'œil gauche, il lui manque une main et son pied droit est envahi par la goutte. C'est certainement le barbier Moûlanâçaka.

Celui-ci ne fait pas difficulté à s'avouer de sa caste, et alors Asadjâti lui commande de procéder à sa toilette.

MOÛLANÂÇAKA.

Donne d'abord le prix.

ASADJATI.

Pourquoi, Moûlanaçâka?

MOÛLANÂÇAKA.

Hé! si, ayant reçu des coups, tu mourais avant de m'avoir payé, par qui me ferais-je payer?

ASADJATI.

Assez de plaisanterie. Le voici, ton salaire.

(Il tire de sa bourse une pilule de chanvre et la lui donne. Moûlanâçaka la prend

---

(1) Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos.
(VIRG., Églog. III, 103.)

Nous faisons ce rapprochement pour faire voir que la superstition du *mauvais œil* fut connue de tout temps, en Europe aussi bien qu'en Asie.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

gravement, la flaire avec satisfaction et en avale une partie (1). Ensuite, il lie au maître pieds et poings, et se livre sur lui, par gestes, aux diverses fonctions de son métier) (2).

ASADJATI, avec sentiment.

Mon cœur se brise, je sens le délire approcher de mon esprit..... Tout dans mon corps éclate, les os se disjoignent dans leurs articulations... Arrête, ô Moûlanâçaka, oh! arrête-toi dans ton œuvre. O Çiva! Çiva! Çiva! la vie va me quitter à l'instant même!

(Il tombe en défaillance.)

MOÛLANÂÇAKA, n'en pouvant plus.

Comment, maître Asadjâti est mort? Vite, vite, décampons!

(Il sort.)

---

(1) Le chanvre est un puissant narcotique, et c'est à ce titre qu'il est d'un usage assez général en Orient. Dans l'Inde on le mêle volontiers au tabac avec un peu d'opium, et une pipe (un houka) suffit quelquefois à plusieurs pour se plonger dans une ivresse furieuse. On se passe le houka à la ronde; « chacun aspire une large bouffée de la fumée la plus âcre et la plus épaisse, fait une grimace épouvantable, tousse, éternue, crache, suffoque presque, et attend que son tour revienne. » (Voy. Jacq., *Journ.*, II, 113; III, 270. — Warren, l'*Inde anglaise*, I, 436.)

(2) Cela me rappelle le traitement auquel se soumit Anquetil-Duperron à Surate, étant affecté d'une chute de nombril. Un robuste Parse l'étendit sur une natte, l'oignit d'huile à la nuque, au poignet et aux chevilles des pieds qu'il lui serra avec une petite corde. Ensuite il le mit sur le ventre, lui oignit d'huile l'épine dorsale et la frotta rudement des deux mains, de haut en bas, pendant une heure. Après cela il le remit dans sa première position et lui pressa le ventre avec beaucoup de force, puis, renversant un mortier en forme de cloche, il le lui plaça sur le nombril et mit dessus un poids de 25 livres. Notez que le mortier pesait déjà vingt livres. Ce n'est pas tout, car le Parse ne discontinuait pas à peser sur le ventre du patient en poussant toujours les vaisseaux du côté du nombril... Cette opération dura deux grandes heures. L'opérateur était en nage et le patient sans connaissance. (Voy. Anquetil-Duperron, *Zend-Avesta*, I, discours préliminaire, CCCXXXIV). Mais le massage ne se borne pas, en Orient, aux opérations chirurgicales; on n'y masse pas seulement les malades, on y masse aussi, et plus encore, ceux qui se portent bien. C'est une façon de se donner de l'exercice sans bouger de sa place, et sans cela les riches orientaux qui aiment trop le *far niente* iraient promptement s'affaisser dans un état de torpeur qui serait funeste à leur vie. Aussi des hommes dont l'emploi est de frotter et de masser le corps (kneading the limbs) sont attachés, en Orient, à tous les bains publics.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

LE BOUFFON, débarrassant les mains et les pieds du maître de leurs liens.

Hé! que le maître ordonne! J'ai envie de courir sus à cet amant d'une nouvelle espèce.

Asadjâti reprend peu à peu connaissance et exprime dans quelques phrases décousues son dégoût pour le monde où règne la mauvaise foi. Il regrette la jeune fille devenue le jouet des fripons, et donne au bouffon un certificat de vertu.

Le comédien passe alors la parole au Brâhmane pour adresser au public ces paroles finales :

Et maintenant je souhaite qu'au temps favorable des pluies continuelles viennent doter la terre de ses plus riches biens; que les princes aient constamment en vue l'accomplissement de leurs devoirs et la défense du pays; — que les brâhmanes s'appliquent sérieusement à l'étude des trois Védas, et que les vaches aient tous les jours les pis gonflés d'un doux lait.

Délivrés ainsi de toute calamité, puissent les hommes être bons et laborieux! puissent-ils n'aspirer qu'à obtenir le calme de l'âme et à cultiver les bonnes mœurs!

(Ils sortent tous.)

FIN DE LA COMÉDIE INTITULÉE : LA RÉUNION DES FRIPONS,

composée par l'illustre poëte Cêkhara-Atchârya, prince de la lumière.

C. SCHŒBEL.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

LES HOMMES D'AUTREFOIS.

CONTE ARABE.

Or, disait l'humble serviteur de Dieu, le cheîḫ, le très-savant, le chérif Moḥammed Ibn Ọmar El-Toûnsî : — Les grandes générosités ont disparu ; l'avare parcimonie les a remplacées ; l'amour de la charité et de la bienveillance fraternelle est éteint. Le récit suivant en est une preuve frappante.

Un homme couvert de vêtements en lambeaux venait chaque jour s'accroupir sur la voie publique, et là demandait l'aumône, il répétait : *Hommes furent, hommes moururent ; grâce de Dieu soit sur eux !* » Ceci durait depuis quelque temps, quand un certain jour un djendî (1), un des grands émîrs vint à passer, il entendit le mendiant s'écrier : « *Hommes furent, hommes moururent ; grâce de Dieu soit sur eux !* » Un mouvement généreux fit battre le cœur du djendî qui fit au mendiant l'aumône d'un dinâr (2).

Le lendemain l'émîr repassa encore devant le mendiant et celui-ci de répéter sa lamentation de la veille, — nouvelle aumône d'un dinâr. — Le surlendemain, il en fut de même, et ainsi de suite pendant sept jours. Le huitième l'émîr repassa encore devant le mendiant qui n'avait rien changé à la formule qu'il prononçait invariablement la même. L'émîr s'arrête, et :

(1) Homme de haute position ; officier de haut rang.

(2) Denier d'or, valant anciennement à peu près 18 francs de notre monnaie.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

— Mon ami, dit-il à son homme, depuis huit jours je passe devant toi et je n'entends sortir de ta bouche que les mots : « *Hommes furent, hommes moururent*; *grâce de Dieu soit sur eux!* » chaque jour jusqu'à ce jourd'hui je t'ai donné un dinâr, sans que pour cela tu aies rien changé à tes paroles. A tes yeux ne serais-je donc pas un homme comme tu l'entends, puisque tu n'as rien changé à ta réclame ?

Notre homme en entendant ces mots, lève la tête et dit :

— Seigneur, tu te mets donc au nombre des hommes (généreux) ?

— Oui ; je crois en avoir le droit.

— Ah ! eh bien voudrais-tu me faire le plaisir de m'accompagner, de me suivre jusqu'à ma demeure ? Je te raconterai certaine histoire qui t'apprendra si tu es digne ou non d'être compté parmi les hommes, qui te prouvera que les hommes généreux sont morts, qu'il n'en reste plus que des souvenirs.

— Volontiers, répondit le djendî très-étonné de ces mots; lève-toi et je te suis.

L'homme aux haillons se leva et l'émîr le suivit. Ils arrivèrent à une petite porte basse qui semblait être un guichet de prison. Le mendiant prit une clef, ouvrit la porte et entra; l'émîr suivit les pas de son homme à travers un corridor obscur; un moment après ils aboutirent à une grande porte qu'ils franchirent; le djendî vit alors une vaste et belle maison de superbe structure, on eût dit la demeure d'un prince. — A l'aspect du nombre des manżarah (1), des maḳad (2), et des pavillons, l'œil était étonné, émerveillé. — Le mendiant fit asseoir le djendî dans une salle basse magnifiquement tapissée, l'y laissa et disparut. Au bout de quelques instants il revint, mais cette fois transformé dans un costume des plus riches et des plus brillants. Il prit place à côté de l'émîr, et l'émîr était stupéfait, confondu; il se leva par honneur pour son inconnu! Le mendiant lui dit alors avec un léger et gracieux sourire :

— Seigneur, reste assis, n'aie aucune crainte, je suis ton ami :

— Ami! j'accepte le nom, reprit l'émîr; mais il y a en tout ceci quelque chose d'extraordinaire, d'incompréhensible! dis-moi, voyons; quel est ce mystère? Conte-moi ton histoire.

---

(1) Pièces d'attentes. (2) Pièces de repos.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

— Sache donc, seigneur, qu'en entrant dans la vie j'étais un pauvre d'entre les mortels. Mon père mourut et laissa une famille à ma charge; je travaillais, je m'épuisais en efforts pour la soutenir, la nourrir..... Quoique pauvre, lorsque j'achetais des fruits ou des légumes, je choisissais toujours ce qu'il y avait de mieux; et lorsque quelqu'un de ma famille ou un étranger me demandait où j'achetais ces fruits, ces légumes, je répondais : « Je les apporte du jardin; » et par là j'entendais le jardin de Dieu, mais ma famille s'imagina et crut que je possédais un jardin. Toutes les femmes qui venaient rendre visite à ma femme, lui disaient en voyant les fruits que j'apportais : « D'où avez-vous donc ces fruits et ces légumes? Ils sont magnifiques, on n'en voit pas de pareils ailleurs; et ma femme répondait : « Ils viennent du jardin. » Cette même réponse toujours donnée aux questions fit croire à nos voisins que je possédais un jardin. Et un beau jour, ils s'entendent tous ensemble et veulent aller voir le fameux jardin. Ils se présentèrent donc à moi :

— Nous voudrions bien, me dirent-ils, aller avec toi à ton jardin et y faire une partie de plaisir, y passer trois ou quatre jours; car depuis que nous te connaissons, nous avons appris que tu es propriétaire d'un jardin d'où tu tires des fruits si excellents et des légumes si succulents! et tu ne nous a pas invités à y aller une seule fois!

La honte me prit; je ne pouvais pas, ou plutôt je n'osai pas me démentir et je leur répondis :

— Je suis tout à vous, la chose est très-simple; convenez d'un jour, et nous irons tous ensemble à mon jardin, mon jardin est le vôtre; je suis tout à vos ordres.

La peur d'être mystifié me donnait de terribles battements de cœur, et intérieurement je demandais à Dieu de me tirer d'embarras. La partie était engagée, il n'y avait plus à reculer; mes voisins se retirèrent satisfaits, contents; moi je demeurai tout soucieux, obsédé, préoccupé... Je ne fermai pas l'œil de la nuit.

Le lendemain matin je me procurai deux livres de savon, un peu de hennéh, une paire de souliers, un ạsbeh (1) et une livre de café; muni de ces objets je pris la route des jardins; chemin faisant je

(1) Coiffure de femme; sorte de fichu carré en soie noire bordé de rouge et de jaune.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

cherchai quel était le plus beau de ces jardins. Enfin j'en aperçus un qui me parut être le plus élégant de tous, le plus agréable, le mieux cultivé et le mieux fourni; au milieu s'élevait un magnifique pavillon. — Je frappe à la porte... Un homme d'une physionomie douce et avenante m'ouvre aussitôt. Je le salue et il me rend mon salut de la manière la plus affectueuse.

— Que désires-tu, mon ami? me dit-il.

Rassuré par son air de bienveillance : Je suis l'hôte de Dieu, répondis-je.

— Sois le bienvenu, aie joie et santé! Entre et repose-toi.

J'entrai. De ma vie je n'avais vu de jardin pareil. Tout y était à souhait. Mon homme me fit asseoir dans un endroit ravissant. Quelques moments après, il m'apporta des fruits; quels fruits! de ma vie je n'avais rien vu de plus beau, rien mangé d'aussi savoureux.

Ces généreux procédés me donnèrent confiance, et je lui contai tout ce qui m'était arrivé avec mes voisins; puis j'ajoutai :

— Voudrais-tu me rendre un service, pour l'amour du Dieu tout-puissant? Voici : je désirerais que tu me permisses de venir ici avec quelques voisins passer trois jours.

Et l'excellent homme de me dire : Certainement! j'y consens, je te le permets et avec plaisir.

— Mais ce serait à une condition : à leurs yeux, j'aurai l'air d'être le propriétaire du jardin; je te dirai : Pourquoi ne plantes-tu pas telle chose? pourquoi ne pas faire ceci et cela? etc; toi tu auras l'air de m'écouter d'un air soumis, de m'obéir. Si un de mes hôtes mange des fruits ne le gourmande pas, ne le querelle pas; après leur départ, je te payerai le prix de tout ce qu'ils auront consommé. En attendant, veuille accepter ces présents (c'est-à-dire le savon, le café, l'ṣbeh, le ḥenneh) et ces dix rîâl (réaux) d'avance.

Il accepta, me promit de se conformer à tout ce que je désirais; puis il me souhaita toute espèce de prospérités. Je pris congé de lui enchanté de cette conclusion.

Au jour désigné voici venir mes voisins, hommes, femmes, tous, ainsi que ma famille et moi, et le tout faisait nombreuse compagnie, nous enfourchâmes nos montures et nous nous dirigeâmes vers le jardin..... Je frappai à la porte..... le jardinier, le même qui m'avait si bien reçu quelques jours auparavant, m'ouvrit. Dès qu'il m'aperçut, il s'avança vers moi, me baisa la main, parut heureux

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

de me voir. Puis il se mit à faire des reproches, à me dire : « Comment est-il possible que depuis que tu as acheté ce jardin tu ne sois pas venu une seule fois le voir avec tes amis!..... » Et puis il fit entrer toutes les personnes qui étaient avec moi, les aida à descendre de leurs montures, leur étendit des tapis sous des arbres et leur apporta quantité de fruits. Il tua un mouton gras qu'il nous fit rôtir en Chawermeh (1). Nous vîmes s'écouler de la sorte la plus délicieuse journée qu'il soit possible de passer, et la nuit aussi agréable.

Le lendemain, quand la matinée fut assez avancée, nous aperçûmes des chevaux arriver au galop du côté du jardin. En les voyant j'appelai le jardinier et lui dis :

— Quels sont ces gens?

Et après avoir regardé, il ajouta à voix basse :

— C'est le propriétaire du jardin; mais n'aie aucune crainte; va au-devant de lui avant qu'il n'arrive, baise-lui la main, raconte-lui ce que tu m'as raconté; c'est un homme généreux et.....

A peine eus-je entendu ces mots, que je me précipitai au-devant du propriétaire, et je lui pris et baisai le pied dans l'étrier, et j'ajoutai :

— Que Dieu prolonge tes jours!..... Puis je lui contai mon aventure, et je terminai par ces mots : « Je suis venu trouver ton jardinier, je lui ai dit ce que je viens de te dire et il m'a permis de venir dans ton jardin. Te sachant homme de cœur noble et bien placé, je jugeai que ma résolution ne pourrait t'offenser ou te blesser et j'espère de ta générosité que tu ne voudras pas m'humilier devant mes voisins.

— Mon ami, me dit-il, je comprends; reste dans mon jardin tant que bon te semblera.

Puis il fit éloigner les gens de sa suite, et il ajouta :

— Je viens de te rendre un service; je désirerais maintenant que tu m'en rendisses un autre.....

— Je suis tout à toi, parle, j'obéis.

— Après que tu seras de retour chez toi, viens me trouver; j'ai quelque chose à te demander.

— Tout à tes ordres, sur ma tête et sur mes yeux!

Après ces quelques mots échangés entre nous, il s'éloigna avec sa suite, et moi je rentrai au jardin.

---

(1) Mouton rôti en entier.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Mes hôtes étaient tout inquiets de ce qu'ils avaient vu (car ils n'avaient rien entendu de ma conversation avec le propriétaire du jardin); dès que je les eus rejoints, ils me questionnèrent à l'envi. « Qu'y a-t-il? Quel est ce personnage? »

— C'est, répondis-je, Son Excellence le vizir qui venait se promener ici. « Ce jardin m'appartient, lui ai-je dit, et, depuis que je le possède, c'est la première fois que j'y viens avec ma famille. » A ces mots, il a tourné bride. Soyez donc sans inquiétude; et le calme et la joie revinrent.

Nous restâmes dans ce jardin le temps qu'il plut à Dieu de nous y faire rester. Quand mes voisins en eurent assez, ils me demandèrent à retourner chez eux; le jardinier nous prépara alors une quantité de fruits en proportion du nombre de mes hôtes; j'en donnai à chacun d'eux un panier plein. Au moment de partir, je pris le jardinier à part et je lui offris vingt rîâl en compensation des fruits que nous avions mangés. Il refusa, et me jura qu'il ne voulait rien recevoir.

— J'aurais accepté ces rîâl si le propriétaire avait ignoré que tu sois venu ici; maintenant qu'il le sait, je ne puis rien accepter, et d'ailleurs ce que j'ai reçu de toi en premier lieu suffit.

Je remerciai l'excellent homme et je lui fis mes adieux.

Nous partîmes gais et contents; puis chacun de nous rentra chez soi.

J'oubliai ce que m'avait recommandé le propriétaire du jardin; ce ne fut que quelques jours après que ses paroles me revinrent en mémoire, et alors : « Par Dieu! me dis-je, il faut que j'aille le trouver cet excellent homme, faire ce qu'il me demandera, à quelque prix que ce soit, dussé-je sacrifier par delà ce que mes ressources me permettent; et je partis incontinent. J'allai faire une visite au vizir. J'arrive à sa demeure, véritable demeure royale, demeure de toute magnificence. Je le trouvai, lui, au milieu d'un nombreux entourage; j'attendis que la foule diminuât. Enfin je m'approchai, je lui baisai les mains et, par respect, je me tins debout immobile devant lui.

— Qui es-tu? brave homme, me dit-il.

— Je suis ton serviteur, celui que tu as vu à ton jardin il y a quelques jours. Tu m'as dit : « Lorsque tu auras fini ta partie de plaisir, lorsque tu seras rentré chez toi, viens me trouver, j'ai à te par-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

ler. » Me voici devant toi, conformément à tes désirs et tes volontés. Si tu as quelque chose à me demander, ordonne; je suis à ta discrétion. »

Il fixa un moment ses regards sur moi :

« Que tes jours soient heureux, mon ami, sois le bienvenu; assieds-toi. »

Je m'assis. Puis il dit quelques mots à voix basse à un de ses serviteurs; celui-ci le transmit, aussi à voix basse, à un autre serviteur. Tous deux sortirent aussitôt. Quelques moments après, le premier serviteur revint accompagné de deux assesseurs du ḳâdî. Le vizîr leur fit à eux aussi un gracieux accueil, et les fit asseoir. Moi, je n'avais pas bougé de ma place. J'étais inquiet; j'ignorais ce que ces deux assesseurs, ces deux agents de la justice venaient faire. Je cherchais vainement à m'expliquer ce que je voyais; je sondais vainement tout ce mystère, tout ce mouvement qui s'agitait en silence devant moi... Et voilà que le deuxième serviteur reparut; il était suivi de plusieurs mulets chargés d'objets de prix. Alors le vizîr dit aux assesseurs :

« Soyez témoins que j'ai vendu à un tel, ici présent, tel jardin situé à tel endroit, et tout ce qui dépend de ce jardin en fait de bétail, vaches et autres bêtes de somme, à raison de tel prix; que j'ai reçu le payement intégral, et que ce payement est effectué au moyen des objets et valeurs que portent ces mulets. »

Les deux assesseurs se tournèrent de mon côté et me dirent :

Est-il vrai que tu aies acheté de Son Excellence le vizîr le jardin en question, et que, pour solde de l'achat, tu livres les valeurs indiquées ? »

Ces paroles m'étonnèrent; j'étais tout ému... Il me sembla que je ne devais point démentir le vizîr, et je donnai une réponse affirmative.

« As-tu vu, continuèrent-ils, le jardin dont il s'agit? l'as-tu suffisamment examiné ? le connais-tu bien?

— Oui, répondis-je, et j'y ai même passé plusieurs jours.

— Nous pouvons donc témoigner qu'il t'a été vendu et que tu l'as acheté ?

— Certainement.

— Nous nous déclarons donc témoins de la transaction. »

Ensuite ils demandèrent au vizîr le titre de propriété. Le vizîr le leur remit. Les deux assesseurs voulurent l'emporter, afin de pouvoir

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

dresser l'acte d'acquisition en mon nom. Le vizîr se refusa à tout délai.

« Vous ne partirez, dit-il, que lorsque vous aurez rédigé ce titre. »

Ce qu'ils firent sur-le-champ; ils en firent la minute et l'expédièrent au ḳâdî, qui y apposa son seing et le renvoya. Puis le vizîr m'appela près de lui, me remit le titre et me dit :

« Va maintenant, mon ami; puisse Dieu répandre sa bénédiction sur ton jardin, sur tout ce que tu posséderas désormais en pleine et juste possession. »

Il paya les assesseurs, qui partirent satisfaits du salaire qu'ils reçurent. Alors je baisai les deux mains au vizîr, adressant au ciel mes vœux les plus sincères pour sa prospérité... et je m'éloignai.

A peine avais-je fait quelques pas, qu'un de ses serviteurs accourut à moi, et me rappela. Je m'arrêtai... et tout d'abord mon esprit me dit : Il s'est peut-être repenti de sa bonne action... mais qu'importe, il n'en a pas moins agi en homme généreux envers moi. Dès que je fus devant lui, il me dit :

« Mon cher ami, tu m'as paru heureux, satisfait de recevoir le jardin et le titre qui t'en assure la propriété ; mais en toute chose, il faut considérer la fin, et c'est ce que tu n'as pas fait. Ce jardin, il faudra le monter d'animaux de travail, pour cela il faudra de l'argent; il en faudra encore, et peut-être beaucoup, pour mettre la terre en rapport. Faute de ressource, cette propriété périclitera, sera ruinée, perdue; et si je ne me trompe, tu n'as pas les avances nécessaires pour la faire fructifier; au bout d'un an, peut-être, tu serais réduit à vendre tes arbres fruitiers comme du bois de chauffage.

« Seigneur, tu as parfaitement raison; conseille-moi, tu seras obéi.

— Prends donc ces mulets, eux et leurs charges; les valeurs qu'ils portent pourront, je crois, t'aider à entretenir et faire prospérer ton jardin. »

La joie m'étourdit... et j'étendis les deux mains vers le ciel (1) pour remercier Dieu de tant de bonheur. Puis je me prosternai à terre, et je voulus embrasser les pieds de mon généreux bienfaiteur; il m'arrêta et me releva. Incontinent il ordonna à deux de ses serviteurs de conduire les deux mulets chez moi, et leur dit en me dé-

(1) Position voulue pour faire des vœux : les mains élevés horizontalement à la hauteur de la tête à peu près, la paume tournée vers le ciel.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

signant : « Si j'apprends que vous ayez accepté de lui la moindre chose, la moindre gratification, c'est à moi que vous aurez affaire. » J'emmenai donc toute ma fortune... En entrant chez le vizîr, j'étais du nombre des pauvres; en sortant, je comptais parmi les riches.

Quand je fus remis de mon émotion, quand je fus remis de ma surprise, je montai à cheval, et me dirigeai vers ma propriété. Je revis le jardinier qui m'avait si bien reçu; je lui contai mon histoire : il me témoigna toute sa joie et me félicita.

« Nouvelle de bonheur! dit-il; gloire à Dieu, gloire à Dieu unique! »

Je fis plusieurs cadeaux à mon jardinier, et, entre autre chose, je lui donnai un vêtement complet. Moi aussi je voulus être généreux envers un pauvre.

Je revins chez moi, et mis ordre à mes affaires et à celles de ma famille... Et j'achetai cette demeure où nous sommes. Je vécus ainsi un certain temps, goûtant paisiblement les douceurs du bien-être, nageant dans les bienfaits de Dieu. Je menais une vie pleine de calme et de sécurité;... et puis tout à coup ces jours paisibles se bouleversèrent; les pouvoirs de l'État se bouleversèrent aussi; l'injustice et la tyrannie prirent puissance; je ne retirai plus aucun avantage de mon jardin : je le vendis. Puis j'eus des craintes pour ma maison : j'achetai une masure qui était devant, et de cette masure je fis un corridor obscur auquel je fis adapter une petite porte afin de me cacher à l'avide regard des envieux. Je vécus ainsi jusqu'à présent obscur, attristé par la douleur.

Depuis quelque temps, songeant aux magnificences du passé que je n'espère guère revoir, je me répétais chaque jour : « Il n'y a plus » d'hommes généreux! Le monde et les hommes, tout est sens » dessus dessous! Trouverait-on donc encore un seul, un seul » homme aussi généreux que mon généreux vizîr, ou à peu près » aussi généreux? » Et pour m'assurer de ce fait, je m'avisai de me déguiser; j'allai me placer sur la voie publique, et je me mis à dire ces simples paroles : « *Hommes furent, hommes moururent; grâce de Dieu soit sur eux!* »

Tu vins à passer devant moi; le premier jour tu me donnas un dînâr, et de même ensuite pendant sept jours : le huitième jour, tu parus mécontent, offensé, et tu m'as dit :

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

« Ne suis-je donc pas aussi, moi, du nombre des hommes généreux? »

Oh! par la majestueuse puissance de Dieu, dis-moi, avoue-le de ta propre bouche : celui qui m'a comblé autrefois de si grands bienfaits, ce vizir, mon bienfaiteur, celui-là, dis, était-ce un homme généreux? et toi, auprès de lui, es-tu un homme?

« Non, non, par Dieu! je ne suis rien, » dit le djendî.

— Mais tu es excusable de ne pas compter parmi les hommes généreux. Puisse le ciel nous envoyer des jours plus heureux, plus prospères que nos jours! car cejourd'hui est, selon ces deux vers d'un poëte ancien :

« Je passais un jour près de la générosité, et elle pleurait.
» Que font donc, lui dis-je, que font-ils donc les hommes d'aujourd'hui? »
» Elle me répondit : « Comment ne pleurerais-je pas? parmi les créatures de » Dieu, tous ceux qui m'aimaient ne sont plus! »

Une larme, un soupir arrêta le récit du mendiant. Son hôte le fixait silencieusement. Puis le riche mendiant reprit :

« Oui, te dis-je, les âmes généreuses, les hommes, les hommes sont morts!! Le dernier, j'ai vu ses funérailles : il n'est plus; et le jour où sa dépouille humaine était conduite à la demeure éternelle, je disais de ma voix en pleurs, au milieu de la foule qui répétait mes paroles, je disais ces vers d'un poëte célébrant un de ces hommes dont la mort est toujours un malheur :

« Désormais les hommes sont donc au même niveau? (il n'y a plus d'hommes hors ligne).
» Oui les grands cœurs ont cessé de vivre;
» Et la voix du temps s'écrie : » Où donc sont les hommes? »
» Celui-là qu'emporte le brancard funèbre, c'est Abou-l-Ḳâcem.
» Levez-vous, levez-vous! et regardez comment s'en vont les grandes cimes de » montagnes. »

Traduit par ALFRED CLERC.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

MISCELLANÉES.

NOUVELLES DES SCIENCES, DES ARTS ET DES LETTRES.

CHRONIQUE.

VOYAGE DANS L'AFRIQUE CENTRALE.

NOTICE SUR LES TOUAREG.

La mission de découvertes dans l'intérieur de l'Afrique, entreprise il y a trois ans sous la direction de M. James Richardson (bien connu par ses voyages dans la partie septentrionale du grand Saḥra, en 1845 et 1846), a déjà donné d'immenses résultats pour la science. Patronée par le gouvernement anglais qui avait tracé le plan du voyage, l'expédition devait débarquer à Tripoli, se rendre à travers le Saḥra au Beled el-Soûdân ou Nigritie et au lac Tchâd, afin de conclure des traités de commerce avec les chefs de ces contrées. Deux savants prussiens, les docteurs Barth et Overweg, chargés de faire des observations scientifiques, le premier sur les langues et la géographie, le second sur l'histoire naturelle, accompagnaient M. Richardson. Ce dernier, après avoir exploré le lac Tchâd et les contrées environnantes, devait revenir à Tripoli par la route de Bournou, tandis que les deux voyageurs allemands commenceraient la partie la plus difficile de leur entreprise, passeraient l'équateur pour aller gagner Mombas (Mombasah) ou Zanzibar sur la côte orientale de l'Afrique du Sud. Le voyage entier en ligne droite excéderait la distance de Tripoli au cap de Bonne-Espérance.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

Depuis la mort de Richardson, le gouvernement anglais a continué aux deux savants prussiens les subsides nécessaires à la poursuite de l'entreprise, en considération des résultats importants qu'ils avaient déjà obtenus. — Au mois de septembre 1851, les deux intrépides explorateurs avaient écrit de Kouka sur la rive occidentale du lac Tchâd qu'ils allaient se joindre à l'expédition d'un puissant cheîḳ de Bournou qui se disposait à envahir le Ouadây dont le roi venait de mourir. D'après les dernières nouvelles reçues à Londres, l'armée à laquelle s'étaient joints MM. Barth et Overweg avait été attaquée en route par les Ouadâyens et mise en déroute. Les deux voyageurs ont été assez heureux pour échapper en conservant leurs instruments et leurs bagages. — De retour à Kouka au commencement de 1852, ils se sont joints à une autre expédition dirigée contre une contrée du Sud, le Mandara, où ils ont pénétré. D'autres excursions scientifiques ont suivi celle-ci, et les premières lettres qu'apporteront à Tripoli les caravanes du Soûdân, nous apprendront probablement que les voyageurs sont en route pour couper obliquement la région équatoriale jusqu'à la côte orientale.

Un grand nombre de documents confiés aux caravanes sont arrivés en Europe dans le cours des deux dernières années. Les journaux des Sociétés de géographie de Londres, de Berlin (1) et de Paris ont déjà fait connaître les principaux résultats de ce beau et périlleux voyage. Nous nous bornerons pour le moment à traduire ce qui intéresse le plus particulièrement nos possessions africaines, une notice sur les Ṭouâreg tirée des documents envoyés de l'Afrique centrale par MM. Barth et Overweg et insérée dans le XXIe volume du *Journal of the Geographical Society of London.*

LES TOUAREG ou TOUARIK (2).

Dans ce mémoire sur les Ṭouâreg, je n'ai pas l'intention de remonter à des époques reculées, ni de rechercher tout ce qui concerne

(1) Les documens publiés par la Société de Berlin ont été tirés à part afin de leur procurer une plus grande publicité; ils forment un volume intitulé: *Barth und Overwegs Untersuchungs-Reise nach dem Tchâd see, und in das Innere Africa*, von Dr Gumprecht, in-8°, avec 2 cartes. Berlin, 1852.

(2) Ṭouâriḳ, Ṭawâriḳ est le pluriel de Ṭarḳi (les *Tergates* de Léon l'Afri-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

l'origine ou l'histoire de ce peuple : je me restreindrai dans la description des diverses grandes familles des Touâreg et leurs différentes ramifications, telles qu'elles existent actuellement. Le seul point de vue historique que je puisse me hasarder à saisir, et qui est même tout à fait indispensable pour former un jugement sur l'état réel des choses parmi les différentes tribus, ce sera de mentionner, autant que possible, les conditions sous lesquelles ces tribus se sont établies dans les diverses parties du Grand Désert ou Saḥrâ.

Ce désert, connu maintenant, n'est pas, comme on l'a longtemps supposé, un océan de sable sans végétation, incompatible avec l'existence d'êtres organisés; c'est plutôt une solitude rocheuse, qui s'étend, presque sans interruption, en une surface unie, couverte de cailloux ou de gravier, et parfois souvent ondulée par des chaînes de collines et des vallées. Sans doute elle n'est pas généreusement douée par la nature; mais néanmoins elle est assez fournie de végétation pour suffire à la nourriture du chameau, cet utile animal, qui, dans l'idiome *targut* ou Temahirg, se combine avec l'homme dans une seule idée, d'une manière très-expressive : en effet, l'homme y est appelé *alis*, et le chameau *amis*. Il est vrai qu'à l'exception de quelques cantons favorisés où croît le dattier, et où l'on peut obtenir du blé ou *ghoussoub* et des légumes (telles sont certaines localités, les *Wâh* ou *Oasis*, situées au cœur même du Désert), l'homme ne trouve pas dans ces régions une nourriture suffisante pour lui-même; et les tribus sont obligées d'aller chercher leurs provisions aux marchés situés sur la lisière de leur spacieux séjour. Quant aux moyens de subvenir à ces achats, elles les obtiennent soit par le pillage, soit par le tribut que les caravanes qui ont à parcourir les routes difficiles du Désert leur payent afin de s'assurer de leur protection, soit par la location de leurs chameaux, soit par les denrées de trafic qu'elles transportent sur ces mêmes animaux, soit enfin par le sel que la nature a déposé en immenses quantités sur différents points du Désert. Les plus connues de ces salines sont Bilmah et Dirkî d'un côté, et Tendenni de l'autre.

Telle étant la physionomie du Désert, il est peu probable qu'il soit

---

cain). Cette dénomination semble s'appliquer généralement à tous les Berbères du Saḥrâ. — Le Ḳaf ayant en Barbarie le son du G, on écrit souvent Touâreg, que nous avons conservé dans le cours de cette notice.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

demeuré sans habitants jusqu'à l'arrivée des tribus Touâreg actuellement dominantes, fait que je suppose remonter à environ huit ou neuf siècles; et je suis fermement convaincu que la race par laquelle toute la moitié occidentale du Désert était habitée, à l'époque de l'arrivée des Touâreg, était celle des *Imrâd*, *Imrâth* ou *Merâthah*, à l'exception de la contrée d'Asben, qui paraît avoir été, vers cette période, occupée par les Nègres.

Les *Imrâd*, tribu *dispersée sur une vaste étendue de territoire*, sont de la même souche que les Touâreg, mais subjugués et dégradés par eux; ce qui explique pourquoi les deux dénominations d'*Imrâd* et de *Targuí* sont généralement employées dans le sens d'une distinction respective. Les *Imrâd* ou *Merâthah* ne se rencontrent pas seulement aux environs de Ghât (Ṛât) et d'Agâdez (Aḳadez), leurs principaux quartiers; ils sont disséminés dans tout le Désert, et un grand nombre d'entre eux vivent mêlés aux Hagâr et aux Sakomâren. Bien qu'elle soit composée d'un grand nombre de fractions plus petites, la masse entière des *Imrath* semble pouvoir se répartir en *quatre grandes familles;* et tel est certainement le cas pour ceux qui vivent parmi les Askar (1). Les noms de ces quatre divisions sont les *Batânatang*, appelés par d'autres *Ibêtnatên;* les *Fârkanah*, ou *Afêrkenên;* les *Segîgatâng*, et les *Wârwarîn*. De ces quatre classes, les deux dernières semblent habiter principalement la petite ville de *Bârakat* et ses environs, à quelques milles au Sud de Ghât, dans une belle forêt de dattiers d'une étendue considérable, et une localité nommée *Yanet* ou *Ganet*, ainsi que ses alentours. Cette localité se compose des trois villages de Selwas, d'Agâhî et d'Elmehân, situés dans une belle et fertile vallée, arrosée de courants d'eau dont le plus abondant s'appelle Efêrrî, à environ trente milles Sud-Sud-Ouest d'Égerî. Ces deux cantons favorisés du Désert semblent avoir été entièrement abandonnés à ces peuples comme à des tenanciers, sous la condition d'avoir soin des plantations et des jardins, et d'en recueillir les fruits dont ils sont obligés de donner une portion à leurs maîtres. Quelques-uns de ces derniers (notamment Sîdî Tafel Oukled Sakertâf, qui, suivant un rapport, était prêt à faire une razzia contre

(1) Le sens du nom d'*Askar*, suivant le Tenilkoum Ibrâhîm, homme assez intelligent, est le même que celui du mot *taiwal* : soumis à l'autorité.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

nous), paraissent avoir un grand nombre de ces gens à leur disposition. Les Batanatang, ou Ibêtnatên, résident principalement dans une wâdî nommée *Tesîlî*, tandis qu'une autre partie d'entre eux ont établi leur séjour parmi les Hagâr, dans un canton appelé *Tehellahôhet*, sur la route d'Asîn à Touât. La dernière tribu, celle des *Fârkanah* ou Afêrkenên, habite une wâdî nommée Tarat, à environ une journée Nord-Ouest de Ngakelî. Outre ces quatre grandes divisions, il y a plusieurs autres sections des *Imrâd*; en voici les noms : — Les *Dîg-Soûrkî*, sur le territoire des Askar, dans un lieu du nom d'*Edehî*; les *Kêl-entounîn*, qui habitent Aderar; les *Amatrîlélên*, qui ont le même lieu pour séjour; les *Kêl-âhenet*, qui vivent dans Hâggara; les *Akeshemâdên*, dans la wâdî nommée Atoûl; les *Ikelân*, qui ont leurs habitations à Zerzer; les *Kel-r'âfsa*, à Ifak; les *Kêl-ifîs*, à Temârraset et enfin les *Idjrân*. Il faut ajouter aux sections mentionnées plus haut, de nombreuses tribus *Imrâd* dispersées dans les vallées autour d'Agâdêz. Je suis parvenu à en découvrir les noms, sans pouvoir cependant leurs assigner aucun séjour déterminé; ce sont les *Ehêrherên*, les *Kêl-tschîsem*, les *Taranaidjî*, les *Edârreban*, les *Iowoûswosan*, les *Efelên-gras*, les *Ehettên*, les *Tari-wâza*, les *Ihînghemangh*, les *Eghemmên*, les *Edêllen*, les *Kêl-têdelé* (ces trois dernières tribus sont en rapport intime avec les Effedayèh, dont je parlerai plus tard, et participèrent à la razzia qui dépouilla notre expédition d'une grande partie de ce qu'elle possédait); enfin les *Ikôhanên*.

Les Touâreg, proprement dits, quoique distinctement séparés en plusieurs grandes familles, sont souvent opposés les uns aux autres dans les hostilités ouvertes. Néanmoins, il y a plusieurs exemples de branches d'une famille établies parmi celles d'une autre; le fait le plus frappant de cette espèce de transmigration est celui des Ifogas, qui, bien qu'appartenant aux Askar, sont disséminés maintenant parmi les *Kêlowis* et les *Hagâr*, de sorte qu'il n'en reste qu'une faible portion sur le territoire des Askar. En général, cependant, les différentes familles de Touâreg vivent séparées; et quoique, dans un pays de cette nature, leurs limites respectives semblent difficiles à déterminer, ils n'en ont pas moins une idée fort claire de leurs droits territoriaux.

Avant de passer à la description des différents groupes de Touâreg, je mentionnerai quelques noms que l'on suppose être ceux des tribus dont l'origine dérive entièrement des Arabes. Le premier de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

ces noms est celui des *Touâreg el-ba'diah*, ou *Touâreg el-bea'd*; on en a formé, d'une manière ou d'une autre, le nom d'une tribu inconnue dans cette partie du monde, celle des Touâreg el-abiad, ou des Touâreg blancs, — curieuse espèce de composition. Mais ce nom de Touâreg el-abiad n'est autre qu'une dénomination générale sous laquelle les Touâtis comprennent *toutes les tribus errantes* des Touâreg, pour les distinguer des Kêl-owîs, *qui vivent dans des villages*. Le second de ces noms est celui de *Harâr*, qui m'a induit moi-même en erreur, il y a quelque temps, en supposant qu'il s'appliquait à une tribu distincte, comme on me l'avait positivement assuré; mais *Harâr* n'est qu'un terme arabe pour désigner, en général, tout peuple *libre*, et le distinguer des *Imrâd*.

Les familles des Touâreg, en comptant à partir du Nord-Est jusqu'à l'Ouest, et de là jusqu'au Sud-Est, sont les suivantes : — Les Askar, les Hagâr, les Sakomarên, les Avelîmmidên, les Kêl-geris et les Itesân, et enfin les Kêl-owîs.

Les *Askar* ou *Azkar*, qu'on est parvenu à bien connaître durant les quelques années qui viennent de s'écouler, occupent cette grande portion du désert qui s'étend depuis Ghât, vers l'Ouest, presque jusqu'à Touwat, et vers le Sud jusqu'à Asîn. A partir de ce point, la frontière qu'on leur attribue forme un angle, et va rejoindre l'extrémité la plus occidentale de la ligne du Nord que j'ai mentionnée tout à l'heure. Cette tribu paraît se partager en cinq grandes divisions, et d'après les renseignements que j'ai recueillis sur différents points, elle peut mettre sous les armes 2,500 hommes montés sur des *Méharis*, et un même nombre environ de fantassins. La section la plus puissante et la plus riche actuellement est celle des *Aouraghèn*, dont la majeure partie habite la vallée d'Arikim et ses environs, sur la route directe de Mourzoûk au Soudân, à 50 milles à peu près au Sud de Ghât.

La tribu qui, dans l'origine, possédait la plus grande autorité, et qui, pour cette raison, est encore appelée *Amanôkalen*, ou la tribu du Sultan, est celle des *Imanang*, à présent réduite à une extrême pauvreté, et qui occupe en général la wâdî de Dîder. La troisième tribu, celle à qui appartient Hatîtah, l'ami des Anglais, est celle des *Marâssatang*, ou *Imarâssatèn*, dont les tentes de peaux sont établies dans la vallée de Zerzoua (Tserswa), sur la route de Ghât à Toûwat, à six journées environ de Ghât.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Ces trois tribus constituent maintenant, à parler dans le sens le plus strict, la confédération des Askar, deux autres divisions, les Ifogas et les Hadânarang, ayant été séparées du corps principal. Une de ces dernières, celle des *Ifogas*, est dispersée sur tout le désert, une partie s'étant fixée parmi les Kêl-owis, dans un lieu nommé Torît, sur la route qui de là se dirige vers Damergou, tandis qu'une autre section s'est établie dans les vallées les plus fertiles vers l'Est de Mabrouk. Mais une faible portion qui a pour séjour la vallée d'Afarah, à mi-chemin environ entre Ghât et Touwât, est restée sur le territoire des Askar. La seconde des deux tribus précédentes, c'est-à-dire celle des *Hadânarang*, est établie à Ademar, non loin de la frontière méridionale du territoire des Askar, au milieu des Imrâd. Ce sont, en général du moins, des pillards émigrés; c'est à cette peuplade qu'appartenaient les maraudeurs qui dernièrement ont égorgé, sur leur route d'ici à Ghât, deux marchands tibbani, et leur ont enlevé toute leur caravane avec non moins de trente-trois esclaves.

Je n'ai pas réussi à obtenir les noms de toutes les subdivisions des familles plus considérables. Elles s'appellent *faiah* en targui; Hatitah lui-même m'a assuré qu'on n'en comptait pas moins de trente. Les quatre que j'ai pu me faire nommer sont : les *Izobân* et les *Okaerèn*, vivant toutes deux dans la wâdi d'Ir'ararên, et appartenant, selon toute probabilité, à une seule et même famille, celle des Imanang; les *Dêgarrab*, qui forment probablement une section des Hadanarang et vivent à Tarât mêlés aux Imrâd; enfin les *Ihiawèn* ou *Ihéwân*, une partie desquels habite à Titarsên, tandis qu'une autre section s'est fixée près de Tasawah, dans le Fezzan, et forme le dernier anneau de la chaîne qui rattache les Imrâd aux Askar. Un autre anneau est formé par les *Makêrésang*, qui, de même que les précédents, reconnaissent l'autorité des Naknoûkhen ; viennent ensuite les *Ifélélèn*, établis à Tasil conjointement avec les Imrâd. La moins dégradée de ces tribus proscrites est, dit-on, celle des *Matérilélèn* qu'une parenté certaine rattache aux *Imrâd*; mais elle occupe actuellement la Wâdî Gharbi dans le Fezzan. Une autre section, ou tribu, qui compte environ quatre cents hommes, dont la moitié sont armés de fusils, exerce une grande influence sur le commerce du Désert : c'est la tribu des *Tentlkoum*. Grâce au respect dont ils jouissent, comme étant une sorte de *Mérabetîn* (en effet, ils ont adopté les dogmes ascétiques

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

d'un saint homme de Médine, dont la Zâwiyah, ou cellule, est à quelques milles Ouest de Masrâta), ils sont en mesure de faire presque sans obstacles le commerce entre le Fezzan et le Soudân ou Nigritie. C'est à cette tribu qu'appartenait la peuplade avec laquelle l'expédition a voyagé de Mourzouk à Aïr. Ces indigènes, par leur caractère sociable, ont été de la plus grande utilité aux voyageurs, pour les recherches concernant le Désert et ses habitants. Ils sont fixés, partie dans la Wâdî-Gharbi, partie à Tigger-odeh, appelé par les Arabes Tigger-ourtîn. Ce village, situé à environ 20 milles Ouest de Mourzouk, et consistant en huttes de chaume nommées *tékâbber*, est leur principale résidence. C'est là qu'habite leur cheîḳ ou sultan (*amanokal*).

Les *Hagâr* ou *Hagara*, qui paraissent être, à certains égards, plus puissants que les *Askar*, attendu que leurs forces militaires se composent de 3,000 hommes montés sur des Méharis, occupent, autant que j'ai pu l'apprendre, tout le côté occidental de cette partie du Désert. Jusqu'à présent on les avait placés trop au Nord : c'est une erreur. Ils sont bornés au Sud par les Soûrgoû ou Avelîmmidèn; au Sud-Est, par les Kel-géris Itesân et les Imrâd, et à l'Est par les Askar et les Sakomarèn : je n'ai pu m'assurer de leurs limites vers l'Ouest. Cette tribu est souvent confondue avec les Askar. Ce ne sont pas seulement les Arabes qui leur donnent occasionnellement le titre de Hagâr; eux-mêmes se désignent souvent par cette appellation. Ils se divisent en six branches : d'abord les *Kêl-r'allah*; habitant la wâdî d'Erârar (dénomination générale qui indique une longue vallée); les *Bougelân*, qui vivent dans la vallée de Téfédist; les *Taitouk*, habitant la belle Wâdi Arak; les *Téghehîn-ousidi*, qui ont pour séjour la vallée de Ter'âzzert; les *Inembah*, qui plantent leurs tentes dans la Wâdi *Tifinâkeli*, et les *Ikdeyên*, qui habitent Anîmmegêl.

Les richesses des Hagâr, qui ne lèvent pas de tribut sur les marchands, au moins sur les Touwatis, semblent provenir en grande partie des salines de Tîoudênni (et non Touden). Leur nourriture est presque entièrement animale, régime qui explique le développement de leur force physique.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

LA VÉRITABLE ROSE DE JÉRICHO.

(*Saulcya hierichuntica.*)

Depuis plusieurs siècles en Europe on donne le nom de rose de Jéricho à une plante que les voyageurs apportent du midi de la Palestine, et que Linné a décrite sous le nom de *Anastatica hierichuntica*, c'est-à-dire la resuscitante de Jéricho. Les savants ont donné le nom de ressuscitantes aux plantes qui, une fois desséchées, peuvent se dilater, étendre leurs tiges, épanouir leurs sépales lorsqu'on les a plongées dans l'eau.

Les voyageurs se sont trompés en prenant l'*Anastatica* pour la rose de Jéricho, et ils ont fait commettre à Linné une erreur de géographie botanique qu'il importe de relever dans l'intérêt de la science.

Dans le voyage en Orient que j'ai fait avec M. de Saulcy, nous avons trouvé la véritable rose de Jéricho, dans la plaine de Jéricho elle-même, et en échantillons innombrables. Cette curieuse plante n'était pas connue en Europe depuis les croisades. Mais nous avons la preuve qu'elle l'était à cette époque célèbre, par les armoiries de quelques familles anciennes, dont l'écu a pour pièces la rose de Jéricho. Et alors elle est figurée non pas comme l'*Anastatica* de Linné, mais comme la *Saulcya* que je vais décrire.

A cette preuve historique, je puis ajouter la preuve de fait, c'est que l'*Anastatica* de Linné ne se trouve pas à Jéricho. Je l'y ai cherchée vainement pendant trois jours d'une longue et minutieuse herborisation, tandis que M. de Saulcy, quoique absorbé par ses travaux de géographie, l'avait fréquemment trouvée au midi de la Mer Morte, avec d'autres plantes intéressantes de cette contrée inexplorée.

On comprendrait difficilement qu'on eût donné le nom de rose de Jéricho à une plante qu'on ne trouve pas à Jéricho, et le nom de rose à une plante qui n'a aucune ressemblance, même de forme, avec une rose.

J'avais fait cette réflexion sur l'*Anastatica* en la voyant dans les cabinets des curieux où on la montre avec prédilection et sur les étagères des appartements où chaque famille dépose ces gracieux petits riens qu'on garde comme des souvenirs. M. Auguste le Prévost, membre de l'Institut, avait aussi des doutes sur cette plante,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

car au moment de notre départ pour l'Orient, il me pria de vérifier si l'*Anastatica* croissait réellement à Jéricho, et de lui en apporter un échantillon si je parvenais à l'y découvrir, afin de le comparer aux échantillons déjà connus. Il y avait donc des doutes sérieux sur l'identité de la rose de Jéricho. Maintenant la question est résolue, et nous pouvons affirmer que l'*Anastatica* n'est pas la rose de Jéricho.

Par ce droit de conquête qui est le droit divin des botanistes, j'ai donné à la rose de Jéricho, que j'ai trouvée dans la plaine de Jéricho, le nom de mon ami M. de Saulcy, et je l'ai appelée *Saulcya Hierichuntica*. Si le nom du savant académicien pouvait tomber dans l'oubli après ses grands travaux et les recherches récentes qu'il a faites en Orient, la postérité retrouverait, dans le nom d'une fleur, celui d'un des esprits les plus élevés, ce qui est mieux encore, d'un des plus grands cœurs de notre époque.

Avant de décrire la *Saulcya*, je dois faire quelques remarques au sujet de la rose de Jéricho.

La plantation de roses à Jéricho dont il est fait mention dans l'Écriture, *sicut plantatio rosæ in Jericho* (*Eccli.* XXIV, 18), était une plantation de roses véritables, destinées à fournir l'essence de rose, si recherchée en Orient, et nullement la *Saulcya*, plante qui vient sans culture à Jéricho et n'appartient pas à la famille des rosacées.

Il est faux que l'*Anastatica*, connue jusqu'à ce jour comme rose de Jéricho, ait la propriété, quand on la transporte sur un sol humide, de prendre de nouveau racine, et de développer de nouvelles fleurs. Ce que le Dictionnaire pittoresque d'histoire naturelle a dit à cet égard est une erreur : sa seule propriété, comme celle de la *Saulcya*, c'est d'être ressuscitante.

L'*Anastatica* qui vient dans le désert, entre le midi de la Palestine et l'Égypte, a fourni une joli légende que M. de Saulcy a recueillie de la bouche des Arabes de la mer Morte.

Voici cette légende :

« Marie avait étendu son linge sur la terre, tapissée de cette plante, quand elle fuyait en Égypte. En voulant le ramasser, la paume de sa main toucha la fleur et Dieu dit : la fleur que Marie a touchée ne doit pas périr. » Aussi l'*Anastatica* est appelée par eux Kaf-Mariam, la paume de la main de Marie.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Il y a une foule d'autres légendes sur la rose de Jéricho. Un Arabe de Jérusalem raconta à M. le comte de l'Escalopier qu'elle avait été apportée à Marie par l'ange Gabriel (*Note sur la rose de Jéricho*, 1838). Doubdan dans son voyage de Terre-Sainte, dit qu'elle s'épanouissait spontanément la nuit de Noël, pour se refermer ensuite comme auparavant. Au temps de nos pieuses grand'mères, elle sortait en effet du coffre aux bijoux la nuit de Noël, pour rappeler l'enfantement de Marie, et chaque fois qu'un de leurs petits-enfants était sur le point de naître, elles plaçaient dans l'eau la tige de la plante miraculeuse, pensant bien que la délivrance de la mère aurait lieu au moment précis de l'épanouissement de la fleur.

Je ne fatiguerai pas le lecteur d'une longue analyse phytographique de la merveilleuse Saulcya. Cette analyse se trouvera dans mon *Voyage botanique en Syrie et en Palestine*. Je dirai seulement qu'elle appartient à la famille des radiées, dont le type vulgaire pour ceux qui n'ont pas de notions de botanique, est la marguerite ou pâquerette. De plus, parmi les radiées, elle formera un genre voisin des *Asteriscus* et des *Buphthalmum*, s'il n'est pas possible d'en faire un *Asteriscus*. Dans l'un ou l'autre cas, ce sera un genre nouveau parmi les radiées, ou une espèce nouvelle parmi les *Asteriscus*. La *Saulcya* diffère de l'*Asteriscus aquaticus* en ce que son capitule est sessile, pendant que l'*Asteriscus* a un pédoncule hors de la racine. Le *Buphthalmum* a le capitule sessile comme la *Saulcya*, mais il en diffère considérablement par l'enveloppe écailleuse.

La plante est annuelle. Je l'ai cueillie au mois de février, temps de l'année où elle n'est plus en végétation, mais à son état de recoquillement ou de résurrection, selon le temps sec ou pluvieux. Ses graines, comme toutes celles des radiées, tombent peu de temps après la floraison, surtout celles qui ont été assez fécondées pour reproduire la plante. Celles-ci se forment, sur le réceptacle, des rangées des demi-fleurons les plus rapprochées du calice. Les fleurons qui sont au centre avortent. Ils restent plus ou moins nombreux, réunis en faisceau, et sont insensibles à l'action de l'eau, pendant que les sépales du calice s'ouvrent presque instantanément.

La racine est unique, contournée, pivotante : le capitule est formé d'un réceptacle concave et d'une enveloppe écailleuse à deux rangs imbriqués. Chaque sépale ou écaille de ce calice est de forme irrégulière. Les unes sont lancéolées, les autres arrondies, les autres bifides.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Quand la plante est sous l'action de la chaleur, tous ces sépales se replient à l'intérieur et forment un bouton très-serré ; sitôt que la plante touche l'eau, instantanément les sépales se relèvent et prennent la forme radiée.

La puissance hygrométrique de la *Saulcya*, comparée à celle de l'*Anastatica*, est d'un à trente. Placées l'une et l'autre dans le même vase plein d'eau, la *Saulcya* est arrivée en quatre minutes à son plein épanouissement ; il a fallu cent vingt minutes à l'*Anastatica* pour être complétement étalée. La puissance hygrométrique de la *Saulcya* est telle que, si un seul des sépales est mis en contact avec l'eau, il se relève seul, et le reste de l'enveloppe écailleuse conserve sa forme crispée.

Un caractère qui peut-être la distinguera des autres radiées, c'est que, en dessous de l'enveloppe écailleuse, naît une bractée en forme de sépale plus étroit que les autres, qui se redresse comme eux à l'humidité. Cette bractée, quand la plante a plusieurs branches terminées par une fleur, se trouve l'axe de la fleur centrale.

Quelques échantillons portent encore deux ou trois écailles rudimentaires, entre la bractée dont je viens de parler et la racine elle-même.

Il y a des échantillons qui n'ont qu'une seule fleur, reposant immédiatement sur la terre. D'autres ont une, deux, trois, quatre tiges latérales qui sortent au-dessous de la fleur centrale, et portent chacune une fleur à leur extrémité. La couleur de la plante desséchée est un gris cendré qui fait que l'œil la confond avec le sol. J'ai remarqué qu'elle ne souffre aucune autre plante dans le rayon qu'elle recouvre. Quand elle a plusieurs rameaux, le diamètre de ses capitules varie sur la même plante. En général, le capitule du milieu est le plus gros ; il a jusqu'à 15 millimètres de diamètre ; les plus petits n'ont que 6 millimètres. Les sépales, larges et renflés à leur base de 2 millimètres, atteignent depuis 1 millimètre jusqu'à 1 centimètre de longueur.

Maintenant, quelle est la position et la forme des feuilles, quelle est la grandeur, la couleur, le port du demi-fleuron et des fleurons réunis dans l'enveloppe florale ? Je l'ignore complétement. Peut-être quelques échantillons auront conservé de la graine qu'on pourra essayer de faire germer au jardin des Plantes.

Je serais heureux que Paris pût visiter la *Saulcya* à son état de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

végétation dans les serres, comme il pourra la voir au muséum d'histoire naturelle, où un échantillon de la précieuse plante sera déposé. Je dois faire l'aveu d'une maladresse : je n'ai apporté qu'un très-petit nombre d'échantillons.

Tout se réunit donc pour constater l'identité de la véritable rose de Jéricho.— Elle vient à Jéricho, point déjà assez essentiel.— Elle est puissamment ressuscitante. — Elle a, par la forme radiée de ses sépales développés, et par la forme du bouton, quand elle n'est plus sous l'influence hygrométrique, une grande ressemblance avec une petite rose. — Elle se trouve avec la forme radiée de la *Saulcya*, et nullement avec celle de l'*Anastatica* sur l'écusson des familles de chevaliers, qui l'avaient prise pour emblème au temps des croisades.

J'ai lieu d'espérer que cette étude, en éclairant sur l'identité de la rose de Jéricho, fera reporter sur celle qui est la véritable une partie des honneurs qu'on rendait à la fausse. C'est une reine que je restaure sans trop de fracas sur son trône. Je pouvais étaler pour cela un grand appareil scientifique. J'ai fait grâce de cette fatigue au lecteur, convaincu qu'il s'inclinerait devant la simple exposition du vrai, et qu'il me saurait gré du triomphe que le plus mince savant remporte sur lui-même, lorsqu'il consent à n'écrire que ce que tout le monde peut comprendre.

L'abbé J.-H. Michon.

TRAVAUX DES SOCIÉTÉS SAVANTES.

Société asiatique de Bombay. — *Séance du 14 octobre.* — Le major Le Grand Jacob envoie la traduction d'un manuscrit persan intitulé : « Relation de Boḳâra, » dont le texte original lui avait été remis à Londres, en 1834, à l'instigation de sir Alexandre Burnes, par le comité de traductions orientales. Cette version, interrompue par diverses circonstances, sera publiée sans doute prochainement sous les auspices de *the Oriental Translation Committee.*

— Lecture d'un mémoire intitulé : « Sur les noms et les faits historiques contenues dans l'inscription de Kenery, » par le Rév. Dr Stevenson, vice-président.

Le premier nom mentionné dans cette inscription est celui de Chairakya, célèbre ministre de Chandragupta (le Sandracottus des

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Grecs), qui avait un spéos consacré à sa mémoire sous le nom de Dramila. Le Dr Stevenson s'efforce de lier le nom de *Rohinimitra*, trouvé sur une des inscriptions, avec la famille royale fondée par Pushpamitras dont le nom du descendant, Deva Bhuti, orthographié *Bhoti*, apparaît à Carli comme celui du constructeur de l'élégant spéos excavé près de cette localité, et dont le nom d'un des fils est inscrit sur les piliers qui sont en avant : ceci nous porte à croire que le spéos a été creusé environ soixante-dix ans avant J.-C., époque à laquelle ce souverain régnait sur Magadh, qui reçut probablement alors le nom de Maharashtra, « le grand royaume. » L'auteur rapporte ensuite que les noms de deux des rois à la fin de la dynastie d'Andhra, Gautamiputra, Yaduya et Srisatkarni se trouvent ensemble à Kenery et à Nassik. C'est la dynastie que cite Pline comme très-puissante de son temps, et qui régna durant 456 ans. Le dernier des deux rois ci-dessus est mentionné dans les annales de la Chine où il envoya une ambassade l'an 428 de l'ère chrétienne; il y est appelé Yuegnai. Les grands satrapes de l'Inde occidentale, d'abord députés des souverains Gréco-Bactriens, puis monarques indépendants, sont aussi cités dans l'inscription. Le ministre d'un de ces rois construisit une citerne à Kenery, et le fils de l'un d'eux fit creuser un spéos à Nassik, vers l'an 484 de notre ère, suivant le Dr Stevenson. Bouddhaghosta, l'apôtre bouddhiste du Pégu et de la péninsule orientale, qui quitta l'Inde pour Ceylan, vers 410, est aussi cité comme ayant visité Kenery, où il consacra une image à Bouddha.

Selon les inscriptions, les spéos furent, les uns des temples bouddhistes, les autres des salles de convocation pour le sacerdoce, des hôtelleries pour les ascètes, enfin des hospices pour les pauvres. Ils furent creusés généralement par ordre des parents ou alliés des personnes sus-mentionnées, ou par de riches orfévres de Callian et autres villes du voisinage, ou par des dévots qui ayant quitté les affaires séculières paraissent avoir disposé dans ce but de leurs propriétés. Le fait le plus curieux rapporté dans ces documents sur les caves de Kenery, c'est que dans le grand tope, ouvert il y a quelques années par le Dr Bird, était déposé, à l'origine, la relique d'une dent de Bouddha. La date, gravée en toutes lettres sur la plaque de cuivre qui l'accompagne, remonte à l'année deux cent quarante-cinq, c'est-à-dire à 189 de l'ère chrétienne. Il est aussi fait mention de cette relique dans quelques inscriptions taillées sur le roc. La grande exca-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

vation est déjà mentionnée quoiqu'elle n'ait probablement pas été creusée longtemps avant cette époque.

Un autre fait curieux relatif au spéos de Carli, c'est que dans deux des inscriptions il est fait mention d'un Grec : le Dr Stevenson pense qu'il est très-probable, quoiqu'on ne le dise pas expressément, qu'il fut l'architecte et l'intendant des travaux de cette excavation, qui étant la première, servit de modèle pour les autres merveilleux monuments de cette époque.

Société asiatique de Londres. — *Séance du 4 décembre.* — Lecture de plusieurs lettres dans lesquelles le colonel Rawlinson fait connaître quelques résultats de ses récentes investigations.

Le colonel annonce avoir découvert que la série de six rois nommés dans les inscriptions de Van était contemporaine des rois de la dynastie assyrienne depuis Sardanapale jusqu'à Sennachérib. Les synchronismes se montrent à trois époques. On voit Loutapari en guerre avec Sardanapale; — son fils Sémidouri est attaqué par Déliboras; et Argisti, cinquième roi de Van, est mentionné comme ennemi de Sardanapale. Le colonel fait observer qu'outre l'intérêt historique que présente cette determination de la date des inscriptions de Van, il en résulte une preuve satisfaisante que les dynasties assyriennes sont complètes dans nos listes. C'est aussi un fait curieux, que les inscriptions les plus anciennes de l'Arménie et de l'Assyrie appartiennent à des rois contemporains.

Le colonel Rawlinson donne la description d'un cylindre de Ḳorsabâd, sur lequel il trouve une liste des titres et des conquêtes de Sargon, avec une notice sur Ḳorsabâd tout à fait analogue à celle qui est inscrite sur les taureaux. Il a néanmoins remarqué quelques variantes importantes, telles que la mention des tribus de Tamoud, de Yanadid, d'Esiyaman et de Gasipa, transportées du voisinage de Samarie dans un autre lieu; du reste, l'extrême finesse des caractères, très-difficiles à distinguer, laisse quelques doutes sur ces noms à l'exception du premier. M. Rawlinson y lit aussi une mention de la prise de Tyr, qu'il n'a pas vue sur d'autres inscriptions de Sargon. Ce cylindre confirme l'opinion antérieure du colonel, que la prise de Samarie eut lieu dans la première année du règne de Sargon, l'an 721 avant notre ère, vingt ans au moins antérieurement aux campagnes

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

de Sennachérib dans la Palestine. M. Rawlinson attend des résultats plus certains d'un autre cylindre écrit en caractères plus gros et dans un meilleur état de conservation.

Le colonel exprime aussi la conviction que l'ère de Nabonassar marque l'introduction de l'écriture assyrienne en Babylonie, pays où une sorte de caractère hiéroglyphique était seul en usage auparavant. Il croyait avoir trouvé des indices certains que l'écriture hiéroglyphique fut introduite en Assyrie onze ou douze siècles avant l'ère chrétienne, qu'elle s'y modifia, y devint en partie phonétique et qu'elle fut réimportée en Babylonie sous cette nouvelle forme à l'époque ci-dessus indiquée. Le savant fait ressortir par un exemple ce changement graduel depuis la forme figurative jusqu'à la lettre, et il en suit une vingtaine de modifications successives.

Sacrifice d'une veuve indienne a Bhooj. — Un fait récent prouve que tous les efforts des Anglais n'ont pu jusqu'à ce jour abolir entièrement les *suttee*, c'est-à-dire les sacrifices barbares des veuves sur le bûcher de leur époux.

La *Gazette de Bombay* rapporte qu'un suttee a eu lieu en novembre dans le voisinage de la station de Bhooj. Quelques officiers anglais avaient réussi à arracher au bûcher la malheureuse qui ne demandait que d'être sauvée ; mais les Brahmines qui assistaient à la cérémonie rejetèrent la victime en arrière, et sur une seconde tentative d'échapper au supplice, ils lui brisèrent le crâne. — Le fait qu'on nous communique est authentique, ajoute le journal, et nous ne doutons pas que le gouvernement ne fasse prompte et sévère justice.

Variole dans l'Inde. — Un correspondant du *Madras Athenæum*, qui écrit du district de Malabar, rapporte que depuis janvier dernier il n'y a pas eu moins de huit mille et quelques cas de petite vérole dans ce canton, et qu'au moins quatre mille ont eu une issue fatale. Dans un seul village (Talouk), on dit que plus de mille personnes sont tombées victimes du fléau dans l'espace de trois mois. L'épidémie continue.

Digitized by Google · Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

BIBLIOGRAPHIE ORIENTALE.

LIVRES

PUBLIÉS EN FRANCE PENDANT LE 2e SEMESTRE DE 1852.

ÉTUDES DE GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET D'ETHNOGRAPHIE ASIATIQUE, par Vivien de Saint-Martin. Tome II, in-8°. 15 fr.

Ce second volume n'a été tiré, comme le premier (Paris 1850), qu'à 60 exemplaires.

ASIE MINEURE. Description physique, statistique et archéologique de cette contrée, par Pierre de Tchihatcheff. — Première partie : *Géographie physique comparée.* — Gr. in-8 avec 12 planches, une carte en deux feuilles et un atlas in-4°. 100 fr.

PRÉCIS DE L'HISTOIRE DU COMMERCE DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE, depuis les temps anciens jusqu'aux temps modernes; par Mauroy. 4e édition, corrigée et refondue. 1 vol. grand in-8°. 7 fr. 50 c.

VOYAGE D'ALGER AU ZIBAN (l'ancienne Zèbe) en 1847; par le Dr Guyon. 1 vol. in-8°, avec un atlas où figurent les principales oasis de cette contrée, quelques monuments du Tell, en deçà des Aurès, et un portrait du dernier bey de Constantine. Alger, 1852.

ÉTUDES ARCHÉOLOGIQUES SUR GHELMA (l'ancienne *Calama*); par Eugène Grellois. Metz, in-8°, avec 11 planches.

HISTOIRE DES BÉNI-ZEIYAN, rois de Tlemcen; par l'imam Cidi-Abou Abd'allah-Mohammed ibn Abd'el-Djélyl et-Ténessy. Traduit de l'arabe par J.-J.-L. Bargès. In-12. 3 fr. 50 c.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

HISTOIRE DES BERBÈRES et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale; par Ibn Khaldoun. Traduite de l'arabe par M. le baron de Slane (t. Ier). In-8°. Alger, imprimerie du gouvernement.

ARMÉE D'ALGÉRIE. — DU DROMADAIRE COMME BÊTE DE SOMME ET COMME ANIMAL DE GUERRE; par le général J.-L. Carbuccia. In-8°. 5 fr.

RECHERCHES SUR LES ROCHES, LES EAUX ET LES GITES MINÉRAUX DES PROVINCES D'ORAN ET D'ALGER; par Ville, ingénieur du corps des mines. 1 vol. in-4°, avec 4 planches.

AVERROÈS ET L'AVERROÏSME, Essai historique; par E. Renan. In-8°. 6 fr.

LE NACÉRI. La perfection des deux arts, ou Traité complet d'hippologie et d'hippiatrie arabes. Traduit d'Abou-Bekr ibn Bedr par Perron (1re partie). 1 vol. in-8°. 7 fr.

DOCUMENTS NUMISMATIQUES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES ARABES D'ESPAGNE. Programme in-4°, orné de 3 planches gravées; par Adrien de Longférier.

LA CLEF DU KORAN, faisant suite aux *Soirées de Carthage*; par M. l'abbé F. Bourgade, aumônier de la Chapelle de Saint-Louis, à Carthage, missionnaire apostolique, chanoine honoraire d'Alger. 1 vol. in-8°. 4 fr.

VOYAGE A CONSTANTINOPLE ET EN ÉGYPTE; par César Vimercarti. In-8°.

JÉRUSALEM ET LA TERRE SAINTE. — Notes de voyage; par l'abbé G. D***. 1 vol. gr. in-8°, avec 24 gravures, 22 cartes.

VOYAGE AUX VILLES MAUDITES : Sodome, Gomorrhe, Seboïm, Adama, Zoar; par Édouard Delessert. 1 vol. in 12, carte. 3 fr. 50 c.

VOYAGE AUTOUR DE LA MER MORTE ET DANS LES TERRES BIBLIQUES, exécuté de décembre 1850 à avril 1851; par F. de Saulcy, ancien élève de l'École polytechnique, membre de l'Institut. 2 vol. in-8°. Atlas. Petit in-folio.

JOURNAL INÉDIT D'UN COMMIS AUX VIVRES PENDANT

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE. — Voyage à Malte et en Égypte. Expédition de Syrie; par Alexandre Lacorre. In-8°. Bordeaux.

INSTRUCTIONS NAUTIQUES SUR LES MERS DE L'INDE, traduites de l'anglais de J. Horsburgh, en 1837; par M. le Prédour, 2e édition, revue sur la 6e édition anglaise de 1852; par M. B. Darondeau, ingénieur hydrographe. Paris, in-4° de 420 pages (t. Ier, 1re partie). 6 fr.

LE RAMAYANA DE VALMIKI, traduit pour la première fois du sanscrit en français, avec des études sur les questions les plus graves relatives à ce poëme; par Val. Parisot, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Grenoble. Tome Ier : *Adikanda*, 1re livraison, in-8°. Paris, Hachette et Ce.

LE LOTUS DE LA BONNE LOI, traduit du sanscrit, accompagné d'un commentaire et de vingt et un mémoires relatifs au bouddhisme; par Eugène Burnouf. 1 vol. in-4 de 900 pages. Imprimerie impériale. 40 fr.

RÉFUTATION DES DIFFÉRENTES SECTES DES PAIENS, de la religion des Perses, de la religion des sages de la Grèce, de la secte de Marcion, par le docteur Eznig, auteur arménien du ve siècle, traduit en français par Le Vaillant de Florival, professeur à l'École spéciale des langues orientales près la Bibliothèque impériale. 1 vol. in-8.

LA TOISON D'OR DE LA LANGUE PHÉNICIENNE, collection d'inscriptions puniques trouvées sur les ruines de Carthage et sur divers points de la régence de Tunis, avec la transcription en caractère hébreux et la traduction en latin et en français; par M. l'abbé Bourgade, aumônier de la chapelle de Saint-Louis, à Carthage. 1 vol. petit in-folio. 34 fr.

GRAMMAIRE PERSANE ou principes de l'iranien moderne; par A. Chodzko. 1 vol. in-8, planches. 10 fr.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

ICONOGRAPHIE.

ALBUM D'ORIENT, costumes, paysages et monuments dessinés d'après nature; par MM. A. de Beaumont, A. Bida, Ch. de Chassiron, Decamps, Maxime Du Camp, le prince Gagarine, K. Girardet, Hédouin, Marilhat, Mérimée, Monfort, Prisse d'Avennes, le prince A. Soltikoff, Tesson, H. Vernet, etc.; lithographiés par Mouilleron et E. Leroux, 2e livraison. — Paris, chez Goupil, Gihaut, etc.

Le volume, composé de 24 planches, paraîtra en 6 livraisons : la dernière sera accompagnée du texte descriptif.

ÉGYPTE, NUBIE, PALESTINE ET SYRIE. Dessins photographiques recueillis pendant les années 1849, 1850 et 1851, et accompagnés d'un texte explicatif; par Maxime Du Camp.

L'ouvrage est divisé en 25 livraisons de 5 planches format petit in-folio qui paraissent régulièrement chaque semaine. — Prix de la livraison 20 fr.; chaque planche séparément 5 fr. — Les 10 premières livraisons sont en vente.

PLANS ET CARTES GÉOGRAPHIQUES.

CARTA TOPOGRAFICA DELL' ISOLA DI CORFU, sull' originale dell ingegnere Sr P.-A. Gironci, disegnato da Fr.-G. Rivelli, Paris, 1852.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

SOMMAIRE

DU TROISIÈME VOLUME.

N° 1. — SEPTEMBRE.

Pages

Causes des erreurs que l'antiquité nous a transmises au sujet de l'Orient, par J. Gordon. 5
Récits arabes, par Perron (suite et fin). 27
Documents statistiques sur les tribus de l'Algérie, par P. du Boulery. . . . 59
Des chevaux égyptiens; race ancienne et moderne, par Prisse d'Avennes. . 72
De la littérature hindoui et hindoustani, par Delâtre. 88
Miscellanées.—Chronique. Nouvelles scientifiques, etc.—Améliorations opérées en Moldavie. — Analyses des eaux de Brousse. — Travaux des Sociétés savantes. — Écoles de mékitaristes. — Société orientale, etc. . . 106
Bibliographie. — *Les trois époques de l'Histoire ottomane*, par Skene. — — *Langues indo-germaniques*, par I. H. Chavée. — *Grammaire persane*, par A. Chodzko. 127

N° 2. — OCTOBRE.

Des capitulations ou traités entre la France et la Porte Ottomane, par J. Gordon. 141
De l'assistance publique musulmane en Algérie, par Angelani Delorme. . . 153
Voyage en Asie Mineure : de Brousse à Nicée, par A. de Beaumont. 176
Rithou-Sanhara : la saison des pluies, trad. par E. Wattier. 199
Chants populaires de la Perse, recueillis par A. Chodzko. 204
Nouna : histoire de la favorite du ḳalife Mamoûn, conte traduit de l'arabe, par Cherbonneau. 222
Philologie comparée; — les verbes irréguliers de la langue persane, par L. Delâtre. 235
Miscellanées.—Nouvelles scientifiques et littéraire. Chronique.—Marbres de la Grèce. — Sociétés savantes; travaux relatifs à l'Orient. — Mouvement wahâbite dans l'Inde. — Legs de Csoma de Köros. — Mort de J. J. Rifaud. 251
Bibliographie orientale. — Livres publiés récemment en Angleterre. 267

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

N° 3. — NOVEMBRE.

Pages.
Documents sur le Monténégro, par A. Ubicini. 269
Essai historique sur Hérât et son territoire, par Ferrier. 288
Recherches sur les antiquités de Constantine, par Cherbonneau.. 311
Tribus nomades de l'Égypte. — Les Ababdeh, par Prisse d'Avennes. 328
Souvenirs de Grenade. — L'Alhamra, par L. Viardot. 337
Légende de Sakuntala, par Garcin de Tassy. 361
Miscellanées. — Nouvelles scientifiques et littéraires. Chronique. — Déclaration de l'émir Ạbd-el-Ḳader. — Mort de Scholz, orientaliste. — Société asiatique de Londres. — Seleucia Pieria. — Géologie de la Grèce. — Société archéologique de Constantine 379
Bibliographie. — *Le Râmâyana de Valmiki*, traduit par V. Parisot. — Livres sur l'Orient publiés récemment à l'étranger. 385

N° 4. — DÉCEMBRE.

Gouvernement d'Aḥmed Chaouche, surnommé le kabyle, par Cherbonneau. 397
Agriculture algérienne — Des indigènes employés chez les cultivateurs musulmans et de leur emploi chez les Européens, par F. Lapasset. 403
Voyage en Asie Mineure. — Nicée, par A. de Beaumont. 418
Chants populaires du Ghilân, du Rudbar et du Mazendérân, recueillis par Chodzko. 441
Dhoûrta-Samagana. — La Réunion des fripons, pièce du théâtre hindou, traduit par Schœbel. 466
Les hommes d'autrefois, conte arabe, traduit par A. Clerc. 490
Miscellanées. — Nouvelles scientifiques et littéraires. Chronique. — Voyage dans l'Afrique centrale : Les Touâreg. — La véritable rose de Jéricho. — Travaux des Sociétés savantes. — Nouvelles diverses. 500
Bibliographie. — Livres sur l'Orient, publiés en France pendant le deuxième semestre de 1852. 516
Table des matières. — Index. — Errata. 522

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

INDEX.

Ạbâbdeh, tribu nomade de l'Égypte, 328.
Ạbd-el-Ḳader. — Déclaration remise par l'émîr au président, 371.
ALGÉRIE. Documents statistiques sur les tribus de l'Algérie; année 1851, 59. — De l'assistance publique musulmane en Algérie, 151. — Recherches sur les antiquités de Constantine, 311. — Gouvernement d'Aḥmed Chaouche, 398. — Agriculture algérienne, 403.
Alḥamra (Alhambra), 337.
Arméniens. Voy. Mékitaristes.
ASIE MINEURE (Voyage en). — De Brousse à Nicée, 176. — Nicée, 418.
Barfrouch, ville du Mazendéran, 462.
Brousse. Études sur les eaux thermales de Brousse, 111. — Environs de Brousse, 176. — Route de Brousse à Nicée, 192. — Sucreries et *confetti*, 184.
Capitulations ou traités entre la France et la Porte Ottomane, 141.
Cheval (patrie du), 72.
Chevaux égyptiens. — Race ancienne et moderne, 72. — Chevaux nubiens ou donḳolawî, 78. — Chevaux abyssins, 78, note.
Chronologie orientale, 384.
Citronnier (variétés du) en Perse, 452, note.
Constantine (antiquités de), 311. — Gouvernement d'Aḥmed Chaouche, 398. — Inscriptions romaines, 314, 323.
Csoma de Köros (legs de), 265.
Donḳolah, 78. — Chevaux de Donḳolah, 78.
ÉGYPTE. Chevaux égyptiens, 81. — Tribus nomades de l'Égypte : les Ạbâbdeh. — Le Nil. Voy. ce mot.
Éléphantiasis, 126.
GRÈCE. De la possibilité et de l'utilité d'introduire en France les marbres de la Grèce et d'augmenter avec ce pays nos relations commerciales, 251. — État de la marine grecque au 1er janvier 1852, 253, note. — Géologie de la Grèce, 384.
Gourou Kabîr, philosophe indou, 99.
Grenade (souvenirs de). — L'Alhambra, 337.
Hâchim Ḳân-lours, 218.
Hérât et son territoire, 288.
Hindoui et indoustani (histoire de la littérature), 88.

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

Histoire ottomane — *Les trois époques de l'histoire ottomane*, par Skene, 127.
Hun ou Pagode Star, sa valeur, 119.
Hycksos, rois pasteurs, 259.

INDE. Spéos de l'Inde, leur âge et leur destination, 512.
Inscriptions romaines, 314, 323.

Jour de marche, sa valeur chez les Arabes, 29, note.
Jéricho (la véritable rose de), 508.

Ḳalvar, poids persan; sa valeur, 456, note.
Ḳammès ou métayers arabes, 406.
Kabyles Khita, peuple mentionné dans les inscriptions égyptiennes, 259.
Kief, 180.
Ḳiçirka, lyre nubienne, 332.
Ḳorâçân, 445.

Lexicologie indo-européenne, par Chavée, 132.
Lutf Ali Ḳân, 205.

Mazendérân, province de la Perse, 441.
Méḳitaristes. — Écoles dirigées par eux, 116.
MOLDAVIE. Améliorations opérées par le prince Ghyka, 106.
Monténégro (documents sur le), 269.
Moorat (Samuel), 116.
Naḳraoûch, fils de Meṣraïm, 30.

NIL. Origines terrestres du Nil. Ses divisions, son cours en général, 27. — Le Nil avant le déluge; premier voyage aux sources du Nil, 30. — Le Nil après le déluge; voyages aux sources de ce fleuve, 36. — Voyage du Pharaon El-Walid, de Raïïan, 42. — Du prophète Haïd, 55.
Nicée, description de cette ville et de ses environs, 418.
Nouna. Histoire de la favorite du ḳalife Mamoûn, conte traduit de l'arabe, 222.
Nouroûz, fête du nouvel an en Perse. — Chant du Nouroûz, 450.

Orient. Causes des erreurs que l'antiquité nous a transmises au sujet de l'Orient, 4.
Orangers, 446, 452, note.
OUADAY, 501.

Persan. — *Grammaire de la langue persane*, par A. Chodzko, 134. — Les verbes irréguliers de la langue persane, 235.

PERSE. Chants populaires de la Perse, 204, 441. — Cérémonies du mariage en Perse, 211. — Fête du Nouroûz, 450. — Hérât et son territoire, 288. — Noms des différentes variétés d'orangers et de citronniers en Perse, 452, note.
Pharaons (premiers) suivant les Arabes, 30, 36.

Râmâyana (*le*) *de Valmiki*, traduit par Val. Parisot, 385.
Récits arabes (suite et fin), 27.
Richyaçringa, épisode du Râmâyana, 387.
Rifaud, ses travaux en Égypte, 266.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Rithou-Sanhara. Description générale des saisons. — La saison des pluies, 199. Voy. aussi 95.
Rudbar, province de la Perse, 460, note.

Sakuntala (légende de), 361.
Sahra (aspect du), 502.
Seleucia Pieria, 383.
Scholz, orientaliste. Sa vie et ses travaux, 381.
Soma, *Asclepias acida*, 261.
Société orientale pour la réunion des chrétiens d'Orient, 125.
Société asiatique de Paris, 114; — de Londres, 114, 261, 382, 514; — de Calcutta, 260; — de Bombay, 512.
Société royale de littérature de Londres, 258.
Sudâma, histoire hindoue, 92.
Sûnyabadi, secte de l'Inde, 98.
Suttee, 515.
Syro-Egyptian Society, 115.

Taliche. Origine de ce peuple. – Chants taliches.
Touâregs ou Touâriks, 500.
TURQUIE. Brousse, 111, 176. — Nicée, 418. — Manière de voyager des Turks, 192. — Culture et impôts, 196. — Mœurs et coutumes. — Réforme, 433.

Valî, poëte hindou. – Ses poésies, 100.
Variole, ses ravages dans l'Inde, 515.

Wahâbisme. Mouvement wahâbite dans l'Inde, 263.

Zoulfekkar Ḳân, 220.

ERRATA.

Page 23, ligne 29: — *supprimez :* donc, *répété deux fois.*
— 165, ligne 21, — le collyre, *lisez :* l'électuaire.
— 175, avant-dernière ligne, — avec elle, entrent, *lisez :* avec elles, entre.
— 252, avant-dernière ligne, — 2,777 kilogrammes, *lisez :* 2,777,532 kilos.
— 253, ligne 4 de la note, — au-dessous, *lisez :* au-dessus.
— 377, ligne 4, — de père, *lisez :* du père.
— 380, ligne 3, — la nature de votre origine, *lisez :* la noblesse de, etc.
— » , ligne 36, — vos estimes, *lisez :* vos intimes.

Paris. — Imprimé par E. THUNOT et Comp., rue Racine, 26.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

UNIVERSITY OF MINNESOTA
wils,per t.3
Revue orientale et Alg erienne; recueil
3 1951 001 914 433 L

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA